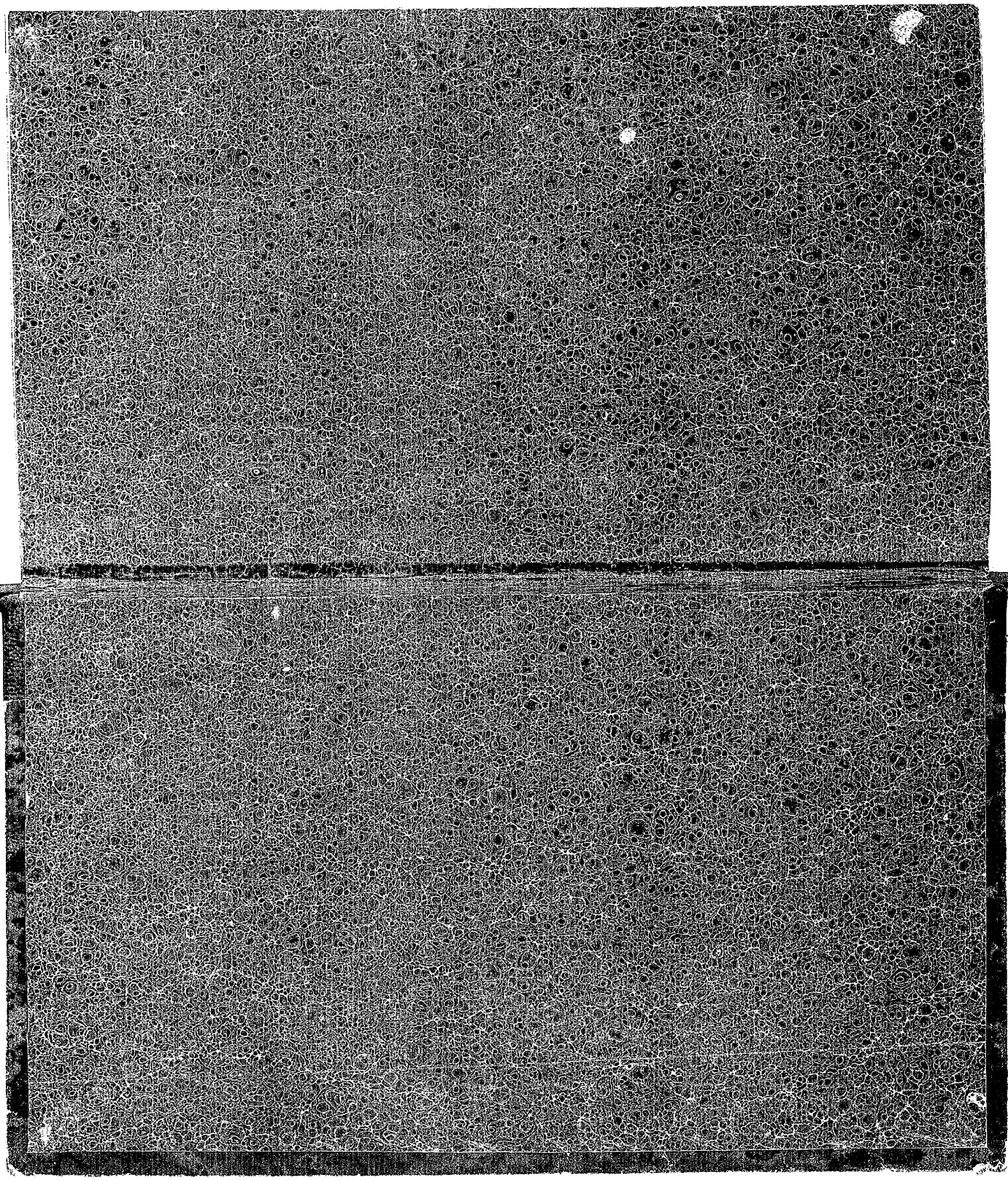
00210004



E49212

○本は大切に扱いましょう
○返却は遅れないように致しましょう
○本の配列を乱さないように致しましょう
○切取、無断持出はやめましょう

東京経済大学図書館

SYSTÈME
DE
POLITIQUE POSITIVE.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, 26, rue Racine.

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE.

Ordre et Progrès. — Vivre pour autrui.

Vivre au grand jour.

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE;

OU

TRAITÉ DE SOCIOLOGIE,

Instituant la Religion de l'HUMANITÉ;

PAR AUGUSTE COMTE,

Auteur du *Système de philosophie positive.*

L'Amour pour principe,
et l'Ordre pour base;
Le Progrès pour but.

TOME QUATRIÈME ET DERNIER,

Contenant le TABLEAU SYNTHÉTIQUE DE L'AVENIR HUMAIN.

Ce volume final est terminé par un APPENDICE GÉNÉRAL,
qui reproduit tous les opuscules primitifs de l'auteur sur la philosophie sociale.

PRIX DE CE VOLUME : NEUF FRANCS.

PARIS.

CHEZ L'AUTEUR, 10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE;

ET CHEZ CARILIAN-GŒURY ET Vor DALMONT,

LIBRAIRES DES CORPS IMPÉRIAUX DES PONTS ET CHAUSSÉES ET DES MINES,

49, quai des Augustins.

Août 1854

Soixante-sixième année de la grande crise.

135.8
C 745
v. 4

PRÉFACE

DU TOME QUATRIÈME.

Ce volume final vient d'être écrit, comme le précédent, en six mois d'un travail continu (du 29 janvier 1854 au 25 juillet).

Sa publication a suscité, chez l'un de mes meilleurs disciples, une digne imitation du généreux patronage qui surmonta spontanément toute difficulté matérielle envers le tome initial. Les embarras industriels partout résultés de l'incident russe, sans altérer la noble confiance de mon loyal imprimeur, ont forcé sa prudence de n'avancer les frais typographiques du volume actuel qu'après avoir pleinement recouvré ceux du précédent. Or, la récente publication de celui-ci ne pouvant encore avoir produit une vente suffisante pour remplir la juste condition ainsi dérivée d'impérieuses circonstances, j'ai dû directement invoquer une assistance exceptionnelle. A peine M. Audiffrent a-t-il connu ce besoin, qu'il s'est empressé d'y pourvoir complétement; en sorte que l'impression du présent volume a pu tellement procéder qu'il va paraître quelques semaines après avoir été terminé. Quoique la touchante modestie de mon jeune patron m'ait d'abord interdit de donner à sa conduite la publicité qu'elle mérite, j'ai finalement obtenu l'autorisation convenable en invoquant les principes positivistes. Voilà comment les deux

extrémités de mon principal ouvrage doivent noblement rappeller les noms de MM. Lonchampt et Audiffrent, sans faire jamais oublier les généreux anonymes auxquels je dus, en 1848, la publication isolée du discours préliminaire. Cet ensemble de sacrifices doit aussi perpétuer le souvenir des deux offres équivalentes qui me furent faites pendant les autres phases de ma longue élaboration, quoique la confiance de M. Thunot les ait rendues inutiles.

Ainsi se réalisent, au delà de mes espérances, les conséquences normales de ma résolution systématique, arrêtée et proclamée en 1850, de consacrer désormais la vente de mes écrits quelconques au payement des frais typographiques, sans y rien puiser pour ma personne. Si cette anticipation des mœurs finales n'a point déterminé les nobles avances que je viens de rappeler, elle m'a seule permis de les accepter, en joignant mes patrons au digne imprimeur dont la confiance constitue la principale base de la libre émission de mes pensées.

Une telle règle est aussi devenue la source de la modification que j'ai finalement apportée à mon refus normal, indiqué dans la circulaire ci-jointe, envers une proposition admirablement exceptionnelle. Cette circulaire a fait assez connaître ma juste estime pour l'incomparable condensation de mon ouvrage fondamental par une femme éminente. Mon opinion est tellement fixée à cet égard que, dans ma récente révision de la Bibliothèque Positiviste jointe à ce volume, j'ai définitivement substitué ce travail au livre original, dont la lecture ne convient désormais qu'aux théoriciens proprement dits. Sans insister ici sur une appréciation irrévocable, où je me borne à sanctionner le jugement universel, je dois m'expliquer envers la proposition suscitée, l'an dernier, par cette publication. Nos mœurs littéraires augmentent le prix de la scrupuleuse inspiration qui décida ma noble collègue à m'attribuer le tiers du produit net

de ce travail, dont un généreux patronage avait d'avance couvert les frais typographiques : elle accorda le second tiers à l'éditeur, et se réserva le dernier.

Je dus d'abord refuser une proposition qui, dans sa teneur primitive, devenait contraire à ma renonciation normale aux profits personnels de mes livres. Toutefois, j'ai pu finalement concilier ce devoir avec la cordiale insistance de Miss Martineau, en consacrant son offre à rendre plus rapide l'acquittement des frais typographiques du traité que je viens d'achever. Ma règle est ainsi devenue plus complète, en établissant une solidarité nécessaire entre tous mes livres, comme je l'avais spontanément pratiqué pour les divers tomes du présent ouvrage.

Outre sa propre destination, cette explication tend, comme les précédentes, à caractériser la doctrine universelle qui vient aujourd'hui prendre la direction générale des affaires terrestres. La conduite des vrais positivistes y contraste autant que leur croyance avec le milieu déréglé dont l'ensemble des destinées humaines leur confère le gouvernement, d'abord spirituel, puis temporel. Pour compléter un tel indice, il y faut joindre le patronage posthume de Wallace et Lombe, que mes lecteurs et ceux de Miss Martineau doivent assez connaître, et la vivante protection honorablement émanée de M. Vieillard, envers la seule doctrine qu'il juge apte à sauver l'Occident.

Le déréglement des esprits actuels ne me permet pas d'espérer que ce volume soit toujours lu méthodiquement, d'après une étude suffisante des précédents. Sa nature plus attrayante et sa destination plus pratique m'y procureront de nouveaux lecteurs, dont plusieurs même vont peut-être commencer par le chapitre final, où la religion se confond avec la politique. Mais, ce volume étant aussi le plus systématique, sa lec-

ture fera bientôt sentir, outre la solidarité nécessaire de ses cinq parties, leur connexité normale avec l'ensemble des théories statiques et dynamiques, de manière à ranimer, au lieu d'entraver, l'étude des trois autres tomes. Je crois même que de bons esprits, avertis, dès 1848, par la publication isolée du discours préliminaire, attendent, comme je le ferais à leur place, l'entière terminaison d'une construction indivisible, pour se livrer au digne examen de tous ses modes. Quoi qu'il en soit, je ne regrette point d'avoir été matériellement forcé de publier séparément chaque volume, et je compte sur la prochaine rectification des jugements, incomplets ou précipités, qu'a dû souvent susciter une ardeur indisciplinée.

Il faut ici compléter les explications spéciales de ma première préface envers l'exécution littéraire de ce traité. Sans attendre les reproches suscités, à cet égard, par mon ouvrage fondamental, j'avais spontanément senti son imperfection, quoique je me sois toujours félicité d'avoir surmonté ces scrupules, suivant des motifs dont la gravité n'est plus contestable. Mais, le besoin d'accélération ayant cessé, je m'efforçai, dès le début du présent traité, d'en mieux soigner la rédaction, tout en persistant à me dispenser de rien récrire. Les juges les plus difficiles ont été jusqu'ici satisfaits de l'efficacité croissante d'une telle sollicitude, et j'espère que le volume final confirmera cette appréciation. En se bornant à développer les pensées d'autrui, les littérateurs peuvent concentrer leurs facultés sur le perfectionnement de la diction. Cet exercice les dispose à juger trop sévèrement ceux qui, forcés d'élaborer des conceptions nouvelles avec un langage ancien, ne sauraient guère éviter une rédaction peu satisfaisante, où l'on flotte entre la diffusion et la confusion. Quand une méditation plus profonde, qui ne peut s'accomplir que d'après la manifestation primitive, a lié les créations spéciales aux germes universels

représentés dans la langue, cette imperfection cesse spontanément, outre que le public est mieux initié.

Pour utiliser autant que possible ma sollicitude littéraire, je dois ici caractériser les diverses prescriptions que je me suis graduellement imposées, principalement envers la seconde moitié de ma construction religieuse, et surtout quant au tome final. Afin d'éviter les phrases trop longues, je n'ai jamais permis qu'aucune excédât deux lignes manuscrites, ou cinq imprimées. L'œil et l'esprit ont obtenu les haltes convenables, en restreignant à sept phrases la plus grande extension de mes alinéas, qui ne sont pas seulement typographiques. Sans que la prose doive aspirer à la perfection musicale de la poésie, je me suis efforcé de l'en rapprocher en m'interdisant tout hiatus, même entre deux phrases ou deux alinéas. J'ai d'ailleurs évité de reproduire un mot quelconque, non-seulement envers chaque phrase, mais pour deux phrases consécutives, même en changeant d'alinéa; sauf quant aux monosyllabes auxiliaires.

En pratiquant ces obligations volontaires, j'ai toujours senti combien il importe d'appliquer partout la règle de Descartes sur la scrupuleuse observance des institutions artificielles, qu'il assimile justement aux lois naturelles, quelque indifférentes qu'elles semblent d'abord. Cette discipline, non moins salutaire à l'esprit qu'au cœur, repose sur une vraie connaissance de la constitution humaine, où le perfectionnement dépend surtout de la soumission. Son efficacité littéraire se trouve pleinement vérifiée d'après la supériorité du style poétique, plus entravé que la diction vulgaire. Quand l'habitude m'a suffisamment facilité ce nouveau joug, il est devenu la source continue d'améliorations imprévues, non-seulement envers le discours, mais même pour la pensée. Les imperfections littéraires étant les mieux appréciables et les plus modifiables,

leur rectification surmonte davantage l'inertie spontanée de notre intelligence ; nous sommes ainsi poussés à perfectionner la conception en revenant sur l'expression.

Dans l'ensemble de ce volume, la constitution générale de la religion est devenue plus systématique, en même temps que plus morale et plus pratique, en plaçant irrévocablement le culte avant le dogme. Je regrette que cette rectification soit postérieure à l'élaboration du *Catéchisme positiviste*, dont elle eût facilité la destination. Mais, sans attendre une seconde édition de cet opuscule, on y peut assez accomplir une telle amélioration, en séparant les deux moitiés du long entretien sur l'ensemble du dogme. La première, directement relative à la théorie du Grand-Être, doit désormais former un chapitre distinct, succédant à l'introduction. On peut alors immédiatement passer à l'étude du culte, suivie de celle du dogme, où l'entretien général se réduira maintenant à sa seconde moitié, seule relative à la constitution encyclopédique.

Ce partage d'un long chapitre permet d'introduire l'ordre final, d'après une facile transposition, sans rien changer dans l'exposition actuelle. Je saisis cette occasion d'inviter les lecteurs de mon catéchisme à scinder aussi l'entretien final, en étudiant d'abord le passé fétichique et théocratique commun à tous les peuples, puis la triple transition propre à l'Occident. D'après cette double modification, l'opuscule propagateur doit désormais être regardé comme composé de treize chapitres, au lieu de onze.

Toutes les explications propres au tome final se trouvant assez indiquées, je dois passer à celles que laissent désirer les préfaces antérieures. Sans m'astreindre à l'ordre chronologique, je dois d'abord considérer ce qui concerne le second volume. L'explication qu'il va susciter doit, outre sa propre importance, régulariser et compléter la liberté générale que

j'ai spontanément développée dans mes préfaces quelconques.

Je dois d'abord annoncer l'avortement total de ma troisième tentative envers la fondation de la *Revue occidentale*. En rendant ce recueil purement trimestriel, et renonçant à toute rétribution comme directeur ou collaborateur, j'avais, en 1852, diminué les frais autant que possible. Néanmoins, les garanties matérielles ont encore manqué, tant d'après le mode collectif que sous le patronage individuel. Ce nouvel échec envers une entreprise dont personne ne contestait l'utilité philosophique et politique m'a finalement conduit à l'abandonner pour toujours, même quand un digne protecteur écarterait tous les obstacles financiers. Le public d'élite auquel je m'adresse a mieux senti que moi l'incompatibilité spéciale d'une telle tentative avec la tendance générale d'une doctrine qui vient spontanément éteindre le journalisme.

Quoique l'engagement de parler à jour et degré fixes devienne moins vicieux à mesure que les intervalles augmentent, une appréciation périodique ne saurait jamais convenir envers un spectacle intermittent. En terminant l'interrègne spirituel, la religion positive fera naturellement cesser l'usurpation qu'il suscita chez les lettrés occidentaux. Le sacerdoce de l'Humanité doit donc s'interdire toute participation à l'institution qu'il devra bientôt flétrir comme radicalement anarchique. D'après le culte et l'enseignement, il peut déjà placer, autant que dans l'état normal, ses instructions orales envers les circonstances. Outre les traités généraux, soit originaux, soit didactiques, la propagande et l'application écrites n'exigent que des opuscules spéciaux, dont la périodicité deviendrait aussi gênante qu'inopportune. Voilà comment j'ai reconnu que le triple avortement d'un projet empirique, au lieu d'indiquer une vicieuse indifférence, provenait surtout d'un secret instinct de son incompatibilité naturelle avec l'esprit et le but du positivisme. J'ai donc

résolu de ramener tous les efforts ou sacrifices qui s'y rapportaient vers l'extension continue du subside sacerdotal, où doivent désormais se concentrer les dépenses quelconques envers l'avénement de la religion universelle.

Afin de mieux caractériser ma renonciation à toute publication périodique, je dois la faire contraster avec la prévision d'une lutte grave et prochaine, où le sacerdoce régénérateur semble avoir besoin d'un tel instrument.

Le positivisme fut longtemps entravé, surtout en France, par un silence concerté, qui dure encore en Allemagne. Depuis que cette oppression est surmontée, le développement de la doctrine universelle a transformé l'opposition des métaphysiciens et des littérateurs. Incapables, faute de convictions propres, de résister à l'impulsion régénératrice, ils tentent de la neutraliser en attaquant ma construction religieuse au nom de ma fondation philosophique; ne pouvant sentir ou ne voulant pas avouer l'indivisibilité de ma synthèse. Ceux qui longtemps contestèrent que la philosophie pût jamais devenir positive s'efforcent, depuis que cette conciliation est réalisée, de la représenter comme ne devant pas s'étendre à la religion. Un tel antagonisme semble d'autant plus grave qu'il émane surtout du milieu britannique, où mes travaux ont été mieux accueillis jusqu'ici que partout ailleurs.

Mais le positivisme surmontera l'opposition active plus aisément que la résistance passive, sans avoir davantage besoin d'aucune tribune périodique. Toute dissertation serait superflue pour prouver que la religion peut, comme la philosophie, et d'après elle, devenir positive; puisqu'une telle régénération se trouve maintenant accomplie dans les deux cas. Il faut seulement que le positivisme renonce à convertir, surtout en Angleterre, le milieu qui soutient la presse périodique par la rédaction ou la lecture. Hors de la classe transitoire, radicalement

hostile à la séparation des deux pouvoirs, la religion de l'Humanité ralliera les âmes d'élite qui, toujours préoccupées du but social, ne sont jusqu'ici restées passives que faute d'une doctrine convenable. Loin d'interdire à la positivité de se compléter, de se résumer, et de conclure, le milieu pratique attend qu'elle soit ainsi devenue propre à diriger la terminaison nécessaire d'une révolution que les lettrés tendent partout à perpétuer. C'est là que surgit la qualification de religion positive, que je n'ai rendue usuelle qu'après l'avoir vu spontanément employée par d'éminents prolétaires. En s'adressant directement à ses vrais auxiliaires, le positivisme laissera les partisans du régime parlementaire et du système d'hypocrisie poursuivre de vaines attaques, qui ne doivent jamais altérer sa marche normale.

D'après mon irrévocable renonciation aux recueils périodiques, je me trouve conduit à systématiser la liberté que j'ai spontanément introduite dans mes préfaces, envers les communications quelconques qui ne sauraient convenir ailleurs. Non moins exempts que les journaux ou revues de toute obligation méthodique, ces préambules me permettent de mieux exposer à mon public les diverses explications qui, concernant l'ensemble de ma mission, ne peuvent s'incorporer à mes traités. Ainsi se trouvent désormais instituées mes communications épisodiques, en combinant les ressources propres à mes préfaces avec celles que comportent mes circulaires et mes cours; ce qui me dispensera suffisamment des organes périodiques.

En vertu de cette liberté, je dois ici proclamer un avis essentiel, avant de compléter les explications suscitées par les préfaces antérieures. Les trois traités que ce volume annonce seront toujours séparés l'un de l'autre par une année de repos, moins destinée à réparer mes forces qu'à renouveler mes conceptions. Pendant chacune de ces suspensions, la publica-

tion d'un volume se trouvera remplacée par l'exposition d'un cours, qui ne sera jamais reproduit.

Suivant cette règle, je consacrerai mon chômage de 1855 à l'institution concrète de la philosophie de l'histoire, en développant la partie dynamique du tableau sociolâtrique inséré dans ce volume (page 159). Mais cette exposition du principal élément de la philosophie seconde sera précédée d'un résumé de la philosophie première et suivie d'un aperçu de la philosophie troisième; de manière à constituer un *Cours esthétique de philosophie positive*. Il se composera de quarante-trois leçons, de deux ou trois heures, ayant lieu trois fois par semaine (les mardis, vendredis, et dimanches), à midi précis, depuis le dimanche 15 avril prochain jusqu'au dimanche 22 juillet.

Je dois maintenant poursuivre les explications qu'exigent les préfaces des trois volumes précédents, afin de rectifier ou de compléter les indications qui s'y rapportent.

Celles des deux premiers tomes concernent surtout deux appréciations devenues de plus en plus connexes, quoique restées distinctes, envers l'essor du positivisme et l'extension du subside sacerdotal. En les considérant simultanément, je dois ici dissiper les illusions que des rapports inexacts me firent involontairement propager quant aux foyers positivistes. On sent qu'elles n'ont jamais concerné le centre parisien, où je pouvais directement apprécier la plénitude et la consistance des convictions. Là seulement a déjà surgi l'ébauche décisive de la vraie régénération, non moins sociale qu'intellectuelle, sous un digne concours des deux sexes. Diderot et Condorcet ne pouvaient espérer que, un siècle après l'Encyclopédie, leur successeur unirait de nobles couples par l'engagement du veuvage éternel, et vouerait à l'Humanité des enfants pleinement dispensés de Dieu. Quelque obscurs et restreints que doivent encore rester

de tels succès, leur portée est irrécusable; car ils se trouvent complétés par la moralité supérieure des familles régénérées. Ils annoncent que la métropole humaine appartiendra bientôt aux positivistes, quand la liberté spirituelle leur permettra de développer le culte public autant que l'adoration intime et les consécrations domestiques.

Hors de ce centre incomparable, la religion universelle ne possède aujourd'hui que deux noyaux vraiment décisifs : l'un, essentiellement pratique, en Hollande; l'autre, principalement théorique, en Irlande. Quoique le second soit récent, il se montre déjà digne du premier par la plénitude et la consistance des convictions, où la philosophie aboutit à la religion. Partout ailleurs, le positivisme n'a jusqu'ici trouvé que des adhérents isolés, même dans le milieu britannique, soit anglais, soit américain, le mieux disposé pour les associations quelconques, et le plus accessible à notre propagande. Sauf des conversions personnelles, aussi rares que précieuses, la religion de l'Humanité n'a pas encore pénétré chez les occidentaux du midi, qui doivent pourtant développer sa principale popularité. Dans l'intérieur de la France, elle ne possède que trois foyers secondaires, qui, malgré mes espérances, restent à l'état naissant, et n'offrent aujourd'hui d'importance que d'après leurs chefs respectifs.

L'extension du subside sacerdotal, caractérisée par la circulaire ci-jointe, mesure l'appréciation précédente. Sauf le centre et les deux noyaux, ce patronage émane surtout de sources individuelles, peu multipliées jusqu'ici dans le milieu britannique, malgré le retentissement du positivisme. Des adhérents trop abstraits y propagent la nouvelle philosophie sans aider son fondateur à surmonter la misère suscitée par une infâme spoliation. Cette indifférence ressort d'autant mieux que de nobles adversaires sentent, au sein de la population la plus

anarchique, le devoir social d'assister quiconque se voue dignement à la réorganisation spirituelle. Malgré cette honorable exception, la sécurité résultée de l'accroissement continu du subside sacerdotal repose sur ce qu'il émane principalement des positivistes complets, depuis que les révolutionnaires m'ont heureusement abandonné.

D'après une telle indication, je me trouve conduit à confirmer, par deux faits caractéristiques, les prévisions propres à la préface du tome troisième envers l'antipathie croissante que ce parti m'a vouée. L'aversion que le positivisme inspire aux métaphysiciens germaniques ou britanniques pourra s'exhaler en dissertations, parce qu'ils se regardent comme capables de discuter la nouvelle synthèse. Mais les révolutionnaires français se sentent trop au-dessous d'un tel effort pour que leur haine puisse se satisfaire autrement que d'après des calomnies, destinées à détourner le peuple de moi sans aucun examen. Ils ont représenté mon manifeste au tzar comme une dédicace du tome troisième; oubliant que l'ensemble de mon traité se trouvait, dès son début, placé sous un patronage incompatible avec tout autre hommage. Je dois aussi leur attribuer l'inqualifiable hypothèse où ma persécution polytechnique se trouve expliquée d'après mes propres malversations : malgré sa dépravation spéciale, le milieu qui m'a dépouillé n'oserait risquer une calomnie dont il craindrait la facile réfutation.

Telles sont les seules armes que puisse opposer à la religion de l'ordre et du progrès le plus nuisible et le plus arriéré de tous les partis actuels. Seul il nie le besoin d'une reconstruction spirituelle à laquelle il se sent incapable de pourvoir, et s'efforce de concentrer les aspirations populaires vers l'élaboration immédiate des réformes matérielles, consistant surtout à détruire. Étranger aux principaux progrès du dix-neuvième siècle, il construit la solution occidentale avec la religion de Voltaire, la

philosophie de Condillac, la morale d'Helvétius, et la politique de Rousseau, en repoussant, Hume, Diderot et Condorcet.

On doit être peu surpris que, sauf de jeunes âmes, estimables quoique égarées, tous les hommes de quelque valeur abandonnent de plus en plus un parti qui méconnaît radicalement le programme moderne. Je suis heureux d'annoncer ici que, après l'oscillation indiquée dans ma précédente préface, M. Etex paraît irrévocablement dominé par les dispositions synthétiques et sympathiques qui d'abord le poussèrent au positivisme. En un temps où chacun flotte et s'insurge, ce double désordre doit être spécialement excusé chez les artistes, plus entraînés et moins retenus que les théoriciens et les praticiens.

Ayant assez indiqué tous les éclaircissements propres à cette préface, il y faut accomplir le devoir exceptionnel que m'impose aujourd'hui le manifeste joint à la précédente. L'envoi projeté n'a jamais eu lieu, faute d'une réponse quelconque au billet que j'ai rapporté pour demander l'autorisation convenable. Mais, malgré cette incivilité d'un chef préoccupé du Bas-Empire, la communication doit être regardée comme accomplie, depuis la publication de mon troisième volume.

Je ne regrette point d'avoir érigé le tzar actuel en type des conservateurs empiriques qui peuvent devenir systématiques. S'il ne mérite pas cette appréciation, elle pourra convenir à son successeur, parce qu'elle est propre à la situation correspondante. En choisissant une telle forme pour exposer, à tous les dignes praticiens, un résumé complet du positivisme, j'ai prouvé combien je suis affranchi des préjugés et des habitudes révolutionnaires. L'incident russe a seulement permis aux anarchistes de développer l'aversion que leur inspire un manifeste propre à faciliter l'universelle propagation de la doctrine régénératrice. Quoi qu'il en soit, cet opuscule se trouve ainsi constituer un véritable événement, dont je devrai toujours respecter

le caractère historique, si je suis enfin obligé de changer radicalement le jugement que j'y porte sur l'autocrate actuel.

Mais, quelque blâmable que soit aujourd'hui sa conduite extérieure, elle ne saurait encore annuler un quart de siècle d'honorables efforts pour améliorer la situation intérieure d'un immense empire. L'opinion favorable que j'ai d'abord proclamée me permet maintenant d'avertir le tzar que, en persistant dans son aberration, il perdrait, auprès de la postérité, tous les titres résultés d'une longue carrière. C'est un danger commun aux praticiens quelconques, parce que leurs services, trop passagers et trop restreints, ont rarement assez de portée pour ne pas s'effacer entièrement sous des torts suffisamment graves. Plus vastes et plus durables, les résultats théoriques peuvent seuls mériter une illustration indépendante de la dégénération ultérieure de leurs auteurs. Voilà pourquoi les praticiens sont rarement jugeables pendant leur vie, tandis que les théoriciens n'ont pas besoin de la mort pour obtenir une gloire irrévocable, quand leurs travaux comportent une suffisante appréciation.

Si l'aberration russe était vraiment nationale, je ne devrais point tenter ici de la rectifier. Mais, malgré les apparences, je persiste à croire que, comme l'indique ma précédente préface, le tort est surtout personnel, et consiste à ne pas résister assez aux impulsions, aussi folles que coupables, d'un vicieux entourage. D'après la désastreuse politique instituée par une énergie mal dirigée, les tzars vivent au milieu d'aventuriers germaniques, qui seuls poussent la nation russe vers une conquête destinée surtout à leur procurer au Sud des dotations plus avantageuses que leurs domaines du Nord. Ces impulsions, dépourvues de racines populaires, pourraient toujours s'éteindre sous un digne chef, avant d'avoir suscité les conflits extérieurs qui les ont jusqu'ici surmontées. On doit donc espérer que de sages remontrances détermineront le tzar actuel à cesser une usurpation

contraire à ses propres tendances, et qui jamais ne fut aussi vicieuse.

Un contraste décisif devrait suffire pour éclairer ce chef sur les dangers d'une attitude directement opposée à l'ensemble des dispositions qui prévalent partout dans notre siècle. L'héritier du dictateur qui bouleversa l'Europe afin de satisfaire une vicieuse ambition reconnaît solennellement que l'âge des conquêtes est irrévocablement terminé. Mais le successeur de l'autocrate qui brisa noblement un joug intolérable souille sa maturité d'une usurpation analogue à celle que combattit sa jeunesse. Rétrograde au dehors, le second tend à le devenir au dedans; tandis que le premier, en régénérant la politique extérieure, se trouvera bientôt conduit à transformer l'attitude intérieure. Coalisé, quarante ans avant, contre l'oppression émanée du peuple central, l'Occident se rallie aujourd'hui sous lui pour arrêter les usurpations d'une puissance qui dirigeait alors la sainte ligue destinée à fonder la paix universelle.

L'ensemble du passé russe doit à la fois manifester au tzar le vice radical d'une telle aberration et rassurer les occidentaux sur ses vrais dangers. Avant de devenir chrétiens, les Scandinaves orientaux tentèrent de conquérir le Bas-Empire, qui suffit seul pour les repousser. En embrassant le byzantisme, ils ont autant ratifié la loi des résidences que leurs frères occidentaux par l'adoption du catholicisme. Ils se sont ainsi voués essentiellement à l'activité pacifique, en éteignant à la fois l'enthousiasme et la discipline, d'après un monothéisme avorté. Tandis que le catholicisme et l'islamisme consacrèrent respectivement la séparation et la confusion des deux puissances, le byzantisme ne comporta jamais aucun résultat social, vu la contradiction radicale entre son dogme et son régime.

Pour caractériser la perturbation russe, il faut apprécier son incompatibilité directe avec l'ensemble de la politique interna-

tionale qui, depuis la fin du moyen âge, fait de plus en plus prévaloir le *statu quo*. Les heureux efforts de la diplomatie moderne ont autant réglé les relations des peuples que le permettait la décadence du sacerdoce occidental. A travers les principales luttes, cette influence a toujours consolidé les mœurs pacifiques en imposant le respect mutuel des situations quelconques. Elle a judicieusement érigé la paix de Westphalie en ère décisive de la salutaire prépondérance qu'elle doit exercer jusqu'à ce que la spiritualité positive ait irrévocablement reconstruit l'occidentalité. Ce fut, en effet, un noble triomphe que de répartir l'Occident entre le catholicisme et le protestantisme, en prévenant ou réprimant toutes les tentatives destinées à faire militairement prévaloir aucune des croyances résultées de la décomposition spontanée du monothéisme défensif.

Quoique ces diverses fois aient toujours divisé, non-seulement les nations, mais les villes et même les familles, les diplomates ont partout obtenu que la politique extérieure renoncerait à rétablir l'unité, dont la reconstruction serait seulement attendue des efforts religieux. Fondée sur le développement spontané du scepticisme, cette conduite a fait partout sentir le besoin de chercher l'harmonie spirituelle dans une doctrine supérieure à toutes les croyances discordantes. Aucun gouvernement, catholique ou protestant, n'a depuis tenté de conquérir pour convertir, sans qu'une ligue universelle n'ait aussitôt comprimé de telles aberrations.

Deux siècles avant cette transaction solennelle, un accord tacite avait spontanément consacré des dispositions analogues envers une répartition plus décisive. La philosophie de l'histoire, éclairant l'âge antérieur à la diplomatie, assimile le partage du monde romain entre le catholicisme et l'islamisme à celui de l'Occident entre le papisme et le protestantisme. Quand les croisades eurent irrévocablement préservé les occidentaux

de l'invasion musulmane, leurs dispositions normales envers les Turcs et les Grecs purent librement se développer d'après l'ensemble des antécédents sociaux, supérieurs aux influences théologiques. Ces expéditions avaient achevé de convaincre les latins de l'impuissance des byzantins à se conduire; elles manifestèrent la destination des Musulmans à succéder aux Romains dans le gouvernement d'une population toujours indisciplinable. Malgré les instances des Grecs pendant un demi-siècle, l'Occident respecta la mission politique de l'islamisme; les déclamations continues des poëtes n'empêchèrent jamais des alliances décisives entre deux régimes également adaptés aux situations correspondantes.

Il suffit d'indiquer cette appréciation pour sentir aujourd'hui combien l'incident russe devient perturbateur en attaquant, au nom d'une foi partout éteinte, la transaction qui sert de base à l'ensemble de la politique occidentale depuis la fin du moyen âge. Si l'Autriche ou la Prusse voulaient mutuellement s'imposer le catholicisme ou le protestantisme, en invoquant l'harmonie germanique, le tzar aiderait, au besoin, la France et l'Angleterre à faire partout respecter le statu quo religieux. Peut-il espérer qu'on le laissera consommer une violation plus grave, qui conteste ce que quatre siècles ont irrévocablement établi? Les impulsions classiques, plus que les affinités théologiques, déterminèrent les puissances occidentales à détruire la marine turque afin de seconder l'insurrection grecque. Elles réparent aujourd'hui cette faute, en respectant l'ensemble des traditions modernes, sauf à solliciter cordialement l'équité fondamentale du monothéisme dominateur.

Je puis donc espérer qu'une tentative incapable d'aucun succès va bientôt cesser dignement, sans perdre davantage des forces partout précieuses, que l'Humanité prescrit à tous de diriger vers l'amélioration universelle de notre situation et de

notre nature. L'incident russe aura dès lors fait spontanément ressortir l'irrévocable prépondérance des mœurs pacifiques, et la disposition unanime des occidentaux à préserver de toute altération l'incomparable concorde surgie depuis quarante ans. Malgré des aspirations irréfléchies, le sacerdoce de l'Humanité compte sur la sagesse diplomatique pour qu'une guerre sainte-ment entreprise contre la guerre ne dégénère nulle part en altération violente du statu quo politique ou religieux. Il espère que les gouvernements occidentaux sentiront l'importance de ne point intervenir dans la dislocation spontanée d'une agglomération factice. Nul d'entre eux n'est assez pur au dehors pour prendre dignement l'initiative des rectifications bientôt destinées à s'accomplir d'après la loi sociologique qui décompose graduellement les grands États. Dans un tel degré, cet épisode aura caractérisé la fraternité fondamentale des occidentaux, en montrant l'héritier de celui qui voulut détruire, à tout prix, l'élément britannique, dirigeant noblement l'alliance de la France avec l'Angleterre pour assurer la paix du monde. On est ainsi conduit à sentir la réalité des prévisions positivistes sur la transformation des armées en gendarmeries, puisque les militaires s'honorent d'une mission purement relative à la police européenne.

En supposant qu'une folle obstination aggravât et prolongeât ce conflit, il susciterait partout des réactions finalement favorables à la régénération intellectuelle et sociale. Si, les forces régulières devenant insuffisantes, les occidentaux devaient activement intervenir, la religion de l'Humanité pourrait seule les rallier contre des barbares invoquant Dieu. Déjà la coalition des catholiques et des protestants pour préserver les musulmans de l'invasion byzantine montre clairement que, malgré d'ignobles momeries, l'Occident obéit à des impulsions purement terrestres, en laissant les motifs célestes aux peuples arriérés. Le

scepticisme et l'hypocrisie ne pouvant rien inspirer de grand et de durable, toute l'extension possible de la lutte tendrait directement à partager le monde entre le théologisme consacrant la guerre et le positivisme systématisant la paix. Bientôt les constructeurs prouveraient aux destructeurs combien l'existence industrielle permet de développer la supériorité militaire, quand un besoin exceptionnel exige une telle transformation du travail. Mais je ne dois pas examiner davantage une éventualité contraire à toutes les vraisemblances, puisque l'épuisement des croyances officielles est aussi réel chez les envahisseurs que parmi les protecteurs, en un temps où l'enthousiasme ne peut surgir que pour la défense du sol natal. Incapable de dépasser le taux vulgaire, cet incident ne pourra bientôt laisser d'autre trace que l'irrévocable extinction du prestige russe, seul motif plausible de la conservation des armées occidentales.

Telles sont les indications sommaires que ma précédente préface me prescrivait de placer ici sur un épisode qui m'aura fourni l'occasion de faire sentir l'aptitude d'une politique systématique envers la saine appréciation des cas les moins prévus. Mon manifeste n'exige d'autre rectification que d'y mieux caractériser le contraste entre les attitudes respectives des chefs orientaux et des gouvernements occidentaux. Si les premiers sont progressifs au dedans, leur tendance à devenir rétrogrades au dehors prouve que leur mérite résulte seulement de ce qu'ils dirigent un milieu préservé jusqu'ici du caractère révolutionnaire. Quand la mémorable secte, qui, depuis un demi-siècle, décompose le byzantisme, aura fait des progrès décisifs, la politique intérieure des tzars sera plus oppressive que leur conduite extérieure, à moins que le positivisme ne les ait assez régénérés. Je dois donc regretter que mon manifeste ait proclamé l'infériorité des hommes d'État occidentaux, sans tenir un compte suffisant des dispositions anarchiques qui forcent leur

scepticisme à devenir rétrograde au dedans tandis qu'il ne l'est point au dehors. Il faut peu présumer qu'aucun tzar apprécie assez ses avantages pour s'illustrer et se perfectionner en procurant au positivisme une protection équivalente à celle que le grand Frédéric sut accorder à l'encyclopédisme. Les sympathies partielles que j'ai souvent inspirées, depuis trente ans, aux hommes d'État occidentaux me font finalement espérer d'y trouver bientôt une suffisante appréciation, qui n'est devenue possible que d'après le traité que je viens d'achever.

AUGUSTE COMTE,
(10, *rue Monsieur-le-Prince.*)

Paris, le 15 Dante 66 (Dimanche 30 juillet 1854).

APPENDICE DE LA PRÉFACE.

1° Cinquième circulaire annuelle,

Adressée, par l'auteur du *Système de philosophie positive*, à chaque coopérateur du libre subside exceptionnellement institué pour lui.

Paris, le 22 Moïse 66 (dimanche 22 janvier 1854).

MONSIEUR,

L'année qui vient de finir a suffisamment réalisé les espérances exprimées dans ma précédente circulaire envers l'accroissement nécessaire du noble subside auquel vous concourez. D'après le résumé numérique ci-joint, le minimum normal de sept mille francs (ou plutôt vingt francs par jour) s'est trouvé, pour la première fois, atteint en 1853.

Suivant mon appréciation antérieure, ce résultat décisif représente un tel patronage comme une institution sociale, spontanément surgie, à travers l'anarchie actuelle, afin de consolider l'avénement du nouveau pouvoir spirituel, seul capable de terminer la révolution occidentale. Tant que l'intervention collective parut uniquement destinée à compenser une infâme spoliation, elle resta très-insuffisante, vu le peu d'énergie que comportent aujourd'hui les sentiments civiques, surtout dans le milieu profondément égoïste où la persécution s'accomplit. La protection n'est devenue assez efficace que quand je l'ai directement rattachée au principal besoin de notre siècle. Même les dignes adversaires, dont j'y dois toujours honorer la participation exceptionnelle, sympathisent réellement avec la mission à laquelle j'ai constamment voué ma vie, quoiqu'ils diffèrent de moi sur les moyens convenables. A plus forte raison, cette coopération

est-elle obligatoire aux yeux de ceux qui, sans accepter la politique et la religion positives, ont sincèrement adopté ma philosophie, à moins que l'infériorité morale n'accompagne chez eux l'incohérence mentale.

Parmi les positivistes complets, auxquels le subside sacerdotal devra de plus en plus sa principale consistance, ce concours constitue une fonction sociale, où chaque âme régénérée contribue, selon ses forces, à préparer le régime final en secondant l'initiative théorique. En publiant l'opuscule qui systématise notre propagande, j'ai directement représenté les serviteurs de l'Humanité comme venant dignement saisir la direction générale des affaires terrestres, d'après une séparation fondamentale entre le conseil et le commandement. Cette proclamation sans exemple se trouve, depuis quinze mois, spontanément ratifiée par le silence décisif de tous les partis actuels, dont chacun a tacitement reconnu la suprématie naturelle de la solution positive. Nul ne peut aujourd'hui contester ni la nécessité de concilier radicalement l'ordre et le progrès, ni l'aptitude exclusive du positivisme envers une telle harmonie. Voilà comment une compression empirique se trouve involontairement conduite à respecter l'essor continu de la doctrine régénératrice. Quiconque peut assez se placer au point de vue de la postérité doit déjà regarder la réorganisation occidentale comme ayant vraiment commencé, depuis que la religion universelle est pleinement caractérisée. En faisant librement surgir des convictions complètes sous une fluctuation anarchique et rétrograde, le sacerdoce positif disposera bientôt les classes dirigeantes à transférer partout le gouvernement aux seuls praticiens capables de surmonter une imminente dissolution.

Telle est la sainte ligue que le développement du subside positiviste vient spontanément organiser entre les deux forces, active et spéculative, dont le digne concours doit présider à la reconstruction moderne. Vouées à cette grande destination, toutes les âmes d'élite se rallieront graduellement autour du positivisme, pour dominer le dix-neuvième siècle, comme les esprits forts conduisirent le dix-huitième siècle d'après l'encyclopédisme. Une semblable coopération peut seule les dégager de l'oppression exceptionnelle où les plonge une anarchie exclusivement favorable aux médiocrités de tous genres. Or la première condition d'un tel résultat consiste à toujours mériter, par nos sentiments et notre conduite, personnelle, domestique, ou civique, la prépondérance à laquelle notre doctrine nous appelle ouvertement. Le régime final est destiné surtout à régler convenablement toutes les forces humaines, tant privées que publiques, assez développées dans l'évolution préparatoire. Il exige donc que ses dignes promoteurs prouvent d'abord sur eux-mêmes l'efficacité générale de la discipline positive.

Déjà la foi démontrable a partout prévalu mentalement sur les croyances chimériques, qui ne sont plus recommandées en vertu de leur réalité, mais seulement au nom de leur utilité. Pour compléter son ascendant, le principe positif doit donc constater, par une expérience continue, que son efficacité morale et sociale est en pleine harmonie avec son aptitude intellectuelle. C'est ainsi que les vrais positivistes peuvent tous concourir à l'avénement graduel de leur religion, en

remplissant mieux que les divers théologistes, d'abord leurs fonctions spéciales, puis leur sage participation à l'économie générale.

Une telle supériorité leur procurera partout un respect habituel, sans qu'ils soient jamais forcés d'altérer une morale qui leur prescrit surtout de vivre au grand jour. Le caractère toujours relatif de leur doctrine doit d'ailleurs les préserver de toute hostilité déplacée envers les croyances dont ils sont irrévocablement affranchis, quoiqu'ils ne puissent attendre la même justice d'adversaires dirigés par des opinions absolues.

Outre qu'une telle attitude constitue le meilleur privilége du positivisme, elle devient indispensable aux régénérateurs occidentaux, qui, devant également guérir les anarchistes et les rétrogrades, ne sauraient pourtant hésiter désormais à préférer ceux-ci. Depuis que la crise française a spontanément posé la question organique, les révolutionnaires ont irrévocablement perdu leur office passager, surtout chez le peuple central, où leur intervention ne fait plus qu'entraver, à tous égards, l'élaboration décisive. Au contraire, les conservateurs, tandis qu'ils maintiennent l'ordre matériel, préservent d'une entière indiscipline des âmes chez lesquelles les convictions les plus arriérées sont très-préférables, même mentalement, au pur scepticisme. Sans accorder jamais aux croyances surnaturelles une prépondérance incompatible avec la solution occidentale, le positivisme ne peut succéder au théologisme qu'en glorifiant toujours ses services antérieurs et respectant son efficacité présente, malgré son insuffisance radicale. Il faut donc transformer le système d'hypocrisie en un système de ménagement, en préférant l'état rétrograde à l'état négatif, dans une génération dont les directeurs peuvent seuls atteindre déjà l'état normal.

Cette attitude des positivistes envers les partis actuels se trouva caractérisée, dès 1826, quand je publiai, sur le pouvoir spirituel, un opuscule décisif, suscitant aussitôt les reproches des déistes et les éloges des catholiques. Suspendue, en apparence, pendant que j'élaborais ma fondation philosophique, elle s'est développée, avec une énergie croissante, à mesure qu'a surgi ma construction religieuse, surtout depuis l'abolition du régime parlementaire en France. Mon récent volume sur la philosophie de l'histoire consacre irrévocablement une telle disposition, comme devant habituellement distinguer notre siècle du précédent. Je dois la motiver spécialement quand je vais caractériser l'avenir humain et la transition extrême, dans le tome final qui sera publié vers le milieu de la présente année. Les positivistes sont tellement appelés à gouverner l'Occident qu'ils doivent déjà préparer leur dictature systématique en secondant, à leur manière, une empirique concentration, provisoirement indispensable à l'ordre matériel. Une telle assistance peut seule garantir la liberté d'exposition qu'exige l'élaboration occidentale, en transférant l'active défense des principes sociaux à l'unique doctrine qui puisse dissiper les utopies subversives. En faisant perdre aux révolutionnaires le prestige de la persécution, le positivisme représentera ce parti comme le plus arriéré de tous, dans un siècle voué nécessairement à la reconstruction.

Inspirées par l'accroissement décisif du subside sacerdotal, ces réflexions sont

pleinement conformes à la vraie nature de mes circulaires annuelles, où je dois désormais adresser des conseils opportuns aux meilleurs adhérents de la religion de l'Humanité. Mes explications spéciales de l'an dernier me dispenseront toujours de revenir sur mes besoins personnels, auprès de quiconque sent combien l'économie des forces l'emporte sur celle des matériaux, et même du temps. L'augmentation du subside ayant assez ratifié ce préambule nécessaire, je puis maintenant consacrer cette communication périodique à sa destination sociale, sans y mêler aucun éclaircissement privé.

Afin de mieux apprécier une telle extension, il faut remarquer qu'elle est surtout due à des souscripteurs plus nombreux, puisque la moyenne générale n'a point changé sensiblement. Cette multiplicité de coopérateurs serait même plus prononcée si la rigueur numérique ne m'avait interdit d'y comprendre ceux qui, sans renoncer à leur participation, furent empêchés, par des obstacles passagers, de la réaliser en 1853. Mais un tel accroissement est surtout devenu décisif en s'accomplissant malgré l'irrévocable retraite de plusieurs souscripteurs qui furent toujours plus révolutionnaires que positivistes. D'après l'estime qui déjà s'attache à cette dernière qualification, on doit désormais la réserver soigneusement aux vrais adhérents de la religion universelle, où conduit notre philosophie et d'où procède notre politique. Si l'on continuait d'accorder ce titre aux âmes dont l'évolution est incomplète, il faudrait bientôt le laisser prendre par les esprits voués aux spécialités positives. Car leur aveugle répugnance envers toute généralisation et systématisation n'offre que l'entier développement de l'empirique inconséquence des prétendus positivistes qui veulent empêcher la nouvelle philosophie d'aboutir à la vraie religion. Quiconque ne s'élève point jusqu'à cette conclusion synthétique ne comporte envers le positivisme que d'insuffisantes sympathies, incapables de résister, dans la vie réelle, au moindre ébranlement, public ou privé.

L'impuissance pratique, et même l'instabilité théorique, de ces convictions incomplètes sont devenues pleinement irrécusables d'après la crise dictatoriale de 1851, où les positivistes religieux surent seuls juger d'avance comme la postérité, malgré leurs émotions passagères. Je fus alors abandonné par tous mes autres prétendus adhérents, destinés, sans doute, à mourir en regrettant le régime parlementaire. Cette épuration spontanée augmente la consistance du vrai parti positiviste, et l'on voit déjà qu'elle n'a pas entravé son extension.

Rien n'est plus propre à dissiper les préventions empiriques qui, du moins en France, détournent la plupart des conservateurs de la seule doctrine qui consacre et systématise leurs aspirations. Faute d'une telle base, ceux qui, depuis soixante ans, veulent sincèrement concilier l'ordre et le progrès, n'aboutissent qu'à perpétuer simultanément l'anarchie et la rétrogradation afin de pouvoir toujours opposer l'une à l'autre.

Voilà comment le positivisme, également dégagé des sympathies vicieuses et des aveugles antipathies qu'il dut d'abord susciter, tend désormais à régénérer directement la politique actuelle, en devenant la doctrine propre aux conservateurs systématiques. Ses dignes adeptes pourront ainsi, les uns par le conseil,

les autres par le commandement, prévenir de nouvelles catastrophes dans le centre occidental, et préserver les peuples adjacents d'une agitation naturellement propre à la nation investie de l'initiative moderne.

Mon appréciation du subside de 1853 resterait incomplète si j'y laissais ignorer que l'accroissement du nombre des souscripteurs n'aurait pas suffi pour réaliser le minimum normal sans le zèle exceptionnel de plusieurs coopérateurs. Un digne appel, suscité par une détresse imprévue, produisit, dans le dernier trimestre, un admirable élan, qui permit d'atteindre ce taux décisif, mais d'après un surcroît d'efforts sur lequel je ne saurais habituellement compter. Néanmoins, la plénitude du subside me semble désormais assurée, parce que l'accroissement continu du nombre des souscripteurs doit déjà dispenser de tout supplément. Les coopérateurs par grâce ou caprice s'étant heureusement retirés, je n'ai plus que des patrons qui regardent leur intervention comme un véritable devoir, toujours développable avec leurs moyens effectifs. Je ne signale donc cette généreuse anomalie qu'afin d'en témoigner publiquement ma juste reconnaissance, et surtout pour constater l'aptitude de la foi positive à susciter déjà les sentiments qu'exige sa destination sociale.

On doit finalement regarder un tel symptôme comme concourant avec tous les indices qui, dans cette même année, viennent de manifester spontanément l'efficacité morale du positivisme. Une épreuve décisive a spécialement montré la puissance de la vraie religion envers le perfectionnement des devoirs privés, en appliquant dignement la loi du veuvage et la règle qui prescrit à l'homme de nourrir la femme. En même temps, l'élimination des révolutionnaires a permis un développement général de la vénération et de la fraternité, jusqu'alors entravées par la défiance et l'insubordination propres au négativisme. De nouvelles célébrations ont confirmé l'aptitude naturelle du culte positif à consacrer profondément tous les liens domestiques. Le progrès public de la doctrine régénératrice a correspondu dignement à son extension privée, surtout d'après le plein avénement d'un foyer irlandais, déjà comparable au noble noyau qui se développe, depuis huit ans, en Hollande.

Tous les caractères, intellectuels et moraux, du mouvement positiviste se trouvent heureusement réunis dans le pas décisif qui termina l'année 1853. Un travail sans exemple, où la conscience et le talent sont toujours en harmonie, vient de procurer une nouvelle vie à mon ouvrage fondamental, qui devra désormais, chez la plupart des lecteurs, être étudié, de préférence, d'après cette traduction exceptionnelle. Quoique destinée surtout à la population britannique, cette précieuse publication deviendra bientôt commune à tout l'Occident, de manière à systématiser partout les tendances spontanées vers le positivisme. L'efficacité naturelle d'une telle opération doit d'ailleurs augmenter d'après les nobles dispositions qui l'ont préparée et complétée. Dès son début, un digne patronage, maintenant brisé par la mort, pourvut généreusement à tous les frais qu'elle exigeait. Après sa réalisation, mon éminente collègue, ignorant mon irrévocable renonciation aux profits quelconques de mes ouvrages, m'a, par un admirable scrupule, réservé spontanément un bénéfice égal au sien; de

manière à fournir un nouvel exemple de la supériorité des mœurs positivistes.

Quelle que soit l'importance directe de cet événement, son mode d'accomplissement doit donc le rendre plus décisif, surtout comme émané d'une femme. Un tel concours dissipera bientôt les préjugés pédantesques contre l'aptitude philosophique du sexe le mieux disposé pour le seul point de vue vraiment universel. Ainsi surgit spontanément l'alliance fondamentale entre le sexe affectif et la classe contemplative, afin de diriger convenablement la réorganisation occidentale. Ma construction religieuse commença sous une angélique impulsion, dont l'inaltérable efficacité, consolidée et développée par la mort, est de plus en plus appréciée. Je vais maintenant l'achever après avoir acquis l'active assistance d'une femme vraiment supérieure, dont la noble initiative déterminera bientôt de dignes imitations, qu'annonce déjà le concours naissant du sexe affectif à ma protection collective.

Suivant l'ensemble des indications précédentes, la marche du positivisme tend désormais à réaliser la généralisation que je proclamai, l'an dernier, dans la destination, d'abord personnelle, du subside que j'ai toujours qualifié de sacerdotal, afin d'en signaler l'extension normale. Ma propre subsistance étant maintenant assurée, la prochaine terminaison de mon principal traité me permettra de compléter dignement ma carrière par la paisible exécution de tous les ouvrages promis à la fin de mon livre fondamental. Pendant cette élaboration finale, je dois activement préparer le développement du sacerdoce pleinement institué dans la construction que j'achève. Il faut, d'une part, garantir l'existence des jeunes théoriciens que j'ai déjà représentés comme sérieusement voués à la formation du clergé positif, depuis qu'ils combinent assez leur amélioration morale avec leur initiation encyclopédique. En même temps, il convient déjà d'organiser l'intervention du comité permanent auquel, dès 1842, je réservai, sous ma direction, la systématisation graduelle de la transition occidentale. Ce double besoin m'autorise pleinement à réclamer ici toute l'extension possible du subside sacerdotal. Mon insistance à cet égard se trouve d'autant mieux motivée que j'ai proclamé, l'an dernier, ma résolution de ne jamais dépasser personnellement le taux maintenant réalisé, comme le prouvera toujours la publicité de mes opérations quelconques.

Salut et Fraternité.

AUGUSTE COMTE,

(10, *rue Monsieur-le-Prince.*)

Né, à Montpellier, le 19 janvier 1798.

Résumé général des souscriptions pour le subside sacerdotal en 1853.

70 souscriptions avouées.	48 françaises.	3,720 fr.	Minimum,	3 fr. 65 c.
			Moyenne,	78 fr.
			Maximum,	300 fr.
	22 autres occidentales. .	2,850 fr.	Minimum,	25 fr.
			Moyenne,	130 fr.
			Maximum,	500 fr.
	21 anonymes, de diverses nations.	830 fr.	Minimum,	4 fr.
			Moyenne,	40 fr.
			Maximum,	200 fr.
Total. .	91 souscriptions.	7,400 fr.	Moyenne,	82 fr.

N. B. Fondé le 12 novembre 1848, le subside sacerdotal fournit 3,000 fr. en 1849, 3,300 en 1850, 4,200 en 1851, et 5,600 en 1852.

AVIS.

Mes troisième et quatrième circulaires annuelles ayant été respectivement jointes aux préfaces des deux tomes précédents, j'ai cru devoir ici compléter cette collection en reproduisant les deux premières, et même celle qui provoqua l'institution du subside. Ce recueil sera graduellement prolongé dans les préfaces de mes autres traités.

2° Circulaire initiale.

Paris, le 12 novembre 1848.

M

Nous sollicitons votre attention et, si vous jugez qu'il y a lieu, votre concours pour un objet qui nous paraît intéresser à la fois la moralité publique et la science.

M. Auguste Comte, auteur du *Système de philosophie positive*, est trop connu pour que nous nous étendions longuement sur les services qu'il a rendus. Son grand ouvrage, distinguant nettement, de la science concrète, la science abstraite, a, par une hiérarchie admirable, systématisé pleinement cette dernière: Il a fait entrer l'histoire dans le domaine de la science positive, et, de la sorte, tracé le cercle de la connaissance humaine. Mathématique, astronomie, phy-

sique, chimie, biologie, sociologie; tel est l'ensemble du développement scientifique; tel est le corps de la philosophie moderne ou positive; telle est la cause profonde, telle est la règle de plus en plus apparente des mutations sociales que nous offrent le passé et le présent. Aussi l'œuvre capitale de M. Comte, si féconde au point de vue de la science pure, ne l'est pas moins au point de vue social et politique.

Ces travaux ont employé la vie de M. Comte. Parallèlement, il a pourvu, étant sans fortune, aux nécessités de la vie, d'abord par des leçons de mathématiques, puis par des fonctions didactiques qui lui ont été confiées à l'École polytechnique et dans une institution particulière. Des inimitiés persévérantes, qu'il faudrait qualifier sévèrement si c'était ici le lieu d'en parler, l'ont privé de sa place d'examinateur toujours honorablement remplie. Enfin, dans ces derniers temps, sa disgrâce s'étendant, il a perdu la position qu'il avait dans une pension de Paris.

Telle est la marche de la rémunération à mesure que les travaux accomplis et les services rendus ont été plus grands. Nous pensons que la morale publique est intéressée à ce que de telles injustices soient réparées, à ce que des hommes équitables s'interposent pour empêcher le mal de se faire. Il reste à M. Comte une place de répétiteur à l'École polytechnique; mais les deux mille francs qu'elle rapporte sont complétement absorbés par des affaires domestiques. Il nous a semblé qu'une somme de cinq mille francs, fournie annuellement par cotisation, aussi longtemps du moins que M. Comte n'aura pas réussi d'ailleurs à se procurer des ressources quelconques, suffira aux besoins de son existence et de ses travaux. C'est donc cette somme que nous demandons par contribution aux amis de la science, aux ennemis de l'injustice, et à laquelle, bien entendu, nous contribuons des premiers pour notre part.

Salut et Fraternité.

(*Suivent douze signatures.*)

3° Première circulaire annuelle,

Adressée, par l'auteur du *Système de philosophie positive*, à chaque coopérateur du libre subside exceptionnellement institué pour lui.

Paris, le 17 Aristote 62 (jeudi 14 mars 1850).

M

Le noble patronage collectif dont je suis devenu l'objet a maintenant assez duré pour que ma gratitude publique puisse prendre son vrai caractère. Cette protection exceptionnelle fut toujours appréciée comme un devoir social, soit par l'éminent collègue qui l'institua, soit par les dignes confrères qui secondèrent

spontanément sa généreuse initiative. Aussi n'hésitai-je jamais à l'accepter hautement, au double titre de garantie légitime contre la coupable spoliation officiellement accomplie envers moi et de gage de sécurité méritée pour la continuation de mes travaux philosophiques. Il me suffisait qu'un tel subside ne pût émaner que de ceux qui reconnaîtraient en moi la victime d'une iniquité constatée ou un penseur digne d'encouragement continu. Or, ma position personnelle se trouvait déjà caractérisée assez nettement, sous l'un et l'autre aspect, pour dissiper tous mes scrupules.

Quand mon existence polytechnique fut ruinée, en 1844, le ministre compétent (M. le maréchal Soult) flétrit solennellement cet attentat par un blâme énergique, résulté d'un examen approfondi. Il ne laissa consommer cette spoliation qu'après avoir épuisé les insuffisantes ressources que lui permettait une légalité vicieuse. Lorsqu'avorta, en 1848, une réparation généralement attendue, le nouveau ministre dont elle dépendait (M. le général de Lamoricière) en reconnut complétement la nécessité. Dans notre conférence spéciale, il admit pleinement la réalité et l'opportunité du principe que j'invoquais : tout office public dignement rempli constitue, tant que la fonction subsiste, une propriété aussi sacrée qu'une terre ou une maison. Mais, dès que, d'après cela, j'accusai directement de vol la corporation qui m'ayait dépouillé, il éluda cette irrécusable conséquence, oubliant qu'il devenait ainsi complice de l'attentat reconnu par lui-même et dont la réparation était alors en son pouvoir.

Sous ce premier aspect, je ne pouvais donc que m'honorer d'une libre intervention destinée à neutraliser une iniquité notoire, soumise, pendant quatre ans, à l'appréciation publique, surtout dans le milieu polytechnique. Ce protectorat volontaire contre une injuste persécution constitue, à mes yeux, une digne inauguration des véritables mœurs républicaines. Il tend à faire convenablement revivre l'esprit chevaleresque, sous la forme la mieux adaptée à notre état social, où les oppresseurs attaquent surtout la fortune, faute de pouvoir atteindre la vie, et même la liberté. A ce titre, je me féliciterai toujours que mon malheur personnel ait suscité une semblable manifestation, tant susceptible d'une heureuse imitation. Je regrette seulement que l'égoïsme polytechnique ait trop neutralisé ce généreux appel, même parmi la jeunesse, chez la portion du public qui connaissait le mieux l'attentat à réparer. Mais cette sécheresse inattendue fait davantage apprécier la participation spontanée des nobles prolétaires qui ont compensé un tel abandon.

Ayant voué toute ma vie à fonder, sur l'ensemble des sciences, la saine philosophie, et, par suite, la vraie religion, je devais, en second lieu, accepter, dans mon injuste détresse, l'appui de tous ceux qui regardent la foi positive comme la seule issue de l'anarchie actuelle. Leur sympathie est, en effet, devenue le principal fondement du patronage institué contre une persécution secrètement destinée à empêcher la continuation de mon œuvre régénératrice. En ce sens, une telle mesure inaugure déjà les mœurs qui conviennent à l'avénement graduel du nouveau pouvoir spirituel. Comme le clergé catholique, le sacerdoce de l'Humanité doit longtemps subsister de libres cotisations privées, avant de mé-

riter et d'obtenir la munificence publique qui les régularisera quand la foi nouvelle aura suffisamment prévalu. Sans cette sollicitude spontanée de tous ceux qui reconnaîtront l'utilité de leurs travaux, les nouveaux philosophes ne pourraient assez accomplir leur office social. Du moins, ils seraient alors forcés de le subordonner, ou à une fortune personnelle peu compatible avec leur vocation, ou à une profession accessoire qui entraverait leurs efforts habituels.

Tels sont les divers motifs d'après lesquels j'ai accepté, avec reconnaissance, une protection pleinement normale, dont l'apparence exceptionnelle résulte seulement de notre situation anarchique, qui altère toutes les notions sociales. Quoique la souscription n'ait guère atteint jusqu'ici que la moitié du taux proclamé indispensable dans la circulaire initiale, je ne doute pas que cette honorable sauvegarde ne devienne bientôt suffisante tant que la persécution durera. Tous ceux qu'indigne ma spoliation, et tous ceux qui sentent la portée sociale du positivisme, se croiront moralement obligés de neutraliser, suivant leurs moyens, une oppression odieuse et funeste. Ma confiance est telle, à cet égard, que déjà elle développe en moi les habitudes convenables à un penseur devenu l'objet de dignes sympathies. Non-seulement ma construction religieuse n'a jamais subi le ralentissement qu'avaient surtout en vue mes persécuteurs. Mais j'ai spécialement ébauché les mœurs normales du nouveau sacerdoce, en renonçant systématiquement à tout profit personnel dans la prochaine publication de mon second grand ouvrage (*Système de politique positive*, ou *Traité de sociologie, instituant la religion de l'Humanité*).

L'importante mesure pour laquelle je vous adresse aujourd'hui mes remercîments solennels, excite à la fois le sentiment social chez ceux qui y concourent, dans celui qui en est l'objet, et parmi tous ceux qui la connaissent. A ce triple titre, son efficacité morale, et même sa véritable dignité, augmentent avec sa dissémination. Une philosophie destinée surtout à systématiser l'avénement social du prolétariat occidental, doit spécialement s'honorer des sympathies populaires. C'est pourquoi, en me glorifiant de l'appui spontané que j'ai partout obtenu, je serais encore plus fier de soutenir mon existence matérielle d'après des souscriptions d'un centime quotidien.

Salut et Fraternité.

AUGUSTE COMTE,
(10, *rue Monsieur-le-Prince.*)

4° Deuxième circulaire annuelle,

Adressée, par l'auteur du *Système de philosophie positive*, à chaque coopérateur du libre subside exceptionnellement institué pour lui.

Paris, le 27 Aristote 63 (lundi 24 mars 1851).

M

L'expression initiale de ma gratitude publique caractérisa, l'an dernier, l'esprit dans lequel fut institué et accepté le digne patronage collectif dont je suis devenu l'objet. Une plus longue expérience me permet aujourd'hui de compléter cette appréciation, en déterminant mieux la source de cet honorable protectorat.

Il semblait devoir émaner, non-seulement des vrais positivistes, disposés à neutraliser ainsi une persécution dirigée, au fond, contre notre doctrine, mais aussi de ceux qui, sans aucune sympathie de principes, reconnaîtraient spécialement l'iniquité de ma spoliation polytechnique. On pouvait même croire que ceux-ci, plus nombreux et plus riches, contribueraient davantage au subside réparateur. Une espérance aussi naturelle n'a point été confirmée par l'événement. Sauf quelques exceptions très-rares, le public polytechnique, quoiqu'ayant pleinement réprouvé l'attentat commis envers moi, n'a nullement concouru à cette juste sauvegarde, même parmi mes anciens camarades et mes nombreux élèves. La protection est uniquement provenue de ceux qui, adoptant mes convictions, ont voulu, d'après mes services sociaux, assurer la paisible continuation de mes travaux philosophiques.

Un contraste aussi propre à montrer où se trouve aujourd'hui le vrai sentiment du devoir, devient encore plus décisif en précisant davantage cette dernière observation.

La nouvelle doctrine universelle obtient maintenant deux sortes d'adhésions : les unes, insuffisantes, quoique plus anciennes, se bornent aux principes philosophiques; les autres, plus récentes, mais seules complètes, s'étendent aux conséquences sociales. Cette distinction est surtout tranchée en Angleterre, où de nombreux et puissants suffrages ont, depuis longtemps, mieux établi que partout ailleurs, la supériorité intellectuelle du positivisme, tandis que sa destination morale et positive y reste peu appréciée. Or, les adhésions purement philosophiques n'ont inspiré jusqu'ici aucune participation durable à ce noble patronage. Il émane exclusivement des positivistes complets, pour lesquels la nouvelle philosophie ne constitue pas seulement la base finale de la réorganisation moderne, mais aussi le guide nécessaire de la transition actuelle.

Cette irrécusable comparaison montre la faible efficacité pratique des convergences intellectuelles qui ne sont pas liées à des sympathies morales. Une seule dissidence suffit à l'esprit pour rendre stérile la plus grande conformité d'opinions, tandis que le cœur surmonte aisément de graves divergences d'après un même sentiment poussant vers un but commun. Néanmoins, ces positivistes incomplets ne contestent nullement la maxime sociale qui charge la classe active de nourrir la classe contemplative. Ils reconnaissent même que, envers le nouveau pouvoir spirituel, cette obligation doit rester longtemps privée, jusqu'à ce que les convictions publiques soient assez élaborées. Mais, dans ce cas décisif, ils sont devenus aussi indifférents à mon sort que s'ils rejetaient mes principes fondamentaux.

Ainsi, la véritable union dépend plus du cœur que de l'esprit. Le positivisme doit de moins en moins compter sur ceux qui l'accueillent seulement comme un puissant moyen de satisfaction mentale, lié d'ailleurs à une lointaine régénération sociale. Son avénement ne peut résulter que des sentiments disposés à y rattacher directement la seconde partie de la grande révolution. Or, cette terminaison de l'anarchie occidentale exige deux constructions principales, l'une théorique, l'autre pratique, naturellement connexes; l'établissement d'un nouveau pouvoir spirituel, et l'incorporation normale du prolétariat à la société moderne. Plus notre situation se développe, mieux on sent que le moyen âge nous a irrésistiblement légué ce double programme, qui suppose une intime combinaison entre les vrais philosophes et les dignes prolétaires. Il n'y a de véritables positivistes, théoriciens ou praticiens, que ceux qui embrassent ainsi toute la question fondamentale, en y subordonnant toujours l'intelligence à la sociabilité. En un mot, la philosophie positive n'émane de la science réelle que pour aboutir à la vraie religion.

Depuis que ce but final est assez caractérisé, il écarte de plus en plus les adhérents purement spéculatifs de la nouvelle doctrine générale. Ils deviendront bientôt indifférents, et même hostiles, envers elle, quand il faudra se prononcer sur sa tendance religieuse, qui seule embrasse l'ensemble de ses attributions. Comme lettrés ou comme riches, ils répugnent à seconder le sacerdoce positiviste, qui, au nom de l'Humanité, impose déjà d'irrécusables obligations sociales à l'emploi continu des forces quelconques, et surtout du talent ou de la fortune. Les diverses puissances actuelles désirent secrétement la prolongation de l'anarchie spirituelle, qui les affranchit des devoirs propres au moyen âge, sans y substituer aucun équivalent moderne. Elles redoutent d'autant plus l'avénement du nouveau pouvoir moral qu'il combinera toujours la démonstration avec le sentiment, et qu'il appuiera leur concours sur une formidable opinion publique, que le positivisme peut seul organiser.

Parmi ces positivistes d'esprit, les plus généreux, complétant leur tardive évolution, se joindront enfin aux positivistes de cœur, pour coopérer dignement à la régénération occidentale. Les autres, surmontant leurs antipathies intellectuelles, serviront finalement de chefs à l'opposition théologique et métaphysique, afin de

prolonger un système d'hypocrisie favorable à leur égoïsme. Je crains une semblable issue chez plusieurs des prétendus positivistes qui ont refusé de participer à un patronage caractéristique, toujours érigé en véritable devoir social par son éminent fondateur, et ainsi accepté de tous ses dignes coopérateurs.

Essentiellement restreinte aux positivistes complets, une telle intervention devait d'abord être insuffisante. Quoique le subside réparateur ait un peu augmenté pendant sa seconde année, il reste encore notablement inférieur au taux proclamé indispensable lors de son institution. Mais les embarras matériels que j'éprouve ainsi n'altèrent pas ma sécurité morale. Je compte prochainement sur l'entière efficacité d'une sauvegarde émanée de ceux qui, venant imposer à la richesse de dignes obligations sociales, acceptent nécessairement pour eux-mêmes des devoirs analogues, indépendants de toute dissidence secondaire.

Ce protectorat normal pousse à développer graduellement les mœurs finales, dont il offre partiellement une heureuse ébauche. Je renonçai ainsi, l'an dernier, à tout profit matériel dans la publication de mon second grand ouvrage (*Système de politique positive*, ou *Traité de sociologie, instituant la religion de l'Humanité*). Cette résolution systématique, indispensable à la dignité du nouveau sacerdoce, vient de produire une précieuse réaction, qui dissipe les difficultés relatives à l'impression du tome premier, terminé le 24 février 1850. Depuis que j'ai aussi consenti à l'achat séparé de chaque volume, un positiviste dévoué a noblement garanti les frais typographiques, en sorte que ce volume, déjà sous presse, doit paraître en juillet prochain. Quoique la difficulté ne soit ainsi levée matériellement qu'envers le tome premier, cette heureuse solution m'assure moralement la publication successive des trois autres.

Le positivisme commence donc à suffire, par ses propres ressources, à l'ensemble de ses besoins essentiels. Cette aptitude doit y compenser l'absence spéciale de toute protection hétérogène. Les autres rénovations trouvèrent toujours, dans le milieu correspondant, quelques précieuses assistances, en même temps que de puissantes entraves. Seule, la régénération finale se développe aujourd'hui sans aucun secours étranger. Cette exception semble inexplicable envers une doctrine dont le caractère relatif et l'esprit historique lui procurent des affinités partielles avec toutes les écoles actuelles. Mais la parfaite cohérence du positivisme dispose naturellement à lui refuser des concessions qu'on ne pourrait point limiter, tandis que la nature vague des synthèses antérieures ne faisait pas redouter un tel entraînement. Cette pleine harmonie, à la fois spontanée et systématique, secondera bientôt l'ascendant universel de la nouvelle doctrine générale. Mais elle nous prive maintenant de toute adhésion incomplète. La religion qui vient réduire notre espèce à sa propre providence devait elle-même surgir sans aucune assistance hétérogène.

Malgré cette condition nécessaire, il ne manque maintenant au positivisme qu'une seule fondation essentielle, pour avoir assez organisé, sur une modeste échelle, l'ensemble de ses moyens d'avénement. Il nous reste à instituer la *Revue occidentale*, qui développera l'application hebdomadaire de notre doctrine au

cours naturel des événements, intellectuels ou sociaux. Mais cette importante institution, que je proposai vainement en octobre 1848, est aujourd'hui pourvue d'un nombre suffisant de dignes collaborateurs, français et occidentaux. Elle n'attend plus que les garanties matérielles indispensables à sa pleine efficacité, qui rendrait heureusement inutile mon subside actuel.

Salut et Fraternité.

AUGUSTE COMTE,
(10, *rue Monsieur-le-Prince.*)

FIN DE LA PRÉFACE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME QUATRIÈME DU SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE.

		Pages.
PRÉFACE		V
APPENDICE DE LA PRÉFACE.	Cinquième circulaire de l'auteur sur le libre subside institué pour lui.	XXV
	Reproduction des circulaires qui n'avaient pas été jointes aux autres tomes.	XXXI
PRÉAMBULE GÉNÉRAL		1
CHAPITRE PREMIER. — Théorie fondamentale du Grand-Être; d'où tableau simultané de la religion universelle et de l'existence normale.		9
CHAPITRE DEUXIÈME. — Tableau général de l'existence affective, ou systématisation finale du culte positif.		86
CHAPITRE TROISIÈME. — Tableau général de l'existence théorique, ou systématisation finale du dogme positif.		160
CHAPITRE QUATRIÈME. — Tableau général de l'existence active, ou systématisation finale du régime positif.		249
CHAPITRE CINQUIÈME. — Appréciation systématique du présent, d'après la combinaison de l'avenir avec le passé; d'où tableau général de la transition extrême.		362
CONCLUSION GÉNÉRALE DU TOME QUATRIÈME.		522
CONCLUSION TOTALE DU SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE.		529
INVOCATION FINALE.		545
APPENDICE DU TOME QUATRIÈME. — Bibliothèque positiviste au dix-neuvième siècle.		

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME QUATRIÈME.

E49212

TABLEAU SYNTHÉTIQUE

DE

L'AVENIR HUMAIN.

PRÉAMBULE GÉNÉRAL.

Les deux volumes précédents ont respectivement caractérisé la nature fondamentale de l'ordre humain et la marche nécessaire de son développement général. Sur cette double base, il faut ici construire irrévocablement le point de vue universel de la vraie sagesse, en combinant finalement, par la morale, deux aspects corrélatifs, que la science dut provisoirement séparer. Autant leur appréciation successive convient à la philosophie, autant la religion exige leur union habituelle, qui peut seule diriger la vie réelle, tant privée que publique.

Une telle combinaison appartient naturellement à ce volume final, où, pour déterminer l'avenir humain, je dois continuellement lier les deux études, statique et dynamique, que j'ai successivement accomplies. Il faut, en effet, que chaque conception sur l'état futur respecte à la fois les lois générales de notre constitution et la suite essentielle de nos antécédents. Sans ces deux conditions permanentes, la prévision sociologique man-

querait nécessairement, ou de consistance, ou de précision; de manière à ne pouvoir jamais suffire à sa destination pratique. Quand on entreprend, comme mon éminent précurseur, de fonder la politique sur l'histoire, il faut que l'appréciation du passé soit assez systématisée pour devoiler l'avenir. Or, cette continuité ne saurait être obtenue qu'autant que le progrès humain représente toujours le simple développement d'un ordre immuable, dont l'étude préalable domine toutes les explications historiques. Mais, réciproquement, une saine fusion de ces deux points de vue permet de juger l'avenir aussi certainement que le passé, d'après l'irrésistible conviction résultée d'un suffisant accord entre les notions statiques et les appréciations dynamiques. Cette détermination finale constitue, d'une part, le but principal des deux parties de la sociologie, et, d'une autre part, l'épreuve décisive de leur réalité.

Nous ne devons aucunement discuter les préjugés empiriques qui repoussent encore une telle recherche envers le domaine social, quoiqu'elle soit unanimement admise pour tous les autres phénomènes. Une semblable inconséquence ne fait que manifester aujourd'hui l'insuffisante extension de l'esprit positif aux événements les plus complexes. Partout la vraie science est nécessairement caractérisée par la prévision, à la fois comme but et comme épreuve, aux yeux de quiconque reconnaît l'assujettissement de tous les phénomènes à des lois invariables. Envers l'ordre humain, cette conclusion théorique convient davantage qu'en aucun autre cas, puisque les événements y deviennent plus importants et plus modifiables. Ainsi, mon père spirituel dut terminer son esquisse du passé par l'ébauche de l'avenir, où son avortement ne résulta que du défaut de systématisation historique.

Religieusement appréciée, la fusion décisive que ce volume doit instituer entre les deux précédents consiste à développer

la prépondérance encyclopédique de la morale sur la sociologie proprement dite, suivant le principe établi dans le premier chapitre du tome deuxième. En effet, on ne peut réellement systématiser la conduite humaine, même privée, que d'après une suffisante détermination de l'avenir. Cet état futur devant être modifié par nos propres efforts, son appréciation ne saurait devenir aussi précise que celle du passé. Mais, outre qu'une pareille précision serait alors superflue, notre intervention n'acquiert d'efficacité qu'en se conformant toujours, d'une part à notre immuable nature, de l'autre à son développement successif. De là résulte la subordination objective de la morale, même pratique, à la sociologie, d'abord statique, puis dynamique, qui détermine la direction fondamentale de nos tendances quelconques. Notre marche ne peut jamais prendre un caractère vraiment positif qu'en reposant à la fois sur la théorie de l'ordre et sur celle du progrès, seules capables de nous préserver, l'une de l'arbitraire, l'autre de l'absolu. Sans la première, une insuffisante appréciation de l'unité générale nous exposerait à des fluctuations indéfinies; sans la seconde, notre conduite ne comporterait que des prescriptions inopportunes ou vagues, faute d'une harmonie spéciale avec chaque situation.

Pour que les deux aspects sociologiques soient irrévocablement combinés, les notions dynamiques doivent, en conservant leur propre caractère, être toujours subordonnées aux conceptions statiques. Quoique celles-ci fassent nécessairement abstraction du temps, cette élimination systématique n'altère aucunement leur réalité théorique, ni même pratique. Leur juste prépondérance résulte de ce qu'elles déterminent directement l'unité fondamentale vers laquelle tend de plus en plus notre nature, individuelle et collective. Dans l'existence subjective, nous mêlons souvent toutes les époques afin de mieux

considérer les conditions immuables, comme le témoigne surtout la plus éminente des épopées. Cette suprématie générale du point de vue statique convient spécialement à l'avenir que je dois ici caractériser, puisqu'il constitue la maturité du type humain, dont le passé représente seulement la préparation graduelle.

Mais, quoique la morale, théorique ou pratique, doive toujours être plus statique que dynamique, elle ne saurait devenir pleinement positive, si l'esprit et le sentiment historiques ne s'y trouvent pas suffisamment incorporés. Sans un tel complément, elle manquerait de la relativité qui, partout indispensable à la réalité de nos conceptions, convient surtout à la systématisation directe de notre conduite. L'existence des individus et des peuples est tellement dominée par leur situation historique, que, pour en régler l'ensemble, il faut toujours modifier la notion générale de notre unité d'après la phase actuelle de son développement. C'est seulement ainsi qu'on peut instituer les mœurs propres à chaque époque, en évitant les déviations, empiriques ou systématiques, résultées d'une vicieuse appréciation des temps. Voilà pourquoi l'histoire demeure stérile, et souvent devient fallacieuse, quand on y voit une masse d'exemples, au lieu d'y chercher une suite de préparations, dont la principale efficacité dérive de leur enchaînement.

Dans le volume précédent, l'appréciation dynamique se trouve toujours accomplie de manière à compléter la conception statique qui lui sert de base, en concevant chaque époque comme destinée à mieux réaliser le type fondamental graduellement ébauché par les précédentes. Je dois maintenant prolonger la filiation humaine jusqu'à la détermination de l'état normal, dont l'ensemble du passé démontre le prochain avénement. L'impossibilité d'y recourir à l'observation directe se trouve compensée par la prépondérance plus complète des con-

ceptions statiques et la succession plus étendue des appréciations dynamiques. Pour que le raisonnement n'y devienne jamais illusoire, il suffira que chaque notion y reste pleinement conforme, d'une part à notre constitution, d'une autre part à l'ensemble de nos antécédents. Ce double contrôle y permettra toujours des conclusions aussi démontrables, quoique moins précises, qu'envers les phases accomplies, dont l'examen ne comportait point autant de puissance logique, faute d'un développement assez étendu.

Suivant la destination de ce tome final, il doit compléter la méthode et la doctrine positives, en leur faisant spontanément subir une élaboration jusqu'alors impossible, qui seule peut instituer une suffisante harmonie entre la théorie et la pratique. Une sage fusion des deux points de vue sociologiques y déterminera la juste influence du temps dans l'ensemble des conceptions humaines. La présidence encyclopédique de la morale s'y trouvera directement réalisée, d'après le concours normal de toutes les théories positives pour régler la conduite générale des peuples et des individus.

Cette constitution définitive de la synthèse humaine peut être utilement résumée d'après sa correspondance nécessaire avec notre nature cérébrale. Quoique j'aie toujours proclamé l'universelle prépondérance du sentiment, je devais jusqu'ici fixer principalement l'attention sur l'intelligence et l'activité, qui prévalent en sociologie. Mais leur essor décisif ayant maintenant amené l'époque de leur vraie systématisation, cette destination finale conduit à faire explicitement dominer le sentiment, domaine essentiel de la morale.

Après avoir indiqué le caractère général de ce dernier volume, où la religion positive doit directement surgir, il faut compléter ce préambule en annonçant l'objet et l'enchaînement des cinq chapitres qui vont le composer.

Leur ensemble est destiné finalement à fonder une politique capable de systématiser la marche spontanée de chaque population vers l'état normal dont j'ai démontré l'opportunité. Mais cette construction ne peut devenir directe que dans le chapitre extrême; car elle doit reposer sur une esquisse de l'ordre humain plus complète et plus précise que l'ébauche fondamentale instituée par la sociologie statique. Il faut consacrer la majeure partie de ce volume à cette détermination décisive, qui, d'après sa nature, inaugure déjà l'état qu'elle décrit; puisque notre maturité consiste surtout à rendre systématique une existence auparavant spontanée. Quand une telle élaboration aura suffisamment défini l'ensemble de l'avenir humain, la plus prochaine phase deviendra pleinement appréciable, de manière à manifester la marche spéciale de la transition organique.

En considérant ces deux opérations successives, on voit qu'elles consistent essentiellement à caractériser la religion finale et son application actuelle. La synthèse positive est tellement réelle et complète que son exposition normale doit spontanément définir la maturité de notre existence, comme sa préparation nécessaire représente notre vie d'initiation.

On ne peut assez caractériser la religion de l'Humanité, guide universel de notre état adulte, qu'en appréciant d'abord son ensemble, puis chacune de ses parties essentielles. C'est pourquoi le premier chapitre de ce volume institue directement la théorie fondamentale du Grand-Être, d'où résulte le tableau général de l'existence normale. D'après cette base synthétique, les trois chapitres suivants systématisent respectivement le culte, le dogme, et le régime, de manière à régler les trois éléments de notre nature, le sentiment, l'intelligence, et l'activité. Le chapitre final vient alors intercaler le présent entre l'avenir et le passé, pour terminer la révolution occidentale et prévenir sa reproduction chez les autres peuples. Voilà comment l'ensemble de ce volume, résumé par sa conclusion générale, suivie de celle de tout ce traité, doit irrévocablement inaugurer la religion positive, d'après une exposition directe, dirigeant une application décisive.

Une telle indication suffit ici pour faire déjà sentir l'aptitude du tome final à combiner et compléter les principales conceptions des trois autres, suivant l'esprit du discours préliminaire. Ma construction religieuse s'y distinguera directement de ma fondation philosophique, en transférant définitivement à la morale la présidence encyclopédique d'abord accordée à la sociologie proprement dite. La sociocratie finale doit ainsi se rattacher à la théocratie initiale, en terminant la transition de plus en plus révolutionnaire qui les sépare, et dont le principal caractère consiste dans l'insurrection croissante de l'intelligence contre le sentiment.

D'après cette irrévocable prépondérance de la morale, l'existence humaine subit enfin une discipline réelle et complète, toujours conforme à nos vrais besoins. La relativité qui la distingue, loin d'altérer sa régularité, la consolide et la développe, en éliminant l'arbitraire comme l'absolu, d'après une juste participation du temps, suivant la réaction finale des notions dynamiques sur les principes statiques. Malgré son apparente immuabilité, le sentiment éprouve nécessairement des modifications continues, non moins réglées, quoique plus lentes, que celles de l'intelligence et de l'activité, dont la marche influe d'ailleurs sur les moyens qu'il emploie. En instituant la morale positive, ce volume fera naturellement ressortir la conciliation radicale du mouvement avec l'existence dans l'ensemble des phénomènes humains, comme envers tous les autres cas. Cette prépondérance finale du sentiment établira spontanément une pleine harmonie entre la théorie et la pratique, dont les impulsions simultanées vont concourir à systématiser l'état normal

et la transition extrême. Leur convergence nécessaire y résultera du principe fondamental qui partout subordonne la considération du progrès à celle de l'ordre. Une telle loi convient autant à l'art qu'à la science, quand on étend aux perfectionnements volontaires la relation d'abord manifestée par les modifications involontaires.

Je dois borner ici l'appréciation de l'avenir et du présent au degré de précision que comportent les volumes précédents dans les études respectives de l'ordre et du progrès. Mais une telle approximation suffit réellement à tous les besoins actuels. Quand la succession humaine exigera des règles plus spéciales, la morale les instituera d'après une sociologie plus développée, qui pourra quelquefois nécessiter le perfectionnement préalable de la biologie et même de la cosmologie.

CHAPITRE PREMIER.

THÉORIE FONDAMENTALE DU GRAND-ÊTRE;

d'où

TABLEAU SIMULTANÉ DE LA RELIGION UNIVERSELLE ET DE L'EXISTENCE NORMALE.

Fondée par la sociologie statique, la religion positive a déjà pris une irrévocable possession de l'ensemble du passé, toujours étranger à la synthèse absolue. D'après ce pas décisif, le sacerdoce universel doit maintenant embrasser aussi l'avenir, pour transmettre aux vivants l'impulsion combinée de leurs prédécesseurs et de leurs successeurs. Ayant dès lors complété son service fondamental de juge par l'office, non moins caractéristique, de prophète, il pourra bientôt surmonter une anarchie sans exemple, en y dirigeant le concours permanent de toutes les forces mentales et morales.

La triple fonction sociale du pouvoir spirituel, conseiller, consacrer, et régler, se trouve de plus en plus suspendue, en Occident, depuis la fin du moyen âge, d'après l'extinction graduelle des croyances provisoires. Ranimée par la foi définitive, elle prendra désormais une inaltérable efficacité. Son retour nécessaire est aujourd'hui soumis à l'épreuve la moins équivoque,

comme seul apte à concilier radicalement l'ordre et le progrès.

Une telle difficulté ne peut être dignement appréciée que du point de vue historique, constitué par le volume précédent. Le passé se décompose en deux âges principaux : l'un essentiellement commun à tous les peuples, comprend le fétichisme et la théocratie ; l'autre, exclusivement propre aux Occidentaux, développe la transition spontanée entre la théocratie et la sociocratie. Or, ces deux parties successives de la préparation humaine représentent respectivement l'ordre et le progrès, dont le contraste actuel devient ainsi la dernière phase de l'opposition nécessaire entre l'Orient et l'Occident. Car l'ordre que comportait l'ensemble de notre initiation n'exista réellement que sous la constitution théocratique, d'où résultèrent des opinions qui dominent encore, à beaucoup d'égards, l'esprit occidental. Tout le progrès, d'abord spéculatif, puis actif, enfin affectif, qui s'accomplit, en Occident, pendant les trente derniers siècles, offrit un caractère de plus en plus révolutionnaire, indiqué surtout par le régime électif et l'altération de la continuité. Si la fin du moyen âge doit toujours marquer le début de la révolution occidentale, c'est seulement pour distinguer le temps où le mouvement devint directement anarchique, d'après l'épuisement du dernier mode propre à la synthèse provisoire. Mais les trois évolutions partielles qui se succédèrent auparavant ne furent vraiment organiques qu'envers l'un des trois aspects humains, auxquels les deux autres se trouvèrent sacrifiés, sans offrir jamais la plénitude propre à la discipline théocratique.

Ainsi, l'initiation humaine, dirigée par la synthèse absolue, institue d'abord un ordre de plus en plus rétrograde, consacrant l'immobilité, quoiqu'il ne pût la réaliser, ensuite un progrès de plus en plus révolutionnaire, incompatible avec l'unité. Le principe du mouvement social ne pût être formulé que sous la

dernière phase de l'anarchie moderne, parce qu'il devait reposer sur l'entier accomplissement de notre préparation. C'est pourquoi son premier avénement tendit à consacrer une agitation indéfinie, plus contraire à notre nature, individuelle ou collective, que la stagnation théocratique. Sous une telle impulsion, l'avenir, loin de pouvoir concilier l'ordre et le progrès, semblerait aggraver, en la systématisant, l'opposition spontanée que le passé manifestait entre ces deux besoins de l'humanité. Tandis que les rétrogrades théologiques craignent, à moins d'un miracle, l'entière dissolution de la société, les progressistes métaphysiques confirment ces inquiétudes par des aspirations qui poussent réellement à renverser toutes les institutions fondamentales.

Dans une telle situation, le vrai tableau de l'avenir humain peut seul calmer l'aveugle sollicitude des uns en rectifiant les vagues espérances des autres. Rattachant directement la sociocratie à la théocratie, le sacerdoce positif représentera la transition qui dut les séparer en Occident comme ayant abouti finalement à modifier et compléter la notion primitive de l'ordre, en y substituant le relatif à l'absolu. Cette transformation nécessaire, loin d'altérer la prépondérance du principe organique, la consolide et la développe, d'après une juste subordination du mouvement envers l'existence. Ainsi systématisé, l'ordre humain doit devenir à la fois plus complet et plus stable, en se conformant mieux à l'ensemble de notre nature. En effet, notre véritable avenir ne reproduira jamais une synthèse immobile, suivie d'une transition dispersive, aboutissant à flotter entre la rétrogradation et l'anarchie. Il offrira toujours le développement continu d'une synthèse relative, dont le progrès, même artificiel, consistera surtout à perfectionner l'unité qui la constitue. Mais, l'ordre, devenu systématiquement modifiable, repoussera partout les changements brusques, qui, dans l'en-

semble de l'histoire humaine, devaient distinguer notre seconde préparation.

Notre maturité devant surtout consister à discipliner les forces développées pendant notre initiation, l'état final se rattache naturellement à l'ensemble des régimes antérieurs. Chacun d'eux ne nous offre pas seulement une préparation nécessaire, qui toujours méritera notre reconnaissance et notre vénération, de plus en plus profondes à mesure que nous apprécierons mieux les difficultés propres à l'évolution empirique. Il nous présente, en outre, un programme caractéristique, dont le fond est éternel, quoique sa forme fut d'abord passagère. L'avenir doit simultanément remplir toutes ces conditions successives du passé, qui, malgré leur contradiction apparente, sont nécessairement conciliables, comme concernant autant de besoins ou tendances de la nature humaine. On peut ainsi vérifier combien la religion positive, en vertu de sa relativité, convient seule à la régénération finale, où convergeront nos aspirations quelconques, quand chacune aura perdu les caractères passagers qui l'opposaient aux autres.

Cette affinité nécessaire du positivisme pour tous les états antérieurs est déjà devenue décisive dans le volume précédent, surtout envers le fétichisme initial. Mais son principal développement appartient au tableau général d'un avenir où la religion ne saurait obtenir une véritable universalité sans consacrer suffisamment les diverses tendances du passé.

Je dois ici subordonner tous ces programmes spontanés à celui de l'âge théocratique, comme étant, à sa manière, le seul complet et cohérent.

Une vraie plénitude constitue à la fois le mérite essentiel et la principale difficulté de la discipline humaine, toujours précaire autant qu'insuffisante quand elle n'embrasse point l'ensemble de notre nature. Les castes sacerdotales qui, depuis

trente siècles, en Chine, et surtout dans l'Inde, contemplent la transition occidentale, doivent y voir une agitation aussi puérile qu'orageuse, dont les diverses phases ne s'accordent qu'à compromettre notre unité. Mais l'avénement du positivisme leur fera bientôt sentir que cette suite d'évolutions partielles aboutit à l'ordre le plus complet et le plus durable, qui ralliera dignement l'Orient à l'Occident, pour le développement universel des attributs humains.

En systématisant cet état final, la sagesse sociocratique manifeste déjà son harmonie naturelle avec la sagesse théocratique par un retour décisif à la formule fondamentale de celle-ci. *Connaître pour améliorer*, constituera, chez nos plus lointains successeurs, comme parmi nos plus antiques prédécesseurs, la devise habituellement destinée à caractériser la consécration normale de l'intelligence au service continu de la sociabilité. La transition qui sépare les deux régimes aboutit à compléter cette formule en intercalant la prévision entre la spéculation et l'action, dont, faute d'un tel lien, l'harmonie dut rester empirique jusqu'à ce que la loi prévalût sur la volonté. Mais la préparation moderne a tellement habitué les Occidentaux à concevoir la prévoyance comme le résultat de la théorie et le fondement de la pratique que nous pouvons sous-entendre ce terme moyen, pourvu que nous soyons toujours disposés à le rétablir. En conservant ainsi la rédaction primitive, nous rendons la formule plus propre à représenter la combinaison essentielle, afin de mieux définir la vraie sagesse, sans détourner l'attention habituelle vers une progression incontestée.

Pour bien apprécier cette concordance nécessaire, il faut la prolonger jusqu'à l'accord spontané des deux sacerdoces envers le domaine prépondérant de notre sollicitude, tant théorique que pratique. La sociocratie confirme irrévocablement la tendance fondamentale de la théocratie à faire partout prévaloir la

morale, à la fois comme science et comme art. Tandis que la connaissance de la nature humaine devient le régulateur, logique et scientifique, de toute la hiérarchie encyclopédique, cette suprême étude se règle, à son tour, d'après sa destination directement pratique.

Ainsi, la synthèse finale doit naturellement consolider et développer tous les attributs essentiels de la synthèse initiale, dont elle fera mieux apprécier le mérite et la difficulté, même en constituant une unité plus complète, plus pure, et plus stable.

On peut encore moins méconnaître l'affinité spontanée de la sagesse positive pour les caractères respectifs des trois transitions partielles qui, par leur succession nécessaire, fournirent directement les sources spéciales de la solution occidentale.

Quoique le régime final doive, mieux qu'aucun autre, subordonner l'esprit au cœur, il sera plus favorable au véritable essor mental que ne put jamais l'être la vicieuse prépondérance accordée à l'intelligence dans l'évolution grecque. Incorporé profondément à l'existence positive, comme complément normal du bonheur et du perfectionnement, l'art inspirera des sympathies plus pures et plus unanimes que quand on tendait à lui sacrifier le sentiment et l'activité. Devenue la base dogmatique de la religion, la science, désormais inséparable de la philosophie, obtiendra, sous la discipline sociocratique, plus d'extension et d'ascendant que d'après la vague anarchie qui dut succéder au joug théocratique.

L'avenir humain consacrera surtout le double caractère de la sociabilité romaine, l'irrévocable prépondérance de l'action sur la spéculation, et la subordination continue de la vie privée à la vie publique. En développant la nature collective d'une activité qui dut longtemps rester individuelle, notre maturité consolidera ces deux conditions, trop altérées, pendant notre

adolescence, sous une synthèse incapable d'y satisfaire. Tout en goûtant la supériorité de la vie industrielle sur la vie militaire, les populations positivistes sentiront toujours l'efficacité morale et politique de la préparation guerrière, seul type spontané de l'organisation temporelle.

Malgré l'ingratitude du catholicisme envers ses antécédents gréco-romains, la régénération occidentale saura dignement concilier la glorification habituelle de nos ancêtres intellectuels et sociaux avec la vénération due au moyen âge. Quoique la transition affective n'ait pu vraiment discipliner nos forces théoriques et pratiques, il suffit qu'elle succédât à leur essor décisif pour mieux instituer le programme humain que sous le principe théocratique. En rendant la prépondérance du sentiment plus directe et plus complète qu'au moyen âge, sans entraver aucunement l'intelligence ou l'activité, la construction positive fera naturellement apprécier la sagesse catholique et la spontanéité féodale.

D'après sa relativité caractéristique, la religion finale reconnaîtra pleinement les avantages que notre double enfance dut retirer de la confusion, d'abord sacerdotale, puis guerrière, des deux pouvoirs humains. Néanmoins, elle honorera profondément l'effort décisif de notre adolescence pour instituer leur séparation normale. Le cœur et l'esprit s'accordent envers une telle conciliation, sans laquelle on ne pourrait vraiment aimer ni comprendre le Grand-Être, faute d'apprécier assez les diverses préparations spontanées qu'exigea sa constitution systématique.

Sous la même impulsion relative, la reconnaissance occidentale s'étendra dignement jusqu'à l'anarchie exceptionnelle qui dut succéder à la série des transitions partiellement organiques. La solution finale, quoique fondée sur l'ensemble de l'initiation humaine, dut immédiatement résulter de l'élaboration, tant

négative que positive, propre aux cinq derniers siècles. Destinée surtout à se développer chez les conservateurs, la vraie religion ne pouvait cependant surgir que dans le milieu révolutionnaire, où ses premiers germes furent dignement accueillis comme annonçant la conclusion nécessaire du mouvement moderne.

Cette récapitulation préalable des affinités spéciales de l'avenir pour chacune des phases essentielles du passé semble d'abord insuffisante, en ce qu'elle ne comprend point le régime propre à notre première enfance. Mais les lecteurs du volume précédent doivent déjà sentir que cette unique réserve, loin d'indiquer une moindre sympathie du positivisme envers le fétichisme, résulte, au contraire, de leur connexité plus intime. Les divers modes du théologisme doivent partout disparaître, sans laisser d'autres traces habituelles que l'inaltérable glorification de leurs services provisoires; il fallait donc rappeler leur participation nécessaire à la préparation graduelle de l'état final. De tous les régimes qu'exigea successivement l'initiation humaine, le fétichisme est le seul que son incomparable spontanéité destine à s'incorporer au positivisme, envers lequel il comporterait une transition directe. Je devais donc ajourner l'indication de cette affinité continue jusqu'aux occasions naturelles où ce volume en amènera les développements spéciaux.

En résumant les cinq comparaisons précédentes, on voit que la sociocratie combinera l'aptitude synthétique de la théocratie avec les trois impulsions successivement dues aux transitions partielles, pour accomplir le vrai programme de la révolution qu'elle vient terminer. Toutes les phases de la vie préparatoire doivent ainsi concourir à l'institution de l'existence définitive. Cette universelle convergence du passé vers l'avenir résulte de ce que le problème humain fut, au fond, toujours

le même; consistant partout à constituer, autant que possible, l'unité générale de notre nature, individuelle et collective. Outre que chaque nouvelle approximation d'un tel résultat dut constamment reposer sur la succession des précédentes, leur ensemble devient spécialement indispensable à la solution systématique, qui ne saurait autrement instituer la question. Les divers programmes du passé peuvent d'ailleurs être tous combinés, pourvu qu'ils soient d'abord dégagés des formes passagères qui seules les rendaient incompatibles.

Une telle fusion de l'état normal avec l'ensemble de l'existence préparatoire fournit à la fois la principale garantie de la stabilité de l'avenir et le meilleur guide pour sa détermination générale. La philosophie de l'histoire étant irrévocablement fondée sur la statique sociale, elle devient désormais son résumé le plus décisif. Car, les conditions de l'unité ne sauraient être mieux appréciées que d'après les phases successives de son développement spontané. Voilà pourquoi, loin d'entraver les méditations régénératrices, cette dépendance nécessaire de l'avenir envers l'ensemble du passé peut seule les rendre à la fois saines et fécondes. Toute déviation utopique y devient ainsi réparable, et même évitable, jusque dans les cas secondaires où la série des antécédents ne fournit pas des indications assez précises pour y dispenser des compléments déductifs.

Aucune autre méthode ne permettrait de construire un tableau de l'avenir qui, d'abord accepté par tous les Occidentaux, doit ensuite convenir aux diverses populations retardées, afin que sa libre adoption inaugure graduellement la religion universelle. Les différentes utopies qui, depuis trois siècles, aspirent à diriger la régénération finale, n'ont jamais pu vraiment rallier deux âmes. Mais leur commune impuissance résulte uniquement de ce qu'elles ont toujours tenté de concevoir l'avenir sans le déduire de l'ensemble du passé, qui n'était point appré-

ciable avant l'avénement du positivisme. Un tel isolement dut rendre les prophéties aussi stériles que chimériques, envers les phénomènes dont la complication offre le plus d'obstacles à l'imagination, même assistée par l'observation. Nous pouvons à peine concevoir, en biologie, des organismes vraiment nouveaux, qui ne soient point contradictoires. Or, cette difficulté doit naturellement augmenter en sociologie, où les plus libres rêveries sont toujours restées fort au-dessous des changements réels, surtout envers l'esclavage. Toutefois, l'opiniâtre succession des utopies modernes, malgré leur avortement nécessaire, annonçait la prochaine satisfaction du besoin de continuité qui caractérise la raison occidentale, depuis qu'elle tend à faire irrévocablement prévaloir l'avenir terrestre.

On est ainsi conduit à reconnaître, dans la religion positive, deux propriétés connexes, l'une intellectuelle, l'autre morale, dont le développement doit diriger les principales conceptions du volume actuel. Elles consistent: d'une part, à compléter notre constitution mentale en introduisant partout la prévision; d'une autre part, à fonder l'harmonie affective sur l'existence spontanée des inclinations sympathiques. Ces deux attributs permanents de la vraie positivité résultent du remplacement simultané des croyances surnaturelles et de la vie guerrière par la foi démontrable et l'activité pacifique.

Il serait ici superflu de prouver que la détermination de l'avenir d'après le passé caractérise partout la rationalité véritable, en instituant le lien normal entre la spéculation et l'action. Pendant les trois derniers siècles, la science a suffisamment développé cette aptitude décisive, que l'industrie a spontanément vulgarisée. Mais les meilleurs esprits n'osent encore l'étendre jusqu'à son principal domaine, faute d'y substituer les lois aux causes.

Néanmoins, les phénomènes humains sont nécessairement

ceux auxquels la prévision rationnelle convient le mieux, vu la continuité qui distingue les conceptions sociologiques, auxquelles il faut objectivement subordonner les pensées morales.

L'avenir de l'humanité constitue donc la meilleure destination de notre intelligence comme de notre activité. Sa détermination et son avénement reposent sur le même principe, sa filiation nécessaire envers le passé, d'où dérivent à la fois ses racines et ses indices. Quoique les inductions dynamiques doivent toujours être vérifiées d'après les déductions statiques, elles fournissent immédiatement le seul moyen de construire dignement le tableau de l'avenir humain devenu l'unique guide désormais acceptable.

Par cette construction décisive, la religion positive obtiendra bientôt l'ascendant universel, en dissipant à la fois l'agitation et la stagnation, également nuisibles et pareillement empiriques. Une commune impuissance envers ce suprême domaine déterminera, sans doute, la théologie et la métaphysique à se liguer spécialement contre une telle solution. Mais leur vaine protestation fera mieux ressortir l'exclusive compétence du positivisme pour satisfaire au principal besoin de la raison moderne.

Cette détermination fondamentale, seule apte à rallier les aspirations spontanées et les tendances systématiques, va directement inaugurer la religion universelle, d'après l'ensemble de ce traité. La vraie synthèse doit ainsi se trouver irrévocablement instituée, puisque toutes les saines spéculations concourront à régler la conduite générale des occidentaux. Une telle épreuve procure à la morale l'ascendant subjectif et la dépendance objective, dont la digne combinaison l'érige aussitôt en base immuable de l'unité théorique et pratique.

Quelle que soit l'importance de cet attribut intellectuel de la positivité, l'attribut affectif qui le complète doit être jugé

supérieur, même mentalement, comme influant davantage sur la vraie synthèse. C'est pourquoi la théologie et la métaphysique repoussent l'altruisme spontané plus profondément que la prévision sociologique. L'innéité des penchants bienveillants et le mouvement de la terre constituent les principaux résultats de la science moderne, comme posant les deux bases essentielles, l'une subjective, l'autre objective, de la vraie relativité. Toutes deux, après avoir préparé le positivisme, attendaient son avénement pour réagir convenablement sur l'ensemble de l'existence humaine. Entrevues, chacune à sa manière, dès nos premiers pas, ces deux notions ne pouvaient assez surgir avant l'épuisement du monothéisme.

Directement liée au principe fondamental de la synthèse positive, la doctrine de l'altruisme inné permet seule d'instituer une morale systématique, qui, d'après sa subordination objective envers la sociologie, obtienne la présidence subjective de la hiérarchie encyclopédique. Jusqu'alors, en effet, l'universelle prépondérance de la morale restait une acquisition empirique de la sagesse sacerdotale, sans comporter aucune discussion. Les théoriciens aspiraient à faire prévaloir la philosophie, et les praticiens la politique, sur une étude qui semblait purement personnelle, faute d'y pouvoir aborder le point de vue social. Sans l'existence naturelle des instincts désintéressés, le problème humain n'admettrait aucune solution, et ne pourrait pas même être synthétiquement posé. Notre unité subjective devenant alors impossible, d'après l'antagonisme des individus envers l'espèce, la philosophie n'aurait jamais cessé d'osciller vainement entre les diverses tentatives de systématisation objective. Outre son aptitude affective, l'innéité sympathique comporte donc beaucoup d'efficacité mentale, comme indispensable à la conception abstraite de la sociabilité. Mais, en vertu même d'une telle connexité, son irrévocable démonstration, d'ailleurs entravée par les croyances théologiques et les hypothèses métaphysiques, devait coïncider avec l'avénement décisif de la sociologie.

Afin de mieux caractériser cette relation nécessaire, il faut l'étendre jusqu'à la dynamique sociale, quoique son influence semble purement statique. Il est facile de reconnaître qu'on ne pourrait autrement instituer l'échelle pratique du progrès humain, qui, d'abord matériel, devient ensuite mental, et finalement affectif: car on s'y bornerait alors à coordonner les moyens sans considérer le but. En poursuivant la même hypothèse, l'ensemble de notre évolution cesserait aussi de comporter une appréciation théorique, faute de résumé naturel. Le volume précédent a suffisamment prouvé que le mouvement affectif, sans admettre aucune impulsion directe, constitue la résultante nécessaire des deux progressions simultanées de l'intelligence et de l'activité. Si donc ce double essor ne pouvait aboutir à modifier le sentiment, il resterait toujours préparatoire, de manière à repousser toute loi vraiment générale. Cette aptitude nécessaire des variations affectives à résumer l'ensemble de l'évolution humaine ne saurait appartenir à l'égoïsme, et réside uniquement dans l'altruisme, qui seul permet de représenter le mouvement total par l'ascendant graduel de la sociabilité. Voilà comment les instincts sociaux deviennent la source de l'ordre et le terme du progrès d'après leur isolement envers le monde extérieur, quoique cette dépendance augmente la difficulté de les apprécier à travers la domination de la personnalité.

Suivant une telle conclusion, les deux principaux attributs, affectif et mental, de la pleine positivité doivent désormais être jugés inséparables. Tant que la prévision rationnelle ne s'étend point jusqu'au domaine social, l'existence naturelle des instincts bienveillants ne comporte point une démonstration capable de

surmonter les répugnances théologiques et les sophismes métaphysiques. Mais, réciproquement, l'ensemble du passé reste inintelligible jusqu'à ce que son examen se trouve dirigé d'après une suffisante conviction de l'innéité des penchants qui seuls permettent la vie collective. D'abord surgie contre une domination oppressive, cette double influence va maintenant présider à l'installation de notre seconde vie, dont l'avénement ne saurait obtenir une meilleure assistance. Néanmoins, c'est au paisible développement de notre maturité qu'appartient le principal essor de ces deux attributs, quand toutes les luttes de préparation et d'inauguration auront irrévocablement cessé, pour ne laisser sentir que les aptitudes normales.

Envers ces deux caractères de l'état positif, il faut cependant éviter une appréciation trop exclusive, qui pourrait devenir contraire aux explications précédentes sur l'enchaînement général de notre seconde vie avec la première. L'ancienne synthèse n'est vraiment hostile à ces propriétés que depuis sa décadence nécessaire. Tant qu'elle prévalut, leur essor spontané dut y trouver une assistance sans laquelle il n'aurait pu s'accomplir. D'abord, le fétichisme fut toujours compatible, soit avec la prévision rationnelle, alors ébauchée envers les événements célestes, soit surtout avec la consécration directe des instincts sympathiques. Quoique le théologisme devint moins favorable à ces deux attributs, il en seconda la culture tant qu'il demeura polythéique. Par l'extension décisive de la divination, l'antiquité, théocratique ou militaire, encouragea partout l'exercice de la prévision, sous le seul mode que comportât la situation théorique et pratique. Sans pouvoir dignement consacrer l'altruisme, la synthèse polythéique en permit une vague représentation, qui suffit pour utiliser les impulsions résultées de la vie active, tant que la confusion des deux puissances concentra l'attention sur l'existence terrestre.

Relativement au monothéisme, son opposition plus prononcée envers ces attributs connexes doit être seulement imputée à sa doctrine, dont les vices furent longtemps compensés par la sagesse du sacerdoce et l'influence de la situation. Ainsi conduite à proscrire la divination propre à notre enfance avant d'y pouvoir substituer la prévision réservée à notre maturité, notre adolescence aurait gravement compromis une culture nécessaire si d'heureuses inconséquences n'avaient point tempéré l'oppression. Mais l'astrolâtrie, antérieure et supérieure au théologisme, produisit, à travers les croyances officielles, une impulsion systématique qui préserva nos tendances prophétiques d'une irréparable désuétude, en surmontant la concurrence de la révélation. Quant à l'altruisme, la transition monothéique corrigea, par le régime, l'incompatibilité propre à la doctrine. Si l'immortalité purement objective faisait systématiquement prévaloir l'égoïsme absolu, sa réaction sociale permettait d'ébaucher la division des deux pouvoirs, d'où résultait, chez tous les occidentaux, une culture décisive, quoique indirecte, du perfectionnement moral. En érigeant les impulsions sympathiques en suprême attribution de la puissance divine, on rectifiait, autant que possible, une vicieuse théorie de la nature humaine. Toute discipline morale tendant d'ailleurs à seconder l'essor spontané des inclinations bienveillantes, elles se trouvèrent le plus favorisées sous l'empire des croyances qui les admettaient le moins.

Il faut donc réduire l'opposition réelle de l'ancienne synthèse envers le double attribut de l'état positif à la décadence du monothéisme pendant la révolution occidentale, quand le sacerdoce avait cessé de pouvoir corriger la doctrine. Mais la situation fit alors prévaloir un développement, théorique et pratique, qui, quoique souillé d'empirisme et d'égoïsme, suscita l'essor direct de la prévision rationnelle et de l'altruisme inné. Rien

ne saurait mieux condamner la rétrogradation tentée au nom de l'ordre que sa vaine protestation contre cette double extension, qui n'a jamais cessé de tendre vers une systématisation décisive.

Pour achever de caractériser la filiation nécessaire de la solution finale envers l'ensemble de la vie préparatoire, il importe d'y considérer spécialement l'élaboration spontanée des habitudes, et même du principe, propres à notre maturité.

La plus grande difficulté de la régénération positive consiste dans l'essor continu de l'existence subjective chez toutes les âmes. Il faut que la population actuelle s'y sente toujours placée entre l'ensemble de ses prédécesseurs et celui de ses successeurs, afin de développer la continuité fondamentale qui la domine par les uns pour les autres. Nous devrons donc entretenir avec les morts, et même les non-nés, un commerce plus suivi, quoique moins spécial, qu'avec nos propres contemporains. Or cette insurmontable condition deviendrait impraticable sans la préparation décisive spontanément résultée de l'état théologique. Quoique le fétichisme animât tout, il ne nous faisait jamais vivre qu'avec des êtres actuels, quoique souvent absents. Sous le théologisme, nous avons longuement appris à considérer habituellement des existences purement idéales, et pourtant liées à toutes nos destinées. Quoique cette vie subjective dût surtout être développée et propagée par le polythéisme, elle reçut du monothéisme une systématisation provisoire, qui tendit à compenser sa moindre intensité.

Considérant enfin le principe fondamental de la synthèse finale, on peut aisément apprécier, d'après le volume précédent, sa préparation directe dans l'ensemble du passé. Malgré l'anarchie qui dispose aujourd'hui tant d'âmes à qualifier de pure entité tout être collectif, la consistance et la dignité de chaque individualité résultèrent toujours de sa subordination à quelque existence composée. Sans un tel appui, nous ne pourrions assez

pourvoir au besoin continu d'éterniser une vie passagère en la liant à des destinées impérissables. On doit regarder ce mode direct comme ayant beaucoup précédé la satisfaction indirecte due aux fictions théologiques, puisqu'il surgit sous le fétichisme, d'après l'institution fondamentale de la Famille. L'attrait croissant des espérances surnaturelles ne put jamais détourner de cette solution initiale, parce qu'il se bornait toujours aux instincts égoïstes. Nos affections sympathiques ne cessèrent point, quoique méconnues, de nous entraîner vers des relations plus vastes, mieux propres à garantir la perpétuité subjective. Avant que le monothéisme poussât chacun à l'isolement absolu, le polythéisme, d'abord sacerdotal, puis guerrier, avait irrévocablement institué la Patrie, dont l'influence pratique prévalut habituellement sur cette impulsion théorique.

Tels sont les deux êtres collectifs dont la succession normale devait spontanément préparer la conception et le sentiment de l'Humanité, qui devient la commune patrie ou la famille universelle. Ces trois degrés de composition formeront toujours une progression naturelle, sans laquelle le cœur et l'esprit ne sauraient aboutir à la vraie synthèse. En comparant les deux termes propres à notre première vie, on reconnaît déjà l'aptitude du lien le plus général à développer la dignité tandis que le plus spécial garantit la consistance. Si la Cité repose sur la Famille, celle-ci ne se perfectionne que d'après la réaction de celle-là. Leur influence mutuelle permet de sentir leur commune liaison à l'existence qui complète la série collective.

Appréciée plus spécialement, cette progression synthétique indique le prochain avénement du terme final par une intercalation décisive envers le précédent. Déjà la théocratie avait institué la caste entre la Famille et la Cité, d'après son aptitude à combiner la naissance et la profession. Pareillement, le catholicisme applique dignement la séparation des deux puissances

à fonder l'occidentalité, qui constitue la dernière préparation de l'Humanité, par l'habitude d'un lien purement spirituel. Tous les préambules qu'exigeaient le sentiment et la conception du Grand-Être se trouvent donc accomplis, quoique l'anarchie moderne compromette radicalement l'efficacité de chacun d'eux. On peut ainsi reconnaître combien la régénération positive est enracinée dans l'ensemble du passé, dont elle va réaliser à la fois les aspirations quelconques sous des formes nouvelles, qui seules les rendent convergentes.

D'après sa nature et sa destination, ce volume exigeait l'introduction spéciale que je viens d'achever, et qui suffit pour faire ici prévaloir la disposition convenable à la construction sans exemple que je dois directement accomplir. Un tel travail tendrait toujours à dégénérer en utopie, si l'on n'y considérait constamment les racines antérieures de chaque institution. Mais l'ensemble des deux volumes précédents permet ici de remplir assez cette condition pour que la régénération positive s'y présente comme autant indispensable qu'inévitable, en ouvrant l'unique issue de la révolution occidentale. La détermination de l'avenir va s'opérer en prolongeant et développant l'explication fondamentale que j'ai successivement appliquée à toutes les phases du passé, dont chacune était alors future. Il ne faut point exagérer les obstacles résultés de l'extension d'une anarchie qui fut toujours accompagnée d'aspirations croissantes à la réorganisation universelle, dont le vague pressentiment exige seulement une systématisation ardemment souhaitée. A travers la subversion qui menace aujourd'hui les relations civiques et même domestiques, on distingue une tendance indéterminée vers la régénération propre à les consolider en les purifiant, sous la prépondérance normale du seul lien capable de surmonter tout égoïsme collectif. Quoique la doctrine finale soit surtout destinée à satisfaire aux besoins d'ordre, elle fut d'abord

accueillie par les instincts de progrès qu'elle vient discipliner.

En commençant ici l'explication systématique du principe fondamental de la religion positive, je dois supposer les lecteurs déjà familiers avec les préparations spontanées qu'il a successivement subies dans les diverses parties de ce traité. Le tome initial en a directement ébauché la conception générale, dont les volumes suivants ont respectivement caractérisé la nature abstraite et l'essor concret. Sans que cette triple élaboration puisse ici dispenser d'une construction spéciale, elle doit beaucoup faciliter cette conclusion décisive.

Une telle préparation permet surtout de regarder maintenant le principe universel comme ayant assez subi les deux épreuves générales de la positivité, d'abord réalité, puis utilité.

Si l'existence du Grand-Être restait sérieusement contestable, son règne ne serait pas prochain. Mais son développement actuel dispense de démontrer sa réalité, profondément surgie dans toutes ses productions, morales, intellectuelles, et même matérielles, dont l'analyse positive indique toujours le concours universel des temps et des lieux. Les œuvres les plus spéciales et les moins durables sont d'ailleurs celles où la double coopération ne fut jamais méconnue, parce que leur facilité supérieure y rend la participation plus vaste et mieux appréciable. Quand l'intensité des efforts individuels dissimule l'influence collective, elle ressort d'après la sublimité des résultats; comme le témoigne surtout l'incomparable composition où l'ensemble du catholicisme se trouve, sous l'impulsion du moyen âge, spontanément résumé. Vu l'indivisibilité qui caractérise la nature humaine, chacune de ces démonstrations partielles de la suprême unité consolide toutes les autres, et pourrait logiquement y suppléer, s'il ne convenait pas de multiplier des preuves toujours liées à nos meilleures émotions.

Tous les sophismes que l'anarchie ou la rétrogradation suscite aujourd'hui contre une existence de plus en plus évidente se trouvent nécessairement contradictoires, puisque le langage qui formule ces blasphèmes constitue la plus collective de nos constructions. Aucune de ces protestations n'est assez conséquente pour oser nier aussi la Famille et la Patrie, dont la nature offre pourtant les mêmes caractères de composition actuelle et successive, avec une moindre extension, qui permet d'y mieux sentir le concours.

Quant à l'utilité de la conception et du sentiment du Grand-Être, les partisans de l'individualisme, théologique ou métaphysique, ne sauraient la contester autant que la réalité. Les plus sincères d'entre eux la reconnaissent tellement qu'ils se bornent à maintenir la suprématie de leur synthèse relativement aux intérêts célestes, en livrant les affaires terrestres à la sagesse positiviste, satisfaite de ce partage. Cette répartition finale était impossible tant que l'empire du monde réel ne pouvait appartenir qu'à des théologistes quelconques. Mais elle s'accomplit nécessairement quand surviennent des concurrents qui, dédaignant ouvertement le ciel, concentrent dignement leur sollicitude sur la terre. Alors on sent partout que, pour régir le monde, il faut, d'une part, en connaître les lois, et, d'une autre part, s'intéresser à ses destinées. Tous ceux qui, s'y regardant comme exilés, le supposent soumis à d'impénétrables caprices, deviennent aussitôt incapables d'y prévaloir, ne pouvant pas davantage imaginer son avenir qu'interpréter son passé. Mais l'aptitude exclusive du principe positiviste se vérifie surtout en considérant la question d'universalité, qui, directement posée depuis vingt siècles, attend de lui sa solution, évidemment inaccessible à l'ancienne synthèse.

Il serait maintenant superflu d'insister davantage sur ces deux propriétés générales, qui vont se trouver graduellement

développées dans tout le cours de ce volume. Néanmoins, avant de procéder à l'exposition directe de la théorie du Grand-Être, je dois ici noter la succession normale des germes immédiats de sa systématisation. Envers ce principe fondamental, il importe de faire spécialement ressortir une filiation toujours convenable aux notions synthétiques.

Guidé par l'existence collective, le sentiment ébaucha bientôt l'appréciation empirique de l'Humanité. Quoique le pur fétichisme ne pût développer que la vie domestique, elle y caractérisa la continuité, d'abord envers les successeurs, ensuite quant aux prédécesseurs, depuis l'institution des vieillards. Mais l'existence civique, seule compatible avec un suffisant essor de l'intelligence et de l'activité, fit surtout surgir la tendance de toute association à se regarder comme le noyau de l'Humanité. Cette disposition à l'universalité se trouva directement consacrée par le polythéisme conservateur, d'après la pleine synthèse qu'il institua. Le polythéisme intellectuel, en suscitant l'essor, esthétique et théorique, proclama spontanément la convergence générale des efforts humains. Enfin, le polythéisme social fit irrévocablement pressentir cette unité, par le développement décisif de l'activité collective, sous le seul mode qu'elle comportât positivement. Toutes ces préparations reçurent un complément indispensable quand la transition monothéique institua l'union spirituelle entre des populations temporellement indépendantes.

Malgré l'anarchie moderne, ce résultat général de l'initiation humaine tendit graduellement à se systématiser d'après l'essor direct de la seule existence, théorique et pratique, susceptible d'une véritable universalité. L'irrévocable dissolution du régime théologique et militaire seconda même cette tendance en manifestant le besoin d'une synthèse positive et pacifique. Sous la dernière phase de la révolution occidentale,

le double mouvement fit successivement surgir les germes immédiats de la conception systématique du Grand-Être.

Cette préparation décisive, où l'intelligence atteignit enfin le sentiment, résulta du concours spontané de trois aperçus généraux, respectivement formulés par Pascal, Leibnitz, et Condorcet. Quoique uniquement émané de l'essor scientifique, le premier put suffisamment caractériser la convergence totale du passé vers le présent, en assimilant l'évolution collective au développement individuel. Le second compléta l'ébauche de la progression humaine en subordonnant l'avenir au présent. D'après ce double préambule, le troisième institua logiquement la notion directe en concevant notre espèce comme un seul peuple. Tels sont les précurseurs immédiats de la systématisation finale qui m'était réservée, pour condenser, dans un même principe, les sentiments, les pensées, et les actions propres à l'humanité.

Le Grand-Être est l'ensemble des êtres, passés, futurs, et présents, qui concourent librement à perfectionner l'ordre universel. Toute espèce sociable tend naturellement vers une telle convergence. Mais l'unité collective ne peut se réaliser, sur chaque planète, que chez la race prépondérante, dont l'essor collectif empêche nécessairement celui des animaux moins élevés. C'est pourquoi la définition systématique de l'être composé n'a pas besoin de mentionner sa nature spécifique. D'une autre part, la spontanéité du concours et sa destination extérieure sont évidemment indispensables pour sa consistance et sa perpétuité. Si donc on écarte tout ce qui peut se sous-entendre sans confusion, on se borne à définir le Grand-Être comme *L'ensemble continu des êtres convergents*. Je ferai souvent un usage implicite de cette condensation, en laissant au lecteur le rétablissement explicite des attributs absorbés.

D'après une telle définition, la théorie fondamentale du

Grand-Être doit ici consister à caractériser d'abord sa constitution, puis sa situation, enfin sa destination.

Sous le premier aspect, il faut surtout distinguer entre les éléments, immédiats ou médiats, propres à l'organisme universel, et les agents ou représentants qu'il exige. Tout être devant se former de ses semblables, l'Humanité se décompose, d'abord en Cités, puis en Familles, mais jamais en individus.

Notre initiation ayant été dirigée par une synthèse égoïste autant qu'absolue, à laquelle succéda l'anarchie, nos conceptions et nos formules n'ont pu représenter encore une réalité tardivement appréciable. De là résulte notre disposition à toujours subordonner l'ensemble aux parties, quoiqu'il comporte seul une existence complète et durable. Mais, quand l'état vraiment synthétique aura suffisamment surmonté nos habitudes préliminaires, la tendance inverse prévaudra spontanément, en vertu de son exclusive positivité. La notion de l'Humanité se trouvant devenue assez familière, les âmes régénérées lui rapporteront les idées de peuple et même de famille, afin de procéder toujours du cas le mieux caractérisé vers les moins prononcés. On peut déjà concevoir une telle marche d'après l'usage spontané que nous en fesons pour les animaux, jugés par le type humain, du moins envers leurs principaux attributs. Un procédé semblable prévaut aussi dans l'examen de notre espèce, quand on apprécie chaque famille conformément au peuple correspondant. Si les nations ne sont point considérées ainsi, c'est uniquement faute de sentir assez la suprême existence.

Elle seule, en effet, comporte une appréciation exempte de confusion et d'arbitraire. Car, chaque association partielle, développée autant que possible, rentre dans l'ensemble de l'espèce, sans qu'on puisse l'en séparer, autrement que par abstraction. Les restrictions qui paraissent propres aux divers

peuples, ou même aux différentes familles, correspondent seulement aux rapports sentis. Mais, en ayant égard à toutes les relations effectives, tant indirectes que directes, on reconnaît que ces distinctions n'offrent jamais un caractère vraiment naturel. On peut, du moins, assurer que, depuis le suffisant essor des contacts humains, aucun peuple n'est réellement séparable des autres. Il ne paraît susceptible d'exister à part qu'en altérant ses véritables attributs, moraux, intellectuels, et même physiques, tous affectés, à divers degrés, par les réactions continues de l'ensemble sur les parties. Une pareille remarque convient davantage aux familles, dont chacune est d'abord inséparable du peuple correspondant.

Ainsi, l'espèce seule comporte une définition nette et précise, que les associations partielles préparent graduellement, d'après les rapports qu'elles font habituellement sentir. Chacune d'elles, après avoir fourni le noyau, réel ou virtuel, de l'Humanité, restera toujours propre à faciliter sa notion spontanée. En effet, les deux attributs essentiels de l'existence collective, solidarité, continuité, se retrouvent nécessairement dans ses moindres degrés, où, sans être aussi complets, ils deviennent mieux appréciables. Voilà comment la Famille et la Patrie ne cesseront jamais d'offrir, à l'esprit autant qu'au cœur, les préambules nécessaires de l'Humanité. Mais l'éducation systématique, qui seule complétera la préparation spontanée, devra désormais procéder en sens inverse. Depuis que nous sommes parvenus à la pleine conception du Grand-Être, nous pouvons la propager, même chez nos enfants, sans recommencer l'évolution empirique qu'exigea son élaboration initiale. Il suffit de mieux utiliser l'aptitude naturelle du sentiment à devancer les généralisations de l'intelligence ; ce qui résultera nécessairement de la suprématie normale du sexe affectif dans l'ensemble de l'éducation positive.

Toutes ces considérations aboutissent à faire définitivement concevoir la Famille et la Patrie comme les préambules successifs de l'Humanité, sans attribuer de véritables éléments à cet être indivisible. Quand sa notion systématique aura convenablement prévalu, le sacerdoce cessera d'en formuler la définition, qui n'est maintenant indispensable que d'après la compression exceptionnelle des inspirations synthétiques par l'anarchie analytique.

Il faut aussi reconnaître que la suprême existence se trouve assujettie, comme les vitalités inférieures, à la double loi du développement et du perfectionnement, dont les phases deviennent plus distinctes dans un organisme plus complexe. De là résulte une nouvelle difficulté pour concevoir sa nature éminemment relative, tant que persisteront les habitudes émanées d'une synthèse absolue. On oublie ainsi que tout être vivant doit se juger d'après l'état adulte, tandis qu'on ne peut jusqu'ici contempler que l'enfance et l'adolescence de l'Humanité. C'est pourquoi la notion du Grand-Être ne pouvait devenir décisive avant notre maturité, dont elle caractérise le début, en constatant la terminaison de notre préparation. Mais cette conception étant désormais instituée, l'état normal se trouve assez jugeable, d'après l'ensemble de la première vie, pour que son développement devienne vraiment systématique, au lieu de rester essentiellement empirique.

Quand les embarras propres à l'avénement sont convenablement surmontés, la principale difficulté de la théorie du Grand-Être consiste dans une saine appréciation de ses ministres individuels. Leur intervention continue, soit comme agents, soit même comme représentants, devient nécessaire à toute existence collective. Aucune association ne saurait agir ou paraître qu'en se personnifiant. Puisque la Famille et la Patrie manifestent déjà cette condition, elle doit convenir davantage à l'Hu-

manité. Telle est la source essentielle des attributs et des difficultés qui sont également propres à l'existence composée.

Une conciliation permanente entre le concours et l'indépendance constitue le nœud fondamental de la société, dont la religion peut seule instituer le dénoûment, d'abord par l'amour, puis d'après la foi. La supériorité du Grand-Être résulte surtout de ce que ses instruments directs sont des êtres d'une nature semblable à la sienne, quoique moins développée, qui paraissent susceptibles d'exister à part. Mais de là résulte aussi leur tendance à se séparer de lui quand un sentiment exagéré de leur propre importance les empêche de reconnaître assez l'irrésistible empire du tout sur ses parties. Appréciable même sous l'ordre le mieux réglé, ce danger acquiert un tel développement dans les temps anarchiques qu'il suscite aujourd'hui le principal obstacle à l'avénement du Grand-Être. Néanmoins, l'existence collective se trouverait également détruite si le concours pouvait jamais éteindre l'indépendance. Car la coopération humaine exige autant la séparation des efforts que leur convergence : ce qui réduira toujours le grand problème à concilier l'ordre et le progrès, que toute l'antiquité jugeait incompatibles. On doit pourtant reconnaître que le danger consiste surtout dans l'excès d'indépendance, plus imminent que l'excès de concours, sauf des exceptions aussi courtes que rares.

D'après cet examen, l'existence du Grand-Être repose nécessairement sur la subordination continue de la population objective envers la double population subjective. Celle-ci fournit, d'une part la source, de l'autre le but ; de l'action que celle-là seule exerce directement. Nous travaillons toujours pour nos descendants, mais sous l'impulsion de nos ancêtres, d'où dérivent à la fois les éléments et les procédés de toutes nos opérations. Le principal privilége de notre nature consiste en ce que chaque individualité s'y perpétue indirectement par l'existence

subjective, si son essor objectif a laissé de dignes résultats. Ainsi s'établit, même dès l'origine, la continuité proprement dite, qui nous caractérise davantage que la simple solidarité, quand nos successeurs poursuivent notre office comme nous avons prolongé celui de nos prédécesseurs.

La constitution domestique fournit spontanément la première manifestation de cet attribut fondamental de toute existence composée ; car les enfants y représentent l'avenir et les vieillards le passé, sous l'immédiate prépondérance de l'âge mûr. Voilà pourquoi la principale période historique, équivalente à la durée normale de la vie humaine, se compose de trois générations, afin que chaque groupe actif se lie aux deux qui le comprennent, comme l'entrevit le vieil ami mentionné dans la préface générale de ce traité.

Pour rendre cette subordination plus simple et plus précise, il faut maintenant écarter le second élément subjectif, qui marque le but du concours, mais sans pouvoir en affecter l'institution ni l'exercice. Ainsi ramenée au dualisme, la continuité se développe entre les représentants et les agents de l'Humanité. Tels sont les caractères respectifs des morts et des vivants, puisque la dignité réside chez les uns et l'efficacité dans les autres.

Si le service direct du Grand-Être appartient exclusivement à la vie objective, l'éternité subjective manifeste seule l'excellence de l'Humanité. Notre nature a besoin d'être épurée par la mort, pour que ses meilleurs attributs puissent assez ressortir, en surmontant les grossières nécessités qui d'abord les dominent. C'est uniquement ainsi que peut s'accomplir la sublime inversion où tend l'animalité. Toujours subordonnée à l'existence corporelle, la vie cérébrale semble ordinairement bornée à la consolider et la perfectionner. Pourtant, les attributs supérieurs, affectif, spéculatif, et même actif, étant tous destinés

à la relation, ils aspirent à l'organisme collectif, en se dégageant du but individuel, à mesure que l'animalité se développe. La socialité tend ainsi vers une constitution où le corps devient le simple soutien du cerveau, dont l'essor direct caractérise la nature humaine. Mais cette transformation ne se réalise que dans notre existence subjective, qu'une telle aptitude érige en type spontané de la vie objective.

Voilà comment les vivants se trouvent doublement placés sous le patronage croissant des morts, qui sont à la fois leurs protecteurs et leurs modèles. Ceux-ci peuvent seuls représenter l'Humanité, qui consiste essentiellement dans leur ensemble; tandis que ceux-là, toujours nés ses enfants, deviennent ordinairement ses serviteurs, à moins qu'ils ne dégénèrent en parasites. Quand même la vie objective serait immédiatement jugeable, elle comporte rarement assez d'efficacité pour que son principal essor ne puisse pas s'effacer sous sa corruption ultérieure. Jusqu'à ce qu'elle soit achevée, les attributs humains ne sauraient suffisamment surgir, même chez les meilleurs types, toujours altérés par les déviations inhérentes aux nécessités corporelles. L'âme ne peut prévaloir que dans l'existence subjective, qui, sauf d'exceptionnelles réprobations, appartient uniquement aux fonctions associables, quand les phénomènes purement personnels ont irrévocablement cessé.

Cependant, quelle que soit la supériorité d'une telle vie, elle ne peut surgir et persister que d'après des influences objectives. Si, d'une part, les vivants subissent l'empire des morts, ceux-ci, d'une autre part, ne dominent que par ceux-là, dont l'intervention toutefois n'est jamais facultative, même lorsqu'ils s'insurgent contre ce joug nécessaire. Directe et complète, la vie objective se caractérise surtout par la volonté; tandis que l'existence subjective rentre sous la fatalité. Les domaines respectifs des morts et des vivants déterminent l'immuable fondement et la modification secondaire de la destinée humaine. Ainsi, le service direct émane toujours de la volonté, dans laquelle se condense toute l'existence cérébrale, d'après un concours normal entre le cœur qui nous pousse, l'esprit qui nous éclaire, et le caractère qui nous conduit. Elle se trouve naturellement préservée de l'arbitraire, parce que son efficacité dépend de la subordination continue des vivants envers les morts. Quand cet empire est méconnu, la volonté devient aussi stérile que perturbatrice.

On ne peut assez concevoir la constitution du Grand-Être qu'en combinant notre espèce avec toutes les races susceptibles d'adopter la commune devise des âmes supérieures : *Vivre pour autrui*. Sans un tel complément, la synthèse positive ne saurait suffisamment instituer la ligue continue des activités volontaires contre les nécessités modifiables. Depuis la fin de l'âge fétichique, la religion provisoire est devenue de plus en plus incapable de consacrer cette coalition, dont l'efficacité s'est pourtant développée de plus en plus. Le positivisme pouvait seul la systématiser, en incorporant au Grand-Être tous nos libres auxiliaires animaux, tandis qu'il en écarte d'indignes parasites humains. Quoique le service devienne alors indirect, puisqu'il est doublement individuel, sans aucun sentiment de sa réaction collective, il reste pourtant volontaire, ce qui suffit pour motiver l'adjonction.

Ayant assez expliqué la constitution du Grand-Être, je dois compléter sa théorie en appréciant sa situation, et par suite sa destination. Ce double examen n'exige pas autant d'extension que le précédent, où résidait la principale difficulté d'un tel travail.

En vertu de sa réalité, la suprême existence est nécessairement plus dépendante qu'aucune autre, comme étant plus compliquée. L'état subjectif, en l'affranchissant des lois extérieures,

fait mieux ressortir son éternel assujettissement à l'ordre intérieur, tant collectif qu'individuel. Quoique cette subordination n'ait pu s'apprécier qu'en dernier lieu, vu sa complication supérieure, elle fut sentie avant toute autre, surtout sous l'aspect moral.

Mais, outre les lois qui lui sont propres, le Grand-Être subit, d'après sa base objective, celles que l'ordre vital impose à notre existence corporelle, et même celles de l'ordre matériel envers le milieu dans lequel s'accomplit l'essor humain.

Les premières s'y font habituellement sentir par les conditions organiques qui dominent la portée et l'exercice de toutes nos facultés, d'abord objectivement, et dès lors subjectivement. Rien ne peut même affranchir le Grand-Être de la douloureuse fatalité qui souvent le prive ainsi de ses meilleurs serviteurs avant qu'ils aient pu développer leur principale efficacité. Quant à l'ordre matériel, son empire moins modifiable ne saurait, quoique plus indirect, rester davantage méconnu.

Dans une économie où la dépendance augmente avec la dignité, l'excellence propre au Grand-Être lui fait donc subir toujours l'ensemble des fatalités réelles. Mais ses serviteurs actifs sont moins libres que lui, malgré les anarchiques ilusions que leur inspire la volonté qui caractérise l'état objectif. Car ils supportent pareillement les fatalités extérieures, tant matérielles que vitales, et les lois, statiques ou dynamiques, de l'existence collective. En outre, ils se trouvent toujours assujettis aux réactions du corps sur le cerveau, qui, négligeables envers l'économie sociale, vu la neutralisation mutuelle qu'elles y subissent, doivent profondément affecter l'ordre personnel. L'empire de la volonté reste donc subordonné constamment à celui de la nécessité.

Pourvu que cette subordination soit dignement acceptée, elle devient la principale source de notre vraie grandeur. J'ai

fait assez sentir, dans le volume précédent, combien la toute-puissance rendit la conception de Dieu radicalement contradictoire, d'après l'impossibilité de la concilier avec l'intelligence et la bonté. Ce contraste fait mieux apprécier la connexité normale entre la dignité du véritable Grand-Être et sa dépendance. Notre unité repose, en effet, sur cette soumission complète, sans laquelle, comme je l'ai tant prouvé, nos affections deviendraient déréglées, nos pensées incohérentes, et nos actions perturbatrices. On peut regretter que l'ordre universel ne soit pas davantage accessible à l'intervention humaine. Mais la vraie sagesse interdit de souhaiter qu'il devint, sous aucun aspect, indéfiniment modifiable. Loin d'éluder ce joug immuable, notre perfectionnement tend surtout à le développer, en accordant aux institutions humaines la soumission qu'exigent les lois naturelles.

Je suis ainsi conduit à terminer la théorie du Grand-Être en appréciant la destination qui résulte de sa situation. Elle consiste, en effet, à développer l'activité volontaire que comportent les fatalités modifiables auxquelles il se trouve assujetti. Même celles qui sont insurmontables suscitent son intervention continue, tant pratique que théorique, afin de les mieux subir. Toutefois, son principal office concerne les modifications volontaires que permettent toujours les dispositions secondaires de l'ordre universel, sauf envers l'économie céleste. Notre empire augmente, à cet égard, avec la complication et la dignité des phénomènes, de manière à compenser, quoique imparfaitement, les inconvénients résultés de leur dépendance croissante.

Suivant cette appréciation, l'activité du Grand-Être se trouve surtout destinée à perfectionner l'ordre intérieur, tant individuel que collectif. C'est ainsi que les institutions humaines se mêlent tellement aux lois naturelles que de graves méprises confondent souvent ces deux empires. Or, nos règles artifi-

cielles n'obtiennent d'efficacité qu'en reposant sur l'économie spontanée dont elles doivent augmenter l'ascendant normal.

Une semblable destination appartient principalement à l'avenir systématique de l'Humanité. Mais elle est tellement propre au Grand-Être qu'il sut admirablement la développer pendant son âge empirique. Alors, en effet, il institua spontanément, d'abord les dieux antiques, puis leur unique héritier, pour guider respectivement sa seconde enfance et son adolescence. Les éloges sincèrement adressés à ces tuteurs subjectifs sont autant d'hommages indirects envers la sagesse instinctive de l'Humanité. Systématiquement régénérée, cette gratitude empirique se trouvera profondément consacrée par la religion positive, qui doit faire dignement apprécier tous les états du Grand-Être. Quand sa maturité sera complète, on admirera justement sa providence directe et sentie envers ses véritables serviteurs. Cette disposition habituelle devra donc augmenter le respect que méritent ses efforts indirects et spontanés pour développer sa première vie avec des agents toujours aveugles et souvent indociles.

Telle est la théorie fondamentale qui, suffisamment ébauchée au début de ce traité, trouva, dans les tomes suivants, sa confirmation statique et son complément dynamique, de manière à n'exiger ici qu'une systématisation décisive. D'après cette base générale, il faut maintenant caractériser à la fois l'ensemble de la vraie religion et celui de l'existence qu'elle doit régler. Mais ce double tableau ne comporte une pleine efficacité qu'en offrant deux vues successives : la première abstraite, envers chacun des aspects essentiels de la nature humaine ; la seconde concrète, pour les principaux types de leur combinaison réelle.

Avant ces deux appréciations, il faut directement caractériser l'aptitude synthétique de la théorie précédente.

Cette efficacité résulte de ce que le Grand-Être constitue nécessairement le meilleur type de l'unité ; puisque sa nature composée exclut toutes les divergences et développe toutes les convergences. Issu du concours universel, il le provoque et le consolide, en le représentant. Toujours soumis à l'ordre fondamental, il le résume et le consacre, même en le modifiant. Non moins apte à régler qu'à rallier, son ascendant institue l'unité chez ses dignes serviteurs, en les poussant à s'identifier avec la suprême existence. L'ensemble des tendances personnelles, condensé dans la volonté propre à la vie objective, trouve ainsi le guide le mieux exempt de toute disposition arbitraire, parce que ses impulsions quelconques suivent spontanément des lois appréciables.

Quoique la vraie providence ne soit pas encore systématisée, nous pouvons déjà concevoir suffisamment sa nature, morale, intellectuelle, et matérielle. On peut d'ailleurs en mesurer l'efficacité d'après l'ensemble des résultats propres à la minorité du Grand-Être. Supérieur, même alors, à toute existence réelle, il paraît d'abord placé dans un cercle sans issue, entre le besoin d'un digne guide et l'impossibilité de le trouver au dehors. Mais sa sagesse instinctive surmonta cette immense difficulté par l'institution spontanée des chefs imaginaires qu'elle doua successivement de tous les attributs convenables à leur destination provisoire. Dans cette épreuve décisive, l'être qui doit tout régler sut déjà régulariser sa propre existence, autant que le permettaient son âge et sa situation. Cet admirable empirisme annonce la prochaine efficacité d'une sagesse devenue systématique, quand le Grand-Être suffisamment développé pourra directement conduire ses divers serviteurs, d'après l'ensemble des moyens obtenus pendant sa première vie. Telle est la source fondamentale d'une aptitude religieuse que le reste de ce chapitre doit caractériser

en général, et que la suite de ce volume fera spécialement apprécier.

Mais, avant de commencer cette exposition, il faut encore déterminer les relations définitives de la religion positive avec les deux modes essentiels de la synthèse provisoire. Elles consistent à lier directement le positivisme au fétichisme, même astrolatrique, en éliminant le théologisme, surtout monothéique.

D'après les diverses explications propres au volume précédent, le théologisme fut destiné seulement à préparer le positivisme dans l'évolution spontanée, sans pouvoir finalement s'incorporer à l'état systématique, vu l'incompatibilité des deux synthèses. J'ai même établi que cette intervention cessait désormais de convenir aux cas, individuels ou collectifs, qui pourraient être suffisamment dirigés. Le caractère absolu de la synthèse provisoire ne devient immodifiable que d'après les puissances fictives introduites par la seconde causalité. C'est alors que prévaut aussi sa tendance égoïste, quand les dieux viennent séparer l'homme de l'Humanité, pour le placer sous un joug insurmontable, toujours nécessairement personnel. Quoique institués afin d'étendre la causalité jusqu'à l'ordre humain, ils interdisent le point de vue collectif, faute de pouvoir représenter la solidarité même, et surtout la continuité. Vouée à la sociabilité, la religion relative ne comporte aucune fusion avec une synthèse purement individuelle, dont l'efficacité sociale fut essentiellement due à la sagesse provisoire du sacerdoce correspondant, d'abord théocratique, puis catholique. Mais les plus lointains serviteurs du Grand-Être sauront dignement honorer les tuteurs subjectifs qu'exigea sa minorité.

La synthèse finale doit autrement procéder envers la première causalité. J'ai déjà représenté le fétichisme comme comportant une relation directe avec le positivisme, sans aucune

transition théologique ; et j'ai même annoncé que leur fusion devenait indispensable pour compléter l'unité définitive. Voici le moment d'expliquer une telle harmonie.

Intellectuellement envisagée, cette combinaison finale est d'abord destinée à combler, autant que possible, les inévitables lacunes de la positivité, tant empirique que systématique. Essentiellement propres à la coordination abstraite, nos lois ne peuvent presque jamais représenter assez les cas concrets, même en suppléant aux déductions théoriques par les inductions pratiques. Nous devons alors recourir aux causes, comme au début, pour lier provisoirement les faits, en assistant la positivité d'après la fétichité. Sans nous faire aucune illusion sur la réalité de ces explications secondaires, nous facilitons ainsi des spéculations indispensables, en suivant dignement une tendance spontanée, toujours conciliable avec la vraie rationalité. Quand nous pouvons instituer des liens réels, nous écartons aussitôt les secours provisoires que ces volontés fictives fournissaient à nos contemplations, et même à nos méditations.

Une telle assistance est mieux appréciable sous l'aspect esthétique où la positivité ne diffère de la fétichité qu'en adorant les produits au lieu des matériaux. Elles se concilient spontanément d'après notre disposition à vénérer, dans chaque substance ou phénomène, les divers fruits que l'active sagesse du Grand-Être en peut retirer. Le positivisme doit ainsi développer dignement l'aptitude poétique du fétichisme, que notre première enfance put seulement ébaucher.

Enfin, sous le point de vue moral, la combinaison des deux synthèses devient aussi précieuse que facile ; car, en aimant et vénérant tout, la fétichité restera toujours propre à seconder beaucoup le principal office de la positivité, développer la tendresse et consolider la soumission.

Voilà comment la religion finale combine directement la

maturité du Grand-Être avec sa première enfance. Ainsi se concilient, autant que possible, les lois réelles et les volontés imaginaires, en se suppléant à tous égards. Borné spontanément à l'ordre extérieur, le fétichisme n'aspira jamais, comme le théologisme, à représenter l'ordre humain, que le positivisme devait seul concevoir et régler. Il ébaucha notre vraie sagesse, pratique et théorique, en instituant le fatalisme, qu'il ne rendit absolu que faute de connaître des modifications dont l'appréciation était réservée au positivisme. La synthèse initiale et la religion définitive admettent le même principe fondamental, d'abord spontané, puis systématique, en s'accordant à proclamer la prépondérance continue du sentiment sur l'intelligence et l'activité. Ces affinités naturelles entre les deux états extrêmes de l'humanité devaient recevoir une irrévocable consécration en participant à l'institution de son unité normale. Je viens d'expliquer cette fusion complémentaire, sans laquelle la vraie religion ne pourrait assez lier notre avenir quelconque à notre premier passé, toujours reproduit dans l'évolution spontanée de chaque serviteur du Grand-Être.

Cette incorporation du fétichisme au positivisme doit pourtant sembler contradictoire avec l'exclusion du théologisme, émané de l'un et tendant vers l'autre. Mais la contradiction n'est qu'apparente, puisque les deux religions extrêmes comportent un contact direct, qui bientôt deviendra fréquent, surtout individuellement. Le fétichisme ne se trouve finalement accepté qu'en vertu de sa pleine spontanéité, sans pouvoir alors conserver aucune liaison avec le théologisme, toujours incapable de se subordonner au positivisme. Dans une telle fusion, la fétichité reste, suivant sa nature, bornée à l'ordre extérieur, en cessant de dévier vers l'ordre humain. Néanmoins, son domaine, purement concret jadis, doit ainsi devenir surtout abstrait; car son usage, affectif ou spéculatif, concernera davantage les phénomènes que les substances, mais sans jamais séparer les uns des autres.

Avec ce supplément normal, la positivité peut directement instituer l'unité définitive, dont je vais apprécier le caractère général, en décrivant à la fois la religion et l'existence. La simultanéité de ces deux expositions, d'abord abstraites, puis concrètes, indique déjà la plénitude d'une telle synthèse. Car ce commun tableau fut toujours impossible jusqu'ici, faute d'une suffisante harmonie entre la théorie et la pratique.

Rien ne peut mieux caractériser la positivité que l'accord, à la fois systématique et spontané, qu'elle établit habituellement entre tous les aspects de notre existence individuelle ou collective. Toujours dirigées vers la conservation et le perfectionnement du Grand-Être, nos affections, nos pensées, et nos actions se trouvent ainsi réglées et ralliées autant que possible.

D'après la nature composée de la suprême existence, elle a pour principe l'amour universel, seule source d'un libre concours. La prépondérance continue du sentiment sur l'intelligence et l'activité devient ainsi la loi fondamentale de l'harmonie humaine. Ce principe synthétique avait été spontanément institué par le fétichisme et systématiquement consacré dans la théocratie. Mais, outre l'insuffisante appréciation des instincts bienveillants, cette double ébauche devint incompatible avec le développement ultérieur de nos forces théoriques et pratiques. Quand leur essor décisif eut surmonté la discipline initiale, le besoin de les régler fit surgir une admirable tentative pour réorganiser l'ascendant du cœur. Un tel effort n'aboutit cependant qu'à constater l'impuissance croissante de la synthèse fictive envers ce nœud fondamental, dont le vrai dénoûment était réservé nécessairement au principe qui consacra la réalité par l'utilité. Graduellement émanée d'une libre évolution de l'intelligence et de l'activité, la positivité tend naturellement à re-

construire la suprématie du sentiment, pour diriger l'essor normal de toutes nos forces.

Les diverses aspirations qui résultèrent successivement de l'initiation humaine se trouvent ainsi réalisées simultanément, malgré leur apparente contradiction, due seulement à l'insuffisance de la synthèse provisoire. Toujours fondée sur l'ensemble de notre constitution, la discipline positive doit également seconder l'extension et l'harmonie de nos attributs quelconques. Plus favorable à l'intelligence que la civilisation grecque, elle subordonne mieux la vie privée à la vie publique et la spéculation à l'action que la sociabilité romaine, en faisant davantage prévaloir le sentiment que le régime catholico-féodal. Complétement réel, profondément sympathique, et constamment actif, le Grand-Être est éminemment propre à tout régler sans rien entraver. Il tend directement à discipliner les volontés, en disposant à l'ordre par l'amour en vue du progrès. Sa nature proclame à la fois la source subjective et la base objective de la vraie religion. En consacrant la connexité des trois parties de notre constitution, un tel centre fait surtout dépendre leur développement respectif de leurs réactions mutuelles, de manière à fonder la véritable unité, non moins inaltérable que perfectible.

Pour accomplir l'appréciation abstraite d'un état qui, malgré son prochain avénement, ne comporte pas d'exploration directe, je dois maintenant y considérer séparément le sentiment, l'intelligence et l'activité.

Sous le premier aspect, l'unité positive repose sur l'existence naturelle des instincts sympathiques, que la synthèse absolue ne put jamais représenter. Ils permettent seuls la vraie conception du problème humain, subordonner l'égoïsme à l'altruisme. Principale source de la solution, leur développement continu par les contacts sociaux fournit l'unique mesure que comporte

l'ensemble de nos progrès, toujours insuffisants sans un tel résultat. Cherchant sans cesse le vrai pour instituer le bon d'après la conception du beau, leur ascendant devient à la fois le meilleur stimulant et le meilleur régulateur de toutes nos forces. Nullement oppressif envers les penchants égoïstes, il en consacre la satisfaction normale par une noble destination.

On ne peut assez comprendre une telle harmonie qu'en ayant égard à la diversité nécessaire des instincts bienveillants. Rangés, d'après la hiérarchie universelle, suivant leur énergie décroissante et leur dignité croissante, le premier lie les égaux et règle le présent, le second concerne les supérieurs et consacre le passé, le troisième tend vers les inférieurs et prépare l'avenir. Quoique chaque relation sociale les développe simultanément, les deux extrêmes ont surtout pour domaines respectifs la vie privée et la vie publique, auxquelles l'autre est seul commun. Depuis les liens les plus intimes jusqu'aux rapports les plus vastes, leur ensemble institue donc une complète discipline. L'attachement détermine l'essor décisif de l'amour fondamental, que la bonté dirige vers sa destination universelle; tandis que la vénération établit une subordination indispensable à la stabilité des relations quelconques.

Malgré les entraves, théoriques et pratiques, propres à l'âge préparatoire, une telle discipline tendit toujours à prévaloir spontanément, quoique son avénement systématique dût appartenir au siècle actuel. L'état fétichique la fit naturellement surgir en étendant partout les sympathies humaines; mais sa doctrine, bornée au dehors, ne put la consacrer; et son régime, purement domestique, la restreignit trop. Sous l'empire ultérieur du théologisme et de la guerre, les instincts bienveillants ne comportèrent qu'un essor indirect et partiel, à travers une activité destructive et des croyances égoïstes. Ils s'y développèrent néanmoins, d'après l'extension continue des relations

humaines par les opinions communes et les desseins collectifs. Quand la concentration monothéique vint les proclamer étrangers à notre nature, cette exclusion tendit à les consacrer, puisqu'elle résultait de leur excellence, qui les érigeait en domaine spécial de la volonté divine. D'après la compression religieuse des penchants personnels, les affections sympathiques obtinrent alors plus d'ascendant, quoique leur négation systématique imprimât un caractère égoïste à l'ensemble de la culture morale. Une célébration décisive leur consacra, sous ces formes provisoires, les trois meilleurs chants du poëme exceptionnel où le catholicisme se résuma.

Tandis que l'anarchie moderne fit prévaloir une métaphysique plus hostile qu'aucune théologie à l'essor sympathique, il ne cessa point de se développer avec la positivité, sous une activité personnelle et des spéculations dispersives. L'esprit scientifique tendit à démontrer l'existence naturelle des affections désintéressées, et la vie industrielle prépara l'universalité de leur ascendant normal. Depuis l'explosion de la crise finale, l'impulsion sympathique soutient seule l'ordre moral au milieu du désordre intellectuel, et devient la base nécessaire de la réorganisation occidentale.

C'est ainsi que la positivité, toujours caractérisée par la réalité combinée avec l'utilité, trouve enfin son principal domaine, à la fois théorique et pratique, dans l'étude et la culture des instincts bienveillants. La véritable unité, tant individuelle que collective, résulte de leur prépondérance normale, puisqu'ils constituent également la source de l'ordre et le terme du progrès. Toujours disposés à subir dignement l'ensemble des fatalités quelconques, ils fondent le perfectionnement sur une noble résignation, sans jamais cesser de prescrire une sage activité. D'après l'universelle suprématie de la morale, ils procurent à la philosophie la plus saine discipline et la plus auguste destination, en excluant toute spéculation oiseuse, pour concentrer les efforts théoriques vers l'amélioration continue de la nature humaine. Ils ouvrent à la poésie son meilleur domaine, en lui permettant d'idéaliser tous les liens, actuels, passés, et même futurs. Sous leur ascendant, la politique développe paisiblement les plus vastes desseins, en appliquant tout essor pratique au perfectionnement direct de la situation humaine, avec le concours des espèces que l'impulsion sympathique associe dignement au Grand-Être. Un tel aperçu fait assez sentir le caractère général de l'état synthétique institué par la positivité, d'après l'amour universel assisté de la foi démontrable.

Néanmoins, cette appréciation laisse à désirer un examen direct du principal attribut de l'unité finale, la coïncidence nécessaire entre le devoir et le bonheur, qui consistent également à *vivre pour autrui*. Malgré l'intime consécration que l'instinct sympathique accorde spontanément à tous les dignes efforts, théoriques et pratiques, il ne les institue que comme des moyens propres à surmonter les difficultés de la situation humaine. La meilleure satisfaction qu'ils puissent procurer résulte de leur destination nécessaire au service continu du Grand-Être. Indépendamment de ces besoins, le sentiment constitue autant la vraie félicité que l'harmonie normale. Une plume féminine a dignement caractérisé ce privilége, par cette admirable sentence, principal titre de son immortalité : *Il n'y a rien de réel au monde qu'aimer*.

Quoique cette maxime de *Delphine* semble d'abord exagérée, la religion positive doit la consacrer, pour faire mieux sentir que la principale efficacité du sentiment réside en lui seul. Tandis que la spéculation, et même l'action, ne concourent à notre bonheur que d'après leurs résultats, souvent avortés comme dépendant du dehors, l'affection nous procure toujours une satisfaction directe et certaine, qui ne dépend que du

dédans. Ainsi, la félicité réelle ne saurait consister dans les pensées ni dans les actes, mais uniquement dans les sympathies, dont la meilleure récompense résulte de leur propre existence. Lorsqu'un digne exercice nous a fait apprécier ce souverain bien, les plus grands succès, théoriques ou pratiques, deviennent incapables de nous satisfaire autant. Nous reconnaissons alors que le principal mérite de nos opinions et de nos efforts consiste à réagir sur nos sentiments, seules sources directes du bonheur et du devoir, tant privés que publics.

En réalisant les meilleures aspirations du rêve théologique, le règne affectif du Grand-Être complète la satisfaction intérieure par le concours extérieur. Chacun consacrant aux autres sa principale sollicitude, il acquiert naturellement l'assistance de tous pour ses propres besoins. Une telle réaction, qui d'ailleurs peut avorter, ne saurait pourtant ni déterminer l'altruisme, ni même le récompenser dignement. Les habitudes contractées sous la synthèse égoïste tendent encore à faire trop apprécier cette réciprocité, dont la vicieuse préoccupation compromettrait l'unité sympathique, en stimulant les instincts personnels. A travers l'anarchie moderne, la vraie moralité se trouve spontanément caractérisée par l'admirable vœu du grand Danton : *Périsse ma mémoire, pourvu que la patrie soit sauvée !*

Un tel héroïsme laisse pourtant reconnaître que la récompense extérieure d'une digne existence s'étend jusqu'à la perpétuer subjectivement. Quiconque a vraiment vécu pour autrui doit espérer de subsister dans et par autrui. Cette réaction subjective est à la fois plus pure et mieux assurée que le résultat objectif, puisqu'elle prolonge les services et perfectionne les jugements. Sous l'impulsion, spontanée et systématique, de la positivité, cette noble rétribution devient accessible à toutes les âmes capables de l'apprécier et de la mériter. La malheureuse fille du vieil ami rappelé ci-dessus me témoignait naïvement,

quelques jours avant d'expirer, combien elle sentait ce prix, par ce touchant oracle, qui l'associe à mon éternelle patronne, alors morte depuis trois ans : *Elle est bien heureuse, la voilà certaine de l'immortalité !*

Je devais spécialement examiner le caractère affectif de la positivité, comme directement relatif au principe fondamental de l'unité finale. Mais je ne dois maintenant insister envers l'intelligence, et même l'activité, que pour faire assez apprécier leur digne subordination au sentiment. L'appréciation mentale de la synthèse altruiste sera d'abord esthétique, puis scientifique.

Surmontant les préjugés modernes, la religion positive, en instituant l'ordre de dignité, place l'art au-dessus de la science, parce que l'un se rapporte davantage au sentiment et l'autre à l'activité. De là résulte une hiérarchie synthétique, représentée par la succession normale des principales phases de l'éducation universelle, d'abord affective, puis esthétique, ensuite théorique, et finalement pratique. Ce classement, conforme au principe encyclopédique, résume les affinités naturelles de nos diverses aptitudes, dont il facilite la comparaison en caractérisant leur enchaînement.

L'art correspond mieux que la science à nos besoins les plus intimes. Il est à la fois plus sympathique et plus synthétique. En même temps, il repousse toujours l'état purement spéculatif, et tend directement vers la plus noble action, consistant à perfectionner nos sentiments d'après leur idéalisation. Aucune autre existence n'est autant conforme à la formule sacrée du positivisme : car la sympathie universelle en est la source ; elle aspire au plus éminent progrès, en s'appuyant sur l'ordre suprême. Son essor normal concilie spontanément l'indépendance et le concours, en destinant à la plus vaste harmonie les œuvres les plus individuelles.

On exagère ordinairement l'office final de la science d'après sa

fonction préparatoire. Tant qu'il fallut surtout développer nos diverses forces, il importa d'exercer spécialement nos facultés théoriques, les moins énergiques de toutes, et d'où pourtant dépendait la construction d'une base extérieure pour la sagesse humaine. Maintenant qu'il faut directement régler nos moyens quelconques, la religion doit davantage employer l'art que la science, comme mieux rapproché du principe de l'unité. Quoique l'un et l'autre tendent, sous une vicieuse culture, à surexciter l'orgueil et la vanité, l'essor théorique exerce, en outre, une réaction morale plus pernicieuse, qu'il ne peut jamais éviter, en détournant de la vie affective par la concentration qu'il exige. Son influence normale doit donc être convenablement réduite à sa destination nécessaire : connaître assez l'ordre universel pour le subir dignement et le modifier sagement. Ce besoin ne prévaut qu'en vertu des exigences matérielles qui nous imposent toujours une activité primitivement égoïste; tandis que, dans une situation suffisamment favorable, où la science deviendrait superflue, l'art conserverait son intime aptitude à charmer en améliorant. Même envers l'élaboration objective qu'exige notre sagesse, il participa davantage à l'appréciation de l'ordre le plus important et le plus caché, puisque la poésie devança jusqu'ici la philosophie pour ébaucher les lois intellectuelles et surtout morales.

Dans l'ensemble de l'éducation positive, l'art ne doit pas avoir moins de part que la science. Mais il prévaut pour la vie réelle, où celle-ci fournit seulement la base rationnelle d'une activité qui, malgré ce guide, ne peut jamais se dispenser d'un complément empirique. Chez toutes les classes, sans excepter le sacerdoce, l'exercice mental sera, d'ordinaire, plus esthétique que scientifique, afin de mieux concentrer nos efforts vers la connaissance et l'amélioration de notre nature. Les productions de la science doivent être rarement relues, même par

les théoriciens, tandis que celles de l'art sont indéfiniment admirées. Il serait ici superflu d'insister davantage sur la tendance esthétique d'une synthèse qui fera naturellement prévaloir les dispositions de cœur et d'esprit les plus favorables à la poésie.

Cet avenir normal de la positivité se trouve spontanément confirmé d'après l'ensemble du passé, qui, depuis l'extinction de la théocratie, multiplie les chefs-d'œuvre poétiques, à mesure que l'Occident se dégage du théologisme et de la guerre. L'avénement systématique du positivisme constate directement son affinité pour l'art, qui déjà lui doit une philosophie esthétique vainement cherchée par les penseurs métaphysiques.

Afin de mieux caractériser cette aptitude décisive, je dois indiquer ici l'institution générale d'un nouvel ordre de moyens poétiques, que suscite la fusion normale de la fétichité dans la positivité.

Par une telle incorporation, la maturité de l'art rentre en possession du monde extérieur, qui ne convint pleinement qu'à son enfance, où pourtant cette idéalisation ne put être qu'ébauchée. En développant ce domaine initial, la poésie positive devra l'étendre autant aux phénomènes qu'aux substances, d'après l'essor abstrait partout accompli depuis le fétichisme. Or ce nouveau champ exige l'institution préalable des milieux subjectifs, sans laquelle on n'y pourrait ordinairement éviter une dégénération métaphysique essentiellement contraire à l'art, en considérant les événements séparément des êtres quelconques.

Envisagée sous son véritable aspect, l'espace offre le premier exemple, et jusqu'ici le seul complet, d'un tel artifice logique, dont l'interprétation objective suscita tant de divagations. Car on n'y doit voir qu'un fluide universel, spontanément imaginé, dans l'enfance du génie humain, pour permettre de

concevoir l'étendue, et même le mouvement, indépendamment des corps réels. Faute d'un tel milieu, des signes sans images deviendraient notre unique ressource envers l'essor abstrait des spéculations géométriques et mécaniques. Quoiqu'une intime habitude empêche la raison occidentale d'apprécier assez l'efficacité de cette institution primitive, on peut, en la supposant suspendue, mesurer la lacune que le défaut d'un tel moyen laisse envers tous les autres phénomènes. La positivité doit donc élaborer systématiquement, pour les propriétés physiques, chimiques, et même vitales, des milieux équivalents à celui que l'espace nous fournit spontanément dans le domaine mathématique.

Tel est le seul mode d'après lequel la maturité de l'art pourra suffisamment idéaliser le spectacle extérieur, en animant ces siéges factices comme son enfance anima les êtres réels. Alors la philosophie esthétique devient aussi complète que la philosophie scientifique, en instituant, selon son propre génie, leur double empire commun, le monde et l'homme, dont la première moitié n'est point au niveau poétique de la seconde. D'après une telle plénitude, l'art se trouvera mieux apte que la science à caractériser et développer la logique positive, où les images, que seul il peut assez élaborer, font converger les signes avec les sentiments pour faciliter la pensée.

L'efficacité théorique du positivisme n'a pas autant besoin d'être ici caractérisée que sa puissance esthétique, puisqu'une synthèse directement fondée sur la philosophie naturelle devra perfectionner l'ensemble des spéculations scientifiques. Il suffit maintenant d'indiquer les principaux aspects de cette réaction finale, où la religion rend au delà de ce qu'elle reçut.

Sous la présidence nécessaire de la morale, toutes les théories réelles, dégagées des spéculations vicieuses, deviennent à la fois sacrées et synthétiques, d'après leur irrévocable incorporation au dogme positif graduellement issu de leur concours spontané. Dans cette régénération, la science retrouve, avec plus de plénitude et de stabilité, la majestueuse unité que lui procura la culture théocratique, dignement regrettée par le principal penseur du dernier demi-siècle. La spécialité dispersive qui distingue jusqu'ici les spéculations modernes les rend, en effet, essentiellement empiriques, sauf envers le domaine mathématique. Même dans celui-ci, la rationalité n'est souvent qu'apparente, depuis que la combinaison des signes y tend à remplacer, ou du moins dominer, l'élaboration des pensées. Toutes les parties de la philosophie naturelle sont tellement livrées à l'anarchie rétrograde que la discipline religieuse, à la fois directrice et répressive, peut seule empêcher leur entière dissolution. Or, l'état synthétique exige que chaque théorie positive devienne un affluent normal de la science où l'homme étudie sa nature pour diriger sa conduite. Car le régime analytique prévaut jusqu'à ce que les lois de la matérialité, complétées par celles de la vitalité, soient rapportées au domaine direct, d'abord collectif, puis individuel, de l'humanité, seule source de l'unité spéculative.

Je ne saurais mieux caractériser une telle convergence qu'en la spécifiant envers le principal problème de la morale, le développement continu des instincts sympathiques, qui suffirait pour consacrer toutes les saines élaborations, tant théoriques que pratiques.

Un tel but se rattache d'abord à l'ensemble de la vie active, où les sentiments se trouvent améliorés d'après les résultats de leur exercice. Mais, en ne l'appréciant ici que sous l'aspect spéculatif, on voit l'essor sympathique dépendre de la culture théorique, même envers l'ordre extérieur, dont l'ascendant nécessaire assiste l'altruisme en comprimant l'égoïsme. Sans anticiper sur un examen propre au troisième chapitre, il faut

ajouter que la contiguïté des organes sympathiques avec l'appareil mental fournit un moyen général de les modifier. Isolés du dehors, et même des viscères végétatifs, ils ne peuvent être atteints qu'indirectement, à travers l'intelligence ou l'activité. Toutefois, leurs relations spéciales avec les organes de l'égoïsme permettent aussi de leur faire subir, par l'entremise de ceux-ci, les réactions nutritives. Ce problème pratique, où la morale dépend d'abord de la sociologie, se lie donc à l'ensemble de la biologie, et, par suite, à toute la cosmologie. En y distinguant l'un de ses éléments essentiels, on systématise les tendances spontanées de l'antiquité vers l'interprétation, et même la direction, des songes, où les lois physiques, intellectuelles, et morales concourent à fonder une précieuse influence.

Ces indications suffisent pour faire sentir que la discipline positive ne détourne le génie théorique des recherches oiseuses qu'afin de le mieux appliquer aux questions les plus dignes, vu leur importance et leur difficulté, de développer tout son essor. En lui fournissant un meilleur domaine, elle lui procure des moyens nouveaux, non-seulement d'après les secours mutuels résultés de la connexité générale, mais aussi par l'institution directe de la vraie logique, que la culture analytique put seulement ébaucher.

Quoique l'art doive, à cet égard, devancer la science, et même la surpasser toujours, celle-ci peut cependant utiliser beaucoup cette systématisation finale de la méthode positive. Jusqu'ici les méditations théoriques ne se trouvèrent secondées que par les signes, et l'office des images y resta purement accessoire, sauf en mathématique sous l'impulsion cartésienne. L'état synthétique étendra cette puissante assistance à toutes les spéculations abstraites, surtout en développant l'institution des milieux subjectifs, non moins convenable à la science qu'à

l'art. Mais la réaction logique de la discipline religieuse doit principalement consister à systématiser l'influence mentale du sentiment, fondée, comme l'efficacité sympathique de l'intelligence, sur la contiguïté cérébrale. En niant la participation continue des moteurs affectifs aux opérations théoriques, l'anarchie moderne la subit aveuglément envers les instincts égoïstes, dont l'énergie supérieure compense leur éloignement spécial de la région spéculative. Cette influence permet de comprendre l'aptitude, plus pure et plus directe, des penchants altruistes, qui doivent mieux faciliter et stimuler la pensée que les impulsions végétatives tant recommandées par le matérialisme. Puisque la vénération est déjà reconnue indispensable aux succès didactiques, elle convient nécessairement aux méditations originales, ce qui fera bientôt sentir, mieux qu'au moyen âge, la puissance mentale des trois instincts sympathiques.

Ayant assez apprécié l'aptitude intellectuelle de la religion positive, il faut compléter la description abstraite de l'état synthétique en caractérisant son influence générale sur la vie active. Cette indication finale doit concerner d'abord l'ordre, ensuite le progrès, d'après l'examen respectif du concours et de l'indépendance, dont la conciliation normale appartient à la synthèse altruiste.

Toute la régénération pratique peut se réduire à systématiser dignement les tendances spontanées de l'industrie moderne vers le caractère collectif. La sociocratie doit, à cet égard, compléter la théocratie, en faisant sagement cesser une séparation provisoire, non moins irrationnelle qu'immorale, entre les fonctions privées et les offices publics. Une existence où chacun travaille habituellement pour autrui devient mieux accessible au sentiment social que l'activité militaire à laquelle seule il convient d'abord. Outre que la vie industrielle le puri-

fie et le consolide, elle doit exclusivement lui procurer une entière expansion, en l'étendant des relations civiques aux rapports universels. Rien ne peut mieux caractériser la religion positive que son aptitude envers l'activité, dont la sanction théologique fut essentiellement due au sacerdoce, devenu même insuffisant quand la concentration monothéique eut aggravé les entraves surnaturelles.

Malgré les obstacles propres à la systématisation industrielle, elle est, au fond, plus facile que la régénération intellectuelle qui doit la diriger. La puissance matérielle comportant moins d'illusions que la supériorité spirituelle, l'orgueil, et même la cupidité, sont plus disciplinables que la vanité. Quoique la régénération pratique doive fournir la principale destination de la sagesse sacerdotale, la formation d'un digne sacerdoce constitue le résultat le plus difficile et le plus décisif de la religion positive. Sans être aussi complètes que les perturbations de l'activité, celles de l'intelligence offrent aujourd'hui plus de gravité, comme affectant l'agent nécessaire de la reconstruction émanée du sentiment. C'est pourquoi l'efficacité mentale de la synthèse altruiste devient à la fois la garantie et la base de son aptitude pratique. Jamais le concours humain, actuel ou même successif, ne fut autant méconnu par l'orgueil temporel que par la vanité spirituelle. Ainsi, quand la religion de l'Humanité sera suffisamment instituée, elle pourra bientôt régler le milieu le plus favorable à l'adoption décisive de sa formule fondamentale.

En écartant des parasites de plus en plus exceptionnels, tous les praticiens deviennent, dans l'état positif, des serviteurs directs du Grand-Être envers le trésor matériel que sa providence transmet à chaque génération pour la suivante. Ce résultat général des travaux antérieurs se trouvant altéré d'après sa propre destination, un tel service consiste surtout à le conserver en le reproduisant; ce qui demande une activité continue, inutile aux richesses intellectuelles. Mais le progrès devient là, mieux qu'ailleurs, le complément nécessaire de l'ordre, puisque le Grand-Être n'aurait jamais pu se développer si cette reproduction n'était pas accompagnée d'une augmentation quelconque. Néanmoins, les habitudes contractées envers les inaltérables productions de l'intelligence, où la principale sollicitude doit concerner l'extension, font exagérer l'importance de l'accroissement industriel et méconnaître celle de la conservation. Si la reproduction, qui seule conserve des matériaux périssables, ne les augmentait pas, ils se trouveraient bientôt diminués. Toutefois, l'accroissement nécessaire du capital humain étant une fraction toujours décroissante de sa valeur totale, la religion positive doit surtout consacrer la conservation industrielle, même dans les cas exceptionnels où l'extension n'en résulte pas. Après cet office fondamental, envers lequel les exigences pratiques diffèrent radicalement des besoins théoriques, la principale difficulté concerne la fonction complémentaire, qui transmet le trésor collectif en réglant les prélèvements individuels.

Pour cette double systématisation de l'activité, la synthèse altruiste consacre deux services simultanés, la direction et l'exécution, dont l'intime connexité ne doit jamais altérer la séparation normale, puisqu'ils exigent des aptitudes et des préparations distinctes. Ainsi se trouve sanctionnée, au nom de l'Humanité, la division spontanée que l'industrie occidentale institua graduellement, depuis le milieu du moyen âge, entre les entrepreneurs et les travailleurs. La coordination d'un tel dualisme, complété par la hiérarchie patricienne, constitue maintenant la principale difficulté de la régénération pratique.

Dans cette application décisive, la religion positive développera son aptitude sociale en réglant à la fois le commandement

et l'obéissance, d'après leur égale consécration au service du Grand-Être, dont les plus nobles fonctions reposent sur une telle activité. Les chefs pratiques représentent l'Humanité, comme ministres nécessaires de sa providence matérielle, qui ne peut s'exercer dignement qu'en se condensant chez eux. Ils ne perdent point ce saint caractère quand ils abusent personnellement des matériaux confiés à leur activité, pourvu que cette dégénération ne compromette pas la conservation du capital humain. Mais les opérateurs s'honorent d'un service plus direct et plus certain, quoique moins général et moins durable. C'est chez eux que réside essentiellement l'habileté technique, tandis que leurs chefs développent surtout l'aptitude administrative. On doit même regarder les travailleurs proprement dits comme les organes normaux des relations spéciales entre la science et l'industrie, d'après l'élaboration concrète des doctrines abstraites. Toutes leurs réclamations légitimes, où la vénération invoque le dévouement, se font naturellement au nom du Grand-Être, qui confie à ses représentants généraux la tutelle continue de ses serviteurs particuliers.

Chez les deux classes, le sentiment habituel d'une utilité pleinement appréciable ennoblit et discipline l'existence pratique en la rapportant toujours à l'Humanité. La vie privée se trouve agrandie et consolidée d'après ce développement universel de la vie publique, quand chacun se borne au degré de sollicitude générale que comporte sa destination spéciale.

Quant au progrès, la régénération pratique consiste surtout à concilier le concours et l'indépendance, en respectant toujours la spontanéité des fonctions, d'après la gratuité nécessaire du travail humain, où le salaire se borne à remplacer les matériaux. La religion positive dispose les chefs et les sujets à s'interdire la violence dans leurs antagonismes quelconques, constamment réductibles, de part et d'autre, au refus de coopération, compatible avec la continuité du service collectif. Dans toutes les classes, la principale félicité résulte de l'essor continu des instincts sympathiques, d'après une libre participation à l'activité sociale. Mais cette source commune du bonheur humain se modifie suivant les aptitudes et les situations, sous une sage application de l'éducation universelle. Car l'attachement et la bonté prévalent respectivement chez les inférieurs et les supérieurs, dont les destinations développent surtout la vie privée ou la vie publique, tandis que la vénération devient mutuelle entre la richesse et le nombre. Toutes les relations reposent sur la confiance et comportent la responsabilité, même pour la rétribution matérielle des services spéciaux, toujours subordonnée à la libre initiative des agents respectifs. Une semblable disposition maintient la continuité sociale en réglant la transmission des offices avec les matériaux qu'ils exigent, chaque fonctionnaire étant librement choisi par son prédécesseur, sous la sanction du supérieur immédiat.

Ainsi constitué, l'essor actif comporte toute son extension naturelle sans jamais altérer le principe moral ni la base mentale de l'unité positive. L'existence pratique devient même la meilleure garantie de consistance et d'extension pour le sentiment et l'intelligence, d'après la connexité spontanée de nos divers progrès, dont le plus simple et le moins éminent doit toujours être le plus facile et le moins douteux. Voilà comment le Grand-Être, dans sa pleine maturité, prendra possession de son domaine planétaire, en y développant toutes les améliorations compatibles avec l'ordre universel, d'après la subordination continue de l'activité spéciale à l'unité générale.

L'appréciation abstraite de la synthèse finale étant maintenant accomplie, le reste de ce chapitre doit achever de décrire l'ensemble de la régénération humaine en exposant le tableau concret de l'état positif. Cette exposition consiste à

déterminer d'abord la constitution générale de la sociocratie, ensuite le caractère propre à chacun de ses éléments.

Ils peuvent être classés, soit d'après le principe affectif de la religion positive, soit d'après sa base spéculative. Le concours spontané de ces deux modes, l'un synthétique, l'autre analytique, procure à la hiérarchie sociocratique une consistance inébranlable. En outre, la conformité nécessaire entre la constitution collective et la nature individuelle fournit une vérification générale de ce double classement.

Moralement envisagée, la société positive constitue une représentation objective du Grand-Être. Ses éléments doivent donc se ranger suivant leur aptitude à représenter l'Humanité, c'est-à-dire d'après leur nature plus ou moins sympathique. Intellectuellement appréciée, la hiérarchie humaine devient un prolongement final de la série ascendante que forme l'ensemble des existences réelles. Ainsi, les éléments sociaux doivent être classés, comme tous les degrés de cette échelle, suivant leur caractère plus ou moins général, qui mesure le progrès universel vers l'unité. Leur coordination peut donc s'accomplir en les comparant comme sympathiques ou comme synthétiques. Or ces deux modes sont nécessairement équivalents, puisque la sympathie est la source de la vraie synthèse. Cette concordance fondamentale se trouve annoncée par le langage, qui partout représente la généralité comme liée à la générosité, d'après leur commune fécondité.

Suivant ce double principe, la distinction des sexes devient la première base de la constitution sociocratique. Car les représentants de l'Humanité sont à la fois plus sympathiques et plus synthétiques que ses serviteurs. Ils les surpassent donc en dignité, tandis que l'ordre de puissance est nécessairement inverse. La femme se trouve ainsi placée au premier rang de la sociocratie, comme offrant la meilleure personnification du

Grand-Être. Quoique ses titres intellectuels soient moins appréciés jusqu'ici que ses privilèges moraux, la religion positive les fera dignement sentir, en dissipant une confusion empirique entre l'aptitude et la culture. Puisque la tendance vers l'unité fournit la meilleure mesure de l'intelligence, la suprématie féminine devient évidente quand on considère la disposition spontanée du sexe aimant à faire toujours prévaloir la morale, seul aboutissant de toutes nos conceptions. Mais cette prééminence naturelle ne comporte point, d'ordinaire, un essor systématique, faute d'une destination collective, qui ne convient qu'au sexe actif.

En effet, on doit regarder cette première division de la sociocratie comme correspondant à la distinction entre la vie privée et la vie publique. À proprement parler, les femmes ne constituent point une classe, puisqu'elles ne doivent jamais être envisagées collectivement. Chacune d'elles, âme de sa famille, sans participer au service immédiat du Grand-Être, le représente spontanément auprès de ses serviteurs directs, pour leur inspirer toujours les dispositions les plus convenables à leur destination publique. Tandis que l'essor théorique ou pratique résulte d'une culture collective, le sentiment, source de l'unité, ne comporte qu'une évolution individuelle. La valeur mentale, et surtout morale, de la femme exige sa concentration dans la vie privée, tandis que l'homme ne se développe dignement qu'en aspirant à la vie publique. Ainsi, la suprématie sociocratique du sexe aimant ne saurait devenir abusive, puisque, sauf d'heureuses anomalies, il perd nécessairement ses titres aussitôt qu'il sort du sanctuaire domestique. Il doit se borner à diriger la vie privée comme base normale de la vie publique, seule vouée, chez l'autre sexe, au service direct.

Outre cette division fondamentale, la constitution sociocratique exige que les serviteurs de l'Humanité soient partagés en

théoriques et pratiques, tandis que ses représentants ne comportent aucune distinction. Quoique la classe spéculative ne doive former qu'une minime fraction de la masse active, les deux tomes précédents ont assez démontré que sa digne séparation constitue le principal caractère de la maturité du Grand-Être. Faute d'un tel élément, l'association humaine se bornerait au degré civique, sans pouvoir admettre une véritable universalité. La supériorité, sympathique ou synthétique, des serviteurs théoriques envers les serviteurs pratiques est autant incontestable que leur commune infériorité par rapport au sexe aimant. Ils constituent normalement les interprètes nécessaires du Grand-Être, dont ils peuvent seuls connaître suffisamment la nature et les destinées

D'après ces deux divisions, la constitution collective devient un développement décisif de l'harmonie individuelle entre le sentiment, l'intelligence, et l'activité. La population objective se trouve ainsi liée aux deux populations subjectives, puisque la femme nous pousse vers l'avenir, tandis que le sacerdoce nous subordonne au passé, la masse active ayant pour domaine le présent. Cette relation statique reçoit une confirmation dynamique dans le cours normal de l'éducation universelle, d'abord affective, puis théorique, enfin pratique.

Mais une telle constitution exige un complément général, résulté du partage naturel de l'action entre la direction et l'exécution. Cette division finale est spontanément conforme aux deux autres, puisque la loi de sympathie et de généralité place les ministres des desseins du Grand-Être au dessus des agents de sa puissance. En considérant l'ensemble sociocratique comme le siége objectif de la vraie providence, elle appartient spécialement au patriciat pour l'ordre matériel, de même qu'au sacerdoce envers l'ordre intellectuel, et d'abord à la femme dans l'ordre moral. Aimer et savoir constituent les

destinations respectives des deux éléments supérieurs, tandis que la fonction de pourvoir ne saurait dignement s'accomplir que d'après sa décomposition normale en vouloir et pouvoir. Le patriciat devient le siége essentiel de la volonté, dans laquelle se condense l'ensemble de la vie objective, tant collective qu'individuelle. Voilà pourquoi le capital humain doit se concentrer chez cette classe directrice, chargée d'approvisionner les autres, suivant le mode qui convient à chacune d'elles. Quant aux abus spontanés d'une telle prépondérance, la religion positive tend à les contenir, d'après le type universel résulté du Grand-Être, dont la composition et la subjectivité repoussent toute volonté, pour faire toujours prévaloir des lois démontrables.

Cette destination spéciale du patriciat motive l'attribution complémentaire qui convient au prolétariat, comme agent direct de la puissance humaine. Un tel service, qui comporte seulement une responsabilité d'exécution, laisse l'esprit et le cœur assez libres pour appliquer la doctrine universelle au contrôle continu des abus propres aux préoccupations théoriques ou pratiques. La surveillance générale de l'existence collective par ceux qui souffrent le plus de ses perturbations s'étend même jusqu'aux déviations passagères où l'exagération du sentiment entraînerait la vie privée.

Telle est donc la constitution normale de la sociocratie : sous la présidence domestique des représentants de sa nature, l'Humanité range d'abord les interprètes de ses lois, puis les ministres de ses desseins, enfin les agents de sa puissance. Aimer, savoir, vouloir, pouvoir, deviennent les attributs respectifs de ces quatre services nécessaires, dont la séparation et la coordination caractérisent la maturité du Grand-Être. Mais, pour compléter cet aperçu fondamental, il faut joindre à la population humaine les libres auxiliaires, moraux, intellectuels, et

matériels, que lui fournissent les autres races sociables, destinées à diriger le service involontaire des forces purement physiques.

Une telle appréciation conduit à terminer ce chapitre en examinant le caractère propre à chacun des éléments sociocratiques, dont le moins éminent est le plus indépendant, suivant la loi de toute hiérarchie objective. Afin de simplifier leur comparaison, on peut les réduire à trois, en considérant l'office féminin comme la base individuelle de tout service collectif. Sous cet ascendant privé, la vie publique tend surtout à transformer assez le caractère égoïste de l'activité prépondérante pour qu'elle consolide et développe la synthèse altruiste. Les trois forces sociocratiques concourent spontanément à ce résultat général, chacune suivant sa propre constitution. Mais une telle transformation dépend surtout du patriciat, seul capable de rendre collective l'activité personnelle, d'après le trésor qu'il administre. Néanmoins, sa suprématie nécessaire resterait empirique et deviendrait abusive sans le pouvoir modérateur du sacerdoce qui, dépositaire spécial des richesses intellectuelles, systématise la vie objective en la rattachant à l'existence subjective. Enfin, la masse active, diversement liée à ces deux classes, constitue le régulateur spontané des conflits qui surgissent naturellement entre l'ascendant pratique et l'influence théorique.

Avant de caractériser chacun des trois éléments nécessaires de l'existence collective, il faut examiner l'impulsion morale que tous les serviteurs de l'Humanité reçoivent constamment de sa personnification domestique.

Quoique le sexe affectif ait toujours exercé plus ou moins cette sainte mission, il ne peut assez la développer que d'après une digne indépendance, graduellement préparée par l'ensemble de l'initiation humaine, mais réservée à la maturité du

Grand-Être. Cette condition devient tellement nécessaire que son accomplissement résultera spontanément d'une saine appréciation de la nature et de la destination des femmes, comme êtres intermédiaires entre les hommes et l'Humanité. Mais un tel changement n'exige pas seulement que leur office moral prévaille sur leur fonction physique, grossièrement dominante jusqu'à présent. Il suppose aussi la rectification préalable des opinions actuelles envers cette attribution matérielle qui fut d'abord jugée essentiellement masculine. On peut, à cet égard, apprécier la tendance continue de l'évolution humaine, d'après la théorie par laquelle l'Apollon d'Eschyle justifie Oreste devant Minerve, comparée à la doctrine qu'Harvey formula.

Malgré cette disposition croissante à regarder l'homme comme émané surtout de la femme, l'opinion générale n'a point, sous ce rapport, atteint encore l'état normal. Néanmoins, le mouvement antérieur indique une prochaine conviction de la prépondérance féminine envers la reproduction de notre espèce. A travers les notions confuses de la biologie, on reconnaît déjà que la participation masculine est très-inférieure à ce qu'annonce l'activité de son appareil. Je ferai cesser une telle discordance, dans le troisième chapitre, en attribuant à cet organe une autre destination principale. En second lieu, la remarque décisive de Franklin sur la communauté nécessaire des ancêtres un peu lointains représente naturellement les hommes comme étant, même physiquement, issus davantage de l'Humanité que de leurs familles respectives. Outre cette commune origine, la formation actuelle et spéciale doit aussi prendre un caractère collectif, d'après une sage reconstruction des notions, judicieuses quoique confuses, que l'anarchie moderne avait aveuglément rejetées envers l'influence nerveuse. Si, comme on n'en saurait douter, l'état cérébral de la mère modifie la constitution du fœtus, l'ensemble du milieu, matériel et social,

où la gestation s'accomplit, doit concourir, plus que chez les races moins éminentes, à produire chaque enfant de l'Humanité.

L'office physique de la femme devient donc une fonction collective, tant dans son origine et son exercice que d'après son résultat. Cette appréciation, déjà démontrable, tend à consolider la dignité domestique du sexe affectif. Mais, afin de mieux caractériser l'indépendance féminine, je crois devoir introduire une hypothèse hardie, que le progrès humain réalisera peut-être, quoique je ne doive examiner ni quand ni même comment.

Si l'appareil masculin ne contribue à notre génération que d'après une simple excitation, dérivée de sa destination organique, on conçoit la possibilité de remplacer ce stimulant par un ou plusieurs autres, dont la femme disposerait librement. L'absence d'une telle faculté chez les espèces voisines ne saurait suffire pour l'interdire à la race la plus éminente et la plus modifiable. Ce privilége s'y trouverait en harmonie avec d'autres particularités relatives à la même fonction, où la menstruation constitue surtout une amélioration décisive, ébauchée chez les principaux animaux, mais développée par notre civilisation.

Il serait superflu d'insister davantage sur une telle hypothèse, destinée seulement à faire ici pressentir combien la femme peut devenir indépendante de l'homme, jusque dans son office physique. En statique sociale, une supposition moins admissible m'a permis, sans aucune contestation, de mieux établir la vraie théorie de la propriété. C'est pourquoi j'espère que l'indication précédente surmontera bientôt d'empiriques répugnances, pour fortifier une doctrine également importante. Si l'indépendance féminine peut jamais atteindre cette limite, d'après l'ensemble du progrès moral, intellectuel, et même matériel, la fonction

sociale du sexe affectif se trouvera notablement perfectionnée. Alors cesserait toute fluctuation entre la brutale appréciation qui prévaut encore et la noble doctrine systématisée par le positivisme. La production la plus essentielle deviendrait indépendante des caprices d'un instinct perturbateur, dont la répression normale constitue jusqu'ici le principal écueil de la discipline humaine. Une telle attribution se trouverait dignement transférée, avec une responsabilité complète, à ses meilleurs organes, seuls capables de s'y préserver d'un vicieux entraînement, afin d'y réaliser toutes les améliorations qu'elle comporte.

On doit cependant reconnaître que l'institution sociocratique de la femme n'exige point ce perfectionnement hypothétique. Mais je suis ici dispensé d'une explication spéciale, que les trois volumes précédents ont assez accomplie, surtout dans mon discours préliminaire. En la résumant, il faut concevoir la juste indépendance du sexe affectif comme fondée sur deux conditions connexes, son affranchissement universel du travail extérieur, et sa libre renonciation à toute richesse. Car les préoccupations ambitieuses nuisent davantage aux femmes que les sollicitudes matérielles. Prêtresses domestiques de l'Humanité, nées pour modifier, par l'affection, le règne nécessaire de la force, elles doivent fuir, comme radicalement dégradante, toute participation au commandement.

Cette conviction fondamentale se trouvera naturellement consolidée et développée d'après l'éducation universelle, à laquelle les femmes présideront, quand elles l'auront assez appréciée et même reçue. Une telle préparation les mettra surtout en garde contre les séductions de la vanité, plus irrésistibles chez elles, quoique moins dangereuses, que celles de l'orgueil. En jugeant de près l'ensemble des connaissances réelles, elles sentiront mieux le prix de l'affection, et sa prépondérance nor-

male sur la spéculation, qui n'est vraiment destinée qu'à systématiser l'action. Leur aptitude synthétique, purement spontanée jusqu'ici, doit ainsi recevoir un digne développement. Mais il ne troublera point la destination féminine, et tendra seulement à mieux consolider la supériorité sympathique.

En faisant partout prévaloir le sentiment, la femme se trouve naturellement exposée à des déviations qui pourraient beaucoup troubler l'essor de l'intelligence et de l'activité, si son influence augmentait sans que son éducation fût d'abord améliorée. Mieux synthétique que l'homme, en tant que plus sympathique, elle est pourtant moins systématique, soit d'après sa constitution mentale, soit surtout en vertu de ses préoccupations affectives, toujours dirigées vers la réalisation immédiate et spéciale. Or l'éducation encyclopédique peut seule corriger assez une telle imperfection pour qu'elle n'altère point l'efficacité sociale de la femme dans l'état positif. Une saine appréciation de l'ordre universel fera comprendre au sexe affectif combien la soumission importe à la dignité. Quoique sagement restreinte à la vie privée, la femme doit assez concevoir la vie publique pour diriger l'ascendant du cœur vers la noble destination qu'il comporte. L'éducation positive, en prévenant l'excès du sentiment, est également propre à corriger les imperfections féminines qui concernent le caractère. Car, comme celles de l'intelligence, elles tiennent moins à la nature qu'au régime, et peuvent être assez réparées pour ne point entraver une existence aussi peu vouée à l'action qu'à la spéculation.

Telles sont les indications qui suffisent ici quant à la régénération sociocratique du sexe affectif. En consolidant, et même développant, sa spontanéité, la religion positive lui permettra d'acquérir une cohérence qui lui manque encore. Cette rénovation, dont l'ensemble réalisera les meilleures aspirations du moyen âge, trouvera peu d'obstacles chez les femmes quand

elles l'auront assez comprise, malgré les conditions intellectuelles et morales qu'elle leur impose. Les imperfections propres au sentiment ont, en effet, ce privilége, sur celles de l'intelligence et de l'activité, qu'il tend spontanément à les corriger aussitôt qu'il les a reconnues, parce qu'elles nuisent toujours à son but nécessaire. Quand la religion positive aura surmonté la principale difficulté de son avénement en instituant le sacerdoce de l'Humanité, la régénération féminine lui demandera moins d'efforts que celle du patriciat, et même du prolétariat.

D'après une telle appréciation, il faut maintenant caractériser la constitution sociocratique du pouvoir spirituel, intermédiaire normal des deux sexes.

Réservée au positivisme, quoique ébauchée par le catholicisme, la séparation décisive entre l'autorité théorique et la puissance pratique n'exige point ici de nouvelles explications. Je dois d'autant moins revenir, à cet égard, sur les notions propres au tome deuxième et complétées dans le suivant, que les deux conditions de l'indépendance du sacerdoce sont semblables à celles, ci-dessus rappelées, envers la femme. Ces éléments connexes du pouvoir modérateur ne diffèrent, sous ce rapport, que par le mode d'entretien, qui, domestique pour l'impulsion spontanée, devient civique, ou plutôt universel, quant à l'influence systématique, même lorsqu'il émane librement des sources privées. Mais la participation nécessaire du sacerdoce à la vie publique exige en lui plus de précautions que chez la femme envers la condition intérieure de l'indépendance normale, afin de surmonter assez les tendances de l'orgueil, plus nuisibles à son office que celles de la vanité. Sa renonciation à la richesse doit être complétée par l'entière gratuité de ses actes quelconques, qui, n'entraînant jamais des consommations spéciales, ne sauraient comporter un salaire, destiné toujours à remplacer les matériaux du travail.

Le caractère propre au sacerdoce ressort naturellement de sa comparaison générale avec celui qui convient à la femme. Plus sympathiques et plus synthétiques que le milieu pratique qu'ils doivent discipliner, les deux éléments de la spiritualité ne diffèrent entre eux que par la proportion de ces deux qualités, dont la première est plus féminine et la seconde plus sacerdotale. Cette diversité correspond : intellectuellement, à l'essor respectif de l'induction ou de la déduction, modifiant une commune aptitude à l'expression; moralement, à la prépondérance de l'attachement ou de la bonté, sous une tendance, équivalente mais distincte, vers la vénération. On peut même compléter ce parallèle en y combinant, avec le cœur et l'esprit, le caractère proprement dit, puisque le courage et la fermeté doivent prévaloir dans le sacerdoce et la prudence chez la femme. Un tel contraste, de nature et de situation, représente le perfectionnement de chaque élément modérateur comme consistant surtout à mieux cultiver les attributs de l'autre, d'après un digne accomplissement de leurs offices respectifs. De là résulte l'affinité spontanée qui se développe de plus en plus entre le sacerdoce et le sexe affectif. Elle se trouve enfin consacrée dans le positivisme, qui, faisant cesser la fatale anomalie du catholicisme, impose le mariage aux prêtres de l'Humanité, pour constituer le meilleur type de notre nature, en combinant dignement la vie privée et la vie publique.

Ainsi préparée, l'existence sacerdotale développera pleinement l'aptitude systématique, de manière à réagir sur l'essor sympathique, comme, en sens inverse, la sympathie dispose la femme à la synthèse. Le principal office du prêtre de l'Humanité consiste dans l'éducation encyclopédique qui doit compléter l'initiation domestique, afin de permettre une digne institution de l'opinion publique, destinée à consolider l'influence consultative du sacerdoce sur l'ensemble de notre vie. Or cette attribution fondamentale, où le pouvoir spirituel ne comporte aucune concurrence, exige et cultive la prépondance systématique de l'esprit synthétique, qui, chez la femme, reste purement spontané. Rien ne peut faire mieux apprécier la vraie valeur des diverses théories, qui sont nécessairement oiseuses quand elles demeurent étrangères à cette destination. Pour rectifier les habitudes résultées de la longue élaboration du préambule objectif qu'exigeait la religion positive, il suffira de réduire la culture scientifique à connaître l'ordre universel autant que le demande notre sage activité. Cette concentration résultera naturellement de la plénitude théorique qui caractérise l'éducation publique, où toute spécialité doit être écartée, sauf les développements ultérieurement propres aux besoins pratiques. Succédant à l'initiation affective, la préparation intellectuelle, toujours soumise d'ailleurs à la surveillance féminine, ne suscitera jamais la révolte de l'esprit contre le cœur, ordinairement due à des spéculations trop particulières.

Habitués à l'universalité d'après leur principal office, les prêtres de l'Humanité transporteront la même disposition dans les travaux théoriques qu'il pourra susciter. Leurs fonctions complémentaires envers la vie active achèveront d'y prévenir ou réparer les divagations abstraites. Toutefois, leur intervention sociale exigeant que l'aptitude intellectuelle se trouve combinée avec de rares qualités du cœur et du caractère, il faut pourvoir aux cas exceptionnels où l'insuffisante réalisation de cette alliance ne doit pas empêcher l'essor théorique. Dans ces anomalies, moins fréquentes qu'on ne le croit aujourd'hui, la sociocratie relègue parmi les pensionnaires du sacerdoce les natures incomplètes qui, faute d'énergie ou de tendresse, ne sont aptes qu'à la science. Quant aux spéculations spéciales qui pourraient passagèrement absorber les véritables prêtres, des dispenses convenables y pourvoiront suffisamment, sans altérer

jamais la prépondérance normale des dispositions synthétiques et sympathiques, toujours propre aux régulateurs de l'unité relative.

Outre l'impulsion féminine et la destination sociale, le sacerdoce positif se trouvera préservé de la dégénération théorique par une fusion nécessaire entre la philosophie et la poésie. Sans leur intime combinaison, la constitution sociocratique serait toujours exposée à de graves perturbations, d'après une rivalité naturelle entre la science et l'art, aspirant au gouvernement spirituel au nom de titres équivalents. Mais le sacerdoce de l'Humanité préviendra ces luttes en absorbant les deux aptitudes dans son universalité spontanée et systématique. Leur essor spécial ne pourra susciter que des travaux exceptionnels, ci-dessus prévus, quand la religion positive aura vraiment terminé la transition, de plus en plus révolutionnaire, qui nous sépare de l'état théocratique, seul normal jusqu'ici. Quant au dogme, l'office sacerdotal est principalement théorique; mais il devient surtout poétique envers le culte: le régime développe également les deux aptitudes, l'une dans la prédication et la consécration, l'autre pour la consultation et la discipline. Après que l'art eut secoué le joug théocratique, incompatible avec son essor décisif, la science dut aussi s'en affranchir, afin de construire la base objective de la religion finale. Néanmoins, la saine philosophie pressentant la subjectivité de la vraie synthèse, aspira toujours à reconstruire dignement l'universalité sacerdotale, quand cette double élaboration en aurait assez préparé le caractère définitif.

Indifféremment qualifié de philosophique ou de poétique, le sacerdoce positif doit compléter son domaine normal en y joignant toutes les fonctions qui, concernant directement l'homme, ne comportent aucune scission. Tel est surtout l'office médical, dont la séparation provisoire a graduellement produit une

dégénération mentale et morale qui rend urgente sa réintégration au sacerdoce. Une vénalité monstrueuse s'y combine avec une irrationnelle spécialité pour faire aveuglément méconnaître l'indivisibilité de notre nature, tant individuelle que collective. Mais le sacerdoce positif reprendra, d'après son initiation encyclopédique, cette attribution complémentaire, inséparable de son principal office, toujours relatif à l'existence humaine, envisagée sous un aspect quelconque. Néanmoins, un tel complément nécessite deux précautions spéciales, afin que la dignité pontificale ne se trouve jamais altérée par des travaux matériels et barbares. Redevenues subalternes, les fonctions chirurgicales seront transférées à leurs meilleurs organes, en appartenant aux constructeurs de leurs instruments, quand l'éducation encyclopédique les aura préparés à cultiver l'aptitude résultée de leur profession. La même préparation permettra de réserver les autopsies humaines au terrible fonctionnaire institué par l'Humanité pour l'extirpation des meurtriers, dont les corps suffiront aux vrais besoins de la science régénérée.

Cet aperçu de la constitution sacerdotale resterait incomplet si je n'indiquais point la solution spontanée d'une grave difficulté, relative à l'extension nécessaire de la religion positive aux diverses parties de la planète humaine. Une langue commune devient, en effet, la condition naturelle de cette universalité, comme l'explique le quatrième chapitre du tome deuxième. Son institution préoccupa les principaux penseurs, depuis que la révolution occidentale suscita des aspirations décisives à la régénération finale. Mais l'esprit métaphysique fit méconnaître la spontanéité d'une telle construction, qui, nécessairement fondée sur l'élaboration populaire, ne peut résulter que de l'adoption unanime d'une langue existante. Entre les divers idiomes de l'Occident, cette universalité doit appartenir à celui que la poésie et la musique ont le mieux cultivé, quand

les modifications convenables l'auront assez systématisé. Résulté du perfectionnement spontané de la langue propre aux meilleurs précurseurs de la sociabilité finale, il est le plus apte à lier dignement l'avenir au passé. Formé par la population la plus pacifique et la plus esthétique, seule pure de toute colonisation, il trouvera moins d'obstacles qu'aucun autre à la libre adoption que le sacerdoce positif devra lui procurer partout, en le consacrant au culte de l'Humanité.

Quoique ces diverses indications ne puissent être assez appréciées sans les développements réservés aux chapitres suivants, elles suffisent ici pour caractériser l'ensemble de la constitution sacerdotale. Il me reste à présenter des aperçus équivalents envers l'existence pratique, et d'abord quant au patriciat qui doit en diriger l'essor collectif.

Un tel centre d'action et de nutrition constitue la base spéciale de la Cité, comme la femme celle de la Famille, et le sacerdoce celle de l'Église. Propre à l'association moyenne, il ne peut être discipliné que d'après la réaction continue qu'exercent sur elle, par l'amour la société la plus intime, et par la foi la société la plus vaste; en sorte que sa régénération doit suivre la leur. Sa responsabilité nécessaire le détourne de l'existence affective, et sa juste préoccupation du présent lui fait négliger la culture spéculative. Il a donc besoin que l'impulsion féminine le ramène sans cesse vers la vraie source de l'unité, tandis que l'influence sacerdotale lui rappelle la subordination de la solidarité qu'il dirige envers la continuité qu'il méconnaît. Mais la réaction normale du pouvoir matériel sur le pouvoir moral et le pouvoir intellectuel n'importe pas moins à l'harmonie sociocratique. L'intelligence et le sentiment ne sauraient autrement éviter les déviations, oiseuses ou mystiques, vers lesquelles tend leur nature respective. Quand l'activité matérielle est devenue collective, sa prépondérance habituelle, loin

d'entraver l'essor moral et mental, peut seule lui procurer la consistance et la plénitude qu'il comporte.

D'après cette réaction assez expliquée, je dois caractériser ici le privilége par lequel mon appréciation abstraite a défini le patriciat comme siége essentiel de la volonté propre à la vie objective, dont elle constitue l'unique résumé.

Rien ne peut mieux indiquer comment ce pouvoir directeur concourt à la véritable unité, naturellement représentée dans un tel résultat, où convergent d'abord les impulsions affectives, puis les délibérations mentales, enfin les qualités pratiques. Quoique cette convergence soit rarement réalisée, elle ne pourrait surgir et durer sans l'ascendant nécessaire de la force concentrée, qui seul prévient ou surmonte les discordances propres à la complication de la nature humaine. C'est là que le Grand-Être exige le plus l'assistance de ses dignes serviteurs, pour suppléer à la principale insuffisance de sa constitution composée et subjective, d'où résultent des tendances, et même des desseins, mais jamais des volontés. L'ensemble des morts gouverne directement les pensées et les affections des vivants; tandis que l'Humanité ne nous pousse à vouloir que d'après les lois, artificielles ou naturelles, qu'elle institue graduellement. Or elles ne peuvent produire en nous que des impulsions générales, sans suffire jamais à nous inspirer des résolutions assez fixes et précises pour diriger notre conduite spéciale. Toujours relative à l'action directe, la volonté constitue la principale différence entre la vie objective et l'existence subjective.

Mais, pour vouloir avec énergie, il faut surtout pouvoir. C'est pourquoi les seules volontés habituellement efficaces résident chez les condensateurs nécessaires de la force matérielle, immédiatement destinée à développer l'activité. Leur principal devoir consiste à subordonner leurs résolutions spéciales aux lois générales, toujours exemptes d'arbitraire, que le Grand-Être impose

à l'ensemble de ses serviteurs. Quoique la puissance matérielle dispose à méconnaître ou dédaigner ce joug universel, il ne cesse jamais de la dominer, de manière à rectifier, tôt ou tard, les aberrations qu'elle suscite, en sorte qu'elles n'altèrent pas sa destination essentielle. D'abord propre à l'existence collective, la volonté s'étend jusqu'à la vie individuelle, d'après leur connexité nécessaire. En effet, l'irrésolution naturelle de la plupart des hommes ne pourrait habituellement cesser si les prescriptions du commandement, seules assez déterminées, d'ordinaire, ne venaient spontanément compléter celles de la fatalité. Pourvu que la soumission soit toujours ennoblie par l'amour, ce que le joug humain comporte mieux que l'empire extérieur, elle devient autant favorable au bonheur privé qu'au bien public.

L'office de volonté qui caractérise le patriciat exige d'abord des conditions matérielles, consistant surtout dans la concentration des richesses. Quoique l'existence industrielle tende naturellement vers cette condensation, la providence humaine peut et doit suppléer doublement aux principales imperfections de cet ordre spontané. Systématisant les dispositions de notre enfance, notre maturité développera sagement l'institution des dons, publics ou privés, pour créer les patriciens les mieux accessibles à la discipline sociocratique. En second lieu, la loi qui lie l'efficacité des richesses à leur concentration exige que chaque condensateur, artificiel ou naturel, étende son activité jusqu'aux limites de responsabilité que comporte l'ensemble de ses moyens. Outre qu'on diminue ainsi les frais de gestion, on augmente surtout les garanties qu'exige le bon emploi de la puissance matérielle, tant pour répartir que pour produire.

Néanmoins, un tel résultat doit davantage dépendre des conditions intérieures, qui sont aussi les plus modifiables. La principale concerne les impulsions affectives, parmi lesquelles il

faut reconnaître que les instincts égoïstes peuvent seuls produire habituellement des volontés assez énergiques pour diriger d'abord l'existence collective, puis la vie individuelle. C'est pourquoi, chez les patriciens, la religion positive consacre, en le réglant, un orgueil qui, partout ailleurs abusif ou puéril, devient ainsi la base d'un commandement nécessaire. Un digne sacerdoce écartera d'autant mieux les reproches d'un envieux empirisme, que ces ministres du Grand-Être, en subissant nos fatalités cérébrales, développent ordinairement un égoïsme moins ignoble que celui de leurs détracteurs. Abrités contre la cupidité par la richesse, ils ennoblissent le travail d'après un libre choix, émané surtout des meilleurs instincts personnels, les mieux liés aux penchants sympathiques et les plus accessibles aux réactions sociales. Mais ces dispositions naturelles ne sauraient dispenser le pouvoir modérateur de modifier sans cesse, par l'amour et la foi, l'énergique volonté qu'exige la destination du pouvoir directeur, afin de la rattacher, autant que possible, aux impulsions bienveillantes. Une telle régénération se trouve directement secondée par la concentration matérielle, qui, faisant mieux sentir l'ascendant du Grand-Être, excite la générosité des sentiments d'après la généralité des pensées et des actes.

Ainsi se régularise l'admirable phénomène qui reproduit sans cesse, avec une augmentation nécessaire, les éléments périssables du capital humain. Mais, pour que ce résultat général de la providence matérielle soit assez apprécié, je dois maintenant expliquer comment y concourent les divers ordres de la hiérarchie propre au patriciat.

Chaque élément du pouvoir modérateur est naturellement indivisible, vu l'uniformité de l'impulsion féminine, et la concentration propre à l'influence sacerdotale, que toute scission énerve, en détournant de la synthèse. Au contraire, le pouvoir

directeur doit toujours être multiple, d'après la spécialité de sa destination. L'autorité théorique commence nécessairement dans un seul cerveau, d'où procède graduellement son irradiation quelconque, la pluralité des interprètes n'y résultant que de l'extension d'un service constamment homogène. Mais la puissance pratique ne comporte qu'une concentration tellement limitée que chaque office industriel exige, dans son ensemble, beaucoup de chefs indépendants les uns des autres, et dont chacun pourvoit une faible population. Sans considérer cette décomposition secondaire, due à l'insuffisance individuelle, il faut apprécier ici la principale division du patriciat, d'après la diversité pratique.

Elle consiste à distinguer trois classes essentielles, suivant que l'action industrielle, de plus en plus concentrée, produit, élabore, ou transporte les matériaux convenables aux besoins humains. De là résulte la hiérarchie patricienne, naturellement conforme au principe universel du classement positif, d'après la généralité croissante et l'indépendance décroissante. L'impossibilité de la concentrer chez un seul chef devient alors évidente, non-seulement envers l'ensemble de notre planète, mais même pour chaque cité complète, où nul ne pourrait convenablement diriger à la fois l'agriculture, la fabrication, et le commerce. Néanmoins, l'organisation industrielle resterait impossible si le développement de l'office le plus concentré n'avait pas fait surgir une industrie encore plus condensée, qui se rattache à toutes les autres par la circulation des valeurs et l'essor du crédit. Ce suprême degré de l'abstraction pratique institue un patriciat destiné naturellement à la prépondérance civique, et même à constituer l'harmonie active des cités quelconques.

Toutefois, cette supériorité normale de la banque envers le commerce, la fabrication, et l'agriculture, pourrait encore

moins suffire pour rallier les diverses populations que pour discipliner chacune d'elles. Mais, sans dispenser aucunement de l'intervention continue du double pouvoir modérateur, un tel ascendant facilite son influence sur le pouvoir directeur, en la concentrant vers le suprême patriciat. En effet, celui-ci se trouvera, d'après l'éducation encyclopédique, habituellement rapproché du sacerdoce par la généralité de ses opérations, de manière à devenir l'inaugurateur civique des principaux rapports entre la science et l'industrie.

Une telle appréciation permet de compléter le tableau concret de la sociocratie en caractérisant le dernier de ses éléments nécessaires. Quoiqu'il soit le plus collectif, il se rapproche directement du premier, qui pourtant est le plus individuel; car les prolétaires ne forment pas davantage que les femmes une classe proprement dite. Il faut considérer le prolétariat comme le milieu général d'où surgissent les deux pouvoirs spéciaux, et qui doit contrôler leur exercice, parce qu'il en détermine la destination objective.

Rien n'est plus propre à caractériser l'existence populaire que son homogénéité spontanée, sous les influences continues qui tendent à la diversifier. Malgré la subordination croissante des travailleurs aux entrepreneurs, depuis la fin du moyen âge, le prolétariat ne participe point à la hiérarchie graduellement surgie dans le patriciat. La diversité des travaux, et même les différences nationales, y disparaissent devant la communauté de situation et de destinée. Cette similitude devient mieux appréciable d'après le contraste habituellement résulté des rivalités propres aux chefs pratiques. Elle n'est altérée maintenant que par la division qui subsiste entre les ouvriers agricoles et ceux des villes. Or, cette séparation tient moins à la diversité des offices qu'à l'infériorité morale et mentale de la population rurale. Quand l'éducation universelle effacera les

résultats passagers de l'inégalité d'évolution, tous les prolétaires, urbains et ruraux, sentiront leur conformité spontanée, directement liée au légitime succès de leurs communes aspirations.

On peut ainsi reconnaître que la masse populaire se trouve réellement dépourvue de tout caractère spécial, et développe seulement les traits généraux de l'humanité, dissimulés chez ses divers chefs, par leurs destinations respectives. C'est là que l'office propre laisse le mieux surgir la commune sollicitude envers l'harmonie civique, et même universelle, quand un digne loisir vient artificiellement compléter la disponibilité naturelle du cœur et de l'esprit. D'après la simplicité de leurs fonctions spéciales, les prolétaires constituent l'élément le moins synthétique de la sociocratie, tandis que l'insuffisance matérielle les empêche d'être aussi sympathiques que peuvent le devenir leurs chefs. Voilà pourquoi le prolétariat sera toujours enclin à protester contre ce classement officiel, afin de faire prévaloir le classement personnel, fondé sur le propre mérite, indépendamment de la situation sociale. Telle est la principale source des attributs et des dangers qui caractérisent l'influence populaire, également apte à régler ou troubler l'harmonie humaine, suivant la direction qu'elle prend.

La constitution sociocratique doit surtout systématiser la puissance du nombre, souvent perturbatrice dans son exercice passager, mais destinée à compléter, par son intervention continue, l'ordre normalement fondé sur la richesse et la sagesse. Une telle transformation dépend davantage des dispositions intérieures que des impulsions extérieures. Elle exige d'abord que le peuple renonce spontanément à tout emploi de la violence, en réduisant sa légitime résistance aux abus quelconques de l'autorité, temporelle ou spirituelle, au refus de concours ou d'assentiment, seule base de l'antagonisme sociocratique.

Il doit, en second lieu, se dégager assez de l'égoïsme collectif pour ne pas se regarder comme le but nécessaire de l'économie sociale. La religion positive lui fera sentir que, sauf d'indignes parasites, tous les hommes sont réellement collaborateurs dans une œuvre continue, qui ne concerne jamais un groupe quelconque, mais toujours l'ensemble de notre espèce. Au fond, la population objective travaille pour la partie future de la population subjective, dont la partie passée travailla pour elle. Quand le sacerdoce fera systématiquement prévaloir la continuité sur la solidarité, le prolétariat le secondera spontanément, d'après la tendance abstraite et désintéressée de son activité, principalement relative à l'avenir collectif.

Pour compléter les conditions intérieures de leur régénération, les prolétaires devront mieux contenir leurs instincts personnels, et développer davantage leurs penchants sociaux. Sous le premier aspect, leurs principaux efforts concerneront la cupidité, toujours excitée par leur situation, qui tend d'ailleurs à les préserver de l'orgueil et de la vanité, propres à leurs chefs pratiques et théoriques. Quand on sera partout garanti des nécessités oppressives, on sentira combien sont contradictoires les réclamations contre l'égoïsme et l'oisiveté des riches, tant que les pauvres érigent cette ignoble existence en but final de leurs propres travaux. Le sacerdoce disposera les prolétaires à flétrir toute tendance au déclassement, comme contraire à la dignité de l'office populaire, et funeste aux justes aspirations du peuple, toujours trahi par ses déserteurs. En second lieu, les plébéiens, mieux appelés au bonheur domestique que les patriciens et les prêtres, compléteront la culture de l'attachement par celle de la vénération envers tous leurs chefs, même pendant les conflits civils ou religieux. Bien que leur infériorité semble interdire l'essor d'une bonté toujours relative à la protection, leur office en comporte spécialement

un exercice décisif, puisqu'ils dirigent nos relations nécessaires avec les animaux. Ce double développement de l'existence sympathique se trouvera là placé, mieux qu'ailleurs, sous l'intervention continue du sexe affectif, dont le prolétariat fournira le meilleur type.

Quand ces conditions intérieures seront assez remplies, la constitution prolétaire se complétera d'après un digne accomplissement des conditions extérieures qui dépendent du sacerdoce et du patriciat. Elles concernent d'abord l'éducation, ensuite le travail, suivant les indications de mon discours préliminaire, complétées dans l'ensemble du présent volume. Destinée surtout aux prolétaires, l'instruction encyclopédique leur permettra de mieux développer à la fois leur activité spéciale, d'après les liens particuliers de l'industrie avec la science, et leur contrôle général, au nom de la doctrine universelle. Le tome deuxième a suffisamment caractérisé les conditions normales envers le travail, sauf les explications propres au quatrième chapitre du volume actuel. Je dois seulement ajouter ici que ces garanties ne concernent pas uniquement la sécurité matérielle, mais surtout la dignité morale et mentale, afin de permettre l'essor universel de la vie domestique, au nom de l'ordre comme du progrès. Ces diverses conditions se trouveront assez remplies quand, l'activité sédentaire ayant prévalu librement, le calme des cités industrielles ne sera plus troublé par un travail vagabond, qui manifeste à la fois l'incurie des supérieurs et la dégradation des inférieurs. Mais, suivant les indications précédentes, la constitution sociocratique du prolétariat ne peut atteindre cette plénitude qu'après l'avénement d'un vrai patriciat, quoique la régénération des plébéiens doive devancer, et même préparer, celle des patriciens.

Cet ensemble d'aperçus complète assez le tableau concret de la sociocratie pour confirmer l'aptitude abstraite de la religion

positive à régler dignement toutes les parties de l'existence humaine par la théorie fondamentale du Grand-Être. La constitution sociocratique offre ainsi le développement continu de la formule sacrée du positivisme, qui dès lors identifie la vie privée et la vie publique. Sous l'impulsion spontanée du sexe aimant, le patriciat et le prolétariat deviennent les organes respectifs de l'ordre et du progrès, dont la conciliation est systématisée par le sacerdoce.

D'après cette base générale, je vais, suivant le plan d'abord indiqué, consacrer le second chapitre à l'explication spéciale du culte qui doit régler l'existence affective en instituant le lien normal entre la vie objective et la vie subjective.

CHAPITRE DEUXIÈME.

TABLEAU GÉNÉRAL DE L'EXISTENCE AFFECTIVE,

OU

SYSTÉMATISATION FINALE DU CULTE POSITIF.

La nature et la destination de ce chapitre se trouveront assez caractérisées d'après l'explication préliminaire que son titre provoque, en plaçant le culte, non-seulement avant le régime, mais avant le dogme, dans l'ensemble de la religion positive. Cet arrangement insolite modifie l'ordre adopté par la théorie fondamentale du tome deuxième. Un tel changement doit donc être ici motivé spécialement. Pour cela, je puis me borner à l'indication des considérations qui me l'ont suggéré. D'après cette exposition, il paraîtra, j'espère, pleinement normal, et même caractéristique de la vraie religion.

Trop de déférence envers mes prédécesseurs catholiques m'entraîna spontanément à placer d'abord le dogme avant le culte, sans examiner si cette disposition était aussi conforme à la nouvelle synthèse qu'à l'ancienne. Une sollicitude exagérée pour la rationalité me fit ensuite maintenir un tel ordre, afin que le culte reposât sur sa base systématique. Mais l'application de l'arrangement primitif m'a graduellement prouvé qu'il n'est point assez synthétique.

D'abord, il se trouve contraire à la formule fondamentale du positivisme, où l'amour précède l'ordre, comme celui-ci le progrès : ces trois attributs constituent, en effet, les domaines respectifs du culte, du dogme, et du régime. Il est, en second lieu, démenti par la théorie générale de la nature humaine, qui place le sentiment avant l'intelligence et l'activité, ses deux ministres nécessaires. Enfin, il contredit la marche normale de l'éducation positive, successivement affective, spéculative, active.

Une telle discordance suffit pour motiver le nouvel arrangement, spontanément annoncé, dans le chapitre précédent, quand j'ai placé l'art avant la science. Tous ceux qui savent apprécier la prépondérance naturelle des questions d'ordre doivent pressentir l'importance d'une telle inversion, où se résume le contraste général entre le théologisme et le positivisme. Mais cette explication exige d'abord l'examen direct des motifs propres à l'arrangement primitif.

Il fut surtout prescrit par la nature fictive de la religion provisoire, où le culte, se rapportant à des êtres imaginaires, devait reposer sur le dogme qui seul les faisait assez connaître. Ce préambule nécessaire, qui resta spontané sous le polythéisme, devint systématique après la concentration monothéique. Néanmoins, un usage universel annonça déjà la prépondérance définitive du culte, d'après lequel fut habituellement désigné l'ensemble de la religion.

On doit donc regarder ce premier arrangement comme une altération passagère de l'ordre normal, quoique celui-ci ne pût prévaloir que quand l'adoration concernerait un être spontanément connu. Bien que l'éducation affective ne soit pas aujourd'hui dirigée vers la connaissance de l'Humanité, le chapitre précédent explique assez l'ensemble du dogme positif pour permettre d'exposer ici le culte sans aucune irrationalité.

Rien ne peut mieux caractériser l'état pleinement synthétique, où toutes nos connaissances, théoriques et pratiques, se condensent dans la morale. Destinée surtout à nous apprendre à vivre pour autrui, la religion doit essentiellement consister à régulariser la culture directe des instincts sympathiques. Elle se réduirait même à cela, si nos nécessités matérielles n'exigeaient point le double complément résulté d'abord du dogme puis du régime, afin de rendre artificiellement altruiste la réaction naturellement égoïste de notre activité continue.

Pour achever de motiver cet ordre définitif, il faut préciser davantage l'explication précédente de l'arrangement provisoire, en le représentant comme surgi seulement avec le théologisme proprement dit, sans aucun antécédent fétichique. En effet, dans le fétichisme, la religion se réduisait au culte, en vertu de sa pleine spontanéité, qui rendait le dogme purement intuitif, et bornait le régime à l'exercice sympathique, vu l'état rudimentaire de l'activité. L'ordre final de la religion positive consiste donc à systématiser l'usage instinctif de notre première enfance, en faisant irrévocablement cesser une anomalie particulière à la seconde, et surtout propre à notre adolescence.

Ce nouveau rapprochement entre deux synthèses extrêmes qui doivent définitivement se combiner résulte de ce que le culte y concerne également des êtres réels et directement appréciables. Quoique le domaine de l'adoration soit primitivement objectif et simple, tandis qu'il devient finalement subjectif et composé, cette différence n'affectera point la commune spontanéité des deux cultes, quand l'éducation positive aura suffisamment prévalu. Le positiviste adorant les produits et le fétichiste adorant les matériaux invoquent pareillement une suprématie protectrice, dont ils se forment seulement des notions distinctes mais conciliables.

Ainsi, les deux modes, instinctif et systématique, successivement propres à la religion universelle sont également étrangers à l'inversion qu'exigea provisoirement la synthèse intermédiaire, irrévocablement éliminée dans leur fusion finale. Tous deux offrent une correspondance naturelle entre le culte et l'existence, tandis que le théologisme, même polythéique, ne put jamais les faire assez concorder. L'ordre définitif des trois parties de la religion fournit donc une manifestation décisive de la supériorité synthétique du positivisme, et confirme la réduction normale de la loi d'évolution à notre tendance croissante vers l'unité.

Suivant ce préambule nécessaire, je dois ici traiter la religion comme consistant dans le culte, qui suffirait, en effet, pour nous discipliner, si notre situation pouvait devenir assez favorable. Bien que cette hypothèse ne soit pas pleinement réalisable, l'ensemble du progrès humain nous en rapproche sans cesse, en diminuant toujours la prépondérance des besoins matériels, d'après l'efficacité croissante des accumulations providentielles.

Toutefois, il faut instituer la suprématie normale du culte en ayant suffisamment égard à ses relations nécessaires avec le dogme et le régime, qui resteront constamment indispensables, quoique de moins en moins, à sa destination morale. Une telle harmonie se trouve assez indiquée par la formule positiviste, quand on considère ses trois termes comme correspondant aux trois parties du temps. Car l'amour, source directe du culte, concerne essentiellement l'avenir, tandis que l'ordre, domaine mental du dogme, procède surtout du passé, le progrès, but pratique du régime, se rapportant davantage au présent. Or, la considération de l'état futur tend toujours à mieux prévaloir, à mesure que l'activité devient plus collective. Pendant notre initiation, nous avons continuellement travaillé pour notre postérité, d'abord domestique, puis civique. Mais notre ma-

turité doit systématiser cet instinct, en le dirigeant toujours vers l'ensemble de nos descendants.

L'état normal de l'humanité se trouve dignement caractérisé par cette prépondérance de l'avenir, indiquant une activité réfléchie, qui suppose une prévision continue. Néanmoins, une telle appréciation, quoique annonçant la suprématie finale du culte, semble d'abord confirmer sa subordination intellectuelle envers le dogme, interprète nécessaire du passé sur lequel repose la conception de l'avenir. Pour dissiper cette apparente contradiction, il suffit de distinguer les deux constitutions, analytique et synthétique, que comporte la doctrine universelle.

En effet, le culte repose nécessairement sur la seconde, qu'il développe en l'idéalisant. Mais, loin d'exiger la première, il devient indispensable à son digne établissement. La prépondérance actuelle de celle-ci n'est qu'un résultat empirique de l'élaboration objective qui dut préparer la positivité. Notre maturité rectifiera ces habitudes provisoires, en subordonnant toujours l'analyse à la synthèse, d'après le vœu simultané du sentiment et de la raison. Alors les deux constitutions du dogme seront essentiellement destinées, suivant leur nature, l'une au culte, l'autre au régime. Or, ce partage équivaut au contraste entre l'institution subjective et l'appréciation objective de la doctrine fondamentale. Car, le dogme général de l'Humanité, reste indivisible tant qu'il sert de base directe à la morale; sa décomposition ne convient qu'en le considérant comme le résumé nécessaire de l'ordre universel.

Une telle explication prouve que les seuls motifs plausibles pour maintenir l'ancien arrangement des trois parties de la religion ne reposent que sur une vicieuse confusion entre la doctrine fondamentale et le dogme proprement dit. Celui-ci ne représente qu'une systématisation analytique, indispensable à l'activité, mais nécessairement subordonnée à la constitution

synthétique naturellement développée dans le culte, par lequel doit donc commencer l'étude rationnelle de l'unité positive. Toutefois, cette marche, seule pleinement normale, deviendrait impossible si le chapitre précédent n'avait point établi directement la théorie fondamentale du Grand-Être.

Pour faire mieux ressortir l'irrationalité des motifs qui maintiendraient la position du culte après le dogme, il faut ajouter que, en les supposant valides, ils conduiraient même à le placer après le régime, dont il exige aussi la notion générale, sous peine d'avortement. Mais il peut idéaliser les deux autres parties de la religion sans qu'elles aient encore reçu leur développement analytique, pourvu qu'elles soient assez caractérisées par la conception synthétique qui doit diriger leur systématisation finale. Toutes les notions objectives, d'abord cosmologiques, puis biologiques, enfin et surtout sociologiques, qu'exigeait la théorie du Grand-Être ont été suffisamment établies dans les trois volumes précédents, d'après l'ensemble de la science complétée. J'ai pu dès lors commencer le tome actuel par l'accomplissement direct de cette construction décisive, où les trois parties de la religion se trouvent simultanément instituées, afin que leurs études respectives deviennent dignement séparables. Le dogme et le régime ne seront assez systématisés que d'après cette élaboration spéciale, quand l'analyse objective aura complété la synthèse subjective qui pouvait seule la guider. Néanmoins, leur ébauche générale suffit pour permettre ici la construction directe de la principale partie de la religion, où la conception et le sentiment de l'unité se développent le mieux. Bientôt le positivisme rectifiera partout les habitudes provisoires résultées de la situation, orgueilleusement révolutionnaire, qui pousse la raison individuelle à construire la synthèse universelle indépendamment de toute préparation collective.

D'après l'explication préliminaire que je viens d'achever, je suis conduit à caractériser d'abord la destination du culte positif, ensuite sa nature générale, avant d'accomplir son exposition directe et spéciale, qui doit devenir le principal objet de ce chapitre.

Adorant l'Humanité pour la mieux servir en la connaissant davantage, le culte modifie nécessairement toutes les faces d'une existence dont l'ensemble se trouve représenté par la constitution du Grand-Être. Mais sa prépondérance normale sur les deux autres parties de la religion universelle résulte essentiellement de ce que son principal domaine consiste dans l'essor direct et continu des instincts sympathiques, seule source de l'unité positive. C'est après avoir ainsi caractérisé la sociolâtrie qu'on peut convenablement apprécier son influence spéculative, et même active.

Toute l'efficacité du culte positif repose sur la loi fondamentale qui fait résulter d'un sage exercice le perfectionnement continu des facultés humaines. L'adoration du Grand-Être les développe simultanément, en exprimant toujours nos émotions idéalisées. En effet, l'idéalisation des instincts altruistes consiste surtout à les purifier des impulsions égoïstes qui s'y mêlent ordinairement. Ainsi devenus pleinement communicables, leur expansion exige le concours continu de l'intelligence avec l'activité. Car elle n'exerce pas seulement la fonction du langage, mais aussi la contemplation, abstraite ou concrète, et même la méditation, tant déductive qu'inductive. Puisque tous les muscles propres à l'action extérieure se trouvent employés pour l'expression complète, elle exige donc l'ensemble de la vie active, considérée à la fois dans ses instruments musculaires et ses organes cérébraux. Même quand la manifestation reste purement phonique, sans aucune participation des gestes ou des attitudes, sa réaction s'étend à toutes les parties de ce système,

d'après l'intime connexité qui permet à chacune d'elles de remplacer l'influence cérébrale des autres.

Voilà comment le culte devient l'idéalisation synthétique de l'existence qu'il doit perfectionner. Outre qu'il en consacre toutes les parties, par leur concours direct à l'adoration du Grand-Être, il les coordonne suivant leur dignité normale, en faisant toujours prévaloir le sentiment sur l'intelligence, et celle-ci sur l'activité. Quoique cette aptitude se trouve ébauchée déjà dans la religion provisoire, elle appartient surtout au culte définitif, tant d'après sa pureté qu'en vertu de sa réalité. Car la synthèse fictive n'ayant jamais consacré les affections bienveillantes, qu'elle dut même nier depuis sa concentration monothéique, l'adoration théologique ne pouvait les cultiver qu'indirectement. Leur essor direct devient, au contraire, le principal objet de la sociolâtrie, vu la nature purement sympatique de l'être adoré; ce qui fait résulter, de l'ensemble du culte positif, la meilleure source de l'ascendant normal de l'altruisme sur l'égoïsme.

Cette appréciation a besoin d'être complétée par une comparaison directe entre l'expression et l'action, afin de prévenir tout reproche de mysticisme ou de quiétisme. La dégénération affective qui dispose à négliger les œuvres pour ne cultiver que les inspirations ne pouvait acquérir de gravité que sous le théologisme, où même elle résulta davantage de l'hypocrisie que de l'aberration, puisqu'elle fut bornée au déclin. Si la culture sincère, quoique indirecte, de la sympathie tendit à préserver d'un tel abus, il devient aisément surmontable quand la bienveillance se trouve directement cultivée d'après l'ensemble de l'adoration.

Outre les résultats spéciaux qui constituent sa destination essentielle, l'action influe davantage que l'expression sur l'excitation cérébrale de l'altruisme, parce qu'elle détermine un

exercice plus intense. Rien ne pourra donc équivaloir jamais à la pratique, même exceptionnelle, et surtout habituelle, des bonnes œuvres pour développer les instincts sympathiques. Mais l'expression possède sur l'action plusieurs avantages naturels, qui, malgré sa moindre intensité, la rendront toujours indispensable à l'essor affectif.

La première n'étant subordonnée qu'au dedans, tandis que la seconde dépend du dehors, celle-ci reste intermittente, et celle-là peut seule devenir continue, sous les diverses formes qu'elle comporte. Outre que l'action est moins facultative que l'expression, elle offre souvent une moindre pureté. D'abord elle exige presque toujours des efforts, théoriques ou pratiques, qui doivent altérer son résultat sympathique. Mais elle présente surtout une complication habituelle des motifs intéressés avec les impulsions bienveillantes. Cette double perturbation ne se trouve évitée que quand le cerveau consacre toutes ses forces à perfectionner l'unité d'après l'expansion directe de l'amour, sans poursuivre spécialement aucun but extérieur.

Un tel culte ne peut jamais conduire à dédaigner l'activité qu'il doit discipliner. Car il développe les affections qui nous poussent immédiatement au bien. Si la pratique semblait disposer à l'inertie, cette dégénération indiquerait nécessairement un défaut de sincérité.

Quand on décompose l'influence morale du culte positif d'après la diversité des trois instincts altruistes, on reconnaît qu'il tend surtout à développer celui qui, par son organe et sa fonction, se lie le mieux aux deux autres. Car l'exercice affectif directement résulté de l'adoration concerne essentiellement la vénération, non-seulement envers le Grand-Être, mais aussi pour ses dignes représentants, comme l'indique l'attitude dominante. Or cet instinct est à la fois le plus usuel, en tant que base normale de la vraie discipline, et le moins prononcé,

puisqu'il reste presque indépendant des réactions égoïstes. Il ne peut, d'ailleurs, s'exercer sans stimuler aussi l'attachement et la bonté, dont il constitue l'intermédiaire, statique et dynamique. Le langage témoigne spécialement une telle connexité, d'après l'admirable expression de *piété*, qui, directement propre au respect, s'étend spontanément à l'ensemble des instincts sympathiques. En outre, les deux autres affections altruistes se trouvent immédiatement excitées par une adoration toujours fondée sur la reconnaissance et l'amour. Quoique la bonté proprement dite suppose un protectorat quelconque, le culte positif la développe spécialement, surtout envers le Grand-Être, non-seulement par l'imitation du meilleur type, mais aussi d'après la nature de la suprême existence, qui ne peut jamais se passer de ses serviteurs.

Nécessairement affranchie des motifs intéressés qui dominaient l'adoration théologique, et même fétichique, la sociolâtrie accorde cependant aux instincts personnels la culture qu'exige leur concours normal à l'existence réelle. D'abord, elle les consacre directement, comme base continue de la conservation individuelle et première source de l'activité collective. En second lieu, leurs relations spéciales avec les penchants sociaux leur procurent, dans le culte positif, une excitation indirecte, qui ne peut jamais devenir abusive, parce qu'elle reste subordonnée à leurs réactions sympathiques. Cette consécration régulatrice s'applique surtout aux meilleurs instincts égoïstes, puisque l'orgueil et la vanité sont plus accessibles aux influences sociales. Mais elle s'étend à tous les autres moteurs personnels, dont chacun, sans excepter l'impulsion destructive, comporte des réactions altruistes.

Ayant assez caractérisé l'influence générale de la sociolâtrie sur l'existence affective, où réside son domaine propre, apprécié dans l'ensemble de ce chapitre, je dois maintenant ex-

pliquer son efficacité spéculative, d'abord esthétique, puis théorique.

Il suffit de bien définir l'art et le culte pour reconnaître aussitôt leur connexité nécessaire, empiriquement sentie par le théologisme, mais dont le développement systématique appartient au positivisme, qui cependant consacre sa spontanéité fétichique. Des deux parts, le perfectionnement constitue toujours le but direct des efforts quelconques. Mais le culte, poursuivant surtout le progrès moral, peut seul dégager l'art de sa prédilection naturelle pour la beauté physique, plus facile à représenter comme à sentir. En développant le charme propre aux affections altruistes, la sociolatrie ouvre à la poésie son meilleur domaine, qui ne put être qu'accessoirement abordé sous la synthèse égoïste. Outre cette affinité générale, le culte universel consacre spécialement les trois modes ou degrés d'un art quelconque, imitation, idéalisation, expression. Car il imite le meilleur type, et pourtant il l'idéalise toujours, en exprimant les émotions qu'il inspire. Réciproquement, si chaque adoration du Grand-Être, tant indirecte que directe, constitue nécessairement une œuvre poétique, l'art devient, à son tour, le complément essentiel du culte de l'Humanité, qui se l'incorpore irrévocablement.

En faisant cesser l'anarchie dégradante qui résulta de la rupture du joug théocratique, cette incorporation doit autant développer l'art que le discipliner et l'ennoblir. La fusion, spontanée et systématique, des fonctions esthétiques dans l'office sacerdotal préviendra toujours la dégénération à laquelle se trouve exposée toute existence vouée exclusivement à l'expression. Quand la langue de Dante et d'Arioste sera devenue d'abord sacrée, puis universelle, elle aura graduellement acquis toutes les qualités complémentaires qui lui permettront de fournir un digne organe aux perfectionnements poétiques réservés à la maturité du génie humain. Outre ces efforts exceptionnels, propres aux meilleurs types du sacerdoce, elle dirigera, chez tous les admirateurs du Grand-Être, l'expression habituelle des émotions privées et publiques. Son aptitude musicale instituera spontanément une transition normale entre l'art fondamental et le principal de ses compléments spéciaux, que l'éducation positive rendra partout familier, afin de perfectionner l'ensemble du culte. Mais la prépondérance croissante de l'expression phonique ne fera jamais négliger le langage plastique, dont les trois modes, quoique moins sympathiques, sont plus synthétiques, suivant la nature des sens correspondants. Indépendamment de sa propre destination, chacun d'eux, et surtout la peinture, fournira toujours à l'adoration positive un précieux complément, vulgarisé par l'éducation normale.

Cet ensemble d'indications suffit pour caractériser la réaction esthétique de la sociolâtrie, sauf les développements propres au reste de ce chapitre. Mais l'efficacité théorique exige plus d'explications; puisque, si le culte absorbe l'art, la science ne se fond que dans le dogme.

On ne peut bien apprécier une telle influence qu'en la répartissant entre la méthode et la doctrine, trop souvent confondues, même par les philosophes.

Sous l'aspect logique, l'efficacité du culte est supérieure à celle de l'art proprement dit, qui déjà surpasse, à cet égard, la science, presque bornée aux signes jusqu'ici, tandis que la poésie les combine avec les images. Une telle combinaison n'est encore instituée théoriquement qu'envers le domaine mathématique, où même elle ne surgit que depuis la rénovation cartésienne. Mais, quoique l'art la développe nécessairement, sa source normale réside dans le culte, où les signes sans images ne suffisent jamais aux expansions. Résultée spontanément du

fétichisme, et spécialement cultivée par le théologisme, cette alliance appartient surtout au positivisme, qui dirige la principale adoration vers des êtres pleinement subjectifs. Néanmoins, la supériorité logique du culte de l'Humanité doit essentiellement consister dans son aptitude exclusive à compléter la combinaison des signes avec les images en la subordonnant aux sentiments. Quoique le théologisme, surtout monothéique, eût naturellement ébauché ce concours final des moyens généraux de faciliter l'élaboration mentale, il n'y pouvait directement introduire que les affections les moins propres à seconder la pensée. En systématisant et développant la consécration spontanée que le fétichisme accordait aux instincts sympathiques, le positivisme institue seul la vraie logique, envers laquelle le culte restera supérieur au dogme, puisqu'il coordonne mieux ses trois éléments.

Une équivalente supériorité ne saurait avoir lieu quant à la doctrine, dont l'essor spécial appartient au dogme proprement dit. Néanmoins, même à cet égard, l'efficacité théorique du culte, surtout positif, doit sembler incontestable à quiconque ne confond pas l'instruction avec l'intelligence. En effet, le culte développe seul la constitution synthétique de la doctrine universelle, directement émanée de la théorie fondamentale du Grand-Être. C'est par la sociolâtrie que la morale transmet à la sociologie cette base générale, dont l'élaboration analytique doit ensuite guider la sociocratie, afin de réaliser la religion. Mais, outre cette universelle destination, la réaction théorique du culte s'étend spécialement sur la meilleure partie du domaine dogmatique. L'ébauche des lois morales, et même intellectuelles, ne put réellement émaner jamais que de l'impulsion féminine et de l'inspiration poétique, naturellement combinées dans le culte ; en réservant à la science la découverte des lois physiques d'après l'initiative pratique. Or, le positivisme, plus

réel et plus pur que le théologisme, doit mieux développer une telle aptitude, puisque l'élaboration sociolâtrique exige une attention continue aux relations affectives et mentales.

L'efficacité générale du culte positif étant assez appréciée, d'abord envers le sentiment, puis quant à l'intelligence, je dois achever de la caractériser en l'étendant jusqu'à l'activité.

Quoique cette dernière réaction soit naturellement inférieure aux deux autres, elle doit être spécialement examinée ici. L'influence du culte ne devient prépondérante que pour l'essor du sentiment ; celui de l'intelligence appartient surtout au dogme ; au régime est réservé celui de l'activité. Néanmoins, la préparation sociolâtrique convient à la vie pratique comme à l'existence théorique, afin de mieux développer en disciplinant davantage.

Primitivement inspirée par la personalité, l'activité, même collective, exige une épuration continue, que le culte peut seul procurer. L'orgueil pratique empêche moins que la vanité théorique de sentir dignement un tel besoin. Quoique le théologisme ait empiriquement ébauché cet office, son développement systématique appartient au positivisme, seul fondé sur la vraie connaissance de la nature humaine. Outre que le culte de l'Humanité dirige toutes les qualités pratiques vers la noble destination dont la prépondérance spontanée de l'égoïsme tend toujours à les détourner, il stimule spécialement chacune d'elles par un exercice continu. Cette influence devient surtout sensible envers la plus éminente, puisque l'adoration exige une persévérance sans laquelle son efficacité morale avorte ou disparaît, ne pouvant surgir et durer que d'après une longue application. Mais la réaction du culte s'étend jusqu'au courage, et même à la prudence, vu l'énergie et la circonspection que demandent souvent les effusions, tant privées que publiques. Fidèle interprète des relations humaines, le langage a, depuis le moyen âge, con-

staté cette triple réaction en qualifiant de *pratique* l'exercice du culte, où des efforts plus assidus, quoique moins intenses, préparent dignement l'activité réelle.

D'après le concours des trois appréciations que je viens d'accomplir, on reconnaît la compétence spéciale de la sociolâtrie envers chaque partie de l'existence qu'elle doit discipliner en l'idéalisant. Ainsi, le domaine du culte positif devient pleinement universel, comme celui de la religion qu'il caractérise et développe; tandis que le dogme, et même le régime, malgré leurs réactions générales, ont des attributions plus circonscrites. En complétant la positivité par la fétichité, toutes les scènes de la vie, individuelle ou collective, comportent des effusions ou des consécrations toujours efficaces, puisque l'essor du sentiment dépend davantage de son exercice intérieur que de ses résultats extérieurs. Cependant, l'institution systématique du culte public et privé ne saurait concerner que les modes et degrés essentiels de chaque existence. On ne peut rien préparer envers les incidents secondaires et les événements exceptionnels, où le sacerdoce doit réserver aux vrais croyants l'application spontanée des règles sociolâtriques. Pour ces cas accessoires, la formule fondamentale du positivisme dirige suffisamment l'adoration spéciale, qui pourrait même se borner souvent à l'énoncer convenablement. Mais cette expansion peut être perfectionnée par des signes universels, que je dois maintenant indiquer; ce qui prouvera que, jusque envers un tel complément, le culte positif surpasse l'adoration théologique, d'où pourtant émana cet heureux usage.

Afin de mieux développer l'aptitude nécessaire de la formule positiviste à représenter toujours la constitution humaine, il convient ordinairement de l'énoncer en touchant successivement les principaux organes que la théorie cérébrale assigne à ses trois éléments. Les siéges respectifs de l'amour, caractérisé

surtout par la bonté proprement dite, et de l'ordre, qui dépend essentiellement de la méditation déductive, se trouvent pleinement contigus. Celui du progrès, principalement relatif à la fermeté, leur succède dans la ligne médiane, mais après l'organe de la vénération, sans susciter aucune confusion religieuse, vu l'intime connexité de ces divers attributs. De là résulte le signe positiviste, plus normal et plus efficace que ceux des différents monothéistes, comme pouvant mieux dispenser de réciter la formule qu'il résume. Il peut lui-même se réduire à l'énonciation des trois nombres qui marquent les rangs des organes correspondants, puisque la hiérarchie cérébrale représente la destination par la position. Enfin, la formule positiviste comporte numériquement une autre symbolisation, fondée sur les propriétés des trois nombres sacrés, ordinaux ou cardinaux. On voit, en effet, d'après le volume précédent, que le premier, symbole de la synthèse, représente aussi la sympathie; tandis que le second indique l'ordre, défini par l'arrangement, toujours binaire : le dernier, propre à toute évolution, exprime naturellement le progrès.

Malgré que la destination du culte de l'Humanité soit assez définie maintenant, je ne dois pas procéder à l'exposition sociolâtrique sans avoir établi la théorie générale de la vie subjective, à laquelle se rapporte surtout l'adoration positive.

Il faut d'abord caractériser une telle existence, en la comparant à celle qui lui sert de base. Leur fusion ne pouvant concerner que les résultats et jamais les facultés, le plus objectif des trois éléments propres à la constitution personnelle ne saurait participer à la perpétuité subjective, tandis que les deux autres en sont pleinement susceptibles. Car l'activité proprement dite étant surtout destinée à modifier le dehors, elle ne peut aucunement appartenir à l'existence indirecte. Mais l'intelligence et le sentiment ne se rapportant qu'au dedans, leurs

résultats peuvent passer dans un autre cerveau, de manière à s'y confondre avec ceux qui lui sont propres, quand les deux êtres se trouvent assez compatibles. Quelles que soient les réactions, mentales et morales, de cette combinaison intérieure, le nouveau siége peut seul la manifester; en sorte que l'élimination subjective de l'activité s'étend même à celle qui fournit les moyens d'expression. Toutefois, l'efficacité cérébrale de l'incorporation ne se borne point aux régions affective et spéculative, où réside son domaine direct : elle doit aussi modifier indirectement la région active, d'après sa liaison avec les deux autres. Une telle combinaison, quoique nécessairement binaire, peut successivement s'accomplir avec beaucoup d'êtres différents, dont les subjectivités concourent à diriger l'objectivité de leur commun organe.

Voilà comment plusieurs âmes viennent spontanément siéger dans un même cerveau, quand son pouvoir sympathique est assez assisté par l'esprit synthétique. Leur convergence peut animer à la fois tous les siéges qui remplissent suffisamment ces deux conditions de l'assimilation subjective. Cette fusion permet cependant de discerner chacune d'elles d'après son influence caractéristique, quoique la distinction soit assez difficile pour devenir quelquefois équivoque.

Tel est le double phénomène d'identification et de conservation qui constitue le meilleur privilége de l'humanité. Chaque cerveau s'assimile les conceptions et les sentiments de tous ses semblables, mieux que chaque corps ne s'associe les divers matériaux alibiles. D'une autre part, l'âme qui laissa de dignes résultats acquiert en autrui l'immortalité subjective qui perpétue, et même développe, ses services objectifs.

L'élimination de l'activité, dans chaque fusion affective et spéculative, éteint nécessairement la volonté chez tous les êtres incorporés, et la rend exclusivement propre au siége commun

de leur existence indirecte. Car l'action immédiate et spéciale exige l'unité de résolution, malgré la multiplicité, souvent inextricable, des sources de chaque dessein. Pendant la vie objective, tout serviteur de l'Humanité devient l'instrument de sa providence, sans altérer une individualité toujours résumée par la volonté.

Considérée envers chacun des êtres incorporés, l'identification subjective doit écarter toute tendance divergente, pour conserver seulement les attributs assimilables. Ainsi, l'âme absorbée subit toujours une idéalisation spontanée, qui, peu compatible avec les imperfections propres à l'état objectif, ne peut ordinairement suffire qu'après la mort. La poésie indiqua cette condition avant la philosophie, dans l'admirable fiction où, pour se régénérer, on s'abreuve d'abord au fleuve d'oubli, puis à celui qui rend seulement le souvenir du bien. En se purifiant à l'état subjectif, l'union y devient aussi plus profonde et plus continue. Quand l'âme incorporée peut assez améliorer l'un des cerveaux qui la font revivre, elle participe à la perpétuité qu'il obtient. Par cette suite de résurrections, l'immortalité subjective, sans pouvoir jamais devenir absolue, ne comporte d'autres limites générales que celles de la durée assignée au Grand-Être d'après l'ensemble de l'ordre qu'il résume. Malgré la multiplicité croissante, soit des âmes réunies dans chaque cerveau, soit des siéges de chacune d'elles, la perpétuité se partage et se dissémine sans se déprécier, puisqu'elle suppose l'abnégation personnelle et la consécration spontanée au service continu de l'Humanité.

Pour compléter cet ensemble d'aperçus sur la nature et la destination de l'existence subjective, il faut indiquer les trois modes ou degrés qui lui sont propres. Le premier concerne les âmes objectivement connues du cerveau qui les perpétue. Dans le second, l'incorporation est seulement fondée sur les résul-

tats, sans aucune relation personnelle avec leurs auteurs. Enfin, le troisième fait déjà vivre subjectivement des êtres qui n'ont point encore d'existence objective. Tel est l'accroissement normal de subjectivité qu'exigent nos relations simultanées avec le présent, le passé, l'avenir, quand la conception et le sentiment de l'Humanité s'étendent autant que le demande son digne service. Quoique l'existence indirecte devienne aussi moins intense et moins nette, elle comporte assez de réalité pour se trouver toujours exempte d'arbitraire, de manière à produire les réactions morales et mentales qui conviennent à sa destination.

D'après cette suite d'indications, je dois achever de caractériser la vie subjective en déterminant les lois qui lui sont propres.

Elles résultent directement de sa subordination nécessaire envers l'existence objective. L'ordre universel qui domine celle-ci devient ainsi le régulateur indirect de celle-là. Mais son empire subjectif ne peut être bien apprécié qu'en séparant les lois intérieures des lois extérieures. Car l'existence indirecte se trouve entièrement affranchie de l'ordre physique, tant vital que matériel, tandis qu'elle reste pleinement soumise à l'ordre intellectuel et moral, qui dès lors y ressort mieux. Son affranchissement des lois extérieures s'étend jusqu'au domaine mathématique, dont les règles les plus générales, même envers l'espace et le temps, deviendraient souvent incompatibles avec l'état subjectif. Une telle indépendance se développe quand les représentants de tous les pays et de toutes les époques siégent simultanément dans un seul cerveau. Quoique les lois numériques soient les plus universelles, l'existence subjective s'en affranchit aussi; puisque chaque âme absorbée occupe à la fois plusieurs siéges, dont chacun peut la reproduire sous diverses formes.

Mais, au milieu de toutes ces altérations, l'ordre proprement

dit, c'est-à-dire l'arrangement, demeure toujours immuable. Jamais on ne place avant ce qui vient après, ou réciproquement, ni dans l'espace, ni même dans le temps. Tous les changements subjectifs, sans excepter les cas maladifs, se réduisent donc, comme les variations objectives, à de simples différences de degré, suivant la loi générale de la modificabilité, complément nécessaire du dogme positif.

Afin de mieux apprécier l'indépendance naturelle de l'état subjectif envers les lois physiques, il faut la considérer spécialement à l'égard de la vitalité, qui, plus rapprochée de l'humanité que la matérialité, semble devoir persister davantage. Quoique l'être absorbé se trouve affranchi des influences corporelles qui lui furent propres, sa résidence dans un autre cerveau paraît l'assujettir à celles que celui-ci subit. Pour dissiper cette contradiction apparente, il suffit de rappeler que l'identification et la conservation ne concernent point les fonctions, mais seulement leurs produits communiqués. Dès lors, quelques modifications, même maladives, que les réactions corporelles puissent exercer sur les opérations cérébrales, les résultats de cette transmission n'en sont pas plus altérés que ceux des impressions extérieures. Sans une telle indépendance, on ne saurait concevoir le phénomène fondamental de la continuité cérébrale, supérieure aux perturbations quelconques, y compris le délire, passager ou durable, du sommeil ou de la folie.

On peut ainsi reconnaître la prééminence de l'état subjectif, où se réalise, avec plus de plénitude et de pureté, le rêve théologique des âmes dépourvues de corps. La dignité de l'ordre humain y devient irrécusable, puisque les plus nobles fonctions y persistent indépendamment de l'ordre extérieur, auquel leur nouveau siége est seul soumis. Homère, Aristote, Dante, Descartes, etc., ne cesseront jamais de revivre ainsi dans chaque

cerveau capable de les absorber, pour y produire des résultats souvent supérieurs à ceux de leur vie objective.

Tel est le mode fondamental suivant lequel les morts gouvernent de plus en plus les vivants, en introduisant leur fixité caractéristique au-dessus de la versatilité propre à l'existence directe. L'ordre et le progrès exigeant également cette fusion croissante, il importe de reconnaître qu'elle dépend surtout du sentiment, même quand elle semble bornée à l'intelligence. Car les instincts sympathiques contribuent davantage à la produire que les facultés synthétiques; comme le montre l'initiation individuelle, où la confiance suffit pour transmettre la plupart des résultats essentiels, sans autre exercice mental que celui du langage. Une telle communication ne peut, sans doute, fructifier que d'après les efforts intellectuels du cerveau qui la subit. Mais l'efficacité des notions transmises devient tellement indépendante de leur source quelconque, que celles dont les preuves sont ignorées inspirent souvent une confiance supérieure à la foi résultée de la démonstration. Il suffit de citer la doctrine du double mouvement de notre planète pour constater que les principales réactions d'une opinion ne s'opèrent pas chez ses fondateurs, ni même dans les cerveaux qui la reçurent par conviction sans persuasion. Quoique indispensable envers l'intelligence, cet éclaircissement serait superflu quant au sentiment, qui doit naturellement prévaloir pour la fusion affective, souvent poussée jusqu'à déterminer un actif dévouement, même collectif, au type incorporé.

L'explication précédente vérifie spontanément la supériorité synthétique du culte, où le dogme fondamental étant toujours conçu dans son ensemble, son étude la mieux approfondie se trouve suscitée par l'adoration systématique.

Sans un dernier éclaircissement, cette théorie pourrait exposer à de vicieuses exagérations sur l'indépendance de la vie

ubjective envers les lois physiques. Quand l'âme absorbée s'affranchit de l'ordre extérieur, il continue d'affecter l'image de l'être incorporé. Malgré que cette représentation ne devienne jamais indispensable à l'efficacité mentale, ou même morale, de chaque fusion, elle augmente toujours l'intensité des réactions cérébrales, qui se trouveraient autrement réduites à ne procéder que d'après les signes. L'adoration doit surtout être concrète, afin de rester mieux synthétique. Il importe donc d'y constituer les images en respectant toutes les conditions physiques qui peuvent les rendre plus nettes et plus vives. On peut excuser la poésie, surtout ancienne, de témoigner son indépendance en violant, sans aucun besoin, les lois matérielles, et même vitales. En réservant cette faculté pour les cas convenables, l'état normal exige, envers l'ordre extérieur, plus de respect subjectif que pendant une initiation restée essentiellement étrangère à la connaissance de l'économie naturelle.

Ce complément d'explication conduit à caractériser l'idéalisation qui résume l'état subjectif. Elle doit surtout s'accomplir en écartant les imperfections, sans introduire des qualités. L'ordre artificiel devient ainsi, suivant la règle positive, une heureuse extension de l'ordre naturel. Dans l'idéalisation spontanée, le type incorporé se trouve affranchi des lois extérieures qui dominaient sa vie objective. On doit donc le perfectionner en le dépouillant aussi des divers défauts, moraux, intellectuels, et même physiques, qui troublent ses principaux caractères; mais il faut respecter toutes les conditions de sa réalité subjective. Néanmoins, cette idéalisation par soustraction reste compatible avec une rare adjonction de quelques attributs, surtout extérieurs, pourvu qu'ils soient toujours secondaires et vraisemblables. Une sage combinaison des deux modes permet d'instituer des transpositions où le cœur et l'esprit peuvent

mieux apprécier l'être incorporé, selon des éventualités qui ne s'étaient point réalisées, quoique pleinement normales.

D'après cette construction de la théorie propre à l'existence subjective, je dois maintenant aborder l'exposition directe qui constitue le principal objet de ce chapitre. Mais, en commençant l'explication normale du culte positif, j'éprouve un besoin spécial de glorifier l'angélique inspiration qui dirigea sa fondation graduelle. Neuf ans d'une adoration continue, qui devint purement subjective après une seule année de chaste initiation, m'ont spontanément procuré les notions que je vais systématiser; de manière à prouver déjà l'efficacité, mentale et morale, d'une digne identification.

Il faut d'abord décomposer le culte en public et privé, suivant qu'il concerne directement le Grand-Être ou seulement sa meilleure personnification, quel que soit d'ailleurs le mode, individuel ou collectif, du pieux exercice. En second lieu, le culte privé se partage naturellement en personnel et domestique, comme l'existence correspondante. De là résulte une progression sociolâtrique où chaque âme se lie successivement à la Famille, à la Patrie, à l'Humanité, pour régulariser la culture des dispositions qui font davantage sentir et comprendre le Grand-Être afin de le mieux servir. Une telle préparation permet seule de charmer, et même de sanctifier, tous les actes humains, en retrouvant partout la suprême existence, quand la positivité se trouve assez complétée par la fétichité. Mais cette extension spontanée, tant habituelle qu'exceptionnelle, qui dépassera celle de tous les cultes provisoires, ne comporte point d'institutions spéciales, sauf envers les cas suffisamment liés au cours normal de la vie humaine.

Base directe du système sociolâtrique, le culte personnel consiste surtout dans l'intime adoration du sexe affectif, d'après l'aptitude naturelle de chaque digne femme à représenter l'Humanité. La suprême existence ne peut, en tant que composée, devenir assez appréciable qu'en se personnifiant. Tous les vrais serviteurs du Grand-Être sont plus ou moins susceptibles de le représenter, chacun suivant son principal attribut. Mais la femme, où prévaut la sympathie, source essentielle de l'unité, doit fournir la meilleure personnification d'un ensemble fondé sur l'amour. Image spontanée de la famille, elle peut seule représenter dignement toute existence composée : l'instinct universel l'érigeait en emblème de la Patrie, avant que le sexe affectif fût assez apprécié pour personnifier l'Humanité.

Voilà donc la source privée où chaque serviteur du Grand-Être doit habituellement retremper son âme afin de se mieux adapter à sa destination sociale. Les préoccupations journalières de la vie réelle, théorique ou pratique, exigent un fréquent recours à l'existence idéale qui résulte de cette adoration concrète de l'Humanité, pour ne point altérer la meilleure base du devoir et du bonheur. D'après la nature d'un tel besoin, il ne peut être convenablement satisfait que par un type domestique, sauf les cas exceptionnels où l'insuffisance de la famille oblige à chercher ailleurs une digne image du Grand-Être. Or, l'ordre normal dispense spontanément d'un choix aussi difficile, en ralliant toutes les affections de chacun autour de celle qui lui fournit nécessairement la première personnification de l'Humanité. Malgré les efforts du théologisme, surtout monothéique, pour altérer le cours naturel de l'initiation humaine, la fétichité propre à notre enfance ne cessa jamais de diriger l'adoration primitive vers la mère. Consacrant et développant cette disposition spontanée, le positivisme y trouve la première base du culte systématique de l'Humanité. Tel est le mode naturel suivant lequel notre mère doit ordinairement devenir notre meilleure patronne, en prolongeant son double

office de protectrice et modèle, indiqué par l'heureuse ambiguïté de cette qualification.

Mais cette image prépondérante de l'Humanité ne saurait habituellement suffire à la personnification du Grand-Être. Car, elle n'excite directement que la vénération, et ne résume que les relations avec le passé. Pour représenter aussi le présent et l'avenir, l'adoration fondamentale exige un double complément, également fourni par la famille, dans l'épouse et la fille, afin de cultiver spécialement l'attachement et la bonté. Le culte intime résume et consacre ainsi la constitution naturelle de l'altruisme, l'économie domestique, et l'ensemble des relations sociales, envers nos supérieurs, nos égaux, et nos inférieurs. Néanmoins, cette triple représentation du Grand-Être manquerait de consistance et de netteté sans la présidence continue de l'image maternelle. Sa prépondérance nécessaire étend à l'union subjective, même envers son mode le plus simple et le plus parfait, le besoin normal d'une hiérarchie dans toute association. Un tel complément permet au patronage fondamental de convenir également aux deux sexes, pourvu que chacun d'eux emprunte à l'autre les deux types supplémentaires; afin de mieux cultiver la tendresse ou l'énergie, suivant l'insuffisance propre à chaque cas.

La marche naturelle de cette constitution conduit à caractériser l'état normal des trois types quand le culte se trouve pleinement développé; ce qui, d'après les indications précédentes, ne doit ordinairement se réaliser qu'à l'âge de la maturité complète. Alors, le premier type est communément devenu subjectif, tandis que le dernier reste objectif, le second pouvant également offrir les deux modes. Or ce mélange naturel développe, loin de l'altérer, l'efficacité cérébrale du culte intime, que la subjectivité rend plus pur et l'objectivité plus vif.

Envers les cas exceptionnels, l'économie domestique fournit d'abord une compensation spontanée à l'insuffisance spéciale de l'un quelconque des trois types généraux. Car cette constitution normale du culte personnel n'utilise point la sœur, dont le caractère n'offre pas habituellement assez de netteté ni de fixité pour que son adoration prévale sur aucun des patronages naturels. Mais une telle ambiguïté permet ordinairement au moins prononcé des types féminins de s'adjoindre, suivant les cas, à chacun des trois autres, pour fortifier l'influence sans diviser l'affection. Son assistance est donc susceptible de suppléer à l'insuffisance exceptionnelle de la mère, de l'épouse, ou de la fille, que la sœur peut également remplacer. Une telle substitution ne saurait pourtant suffire toujours aux anomalies, même quand l'anarchie occidentale aura pleinement cessé. Dans ces cas extrêmes, rien ne dispensera jamais de chercher quelquefois hors de la maison tous les types essentiels de l'adoration intime, pour l'âme capable de se construire dignement une famille subjective. On pourra trouver chacun d'eux parmi les protecteurs, compagnons, ou clients, spirituels et temporels, qui forment habituellement les cortéges respectifs des trois patrons normaux, ainsi liés graduellement à l'ensemble de l'économie sociale.

Ce système d'adoration intime exige un complément subjectif, surtout quant au passé, puis même envers l'avenir, qui n'y sont pas représentés autant que le comporte la nuture du culte, et que le demande sa destination. La première extension consiste à développer, en la systématisant, l'heureuse institution du catholicisme pour les prénoms, qu'il sut utiliser dignement en les consacrant à l'invocation spéciale des meilleurs types qu'il pût fournir. Un tel patronage, quoique ébauché par le sacerdoce du moyen âge, ne convient pleinement qu'à la sociolâtrie, qui seule permet d'y comprendre tous nos ancêtres.

Dans le sexe actif et spéculatif, chacun des vrais croyants se trouve ainsi pourvu, dès sa naissance, de deux types éminents, l'un théorique, l'autre pratique, que lui-même coordonne par un choix complémentaire, quand sa propre vocation devient assez appréciable. Mais la sainte uniformité du sexe affectif permet de s'y borner toujours à la patronne que la mère choisit sous la sanction du sacerdoce.

Quant à l'avenir, le culte personnel exige moins d'extension, et ne semble pas pouvoir dépasser la première génération sans se fondre dans le culte public, qui seul paraît susceptible d'embrasser tous nos successeurs. Mais le système sociolâtrique laisserait une grave lacune si l'adoration la plus intime restait dépourvue d'un lien convenable avec la seconde partie de la population subjective. Ce dernier complément doit spontanément résulter d'une pleine efficacité du patronage fondamental.

Si l'intime adoration nous améliore assez pour que nous servions dignement le Grand-Être, l'immortalité que nous mériterons s'étendra nécessairement aux saints types qui nous l'auront procurée. Ils se trouveront donc incorporés au plus noble élément de la population future, dont les meilleurs membres leur adresseront des hommages habituels. Or, une telle perspective nous permet déjà de sympathiser personnellement avec l'ensemble de nos successeurs, ainsi destinés à perpétuer notre culte intime. Mieux nous éprouvons l'efficacité de cette adoration, plus nous devons désirer qu'elle nous survive, et chérir ceux qui la prolongeront. Cet espoir normal doit nous encourager spécialement à servir une postérité de laquelle nous attendons une récompense d'autant plus pure qu'elle ne se rapporte pas directement à nous-mêmes mais aux êtres qui nous la font mériter.

Un tel résultat semble aujourd'hui convenir exclusivement

aux services exceptionnels, parce que la religion positive pourra seule développer convenablement la gratitude sociale en la systématisant. Mais, quand les mœurs sociolâtriques auront assez surmonté les habitudes émanées d'un culte égoïste, tous les vrais serviteurs de l'Humanité devront aspirer à cette réaction normale, où la reconnaissance remonte aux principales sources de chaque glorification. Le moindre citoyen sentira qu'il peut procurer à ses intimes patrons le degré d'immortalité que mériteront ses propres services, et qui sera quelquefois résumé par la fusion des noms.

Pour achever d'apprécier ce complément nécessaire du culte personnel, il faut avoir égard à la nature féminine du patronage fondamental. Goûtant mieux les charmes du dévouement, le sexe aimant a moins besoin que nous de l'immortalité subjective, dont il semble essentiellement privé d'après son éloignement normal de la vie publique, principale source des glorifications directes. Mais, quand même les femmes seraient entièrement insensibles à l'attrait personnel d'une noble éternité, l'instinct sympathique devrait leur faire souhaiter de prolonger leur providence morale au delà de ceux qui la subissent immédiatement. Chacune complétera la récompense directe de son saint office par l'espoir de lui procurer un essor indéfini. Tel est le mode normal suivant lequel le sexe affectif participe indirectement à l'immortalité due aux services, théoriques et pratiques, qui lui sont interdits. Le Grand-Être confie spécialement aux femmes la plus importante et la plus difficile de ses fonctions, celle de former ses serviteurs quelconques. Ainsi chacune d'elles sera finalement jugée d'après son ouvrage, et partagera l'immortalité qu'il obtiendra d'une postérité capable d'apprécier le mérite de la culture à travers les imperfections du produit.

Voilà comment la sociolâtrie fonde le culte intime sur l'ado-

ration normale des patrons personnels, qui peuvent être également nommés anges gardiens et dieux domestiques, suivant les précurseurs qu'on leur compare. Quoique la plus récente comparaison doive aujourd'hui prévaloir, la plus ancienne deviendra finalement prépondérante, étant mieux adaptée à la nature de l'institution positive. Car les anges gardiens du catholicisme remplacèrent faiblement les dieux domestiques fournis au polythéisme par le fétichisme; le patronage de ceux-ci, plus direct et plus spécial, comportait une influence plus énergique, et même plus touchante. Toutefois, le passage de l'objectif au subjectif institua, pendant la transition affective, une préparation spontanée de l'état final du culte personnel. Mais l'islamisme lui fournit un précédent plus décisif en introduisant l'homogénéité convenable entre l'adorateur et l'adoré. Sans que Mahomet ait rien prescrit à cet égard, l'auguste exemple personnellement émané de l'un des meilleurs organes du Grand-Être facilitera partout la propagation du culte positif. La nature féminine de tous les types, leur choix domestique, et le mélange du subjectif à l'objectif, rendent cette noble exception aussi conforme à la systématisation finale de l'adoration intime que les cas normalement résultés de la chevalerie.

Je dois maintenant compléter l'exposition du culte personnel en expliquant l'ensemble de pratiques journalières qui peut seul lui procurer une suffisante efficacité. Toutes doivent être qualifiées de prières, en réduisant ce terme nécessaire au noble sens que les âmes tendres saisirent de plus en plus à travers l'égoïsme théologique. Alors il désigne toujours une commémoration suivie d'effusion.

Dans le culte intime, ces deux parties essentielles de la prière positive prennent, presque également, une destination concrète, dirigée surtout vers le principal patronage, afin de mieux concentrer les émotions. Quoique la phase active doive directement

devenir plus décisive que la phase passive, celle-ci sert habituellement de base à celle-là, qui ne pourrait autrement comporter assez de profondeur. C'est pourquoi, dans la principale prière quotidienne, l'effusion dure moitié moins que la commémoration. Mais celle-ci doit alors se décomposer en deux phases égales : la première propre à chaque jour de la semaine, d'après les souvenirs qui s'y rapportent; la seconde commune à tous les jours, pour y rappeler sans cesse l'ensemble des relations, contemplées suivant leur vraie succession. Le champ plus étendu de la dernière ne doit pas la faire durer davantage, parce que les signes y dominent, tandis que l'autre emploie surtout les images. Ainsi préparée par la contemplation la plus complète succédant à la plus intense, l'effusion, toujours synthétique, tend directement vers la destination générale du culte intime. Telle est la décomposition normale de la prière personnelle en trois phases de même durée, dont l'ensemble constitue une progression cérébrale, où la prépondérance successive des images, des signes, et des sentiments, doit aboutir à l'évocation subjective qui caractérise l'efficacité de l'adoration.

Ce résultat décisif du culte intime ne peut jamais acquérir la netteté ni l'intensité des impressions objectives. Mais, cette limite idéale de la subjectivité se trouvant atteinte, et quelquefois dépassée, dans l'exaltation maladive, l'état normal permet d'en approcher de plus en plus, à mesure que l'assiduité des adorations journalières développe leur efficacité cérébrale. Les dignes âmes peuvent obtenir ainsi des satisfactions inconnues aux cœurs sans culture, et même à ceux qui dirigent leurs hommages vers des êtres hétérogènes.

Afin d'augmenter l'énergie de ces pratiques habituelles, il importe d'y faire sagement concourir le sens le plus sympathique avec le plus synthétique, en joignant les sons aux formes.

Quoique la prière orale semble réservée aux célébrations collectives, on a toujours reconnu qu'elle peut aussi perfectionner l'adoration solitaire, souvent qualifiée d'invocation. Toutefois, elle convient plus à l'effusion qu'à la commémoration, dont la première phase doit surtout l'employer peu.

L'ensemble de ces indications suffit pour représenter la prière quotidienne des positivistes comme une œuvre d'art, dont la composition appartient à chaque adorateur, qui peut seul y faire dignement concourir les sons et les formes, afin de mieux exprimer ses sentiments. Cette combinaison spontanée des deux modes esthétiques acquiert plus d'efficacité quand on complète la positivité par la fétichité, sans que de vains scrupules doivent jamais détourner d'animer naïvement tous les objets suffisamment liés à l'adoration. Quoique rien n'y puisse dispenser de l'originalité des compositions, elles peuvent être améliorées par d'heureux emprunts au trésor poétique de l'humanité. Pourvu que ses formules générales soient assez conformes à nos émotions spéciales, leur assistance modérée doit augmenter la puissance des émotions, actives ou passives, en leur procurant, outre la sanction d'un éminent organe, le concours idéal de toutes les âmes qu'il toucha. Mais la plénitude esthétique de l'éducation positive permettra de compléter ce secours en subordonnant à l'art fondamental ses deux auxiliaires spéciaux, quand le chant et le dessin se trouveront devenus aussi familiers que la parole et l'écriture. Ils y seront surtout destinés à compenser l'uniformité nécessaire de chaque prière, dont le fond, une fois institué, ne doit recevoir que de rares améliorations, d'après des besoins longtemps éprouvés, afin que l'habitude facilite l'expansion. Toute la variété devant se borner au développement, phonique ou mimique, des formules consacrées, les deux arts spéciaux le rendront plus complet et plus énergique si leur assistance n'exige point d'efforts actuels.

Quant à la pluralité des prières quotidiennes, il faut d'abord reconnaître la prépondérance normale de l'adoration qui consacre la première heure de chaque journée à placer son ensemble sous le patronage des meilleures personnifications de l'Humanité. C'est là que tous les moyens secondaires doivent davantage concourir à compléter chacune des trois phases du culte personnel. Mais, à l'approche du sommeil, une prière convenable, de durée moitié moindre, protégera l'harmonie cérébrale contre les perturbations nocturnes. Enfin, vers le milieu du jour, la plus courte des adorations quotidiennes suspendra les occupations, théoriques ou pratiques, pour nous rappeler affectivement la destination fondamentale qu'elles tendent à négliger. Telles sont les trois prières quotidiennes du vrai positiviste, qui doit savoir y proportionner convenablement la commémoration et l'effusion, comme y graduer sagement l'usage des moyens accessoires, sans qu'il faille ici spécifier ces faciles explications.

Mais ces pratiques journalières, qui doivent se concentrer vers la principale patronne, exigent un complément hebdomadaire, où sa présidence continue, assistée des deux autres types essentiels, permet le digne essor des hommages personnellement dus à toutes les adjonctions. Les propriétés numériques qui dirigèrent spontanément l'institution subjective de cette période, doivent l'introduire dans le culte intime, quoiqu'elle convienne mieux aux célébrations publiques. En développant davantage quelques-unes de ces solennités hebdomadaires, chacun se construira des fêtes annuelles, qui compléteront l'adoration personnelle d'après sa relation normale avec le second élément objectif de la coordination des temps. Il serait ordinairement superflu d'instituer des célébrations mensuelles, quand l'usage universel du calendrier positiviste, expliqué ci-dessous, fera concorder les dates propres aux deux périodes

artificielles. Chacun des deux cultes extrêmes doit seulement offrir trois degrés normaux : quotidien, hebdomadaire, annuel envers l'adoration personnelle ; hebdomadaire, mensuel, annuel, dans les solennités publiques.

Pour maintenir la continuité sociolâtrique, la principale prière quotidienne exige une précaution habituelle destinée à prévenir la divergence résultée de ce que son début varie suivant les jours de la semaine. La connexité s'établit d'après un préambule uniforme, consistant en une courte invocation, où préside l'une des images secondaires qui se rapportent à la veille. Si ce jour n'avait objectivement laissé qu'un seul souvenir, on puiserait bientôt les autres dans les impressions subjectives que produira spontanément l'habitude du culte, dont les principales influences deviendront des événements personnels.

En second lieu, la faculté de suspendre volontairement la vision nous permet de procurer aux images intérieures un surcroît d'intensité que ne comportent pas les résultats de l'audition. Néanmoins, il ne convient pas de soustraire l'œil au spectacle extérieur afin de mieux voir en soi, quand l'obscurité se trouve spontanément suffisante. Car l'effort nécessaire pour s'isoler ainsi détourne une partie de la puissance cérébrale, tandis que celui qu'exige la contemplation objective concourt à l'évocation intérieure, en rapprochant notre situation de celle qui nous affecta primitivement.

Il faut aussi noter, envers tous les modes propres à l'adoration intime, une précaution suscitée par sa nature concrète, d'après l'état subjectif que présente ordinairement l'image prépondérante, et même la plupart des autres. Pour chacun de ces êtres objectivement éteints, nous ne devons pas craindre de contempler habituellement la catastrophe qui nous en priva. Le tableau de ses derniers moments doit dignement figurer dans chaque adoration, afin d'y mieux caractériser l'inauguration

naturelle de l'éternité subjective que nous voulons, sous son assistance, mériter comme lui.

Ces indications subsidiaires complètent l'explication du culte personnel, sur lequel repose la principale efficacité des deux autres éléments de la sociolâtrie. Une telle exposition permet de mieux apprécier l'aptitude générale ci-dessus reconnue à l'adoration positive envers le perfectionnement continu de notre triple nature.

Vu dans son ensemble, le culte intime nous familiarise avec l'idéalisation de l'existence humaine, en nous offrant le spectacle journalier de notre état normal, l'intelligence et l'activité librement subordonnées au sentiment. Quoiqu'il ne se rapporte pas directement au Grand-Être, il nous le rappelle sans cesse, puisque chacun des patrons invoqués n'y mérite nos hommages que d'après son aptitude à représenter l'Humanité.

La principale efficacité de ce culte concerne le perfectionnement moral, soit quant à l'essor spécial de chacun des instincts sympathiques, soit envers les résultats généraux de leur combinaison normale. Inspiré par l'attachement, il développe la bonté, puisque nous y devenons les protecteurs objectifs de nos patrons subjectifs. Mais leur adoration cultive surtout la vénération, le plus important des trois penchants sociaux, et le plus difficile à stimuler, faute de connexions égoïstes, sauf sa liaison indirecte avec les deux instincts du perfectionnement personnel, par destruction ou construction. C'est ainsi que nous pouvons le mieux sentir le prix d'une libre soumission, alors devenue la source habituelle de nos meilleures satisfactions. En subordonnant de plus en plus le subjectif à l'objectif afin de faciliter l'évocation chérie, le culte personnel nous dispose à reconnaître que le progrès artificiel consiste toujours à développer l'ordre naturel.

Son influence mentale est irrécusable quant à l'art, puisque

chaque adoration y nécessite une idéalisation spontanée, aboutissant à des formules poétiques, assistées par les sons et les formes. La source affective des aptitudes esthétiques y devient évidente, d'après la douce réciprocité qui s'y développe entre le perfectionnement des tableaux et l'essor des sentiments. Mais la réaction théorique du culte intime, quoique moins appréciable aujourd'hui, comporte des résultats équivalents, surtout logiques, et même scientifiques. Il fait profondément sentir le concours nécessaire de l'affection aux opérations spéculatives, tant méditatives que contemplatives, d'après la combinaison qu'elle y dirige entre les images et les signes. En même temps, il manifeste les principales lois du sentiment et de la pensée, dont il montre aussi la subordination continue à l'existence corporelle, qui souvent y trouble ou seconde le pieux exercice, d'après lequel nous pouvons mesurer notre santé.

Relativement à l'activité, le culte personnel tend à la diriger vers les phénomènes les plus importants et les plus modifiables, sans dissimuler leur dépendance nécessaire envers les plus grossiers. Outre l'exercice qu'il procure aux trois qualités pratiques pour sa propre destination, il développe leur essor général d'après les réactions normales de la prière. Nous ne pouvons pas souhaiter solennellement de devenir plus courageux, plus prudents, ou plus fermes, sans nous y disposer par cela même, ne fût-ce qu'en reconnaissant nos imperfections actuelles. Quoique l'adoration solitaire ne comporte pas les énergiques impulsions résultées de l'effusion collective, elle est mieux apte à faire sentir combien il importe de consacrer les qualités pratiques au service de l'altruisme. Elle tend à nous représenter la vraie morale comme plus active que passive, disciplinant davantage les penchants égoïstes d'après l'essor des instincts sympathiques que par leur propre compression.

Ayant assez expliqué le culte fondamental, je dois maintenant

caractériser le second élément de la sociolâtrie. Il semble d'abord ne se distinguer des deux autres que par le complément ou l'ébauche domestiques de l'adoration concrète ou de l'effusion abstraite qui leur sont respectivement propres. Quoique cette double différence ne comporte point d'institutions spéciales, elle exige de nouvelles prières, adaptées au premier degré d'association. Devenue ainsi collective, l'adoration concrète s'étend davantage, surtout envers le passé, quand le chef de la famille invoque, comme dieux domestiques, ses principaux ancêtres, dont l'évocation subjective, assistée des moyens esthétiques, doit ranimer les sentiments communs. Le sacerdoce spontané de la mère dans son sanctuaire normal prépare le culte public du Grand-Être, qu'elle y personnifie par des prières abstraites dont ma préface générale signale déjà l'heureux essai.

Mais, outre ces deux célébrations habituelles, l'élément intermédiaire de la sociolâtrie comporte une constitution vraiment distincte, d'après la consécration systématique des diverses phases de la vie domestique. Dans le culte personnel, chaque âme se place sous le patronage de la Famille, tant subjective qu'objective. Il faut ensuite que l'ensemble de l'existence domestique reçoive du sacerdoce la protection religieuse de la Patrie. Enfin, dans le culte public, la cité vient elle-même invoquer la suprématie de l'Humanité. Tel est la progression normale où le Grand-Être sanctifie successivement les trois degrés nécessaires de son service continu, d'abord personnel, puis domestique, et finalement civique, en plaçant chacun d'eux sous la protection du suivant.

On a toujours senti le besoin de consacrer et de régler la vie privée d'après la réaction naturelle de la vie publique, qui peut seule y modérer l'arbitraire et garantir la fixité. Mais, la société domestique étant la base de toute autre association, la Famille doit ainsi subir l'influence simultanée de l'Église et de

la Cité, respectivement représentées par le sacerdoce et le patriciat. Avant la séparation des deux pouvoirs, cette double relation ne suscitait aucun conflit, soit que l'ascendant social appartînt aux prêtres ou bien aux patriciens. Toutefois, ceux-ci n'exercèrent un tel office qu'en vertu de leur caractère sacerdotal, comme l'indique surtout la célébration des mariages, vu l'origine théocratique de toute autorité publique. D'après cette double suite d'antécédents, le sacerdoce présida seul aux réactions normales de la société sur la famille, quand le monothéisme occidental sépara les deux puissances. Pendant le déclin du catholicisme, ce privilége fut de plus en plus regardé comme une usurpation envers l'autorité civique, qui, finalement, domina partout l'influence ecclésiastique, pour les trois phases principales de la vie privée, la naissance, le mariage, et la mort. Néanmoins, cet ascendant semble encore provisoire, parce qu'il se lie à l'absorption révolutionnaire des attributions spirituelles dans le pouvoir temporel.

Il n'appartient qu'au positivisme d'instituer, à cet égard, l'état normal, en systématisant la division finale des deux puissances qui doivent, chacune à sa manière, également régler les relations domestiques. Chaque phase essentielle de la vie privée réagissant directement sur l'ordre civique, le patriciat doit d'abord y prescrire les conditions légales qu'exige l'harmonie pratique. Mais, pour développer la liaison de la famille à l'église, le sacerdoce doit ensuite y faire convenablement prévaloir les prescriptions morales que demande la consécration religieuse des rapports domestiques. A la fois plus difficiles et moins indispensables, ces conditions supérieures restent dans le domaine de la conscience, consolidée par l'opinion, sans comporter aucun commandement. Plus nécessaires et moins délicates, les obligations civiques ne sauraient, au contraire, devenir jamais facultatives. Toutes les phases domestiques exigent

donc deux disciplines, dont la seconde suppose la première : l'une civile, seule légalement indispensable, à laquelle on peut se borner, en bravant l'opinion ; l'autre religieuse, toujours fondée sur un libre assentiment. Outre que la dernière devient nécessaire à la pleine moralité des rapports, c'est uniquement ainsi que les décisions d'un pouvoir purement local comportent une influence universelle, sans laquelle le lien resterait insuffisant.

Ce partage normal entre l'obligation et la liberté permet seul au culte de l'Humanité de développer entièrement son aptitude domestique, en faisant dignement prévaloir des conditions qui deviendraient oppressives si leur acceptation ne restait pas volontaire. Afin de mieux assurer ce caractère facultatif, le sacerdoce sollicitera du patriciat les institutions qu'exige toujours la double discipline bornée maintenant au mariage, outre la naissance et la mort. Tel est le préambule général sans lequel on ne pourrait convenablement apprécier la consécration religieuse, que je dois seule expliquer ici, pour toutes les phases domestiques.

L'ensemble de notre vie se présente alors comme une suite de préparations finalement destinée à nous incorporer au Grand-Être quand nous l'aurons dignement servi. De là résulte l'institution systématique des neuf *sacrements* sociaux, où la religion positive sanctifie toutes les phases générales de la vie privée en les liant spécialement à la vie publique. Ce sont, suivant leur succession naturelle : 1° la *présentation* ; 2° l'*initiation* ; 3° l'*admission* ; 4° la *destination* ; 5° le *mariage* ; 6° la *maturité* ; 7° la *retraite* ; 8° la *transformation* ; 9° enfin, l'*incorporation*, d'après le jugement.

Mais l'uniformité de l'office féminin et sa persistance dispensent, envers le sexe affectif, du sacrement qui précède le mariage et des deux qui le suivent.

Avant d'expliquer chacune de ces consécrations, je dois avertir que les principales ont été déjà pratiquées dans le milieu, jusqu'ici très-restreint, où le positivisme a suffisamment surmonté les habitudes rétrogrades et les dispositions anarchiques.

Quelque limitée que soit une telle expérience, elle confirme l'opportunité de la reconstruction religieuse, surtout en considérant que ces résultats furent d'abord obtenus d'après une exposition purement orale. Un triste événement a même permis de constater la digne réalisation du veuvage éternel qui caractérise le mariage positiviste, dont le premier exemple conduit maintenant une jeune mère à rester, suivant sa noble expression, la fille de l'Humanité.

Dans le sacrement initial, la famille présente solennellement au sacerdoce le rejeton qu'elle voue au service continu du Grand-Être. Consacrant l'heureux complément introduit par le catholicisme, la religion positive ne permet point d'accepter le futur serviteur sans qu'un couple artificiel achève de garantir sa digne préparation, physique, intellectuelle, et morale. Le concours des deux protections se trouve alors annoncé d'après leur participation respective au choix des deux patrons subjectifs, théorique et pratique, adoptés, sous la sanction sacerdotale, parmi les représentants publics de l'Humanité.

Tant que prévalut l'activité guerrière, les nouveaux-nés furent souvent rejetés, comme incapables d'une suffisante coopération. Mais, la civilisation moderne permettant d'utiliser toutes les organisations, la présentation ne sera jamais refusée, sauf des cas tellement exceptionnels qu'on ne doit pas les régler. Ce premier sacrement deviendrait seulement susceptible d'ajournement, si les parents, artificiels et naturels, n'offraient point les garanties convenables.

Une telle inauguration consacre directement le principe socio-

cratique; puisque la double famille y reçoit, de l'interprète du Grand-Être, l'investiture d'un auguste office envers le nouvel enfant de l'Humanité. La célébration consiste surtout à développer les instructions qu'exige l'ensemble de cette fonction, où les parents reconnaissent librement la subordination normale de la vie privée à la vie publique. Afin de compléter la garantie sociale, le prêtre présente l'enfant aux témoins, et reçoit leur engagement signé de suppléer à l'insuffisance éventuelle de ses protecteurs spéciaux.

Par le second sacrement, l'enfant, à quatorze ans, commence son initiation à la vie publique en passant de l'éducation maternelle à l'instruction sacerdotale. Alors il reçoit directement les avis de la religion sur l'ensemble du noviciat théorique, afin d'éviter le principal danger de ces sept années, où l'esprit tend à s'insurger contre le cœur. Si l'éducation affective n'avait pas réussi suffisamment, l'initiation serait ajournée, quoiqu'on ne doive la refuser que dans les cas, extrêmement rares, d'inaptitude radicale à l'essor spéculatif.

En recevant, à vingt et un ans, le troisième sacrement, l'enfant de l'Humanité, s'il a convenablement subi l'initiation théorique, obtient du sacerdoce l'autorisation de servir librement le Grand-Être, dont jusqu'alors il reçut tout sans rendre rien. Depuis la chute du polythéisme, cette installation sociale se trouva dépourvue de consécration religieuse, vu l'insuffisance spéciale du monothéisme, surtout occidental, envers la vie publique. Le positivisme y complétera les prescriptions civiques sur l'émancipation par les conditions, morales et mentales, qui, sans devoir être légalement imposées, sont indispensables pour mériter la confiance qu'exige une libre participation à l'économie universelle.

Sept ans après cette admission générale, qui suffit à la femme, l'homme reçoit, dans le quatrième sacrement, l'investiture reli-

gieuse de son office spécial. C'est seulement alors que l'on peut constater la réalité d'une vocation théorique, sur laquelle on se méprend ordinairement à l'issue des études abstraites. Quoique les carrières pratiques comportent moins d'illusions, celle qui prévaut diffère souvent du choix paternel d'après lequel se dirigea l'apprentissage pendant l'initiation encyclopédique. L'éducation universelle, tout en détournant des changements arbitraires, facilitera ceux qui seraient convenables, en permettant aux prolétaires, et même aux patriciens, d'embrasser plus aisément une nouvelle industrie. Il faut donc que de libres essais fixent spécialement la résolution du jeune serviteur de l'Humanité, pendant les sept années qui suivent sa préparation générale. Malgré ce préambule normal, l'ordre positif devra quelquefois présenter des changements de carrière, surtout parmi les prolétaires. Ainsi, le sacrement de la destination est seul susceptible d'un renouvellement exceptionnel, quoique sa célébration tende à préserver d'un vicieux déclassement.

Cette consécration fut ébauchée par le théologisme, et même le fétichisme astrolâtrique. Mais, hors de la théocratie, elle resta bornée, surtout sous le catholicisme, aux plus hautes fonctions publiques, dans l'ordination des prêtres et le sacre des rois. La sociocratie devant compléter tous les antécédents théocratiques en les systématisant, la sanction religieuse s'y trouve étendue à l'ensemble des professions, dont chacune acquiert ainsi le caractère social qui réglera moralement son exercice, quel que soit son mode de rétribution.

Un tel sacrement permet au sacerdoce de terminer l'éducation spéciale, par une solennelle appréciation des devoirs propres à chaque carrière. Le serviteur de l'Humanité devient ainsi capable de participer pleinement à l'existence sociale, en fondant une nouvelle famille.

Tel est l'objet du cinquième et principal sacrement, dont

l'âge ne comporte point une détermination précise, mais seulement une limite inférieure, vingt-huit ans pour l'homme et vingt et un pour la femme. Néanmoins, le sacerdoce ne devra pas, sans de graves motifs, permettre le mariage au delà de trente-cinq ans chez l'un et vingt-huit chez l'autre.

Le lecteur connaît déjà la théorie positive de ce lien fondamental, d'après mon discours préliminaire et les explications propres au tome deuxième, qui se trouveront complétées dans le reste du présent volume. On sait que la religion de l'Humanité considère l'établissement de la monogamie comme le principal résultat de la transition occidentale entre la théocratie et la sociocratie. Après avoir, pendant ces trente siècles, graduellement approché de sa plénitude normale, cette institution décisive y parvient dans la régénération positiviste, qui fait librement prévaloir le veuvage éternel, sans lequel la polygamie persiste subjectivement.

Résumé naturel de la vraie théorie du mariage, ce complément nécessaire devient le guide général de la cinquième consécration. Pour mieux assurer la maturité d'un tel engagement, l'expérience de la nouvelle église a déjà prouvé qu'il ne doit être reçu que trois mois après la célébration civique qui permet au nouveau couple une entière intimité. Un mois avant la cérémonie municipale, les fiancés promettent solennellement de conserver une parfaite chasteté pendant ce préambule trimestriel de la consécration religieuse. Sans une telle épreuve, chacun d'eux ne pourrait suffisamment garantir sa propre résolution, ni compter assez sur celle de l'autre. Le lien conjugal se trouve dignement inauguré par ce noviciat décisif, qui, malgré la liberté légale, montre les deux époux se préparant au mariage subjectif en goûtant, dans toute sa pureté, la fusion des âmes.

Ainsi disposés à regarder le perfectionnement mutuel comme

la vraie destination d'une association où la procréation n'est qu'accessoire, ils sont admis, au nom du Grand-Être, à signer, avec tous les témoins, l'engagement sacré d'une éternelle union. Quoique ces garanties doivent ordinairement rendre irrévocable cette libre obligation, elle comporte cependant des dispenses exceptionnelles, dont la concession appartient seulement au Grand-Prêtre de l'Humanité, d'après une enquête spéciale. Cette décision pontificale offre d'autant plus de gravité qu'elle flétrit naturellement une mémoire, à moins que le survivant ne se trouve spontanément dégagé de son vœu par un entraînement constaté, que de telles précautions rendent presque impossible. Dans le cas normal, la promesse du veuvage éternel sera solennellement renouvelée six mois après l'année du deuil, sans pouvoir désormais comporter aucune dispense. Mais l'engagement doit, même alors, rester purement religieux, afin que sa dignité ne soit jamais altérée par des prescriptions légales, quelles que deviennent les exigences de l'opinion universelle, auxquelles le patriciat saura toujours résister d'après les instances du sacerdoce.

Quand l'existence conjugale a suffisamment complété la préparation civique, le sixième sacrement caractérise, à quarante-deux ans, la pleine maturité, personnelle et sociale, du serviteur de l'Humanité. Le principal office de la femme n'exige aucun préambule : il commence avec la vie et se développe sans cesse pendant tout son cours, en devenant même plus efficace dans l'état subjectif. Mais le sexe actif et spéculatif a besoin d'une préparation longue et compliquée pour s'adapter entièrement à sa destination normale. Son essor décisif dure ordinairement moitié moins que sa vie préliminaire. Il se trouve solennement inauguré par ce nouveau sacrement, plus susceptible qu'aucun autre d'ajournement, et même de refus, tandis qu'il comporte rarement une notable anticipation.

Dans cette célébration, propre au positivisme, le sacerdoce avertit le digne serviteur de l'Humanité que ses fautes, jusqu'alors réparables, deviennent désormais décisives envers son incorporation finale au Grand-Être. Le citoyen y voit proclamer son aptitude à tous les grades de l'office quelconque dont il exerçait auparavant les attributions secondaires. Malgré l'uniformité de la carrière sacerdotale, elle exige une telle préparation que sa plénitude doit autant tarder que celle des fonctions politiques.

Ce sacrement conduit au septième, où le serviteur actif de l'Humanité commence, à soixante-trois ans, une sage retraite, mais en conservant une influence consultative, qui l'érige spécialement en auxiliaire normal d'un sacerdoce surgi jadis chez les vieillards. Il termine sa carrière pratique en proclamant, devant le Grand-Être, son choix définitif du digne successeur qu'il avait, sept ans avant, soumis au contrôle universel. Quoique l'office du prêtre ne soit pas, comme celui de la femme, dispensé de préparation, il comporte presque autant la perpétuité; ce qui rend une telle consécration particulière aux praticiens, les théoriciens sachant d'ailleurs se borner aux fonctions qu'ils peuvent continuer de bien remplir.

Par le huitième sacrement, le positivisme remplace la solennité monstrueuse où le catholicisme, oubliant sa destination pour rester fidèle à sa doctrine, érigeait la rupture de tous les liens humains en condition nécessaire d'une éternité non moins égoïste que chimérique. Mêlant les regrets civiques aux larmes domestiques, le sacerdoce de l'Humanité représente l'existence prête à s'ouvrir comme le perfectionnement subjectif des services objectifs qui l'auront méritée. Quoiqu'il ne doive jamais anticiper sur le jugement final, il fera, sauf les cas exceptionnels, espérer une heureuse issue, moyennant un repentir sincère et les réparations possibles.

Sept ans après la consécration extrême, le sacrement subjectif complète la série des préparations objectives, en proclamant, devant le digne cercueil, une solennelle incorporation au Grand-Être. Un tel intervalle concilie la maturité du jugement sacerdotal et la conservation des divers renseignements qu'il exige. Pour y mieux admettre le contrôle public, une décision provisoire, susceptible de rectification, doit, pendant la quatrième année, préparer l'irrévocable arrêt.

Telle est l'institution finale où la sociocratie, se rattachant à la théocratie, complète la consécration des phases propres à la vie temporaire en l'incorporant à l'existence éternelle. La célébration du jugement suprême consiste surtout dans le transport solennel des nobles restes au bois sacré qui doit entourer chaque temple de l'Humanité. Par là commence un culte décisif, à la fois personnel et social, devant la sainte tombe, ornée d'une simple inscription, d'un buste, ou d'une statue, suivant le degré de chaque glorification. Dans la plupart des autres cas, la condamnation, essentiellement négative, se borne à rendre irrévocable la sépulture municipale, toujours indépendante du sacerdoce. Mais la complète flétrissure consiste à transporter convenablement le fardeau funeste au désert des réprouvés, parmi les suppliciés, les suicides et les duellistes, quoiqu'il ne doive point subir, comme eux, l'exploration anatomique.

L'ensemble de l'exposition précédente, où l'on ne peut expliquer le culte sans anticiper sur le régime, constate l'aptitude normale de la sociolatrie envers l'existence domestique, dont toutes les phases se trouvent dignement réglées par les neuf sacrements. Afin de compléter cette consécration, il faut l'étendre aux modifications qui, sans être universelles, deviennent assez fréquentes pour mériter la sanction sacerdotale. Telle sera surtout l'adoption, à laquelle l'état positif doit procurer un vaste essor, et dont la célébration religieuse se rattachera,

suivant les cas, au sacrement de la présentation, ou bien à ceux de la destination et de la retraite.

En appréciant l'efficacité de ces diverses solennités, on reconnaît qu'elle repose toujours sur l'habitude, antérieure ou simultanée, du culte personnel, sans lequel le sacerdoce ne pourrait ainsi susciter que des émotions passagères. Mais les âmes journellement disposées, d'après l'adoration intime, à sentir et comprendre le Grand-Être se trouveront profondément saisies par ces neuf consécrations, dont l'ensemble sanctifie chaque existence en la liant graduellement à l'Humanité. Leur enchaînement mutuel doit faciliter leur influence respective, puisque chacune résume les précédentes, et même annonce les suivantes, au point de constituer une adhésion décisive à la vraie religion.

Fondé sur le culte personnel, le culte domestique prépare le culte public, en ébauchant l'abstraction et la publicité propres à celui-ci. L'ensemble de la sociolâtrie devant idéaliser la sociologie et surtout la sociocratie, cette aptitude se manifeste en comparant ses trois modes ou degrés généraux. Car le premier, purement statique, représente l'ordre, et le second, essentiellement dynamique, le progrès; tandis que le dernier, à la fois statique et dynamique, exprime la conciliation entre l'ordre et le progrès.

Avant d'instituer le culte public, où l'Humanité se trouve directement adorée, je dois expliquer le calendrier qu'il exige. Ce préambule systématise une construction qui, fondée sous le fétichisme, resta nécessairement empirique jusqu'à l'avénement du positivisme.

Une date consiste à distinguer chaque jour par le rang qu'il occupe dans l'ensemble des temps écoulés depuis l'ère adoptée. Mais, si cette indication devenait directe et simple, elle exigerait des nombres trop grands, même envers la durée de la vie

personnelle, et surtout pour l'existence sociale. La désignation doit donc, comme dans la numération abstraite, être indirecte et composée, en groupant les jours, sans pourtant offrir plus de trois termes simultanés, sous peine de confusion.

Parmi ces périodes, à la fois artificielles et naturelles, la moindre est seule devenue pleinement unanime jusqu'ici, d'après les propriétés subjectives du nombre sept, indiquées dans le volume précédent. Le positivisme, en expliquant les attributs de la semaine, systématise cette institution spontanée, qui remonte au fétichisme, même nomade. Mais quoiqu'il y rapporte l'ensemble du culte public, il consacre, en le régularisant, l'usage simultané de périodes supérieures, sans lesquelles la date exigerait encore de trop grands nombres. Il les rattache, autant que possible, à la semaine, afin de faciliter les comparaisons numériques, et surtout de perfectionner l'harmonie des célébrations. Cette double condition se trouve remplie en combinant sagement les deux périodes usitées, suivant leur vraie nature, subjective d'une part, objective de l'autre.

On doit regarder toutes les divergences relatives au calendrier comme résultées surtout d'une insuffisante appréciation de cette diversité nécessaire. Faute de l'avoir sentie, nos ancêtres fétichiques instituèrent la coordination des temps en puisant au dehors les deux périodes supérieures, d'après les mouvements apparents de la lune et du soleil. Le premier prévalut spontanément dans l'état nomade, et le second sous l'astrolâtrie proprement dite, où le sacerdoce ébaucha son évaluation. Mais leur discordance numérique se manifesta bientôt, et força de renoncer à leur combinaison objective pour instituer une liaison subjective. Elle comportait deux modes incompatibles, suivant celle des deux périodes qui devenait artificielle, quoique la première ne l'ait jamais été suffisamment. De là résultèrent les deux institutions du calendrier, lunaire et solaire, où tantôt

l'année se subordonne au mois, et tantôt le mois à l'année. Quel que fût le mode adopté, la liaison se trouva toujours déterminée essentiellement d'après le culte, où la période hebdomadaire était incorporée depuis l'astrolâtrie.

C'est aussi par là que le positivisme établit la coordination finale, en consacrant d'abord la préférence unanime des Occidentaux envers le calendrier solaire, qui combine directement les deux mouvements simultanés de la planète humaine. La théocratie fonda leur harmonie générale en instituant le temps moyen; et la transition occidentale la compléta d'après l'intercalation bissextile, d'abord julienne, puis grégorienne. En adoptant entièrement l'heureuse concordance ainsi résultée d'une légère altération des deux périodes naturelles, la religion positive la consacre à manifester la subordination fondamentale du subjectif à l'objectif, base universelle du dogme final. D'après cette constitution occidentale de l'année solaire, l'ensemble des fêtes du Grand-Être se reproduit avec les principaux phénomènes, d'abord cosmologiques, puis biologiques, propres au milieu planétaire qu'il améliore en le respectant. Nos divers ancêtres ayant ainsi coordonné les deux périodes naturelles, il faut compléter l'institution du calendrier en établissant une suffisante harmonie entre leurs deux liens artificiels.

Toute relation à la lune étant éliminée, et le mois devenant aussi subjectif que la semaine, on reconnaît bientôt la nécessité de le composer toujours de quatre semaines, ce qui conduit à partager l'année en treize mois. Le jour complémentaire qui se trouve ainsi terminer chaque année ne doit porter aucun indice, hebdomadaire ou mensuel, non plus que le jour additionnel qu'il précède dans les années bissextiles. En les désignant seulement d'après les fêtes qui s'y rapportent, on obtient la perpétuité du calendrier positiviste, où tous les mois, commençant

toujours par un lundi, finissent par un dimanche. Il conserve d'ailleurs l'origine actuelle de l'année occidentale, placée de manière à représenter un renouvellement, puisque les jours y commencent à croître dans le principal hémisphère de notre planète. Mais, quels que soient les avantages pratiques de cette modification finale, elle doit surtout prévaloir en vertu des besoins du culte.

L'adoration intime suffirait pour la motiver, afin d'éviter la douloureuse fluctuation que nos affectueux souvenirs éprouvent souvent d'après la discordance actuelle des deux dates artificielles. Quoique moins nécessaire au culte domestique, leur concordance y convient aussi, comme permettant seule de rappeler assez ses neuf solennités, toujours fixées au jeudi. Mais c'est surtout l'ensemble des fêtes publiques qui rend irrécusable la nécessité de la principale innovation, le partage de l'année en treize mois.

En effet, ce nombre peut seul satisfaire aux divers besoins du culte abstrait, qui doit d'abord célébrer la nature fondamentale du Grand-Être, puis sa préparation nécessaire, enfin son existence normale. Sous le premier aspect, il faut consacrer le mois initial à l'adoration synthétique de l'Humanité, d'après une digne subordination de ses divers noyaux à son éternel ensemble. Mais cette célébration directe du lien public doit être complétée par la consécration spéciale de chacun des rapports privés sur lesquels il repose. Or ils sont au nombre de cinq : le mariage, la paternité, la filiation, la fraternité, la domesticité ; rangés suivant l'intimité décroissante et la généralité croissante, ils conviennent respectivement aux cinq mois placés après le premier. Le culte statique étant ainsi complet, l'ensemble des célébrations dynamiques exige trois autres mois, spécialement consacrés aux trois phases essentielles de la préparation humaine, d'abord fétichique, puis polythéique ; enfin

monothéique. D'après cette double base, les quatre derniers mois développent dignement l'adoration directe de la vraie providence, morale, intellectuelle, matérielle et générale, respectivement confiée à la femme, au sacerdoce, au patriciat, au prolétariat. C'est ainsi que les treize mois de l'année positiviste deviennent indispensables à la sociolâtrie pour idéaliser suffisamment la sociologie et la sociocratie.

Dans cette constitution finale du calendrier universel, deux questions secondaires doivent aujourd'hui rester indécises. La première concerne l'ère positive, qui ne peut aucunement consacrer l'origine introduite par la transition monothéique, islamique ou catholique. Elle doit naturellement se rapporter à l'avénement décisif de la vraie religion, qui ne saurait encore être assez fixé. Secondement, la systématisation finale ne peut davantage maintenir la nomenclature hétérogène des mois actuels, outre la confusion ainsi résultée de la diversité des calendriers. Mais on ne saurait aujourd'hui décider si les noms nouveaux seront tirés de la consécration ou du rang, vu l'heureuse concordance de ces deux sources.

Afin de compléter cette théorie du calendrier positiviste, je dois indiquer l'idéalisation finale des différents jours de chaque semaine. Elle émane d'abord de leurs noms actuels, qu'il faut soigneusement conserver, puisqu'ils rappellent l'ensemble de l'initiation humaine, d'après leur institution féchitique, leur consécration polythéique, et leur adoption monothéique. Cette aptitude a d'autant plus de prix qu'elle résulte de ce que leur succession représente les différents astres réellement liés à la planète humaine, essentiellement indépendante de tous les autres.

Mais cette concordance, historique et dogmatique, profondément conforme à l'institution subjective de la semaine, reste trop abstraite pour ne pas exiger un complément concret, qui

doit émaner de la transition occidentale entre la théocratie et la sociocratie. Il consiste, sans changer ces précieux noms, à consacrer les sept jours au souvenir respectif des sept organes principaux d'un tel mouvement, Homère, Aristote, César, Saint-Paul, Charlemagne, Dante, et Descartes. Leur succession représente suffisamment l'ensemble de cette évolution décisive, qui, quoique particulière à l'Occident, méritera toujours d'être familièrement célébrée partout, comme ayant seule permis la régénération finale. On compense ainsi les lacunes nécessaires du culte abstrait envers la commémoration concrète, qui ne peut assez s'y placer pendant les trois mois réservés au passé. Cet usage s'introduira d'autant mieux qu'il consiste à transporter définitivement aux jours les meilleurs types mensuels du calendrier provisoire que j'expliquerai dans le chapitre propre à la transition extrême.

La semaine comporte, en outre, une consécration abstraite, en dédiant ses sept jours aux sept sciences fondamentales, mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie, et morale. Ce second mode, compatible avec le précédent, et conforme à l'esprit du culte public, rendra plus familières la hiérarchie encyclopédique et la conception relative de l'ordre universel. D'après le concours des deux consécrations, la fête qui termine chaque semaine se trouve à la fois caractérisée par la science prépondérante et le précurseur direct de la religion finale.

Voilà comment le calendrier universel institue deux périodes artificielles, subordonnées l'une à l'autre, entre deux périodes naturelles convenablement coordonnées, afin que la série des temps représente l'ensemble des rapports humains. Envers les groupes d'années, il suffit de rappeler la systématisation, indiquée au chapitre précédent, de l'antique relation du siècle à la génération. Quand la durée du Grand-Être exigera des unités supérieures, le sacerdoce les instituera facilement.

Cette théorie préliminaire permet maintenant l'appréciation directe du culte public, qui consiste à développer le système d'adoration abstraite résulté de l'ensemble du calendrier positiviste. Si l'on ne devait pas craindre de trop multiplier les fêtes, on pourrait pousser la décomposition sociolâtrique jusqu'aux célébrations quotidiennes, sans jamais altérer l'homogénéité du tableau. Mais en respectant les restrictions qu'exige l'existence pratique, il faut ici considérer surtout les quatre fêtes de chaque mois, toujours fixées au dimanche.

Nos descendants ouvriront l'année par la plus auguste des solennités, en adorant directement le Grand-Être, dont ils se reconnaîtront les enfants et les serviteurs. Sa nature composée et subjective, son existence fondée sur l'amour, et sa soumission à l'ordre qu'il améliore, se trouveront esthétiquement caractérisées dans cette fête initiale, où toutes les âmes renouvelleront dignement leur active consécration au perfectionnement universel. Ce début synthétique, qui ne négligera point d'honorer convenablement les espèces auxiliaires, se développera par la célébration spéciale des divers modes ou degrés propres à l'union humaine, pendant les quatre dimanches du mois initial. Le premier glorifiera l'association universelle, fondée sur la foi démontrable, seule pleinement religieuse, mais issue d'une préparation à laquelle concoururent toutes les croyances fictives. On célèbre ensuite la plus vaste des unions partielles, celle qui, devenue essentiellement subjective, reste objectivement caractérisée par une langue commune entre des populations jadis soumises au même gouvernement. Dans le troisième dimanche, la fête de la Patrie glorifie la plénitude du lien politique, afin de mieux cultiver l'affection civique, alors profondément sentie chez des nations suffisamment restreintes. Enfin, le

dernier jour du mois de l'Humanité honore l'association élémentaire des familles par la commune proprement dite, dont l'heureuse dénomination exprimera réellement le degré le plus intime de l'union active.

Pendant le second mois, où se concentrera le cinquième sacrement, le lien conjugal sera célébré dans tous ses modes. Le premier dimanche honorera le mariage complet, en faisant apprécier combien l'harmonie des époux se trouve consolidée et développée par leur digne concours à la sainte fonction qui leur est confiée envers l'enfant de l'Humanité. Mais la fête suivante caractérisera mieux la vraie nature de l'union conjugale, en glorifiant la perfection supérieure du chaste lien où la pure identification des âmes réservera solennellement la procréation humaine aux couples les mieux aptes à l'accomplir. Ce cas, que la poésie pressentit dans le dernier chef-d'œuvre du grand Corneille, cessera d'être anomal quand l'éducation universelle aura suffisamment régénéré les deux sexes, avant même que la propagation devienne purement féminine, suivant l'hypothèse du chapitre précédent. On consacrera le troisième dimanche à l'union, vraiment exceptionnelle, qui ne comporte qu'une imparfaite harmonie, en vertu d'une insuffisante conformité, dès lors plus relative à l'âge qu'au rang, et jamais à la richesse, vu la suppression de toute dot. En terminant le mois du mariage par la célébration spéciale du lien subjectif résulté de la loi du veuvage, on appréciera combien cette perpétuité devient indispensable à l'adoration sincère du Grand-Être, essentiellement composé de morts. Quiconque serait incapable de vivre idéalement avec le meilleur objet de sa tendresse se trouverait dès lors impropre à sentir, et même à comprendre, l'ensemble des prédécesseurs et des successeurs.

Une explication commune peut ici suffire envers les trois mois suivants, vu la conformité naturelle des relations, paternelles,

filiales, et fraternelles, auxquelles ils sont respectivement consacrés. Je me borne donc à spécifier la décomposition du premier cas, le plus important et le mieux caractérisé, mais en invitant le lecteur à transporter convenablement aux quatrième et cinquième mois les subdivisions du troisième. La célébration initiale concerne la paternité complète et naturelle, seule entièrement normale, où l'affection vouée au fils repose d'abord sur la tendresse pour la mère, vu l'insuffisance d'un tel instinct chez le sexe actif. Le second dimanche glorifie le lien volontaire, et pourtant complet, résulté d'une digne adoption, même envers un adulte, totalement étranger à la famille. Quoique émanée du fétichisme, cette institution ne pouvait convenir entièrement qu'au positivisme, après la transformation des théocratiques : la sociocratie la fera profondément goûter, sans attendre que la procréation humaine devienne indépendante du père. Dans le troisième dimanche, on célèbre la paternité, volontaire mais incomplète, qui résulte des liens spirituels, dont l'essor décisif appartient au régime où chacun se trouvera, pendant sept ans, initié par un même prêtre de l'Humanité. Malgré la moindre plénitude du patronage temporel, sa digne glorification terminera ce mois, en faisant apprécier, sous ses deux faces, une relation que la sociocratie doit étendre et consolider d'après une liberté toujours incompatible avec la théocratie.

En consacrant à la domesticité l'ensemble du sixième mois, le culte de l'Humanité fera convenablement ressortir une institution qui, destinée à compléter la famille en la liant à la société, ne pouvait acquérir son vrai caractère tant que la servitude persista. Depuis la libération personnelle, l'anarchie occidentale n'a jamais permis une digne appréciation de ce lien nécessaire, également méconnu par l'orgueil des grands et l'insubordination des petits. Mais l'ensemble d'une existence où tous s'honorent de *servir* doit faire respecter les familles qui,

pour mieux concourir à conserver et perfectionner le Grand-Être, se vouent librement à seconder personnellement ses interprètes ou ses ministres. Le premier dimanche du sixième mois glorifiera le service permanent et complet, destiné surtout aux patriciens, mais toujours compatible avec les affections conjugales et maternelles, quand l'amélioration des mœurs et des situations empêchera d'être servi sans l'avoir mérité. Cette fusion volontaire de deux familles doit souvent devenir telle que le sacerdoce, en proclamant la glorification finale de l'une, fera partager à l'autre sa tombe sacrée, afin que leurs descendants respectifs, et même tous leurs concitoyens, les adorent à la fois. Quoique le service spécial du commis suscite un moindre dévouement, indiqué par la séparation des domiciles, sa permanence sera fêtée dans le second dimanche de ce mois, dont les autres semaines distingueront semblablement les services passagers des pages et des apprentis. Par ce dernier complément, la sociolâtrie manifestera l'universalité d'une situation liée, dès le moyen âge, à l'initiation personnelle, même chez les patriciens, et toujours propre à développer, des deux côtés, les trois sentiments sociaux.

Après avoir, dans le premier semestre, idéalisé la nature fondamentale du Grand-Être, envisagée sous tous les aspects essentiels, le culte public de l'Humanité consacre le trimestre suivant à célébrer les principales phases de sa préparation nécessaire. Mais, quoique les fêtes, auparavant statiques, deviennent ici dynamiques, elles doivent conserver le caractère abstrait, sans lequel, outre que l'harmonie totale se trouverait altérée, une période aussi courte ne permettrait point une suffisante glorification d'un tel passé. Néanmoins, afin de mieux remplir cette condition, il convient alors de préparer la célébration abstraite du dimanche, par une solennité concrète du jeudi, vouée au meilleur type de la phase correspondante.

L'ensemble de cette commémoration paraît essentiellement convenir au début de notre maturité, pour y ranimer une continuité de plus en plus altérée, surtout en Occident, depuis l'avénement du monothéisme. Mais le plus lointain avenir ne cessera nulle part de célébrer une initiation nécessaire, quoique sa dernière partie dût se borner aux populations chargées d'élaborer l'économie universelle. Outre que l'évolution individuelle reproduira toujours la principale préparation, l'esprit et le cœur s'accorderont à glorifier la première vie du Grand-Être, dont la nature perfectible rappellera constamment un début qui l'honore.

Quoique le culte doive se rapporter à l'ensemble de la durée humaine, sa partie historique ne recevra jamais d'accroissement notable, ce qui permet aujourd'hui de l'instituer définitivement. Car, l'existence normale étant pleinement établie, son essor, continu mais graduel, se trouvera nécessairement préservé des changements prononcés que devait offrir la vie préparatoire. Plus ce trimestre dynamique tend à stimuler l'instinct du perfectionnement, plus il doit aussi le régler en faisant toujours sentir que le progrès, anarchique pendant l'initiation, se réduit, dans l'état normal, à développer l'ordre de manière à le consolider.

D'après cette immuable circonscription du champ historique propre à la sociolâtrie, je dois maintenant caractériser spécialement ses trois éléments.

Malgré la fusion définitive de la fétichité dans la positivité, la première enfance du Grand-Être exige une célébration dynamique. En effet, cette absorption, bornée au principe, ne saurait s'étendre aux institutions, à jamais éteintes avec la situation correspondante. Considérant le fétichisme comme le début spontané du positivisme, le culte systématique de l'Humanité lui consacre donc l'ensemble du septième mois.

Sans oublier que l'existence nomade dura plus longtemps

qu'aucune autre et posa les principales bases de toute l'initiation, on ne la célèbre spécialement que pendant la première semaine, vu l'insuffisance naturelle des documents qui la concernent. La solennité du Dimanche fera dignement sentir les bienfaits, passagers ou permanents, d'un début qui ne cessera jamais d'exciter nos sympathies en rappelant notre tendance spontanée vers la vie errante des chasseurs et des pasteurs. Mais cette glorification serait insuffisante sans la fête préparatoire du Jeudi, consacrée à notre alliance décisive avec les animaux sociables, en honorant surtout les adjonctions successives du chien, du cheval, et du bœuf, auxquels on peut rattacher les autres types.

Pendant la seconde semaine, on célèbre l'irrévocable avénement de l'état sédentaire, fondement nécessaire de tous les progrès ultérieurs, tant intellectuels, et même moraux, que matériels. La solennité du Jeudi glorifie spécialement l'institution du feu, première condition de ce triple essor; le langage perpétue son souvenir en y puisant les caractères usuels de l'existence et de la religion par les mots de *foyer* et *fête*. Alors le Dimanche idéalise l'essor de la vie agricole, base commune de l'industrie et de la conquête, mais en faisant surtout sentir le charme, esthétique et moral, de son début spontané dans les milieux assez favorables pour prolonger l'état fétichique.

Il faut consacrer la seconde moitié de ce mois au fétichisme systématique, caractérisé surtout par l'astrolâtrie, et résulté de l'existence sédentaire, qui fit surgir le sacerdoce d'après l'institution des vieillards. Quoique cet état dut moins durer que le précédent, sa commémoration mérite autant d'extension, puisqu'il devint la source nécessaire du théologisme, tant militaire que sacerdotal. En glorifiant ses résultats, la sociolâtrie développera les éternels regrets que mérite l'extinction violente des grandes associations qu'il ébaucha dans la Malaisie et

l'Amérique. Le troisième Jeudi du mois fétichique préparera sa célébration, en fêtant le culte du Soleil; de manière à faire sentir, par le cœur, la rationalité, profonde quoique instinctive, d'une telle adoration. Dès lors, le Dimanche accomplira la glorification abstraite de l'état astrolâtrique, qui, source normale de la théocratie polythéique, s'est prolongé même à travers le monothéisme, jusqu'à la doctrine du mouvement terrestre, base directe du positivisme. Ce premier mois historique finit en célébrant l'astrolâtrie militaire, qui, dans les milieux convenables, prépara le système de conquête propre au polythéisme. Sa glorification est spécialement précédée, le Jeudi, par la fête consacrée à l'institution du fer, qui, développée d'abord pour sa destination militaire, devait finalement présider à l'essor industriel.

Ainsi préparée sous tous les aspects essentiels, la célébration de notre seconde enfance, polythéique et guerrière, s'accomplit, pendant le huitième mois, en consacrant d'abord le premier Dimanche à vénérer la théocratie, principale source de l'initiation décisive. Le Jeudi précédent fête spécialement l'institution des castes, fondement général de ce système, et destinée à former, malgré ses modifications croissantes, la garantie estentielle de l'ordre, jusqu'à l'avénement de la sociocratie finale. Nos plus lointains successeurs sauront dignement sympathiser avec un tel régime, en développant les affinités résultées de la profession, quoiqu'elles n'aient plus besoin de se trouver consolidées par la naissance.

Le polythéisme conservateur étant ainsi glorifié, la seconde semaine commence, le Jeudi, la célébration du polythéisme intellectuel, en fêtant ses trois meilleurs organes esthétiques, Homère, Eschyle, et Phidias. Un tel préambule conduit, le Dimanche, à glorifier abstraitement l'ensemble de l'essor poétique, qui, brisant le joug théocratique devenu rétrograde,

ouvrit dignement la transition occidentale en faisant déjà pressentir la sociocratie. Pour préparer la célébration du mouvement théorique, le Jeudi suivant fête ses sept principaux types : d'abord philosophiques, Thalès, Pythagore, Aristote; puis scientifiques, Hippocrate, Archimède, Apollonius, Hipparque. Alors le Dimanche suffit à l'idéalisation abstraite de cette construction vraiment décisive, quoique provisoire ou préliminaire, où le génie occidental inaugura l'élaboration systématique du préambule propre à la religion universelle. Mais, le lendemain, une fête exceptionnelle, consacrée à la bataille de Salamine, personnifiée dans Thémistocle complété par Alexandre, achève d'honorer le polythéisme intellectuel en célébrant sa lutte nécessaire, et prépare la glorification du polythéisme social. Celle-ci commence, le Jeudi suivant, en fêtant les trois types essentiels de la sociabilité militaire, Scipion, César, et Trajan, dignes précurseurs de la sociocratie, d'après leur noble appréciation de la vie pacifique. Dès lors, le dernier Dimanche suffit à la célébration abstraite du système d'incorporation par lequel nos meilleurs ancêtres préparèrent directement l'ordre normal, en subordonnant la spéculation à l'action, et la vie privée à la vie publique.

Consacré spécialement à glorifier l'adolescence du Grand-Être, le neuvième mois doit pourtant honorer d'abord le monothéisme exceptionnel émané de la vraie théocratie, puisqu'il se lia profondément, tant en Orient qu'en Occident, au monothéisme normal. Son idéalisation est préparée, le premier jeudi, par la fête de ses meilleurs types, Abraham, Moïse, et Salomon, seuls représentants concrets de l'état théocratique à travers les altérations monothéiques, vu la noble abnégation des purs théocrates. Le dimanche suivant fera toujours sympathiser les adorateurs du Grand-Être avec les divers services d'une race sacrifiée, que sa dispersion dispose spontanément à

la religion universelle, seule capable de l'honorer et de la relever, en réparant d'ingrates flétrissures.

On ne peut assez idéaliser le monothéisme défensif qu'en lui consacrant toute la seconde semaine, dont les six jours concrets fêteront ses meilleurs organes, Saint-Paul, Charlemagne, Alfred, Hildebrand, Godefroi, finalement Saint-Bernard, son type le plus complet. Cette dernière célébration conduit, le lendemain, à personnifier exceptionnellement la glorification systématique du moyen âge, sans altérer son caractère abstrait, en la concentrant sur la suave adoration qui résuma le catholicisme et la chevalerie. Habitués, d'après l'ensemble de l'éducation positive, à vénérer la Vierge comme l'emblème spontané de l'Humanité, les serviteurs quelconques du Grand-Être pourront ainsi sentir davantage la phase affective de la transition occidentale.

Mais, pour que l'élaboration nécessaire de la religion universelle se trouve suffisamment glorifiée, il faut consacrer la semaine suivante à célébrer dignement le monothéisme islamique, qui pouvait seul préparer le positivisme en Orient. C'est pourquoi le jeudi fête personnellement son incomparable fondateur, qui, mieux qu'aucun autre rénovateur, pressentit la nature provisoire et l'extension restreinte de la construction par laquelle il adapta de nobles peuples à l'état final. Le dimanche accomplit l'idéalisation abstraite de l'islamisme, en représentant les avantages, intellectuels et moraux, propres à la confusion monothéique des deux puissances, malgré le retard passager qu'elle imposa d'abord aux orientaux. Pour compléter le tableau de la filiation, une fête exceptionnelle célèbre, le lendemain, la bataille de Lépante, dernière gloire de l'instinct guerrier, et digne complément de Salamine. Quand la religion positive aura rallié les descendants respectifs des musulmans et des catholiques, les premiers sentiront mieux que

les seconds le prix d'une journée qui, marquant la fin de leur essor militaire, inaugura leur vie industrielle.

Enfin, la dernière semaine du trimestre historique doit célébrer l'ensemble de la révolution occidentale, où l'anarchie politique concourut à la préparation, spirituelle et temporelle, des éléments directs de l'ordre final. Pour que le dimanche y puisse assez accomplir l'idéalisation abstraite du mouvement organique et critique, il faut d'abord que le jeudi fête dignement son représentant le plus complet, l'incomparable Frédéric. Mais cette célébration décisive, où s'annonce la grande crise, doit être précédée par la glorification successive des deux types intellectuels du mouvement moderne, Dante et Descartes.

Voilà comment la sociolâtrie idéalise annuellement l'ensemble de l'initiation humaine, en mêlant vingt et une fêtes concrètes aux douze célébrations abstraites du trimestre historique. Cet immense tableau, qui résume esthétiquement le troisième volume de ce traité, sera toujours compris suffisamment par quiconque aura dignement reçu l'instruction encyclopédique, où la philosophie de l'histoire se trouvera convenablement expliquée. L'inégalité nécessaire de la répartition des trente-trois fêtes dynamiques entre les différentes phases du passé fondamental ne constitue aucune discordance dans un spectacle où l'étendue doit se régler, non par la durée, mais d'après le mouvement. Quoique la glorification de l'âge théocratique soit ainsi réduite à deux solennités, cette condensation devient un nouvel hommage à la profonde stabilité du seul ordre complet que comportât l'ensemble de notre première vie. De même, en bornant à deux fêtes l'idéalisation romaine, on fait mieux ressortir l'admirable homogénéité qui caractérise la plus décisive des trois phases propres à la transition occidentale. Avant que le culte positif et l'éducation correspondante aient partout prévalu, ce

système de célébrations pourra suffire pour préparer à la religion universelle des spectateurs quelconques, aussi bien que les jeunes fils des vrais croyants. Une telle aptitude devra même se manifester aussitôt que la sociolâtrie se développera dans la métropole humaine, où les âmes avides de culture viendront, de toutes parts, susciter ainsi l'essor systématique de l'instinct de continuité.

D'après ce tableau, la combinaison définitive entre le fétichisme et le positivisme se trouve solennellement consacrée. Car, notre première enfance y présente autant de fêtes que l'ensemble de la seconde, sans avoir pu cependant laisser aucun nom. Ses célébrations concrètes offrent un caractère, non moins dogmatique qu'historique, propre à faire sentir combien l'adoration primitive du monde extérieur était spontanément conforme aux tendances finales de l'humanité.

Je dois maintenant expliquer comment le culte public, après avoir célébré la nature fondamentale du Grand-Être et glorifié son initiation nécessaire, idéalise sa providence normale pendant le dernier tiers de l'année positiviste. Toutes les solennités, même accessoires, y redeviennent essentiellement statiques, comme dans la première moitié; le trimestre intermédiaire devant seul offrir un caractère dynamique. Mais le sentiment historique se mêle partout à l'idéalisation dogmatique, pour y faire toujours sentir la série de préparations qu'exigeait chaque lien et le perfectionnement continu de chaque fonction.

Le dixième mois glorifie la providence morale du Grand-Être, spontanément confiée au sexe aimant. Toutes les notions résultées de l'éducation sur l'universelle prépondérance du sentiment s'y trouvent dignement idéalisées. En même temps, le culte public y sanctionne directement l'ensemble du culte privé qui lui fournit une base nécessaire. Car, chacun des vrais croyants y peut spécialement appliquer à ses déesses domes-

tiques la célébration abstraite et générale de la femme, successivement glorifiée comme mère, épouse, fille, et sœur, dans les quatre Dimanches de ce mois. Sans aucune fête accessoire, une adoration aussi normale suffit pour ranimer profondément, chez toutes les âmes, le sentiment des bienfaits croissants du sexe affectif et des devoirs continus que cette appréciation impose au sexe actif. Vu l'heureuse uniformité de l'office féminin, chaque digne femme se trouvera suffisamment honorée par cette glorification collective, en laissant aux hommes les célébrations personnelles qu'exige leur imperfection morale. Néanmoins, quand l'état normal sera pleinement développé, le clergé pourra consacrer les Jeudis de ce mois à des types convenablement appréciables, non-seulement locaux, mais même universels, sans recourir aux exceptions émanées de la vie publique.

Réservé spécialement à la providence intellectuelle, le mois suivant commence sa glorification croissante en honorant son essor incomplet, où le savant et l'artiste, trop peu doués de tendresse ou d'énergie, restent impropres au sacerdoce. Quoique ce cas, longtemps habituel, doive redevenir, dans la sociocratie, autant, et même plus, exceptionnel que sous la théocratie, il sera toujours assez fréquent pour mériter une consécration distincte, qui toutefois fera convenablement sentir son imperfection. Après cet hommage initial envers les pensionnaires du sacerdoce, la reconnaissance publique honorera, le second dimanche, le degré préparatoire, où le théoricien reconnu susceptible de vocation sacerdotale aspire à s'incorporer au clergé positif.

Quant à ces deux modes préliminaires, il convient, pour compenser le discrédit résulté de leur imperfection, d'instituer, les deux premiers Jeudis de ce mois, deux fêtes accessoires en l'honneur d'abord de l'art, puis de la science.

La troisième semaine commence la célébration définitive en

glorifiant le grade secondaire, où le clerc participe aux fonctions intellectuelles par l'enseignement et la prédication, sans pouvoir encore exercer l'office social de consécration ou consultation. Malgré leur irrévocable incorporation au sacerdoce, ces vicaires ne comportent point un caractère assez prononcé pour motiver aucune fête additionnelle, sauf les célébrations personnelles que fera peut-être surgir le développement de la religion universelle. Ainsi préparée, la glorification directe du sacerdoce complet s'accomplit, le dernier Dimanche de ce mois, sans exiger, même envers le suprême pontificat, aucune distinction dans un office nécessairement homogène. Une telle solennité doit seulement être précédée, le Jeudi, par une fête spécialement consacrée aux vieillards, qui, précurseurs naturels des prêtres, deviennent finalement leurs auxiliaires normaux.

Pendant le douzième mois, la sociolâtrie honore successivement les quatre modes généraux de la providence matérielle confiée au patriciat. L'ensemble de ces solennités doit esthétiquement développer les sentiments respectifs de vénération et de dévouement excités, chez les inférieurs et les supérieurs, par l'éducation et l'activité. Rangeant les éléments du pouvoir pratique suivant la généralité décroissante et l'indépendance croissante, le culte fera sentir la dignité supérieure de celui qui, principal condensateur de la richesse, est à la fois moins appréciable et plus envié. Sauf ce suprême patriciat, où se recrute le triumvirat civique, chacune des classes essentielles comporte, d'après la diversité des offices, des distinctions qui semblent motiver des fêtes accessoires, assez multipliées pour occuper tous les jours de chaque semaine. Mais, outre les inconvénients matériels d'une telle extension, elle offrirait des dangers moraux, en développant, chez les supérieurs, des rivalités toujours imminentes, et suscitant, parmi les inférieurs, des luttes con-

traires à l'homogénéité du prolétariat. Toutes les fêtes additionnelles que paraît exiger la glorification du commerce, de la fabrication, et surtout de l'agriculture, peuvent être assez remplacées par les processions solennelles qui compléteront les célébrations hebdomadaires. Quand l'état normal aura suffisamment duré, les Jeudis pourront se consacrer à la commémoration publique des types qui mériteraient une glorification concrète, le plus souvent nationale, mais quelquefois universelle.

Néanmoins, l'ensemble du mois patricien exige une fête distincte en l'honneur du protectorat volontaire auquel se voueront spécialement les meilleurs chefs, soit au début de leur carrière pratique, soit après l'avoir accomplie. Destinés, comme leurs précurseurs militaires, à prévenir ou réparer l'oppression qui menacera toujours la faiblesse matérielle, parmi les femmes, les prêtres, et les prolétaires, ces chevaliers industriels méritent une glorification collective, indépendante de leurs offices respectifs. Fixée au premier Jeudi, leur fête indique le dévouement général des forts aux faibles, et la tendance spéciale du suprême patriciat vers cette destination normale de la puissance temporelle, dont la concentration doit ainsi devenir mieux appréciable.

Il faut achever d'idéaliser la constitution générale de la sociocratie, en célébrant, pendant le mois final de l'année positiviste, l'ensemble du prolétariat, où réside nécessairement l'uniforme complément de la providence humaine. La tendance naturelle au contrôle continu des pouvoirs spéciaux sera tellement développée par l'éducation universelle que l'activité particulière, toujours accessoire sans être jamais négligée, n'y pourra susciter aucune décomposition. Les quatre célébrations de ce mois ne se distinguent point d'après la nature des occupations, mais suivant le mode ou degré du caractère commun.

C'est pourquoi le premier Dimanche glorifie le prolétariat

complet, où l'activité matérielle se concilie spontanément, non-seulement avec l'essor moral, tant civique que domestique, mais avec la culture intellectuelle, théorique et même esthétique. Pour mieux caractériser cette célébration prépondérante, on doit la préparer, le Jeudi, par la fête générale des Inventeurs, spécifiée envers leurs principaux types: Guttemberg, Colomb, Vaucanson, Watt, et Montgolfier; qui présentent une diversité suffisante. En les puisant tous dans la première vie du Grand-Être, on fait sentir que la seconde ne comporte point de telles glorifications. Destinée surtout à régler les forces que l'autre fit surgir, elle doit développer davantage l'office social des prolétaires que leur fonction industrielle, malgré le perfectionnement continu, mais de plus en plus secondaire, de celle-ci. Toutes leurs aspirations à la gloire personnelle résulteront surtout de la vie publique, d'après leur digne intervention comme auxiliaires nécessaires et contrôleurs normaux des deux pouvoirs spéciaux. Néanmoins, la fête préparatoire fera sentir que les inventeurs y sont toujours célébrés à titre de prolétaires, même quand ils semblent participer au patriciat. Il importe, en effet, que le culte, idéalisant le régime, caractérise les patriciens d'après l'aptitude administrative, en représentant les découvertes industrielles comme réservées aux plébéiens, quoiqu'elles y deviennent de plus en plus accessoires.

Afin de compléter la célébration publique du prolétariat normal, il faut consacrer le second Dimanche du mois populaire à la glorification spéciale de la femme plébéienne. Dans une constitution sociale où toutes les femmes deviendront essentiellement prolétaires, d'après leur libre renonciation aux héritages quelconques, la sainte uniformité de leur office fondamental n'empêchera point les modifications résultées du rang. Malgré la communauté d'éducation, la situation populaire est tellement propre à développer les principaux attributs du sexe

aimant qu'elle exige cette solennité spéciale, qui pourra comporter ultérieurement des personnifications préparatoires.

Dans le troisième Dimanche, on commence la célébration du prolétariat incomplet en honorant le digne essor de l'existence plébéienne quand l'activité s'y trouve altérée par des tendances contemplatives qui ne peuvent assez prévaloir. Quoique le sacerdoce doive, plus même que le patriciat, se recruter essentiellement parmi les prolétaires, sa restriction nécessaire ne permettra point de satisfaire la plupart des aspirations que l'éducation fera surgir. Tant qu'elles restent subordonnées aux devoirs pratiques, elles suscitent, au sein du peuple, une classe malheureuse mais honorable, qui peut, outre sa glorification collective, admettre des illustrations personnelles, en perfectionnant l'office social du prolétariat.

Un plein développement de ce cas conduit à terminer le treizième mois en célébrant l'existence populaire quand elle est devenue essentiellement passive. Cette transformation peut résulter d'une prépondérance exagérée des aspirations spéculatives, ou d'une situation contraire au développement de l'activité spéciale. A l'un et l'autre titre, la mendicité, même permanente, mérite une solennité distincte dans un culte qui, devant idéaliser l'existence réelle, ne saurait négliger un résultat nécessaire de l'ensemble des imperfections humaines. Dignement honorée, au moyen âge, quand la sagesse sacerdotale savait consacrer l'instinct universel, elle doit l'être davantage par la sociolâtrie, à la fois plus sympathique et mieux synthétique. Les anarchiques répugnances de l'empirisme métaphysique indiquent, à cet égard, une vicieuse appréciation de la destination sociale du prolétariat. Il suffit d'y distinguer la fonction civique et l'office industriel pour sentir aussitôt que, malgré leur coexistence normale, la première peut mériter d'être honorée quand le second cesse entièrement. On doit

même regarder cette célébration comme ébauchée déjà par l'admirable idéalisation qui domine l'un des nombreux chefs-d'œuvre du principal génie poétique propre au siècle exceptionnel.

Outre cette annonce spontanée, d'autant plus décisive qu'elle surgit à travers l'égoïsme industriel et protestant, le passé fournit, à cet égard, un type direct et collectif, par l'éminente institution des ordres mendiants. Son admirable fondateur doit donc être spécialement glorifié le Jeudi qui précède la célébration abstraite du prolétariat passif, dont il deviendra l'éternel patron, en caractérisant, sous le mode propre au treizième siècle, l'action sociale d'un tel complément. Historiquement considérée, cette fête permet d'ailleurs d'apprécier dignement la seule tentative pleinement honorable, quoique nécessairement insuffisante, pour empêcher l'irrévocable décadence du catholicisme.

L'année positiviste se termine en consacrant son jour complémentaire à glorifier l'ensemble des morts, dominateurs nécessaires des vivants. En rappelant l'initiative catholique, cette fête finale manifeste la supériorité de la systématisation positive, qui pouvait seule instituer l'entière universalité des commémorations. Affectivement liée à la célébration de la veille, elle prépare spontanément l'incomparable solennité qui doit, le lendemain, renouveler l'année par l'idéalisation directe de l'amour universel.

Enfin, le système sociolâtrique comble sa dernière lacune en plaçant, à la fin de chaque année bissextile, la fête collective des femmes personnellement sanctifiées. Quoique le sexe aimant ne comporte ni n'exige d'autres glorifications individuelles que celles qui résultent de son efficacité domestique, cependant l'éducation encyclopédique y doit multiplier les dignes exceptions, même actives et surtout spéculatives. Le

culte public de l'Humanité resterait donc incomplet si la célébration supplémentaire ne rappelait, tous les quatre ans, ses meilleurs représentants, dont quelques-uns comporteront une glorification personnelle.

Telles sont les huitante-une solennités, accessoires ou principales, qui constituent l'adoration annuelle du Grand-Être par ses serviteurs réunis dans ses temples. Propre à compenser l'abstraction qu'exige le culte direct de l'Humanité, cette publicité doit en augmenter l'efficacité morale en développant les sympathies naturelles des assistants, dont chacun peut alors envisager l'ensemble des autres comme représentant la suprême existence. Mais ces célébrations collectives ne comporteraient qu'une insuffisante réaction, plus esthétique qu'affective, sans les habitudes solitaires d'adoration intime. Outre que le culte personnel fournit la base spontanée des deux autres, il est seul pleinement libre ; ce qui doit beaucoup augmenter son influence normale. Quoique le sacerdoce puisse détourner le patriciat d'imposer aucune participation aux cérémonies religieuses, il ne saurait empêcher l'opinion de flétrir ceux qui s'abstiendraient des sacrements sociaux ou des fêtes publiques. L'éclat de ces solennités ne doit donc faire jamais oublier l'efficacité supérieure des effusions quotidiennes, où chaque croyant, devenu son propre prêtre, travaille librement à son principal perfectionnement, en vénérant secrètement les représentants domestiques du Grand-Être. Il faut cependant reconnaître que, réciproquement, la participation normale aux démonstrations collectives peut seule préserver le culte intime de susciter habituellement des tendances mystiques et même égoïstes, qui détourneraient vers l'élément l'adoration due à l'ensemble.

Pour faire mieux apprécier la coordination générale du culte public, je l'ai résumée dans le tableau ci-joint (*Voyez le tableau* [A] *ci-dessous*), où chaque indication tracée en italique et

placée entre parenthèses désigne une fête accessoire. La succession de ces solennités, qui célèbrent tous les aspects de l'existence humaine, doit offrir un puissant attrait aux âmes capables d'en saisir l'ensemble. Mais leur efficacité morale ne sera profonde que si l'accomplissement de chacune d'elles laisse le regret de voir s'écouler une année avant son retour, au lieu de faire désirer la suivante pour multiplier les émotions esthétiques.

Afin de compléter l'exposition sociolâtrique, je dois ajouter ici deux explications secondaires, qui n'auraient pu s'y placer sans interrompre son cours. L'une concerne les édifices propres au culte positif, et l'autre les moyens esthétiques qu'il exige.

Mon discours préliminaire sur l'ensemble du positivisme a déjà caractérisé suffisamment la symbolisation matérielle de l'Humanité par la sculpture et la peinture. L'expression monumentale ne saurait aujourd'hui comporter une telle détermination, soit en vertu de l'essor plus tardif des conceptions propres à l'architecture, soit d'après le concours plus étendu qu'exige leur exécution. Vu la réalité complète et la pleine opportunité du positivisme, les temples qui lui conviennent surgiront plus promptement que ceux du catholicisme hostile au milieu qu'il venait modifier. Néanmoins, le culte occidental de l'Humanité devra d'abord s'accomplir dans les édifices consacrés à l'adoration publique de son dernier précurseur. Ils conviendront davantage à la sociolâtrie que les temples du polythéisme ne purent s'adapter aux besoins du monothéisme. Car l'enseignement et la prédication qu'introduisait celui-ci demandaient d'autres constructions que celles qui suffisaient aux cérémonies, essentiellement extérieures, du culte antérieur. Quoique le positivisme doive donc modifier moins l'architecture religieuse que ne dut le faire le catholicisme, ses fêtes, autant relatives au

dehors qu'au dedans, exigeront pourtant des innovations qui ne sauraient encore être spécifiées.

Je puis toutefois déterminer déjà la situation normale des temples positivistes, et même leur disposition générale, indiquées l'une et l'autre par la nature et la destination du culte de l'Humanité. Les morts dignes de survivre formant les principaux éléments du Grand-Être, son adoration publique doit s'accomplir au milieu des tombes d'élite, entourées chacune d'un saint bosquet, pour y recevoir les hommages domestiques et civiques. En second lieu, la religion universelle développera l'une des meilleures inspirations de l'islamisme, en dirigeant partout le grand axe du temple et du bois sacré vers la métropole humaine, que l'ensemble du passé fixe, pour longtemps, à Paris. Cette touchante convergence, que le *kebla* musulman étend à toutes les attitudes religieuses, même après la mort, recevra naturellement un semblable complément dans le seul culte susceptible d'une pleine unanimité. Plus récente et plus sociale que la foi de l'Occident, celle de l'Orient dut mieux manifester les aspirations directes à la véritable universalité.

Quant à la distribution intérieure des temples positivistes, elle comporte seulement deux prescriptions immédiates. D'abord, le sanctuaire, où la statue de l'Humanité domine la chaire sacrée, doit pouvoir contenir un septième de l'auditoire, afin que l'interprète du Grand-Être s'y trouve entouré des femmes d'élite qui constituent sa meilleure représentation. En second lieu, chacune des sept chapelles de chaque côté renfermera la statue de l'un des treize organes principaux de l'initiation humaine, entouré des bustes de ses quatre meilleurs adjoints, en réservant la quatorzième chapelle au groupe des types féminins.

D'après l'exposition précédente, le culte positif ouvre un champ immense à l'essor esthétique, non-seulement envers l'art fondamental, mais aussi pour son double complément,

phonique et plastique. Un tel développement semble d'abord exiger une classe spéciale, qui, quoique accessoire, altérerait la dignité du sacerdoce et pourrait compromettre son unité. Mais, en surmontant les habitudes occidentales, on reconnaît que tous les besoins sociolâtriques peuvent se satisfaire sans vouer personne à l'exercice exclusif et continu des facultés d'expression, dont la prépondérance est aussi dégradante pour l'individu que funeste à la société. Car, le clergé peut suffire à toutes les compositions, poétiques, phoniques, et même plastiques, qu'exigera le culte, en accordant des dispenses partielles et temporaires aux prêtres aptes à ce service exceptionnel, comme envers les travaux scientifiques. Quant à l'exécution collective des manifestations, mimiques ou musicales, propres aux fêtes publiques, la plénitude esthétique de l'éducation universelle y disposera tellement chaque fidèle que le concours de tous les croyants assurera, mieux qu'au moyen âge, l'efficacité des expansions.

L'ensemble de ce chapitre confirme spontanément les prévisions systématiques de son préambule envers l'ordre définitif des trois parties de la religion positive. On peut maintenant sentir combien la prépondérance du culte sur le dogme convient à la nature du positivisme et consolide sa destination. Dans l'exposition que je viens d'accomplir, on n'a jamais éprouvé le besoin de la constitution analytique que le chapitre suivant doit développer envers la doctrine fondamentale, dont l'appréciation synthétique suffit à la sociolâtrie.

Si la situation matérielle de l'humanité n'exigeait point un exercice continu de l'intelligence et de l'activité, cette culture directe des instincts altruistes les ferait assez prévaloir sur les penchants égoïstes, malgré la supériorité naturelle de ceux-ci. Mais le culte, qui pouvait suffire avant que notre seconde enfance suscitât l'essor théorique et pratique, a besoin, dans

notre maturité, d'être assisté du dogme et du régime pour préserver notre moralité des perturbations propres à ce double mouvement. Il faut donc expliquer maintenant comment, d'après l'idéal sociolâtrique, la spéculation sociologique et l'action sociocratique font finalement concourir à notre perfectionnement moral ces conditions insurmontables, en rendant collective une évolution d'abord individuelle.

TABLEAU SOCIOLATRIQUE,

[A] L'Amour pour principe; l'Ordre pour base, et le Progrès pour but.

RÉSUMANT EN 84 FÊTES ANNUELLES l'adoration universelle de l'HUMANITÉ.

Vivre pour autrui. (La Famille, la Patrie, l'Humanité.)

ÉTATS FONDAMENTAUX.

1er Mois. L'HUMANITÉ.
- 1er Jour de l'année. — Fête synthétique du Grand-Être.
- Fêtes hebdomadaires de l'Union sociale. — religieuse. historique. nationale. communale.

2me Mois. LE MARIAGE.
- complet.
- chaste.
- inégal.
- subjectif.

3me Mois. LA PATERNITÉ.
- complète. — naturelle. artificielle.
- incomplète. — spirituelle. temporelle.

4me Mois. LA FILIATION. — *Mêmes subdivisions.*

5me Mois. LA FRATERNITÉ. — *Idem.*

6me Mois. LA DOMESTICITÉ.
- permanente. — complète. incomplète.
- passagère. — *Même subdivision.*

ÉTATS PRÉPARATOIRES.

7me Mois. LE FÉTICHISME.
- spontané. — nomade. (*Fête des Animaux.*) sédentaire. (*Fête du Feu.*) sacerdotal. (*Fête du Soleil.*) militaire. (*Fête du Fer.*)
- systématique, (*Salamine.*) — conservateur. (*Fête des Castes.*) intellectuel. — esthétique. (*Homère, Eschyle, Phidias.*) théorique. (*Thalès, Pythagore, Aristote; Hippocrate, Archimède, Apollonius, Hipparque.*) social. (*Scipion, César, Trajan.*)

8me Mois. LE POLYTHÉISME.

9me Mois. LE MONOTHÉISME.
- théocratique. — (*Abraham, Moïse, Salomon.*)
- catholique. — (*Saint-Paul.*) (*Charlemagne.*) (*Alfred.*) (*Hildebrand.*) (*Godefroi.*) (*Saint-Bernard.*)
- islamique. (*Lépante*). — (*Mahomet.*)
- métaphysique. — (*Dante.*) (*Descartes.*) (*Frédéric.*)

FONCTIONS NORMALES.

10me Mois. LA FEMME. Providence morale.
- mère.
- épouse.
- fille.
- sœur.

11me Mois. LE SACERDOCE. Providence intellectuelle.
- incomplet. — (*Fête de l'Art.*)
- préparatoire. — (*Fête de la Science.*)
- définitif. — secondaire. principal. (*Fête des Vieillards.*)

12me Mois. LE PATRICIAT. Providence matérielle.
- banque. (*Fête des Chevaliers.*)
- commerce.
- fabrication.
- agriculture.

13me et dernier Mois. LE PROLÉTARIAT. Providence générale.
- actif, (*Fête des Inventeurs : Guttemberg, Colomb, Vaucanson, Watt, Montgolfier.*)
- affectif.
- contemplatif.
- passif. (*Saint-François-d'Assise.*)

Jour complémentaire. . . . . Fête universelle DES MORTS.
Jour bissextile. . . . . Fête générale des SAINTES FEMMES.

Paris, le samedi 7 Archimède 66 (1er avril 1854).

AUGUSTE COMTE,
(10, rue Monsieur-le-Prince).

(*Système de politique positive, tome quatrième, page* 159.)

CHAPITRE TROISIÈME.

TABLEAU GÉNÉRAL DE L'EXISTENCE THÉORIQUE,

D'APRÈS LA CONCEPTION RELATIVE DE L'ORDRE UNIVERSEL;

OU

SYSTÉMATISATION FINALE DU DOGME POSITIF.

En considérant l'ensemble du problème humain, subordonner l'égoïsme à l'altruisme, on voit sa solution dépendre surtout du bon emploi de l'intelligence. L'activité, toujours indifférente entre le bien et le mal, aspire seulement à s'exercer, et peut ainsi servir, de préférence, la sociabilité, qui lui procure plus d'essor que la personnalité. Moins énergique, l'intelligence se borne volontiers à l'exercice commandé par les besoins individuels, et répugne aux efforts supérieurs qu'exige la destination sociale. Toutefois, celle-ci peut seule fournir à l'esprit les satisfactions qu'il désire, en le vouant à l'ordre vers lequel il tend. Cette consécration ne saurait pourtant surmonter la torpeur naturelle de l'intelligence, si le sentiment n'a point développé d'abord le besoin d'unité. Voilà pourquoi l'amour du beau doit autant présider à la recherche du vrai qu'à l'accomplissement du bon. Quoique l'idéal repose toujours sur le réel, il n'en exige point la connaissance analytique, mais seulement l'appréciation synthétique.

Telle est la situation normale où se trouve l'esprit en abordant l'étude du dogme sous l'impulsion résultée du culte. L'essor régulier du sentiment a développé le goût et l'instinct de l'ordre, en faisant apprécier son aptitude à consolider l'amour par la soumission, seule capable de le préserver des fluctuations dues à la multiplicité des inspirations. Cette disposition doit ici prévaloir d'après l'arrangement que j'ai définitivement établi pour les trois parties de la religion positive. Elle représente la tendance plus prononcée qui résultera du cours naturel de l'éducation universelle, où l'instruction théorique ne commencera qu'après la préparation affective, et même esthétique, émanée de l'existence domestique. Outre qu'il aura déjà reçu deux sacrements sociaux et souvent admiré les fêtes publiques, le jeune adepte se trouvera surtout disposé par l'adoration intime à subir convenablement l'élaboration abstraite. Sa propre expérience lui fait ainsi reconnaître l'importance de l'ordre qu'il s'est volontairement prescrit, et le conduit ensuite à respecter, et même chérir, les règles indépendantes de lui, tant naturelles qu'artificielles. Préservé des impulsions égoïstes par la satisfaction providentielle de ses besoins personnels, il peut alors apprécier directement les dispositions sympathiques et sentir profondément leur liaison spontanée avec les habitudes synthétiques.

C'est ainsi que, dans l'état normal, l'étude du dogme se trouvera toujours entreprise d'après la situation de cœur, et même d'esprit, la plus favorable à sa pleine efficacité. Tous les efforts qu'exige maintenant l'institution du vrai point de vue théorique seront alors évités par son avénement spontané. Les forces cérébrales pourront donc se concentrer directement vers l'élaboration de l'analyse objective qui doit développer et consolider la synthèse subjective résultée du principe fondamental et manifestée dans le culte. Sans craindre aucune divagation,

on étudiera toujours le dogme suivant sa double destination, compléter le culte et préparer le régime. On sentira que l'existence théorique consiste surtout à perfectionner l'unité, personnelle ou sociale, en consolidant sa source sympathique par sa base synthétique.

Afin de mieux apprécier la destination normale du dogme, il faut d'abord supposer la cessation subite de l'ordre naturel, autant du moins que nous pouvons la concevoir sans contradiction. Cette hypothèse peut se régulariser d'après la distinction habituelle entre les trois sortes de lois, morales, intellectuelles, et physiques, dont nous acquérons successivement la notion spontanée. Les premières sont tellement nécessaires à l'existence cérébrale que nous ne pourrions aucunement la concevoir sans elles, faute d'y trouver des tendances fixes. Mais on peut davantage supposer la suspension des lois intellectuelles, vu leur tardive appréciation, restée jusqu'à présent insuffisante, même chez les meilleurs esprits. Néanmoins, c'est surtout envers les lois physiques qu'une telle hypothèse doit être aisément conçue, puisque l'état subjectif et l'essor poétique s'affranchissent souvent de leur joug.

Restreinte ainsi, cette fiction devient cependant contradictoire quand on a reconnu la subordination de l'ordre humain à l'ordre extérieur. Car les phénomènes les plus particuliers et les plus compliqués ne sauraient être conçus comme réglés, si les plus généraux et les plus simples étaient supposés sans lois. Mais cette contradiction suffirait déjà pour montrer combien l'ordre, même physique, se lie à l'ensemble de notre existence. D'ailleurs, l'hypothèse indiquée n'a point une destination scientifique; elle est seulement instituée ici comme artifice logique afin de faire mieux ressortir la participation nécessaire du dogme à la constitution de l'unité fondée par le culte. Pour un tel usage, il suffit que, malgré leur subordination mutuelle, les diverses classes des lois soient radicalement distinctes; ainsi que l'indiquent les longs intervalles qui séparent leurs appréciations respectives.

On peut augmenter l'efficacité de cette fiction en considérant successivement les divers degrés qu'elle comporte suivant la suspension plus ou moins complète de l'ordre universel. En le supposant réduit autant que possible, c'est-à-dire borné seulement aux lois morales, l'unité ne saurait jamais surgir et surtout durer, quand on attribuerait même une faible énergie aux instincts personnels. Car l'instabilité des pensées et des situations ne permettrait aux sentiments d'acquérir aucune consistance; en sorte que nous flotterions indéfiniment sous l'impulsion de vagues sympathies. Notre état serait presque le même si l'ordre intellectuel complétait l'ordre moral, sans que les lois physiques reprissent leur empire. L'instabilité qui subsisterait hors du cerveau suffirait alors pour empêcher encore l'harmonie humaine; puisque les projets inspirés à l'esprit par le cœur ne comporteraient aucune fixité faute d'issue possible, et nous feraient mieux sentir notre impuissance. Si la suspension des lois se bornait à l'ordre matériel, en sorte que l'ordre vital se joignît à l'ordre humain, l'harmonie resterait insuffisante, quoique la fluctuation diminuât. Pour compléter cette dernière fiction, à la fois mieux appréciable et plus décisive que les deux autres, on y peut ajouter la supposition que le milieu nous dispensât d'activité continue, et l'on sent encore que l'unité demeurerait impossible ou précaire.

Sans insister davantage sur de telles considérations, on doit ici reconnaître la nécessité du concours entre l'intelligence et le sentiment dans l'institution et le maintien de l'état synthétique, quoiqu'il résulte surtout des impulsions sympathiques. Nos meilleures affections seraient incapables d'établir notre harmonie si nous n'étions pas forcés de subir un ordre indé-

pendant de nous, même envers nos propres phénomènes. Mais la prépondérance du cœur sur l'esprit reste pourtant la source essentielle de l'unité; parce que nous sommes ainsi poussés à l'accomplissement de ses conditions intellectuelles, et disposés à chérir une nécessité qui nous améliore.

Voilà comment le culte, en développant l'amour, consacre le dogme, indépendamment des exigences de l'activité, comme indispensable à l'harmonie, tant individuelle que collective. Ce n'est pas seulement pour modifier l'ordre universel que nous devons le connaître : nous l'étudions surtout afin de le subir dignement, suivant la théorie fondamentale de l'unité, résumée par la construction du mot religion, où le dehors consolide le dedans. Les lois les plus modifiables sont aussi celles qui font le mieux sentir que leur perfectionnement, loin de nous affranchir, consiste à nous lier davantage, de manière à développer et consolider notre unité. Dans l'état normal, où l'amour conduit à la foi, nous commençons par respecter et chérir ces liens artificiels qui tendent toujours à faire prévaloir nos meilleurs instincts, et nous étendons bientôt la même appréciation jusqu'aux nécessités insurmontables. Quand la marche devient inverse, comme l'exigent les cas anarchiques, elle est à la fois moins noble et plus difficile; parce que la soumission prend alors un caractère oppressif, qui nous dispose à la restreindre au lieu de la développer.

Le cœur doit donc régler toujours, quoique l'esprit puisse seul lui dévoiler les relations susceptibles de prévaloir. Mais la domination du sentiment, loin de pouvoir devenir hostile à l'intelligence, lui procure une consécration que l'essor abstrait n'aurait jamais comportée. En fondant l'unité sur la subordination de l'égoïsme à l'altruisme, la religion positive sanctifie, au nom du Grand-Être, les pensées comme les actes, qui peuvent, même indirectement, consolider ou développer les instincts sympathiques.

Une telle consécration se trouve constamment accompagnée d'une salutaire discipline, sans laquelle l'esprit ne sortirait de sa torpeur qu'en suivant sa pente naturelle vers les spéculations oiseuses. La préférence qu'il leur accorde, sous prétexte de dignité, dérive toujours de sa faiblesse, soit qu'il ne puisse continuer ses recherches qu'en oubliant sa destination, soit qu'il redoute la difficulté supérieure des questions essentielles. Cette dégénération ne peut être assez contenue que d'après l'ensemble des influences propres à l'état positif, la liaison constante de la culture théorique avec l'office sacerdotal, le caractère encyclopédique des spéculations habituelles, et l'incessante surveillance du public.

Telles sont les considérations normales que des divagations anarchiques m'obligent aujourd'hui de rappeller spécialement, afin que l'étude du dogme soit convenablement instituée et poursuivie, malgré la faiblesse qui dispose l'esprit à négliger le but pour les moyens. Notre infirmité ne cessera jamais d'exiger des précautions continues afin d'empêcher l'intelligence de trahir le Grand-Être, en se vouant à l'égoïsme au lieu d'assister l'altruisme. Cette tendance, peu redoutable avant le développement du génie théorique, suscite le principal embarras de la discipline humaine, depuis que l'esprit se trouve constamment employé, soit pour agir, soit afin de régler. Mais, si la difficulté devient surtout propre à l'état positif, il offre aussi plus de ressources contre elle que n'en comportait la constitution théologique, où l'intelligence pouvait aisément sanctifier ses déviations quelconques. Fondée d'abord en posant la morale au sommet de la hiérarchie encyclopédique, la discipline spéculative se trouve maintenant complétée en plaçant le dogme après le culte. Quand on aura pu consacrer ainsi l'esprit au service du cœur, on devra considérer le problème humain comme autant résolu qu'il puisse l'être. En effet, on n'éprouvera

dès lors aucun embarras essentiel pour instituer convenablement l'activité, dont les déviations sont surtout dues aux trahisons de l'intelligence envers le sentiment.

Quelque normale que soit une telle discipline, et malgré son urgence actuelle, il faut pourtant reconnaître que son opportunité commence seulement avec la situation qui la rend possible. Tant que dura notre première vie, destinée à faire surgir nos forces quelconques sans pouvoir suffisamment les régler, l'esprit positif dut s'exercer sur toutes les théories qu'il était capable d'aborder, en préférant les plus faciles aux plus importantes. Outre qu'il ne pouvait alors se vouer à l'élaboration d'une synthèse dont la nature et la source restaient inconnues, cette concentration prématurée l'aurait empêché de développer ses aptitudes abstraites par un exercice plus logique que scientifique. Le génie théorique ne se trouva réglé que d'après la réaction, plus répressive que directrice, de la discipline théologique, toujours incapable de l'atteindre convenablement faute d'homogénéité. Mais l'essor abstrait, quoique empirique et dispersif, a, sous l'impulsion croissante de l'Humanité, graduellement embrassé des questions plus importantes et plus difficiles. Il a dès lors tendu vers une discipline décisive, qu'il peut d'autant moins récuser qu'il en a spontanément fourni la base théorique. Elle a directement surgi quand la positivité s'est irrévocablement étendue à son principal domaine par la fondation de la sociologie, bientôt suivie de l'élaboration systématique de la religion universelle.

Pour achever de caractériser la participation du dogme à l'établissement de l'harmonie normale, il faut regarder la discipline finale comme destinée surtout à régler les volontés afin de diriger les actes. On voit alors qu'un tel but exige le concours continu des trois parties de la vraie religion, d'abord affective, puis spéculative, enfin active. Il demande, avant tout,

que le culte ait directement développé les impulsions sympathiques, où réside la principale source de l'unité. Mais il suppose ensuite que le dogme a dissipé l'indécision spontanée de notre conduite en puisant, hors de nous, des motifs entièrement exempts d'arbitraire. Quand la discipline inspirée par l'amour se trouve ainsi fondée sur la foi, le régime la complète et la consolide en développant une activité d'où résulte la réaction, à la fois directrice et répressive, de l'ensemble envers les parties. Telles sont les parts respectives du sentiment, de la raison, et de l'opinion dans le gouvernement spirituel, auquel le gouvernement temporel fournit un supplément nécessaire, qui s'applique seulement aux actes, sans pouvoir jamais modifier directement les volontés. Cette dernière influence étant reconnue indispensable pour contenir les principales aberrations, on sent combien il importe que la base spéculative des décisions humaines concoure toujours avec leur source affective.

Il faut donc que d'abord le cœur règle l'esprit, afin que leur harmonie discipline ensuite l'opinion publique, d'où résulte une force morale destinée à perfectionner les impulsions individuelles. Ce complément général de la spiritualité positive suppose, avant tout, des sentiments convenables, qui prévalent aisément, chez les âmes les plus imparfaites, envers la conduite d'autrui. Mais son nom usuel doit suffisamment rappeller que cette force exige aussi des pensées communes, d'après lesquelles on puisse juger chaque cas. Quand cette seconde condition se trouve mal remplie, par discordance ou déviation, les meilleurs sentiments deviennent insuffisants pour diriger convenablement la conduite, individuelle et collective. Or ce concert d'opinions reste incomplet et précaire tant que les préjugés publics résultent d'inspirations essentiellement subjectives, avant de pouvoir reposer sur l'appréciation objective de l'ordre universel.

Ainsi conçue, la science acquiert une sainteté jusqu'alors

impossible, en consolidant à la fois la liberté véritable et la vraie moralité. Toutes deux relatives à la prépondérance habituelle des bonnes impulsions, elles reposent d'abord sur l'amour. Mais il ne suffirait pas pour les maintenir contre les perturbations journalières sans la soumission qu'il nous inspire envers l'ordre indépendant de nous, et dont les principales lois peuvent seules faire prévaloir l'altruisme en comprimant l'égoïsme. Quoique le dogme positif semble nous enchaîner par les fatalités extérieures, il nous procure réellement l'unique liberté qui soit possible et désirable, en faisant cesser un arbitraire toujours favorable aux mauvaises impulsions. Le théologisme, surtout monothéique, fit prévaloir un type vicieux, en superposant au monde effectif des volontés nécessairement capricieuses. Il faut que le positivisme rectifie ces habitudes anarchiques, en complétant et systématisant les inspirations spontanées du fétichisme envers le fatalisme universel, qui, supposé d'abord absolu, devient finalement relatif. Soumis à des lois modifiables, nous sommes vraiment libres et moraux, parce que leur empire nous aide toujours à faire prévaloir nos meilleures inclinations.

Bornée même à l'appréciation de l'ordre matériel, qui constitua son domaine primitif, la science produit déjà cette sainte réaction, surgie d'abord des études relatives aux phénomènes que nous ne pouvons aucunement modifier. La soumission forcée qu'ils déterminent comprime nos impulsions égoïstes, sources naturelles de toute révolte, et développe celui des trois instincts altruistes qui se trouve à la fois le plus usuel et le moins accessible. Spontanée sous le fétichisme, surtout astrolâtrique, cette réaction morale devient systématique dans l'état positif, où nous n'avons plus besoin d'animer les corps célestes pour respecter un ordre sur lequel repose l'existence du Grand-Être. Mais notre résignation, d'abord passive, s'ennoblit bientôt d'après l'activité que nous inspire une régularité toujours proportionnée à la simplicité. Nous transformons cet assujettissement en une source de perfectionnement continu pour l'ensemble de notre existence, physique, intellectuelle, et même morale, en la subordonnant à ce type immuable, auquel nous adaptons surtout l'institution du temps.

Cependant, la puissance théorique doit, autant que le pouvoir pratique, trouver son principal domaine dans les phénomènes les plus modifiables, qui sont aussi les plus importants et ceux où l'ordre naturel présente le plus d'imperfections. Depuis que nous commençons à connaître assez leurs lois pour y former des prévisions rationnelles, nous sentons combien leur étude positive peut perfectionner la discipline humaine, en réglant directement les sources intérieures de l'unité. L'amélioration continue de l'ordre le plus imparfait et le plus important fournit à l'intelligence le meilleur champ théorique et pratique, vu la difficulté transcendante des spéculations et l'extension supérieure des modifications. Mais une telle consécration doit aussi discipliner l'esprit positif, en le détournant de développer les études inférieures au delà de ce qu'exige leur destination normale. Voilà comment la raison, directement appelée à tout juger sauf elle-même, se trouve indirectement réglée en se vouant surtout à consolider et développer le sentiment, sans cesser de suivre sa marche constante vers les spéculations les plus complexes. Ainsi se dissipe la principale difficulté propre au problème de l'unité positive, qui, fondée sur la prépondérance du cœur, semble exiger la compression de l'esprit, quoique son concours lui devienne indispensable. On voit, au contraire, que la maturité du Grand-Être ouvre à l'intelligence humaine le domaine réservé jusqu'alors à la suprématie divine, sans négliger les préparations, logiques et scientifiques, qui conviennent à cette culture.

D'après ce préambule nécessaire, la systématisation finale du dogme positif se trouve assez instituée pour être aisément préservée des divagations analytiques que dut susciter l'initiation théorique. Elles tendraient toujours à se produire si la discipline religieuse ne nous en détournait continuellement. Vu l'insuffisance, et même l'impossibilité, de toute synthèse partielle, quelque vaste qu'on la suppose, je devais d'abord insister sur la liaison générale du dogme avec les deux parties de la religion entre lesquelles il est irrévocablement compris. Quoique sa relation au régime doive se développer dans le chapitre suivant, elle est assez indiquée ici pour qu'on n'oublie jamais une destination aussi prononcée, qui n'exige plus d'explication spéciale. Le besoin de connaître l'ordre afin de le modifier étant suffisamment constaté, je devais surtout apprécier l'importance, moins sentie, que nous offre son étude quand nous aspirons seulement à le mieux subir. Ce double but doit toujours régler l'extension normale des diverses théories, qui deviennent nécessairement oiseuses aussitôt qu'elles dépassent les contemplations propres à guider notre soumission ou notre activité. Mais ces deux motifs concourent spontanément envers le principal domaine de notre intelligence, suivant l'heureuse confusion qui lui restera propre entre la spéculation et l'application.

L'institution systématique du dogme positif exige que l'on détermine d'abord sa nature générale, puis ses principes universels, enfin sa constitution normale.

Sous le premier aspect, il faut reconnaître que nos spéculations réelles ne sauraient atteindre leur destination essentielle sans offrir toujours un caractère abstrait, consistant à coordonner les événements, indépendamment des êtres. Pour diriger notre obéissance ou notre intervention, les lois naturelles doivent présenter une entière généralité, seule base d'une prévision rationnelle, jamais possible envers les cas concrets. Notre

conduite reste flottante, tant que nous n'avons point institué des règles sans exception ; ce qui suppose que l'étude des êtres se trouve remplacée par celle des événements. Les phénomènes ne peuvent se manifester que dans leurs siéges ; et les substances ne deviennent appréciables que d'après leurs propriétés. Malgré cette double connexité, le génie abstrait peut instituer une séparation habituelle entre les événements et les êtres, en considérant tantôt l'attribut commun à plusieurs corps et tantôt l'ensemble des qualités qui composent chaque existence. C'est d'une telle décomposition que résulte l'essor théorique, quand, vers la fin de notre première enfance, individuelle ou collective, la contemplation abstraite commence à prévaloir sur la contemplation concrète. Jusqu'alors la raison restait incapable d'assister le sentiment, faute de comporter des notions fixes d'où surgissent des prévisions propres à guider notre conduite, active ou passive, en dissipant l'indécision spontanée de nos résolutions quelconques.

On doit regarder ce pas fondamental comme instituant à la fois la division normale et la véritable harmonie entre la théorie et la pratique. Car la généralité de l'une et la spécialité de l'autre résultent de leurs caractères respectivement abstrait et concret, puisque la spéculation concerne les événements et l'action s'applique aux êtres. Mais ce contraste n'empêche point le concours, vu que nous n'agissons sur les corps qu'afin de modifier les phénomènes, qui seuls intéressent à la fois nos pensées et nos desseins. Les lois abstraites constituent donc le domaine commun de la science et de l'art, qui les destinent respectivement à discipliner notre intelligence et régler notre activité. Notre ignorance des lois concrètes n'offre point de graves inconvénients, puisqu'elle n'empêche pas notre existence, tant pratique que théorique, d'acquérir une suffisante rationalité d'après les indications générales que les règles simples four-

nissent envers les cas composés. Quoique l'activité semble exiger une connaissance plus complète que celle qui suffit à la soumission, les notions essentielles sont nécessairement communes aux deux modes, notre conduite étant toujours fondée sur l'immuabilité de l'ordre universel. En effet, les modifications qu'il comporte ne pouvant concerner que l'intensité des phénomènes, leur accomplissement se trouve assez dirigé d'après un examen empirique des limites de variation propres à chacun des résultats pratiques, sans demander une science concrète qui nous est interdite.

Quels que soient donc les dangers de l'abstraction, pour le cœur et même l'esprit, elle doit être irrévocablement consacrée comme indispensable au service systématique de l'Humanité. L'absorption desséchante qu'elle détermine toujours et les jugements chimériques qu'elle suscite souvent doivent seulement nous faire mieux sentir combien il importe de réduire la culture théorique à ses limites normales, au lieu d'y voir l'idéal de notre perfectionnement. Ses inconvénients généraux se trouvent d'ailleurs diminués autant que possible d'après l'institution encyclopédique des spéculations positives, toujours liées aux fonctions sacerdotales. Car, l'abstraction décroît avec l'indépendance et la simplicité, de manière à rapprocher la théorie de la pratique, à mesure que nos conceptions deviennent moins générales objectivement et plus générales subjectivement. Une fois parvenue à la phase où convergent tous les aspects scientifiques, l'abstraction cesse nécessairement, pour développer des efforts théoriques immédiatement liés aux destinations pratiques. Pendant sa domination provisoire, elle tend à susciter d'orgueilleuses prétentions, en permettant l'essor de la puissance déductive. Mais cette disposition, dangereuse tant que la culture resta partielle, disparaît sous le régime encyclopédique, qui représente une telle perfection

comme due surtout à la simplicité du domaine inférieur, sans que la force cesse d'augmenter quand le champ s'ennoblit.

Notre état normal reste si mal ébauché jusqu'ici que l'abstraction positive, malgré son évidente nécessité pour la philosophie naturelle, ne se trouve encore instituée qu'envers les spéculations mathématiques. Partout ailleurs, des signes sans images deviennent habituellement les seules ressources de la méditation théorique. Mais l'institution des milieux subjectifs, indiquée au premier chapitre de ce volume, est destinée, en se développant, à fournir des moyens normaux pour nous représenter les événements quelconques indépendamment des êtres correspondants. Quoique le théologisme ait surgi de la contemplation abstraite, les moyens qu'il lui fournit restèrent toujours bornés à la recherche des causes, sans pouvoir directement seconder l'étude des lois, même en joignant les entités aux divinités. La spéculation positive ne se trouvera régulièrement assistée que quand les milieux subjectifs auront partout institué la combinaison des images avec les signes, pour permettre l'intervention habituelle des sentiments.

Après avoir assez caractérisé la nature abstraite du dogme positif, je dois déterminer les principes universels sur lesquels il repose, avant d'apprécier la hiérarchie qui le constitue.

Ces principes, confusément entrevus, ou plutôt désirés, par Bacon, sous le nom vague de philosophie première, consistent en trois groupes de lois générales : l'un autant objectif que subjectif; les deux autres essentiellement subjectifs ou surtout objectifs.

J'institue le premier en combinant deux lois scientifiques, naturellement connexes, avec une loi logique qui doit les précéder, quoiqu'elle semble en dépendre.

Elle consiste dans le principe, vraiment fondamental, qui partout prescrit de former l'hypothèse la plus simple que com-

porte l'ensemble des documents à représenter. Cette unique base de la vraie rationalité peut être également appréciée comme objective ou subjective, puisqu'elle règle directement la subordination du subjectif à l'objectif, en satisfaisant à la fois nos penchants et nos devoirs. Mais ce précepte doit toujours s'appliquer avec le complément affectif que le volume précédent a définitivement introduit dans la constitution, purement spéculative, qu'on lui suppose encore. La complication étant aussi vicieuse, pour l'esprit et le cœur, quand elle émane des sentiments que lorsqu'elle provient des pensées, nos hypothèses doivent être autant purgées de malveillance que de surcharge. Si la seconde épuration facilite directement l'élaboration mentale, la première l'assiste indirectement, en y perfectionnant le concours nécessaire des impulsions morales, plus perturbatrices, quoique plus intenses, dès que l'égoïsme y préside au lieu de l'altruisme. Un tel complément n'importe pas moins à la destination extérieure des efforts intellectuels qu'à leur accomplissement intérieur; puisque l'excès de subjectivité trouble autant la représentation lorsqu'il provient du cœur qu'en émanant de l'esprit. Ainsi conçu, ce précepte systématise à la fois la constitution et le développement de la logique positive, en instituant la combinaison des sentiments avec les images et les signes pour assister, et même régler, l'intelligence.

Le second principe, ordinairement regardé comme supérieur au premier, consiste dans l'immuabilité des lois quelconques, qui régissent les êtres d'après les événements, quoique l'ordre abstrait permette seul de les apprécier. Malgré le caractère exclusivement objectif qu'on attribue à ce dogme, je n'ai plus besoin de démontrer sa subjectivité, moins contestable au fond que l'objectivité. Car, celle-ci résultera toujours d'une induction purement empirique, quoique devenue, depuis longtemps, irrésistible, du moins envers le spectacle inférieur; tandis que

celle-là repose naturellement sur des motifs rationnels. Nous pouvons démontrer la nécessité d'instituer des lois pour diriger notre conduite; mais l'expérience nous apprend seule qu'elles représentent l'ordre universel, autant que nous avons besoin de le connaître. Au fond, cette dernière conviction n'est directe et spontanée qu'envers le spectacle humain, et nous ne l'étendons au-dessous qu'après une longue exploration, suscitée surtout par les exigences pratiques. Une telle certitude, qui ne peut jamais devenir pleinement satisfaisante, reste pourtant indispensable à l'institution du dogme positif, autrement réduit à contenter le dedans sans refléter le dehors. Voilà pourquoi le second principe de la positivité normale est autant inférieur au premier en dignité qu'en utilité, la méthode ayant, à tous égards, plus de prix que la doctrine, comme les volontés comparées aux actes.

Il faut destiner le troisième principe à compléter le second, puisque les modifications quelconques de l'ordre universel s'y trouvent bornées à l'intensité des phénomènes, dont l'arrangement demeure inaltérable. D'après les explications du volume précédent, cette loi de la modificabilité doit se séparer de celle de l'immuabilité, qui pourrait se restreindre à maintenir la nature des événements pendant que leur succession changerait. Comme le second principe perdrait alors sa principale efficacité, cette appréciation fait assez ressortir à la fois l'indépendance et l'utilité du troisième. La réaction théorique de celui-ci tend à réduire toutes les questions réelles aux spéculations de quantité, quoique cette transformation ne puisse assez s'accomplir qu'envers les phénomènes inférieurs. Son influence pratique institue la subordination rationnelle de l'action à la contemplation, en restreignant notre intervention, même subjective, à changer le degré sans troubler l'arrangement.

Tel est le premier groupe des lois universelles, non moins

relatives à la constitution intérieure de nos spéculations qu'à leur destination extérieure. Elles se trouvent, dès ce début, assez multipliées pour interdire tout espoir de construire une synthèse absolue, objective ou subjective; puisque, malgré leur concours, elles restent pleinement distinctes. Le second groupe, directement relatif à l'entendement, se décompose en deux, formés chacun de trois lois, suivant que l'on considère la nature statique ou l'essor dynamique de l'intelligence. Quoique le domaine de ces six nouvelles lois semble plus restreint que celui des trois précédentes, elles ne sont pas moins universelles. Car, en réglant l'existence et le mouvement de la raison, elles régissent aussi les objets quelconques de son exercice, sans lequel ils resteraient inconnus.

Dans l'ordre statique, la loi fondamentale, établie par Aristote, développée par Leibnitz, et complétée par Kant, consiste à subordonner les constructions subjectives aux matériaux objectifs. Mais ce principe ne suffit pas pour caractériser la raison, puisqu'il convient également à la folie, passagère ou permanente. C'est pourquoi la constitution statique de l'entendement exige une seconde loi, qui représente les images intérieures comme moins vives et moins nettes que les impressions extérieures. Sans une telle infériorité, que l'aliénation fait cesser, le dehors ne pourrait jamais régler le dedans, quoiqu'il continuât à l'alimenter et même à le stimuler. Toutefois, ce complément resterait insuffisant pour instituer l'état normal de l'entendement, si toutes les images co-existantes offraient, comme dans les prodromes de la folie, une égale intensité, d'ailleurs inférieure à celle des impressions correspondantes. Une troisième loi doit donc prescrire la prépondérance de l'image normale sur celles que l'agitation cérébrale fait simultanément surgir. Ainsi complétée, la théorie statique de l'entendement n'exigera jamais de nouvelles règles; puisque le

dedans cesse alors de pouvoir troubler l'empire du dehors.

Quant à sa théorie dynamique, je l'ai suffisamment instituée, dans le volume précédent, en établissant les trois lois fondamentales de l'évolution humaine, tant individuelle que collective. Elles règlent respectivement les mouvements simultanés de l'intelligence, de l'activité, du sentiment. La première consiste dans la succession des trois états, fictif, abstrait, et positif, que présente chaque entendement envers des conceptions quelconques, mais avec une vitesse proportionnée à la généralité des phénomènes correspondants. Par la seconde, on reconnaît une progression analogue pour l'activité, d'abord conquérante, puis défensive, enfin industrielle. Dans la troisième, on étend la même marche à la sociabilité, d'abord domestique, puis civique, enfin universelle, suivant la nature propre à chacun des trois instincts sympathiques. Sans que les deux dernières lois concernent directement l'intelligence, elles sont réellement indispensables pour caractériser son mouvement. Car, elles règlent la relation nécessaire et continue des conceptions théoriques, soit aux opérations pratiques, soit aux impulsions morales, qui constituent respectivement leur destination et leur source.

Suivant cette triple progression, le second groupe des lois universelles offre une complète harmonie. En effet, sa première moitié fait consister l'ordre dans l'établissement de l'unité, tandis que la seconde réduit le progrès au développement d'un tel état. Devenant à la fois plus synthétique, plus synergique, et plus sympathique, la nature humaine tend ainsi vers la systématisation résultée de l'ascendant croissant de l'altruisme sur l'égoïsme.

Je dois maintenant compléter l'ensemble des lois universelles en considérant leur troisième groupe, où domine l'objectivité. Pareillement composé de six lois, il se divise, comme le pré-

cédent, en deux séries égales, suivant une distinction conforme à la nature de ces règles, et surtout marquée dans leur avénement. Car les unes, plus objectives, ne furent d'abord appréciées qu'envers les phénomènes mathématiques, sans attendre la systématisation positive, qu'elles concoururent à préparer, et qui leur procura seule une véritable universalité. Les autres, au contraire, sont trop mêlées de subjectivité pour avoir pu surgir avant que la positivité s'étendît jusqu'à son principal domaine, quoique l'évolution préparatoire dût en offrir des germes insuffisants. Malgré qu'une telle distinction tende à s'effacer dans l'état normal, elle y conservera toujours quelque importance, d'après l'analogie nécessaire entre l'initiation individuelle et la préparation collective.

Primitivement aperçue par les géomètres, quand l'esprit scientifique avait déjà perdu son ancien caractère philosophique sans avoir encore acquis le nouveau, la première série des lois objectives reste essentiellement méconnue jusqu'ici. Car, elle provient d'une généralisation systématique des trois lois que l'on croit bornées au mouvement matériel, et dont la notion positive demeure profondément altérée par l'alliage métaphysique résulté de l'anarchie académique. La première, aussi conforme au dogme de l'immuabilité qu'à notre besoin de fixité, consiste en ce que tout état, statique ou dynamique, tend à persister spontanément, sans aucune altération, en résistant aux perturbations extérieures. Dans la seconde, le mouvement se concilie avec l'existence, d'après l'aptitude d'un système quelconque à maintenir sa constitution, active ou passive, quand ses éléments éprouvent des mutations simultanées, pourvu qu'elles leur soient exactement communes. Enfin, la troisième régit les influences mutuelles, en proclamant partout une équivalence nécessaire entre la réaction et l'action, si leur intensité se trouve mesurée conformément à la nature de

chaque conflit. Il est aisé de reconnaître que les lois spéciales respectivement instituées, par Képler, Galilée, et Newton ou plutôt Huyghens, pour fonder la mécanique rationnelle, constituent les germes scientifiques de ces théorèmes philosophiques, applicables à des phénomènes quelconques. Mais on voit aussi que cette systématisation, surgie dans mon traité fondamental, exigeait que la positivité se fût graduellement élevée jusqu'à la généralité qui convient à sa destination.

La seconde série des lois objectives se lie à la première d'après une loi pareillement émanée d'un germe mathématique, quoique cette origine y devienne moins appréciable. Elle consiste à subordonner partout la théorie du mouvement à celle de l'existence, en concevant tout progrès comme le développement de l'ordre correspondant, dont les conditions quelconques régissent les mutations qui constituent l'évolution. Bornée, chez les géomètres, à réduire les questions de mouvement aux problèmes d'équilibre, cette loi ne pouvait être généralisée que par le positivisme, quand je la saisis dans les phénomènes sociaux, d'où résulte sa principale destination. Mais son berceau mathématique mérite un souvenir durable, en permettant, outre l'appréciation historique, un rapprochement dogmatique avec la dernière loi de la première série, comme l'indique leur confusion initiale. Cette analogie, qui lie mieux les deux moitiés du troisième groupe, se trouvera toujours rappelée par les termes consacrés à la présente loi, dont l'objectivité doit ainsi ressortir davantage.

En appréciant la loi suivante, on voit surgir une intime liaison entre ce groupe et le précédent, puisque leurs secondes moitiés semblent inséparables. Car, elle consiste dans la règle fondamentale du classement positif, d'après la généralité croissante ou décroissante, tant subjective qu'objective. Or, ce principe se confond avec la loi des trois états, dont il devient le

complément nécessaire, quand on le destine à ranger les conceptions sans penser aux existences. La simultanéité de leur avénement dans mon opuscule fondamental suffirait pour constater leur connexité, que l'essor du positivisme a rendue familière aux penseurs occidentaux. Mais, ainsi conçue, l'avant-dernière loi du troisième groupe appartiendrait essentiellement au second, dont elle doit pourtant rester distincte. Sa principale appréciation consiste donc à la regarder comme objective, en la destinant surtout aux phénomènes, et même aux êtres, ou du moins aux existences. Alors elle soumet la noblesse à la force, en faisant partout dépendre les plus éminents phénomènes des attributs les plus grossiers, sans rendre jamais oppressive une domination nécessaire, où la régularité compense la dignité.

Je complète le dernier groupe des lois universelles par celle qui subordonne tout intermédiaire aux deux extrêmes dont il opère la liaison. Le fréquent usage que j'en ai fait dans les divers volumes de ce traité me dispense ici d'insister envers elle. Quoique le grand Buffon me semble l'avoir entrevue, je crois finalement devoir me l'attribuer autant que la plupart des quatorze précédentes, toutes plus ou moins soupçonnées par mes différents précurseurs, et pourtant propres à ma systématisation. Son apparence subjective, due surtout à son aptitude plus logique que scientifique, ne doit pas faire méconnaître son objectivité. Car, cette loi proclame autant la dépendance des états que l'enchaînement de leurs études.

Voilà comment la systématisation finale du dogme positif doit reposer sur le concours de quinze lois universelles, naturellement réparties entre trois groupes, dont les deux derniers, doubles chacun du premier, se décomposent respectivement en deux séries égales. Les divers rapprochements ci-dessus indiqués suffisent pour faire ici sentir la connexité normale d'un tel ensemble, quoique son usage ultérieur doive les multiplier beaucoup. Sans insister maintenant à cet égard, il faut seulement remarquer la coordination décisive que présentent spontanément ces quinze lois, dont aucune ne pourrait être rationnellement transposée. Quant à leur plénitude, elle résulte de ce que leur ensemble permet déjà de régler suffisamment toutes les saines spéculations. On peut maintenant regarder comme accompli le noble vœu de Bacon sur la construction d'une philosophie première, susceptible de guider partout la méditation théorique, et même d'assister la raison pratique.

Son aptitude systématique va directement ressortir en instituant la hiérarchie positive des phénomènes et des conceptions, d'après l'appréciation relative de l'ordre universel.

Cette hiérarchie, principal résultat de l'élaboration objective qui prépara la synthèse finale, est normalement destinée à compléter la constitution synthétique et diriger la constitution analytique du dogme positif.

Directement émanée de la théorie fondamentale du Grand-Être, et pleinement idéalisée par le culte, la première condense toutes les doctrines dans la morale, où nous étudions notre nature afin de régler notre existence. Nos spéculations réelles, même les plus abstraites et les plus simples, convergent nécessairement vers ce domaine, puisqu'elles nous font indirectement connaître l'homme sous ses aspects les plus grossiers, auxquels sont subordonnés les plus nobles. Il ne peut, en effet, exister aucun phénomène appréciable qui ne soit vraiment humain, non-seulement d'après son examen subjectif, mais aussi dans sa nature objective; car l'homme résume en lui toutes les lois du monde, comme les anciens l'avaient dignement senti. Chaque classe d'attributs doit pourtant s'étudier d'après les cas les plus simples, chez des êtres qui nous l'offrent, sinon isolée, du moins dégagée de toute complication avec les qualités supérieures, dont nous faisons provisoirement abstraction afin de

mieux connaître leurs fondements. Partant ainsi des moindres phénomènes, et compliquant graduellement le domaine spéculatif par l'introduction successive de propriétés plus élevées, nous instituons une préparation, de moins en moins abstraite, qui nous conduit à l'état normal de la raison théorique. Alors commence le régime pleinement synthétique, où l'homme, directement envisagé dans son indivisible existence, devient l'objet continu des théories destinées à le mieux adapter au service du Grand-Être. L'abstraction perd ainsi sa prépondérance scientifique, et conserve seulement son office logique : tous les efforts se concentrent habituellement sur les principaux problèmes, en ne revenant aux spéculations inférieures que pour les besoins spéciaux du domaine supérieur.

Mais cette existence théorique exigera toujours une préparation individuelle, essentiellement analogue à l'initiation collective, où l'analyse objective fournit la base nécessaire de la synthèse subjective normalement destinée à prévaloir. Secondement, la culture directe du domaine supérieur suscitera souvent de nouvelles recherches, logiques ou scientifiques, envers les diverses sciences inférieures. Or, cette préparation et ces élaborations doivent être également dirigées par la hiérarchie positive qui résulte du triple système de lois universelles institué ci-dessus. Elle réalise le vœu confus de Bacon sur la construction d'une échelle de l'entendement, destinée, dans ses deux sens, à nous permettre de passer sans discontinuité d'une classe quelconque de spéculations à toutes les autres. Instituée par mon ouvrage fondamental, et familièrement incorporée au présent traité, cette échelle encyclopédique n'exige ici d'autre explication que celle de sa connexité directe avec la synthèse subjective.

Pour concevoir ainsi la hiérarchie théorique, il faut d'abord reconnaître que l'étude systématique de l'homme se trouve, logiquement et scientifiquement, subordonnée à celle de l'Humanité, qui peut seule dévoiler les lois réelles de l'intelligence et de l'activité. Quelque prépondérance que doive finalement obtenir la théorie directe du sentiment, elle ne comporterait aucune consistance sans un tel préambule. Après avoir objectivement subordonné la morale à la sociologie, il est aisé d'instituer semblablement la subordination objective de la sociologie à la biologie, puisque l'existence cérébrale repose évidemment sur la vie corporelle. Ce double pas conduit à concevoir la chimie comme la base normale de la biologie, en reconnaissant que la vitalité dépend des lois générales de la combinaison matérielle. Mais, à son tour, la chimie se subordonne objectivement à la physique, d'après l'influence que les attributs universels de la matérialité doivent toujours exercer sur les qualités spécifiques des diverses substances. De la même manière, on institue la subordination de la physique à l'astronomie, en reconnaissant que l'existence du milieu terrestre s'accomplit sous la domination continue de la constitution céleste de notre planète. Enfin, on subordonne l'astronomie à la mathématique, d'après la dépendance évidente des phénomènes géométriques et mécaniques du ciel envers les lois universelles du nombre, de l'étendue, et du mouvement.

Arrivée à ce terme, l'institution subjective de la hiérarchie objective devient complète, en aboutissant à la seule étude qui, ne reposant sur aucune autre, peut être directement entreprise, d'après des inductions spontanées, indépendantes de toute déduction. Quoique l'enchaînement encyclopédique ne se trouve ici motivé que par la relation scientifique, celle-ci concourt toujours, comme au début, avec l'appréciation logique. Car, malgré l'uniformité nécessaire de la méthode positive, les plus simples études peuvent seules développer convenablement sa puissance déductive. Ses attributs inductifs doivent ensuite surgir à mesure que la complication des phénomènes institue

graduellement l'observation astronomique, l'expérimentation physico-chimique, la comparaison biologique, et la filiation sociologique. L'induction ayant ainsi complété la déduction, la science finale élabore directement leur combinaison normale, en construisant la méthode subjective, essentiellement propre à la morale.

Tel est le double enchaînement d'après lequel cette suprême étude institue successivement toutes les théories positives, dont la culture sera désormais dominée par leurs relations nécessaires avec la connaissance de l'homme. Ce terme synthétique de l'élaboration scientifique est aussi supérieur à ses divers préambules en rationalité qu'en utilité, puisque les phénomènes qui lui sont propres affectent nécessairement l'examen de tous les autres. Quoiqu'ils doivent en être d'abord écartés, la spéculation ne devient pleinement réelle que par la cessation de cette abstraction provisoire, qu'il faut donc prolonger le moins possible.

On ne peut complétement apprécier la hiérarchie précédente qu'en reconnaissant son aptitude à diriger autant la décomposition spéciale de chaque science que la coordination universelle des aspects théoriques. Le même principe de dépendance et de simplification des études, d'après la généralité des phénomènes, fournira toujours la distribution intérieure qui convient à chacune des sept sciences fondamentales, pourvu que le classement devienne assez précis. Vu l'homogénéité nécessaire de ces divers partages, leur ensemble perfectionne la principale propriété de l'échelle théorique, en y développant la continuité. C'est ainsi que la pensée peut habituellement passer des moindres spéculations mathématiques aux plus sublimes conceptions morales, ou réciproquement, par une suite d'intermédiaires assez rapprochés pour n'exiger aucun effort chez les esprits bien dressés. Quelque spéciale que puisse devenir la spéculation, l'unité de la science humaine ne s'y trouve jamais altérée;

puisque chacun saisit toujours les deux ou trois degrés de décomposition successive qui rattachent chaque relation particulière à la hiérarchie générale.

Il faut compléter l'appréciation, logique et scientifique, de l'échelle positive, en la concevant comme aussi propre à représenter la subordination des êtres ou des existences que celle des phénomènes et des spéculations. Sous l'aspect concret, son ensemble constitue une succession d'états, où la dignité croît avec la complication, et dont chacun repose sur le précédent. De là résulte la conception relative de l'ordre universel, décomposé nécessairement en sept catégories, tellement superposées que chacune modifie la précédente et domine la suivante. Cette suite de dominations modifiées aboutit à représenter l'homme comme le résumé normal et le régulateur spontané du milieu, social, vital, et matériel, sous lequel il se développe. Mais, destinée à perfectionner la fatalité par la volonté, son action individuelle ne devient efficace et digne qu'en se vouant librement au service continu du Grand-Être dont il constitue l'élément indivisible et le produit nécessaire. Ainsi tournée vers sa destination normale, l'activité de l'homme améliore continuellement l'ordre qu'il subit, en y développant la réaction de la vitalité sur la matérialité, d'après le concours croissant de tous les efforts volontaires. Voilà comment l'appréciation relative de l'économie universelle, par l'usage, théorique et pratique, de la hiérarchie positive, peut également systématiser la dignité personnelle et le dévouement social.

Je dois étendre à l'interprétation concrète de l'échelle encyclopédique la remarque ci-dessus expliquée envers son institution abstraite, afin d'y développer la continuité. Le classement d'après la complication croissante et la généralité décroissante peut autant décomposer la hiérarchie des êtres que celle des attributs, de manière à rapprocher suffisamment les intermé-

diaires quelconques. Cette aptitude convient surtout au domaine supérieur, d'abord envers la vitalité, puis quant à la socialité ; tandis que le domaine inférieur comporte davantage la décomposition abstraite. Ainsi surgit, avec autant de développement que nos spéculations puissent en exiger, l'échelle générale des existences simultanées, complétée par celle des états successifs que présente le seul être susceptible d'un essor continu. Dès lors, la hiérarchie positive devient le résumé de l'ensemble des théories réelles et la base de toutes les conceptions pratiques, en faisant coïncider le classement des arts avec celui des sciences.

Cette conclusion achève de caractériser la systématisation du dogme, dont la constitution synthétique se trouve maintenant complète. Mais avant d'expliquer sa constitution analytique, il importe de faire mieux ressortir le triple préambule que je viens de terminer, en lui consacrant une dénomination propre à rappeler son ensemble. On peut utiliser, à cet égard, la qualification de *philosophie première*, que j'ai ci-dessus appliquée seulement au système des quinze lois universelles, en précisant la vague intention de Bacon après avoir réalisé son vœu. Puisqu'un tel système constitue la partie moyenne et principale du préambule fondamental qui convient à la coordination finale du dogme positif, la dénomination, actuellement disponible, que je lui réservai d'abord peut s'appliquer à cet ensemble. Il suffit de le regarder comme inséparable de l'institution abstraite sur laquelle il repose et de la constitution hiérarchique dont il fournit la base. Ainsi conçue, la philosophie première forme un tout nettement caractérisé, qui, systématisant la synthèse subjective, idéalisée par le culte, doit guider l'analyse objective pour développer le dogme positif autant que l'exige sa destination. J'en ferai mieux sentir l'importance, dans le chapitre suivant, en lui consacrant une étude distincte, au début

de l'éducation encyclopédique, qu'elle peut seule préserver directement des dégénérations académiques.

La constitution synthétique du dogme positif est nécessairement unique ; puisqu'elle consiste à traiter les différentes sciences comme des branches de la morale, sans spécifier d'avance aucune division, afin d'introduire toutes les répartitions convenables. Mais, au contraire, sa constitution analytique comporte plusieurs modes distincts, suivant le degré de rapprochement entre les différents termes de la hiérarchie encyclopédique. On ne saurait objectivement fixer le nombre des sciences, puisque la généralisation des pensées convient autant à la théorie que la séparation des actes à la pratique. Au fond, le nom consacré pour chaque science désigne seulement le groupe de spéculations dont l'unité se trouve suffisamment reconnue ; ce qui doit varier suivant les temps et les esprits. Subjectivement appréciée, la division des sciences ne comporte pas plus de fixité, vu qu'elle indique alors les différentes stations de l'intelligence dans une course encyclopédique qui peut toujours être continue quel qu'y soit le nombre des phases.

Néanmoins, les sept degrés résultés de l'évolution préparatoire ne sauraient exiger des décompositions habituelles quand la pensée deviendra plus synthétique, sauf les subdivisions scolastiques. En même temps, ce nombre de phases conviendra toujours à l'institution d'une suffisante continuité. Mais leur combinaison hiérarchique pour rapprocher l'analyse objective de la synthèse subjective comporte beaucoup de modes différents. Parmi tous ceux qui sont abstraitement possibles, je dois caractériser ici les seuls susceptibles d'une utilité normale, à la fois théorique et pratique. De là résultent les sept constitutions analytiques du dogme positif, que je vais successivement définir dans l'ordre suivant lequel elles émanent de sa constitution synthétique ci-dessus appréciée.

Une seule décomposition de celle-ci fournit deux modes binaires, l'un plus objectif et plus dogmatique, l'autre plus subjectif et plus historique. Le premier consacre la division la mieux tranchée que comporte l'ensemble des spéculations réelles en y distinguant le domaine inorganique et le système organique, ou l'étude de la terre et celle de l'homme, la cosmologie et la sociologie. Dans le second, l'économie universelle se décompose en séparant l'ordre extérieur ou physique et l'ordre humain ou moral; d'où résulte la division de la philosophie générale en naturelle et morale. Ainsi, les deux constitutions binaires du dogme positif ne diffèrent qu'envers la biologie, suivant qu'elle devient le préambule de la sociologie ou le complément de la cosmologie. Cette dernière appréciation représente mieux la marche spontanée de l'initiation théorique, et l'autre convient davantage aux spéculations finales, en faisant ressortir l'impossibilité d'une synthèse objective. Sous l'aspect pratique, ces deux modes offrent des propriétés distinctes mais équivalentes. En effet, la constitution historique dirige spécialement l'attention vers le principal progrès, en séparant les phénomènes les plus modifiables, où l'immuabilité fut tardivement reconnue. Mais la constitution dogmatique caractérise la systématisation de l'activité du Grand-Être, instituant la réaction totale de la vitalité sur la matérialité.

Quoique ce dualisme semble aussi précieux que l'autre, c'est pourtant celui-ci, comme plus décomposable, qui doit fournir les modes ternaires, d'où résulteront pareillement les suivants. Selon qu'on décompose l'ordre extérieur ou l'ordre humain, on obtient deux constitutions ternaires, douées chacune de propriétés essentielles. La première, qui satisfait mieux au besoin de continuité, conçoit l'économie universelle d'après la progression normale entre l'ordre matériel, l'ordre vital, et l'ordre humain. Dans la seconde, plus favorable à la dignité des spéculations et des efforts, la hiérarchie positive résulte de la subordination entre les lois physiques, les lois intellectuelles, et les lois morales. Ce dernier mode représente la théorie cérébrale et l'économie sociocratique, tandis que l'autre systématise l'évolution abstraite et la progression concrète.

Vu leur égale importance, on devra souvent les combiner, en instituant une constitution quaternaire, d'après la décomposition de l'ordre humain ou des lois physiques. Ce mode, introduit au second volume de ce traité, fait consister la philosophie positive dans la hiérarchie normale entre la cosmologie, la biologie, la sociologie, et la morale. Il permet de caractériser la principale progression des études préparatoires sans dissimuler leur destination finale.

On peut former une autre constitution quaternaire, en fondant chaque terme de l'échelle encyclopédique dans le suivant, pour s'élever à la morale d'après une progression de trois couples, inférieur, moyen, et supérieur. Ce mode, introduit par mon *Discours sur l'esprit positif*, représente la principale connexité des domaines théoriques; puisque chacune des sciences préliminaires se rapproche davantage de la précédente que de la suivante, comme le confirme leur évolution.

Il ne faut admettre qu'une constitution quinquénaire, résultée de la première constitution quaternaire en y décomposant le terme initial, d'après la distinction entre la mathématique et l'ensemble de la physique. Quoique ce mode, à la fois historique et dogmatique, convienne moins aux spéculations finales qu'à l'éducation systématique, il offre l'avantage de commencer la série encyclopédique par les théories immédiatement accessibles. Mais, parvenue à ce degré, l'analyse objective aspire directement à se compléter, en revenant, d'après la double décomposition de la physique, à l'échelle fondamentale, seule susceptible d'une suffisante continuité.

Telles sont, parmi les constitutions analytiques du dogme positif, les sept intermédiaires qu'il convient d'instituer entre le développement complet de la série encyclopédique et l'unité systématique qu'elle doit assister ou préparer. Leur application comparative fera mieux apprécier la synthèse subjective qui seule réunit les attributs propres aux divers degrés de l'analyse objective. En même temps, cet exercice manifestera les principaux avantages de l'échelle positive, qui, plus ou moins développée, suffit à tous nos besoins spéculatifs.

Pour compléter la systématisation du dogme, il faut consacrer tout le reste de ce chapitre à des considérations moins générales, en élaborant la hiérarchie fondamentale de manière à caractériser suffisamment l'ordre universel. Chacune des sept sciences qu'elle institue devra toujours occuper distinctement la raison humaine, à la fois théorique et pratique, d'abord pendant l'éducation, puis même dans le cours entier de l'existence normale. Sans une telle séparation, l'analyse objective ne procurerait point à la synthèse subjective assez de netteté ni de consistance. Mais, ces études spéciales tendant toujours à détourner de l'unité générale, il importe de les réduire autant que possible, d'après la règle établie au premier volume de ce traité. Je dois seulement expliquer ici l'accord nécessaire de cette loi de restriction avec tous les motifs propres à l'élimination continue des spéculations oiseuses.

Étudiant l'ordre universel afin de le subir dignement et de le modifier sagement, nous devons apprécier séparément chacun des degrés essentiels dont la succession normale constitue sa conception relative, en écartant sa notion absolue. Outre que cette séparation devient indispensable à nos besoins continus de spéculation et d'action, elle peut seule nous faire assez sentir le principe fondamental de l'immuabilité. Car il ne comportera jamais une démonstration déductive, puisqu'il fournit

naturellement la base commune de toutes les déductions positives. Il reposera toujours sur des convictions essentiellement inductives, qui doivent donc surgir distinctement pour les diverses classes de phénomènes irréductibles. Quelle que soit la puissance de l'analogie philosophique, l'ensemble de l'initiation théorique a prouvé que la raison humaine persiste à méconnaître l'entière généralité du principe positif, jusqu'à ce qu'il ait spécialement embrassé toutes les catégories naturelles. Malgré les préjugés scientifiques, on peut, sans inconséquence, regarder la plupart des phénomènes comme assujettis à des lois immuables, tandis qu'une classe exceptionnelle reste seule soumise à des volontés arbitraires. Un tel état ne cesse point en vertu de la connexité réelle des diverses lois, qui ne devient jugeable que d'après leur essor respectif; mais uniquement par l'extension directe et spéciale du principe positif à chaque partie du domaine abstrait.

L'appréciation concrète est la seule qui comporte une démonstration vraiment déductive de l'immuabilité, que nous ne pourrions même y concevoir autrement, puisque nous ignorons toujours la plupart des lois propres aux événements composés. Mais leur dépendance nécessaire envers les phénomènes simples nous autorise pleinement à les regarder comme autant soumis au principe positif, quoique la difficulté des inductions et des déductions nous empêche de l'y développer spécialement. Alors le mot *hasard* cesse d'indiquer l'empire du caprice, et désigne seulement l'ensemble des lois inconnues; tandis que le *destin* résume celui des lois connues. Une telle distinction exige des noms convenables, puisque l'ignorance des relations équivaut à leur non-existence, en nous interdisant autant de prévoir pour agir. Néanmoins, sous l'aspect philosophique, cette situation mentale, qui ne pourra jamais cesser, n'empêche point la généralisation décisive du principe positif, quand il

est enfin vérifié spécialement envers toutes les classes de phénomènes irréductibles.

Rien ne saurait donc dispenser jamais la raison individuelle de s'initier successivement, comme dans l'évolution collective, à chacun des sept degrés généraux que présente la conception relative de l'ordre universel. Sans cette suite de phases, le principe fondamental de l'immuabilité ne pourrait acquérir la consistance et la précision qu'exigent sa destination intellectuelle et sa réaction morale. Une telle marche expose pourtant à rétrécir l'esprit et dessécher le cœur, en détournant du but synthétique par des préoccupations analytiques. Ce double danger s'aggrave d'autant plus que la philosophie naturelle doit absorber la majeure partie du noviciat septennal, dont les deux dernières années sont seules consacrées à l'ordre humain. Mais l'état normal institue, à cet égard, des garanties suffisantes, à la fois spontanées et systématiques, d'abord pendant la durée de l'éducation, ensuite pour tout le cours de l'existence réelle.

Une telle initiation succède à l'essor affectif dirigé par la providence maternelle et mêlé de culture esthétique. Son début consiste dans l'étude, ci-dessus caractérisée, de la philosophie première, qui fait systématiquement prévaloir l'esprit synthétique et la destination sociale. Pendant tout le cours de l'élaboration abstraite, l'influence du culte, public et privé, tend à prévenir ou réparer la dégénération dogmatique. Cette triple garantie doit suffire envers l'âge préparatoire, où la domination spontanée du sentiment n'est point troublée par des préoccupations habituelles. Quant à l'existence complète, le remède résulte, même chez les théoriciens, de la prépondérance continue d'une destination sociale. Jugée exclusivement propre à l'enfance, individuelle ou collective, l'absorption spéculative sera traitée comme indigne de la maturité de la raison humaine.

La sollicitude sacerdotale et la surveillance publique préserveront les esprits subalternes unis à des cœurs vulgaires d'une déviation devenue impossible aux âmes supérieures.

Cet ensemble de garanties permet seul de développer convenablement, chez tous les serviteurs du Grand-Être, la préparation théorique qu'exige l'état positif. Tant que dura l'initiation humaine, les croyances absolues pourvurent spontanément au besoin continu de subordonner notre existence à quelque pouvoir indépendant et supérieur. Mais la synthèse relative ne peut remplir cette condition qu'en faisant profondément sentir l'ordre universel, dont l'appréciation, radicalement empirique, ne devient décisive que d'après une suffisante station envers chacun de ses degrés essentiels. En effet, le dogme fondamental de l'Humanité, même après avoir été développé par le culte, ne caractérise pleinement que les lois morales, sans pouvoir assez manifester les lois intellectuelles, et surtout les lois physiques. Il faut donc que celles-ci deviennent le principal objet de l'initiation abstraite, qui conduira graduellement à concevoir le Grand-Être comme le résumé nécessaire de l'ordre dont il constitue le meilleur élément.

Mais, quelque nécessaire que soit une telle préparation, et malgré les précautions propres à nous préserver de ses abus, la faiblesse de notre intelligence nous exposera toujours à négliger le but en élaborant les moyens, faute de pouvoir assez combiner les deux considérations. Ce danger est d'autant plus imminent que la pensée abstraite, quoiqu'elle devienne plus facile que la méditation concrète d'après une suffisante habitude, répugne davantage à notre nature, et nous demande plus d'efforts, en exigeant plus d'isolement. Rien ne peut donc dispenser de restreindre, autant que possible, la prépondérance normale de l'absorption théorique pendant l'âge préparatoire, et de réduire ensuite les travaux analytiques aux épisodes sus-

cités par l'état synthétique. Loin que le sacerdoce doive, à cet égard, obtenir une indulgence exceptionnelle, c'est surtout à lui, comme seul préoccupé toujours de l'ensemble des besoins humains, qu'il appartient de faire partout prévaloir, et d'abord dans son sein, la discipline religieuse. Il y parvient en bornant la culture directe et spéciale de chaque science préliminaire, sans excepter la sociologie, à ce qu'exige l'élaboration systématique de la science suivante, afin de monter ou de revenir, aussitôt que possible, à la science finale.

Suivant cette règle, la conception relative de l'ordre universel se trouve graduellement développée autant que le prescrit sa destination normale. Car, si chaque catégorie est assez étudiée pour permettre d'aborder systématiquement la suivante, la partie correspondante de l'économie naturelle devient, par cela même, suffisamment connue. Dans cette suite de préparations, nous devons seulement aspirer à concevoir tellement l'ensemble des fatalités qui nous dominent que nous puissions toujours apprécier la liaison, générale et spéciale, de notre existence avec l'ordre universel dont le Grand-Être nous confie l'amélioration continue. Or, une telle condition se trouve remplie quand le dogme de l'Humanité, que le sentiment et le culte représentent d'abord comme isolé, devient le résumé systématique de l'économie naturelle, d'après une ascension graduelle des plus grossiers phénomènes vers les plus nobles. Au delà de cette mesure, la culture théorique serait nécessairement oiseuse, et comporterait des divagations indéfinies, où l'analyse objective s'insurgerait contre la synthèse subjective qu'elle doit assister. Mais l'état spéculatif ne mériterait un tel blâme qu'en devenant habituel, comme sous le régime dispersif de la transition occidentale. La discipline religieuse consacrera toujours les recherches incidentes qui se trouveraient spécialement amenées par les besoins continus du perfectionnement universel, moral, intellectuel, ou physique.

En instituant un tel système de culture théorique, la religion positive se borne réellement à régulariser les tendances que la raison humaine ne cessa jamais de suivre spontanément, avant que l'initiation mentale fût achevée. Pendant l'élaboration des sciences inférieures, les dignes théoriciens sentirent toujours la prépondérance normale du domaine moral, quoique son étude systématique restât prématurée. Un instinct confus mais énergique destina les spéculations éloignées de l'homme à préparer les doctrines et les méthodes qu'exige la connaissance suprême qui suscita souvent d'admirables avortements. Voilà pourquoi les principales conceptions ne surgirent, même pour le couple inférieur, que quand les besoins généraux demandèrent leur élaboration décisive, comme je l'ai directement prouvé, dans le volume précédent, envers le mouvement terrestre. Telle est aussi l'explication du décroissement continu qu'éprouvent les phases encyclopédiques à mesure qu'elles s'approchent du terme humain, quoique le domaine spéculatif devienne alors plus vaste et plus difficile. Ainsi la restriction de chacune d'elles à ce qu'exige l'avénement de la suivante se trouve aussi conforme à l'expérience qu'à la raison inspirée par le sentiment. La prépondérance passagère des divagations académiques résulta seulement de l'anarchie moderne, qui transféra la culture inférieure aux esprits incapables d'élaborer les spéculations supérieures.

Ainsi, la discipline théorique instituée par le positivisme se réduit à systématiser l'instinct dont tous les vrais penseurs furent de plus en plus animés pendant les trente siècles de la transition occidentale. Mais cette systématisation offre une telle difficulté qu'elle semble d'abord former un cercle sans issue. Car, la règle qui restreint le développement propre de chaque

science à ce qu'exige l'élaboration rationnelle de la suivante ne saurait devenir efficace que quand, la course encyclopédique se trouvant achevée, on peut construire la science finale, d'où doit émaner toute discipline. Or, d'un autre côté, ce complément décisif n'appartient point aux esprits dominés par les habitudes dispersives que suscite l'essor spécial des sciences préliminaires. Un tel conflit ne comporta d'autre issue que la réaction synthétique résultée de l'ébranlement social d'où surgit le positivisme. La nouvelle philosophie et la religion de l'Humanité devaient donc naître chez le peuple central où l'ensemble du passé plaça le foyer de la crise finale. Faute de sentir une telle connexité, la plupart de ceux qui maintenant apprécient les bienfaits intellectuels du positivisme commettent une grave inconséquence en me reprochant de le lier à sa destination sociale, seule source de son avénement.

Nécessaire pour inaugurer la discipline théorique, cette relation normale ne cessera jamais de la consolider et de la développer. Sans pouvoir contester la rationalité d'une telle règle, la médiocrité mentale, qui prévaudra toujours, même parmi les théoriciens, tendra spontanément à spécialiser la science afin d'éviter les efforts qu'exige la méditation synthétique. Cette disposition sera d'autant plus dangereuse qu'elle se trouvera conforme aux habitudes partout résultées de l'existence pratique. En devenant industrielle, l'activité perd naturellement le caractère synthétique qu'elle offrit pendant l'âge militaire. Alors la vie pratique réduit les vues d'ensemble à des opérations très-circonscrites, et les conceptions vraiment générales se trouvent réservées au sacerdoce; ce qui d'ailleurs fournit la meilleure garantie de la division normale des deux pouvoirs. Mais la propagation universelle de l'éducation encyclopédique empêchera que la spécialisation pratique favorise les inclinations dispersives des théoriciens vulgaires. La généralité des pensées est partout goûtée, comme la générosité des sentiments, même chez les âmes qui s'en reconnaissent incapables.

On pourra donc faire toujours prévaloir la discipline synthétique sur les tendances analytiques en l'instituant, au nom du Grand-Être, d'après les motifs, moraux et sociaux, qui la firent d'abord surgir. Mais, quoique son principe semble uniquement concerner le dogme, l'ensemble de l'état positif devra concourir à la développer et consolider. Le culte y disposera par l'essor sympathique, et le régime la fortifiera d'après le système de précautions que j'expliquerai dans le chapitre suivant.

L'inauguration d'une telle discipline exige des travaux encyclopédiques qui d'ailleurs comportent une utilité permanente pour l'éducation universelle. Ils doivent consister à fournir des types de l'état théoriques, en construisant, pour les diverses spéculations réelles, des traités philosophiques, où chaque science se trouve réduite à son extension normale et dignement incorporée à la religion de l'Humanité. Quelque vaste et difficile que paraisse une telle élaboration, elle peut se condenser en sept volumes, qui deviendront les livres usuels du sacerdoce et du public.

Ma carrière est trop avancée pour me permettre d'exécuter entièrement cette systématisation décisive du dogme positif, et je dois ici me borner à la caractériser. Les deux volumes précédents l'ont suffisamment accomplie envers la dernière science préliminaire, puisqu'ils systématisent la sociologie, fondée par mon premier traité. Parmi les trois ouvrages qui succéderont à celui que j'achève, deux seront destinés à des constructions équivalentes pour les deux termes extrêmes de l'échelle positive, en systématisant respectivement la mathématique et la morale. Quant aux sciences intermédiaires, leur rénovation synthétique se trouve assez indiquée dans le premier

volume de ce traité, surtout envers la biologie. Il me suffit donc d'ébaucher maintenant les aperçus ou résumés qui concernent cette systématisation complète du domaine spéculatif, en y suivant l'ordre encyclopédique.

C'est surtout en cosmologie qu'il importe d'inaugurer la synthèse subjective, parce que l'analyse objective y trouve plus de consistance, et même de dignité, que partout ailleurs. En abordant l'étude de la vitalité, l'indivisibilité normale des spéculations réelles se fait tellement sentir que, malgré l'anarchie moderne, les moindres penseurs s'y montrent toujours accessibles aux inspirations systématiques. Alors on est trop rapproché du terme humain pour méconnaître ou dédaigner la vraie destination des théories positives; et chaque problème tend bientôt à manifester l'irrationalité des conceptions où ce but est écarté. Mais le domaine de la matérialité comporte une étude tellement séparée que les saines spéculations purent y surgir et prévaloir, pendant que les croyances fictives conservaient, partout ailleurs, un empire incontesté. Quoique l'homme soit nécessairement soumis aux lois quelconques de l'existence universelle, ce n'est point à lui que se rapporte directement leur recherche, toujours bornée au milieu correspondant. Outre le besoin de connaître celui-ci, le succès des spéculations cosmologiques exige qu'on les poursuive envers les cas les plus simples, même quand les résultats seraient seulement destinés aux plus complexes. L'étude de la matérialité dispose d'ailleurs à la division, parce qu'elle concerne une existence sans unité, dans un milieu dont l'ensemble est insaisissable.

Voilà comment le régime analytique a tant persisté pour ce domaine, même chez d'éminents penseurs, qui n'auraient pu s'y soumettre envers d'autres spéculations. Cette culture reproduirait de semblables dispositions, si jamais elle redevenait

exclusive, faute d'une suffisante sollicitude du sacerdoce et du public. Des événements où l'homme ne figure directement que comme spectateur, comporteront toujours les divagations des théoriciens effrayés des efforts continus qu'exige l'universelle prépondérance de la méthode subjective. Mais l'inanité des synthèses objectives est assez sentie maintenant pour que les vrais penseurs puissent accepter, en cosmologie, l'irrévocable présidence du point de vue humain, seul apte à tout lier. La dispersion propre à ce domaine se trouve tellement développée depuis que l'anarchie académique prévalut sur l'ancienne discipline, que le besoin de coordonner, et même d'épurer, y devient irrécusable. Quand le sacerdoce positif invoquera dignement les motifs moraux et sociaux, il aura peu de peine à faire partout respecter et chérir un régime sans lequel les faibles moyens de notre intelligence se consument en recherches puériles. Il faut seulement que la rationalité, comme la dignité, des spéculations abstraites se trouvent toujours garanties, d'après la fusion finale de la science dans la religion.

Telle doit être la principale destination des divers traités ci-dessus indiqués, et dont l'achèvement appartient surtout à mes successeurs. En me réservant le plus décisif, j'espère bientôt prouver combien la science mathématique, devenue à peine saisissable dans son ensemble, acquiert de consistance et de dignité sous la discipline synthétique instituée par la religion positive. Je dois ici me borner à quelques indications envers ce résultat caractéristique; en expliquant le plan et l'esprit de cette prochaine composition.

Un seul volume suffira pour ce travail qui me sembla d'abord exiger deux tomes, l'un abstrait, l'autre concret, quand je le promis, en 1842, à la fin de mon livre fondamental, et même lorsque je confirmai cette annonce, en 1851, dans la préface générale du présent traité. Cette condensation décisive

étonnera peu ceux qui sauront apprécier la résolution synthétique, indiquée au début de la construction que j'achève, pour incorporer le calcul moderne à la géométrie générale. En réalisant ce projet, le nouveau volume, que j'espère publier avant la fin de 1856, systématisera définitivement la philosophie mathématique. Précédés d'une introduction religieuse et suivis d'une conclusion synthétique, sept chapitres institueront le calcul arithmétique, le calcul algébrique, la géométrie préliminaire, la géométrie algébrique, la géométrie différentielle, la géométrie intégrale, et la mécanique générale. Le titre de ce prochain ouvrage, *Système de logique positive*, ou *Traité de philosophie mathématique*, suffit déjà pour caractériser sa principale destination, que je vais sommairement expliquer.

Elle résulte d'un concours naturel entre deux aphorismes incontestables : l'étude des méthodes est inséparable de celle des doctrines; les remarques importantes doivent s'accomplir envers les cas simples. La combinaison de ces deux principes conduit, en effet, à reconnaître que les lois générales du raisonnement se manifestent surtout dans l'appréciation abstraite de l'existence universelle réduite à ses moindres attributs, nombre, étendue, et mouvement. Quoique cette circonscription systématique du domaine mathématique soit uniquement due au positivisme, la confusion représentée par le nom multiple de la science initiale n'a jamais empêché de sentir qu'elle seule offre assez de simplicité pour une telle manifestation.

Néanmoins, cette suprême simplification des spéculations positives semble interdire de pouvoir y trouver des types décisifs de tous les procédés logiques, dont plusieurs paraissent exclusivement réservés aux études supérieures. On peut craindre que le champ mathématique ne doive jamais suffire qu'envers la déduction et la coordination, qui s'y développent spontanément, avec une perfection jugée impossible partout ailleurs. L'induction et la généralisation ne semblent pouvoir être suffisamment appréciées que dans les domaines qui firent successivement surgir leurs divers modes. Mais, en instituant l'état normal, il ne faut pas se borner à reproduire aveuglément la marche suivie pendant la vie préparatoire. Ceux que le Grand-Être charge de transmettre à l'ensemble de ses serviteurs les résultats généraux du développement intellectuel doivent de plus en plus s'affranchir des obligations propres à l'essor original. Il s'établit une différence croissante entre l'exposition dogmatique et l'élaboration historique, à mesure que la pensée devient plus synthétique, comme l'indique, depuis longtemps, l'enseignement mathématique, malgré son extrême imperfection. Quoiqu'on doive toujours respecter la concordance naturelle entre l'éducation individuelle et l'évolution collective, l'uniformité nécessaire de la méthode positive permet d'introduire ses principaux artifices dans des sciences plus simples que celles qui les firent surgir.

Mon traité spécial de géométrie analytique a déjà prouvé la possibilité d'enseigner, en mathématique, la partie de la logique inductive qui semble le plus appartenir à la biologie, c'est-à-dire la méthode comparative et la théorie taxonomique. Ses deux modes essentiels, la formation des groupes naturels, et même l'institution des séries hiérarchiques, conviennent pleinement à la classification normale des surfaces d'après leur génération. Quoique la simplicité de ce cas dût le rendre d'abord impropre à caractériser spontanément ces procédés généraux, elle fournit un puissant motif d'y placer, de préférence, leur étude systématique. L'aptitude du domaine mathématique est d'ailleurs reconnue envers les modes moins éminents de la logique inductive, l'observation, et même l'expérimentation, qui s'y développent beaucoup, malgré la tendance des géomètres à croire leur science purement déductive. Enfin, les plus

sublimes procédés, la filiation historique et la méthode subjective, peuvent être, en vertu de leur évidente universalité, dignement transportés dans la science mathématique, où leur application devient décisive.

De tels attributs doivent pourtant sembler insuffisants pour constater la plénitude logique de ce domaine, quand on les compare à ma systématisation de la logique positive, indiquée au premier volume du présent traité. Car, en ne se bornant pas aux procédés spéciaux d'induction ou de déduction, et pénétrant jusqu'aux moyens généraux de contempler et méditer, le plus spontané, le plus ancien, et le plus puissant, paraît inapplicable aux spéculations mathématiques. Elles développent, mieux que toutes les autres, l'aptitude logique des signes, auxquels les préjugés pédantesques réduisent la principale ressource du raisonnement. Simultanément avec ce moyen, l'emploi des images s'y manifeste spontanément, dès le début. Après avoir isolément prévalu longtemps, l'une pour le calcul, l'autre en géométrie, ces deux ressources se trouvèrent irrévocablement combinées par la rénovation décisive que Descartes institua. Le domaine mathématique reste jusqu'ici le seul où cette fusion soit établie. Mais elle ne saurait suffire pour caractériser le véritable ensemble de la logique positive, tant que l'influence des sentiments ne complète pas le concours des images avec les signes.

La révolution accomplie, en mathématique, par mon principal précurseur m'oblige donc à fonder la régénération théorique sur l'efficacité mentale de l'affection. Cette combinaison entre les signes, les images, et les sentiments ne peut devenir décisive qu'en se développant envers le domaine le plus simple et le plus éloigné de l'homme. On ne saurait autrement élever la raison théorique au niveau de la raison pratique, qui toujours sut spontanément utiliser une telle alliance dans les spéculations concrètes. Alors l'abstraction, perdant son principal danger, pourra librement développer son privilége naturel pour permettre de généraliser et de coordonner, sans compromettre l'alliance normale entre la synthèse et la sympathie. Une telle régénération doit à la fois devenir la conséquence et la condition de la fusion définitive de la science dans la religion.

Il faut attendre mon prochain traité pour juger une rénovation aussi contraire aux dispositions actuelles des théoriciens et même du public. Mais les âmes convenablement disposées en pourront ici pressentir la possibilité, d'après le concours des indications propres aux divers volumes de l'ouvrage que j'achève. Elle doit surtout ressortir d'une sage combinaison entre l'absorption finale du fétichisme par le positivisme et la réaction morale des études mathématiques.

Quelque sécheresse qu'on s'efforce de maintenir dans ce début nécessaire de la positivité rationnelle, on ne saurait empêcher les âmes saines d'y puiser de profondes et salutaires émotions, en subissant l'influence affective de l'ordre démontré. L'efficacité de ces irrésistibles convictions pour ennoblir et purifier nos inclinations doit devenir incontestable, même sans épreuve personnelle, à quiconque sent combien nous avons besoin de nous subordonner aux fatalités extérieures. Parmi les trois sortes de lois naturelles, physiques, intellectuelles, et morales, les secondes conviennent tellement au domaine mathématique qu'on le regarde comme ne pouvant en comporter d'autres. Cette irrationnelle exagération se dissipe en voyant d'une part surgir là les lois physiques, surtout en mécanique, où même en géométrie, et, d'une autre part, les lois intellectuelles se dévoiler seulement dans les spéculations sociologiques. Néanmoins, après avoir rectifié ce préjugé théorique, on reste frappé de l'aptitude spontanée du domaine mathématique à vérifier et caractériser l'ordre mental. Dès lors, on sent

qu'il peut aussi manifester, et même développer, les lois morales, d'après leur connexité naturelle avec les lois intellectuelles. On doit ainsi concevoir la destination normale de l'éducation mathématique, fournissant une base complète à la systématisation positive, tant pour la doctrine qu'envers la méthode.

En complétant la positivité par la fétichité, la maturité de la raison humaine rendra ces spéculations familièrement accessibles à l'influence morale, que dut repousser leur essor initial, afin d'éviter des illusions alors imminentes et funestes. Par cela même que le positivisme empêche radicalement toute méprise objective envers les causes, il permet de développer sans scrupule la vitalité subjective que nous attribuons spontanément à des êtres quelconques. Loin de comprimer cette disposition, il la consacre et la systématise, comme pouvant beaucoup assister, non-seulement le langage et l'art, mais aussi la pensée, surtout abstraite, en fortifiant l'image par le sentiment. Affranchis des préjugés théoriques, les positivistes développeront la fétichité plus que ne purent le faire les fétichistes, puisqu'ils étendront aux phénomènes la tendance que ceux-ci bornèrent aux corps. Il suffit que les émotions idéales aient toujours un siége réel, d'ailleurs abstrait ou concret, sans qu'on doive jamais les attribuer à des êtres imaginaires. Sous cette seule condition, la raison positive se trouve préservée de toute rechute théologique, et peut, dès lors, suivre librement une disposition aussi favorable à l'esprit qu'au cœur. Un tel régime convient surtout au domaine mathématique, où surgit l'institution correspondante des milieux subjectifs, d'après laquelle nous pourrons perfectionner l'abstraction, en animant les courbes, et même les équations.

Cet état final des spéculations les plus anciennes et les mieux cultivées se trouve annoncé par la tendance croissante de leurs

principaux organes à les faire coexister avec les méditations supérieures. Malgré l'anarchie moderne, Descartes et Leibnitz poursuivirent à la fois le perfectionnement mathématique et la rénovation philosophique. Leur digne successeur, Lagrange, aurait prolongé ce noble spectacle, toujours développé depuis Thalès jusqu'à Pascal, si sa puissance systématique ne s'était pas restreinte à l'enceinte mathématique, au milieu d'une démolition indigne de lui. Quoique cette coexistence ne puisse tenir lieu d'une combinaison, elle l'annonce et même la prépare, en montrant les meilleurs esprits, constamment disposés à l'unité théorique, cultivant à la fois les deux extrémités du domaine spéculatif. Une telle tendance ne pouvant cesser au temps marqué pour sa systématisation, je dois espérer que ma synthèse mathématique sera seulement repoussée par les géomètres, ou plutôt les algébristes, incapables de se dégager du régime académique.

Sans m'arrêter à leur vaine opposition, j'en dissiperai d'avance le seul prétexte plausible, en écartant radicalement leurs prétentions perturbatrices à la présidence théorique. Depuis qu'ils ont prévalu sur les médecins, ils placent ce funeste empire sous l'invocation vicieuse du principe incontestable de la généralité. Jusqu'à l'avénement du positivisme, on ne pouvait résoudre les sophismes académiques, faute de savoir distinguer entre les deux modes, objectif et subjectif, que comporte une telle règle, et qui la font aboutir à des disciplines opposées. Mais, depuis le second volume de ce traité, j'ai trop développé cette distinction décisive pour y redouter des méprises involontaires. Les propriétés communes à beaucoup d'êtres ne présentent point, à ce titre, des difficultés abstraites; puisqu'un tel attribut doit, au contraire, rendre leur étude plus facile, en caractérisant leur simplicité. C'est seulement quand l'abstraction s'applique à des notions très-complexes, comme dans les

sciences supérieures, qu'elle augmente nécessairement l'embarras et le mérite des inductions et surtout des déductions, quoique leur domaine objectif soit alors plus restreint. Ainsi, la présidence théorique appartient à la généralité subjective, qui peut construire, en morale, en sociologie, et même en biologie, des systématisations, à la fois plus utiles, plus difficiles, et même plus parfaites, qu'en mathématique.

Mais l'incorporation de la science à la religion, en faisant toujours prévaloir la culture encyclopédique, dissipe radicalement des conflits qui ne pouvaient avoir de gravité que d'après le régime dispersif. C'est uniquement en vertu de sa simplicité supérieure que le domaine mathématique devient le mieux apte à développer la systématisation finale de la logique positive. Ainsi cultivé, jamais il ne pourra ranimer l'irrationnelle usurpation de la présidence théorique par une science nécessairement bornée au spectacle le plus grossier.

Réduite à sa vraie destination, plus logique que scientifique, cette étude fondamentale acquiert une dignité que ne comportait pas sa vaine domination. Son aptitude à systématiser la véritable logique doit se confirmer en faisant émaner de cette source le perfectionnement général de l'art de penser. Ce résultat décisif du traité que je caractérise se trouvera spécialement développé dans sa conclusion synthétique, sur laquelle je ne saurais anticiper ici, sauf pour indiquer la nature d'un tel progrès.

Il consiste à fonder une sorte d'algèbre universelle, propre à faciliter autant la pensée envers un domaine quelconque que le permet l'algèbre actuelle quant aux méditations sur la quantité. Sans devoir maintenant définir ce nouvel algorithme, j'annonce seulement qu'il condensera l'écriture alphabétique comme l'ancien condensa l'écriture hiéroglyphique. L'écriture de la sociocratie doit ainsi recevoir un perfectionnement équivalent à celui

que la théocratie accomplit envers la sienne. Une telle institution permettra seule à la positivité systématique d'offrir, en devenant universelle, des ressources aussi parfaites que lorsqu'elle se bornait aux plus simples spéculations. C'est uniquement alors que la constitution du langage humain obtiendra sa plénitude normale, puisque les signes les mieux adaptés à la communication auront acquis autant de puissance envers l'élaboration.

Voilà comment la logique mathématique, devenue synthétique par l'introduction du sentiment, réagira sur le perfectionnement général de la raison théorique. Scientifiquement envisagée, la systématisation finale du premier degré de l'encyclopédie abstraite comporte une efficacité non moins décisive, en ébauchant l'appréciation générale de l'ordre universel, à la fois moral, intellectuel, et physique. Ce triple ensemble de lois sera dès lors senti, non-seulement envers l'étude du mouvement, mais aussi pour celle de l'étendue, et même du nombre, d'après la relation nécessaire entre l'objet et le sujet, mieux saisissable dans la plus simple abstraction. Le début de l'initiation théorique fera déjà surgir du dogme une réaction morale tendant à compléter celle qui résulte du culte, surtout personnel. En effet, celui-ci développe l'instinct fondamental de la vénération, en habituant à chérir l'ordre, d'abord volontaire, puis artificiel, enfin fatal. Or, la synthèse mathématique doit exercer une influence équivalente, mais en suivant une progression inverse. Quoique cette marche soit moins pure et moins digne, elle consolide, par d'irrésistibles convictions, la discipline émanée du culte, en faisant profondément apprécier la triple soumission, dès lors aussi précieuse à la raison qu'au sentiment.

La prochaine exécution du nouveau traité que je viens de caractériser ne me dispensait point d'indiquer ici la nature et la destination du premier des sept volumes propres à l'*Ency-*

clopédie abstraite qui condensera la systématisation finale du dogme positif. Quand j'aurai dignement établi ce fondement, on ne pourra plus contester la possibilité de réduire l'exposition normale de la vraie science à ces sept tomes, respectivement consacrés aux sept degrés de la hiérarchie encyclopédique, et composés chacun de sept chapitres. En comparant le volume mathématique à la phase correspondante de l'éducation universelle, suivant le plan indiqué dans le discours préliminaire du traité que j'achève, on doit craindre qu'un livre aussi court ne puisse suffire envers une telle étude. Car chaque chapitre de la synthèse mathématique offre, moyennement, une condensation triple du taux universel. Mais, outre que cette science, vu sa simplicité supérieure, comporte un traité plus concentré, quoique son enseignement oral doive être plus développé, deux autres motifs concourent pour expliquer cette condensation exceptionnelle. Plus faciles, plus anciennes, et plus indépendantes, les spéculations mathématiques ont dû se trouver plus exposées aux divagations oiseuses, de manière à demander une plus vaste épuration. Destinées à développer davantage la méthode que la doctrine, leur étude exige plus de temps, et même d'efforts, qu'aucune autre, sans que leur systématisation écrite doive être plus étendue.

Toutefois, les penseurs synthétiques convenablement cultivés, qui sont infiniment rares aujourd'hui, concevront seuls la possibilité d'une telle condensation avant que je l'aie réalisée. Mais, d'après l'accomplissement de ce premier pas, on ne pourra plus contester la concentration théorique qu'exigent la prépondérance du sentiment et l'essor de l'activité. C'est pourquoi je devais attacher une importance spéciale à cette explication, qui peut seule faire sentir combien l'admirable vœu de Diderot devient, au bout d'un siècle, dignement réalisable, au delà même des espérances primitives.

Je dois maintenant présenter des indications moins étendues envers le reste de la cosmologie. Quoique mon premier volume ait spécialement préparé la systématisation finale de la biologie, elle exige autant d'explications que l'ensemble de la matérialité. Mais le principal développement doit ici concerner la morale, après que j'aurai signalé la constitution définitive de la sociologie par la condensation du présent traité.

Parmi les sept sciences fondamentales, l'astronomie est actuellement la plus rapprochée de son état final, de manière à n'exiger qu'une coordination et des éliminations déjà préparées dans mon premier volume. Mon traité spécial de 1844, résulté d'un enseignement philosophique et populaire prolongé pendant dix-sept ans, achève de me dispenser ici d'insister sur le second degré de l'encyclopédie abstraite. Cette double préparation doit suffire au lecteur pour comprendre le plan du tome deuxième de la dogmatisation positive. Ses sept chapitres institueront l'astronomie préliminaire, la partie statique de la géométrie céleste, les lois qui résument sa partie dynamique, leur application aux prévisions normales, la loi fondamentale de la mécanique céleste, sa réaction statique, et son essor dynamique. Je dois seulement ajouter ici quelques aperçus destinés à compléter mon appréciation antérieure de la constitution, relative et subjective, qui convient à l'étude, géométrique et mécanique, de la planète humaine.

Ces indications complémentaires ne sauraient concerner les sept chapitres du tome astronomique, assez caractérisés déjà d'après le travail ci-dessus rappelé, quoiqu'il ne puisse dispenser de leur exécution. Mais le second volume de l'encyclopédie abstraite doit, comme le précédent et les suivants, commencer par une introduction religieuse et se résumer dans une conclusion synthétique. L'une est destinée à caractériser la constitution générale de la science correspondante et sa relation normale avec

la précédente. Dans l'autre, on apprécie ses principaux résultats et son aptitude à préparer la phase suivante de l'élaboration encyclopédique. Or c'est seulement envers ce préambule et ce résumé, diversement relatifs à l'ensemble correspondant, que le tome astronomique de la philosophie seconde peut ici comporter des aperçus complémentaires.

Bornée au sens le plus intellectuel, l'exploration céleste institue le meilleur type de l'observation, trop simple en mathématique, et trop compliquée partout ailleurs, pour que sa systématisation y puisse devenir aussi satisfaisante que dans la deuxième phase encyclopédique. Cette même nécessité destine également l'astronomie à fournir le modèle spontané de l'établissement des hypothèses vraiment positives, c'est-à-dire toujours vérifiables. Aucune science ne saurait d'ailleurs régler autant l'extension qui convient à la précédente, puisque leur liaison s'y trouve plus complète que dans tout autre cas. Mais ces divers priviléges logiques ne sauraient ici susciter de nouvelles appréciations. Inversement au précédent, le second degré de l'encyclopédie abstraite offre une destination plus scientifique que logique: en sorte que c'est surtout envers la doctrine que je dois maintenant compléter son examen.

Quoique l'existence universelle s'y trouve, comme en mathématique, réduite à ses moindres attributs, leurs lois y font surgir un sentiment plus décisif de l'ordre fondamental. Leur étude antérieure, autant relative au toucher qu'à la vision, manifestait mieux leur universalité, mais en obligeant d'écarter les propriétés qui coexistent avec eux dans les corps pleinement accessibles. Or cette abstraction ne permettait point d'apprécier assez l'ordre numérique, géométrique, et mécanique, comme base nécessaire de l'économie supérieure. Il faut que l'existence mathématique se trouve réalisée dans des corps qui ne peuvent nous en offrir aucune autre pour que ses lois

deviennent le fondement direct de toute la philosophie seconde. Tel est le privilége synthétique de l'astronomie, qui présente les avantages du point de vue concret en étudiant les principaux types de la matérialité, sans perdre le caractère abstrait qu'exige la généralité théorique, puisque nous ne connaissons ces êtres que sous cet aspect. Alors l'existence numérique, géométrique, et mécanique, ne se borne plus au milieu subjectif qui fut spontanément institué pour en faciliter spécialement l'appréciation universelle. Directement étudiée envers les masses prépondérantes, elle y manifeste un ordre d'autant plus décisif qu'il s'y trouve entièrement inaccessible à l'intervention humaine.

Nous sommes ainsi conduits à reconnaître que l'existence mathématique constitue le fondement normal de toute autre économie, puisque nous restons dominés par les corps qui nous l'offrent seule, et chez lesquels elle annonce des attributs que nous ne saurons jamais apprécier. Le caractère toujours relatif des spéculations réelles ne peut ailleurs devenir aussi prononcé que dans une étude qui nous échapperait si nous perdions l'unique sens propre à la fonder, ou si les corps et le milieu manquaient des qualités qu'elle exige. Depuis l'admission du mouvement terrestre, aucune autre science ne fait autant sentir combien l'unité subjective est la seule que nous puissions jamais obtenir, puisque nos vraies connaissances s'y bornent au domaine planétaire du Grand-Être. Faute d'un tel centre, les études célestes deviendraient autant incohérentes qu'oiseuses, en tendant vers l'absolu, quoiqu'il s'y montre spécialement inaccessible. Spontanément indéfinie, cette science ne peut être circonscrite qu'en la destinant à connaître la planète humaine et les astres correspondants; restriction qui suppose le mouvement terrestre. Mais, d'après une telle connexité, ce mouvement importe tellement à la philosophie relative que,

dans la maturité de la raison humaine, son existence n'exige aucune démonstration. C'est ainsi que ce principe a réellement prévalu, puisque son admission, précédant ses preuves décisives, s'accomplit quand l'avénement de l'état positif rendit opportune la transformation préparée dès le début de l'essor théorique.

Mais, en étudiant le ciel afin de connaître la terre, il faut accorder à cette science tout le champ qu'exige l'appréciation relative de l'ordre fondamental. On y doit écarter tous les astres extérieurs, et borner l'examen des astres intérieurs à ceux qui peuvent réellement affecter la planète humaine. Ceux qui, visibles à l'œil nu, furent toujours aperçus, doivent donc constituer son domaine essentiel, puisque les autres, trop petits ou trop lointains, nous sont nécessairement étrangers. Un tel champ suffit d'ailleurs aux besoins pratiques, qui pourraient même se satisfaire avec les deux corps liés directement à la terre, l'un comme centre, l'autre à titre d'annexe. Néanmoins, la destination philosophique exige la considération habituelle des planètes anciennes, dont l'étude se trouve consacrée dans l'institution de la semaine, incorporée au culte positif. Sans leur ensemble, nous ne pourrions obtenir une suffisante pluralité de mondes appréciables, comme Fontenelle le fit admirablement sentir. Faute d'une telle extension, la notion de l'ordre fatal ne saurait devenir assez relative.

En prolongeant ce motif philosophique, on se trouve conduit à consacrer aussi l'étude finale des satellites, et même des comètes, quoique les besoins théoriques et pratiques permissent l'entière élimination de ce double appendice. Pourvu qu'il se subordonne toujours à la constitution subjective, sa culture modérée rendra plus complète l'appréciation, logique et scientifique, de l'ordre céleste, d'après une comparaison systématique des trois cas généraux qu'il comporte. Leur examen comparatif peut seul conduire à bien sentir que la régularité du principal spectacle est seulement due à sa simplicité; quand les influences se compliquent, l'économie céleste tend à devenir moins régulière que les institutions de la providence humaine.

Après avoir étendu jusqu'au domaine mathématique la fusion définitive de la fétichité dans la positivité, pour permettre la combinaison logique des sentiments avec les images et les signes, la transformation synthétique s'accomplit sans effort en astronomie. C'est par le spectacle céleste que le fétichisme se perpétua réellement, à travers le théologisme, jusqu'à son incorporation au positivisme. L'antique verset, dont l'appréciation finale me suscita tant de rancunes, ne pouvait émaner que d'un esprit étranger à l'astronomie. En effet, l'admiration réellement inspirée par la contemplation du ciel s'adresse directement aux corps dont nous étudions les mouvements réguliers. Une disposition, autant ingrate qu'aveugle, émanée de croyances factices et passagères, peut seule nous détourner de cette tendance naturelle, en nous représentant ces êtres immenses comme purement passifs sous des volontés extérieures toujours impénétrables. Mais la systématisation finale rétablit envers eux l'état normal, interrompu pendant la transition occidentale, ou plutôt dans sa dernière phase. Si le ciel doit surtout rappeler aux positivistes le Grand-Être qui dévoila ses lois et sut y conformer sa providence, il peut aussi leur inspirer, mieux qu'aux fétichistes, la reconnaissance involontaire que comporte l'appréciation, essentiellement empirique, de l'ordre universel.

Le dogme ne saurait jamais contredire, à cet égard, la disposition consacrée dans le culte, et que le régime doit confirmer, en faisant toujours apprécier combien il importe de seconder, même artificiellement, l'essor sympathique. En écartant les préjugés théoriques, on reconnaît l'impossibilité de démontrer la non-existence des volontés directes où l'astrolâtrie pla-

çait la source continue de l'ordre céleste. Depuis que nous avons éliminé la cause, leur usage scientifique tendrait à troubler notre étude de la loi, qu'il prépara jadis. Mais rien n'interdit de maintenir notre disposition spontanée, à titre de moyen logique, pour faciliter nos spéculations astronomiques, en y faisant convenablement intervenir le sentiment. Ainsi, l'esprit concourt avec le cœur à motiver la sanction finale de l'idolâtrie par la sociolâtrie, malgré l'empirisme théologique, métaphysique, et même scientifique. Si nous devons, jusqu'en mathématique, animer l'espace afin de mieux penser en aimant davantage, à plus forte raison cette disposition convient-elle envers l'astronomie, où l'on avait tant recommandé des émotions perturbatrices. Alors, en effet, le régime synthétique et sympathique devient tellement spontané qu'il n'exige plus un milieu subjectif, les sentiments pouvant directement s'y rapporter aux objets de la contemplation.

Dans la constitution subjective de l'astronomie, il faut enfin caractériser la destination normale de la mécanique céleste. En écartant les irrationnelles espérances que sa loi fondamentale inspira d'abord à l'orgueil mathématique, on reconnaît que le domaine astronomique ne cessera jamais d'être surtout géométrique; nous n'avons pas plus le pouvoir que le besoin d'y tout systématiser. Les lois de Kepler y suffiraient toujours pour les prévisions raisonnables, si les six éléments de chaque mouvement elliptique s'y trouvaient assez renouvelés. Quoique la théorie de leurs perturbations doive faciliter leur détermination périodique, elle ne saurait jamais dispenser de l'accomplir directement. Ainsi, la mécanique céleste conservera surtout sa destination philosophique, soit afin de perfectionner la synthèse astronomique, soit pour la mieux lier à celles dont elle est précédée ou suivie, en rendant plus simple et plus décisive la notion de l'ordre fatal.

Telles sont les indications, logiques et scientifiques, par lesquelles je devais ici compléter mon appréciation antérieure du second degré de l'encyclopédie abstraite. Le couple fondamental de la cosmologie étant suffisamment institué, je ne dois pas m'arrêter à celui qui détermine la transition du spectacle inférieur au domaine supérieur. Car le volume initial de ce traité caractérise la systématisation de la physique et de la chimie autant que le permet l'état présent de la reconstruction positive, en signalent assez les conditions qui restent à remplir. Suivant la quinzième loi de la philosophie première, le couple intermédiaire est le moins rapproché de sa régénération, qui doit s'accomplir sous le concours des deux autres. Je dois donc réserver à mes successeurs l'élaboration décisive des tomes troisième et quatrième de la philosophie seconde, en me bornant à noter ici les sept chapitres qui composeront chacun de ces traités.

Pour la physique, l'introduction religieuse caractérisera l'unité purement subjective que comporte une science dont les branches resteront objectivement indépendantes, malgré leur commune destination envers l'étude terrestre de la matérialité générale. L'ordre et le domaine des sept chapitres y seront ensuite déterminés d'après les sens respectifs, rangés selon leur spécialité croissante, qui correspond à la transition graduelle entre l'astronomie et la chimie. Après la barologie, il faudra donc placer l'étude abstraite des saveurs, quand elle sera fondée; puis on fera succéder à la thermologie la théorie des odeurs, l'optique, l'acoustique, et l'électrologie.

Quant à la chimie, sa coordination peut devenir plus satisfaisante; puisque cette science, dont le domaine est moins vaste, comporte une définition pleinement synthétique, établie déjà par mon livre fondamental. Après l'introduction qui caractérisera son ensemble, sa systématisation finale pourra

s'accomplir dans les sept chapitres du volume correspondant, dès qu'elle sera suffisamment préparée par l'élaboration indiquée au tome initial du présent ouvrage. Ils institueront l'étude des éléments, l'appréciation chimique du milieu terrestre, la théorie des moindres composés, celle du second et principal degré de composition, les lois générales de la combinaison, l'examen du troisième degré, puis le complément relatif aux substances instables.

C'est envers le couple intermédiaire que l'institution générale des milieux subjectifs, systématisée par le positivisme d'après l'ébauche mathématique, doit le plus développer son efficacité théorique, quoiqu'elle puisse aussi s'étendre au domaine vital. Elle convient tellement à la géométrie, et même à la mécanique, que le mode correspondant y surgit spontanément, sans que l'initiation théorique, individuelle ou collective, permette d'apprécier l'avénement cérébral de l'espace. Son principal essor appartient cependant au domaine physico-chimique, vu la variété supérieure des phénomènes qui s'y manifestent, et dont chaque classe exige un milieu convenable à son étude abstraite, imparfaitement indiquée par le type initial.

Ayant assez caractérisé la systématisation finale de l'existence universelle, d'abord mathématique, puis physique, enfin chimique, il faut maintenant aborder le champ spécial de l'unité, d'après sa préparation biologique.

Mon premier volume a plus élaboré l'étude systématique de la vitalité qu'aucune autre partie de la philosophie naturelle. Il en a poussé l'institution jusqu'à spécifier chacune des quarante leçons que le plan général de l'éducation universelle consacre à la biologie. Néanmoins, le tome cinquième de l'encyclopédie abstraite doit ici comporter plus d'explications qu'aucun des précédents, pour achever de caractériser une

systématisation aussi difficile qu'urgente, en faisant surtout ressortir sa liaison nécessaire avec la religion de l'Humanité. Le peu d'attention obtenu, depuis trois ans, par mes conceptions décisives sur la régénération directe de la biologie, confirme l'impossibilité de systématiser aucune science en l'isolant de la doctrine universelle. Jamais la théorie de la vie ne se dégagerait du régime analytique qui la dissout, si l'impulsion sociale n'y faisait convenablement prévaloir la discipline synthétique.

Envers l'élaboration accomplie dans mon premier volume, je dois d'abord signaler une épuration finale qui permettra de la mieux apprécier. La systématisation biologique s'y trouva placée entre deux expositions essentiellement étrangères à la cinquième phase encyclopédique, mais que je ne pouvais alors introduire ailleurs, et dont j'avais pourtant besoin, afin d'instituer la sociologie. Toutes deux concernent réellement la science finale, l'une pour la théorie de l'unité, l'autre quant à la synthèse cérébrale.

Si l'on conçoit ce double épisode transporté dans son domaine normal, on reconnaît que l'introduction fondamentale de ce traité n'accorde point à la biologie une extension disproportionnée à celle de la cosmologie. Dès lors, quelques aperçus systématiques peuvent ici suffire pour compléter ce travail, en caractérisant davantage la subordination subjective de l'ordre vital envers l'ordre humain. Le meilleur mode d'un tel complément consiste à motiver l'objet et l'enchaînement des sept chapitres qui doivent composer le cinquième volume de la philosophie seconde.

Dans son introduction religieuse, on fera d'abord sentir combien l'esprit théorique s'élève en passant de l'ordre matériel à l'ordre vital. L'existence universelle est tellement dépourvue de connexité que l'institution corpusculaire peut seule déterminer le champ direct de l'abstraction cosmologique, toujours re-

lative aux molécules, même en étudiant les masses. Mais la biologie ouvre le domaine de l'unité, d'abord nutritive, puis active et sensitive, envers des êtres caractérisés par un consensus continu, qui n'admet l'analyse que pour préparer la synthèse. Une loi, non moins incontestable qu'inexplicable, lie toujours ce contraste entre l'indépendance et le concours à l'opposition entre la composition fixe et la rénovation matérielle. Ainsi s'établit le dualisme fondamental de la philosophie relative, préparé par celui qu'institua la philosophie absolue, en séparant, dès le fétichisme, l'ordre extérieur et l'ordre humain. Cette division spontanée, qui ne distinguait point la vitalité de la matérialité, devait, sous le théologisme, voué surtout à l'humanité, conduire graduellement l'esprit positif, de son début mathématique à son terme moral. En lui livrant l'ordre vital, elle le poussait vers l'ordre humain, qui ne peut s'en séparer que par la succession des divers degrés d'unités.

L'introduction religieuse du tome biologique fait ainsi sentir sa destination purement préparatoire, mieux appréciable en s'approchant du but théorique, qui seul permet une vraie synthèse, toujours impossible partiellement. On tend dès lors à restreindre l'étude propre de la vie au préambule qu'exige l'appréciation systématique de l'humanité. Tous les grands problèmes sur l'unité ne peuvent être qu'ébauchés en biologie, puisque leur solution dépend surtout des fonctions cérébrales, sources essentielles du consensus, qui reste imparfaitement saisissable hors du domaine final.

On est ainsi conduit à condenser la biologie en sept chapitres, dont les deux premiers instituent sa base statique, d'abord anatomique, puis taxonomique, tandis que les autres sont tous consacrés à son étude dynamique. Le chapitre biotomique systématise la succession des trois degrés normaux de l'analyse statique, en caractérisant les éléments, les tissus, et les organes,

d'après le complément qu'exigea la pensée fondamentale de Bichat. En réservant le régime moléculaire à la cosmologie, la biologie doit pourtant étudier d'abord les éléments, afin de concevoir l'harmonie entre les solides et les fluides, puisque ceux-ci ne peuvent contenir que les rudiments de ceux-là.

Par le second chapitre, on institue la hiérarchie vitale, pour lier la végétalité proprement dite à l'humanité, d'après la série de degrés que comporte l'animalité. Scientifiquement envisagée, cette échelle indique à la fois la succession des barrières indépendantes qui nous séparent du monde matériel, et la suite d'intermédiaires à travers lesquels il nous domine. Logiquement, elle éclaire l'analyse vitale en fixant tous ses modes chez des êtres qui les isolent des degrés supérieurs, et permet à la synthèse biologique de suivre partout les modifications de l'unité caractérisée d'abord dans son suprême type. Cette double destination comporte, et même exige, une institution subjective, où l'on écarte systématiquement les cas défavorables, en introduisant les constitutions fictives qui peuvent perfectionner les transitions et les comparaisons. Dès lors, la série vitale, devenue inébranlable, se rattache autant à la progression matérielle qu'à l'évolution humaine, en constituant la continuité de la philosophie seconde d'après la loi de classement due à la philosophie première.

Ainsi préparée, la biologie dynamique se condense en cinq chapitres, où l'animalité se distingue de la végétalité, suivant le mode d'alimentation, quand les matériaux ont besoin d'être élaborés dans les organismes inférieurs avant de convenir aux autres. Le cinquième volume de l'encyclopédie abstraite doit donc consacrer son troisième chapitre aux trois lois fondamentales de la vie végétative, en étudiant d'abord la rénovation, puis le développement, enfin la reproduction. Dès lors, le suivant accomplit une équivalente appréciation envers l'ani-

malité, par l'examen successif des lois de l'exercice, de l'habitude, et du perfectionnement.

Il faut compléter ces deux groupes des lois vitales d'après leur liaison, propre au cinquième chapitre, où la septième loi, spécialement relative à l'hérédité, combine les fonctions continues de nutrition avec les fonctions intermittentes d'activité. Ce complément permet au sixième chapitre d'apprécier directement les relations nécessaires entre l'organisme et le milieu, sources continues de leurs modifications respectives. D'après cela, cet ensemble préparatoire aboutit, dans le septième chapitre, à l'étude générale de la modificabilité vitale, fondée sur la troisième loi de la philosophie première, qui rattache à l'état normal les variations quelconques, même maladives.

Cette construction de la théorie abstraite de la vie se condense dans la conclusion synthétique, qui caractérise les résultats essentiels du traité biologique et forme le préambule direct du tome sociologique. Logiquement appréciée, la partie supérieure de la philosophie naturelle complète la relativité, surgie de sa partie inférieure, et développée par sa partie moyenne, pour fonder la philosophie morale. Résumée dans le mouvement terrestre et la gravitation planétaire, la synthèse astronomique prépare le caractère relatif de notre existence en dévoilant celui du milieu qui nous domine. Mais la systématisation biologique étend la même appréciation à la constitution corporelle sur laquelle repose notre vie cérébrale. Dès lors, la doctrine sociologique peut accomplir la révolution décisive de l'entendement en établissant directement la relativité de nos opinions quelconques, d'après les lois de leur mouvement. Néanmoins, cette étude finale permet seule de comprendre le tardif avénement d'une telle transformation, qui n'a dû s'opérer qu'à la fin de notre initiation, quoique les bases s'en trouvassent

posées dès le début de l'essor théorique. Si, d'une part, le mouvement terrestre fut bientôt conçu; d'une autre part, la comparaison spontanée des divers degrés d'animalité suffit toujours pour constater la relativité vitale aussitôt que son admission deviendrait mûre.

Envisagé scientifiquement, le traité de la vie développe et consolide la notion fondamentale de l'ordre universel, en liant l'ordre intellectuel et moral à l'ordre matériel, par des lois dont l'empire est directement senti. Leur étude prépare la conception systématique de la fatalité modifiable, qui constitue le principal caractère du dogme positif. Car la complication des phénomènes devient alors telle que la possibilité de modifier l'ordre naturel ressort autant que l'impossibilité de s'y soustraire. Son imperfection, mieux appréciable, et son instabilité plus prononcée, tendent à faire davantage sentir la dignité de notre nature et la vraie destination de notre existence. Déjà la cosmologie exclut une absolue sécurité par la perspective continue des catastrophes matérielles, tant célestes que terrestres, contre lesquelles nous ne pouvons instituer aucune garantie. Mais la biologie étend et complète cette conviction en faisant toujours sentir combien est précaire l'existence individuelle sur laquelle repose l'ensemble de l'économie sociale. Nous sommes ainsi poussés à nous mieux lier au Grand-Être, dont le service développe les sentiments qui nous procurent une noblesse, et même une consistance, supérieures à toutes les fatalités matérielles et vitales.

Quant à la préparation, logique et scientifique, du traité sociologique, la conclusion synthétique du tome biologique l'accomplit directement en ébauchant, d'après les animaux, l'étude cérébrale et la théorie de l'unité. Mais ce double préambule devient plus négatif que positif lorsqu'on y supprime les notions emanées du domaine supérieur, quoique leur

introduction biologique puisse conserver ses propriétés didactiques, en se subordonnant à la phase suivante de l'initiation abstraite. On doit y faire surtout sentir l'impuissance nécessaire du traité de la vie envers de telles spéculations, dont le type fondamental appartient à la science sacrée, d'après la préparation résultée de la science profane. En représentant chaque espèce comme un Grand-Être avorté, par un empêchement plus extérieur qu'intérieur, la biologie établit la loi qui réserve à la race prépondérante l'essor de l'existence collective, seule source de l'unité réelle. Historiquement émanée de la science sacrée, cette notion peut être dogmatiquement transportée au sommet de la science profane, afin que la préparation de l'une se termine en manifestant l'insuffisance de l'autre.

Je dois maintenant compléter ces nouveaux aperçus sur la systématisation finale de la biologie en indiquant ceux que chaque partie de la révision précédente m'a forcé d'écarter pour ne pas interrompre la succession générale.

Dans le premier chapitre, il faut d'abord ajouter l'application de la loi ternaire à la progression anatomique, et même à la coordination des éléments organiques. L'institution subjective de la biologie peut seule dissiper la fluctuation qui résulte, envers les degrés généraux de l'analyse statique, de distinctions ou rapprochements également arbitraires. En reconnaissant la destination, essentiellement logique, d'une telle succession, on détermine son développement d'après les besoins théoriques qu'elle doit satisfaire. Alors on maintient seulement les trois degrés ci-dessus mentionnés, et dont la conception normale est réellement due à Bichat, puisqu'il institua le mode moyen, d'après lequel les deux autres, toujours sentis spontanément, deviennent enfin systématiques. Il faut pareillement fixer les *éléments* anatomiques, en les concevant destinés à représenter l'harmonie nécessaire entre les solides et les fluides,

pourvu qu'on les ait d'abord séparés des *produits*, avec lesquels ils furent souvent confondus. Une telle destination oblige à regarder le sang comme renfermant tous les rudiments des tissus et, par suite, des organes. Or, ils sont nécessairement triples, afin de permettre la vie nutritive, l'activité musculaire, et l'excitabilité nerveuse, d'après la structure, celluleuse, fibreuse, ou tubuleuse, qui convient aux attributs correspondants.

Relativement au second chapitre, je dois seulement expliquer la possibilité d'y condenser une étude à laquelle l'empirisme académique consacre plusieurs volumes. Cette condensation resterait impossible, ou deviendrait insuffisante, si le début de la philosophie seconde n'avait déjà formé la théorie générale des classifications positives, d'après le principe établi dans la philosophie première. Mais de tels précédents permettent de réduire essentiellement le chapitre taxonomique du traité de la vie à la construction, plus subjective qu'objective, de l'échelle organique, contractée pour sa destination normale.

Le troisième chapitre est propre à caractériser la vraie nature de la systématisation biologique, d'après la manière dont il institue la théorie de la végétalité. Si l'on voulait objectivement systématiser la biologie, on devrait la réduire à ce premier domaine, seul susceptible d'une exacte séparation envers la science supérieure, dont il constitue le lien avec la cosmologie. Puisque la végétalité n'est abstraitement étudiée qu'en vue de l'animalité, cet usage unanime annonce la prépondérance définitive de la synthèse subjective, qui ne peut émaner que du type fondamental de l'unité.

Mais cette appréciation, à la fois logique et scientifique, devient décisive au quatrième chapitre, où l'étude directe de la vie de relation fait toujours sentir combien la pensée biologique reste irrationnelle quand elle s'isole du but humain. Elle s'efforce vainement d'établir l'harmonie entre les fonctions

musculaires et les fonctions nerveuses, tant qu'elle méconnaît les fonctions cérébrales, qui seules les combinent. Or, l'étude des phénomènes supérieurs, quoique susceptible d'ébauche envers les animaux, ne peut réellement s'accomplir que sur l'homme, inséparable du Grand-Être.

Une pareille remarque convient au cinquième chapitre, puisqu'il institue la seule liaison biologiquement possible entre les deux précédents. Mais, en manifestant l'insuffisance de ce lien direct, il en caractérise l'importance et la réalité. Quoique la septième loi de la vitalité puisse logiquement résulter des autres, tandis que celles-ci sont irréductibles, il convient de l'en séparer, soit pour les unir, soit surtout en vue de sa propre destination, à la fois théorique et pratique.

Envers le sixième chapitre, je ne dois rien ajouter ici, sauf la recommandation spéciale d'instituer subjectivement la théorie des milieux organiques, d'où dépendent les principaux problèmes de la vie, et qui caractérisera l'efficacité du système synthétique.

Il en est d'abord de même pour le septième chapitre, puisque la théorie de la modificabilité vitale n'existe jusqu'ici que dans son principe général, directement émané de la philosophie première. Mais je dois ici le compléter en indiquant la loi qui convient aux modificateurs quelconques, pourvu qu'on les distingue des corps étrangers. Elle consiste à restreindre l'aptitude modificatrice aux substances susceptibles d'assimilation, en regardant chacune comme devenant irritante ou calmante quand sa dose s'élève au-dessus ou reste au-dessous du degré qui la rend alimentaire. Cette loi complète la théorie de la modificabilité, qui ne doit pas seulement concerner l'organisme modifié, mais aussi le milieu modifiant. Son usage théorique institue, entre la thérapeutique et l'hygiène, une subordination correspondante à celle que le principe de Broussais établit

entre la pathologie et la physiologie. Je n'ai point à faire ici ressortir son aptitude pratique, qui doit à la fois éliminer les spécifiques et les remplacer abondamment. Quant à sa source systématique, elle résulte de la connexité dynamique de la nutrition avec l'activité, statiquement représentée par la liaison des vaisseaux aux nerfs.

Outre ces additions spéciales envers les différents chapitres du traité de la vie, je dois ici mentionner une dernière remarque, qui convient à l'ensemble de la biologie. Elle concerne la discipline instituée, dans ma théorie du Grand-Être, pour les observations anatomiques sur l'homme. Réservées à des fonctionnaires investis d'un terrible office, elles ne souilleront jamais la dignité sacerdotale, malgré les séductions théoriques, toujours contenues par les antipathies publiques, outre les répugnances personnelles. Indépendamment de ses motifs moraux, cette restriction, loin d'entraver la pensée biologique, en stimule l'essor systématique; puisqu'elle tend à faire mieux prévaloir la méthode subjective, principale source des hautes spéculations. Une exploration qui dégraderait le sacerdoce s'accomplit dignement chez des fonctionnaires disposés à relever ainsi leurs loisirs officiels, sans pouvoir jamais abuser d'un privilége dont l'extension reste indépendante de leur volonté. Le raisonnement peut tellement remplacer l'observation que la plupart des lois anatomiques peuvent autant émaner des notions physiologiques que la duplicité des organes cérébraux, indiquée dans celle des images isolées et par notre instinct de la symétrie. Non moins salutaire à l'esprit qu'au cœur, la discipline synthétique détournera de substituer abusivement les animaux aux hommes, le sacerdoce sociocratique devant être plus disposé que le sacerdoce théocratique à faire toujours respecter nos auxiliaires.

Tels sont les divers compléments qu'exigeaient les explica-

tions de mon premier volume envers la systématisation finale de la biologie. En combinant ce double travail avec le tome troisième de mon ouvrage fondamental, on pourra directement construire le traité de la vie, quand ses lacunes essentielles seront suffisamment remplies. Le cinquième volume de la philosophie seconde devant appartenir à l'un de mes successeurs, son institution exigeait maintenant des indications définitives, qui me dispenseront toujours d'y revenir.

Avant de poursuivre l'institution synthétique des sept traités destinés à fixer la constitution analytique du dogme positif, je dois ici caractériser la séparation spéciale qui, dans leur enchaînement général, se fera toujours sentir entre les cinq premiers et les deux derniers. La division historique de la philosophie seconde en philosophie naturelle et philosophie morale ne convient pas seulement à l'initiation abstraite, individuelle ou collective. En prolongeant les motifs qui la firent spontanément surgir, on reconnaît qu'elle doit finalement devenir, autant chez les théoriciens que parmi les praticiens, la plus usuelle des constitutions binaires que comporte le dogme positif. Celle que j'ai fait précédemment contraster avec elle est plus rationnelle objectivement, étant fondée sur des distinctions plus prononcées et des rapprochements plus intimes; mais elle offre moins de rationalité subjective, de manière à moins seconder les méditations synthétiques. Il faut donc regarder le principal dualisme de l'entendement comme définitivement résulté de la distinction, d'abord spontanée, puis systématique, entre l'ordre humain et l'ordre extérieur, dont les études doivent se comparer sous les noms expressifs de science sacrée et science profane. Sans négliger le contraste nécessaire de l'organisme envers le milieu, l'état normal le destinera surtout à faire mieux ressortir la relativité de toutes nos conceptions et l'inanité des synthèses objectives.

Mais, quand ce double fondement sera partout devenu familier, le dualisme historique prévaudra sur le dualisme dogmatique.

Leur comparaison logique représente le premier comme plus propre que le second à subordonner l'analyse objective à la synthèse subjective. Car, celui-ci semble assigner au régime analytique un domaine où sa prépondérance doit subsister envers des existences sans connexité; tandis que celui-là termine la dispersion par l'ébauche de l'unité. Quoique la discontinuité de l'échelle vitale tende à consacrer le règne de l'analyse, cette dégénération se trouve normalement prévenue ou réparée d'après la destination subjective des études correspondantes, toujours instituées pour un problème indivisible. On ne devrait préférer le dualisme dogmatique que si la constitution générale de la philosophie seconde devait rester analytique. Mais, puisque la constitution synthétique doit finalement y prévaloir, le dualisme historique, qui la prépare mieux, devient théoriquement préférable. Sous l'aspect pratique, sa supériorité n'est pas douteuse, d'après son aptitude à représenter le meilleur contraste entre les deux pouvoirs sociaux. Pour diriger la réaction totale de la vitalité sur la matérialité, l'homme doit ranger ses auxiliaires parmi les êtres à modifier; en sorte que l'ordre extérieur et l'ordre humain constituent les domaines respectifs du patriciat et du sacerdoce.

Cette comparaison définitive des deux dualismes normaux que comporte le dogme positif peut se résumer en appréciant l'extension complète de l'institution des milieux subjectifs, théoriquement destinée à faciliter les abstractions. Quoiqu'elle convienne davantage à la cosmologie qu'à la biologie, où la spéculation devient moins abstraite, elle doit cependant perfectionner l'étude générale de la vitalité, d'après une meilleure détermination des types organiques. Puisqu'elle sert à l'astro-

nomie pour concevoir les mouvements sans les corps, elle peut, à plus forte raison, seconder les comparaisons biologiques, le plus souvent partielles, et dès lors réduites, faute d'images, à la seule assistance des signes. Mais, envers les spéculations sociales et morales, cette institution perd à la fois son aptitude et sa destination, comme l'analyse qu'elle développe; car l'abstraction tend dès lors à cesser, d'après la coïncidence entre l'objet et le sujet. Ainsi, l'efficacité théorique des milieux subjectifs, autant que leur puissance esthétique, s'étend jusqu'au sommet du domaine profane, sans que ni l'une ni l'autre puisse jamais convenir au domaine sacré.

Je dois maintenant compléter l'institution de la philosophie seconde en caractérisant ses deux dernières parties, dont l'irrévocable séparation résume la principale supériorité du présent traité sur mon ouvrage fondamental. Quoique cette appréciation doive surtout concerner la morale, il faut d'abord l'indiquer envers la sociologie, à laquelle sera consacré le tome sixième de l'encyclopédie abstraite. Mais, d'après l'élaboration accomplie dans le traité que j'achève, cette systématisation finale se réduit essentiellement à combiner en un seul les deux volumes où j'ai respectivement constitué les deux parties de la science sociale.

Une telle condensation, qui ne peut maintenant offrir que des difficultés secondaires, construira le tome sociologique de la philosophie seconde en coordonnant sept chapitres, compris, comme en tout autre cas, entre l'introduction religieuse et la conclusion synthétique. L'une caractérisera la constitution générale de la sixième phase encyclopédique et sa subordination envers la précédente, l'autre ses résultats essentiels et sa destination pour la suivante. Ces deux appréciations y deviennent plus urgentes et plus difficiles que dans les cas antérieurs, puisque l'approche du but dispose à franchir les degrés. Quand

on eut ébauché la biologie, on tenta de fonder la morale sans avoir institué la sociologie; et l'initiation individuelle tendra toujours à reproduire cet entraînement spontané de l'évolution collective. Ma carrière n'est devenue décisive que par la construction de la science sociale, dont il importera constamment de motiver l'interposition nécessaire, quoique cette explication n'exige plus les efforts et les développements qu'elle me demanda. Après avoir étudié d'abord le milieu, puis le corps, il faut commencer l'étude systématique de l'âme, en dévoilant les lois, statiques ou dynamiques, de l'intelligence et de l'activité, d'après l'existence collective, directement relative au Grand-Être. Son appréciation conduit à compléter la science sacrée en étudiant la véritable unité, pour développer et consolider la vraie Providence, en réglant les sentiments, les pensées, et les actes de ses serviteurs volontaires.

Dans ses sept chapitres, le tome sociologique établit les théories statiques de la propriété, de la famille, du langage, et de la société; puis les théories dynamiques du fétichisme, de la théocratie, et de la triple transition qui compléta l'initiation en développant les forces. On voit que ce plan consiste à condenser la double élaboration propre au traité que j'achève, sans exiger aucune conception vraiment nouvelle, après avoir séparé la morale, dont l'avénement, surgi de mon travail, ne put y prévaloir assez. Quant à l'étude directe de l'état normal, elle appartient à la science finale, envers laquelle la sociologie constitue une dernière préparation. Mais la nécessité d'une telle répartition ne doit faire jamais méconnaître l'affinité plus prononcée que présentent les deux moitiés de la science sacrée, comparativement aux diverses parties de la science profane. Pour la mieux manifester, on peut instituer une troisième constitution quaternaire du dogme positif, en séparant ce couple supérieur des couples inférieur et moyen par l'inter-

position de la biologie, où le domaine profane se lie au domaine sacré.

Tout le reste du présent chapitre doit concerner la science finale, aboutissant normal des théories quelconques, et source commune des conceptions pratiques. Jusqu'alors la spéculation restait, même en sociologie, abstraite et préparatoire, d'après la séparation décroissante entre le sujet et l'objet. Mais ici leur pleine coïncidence institue l'état définitif de la raison humaine; puisque le développement de l'analyse objective y complète l'établissement de la synthèse subjective. En un mot, le dogme s'y réunit au culte, afin de systématiser le régime. C'est là que s'opère la transition générale entre l'existence théorique et la vie active. Néanmoins, le tome septième de la philosophie seconde doit conserver le caractère spéculatif d'un tel ensemble, afin de mieux marquer sa terminaison synthétique. Les explications que je vais indiquer doivent donc avoir seulement en vue la morale théorique, c'est-à-dire l'étude directe de l'homme, en réservant au chapitre suivant leur application à la morale pratique, destinée à régler la vie humaine.

Mais le traité spécial que j'ai ci-dessus promis sur la science suprême bornera cette division à distinguer les deux volumes qui le composeront, conformément à son double titre, *Système de morale positive*, ou *Traité de l'éducation universelle.* C'est sous ce second titre que je dus l'annoncer, en 1842, à la fin de mon ouvrage fondamental, où je n'avais pas encore séparé la morale de la sociologie. Depuis que cette séparation décisive se trouve irrévocablement établie, j'ai de plus en plus senti que l'étude directe de l'art humain devait être spécialement précédée par la construction de la science humaine, qui jusqu'alors n'avait pu distinctement surgir. Voilà comment, au lieu d'un seul volume que j'avais d'abord promis, cet ouvrage aura deux tomes, où seront respectivement traitées la morale théorique et la morale pratique, suivant l'heureuse ambiguïté du nom *morale*, qui représente la synthèse universelle. Je dois ici borner mes indications au tome premier, qui formera le septième et dernier volume de la philosophie seconde, en instituant la science synthétique, d'après les bases fournies par la hiérarchie des sciences analytiques.

L'introduction religieuse de ce traité final devra, comme dans les autres cas, caractériser sa constitution générale et sa subordination normale envers la phase précédente de la construction encyclopédique. Mais cette double appréciation acquiert alors plus d'importance et présente plus de difficulté, vu l'affinité plus intime qu'offrent les deux éléments du domaine sacré, malgré la nécessité de leur séparation systématique. On devra donc insister sur une telle division, non moins indispensable à la théorie qu'à la pratique, puisque seule elle permet la terminaison synthétique de l'élaboration analytique, en ralliant le dogme au culte pour instituer le régime.

Il faudra directement caractériser la supériorité, logique et scientifique, de la science morale, envers laquelle toutes les autres ne constituent que des préparations nécessaires. C'est uniquement ainsi qu'on saisit l'ensemble de la méthode positive, après avoir apprécié la déduction en mathématique, l'observation en astronomie, l'expérimentation en physique, la nomenclature en chimie, la comparaison en biologie, et la filiation en sociologie. En effet, la méthode subjective, propre à la morale, constitue un septième degré, seul apte à régler tous les autres, d'après une entière coïncidence entre l'objet et le sujet, toujours séparés jusque-là, quoique de moins en moins.

Cette coïncidence devient aussi la source de la supériorité de la science finale quant à la doctrine, qui ne saurait ailleurs comporter une pleine rationalité. Le point de vue humain se

trouvant mêlé subjectivement à tous les aspects théoriques, l'étude préalable de ceux-ci ne peut jamais procurer que des notions incomplètes, qui toujours attendent une systématisation émanée seulement de la connaissance de l'homme. Malgré cette nécessité, l'ensemble de ce préambule demeure objectivement indispensable à l'élaboration normale, d'après la loi fondamentale qui partout subordonne les plus nobles phénomènes aux plus grossiers.

Quoique cette double relation existe toujours entre deux degrés consécutifs de l'échelle encyclopédique, elle convient surtout aux deux derniers. Le but s'y trouvant plus prochain, on y doit mieux sentir l'insuffisante rationalité des doctrines préparatoires, malgré la difficulté supérieure qu'y présente la séparation normale. Après que la science profane a convenablement ébauché la connaissance du milieu complétée par celle du corps, la science sacrée aborde l'étude systématique de l'âme, en appréciant l'existence collective, d'abord statique, puis dynamique. Mais cet examen nécessaire constitue seulement une dernière préparation, dont le caractère incomplet reste irrécusable. On y sent que, l'étude spéciale de l'intelligence et de l'activité s'y trouvant séparée de celle du sentiment, elle n'y permet d'apprécier que des résultats, dont la source et la destination appartiennent à la science suivante. Si cette fausse position de l'esprit ne se manifeste point dans le traité que j'achève, cela tient uniquement à ce que l'élaboration de la morale s'y mêle spontanément à la construction de la sociologie. C'est ainsi que mon ouvrage fondamental dut provisoirement éluder l'obligation d'instituer la sociologie statique avant d'aborder la dynamique sociale, en étudiant incidemment l'existence à mesure que le mouvement l'exigeait.

Sans me faire aucune illusion sur la nature et la destination de la double carrière que m'assigna l'ensemble de l'évolution

humaine, j'ai toujours senti que le développement de la systématisation finale appartiendrait à mes successeurs. Il m'était seulement réservé d'en poser les bases directes, et d'en caractériser l'esprit après en avoir çonçu le plan. En un mot, je devais instituer la religion positive, mais sans pouvoir la constituer. Malgré la supériorité systématique de ma construction religieuse sur ma fondation philosophique, le traité que j'achève ne saurait comporter la rationalité complète à laquelle j'aspirai toujours. Car la séparation normale entre la sociologie et la morale, seule synthétiquement décisive, surgit pendant que j'exécutais une élaboration qu'elle aurait dû dominer. L'attitude qu'exige une dogmatisation directe ne pouvait irrévocablement prévaloir que dans ce volume final, d'après l'ensemble des préparations successives qui, j'ose le dire, ne convenaient pas moins au public qu'à moi-même. Je dois donc achever ici de caractériser une systématisation décisive, où le reste de ma carrière me réserve seulement l'exécution normale des deux termes extrêmes de la philosophie seconde, entre lesquels mes successeurs intercaleront cinq degrés nécessaires.

Après avoir assez considéré l'introduction propre au dernier volume de l'encyclopédie abstraite, il faut apprécier, plus spécialement que pour les autres traités, les sept chapitres dont il sera composé.

Je consacrerai les trois premiers à l'établissement systématique des doctrines générales sur lesquelles repose directement l'ensemble de la science morale. Le chapitre initial instituera la théorie positive de la nature humaine, d'après ma conception subjective de l'harmonie cérébrale. Sur cette base, le second chapitre construira la théorie du Grand-Être, qui seul présente le développement décisif d'une telle existence. Alors le troisième chapitre pourra directement établir la théorie définitive de la véritable unité, dont la nature et la source se trouveront

ainsi déterminées. Voilà comment le traité que j'achève contient tous les principes fondamentaux de celui que j'annonce, mais sans pouvoir dispenser de leur élaboration synthétique.

Dans ses quatre autres chapitres, le tome final de la philosophie seconde doit directement instituer la science indivisible de l'homme, en établissant les lois réelles de notre existence normale, d'après l'ensemble des fatalités qui nous dominent. Le quatrième chapitre concernera le corps, dont l'étude ne put être que préparatoire en biologie, même envers les animaux, faute des notions cérébrales qui seules permettent d'en concevoir l'harmonie. Alors les trois derniers chapitres seront directement voués à l'étude spéciale de l'âme, en établissant les lois générales de l'existence synthétique, d'abord affective, puis spéculative, enfin active.

Envers un tel traité, qui seul fera pleinement apprécier l'ensemble de la philosophie seconde, je dois particulièrement expliquer la nature et la destination du chapitre moyen, où s'accomplit irrévocablement la fusion normale du domaine profane dans le domaine sacré. Nulle autre appréciation ne pourrait autant caractériser l'unité finale du dogme positif, dont tous les éléments vont ainsi concourir à l'élaboration directe du principal problème de la science de l'homme. Ce chapitre décisif est destiné surtout à caractériser l'harmonie nécessaire entre l'existence corporelle et la vie cérébrale, afin de pouvoir perfectionner l'une et l'autre d'après leur influence réciproque.

Un tel travail doit principalement consister à compléter et systématiser ma théorie subjective du cerveau, d'après les bases logiques et scientifiques établies dans le tome premier du traité que j'achève. Pour cela, je dois d'abord considérer les fonctions extérieures de l'appareil central, surtout son office sensitif, envers lequel mes indications initiales ont laissé trop

d'incertitude. Il faut, comme je l'ai fait quant aux organes de l'âme, déterminer, par la méthode subjective, le nombre et la position des ganglions cérébraux qui président aux relations passives de l'être avec le milieu.

Cette recherche exige l'énumération préalable des sens proprement dits. Or, je crois devoir finalement en reconnaître huit vraiment distincts, un général, le tact, et sept spéciaux : la musculation, la gustation, la caloribion, l'olfaction, l'audition, la vision, et l'électrition. Je range ceux-ci, d'après Gall et Blainville, suivant leur spécialité croissante, conforme à celle des phénomènes correspondants, et mesurée par l'avénement successif dans l'échelle animale. Les deux extrêmes exigent seuls un éclaircissement particulier. Envers le premier, j'adopte essentiellement l'opinion de Blainville, qui le sépara du sens général de pression, en lui réservant l'appréciation directe des efforts musculaires et de la fatigue qu'ils suscitent. Quant au dernier, son peu de développement habituel chez l'homme ne doit pas empêcher de lui reconnaître une existence distincte, très-prononcée dans certains animaux, et plus ou moins commune à tous les vertébrés. Pour chacun des huit sens, il faut admettre des nerfs propres, moins appréciables, mais autant indépendants, que ceux de la vue et de l'ouïe; sans quoi les attributs correspondants resteraient aussi confondus que d'après les organismes inférieurs.

Le même motif conduit à reconnaître, envers chaque sens, l'existence nécessaire d'un ganglion cérébral, où se termine l'appareil nerveux, soit quand son siége se trouve circonscrit, soit lorsqu'il s'étend à l'ensemble de l'enveloppe, tant intérieure qu'extérieure. Puisque la contemplation s'accomplit également d'après les différents sens, son organe doit être toujours distinct des leurs. Néanmoins, ceux-ci doivent se rapprocher davantage de la région spéculative du cerveau que des

deux autres, avec lesquelles ils n'ont aucune relation directe. Autant étrangers à l'appareil méditatif, ils siégent nécessairement sous l'appareil contemplatif, afin de ne pas troubler les opérations intellectuelles en traversant leurs organes. Mais, les sens faisant davantage connaître les phénomènes que les êtres, leur caractère analytique exige une résidence adjacente à celle de la contemplation abstraite. Cette détermination se trouve confirmée par l'obligation de leur assigner des siéges médians, pour que les impressions symétriques puissent assez concorder. Quant au site propre à chacun des huit ganglions sensitifs, je dois ici me borner à caractériser, d'après les cas les mieux appréciables, un complément qui ne convient qu'au traité promis.

Vu l'importance prépondérante et l'extension supérieure du tact, toujours commun aux deux surfaces animales, son ganglion doit être le plus rapproché de l'organe contemplatif, mieux informé par là de l'état général de l'enveloppe, muqueuse ou dermique. Le ganglion de la musculation confine à la région active, afin que ses impressions puissent également affecter les trois parties de l'appareil qui règle les mouvements, excités, retenus, ou maintenus. En comparant les sens de la vue et de l'ouïe, l'un plus intellectuel, l'autre plus social, on reconnaît que leurs ganglions respectifs doivent siéger, le premier plus près de l'aptitude synthétique, le second plus près de l'instinct sympathique.

Quant à l'autre ordre de fonctions extérieures du cerveau, des indications moins développées peuvent ici suffire. Pour éviter toute exagération à cet égard, il faut concevoir l'innervation comme destinée à stimuler des contractions que la fibre musculaire peut spontanément accomplir, et qui subsistent chez les animaux dépourvus de nerfs. L'intime solidarité qui caractérise l'appareil moteur, dont les diverses parties peuvent mutuellement se suppléer, n'exige, ni même ne permet, aucun

ganglion spécial, et demande une relation directe avec la région active du cerveau. Cette connexité devient la principale destination du prolongement rachidien, qui d'ailleurs rallie aussi les impressions tactiles. Elle ne se trouve gravement modifiée que d'après les distinctions relatives à la volonté, qui résume l'ensemble de l'existence cérébrale. Mais la division des mouvements en involontaires et volontaires se réduit à remplacer la continuité par l'intermittence. Dès lors, en écartant les contractions spontanées, on reconnaît que la source de l'innervation est toujours volontaire, quoique ses résultats puissent devenir involontaires quand ils sont assez habituels.

Après ce double préambule, le chapitre que je caractérise doit surtout étudier les relations corporelles de la principale région du cerveau. Leur ensemble constituera la doctrine, si dignement ébauchée par Cabanis, sur les rapports généraux du physique au moral de l'homme. Mais cette constitution exige d'abord une distinction fondamentale entre les deux influences simultanées que le cerveau subit toujours du corps, d'après les vaisseaux ou les nerfs, qui lient doublement l'existence nutritive à la vie de relation. Commune à toutes les régions cérébrales, l'action nécessaire du sang, oppressif ou stimulant suivant le mode et le degré, ne concerne davantage l'appareil affectif qu'en vertu de sa propre prépondérance et de ses liaisons avec les autres. Outre cette influence générale, le centre cérébral se rattache particulièrement au corps par les nerfs spéciaux de la nutrition. Ils remplissent envers elle, avec moins d'énergie, un office de perfectionnement analogue à celui des nerfs moteurs pour les fonctions musculaires. Plus nécessaire à mesure que l'organisme s'élève, la relation, active ou passive, mais toujours insensible, entre les viscères végétatifs et le cerveau se concentre par une triple série de communications gan-

glionnaires, qui d'ailleurs augmentent la solidarité motrice et même tactile.

Telles sont les deux sources, générale et spéciale, des rapports mutuels du physique et du moral. Elles se trouvent directement combinées d'après l'intime connexité, propre aux organismes supérieurs, entre les vaisseaux et les nerfs, qui partout s'assistent réciproquement, pour la nutrition et l'excitation. Mais la doctrine de l'harmonie vitale ne peut acquérir assez de précision qu'en spécifiant davantage la relation mutuelle entre la vie végétative et l'existence cérébrale.

Dans le premier volume du présent traité, j'ai déjà borné cette liaison à l'appareil affectif, puisque les deux autres ne comportent directement que des liens extérieurs, actifs ou passifs. En prolongeant le même principe, on la restreint aux instincts personnels, qui seuls concernent le dedans; en sorte que les organes sympathiques ne se rattachent à la vie de nutrition que d'après leurs rapports spéciaux avec les penchants égoïstes. Mais une semblable exclusion doit s'étendre aux plus nobles inclinations de la personalité, puisque l'orgueil et la vanité s'appliquent autant au dehors que les affections sociales, quoique dans une autre intention. Une dernière extension de ce principe écarte aussi, d'une telle correspondance, les deux instincts du perfectionnement, destructif ou constructif, non moins relatifs au milieu que la région active qu'ils dominent. L'enchaînement de ces réductions nouvelles conduit à restreindre finalement aux trois instincts conservateurs les relations spéciales entre le corps et le cerveau.

Mais ces trois cas doivent encore être profondément distingués d'après la nature et la destination des organes respectifs. Chez tous les animaux supérieurs, les deux instincts relatifs à la conservation de l'espèce comportent l'exclusion précédente presque autant que ceux qui concernent directement des rapports extérieurs. Ils ne sont immédiatement liés qu'à leurs appareils organiques, l'un envers les germes, l'autre pour les petits. Les deux sexes diffèrent à cet égard, surtout dans notre espèce, puisque la sexualité se trouve plus développée chez l'homme et la maternité chez la femme. Pour faire convenablement apprécier cette diversité, je dois annoncer que les appareils végétatifs qui correspondent à ces deux instincts, outre leur action directe et spéciale sur le cerveau, l'affectent indirectement par le sang qu'il reçoit. En effet, les fluides qu'ils secrètent sont toujours susceptibles de résorption intérieure, quand ils ne se trouvent point consommés au dehors. Une telle réaction, de plus en plus normale à mesure que l'organisme s'élève, consiste à stimuler ou calmer, selon qu'elle émane du liquide fécondateur ou du liquide alimentaire.

Il faut donc réduire les relations spéciales entre l'existence corporelle et la vie cérébrale à la connexité de l'appareil nutritif avec l'instinct de la conservation individuelle, respectivement liés à l'ensemble de l'économie correspondante. Mais ce rapport prépondérant et continu ne doit jamais dissimuler ceux qui résultent de la fécondation ou de l'allaitement. Enfin, pour systématiser l'harmonie vitale, il faut toujours combiner ces liens spéciaux avec le lien général émané du sang.

Une telle combinaison caractérise la nature et la difficulté de la doctrine que le quatrième chapitre du tome septième de la philosophie seconde doit directement instituer sur les rapports quelconques entre le physique et le moral de l'homme. Les trois influences que je viens d'indiquer suffisent pour expliquer toutes les réactions normales, et même celles que suscitent les maladies, tant mentales que corporelles, de manière à faire systématiquement rentrer la médecine dans la science sacrée. Afin de mieux signaler cette aptitude décisive, il convient ici de la spécifier envers les rêves, où les appréciations respec-

tives du trouble et de l'harmonie se trouvent spontanément combinées.

En construisant la dynamique sociale, j'ai déploré la désuétude que le monothéisme fit subir aux spéculations du polythéisme sur ce grand phénomène, et prévu leur réhabilitation systématique dans l'état final de la raison humaine. On peut maintenant en concevoir la source positive, que développera le traité promis. La triple influence ci-dessus indiquée permet d'apprécier les altérations directes, et même indirectes, que la suspension des rapports extérieurs doit introduire dans la vie intérieure, tant corporelle que cérébrale. Mais cela suppose que, réalisant le vœu de Cabanis, on s'est d'abord formé du sommeil des notions supérieures à celles qui prévalent encore. Suivant ma théorie cérébrale, cet état ne présente jamais un caractère purement passif, puisque la vie affective y persiste autant que l'existence végétative. Directement imperceptibles l'une et l'autre, elles produisent des résultats appréciables en modifiant l'intelligence, et même l'activité, plus profondément que quand leur influence se complique avec celle du milieu. Tel est le principe d'après lequel la science sacrée pourra systématiser l'interprétation subjective des rêves, de manière à régler leur cours par des impressions convenables, cérébrales ou corporelles.

Pour achever de caractériser la doctrine de l'harmonie vitale, je dois indiquer sa liaison normale avec l'hypothèse hardie que je présentai, dans le premier chapitre de ce volume, envers l'institution purement féminine de la procréation humaine.

Les rapports mutuels entre le physique et le moral doivent se développer davantage à mesure que l'organisme s'élève, en faisant mieux prévaloir les relations des trois ordres de nerfs avec les vaisseaux sur les fonctions exclusivement végétatives. Or, à cet égard, la femme surpasse l'homme, d'après un développement plus complet des deux systèmes nerveux et vasculaire. Elle se trouve naturellement destinée à fournir le meilleur type de l'influence réciproque entre la vie cérébrale et l'existence corporelle. Cette disposition organique fut déjà secondée de plus en plus par la situation sociale du sexe aimant, qui, le dégageant graduellement des exigences actives, le rend mieux accessible aux influences affectives, surtout sympathiques. Quand la réorganisation positive des opinions et des mœurs aura dignement placé les femmes à la tête de la sociocratie, leur action fétale se développera profondément, d'après leur aptitude croissante à subir l'ensemble des impulsions continues.

Dès lors, l'utopie de la Vierge-Mère deviendra, pour les plus pures et les plus éminentes, une limite idéale, directement propre à résumer le perfectionnement humain, ainsi poussé jusqu'à systématiser la procréation en l'ennoblissant. Cette aptitude restera toujours indépendante de la solution réelle d'un tel problème, pourvu qu'il soit regardé comme accessible, d'après l'empire, à peine ébauché jusqu'ici, que l'espèce la plus modifiable doit exercer sur sa propre constitution, même physique. Le succès devant surtout dépendre du développement général des relations entre l'âme et le corps, sa recherche permanente instituera dignement l'étude systématique de l'harmonie vitale, en lui procurant à la fois le plus noble but et les meilleurs organes.

Quelque sommaires que doivent être les indications précédentes, elles me paraissent suffire pour déterminer la nature et la destination du chapitre le plus décisif que comporte l'élaboration de la science finale. Envers le traité que je destine à compléter et systématiser la philosophie seconde, il me reste seulement à caractériser sa conclusion synthétique, qui deviendra le résumé général de l'encyclopédie abstraite et la source directe de l'encyclopédie concrète.

Naturellement correspondante à l'introduction ci-dessus appréciée, cette terminaison fera surtout ressortir la rénovation décisive qu'éprouve la science profane en s'incorporant à la science sacrée. Sous l'aspect logique, l'application continue de la méthode subjective aura dès lors manifesté sa supériorité normale sur tous les modes propres à la méthode objective. Tandis que la suprême doctrine institue l'unique lien des six sciences préliminaires, sa méthode peut seule systématiser la déduction et les cinq degrés d'induction qui leur correspondent. Faute de ce double office, l'analyse n'aurait pu jamais aboutir à la synthèse, où le dogme s'unit au culte en vue du régime. C'est alors seulement que l'on peut pleinement apprécier l'efficacité mentale du sentiment, source nécessaire de toute systématisation. Le principe d'une telle aptitude se trouvait indiqué d'après le privilége de l'affection envers la continuité de la vie cérébrale, que seule elle maintient pendant le sommeil et malgré les maladies. Mais cette influence générale ne peut manifester la vraie logique que quand la science finale fait spécialement ressortir la combinaison des sentiments avec les images et les signes, destinée à régénérer jusqu'à la science initiale, comme je l'ai d'abord expliqué.

Ce principal résultat de l'essor théorique se trouve directement caractérisé par l'incorporation systématique du fétichisme au positivisme. Émanée du sentiment, et consacrée pour l'art, cette fusion ne convient pas moins à la science, afin d'y perfectionner les spéculations inférieures en les assimilant aux supérieures. Dans la maturité de la raison humaine, la positivité livre à la fétichité l'ensemble du domaine profane, en se réservant le domaine sacré, jadis propre au théologisme irrévocablement éliminé.

Scientifiquement considérée, la suprême étude institue, envers toutes les autres, une irrécusable discipline, aussi directrice que répressive, où l'esprit concourt avec le cœur. Même en suivant la meilleure marche, l'intelligence ne pouvait jusqu'alors obtenir qu'une insuffisante rationalité, puisque les spéculations, quoique pourvues de base, manquaient de but, faute d'une prépondérance continue de la synthèse sur l'analyse. Parvenue à la morale, la raison se félicite d'avoir dignement subi cette suite de préparations, indispensable pour systématiser son état normal d'après les inspirations spontanées du sentiment. Toutes les doctrines, auparavant provisoires et précaires, montrent alors leur vraie nature, comme éléments nécessaires d'une science normalement indivisible, où la théorie confine directement à la pratique. Sans devenir jamais arbitraires, les divisions théoriques y sont toujours érigées en artifices destinés à faciliter une étude qui doit longtemps rester abstraite avant d'acquérir le caractère concret, résulté d'une entière coïncidence entre le sujet et l'objet. En repoussant les vaines spéculations, on fait surgir les grands problèmes, jusqu'alors inaperçus par une intelligence qui, devant choisir son vrai domaine dans la multitude des questions accessibles, manquait auparavant de principes pour admettre ou rejeter. Les dignes théories, affranchies des impulsions empiriques, se trouvent systématiquement développées, à mesure que l'étude directe de l'âme exige une meilleure appréciation du Grand-Être qu'elle doit servir, du corps dont elle dépend, ou du milieu qui la domine.

Une telle discipline semble échouer envers la science qui l'institue, et dans laquelle pourtant les spéculations vicieuses pourraient ainsi s'introduire, si la culture devenait trop abstraite. Mais le même principe suffit pour la régler, d'après la connexité directe qu'elle seule établit entre la théorie et la pratique. L'étude qui fait directement prévaloir le sentiment ne conduira jamais à méconnaître que ce moteur général de

l'existence humaine se développe mieux d'après l'exercice, actif ou du moins esthétique, que par l'appréciation systématique de ses propres lois. Ainsi, la règle fondamentale qui subordonne la culture spéciale de chaque science à l'élaboration de la suivante, s'étend même à la science finale, où l'encyclopédie abstraite se complète afin d'instituer l'encyclopédie concrète. Pour que l'énoncé de la loi comprenne une telle extension, il suffit que les théoriciens conçoivent le mot *science* aussi largement que les praticiens, dont l'instinct synthétique y réunit tous les préceptes de la sagesse humaine, tant active que spéculative.

La conception de l'ordre universel ne devient complète et décisive qu'en morale, où les lois inférieures se trouvent systématiquement liées aux supérieures, d'après l'entière plénitude des méthodes et des doctrines. Condensé dans l'homme, suivant l'admirable pressentiment de l'antiquité, l'ordre réunit enfin la consistance et la dignité. Sa perfection relative envers le spectacle inférieur est alors appréciée comme uniquement due à la simplicité des cas. On sent que ce type aveugle doit et peut se trouver dépassé dans le développement systématique de la vraie Providence. En effet, la régularité de l'existence humaine deviendra même supérieure à celle du régime céleste, où les perturbations prévalent aussitôt que les conflits se compliquent. Mais, en développant une telle supériorité, le Grand-Être ne cessera jamais de vénérer le type qui dut spontanément guider son enfance. D'après la fusion de la fétichité dans la positivité, l'homme saura toujours manifester sa juste reconnaissance envers l'ordre qui le domine.

En se combinant avec les lois morales, seules directement senties, par l'entremise des lois intellectuelles, implicitement indiquées partout, les lois physiques obtiennent une rationalité qui manquait à leur propre essor. La science finale doit

autant consolider que compléter l'ordre surgi dans la science initiale, en développant cette connexité, jusqu'alors inaperçue, qui rend solidaires les diverses démonstrations de l'immuabilité. Néanmoins, l'indépendance mutuelle des lois physiques laissera toujours un caractère empirique au régime qui leur est propre, quoique sa simplicité l'ait érigé d'abord en type de la régularité. Mais, l'absoption du fétichisme par le positivisme permettra de systématiser cette harmonie, en assimilant l'ordre extérieur à l'ordre humain, devenu la source subjective de la synthèse universelle. Conservant à la fétichité son ancien domaine, étendu même à la contemplation abstraite, la positivité lui confie la consécration nécessaire d'une économie où notre gratitude ne pourrait autrement atteindre que des êtres chimériques.

Ayant assez apprécié la conclusion synthétique du tome final de la philosophie seconde, l'encyclopédie théorique se trouve convenablement caractérisée. Je ne pouvais ici définir mieux son ensemble qu'en indiquant spécialement chacun des sept traités dont la succession hiérarchique devra la constituer, quoique l'exécution des deux extrêmes me soit seule réservée. Mais, pour avoir pleinement institué la systématisation finale du dogme positif, je dois terminer ce chapitre en indiquant la filiation normale de l'encyclopédie concrète envers l'encyclopédie abstraite.

On voit surgir ce complément dans le traité dont je viens d'achever le programme. Car, je n'ai jusqu'ici considéré que le premier des deux volumes qui le composeront, suivant la promesse ci-dessus formulée. Je ne devais point m'occuper spécialement du second, assez caractérisé dans le discours préliminaire de l'ouvrage que j'achève, et d'après l'ensemble du présent chapitre, outre le début du suivant. Mais ce tome final du traité qui termine l'encyclopédie abstraite la réunit spon-

tanément à l'encyclopédie concrète, en passant de la morale théorique à la morale pratique. L'éducation constitue, en effet, le premier des arts, le seul pleinement général, celui qui perfectionne l'action en améliorant l'agent.

D'après cette transition, aussi spontanée que systématique, il faut ici concevoir l'institution directe de l'encyclopédie concrète, envers l'ensemble des arts spéciaux, qui ne concernent plus l'ordre humain, mais seulement l'ordre extérieur. Le besoin de les coordonner s'est fait profondément sentir, pendant la dernière phase de la révolution moderne, d'après l'avénement prochain de l'état positif sous l'impulsion cartésienne, développée surtout par Diderot. Mais des tentatives nécessairement empiriques ne pouvaient aboutir qu'à marquer confusément le but, sans comporter d'autres résultats qu'une vaine accumulation de traités techniques. Tout art devant uniquement s'apprendre par un judicieux exercice, ces livres, qui tendent plus à troubler qu'à régler l'essor pratique, n'ont de valeur que sous l'aspect historique, en demandant à l'ensemble des conceptions théoriques un complément méconnu jusqu'alors. Néanmoins, la nécessité d'abstraire pour généraliser, et l'impossibilité de découvrir les lois concrètes, même en combinant le dogmatisme avec l'empirisme, paraissent interdire la systématisation réelle des procédés industriels.

Ils ne comportent, en effet, aucune coordination spéciale, où les préceptes les plus multipliés resteraient toujours au-dessous de la diversité des cas. Mais l'ensemble de l'action de l'homme sur le monde peut et doit être systématisé d'après celui des spéculations correspondantes. Tel est l'objet propre d'un traité projeté dès l'origine de ma carrière, de nouveau promis en terminant mon ouvrage fondamental, et même au début de celui-ci. Son exécution constituera ma dernière construction, sous le titre caractéristique de *Système d'industrie positive*, ou *Traité*

de l'action totale de l'Humanité sur sa planète. Je dois ici me borner à définir ce complément nécessaire de la synthèse normale, en y procédant comme envers les traités ci-dessus appréciés.

Suivant le mode universel, son introduction religieuse caractérisera la subordination continue de l'encyclopédie concrète à l'encyclopédie abstraite, et la constitution synthétique d'un tel volume, où tous les aspects théoriques doivent toujours concourir. Mais, le domaine industriel étant restreint à l'ordre extérieur, l'ordre humain n'y saurait entrer que comme source nécessaire des modifications systématiques. Les deux premiers chapitres devront donc instituer cette relation générale, en expliquant, l'un l'organisation spirituelle, l'autre l'économie temporelle de l'industrie positive. D'après cette double base, les cinq chapitres suivants caractériseront respectivement l'action mathématique, l'action astronomique, l'action physique, l'action chimique, et l'action biologique, tant animale que végétale. Ce traité doit ainsi développer l'identité nécessaire que la philosophie première établit entre le classement des arts et celui des sciences, sauf que l'un se borne au domaine profane, tandis que l'autre s'étend au domaine sacré. Pour une telle construction, l'institution des milieux subjectifs devra dogmatiquement remplir un dernier office, afin de rendre plus vives et plus nettes les conceptions pratiques, dont le champ coïncide avec le sien. Alors la conclusion synthétique du volume concret complétera l'impulsion religieuse de son introduction, en caractérisant l'insuffisance, et même le danger, de l'art extérieur, quand il méconnaît sa subordination à l'art humain.

Voilà comment surgit une philosophie troisième, destinée à compléter la philosophie seconde, émanée de la philosophie première. En consacrant un volume à celle-ci, la systématisation finale du dogme positif peut être condensée en dix tomes,

qui fixeront l'essence du savoir humain, tant pratique que théorique, sauf les développements spéciaux, plus verbaux qu'écrits.

L'ensemble de ce chapitre aboutit à concevoir la philosophie positive avec plus de plénitude et d'unité qu'on ne pouvait l'espérer. D'après les trois degrés de généralité qu'elle combine, son développement constitue la transition graduelle du domaine du sentiment à celui de l'activité, suivant la mission normale de l'intelligence. Un tel résultat confirme la résolution synthéthique qui m'a fait finalement subordonner le dogme au culte, afin de mieux instituer le régime, que je dois maintenant systématiser.

CHAPITRE QUATRIÈME.

TABLEAU GÉNÉRAL DE L'EXISTENCE ACTIVE,

OU

SYSTÉMATISATION FINALE DU RÉGIME POSITIF.

Pour instituer la religion positive, la principale difficulté consiste à concilier la sympathie et la synthèse, respectivement développées par le culte et le dogme. Leur combinaison normale constitue la destination essentielle du régime, également dépendant de ces deux conditions. Voilà comment les trois éléments de la vraie religion concourent à fonder l'unité positive, en systématisant simultanément l'amour, la foi, l'activité, triple base de la vertu réelle.

Sans les exigences résultées de notre situation matérielle, le culte suffirait pour régler notre existence, uniquement vouée dès lors à l'affection qu'il développe. La spéculation s'y bornerait aux lois morales qu'il révèle, et l'action aux exercices esthétiques qu'il dirige. Nullement stimulé par la nécessité, l'égoïsme se trouverait assez contenu d'après l'attrait universel de l'altruisme. On n'aurait même besoin d'aucune discipline envers l'instinct de la domination, dont l'essor se subordonne aux impulsions de la cupidité, sinon parmi les chefs, du moins chez les sujets. Alors la sympathie instituerait directement l'unité,

sans exiger d'autre synthèse que celle qui surgirait spontanément de la prépondérance continue du sentiment sur l'intelligence et l'activité.

Mais nos besoins corporels demandent une religion plus compliquée, en suscitant une existence, d'abord pratique, puis théorique, difficilement conciliable avec l'existence morale. L'obligation permanente de modifier un milieu défavorable développe une activité primitivement égoïste. Ainsi poussé vers l'étude du dehors, l'esprit tend à méconnaître sa subordination normale envers le cœur.

Néanmoins, le suffisant essor d'une telle existence peut reproduire l'unité relative, quand le dogme et le régime se trouvent assez développés pour concorder avec le culte. L'étude des lois physiques conduit à reconnaître les lois intellectuelles, qui les lient aux lois morales. Bornée d'abord à celle-ci, la notion de l'ordre universel devient ainsi complète et systématique, de manière à subordonner l'intelligence au sentiment. Pareillement, l'existence pratique ne peut se développer que d'après un essor collectif, qui cultive spontanément l'altruisme. D'abord restreint à la vénération, comme base de la discipline, ce résultat moral de l'activité s'étend aux deux autres instincts sociaux, à mesure que les efforts individuels acquièrent une destination civique, et même universelle. C'est ainsi que le dogme et le régime finissent par converger vers le culte, de manière à reproduire une unité plus compliquée, mais plus développée, que celle qui reposerait sur le seul sentiment. Sa stabilité se trouve assurée d'après le légitime emploi qu'elle fournit aux forces disposées à la troubler, en les consacrant à la consolider.

Dans l'avénement et le maintien de cet état normal, la participation du régime doit être jugée supérieure à celle du dogme, vu sa concordance plus naturelle et plus complète avec le culte.

Car, l'isolement qu'exige l'essor théorique tend à faire dédaigner, ou du moins négliger, l'existence morale. Une telle perturbation se produit même quand l'intelligence est vouée aux spéculations synthétiques, leur destination fût-elle directement sociale. Au contraire, l'activité dispose spontanément à la sympathie, en faisant toujours sentir le besoin du concours humain. L'existence pratique développe cette influence morale, même lorsque son essor devient essentiellement analytique, par la prépondérance finale de la vie industrielle.

Vu cette diversité de réaction sur le principe de l'unité, le dogme doit se subordonner au régime comme au culte, quoique la systématisation de l'intelligence doive précéder celle de l'activité pour la guider. La partie la plus décisive de la transition occidentale destina la contemplation à seconder l'action. Quoique la synthèse monothéique ait ensuite altéré cette subordination, l'instinct pratique l'a maintenue, au nom même du sentiment, devenu le commun dominateur de l'intelligence et de l'activité. Malgré les tendances rétrogrades de l'anarchie moderne, l'existence universelle a tellement développé ces dispositions que la religion positive peut aisément faire apprécier l'action comme le principal ministre de l'affection. Dans l'état normal, l'intelligence ne prévaut sur l'activité que pour l'essor esthétique, qui doit régulièrement suspendre le cours habituel de la vie pratique. Si, d'un côté, le dogme complète le culte en rattachant l'ordre humain à l'ordre extérieur; d'une autre part, il prépare le régime en systématisant la soumission et l'intervention de l'homme envers le monde. Cette destination règle l'essor théorique en le préservant des divagations spontanées et le dirigeant vers les grands problèmes

L'activité devient donc le meilleur garant de l'unité, quand elle se trouve assez développée pour combiner l'amour et la foi. Malgré leur affinité naturelle, la sympathie et la synthèse ten-

dent à diverger, si l'une dégénère en affections mystiques et l'autre en spéculations ascétiques. Ces déviations et cette discordance ne peuvent être habituellement prévenues ou réparées que d'après les réactions pratiques. Toutefois, l'activité ne peut ainsi régler et combiner l'amour et la foi que lorsqu'elle acquiert un caractère collectif, seul compatible avec la prépondérance du cœur et l'essor de l'esprit. Or, la régénération finale doit surtout consister à développer et consolider une telle transformation, d'après l'ensemble de la préparation graduellement accomplie pendant la première vie de l'Humanité. C'est ainsi que la solution du problème humain résulte du plein essor des conditions même qui le constituent. Une telle démonstration devient le principal objet du présent chapitre, mieux apte qu'aucun autre à caractériser le véritable ensemble de la religion positive.

Quoique la systématisation du régime doive surtout concerner la classe active et dépendre du sexe aimant, elle ne peut cependant être fondée et maintenue que par le pouvoir théorique. C'est pourquoi je dois, avant tout, expliquer ici la constitution spéciale du sacerdoce positif, et même exposer son office fondamental envers l'éducation universelle. D'après cette double détermination, on pourra directement apprécier la systématisation finale de la vie humaine, d'abord personnelle, puis domestique, enfin civique.

Entre la constitution sacerdotale et l'éducation universelle il existe une telle connexité que la première ne saurait être nettement définie tant que la seconde ne se trouve point assez déterminée. Mais, mon discours préliminaire sur l'ensemble du positivisme ayant déjà caractérisé celle-ci, je puis maintenant examiner celle-là, qui doit affecter toutes les parties du régime.

Avant de l'exposer, il faut indiquer deux avertissements, qui conviennent également aux autres sections de ce chapitre, et

même du suivant. Le premier concerne les nombres que j'ai cru devoir introduire afin de rendre les notions assez précises, quoiqu'ils ne puissent encore être exactement déterminés. Quand les données nécessaires se trouveront obtenues, les principes que je vais ainsi formuler permettront aisément d'opérer, envers ces premiers aperçus, les rectifications qui deviendraient convenables. En second lieu, mon explication du régime doit, comme celles du dogme et du culte, avoir surtout en vue la plénitude normale de l'état positif, en le supposant réalisé sur toute la planète humaine. C'est au chapitre suivant qu'il appartient de déterminer la marche générale d'un tel avénement, dont je n'ai pas plus à m'occuper ici qu'en élaborant la statique sociale. Néanmoins, mon appréciation explicite doit, pour plus de clarté, se borner à l'ensemble de l'Occident, y compris ses expansions coloniales; ce qui constitue une population totale de cent quarante millions, à laquelle se restreindra d'abord la régénération. Il faudra septupler les nombres qui la concernent, quand on envisagera toute l'espèce (dont l'extension est maintenant quintuple), vu l'accroissement normal des nations inférieures au taux occidental (soixante habitants par kilomètre carré).

Pour consolider la séparation des deux puissances, base générale du régime positif, il importe de restreindre la classe contemplative autant que le permet l'ensemble de ses attributions. On ne pourrait autrement réaliser le rare concours de qualités, intellectuelles et morales, qu'exige le sacerdoce de l'Humanité, dont l'extension doit être surtout réglée d'après l'instruction encyclopédique qui complète et systématise l'éducation positive. J'ai déjà représenté cet enseignement comme devant s'accomplir en sept années, pendant lesquelles chaque élève reste toujours sous le même professeur, d'ailleurs commun aux deux sexes, malgré la séparation des leçons.

Chacune des écoles positives exigera donc sept prêtres, auxquels il faut joindre trois vicaires, afin que le presbytère philosophique puisse aussi suffire aux besoins du culte, de la prédication, et de la consultation, morale, intellectuelle, ou même physique. Le plan ci-dessus rappelé n'oblige habituellement chaque professeur qu'à deux leçons hebdomadaires, pendant dix mois de l'année positiviste, plus un mois d'examen. Toute école se trouve annexée au temple correspondant, ainsi que le presbytère, où résident, avec leurs familles, les dix membres du collége sacerdotal, sous la présidence du plus ancien, en séparant les vicaires des prêtres.

D'après ces données, les besoins spirituels de l'Occident me paraissent pouvoir toujours être convenablement satisfaits par une corporation totale de vingt mille philosophes, dont la France occuperait le quart. Ce taux équivaut à constituer un temple pour dix mille familles, composées chacune de sept membres, suivant la loi ci-dessous expliquée. La nature de la religion positive permet de réduire ainsi la classe contemplative, quoique son service doive s'étendre davantage que sous aucun théologisme. Toujours démontrables et jamais équivoques, ses préceptes exigeront rarement des explications sacerdotales, vu l'universelle diffusion de l'instruction systématique, qui rendra les femmes et les vieillards capables de suppléer souvent aux conseils officiels. Pour se mieux vouer aux fonctions d'enseignement et de culte, les philosophes se trouveront dégagés de toute sollicitude temporelle, en plaçant chaque temple sous la tutelle du banquier voisin, chargé des payements matériels et personnels.

Il faut partout recruter le clergé positif, en conférant, à vingt-huit ans, le grade provisoire d'aspirant, à quiconque est jugé propre au sacerdoce, d'après le noviciat systématique et le libre essor qui le suit. La vocation se développe sans entraves, sous

la surveillance, intellectuelle et morale, du doyen correspondant, à l'aide d'une pension annuelle de trois mille francs, prolongée au plus jusqu'à trente-cinq ans, âge normal du vicariat. Mais les fonctions et les engagements du sacerdoce ne commencent que chez les vicaires, qui ne peuvent même exercer, outre l'enseignement, que les consultations purement privées. C'est là qu'on choisit, à quarante-deux ans, les prêtres de l'Humanité, qui seuls possèdent la plénitude spirituelle, sous la discipline pontificale. Quoique chacun d'eux ait d'abord été vicaire, et même aspirant, le chef suprême du clergé positif peut exceptionnellement conférer le vicariat, et même la prêtrise, à quiconque lui semble directement remplir les conditions essentielles. Outre les épreuves intellectuelles et morales, tous sont obligés au mariage, du moins subjectif, afin de subir dignement les influences affectives, et renoncent à tout héritage, pour mieux assurer l'abnégation des grandeurs temporelles. Nantis d'un domicile officiel, les vicaires et les prêtres fondent leur subsistance sur une annuité de six ou douze mille francs, plus les indemnités de tournée et de déplacement.

Hors du sacerdoce, la classe contemplative doit offrir une digne existence aux natures exceptionnelles où le cœur et le caractère ne se trouvent point au niveau de l'esprit. Ces pensionnaires, esthétiques ou scientifiques, en nombre illimité, reçoivent, suivant les cas, des traitements annuels de trois, six, et douze mille francs, comme les aspirants, vicaires, et prêtres. Le sacerdoce central pourvoit, en outre, à toutes les dépenses qu'exigent leurs travaux, afin qu'ils puissent librement développer leur aptitude incomplète, sans obtenir la considération due au pouvoir spirituel.

Toute la hiérarchie théorique subit immédiatement l'impulsion continue du Grand-Prêtre de l'Humanité, qui nomme, déplace, suspend, et même révoque, sous sa seule responsabilité,

ses membres quelconques. La résidence normale du pontife doit rester annexée à la métropole parisienne, sans que jamais il participe au gouvernement de la sainte cité. Mais, afin de garantir la noble simplicité qu'exige une telle suprématie, son annuité personnelle est seulement quintuple de celle des prêtres ordinaires, sauf les frais nécessaires à l'administration du budget central.

L'immensité d'un tel office oblige le pontife occidental à se faire habituellement assister par sept supérieurs nationaux, dont le traitement individuel est la moitié du sien, outre leurs indemnités de service. Quatre sont respectivement affectés aux provinces italienne, espagnole, britannique, et germanique, qui resteront toujours caractérisées par la langue, ou du moins l'histoire, après la décomposition normale des nationalités actuelles. Il faut réserver les trois autres pour les expansions coloniales de l'Occident, sans instituer aucun assistant envers la France, où la sollicitude du pontife pourra directement suffire.

Mais leur nombre devra s'accroître à mesure que la religion positive approchera de l'universalité normale. Cet éminent sacerdoce offrira donc quarante-neuf membres quand la race humaine sera complétement régénérée. Outre leur office habituel, ils devront, après la mort ou la retraite du pontife, contrôler ou rectifier le choix qu'il aura librement fait de son successeur, envers lequel ils consulteront, au besoin, l'ensemble des doyens subordonnés à chacun d'eux.

Quant au costume sacerdotal, public ou privé, je dois imiter la sage réserve des fondateurs du catholicisme et de l'islamisme en ajournant une détermination dont l'efficacité résulte surtout de sa spontanéité complète. On peut cependant assurer que, le positivisme étant mieux caractérisé qu'aucun théologisme, cette institution y recevra plus promptement les modifications convenables. La forme des vêtements rappellera que le sacerdoce,

intermédiaire normal des deux sexes, tend davantage vers la femme : leur couleur indiquera qu'il parle au nom du passé pour l'avenir. En désorganisant le costume, l'anarchie moderne a spontanément respecté la distinction des sexes, d'où résulte un germe de discipline envers les cas moins prononcés. Cette reconstruction doit naturellement commencer chez le clergé, dont le caractère social est plus homogène et plus prononcé que celui du patriciat ou du prolétariat.

Vu sa nature éminemment synthétique, le pouvoir spirituel comporte, et même exige, la pleine concentration que je viens de décrire. Puisque tous les prêtres exercent un office essentiellement identique, il pourrait, comme au début, émaner toujours d'une seule âme, pourvu qu'elle pût atteindre partout. La multiplicité des organes spirituels n'étant, au fond, destinée qu'à compenser l'insuffisance résultée de l'extension du service, ils doivent être assez subordonnés à leur chef pour que leur classe représente l'unité confiée à sa sollicitude. C'est en lui seul que consiste le sacerdoce, dont il pourrait, au besoin, changer tous les membres, sans que l'organisme spirituel se trouvât réellement altéré. Jamais la papauté, toujours entravée par le sacré collége, et souvent exposée aux conciles, ne put obtenir l'ascendant qu'une pleine opportunité dans la séparation des deux pouvoirs procurera spontanément au pontificat de l'Humanité.

Pour consolider la concentration naturelle du clergé sociocratique, l'individualité, quoique plus prononcée que chez le sacerdoce théocratique, doit s'y réduire à ce qu'exigent la dignité personnelle, l'émulation légitime, et surtout une juste responsabilité. Renonçant à toute domination, et même à la richesse, les prêtres de l'Humanité se trouvent ainsi préservés des principales dissensions. Destinés à gouverner l'opinion, ils fuient le commandement, afin de mieux développer la puissance de la conviction et de la persuasion. En se dévouant au suprême in-

terprète du Grand-Être, chacun d'eux se sent participer au plus vaste pouvoir, devant lequel s'efface toute grandeur temporelle, réservée à la classe qui surmonte les volontés sans les régler. La modeste annuité d'où dépend leur subsistance reste toujours subordonnée aux résolutions des chefs qu'ils doivent discipliner, et dont les caprices ne leur laisseront quelquefois d'autres ressources que les libres subsides des vrais croyants. Mais rien ne peut altérer l'incomparable privilége du clergé positif, pour représenter les deux populations subjectives auprès de la population objective. Ce noble contraste entre la dépendance et l'ascendant est surtout prononcé chez le pontife universel, qui, simple citoyen de la métropole humaine, avec un traitement inférieur au revenu du moindre banquier, obtient partout une libre prépondérance.

Afin de compléter la purification résultée de la renonciation aux héritages quelconques, il importe que les prêtres de l'Humanité s'abstiennent de tous les profits personnels que pourraient procurer leurs travaux. Chaque service théorique doit toujours être public et gratuit. Il appartient à la classe contemplative d'offrir aux autres l'exemple continu d'une sage modération envers l'usage de la parole, de l'écriture, et surtout de l'imprimerie, dont l'anarchie moderne a tant abusé. La plupart des notions usuelles doivent se transmettre par une tradition active et muette, en réservant les livres pour communiquer les perfectionnements réels des conceptions abstraites et générales. Toutefois, le sacerdoce sociocratique, malgré ses préoccupations habituelles, ne saurait autant s'abstenir d'écrire que le clergé théocratique. Mais le trésor pontifical pourvoit à l'impression des livres ainsi produits, en laissant leur distribution aux auteurs toujours désignés ouvertement, et solennellement obligés à ne jamais les vendre. Promise dans l'inauguration sacerdotale, et renouvelée à chaque publication, cette renonciation importe tellement à la dignité du clergé que le pontife révoquera quiconque l'aurait méconnue trois fois, sauf à le nommer pensionnaire s'il offre assez de valeur mentale.

Il faut étendre cette règle aux leçons quelconques, soit afin d'empêcher la dégradation des théoriciens, soit pour préserver les enfants des riches de l'enseignement privé, par lequel un vain orgueil y tend à remplacer les études publiques. Celles-ci doivent toujours suffire, sauf les éclaircissements exceptionnels que chaque prêtre exposera gratuitement aux élèves qu'il jugera dignes d'un soin spécial. Devenu l'apanage des théoriciens qui n'auraient pu s'agréger au sacerdoce, même comme pensionnaires, l'enseignement privé se trouvera tellement discrédité qu'il ne pourra jamais troubler l'instruction systématique.

Une telle réaction acquiert d'autant plus d'importance qu'elle constituera la seule protection des chaires officielles, dans un régime où la discipline spirituelle restera toujours exempte d'oppression temporelle. En fournissant au sacerdoce les moyens de développer l'instruction universelle, les cités doivent s'abstenir d'entraver les tentatives, individuelles ou collectives, qui voudraient instituer, envers les écoles publiques, une légitime concurrence. Mais, malgré ce respect continu pour la liberté d'enseignement, elle ne se réalisera que si les études officielles subissent une dégénération radicale, que le chef de l'humanité pourra toujours prévenir ou réparer en renouvelant, au besoin, tout son clergé.

Telles sont les indications préalables que je devais ici présenter sur la constitution spéciale du sacerdoce positif. Elles se trouveront spontanément complétées à mesure que j'expliquerai son intervention normale dans toutes les parties du régime. Mais, sans ce commun préambule, ces diverses appréciations ne pourraient acquérir la précision et la clarté nécessaires.

Je dois maintenant examiner le principal office du clergé

positif, en caractérisant l'éducation universelle, dont il accomplit la systématisation. Assez ébauchée dans mon discours préliminaire, une telle explication n'a plus besoin ici que d'être complétée, coordonnée, et surtout résumée, sauf les rectifications secondaires que dut graduellement suggérer l'exécution du traité que j'achève.

L'éducation positive institue l'unité réelle, en nous apprenant à vivre pour autrui. Destinée à nous adapter au service continu du Grand-Être, elle reste surtout morale, même en devenant intellectuelle. Fondée sur l'existence naturelle des penchants sympathiques, elle leur subordonne les instincts personnels, pendant l'âge où la prépondérance spontanée de ceux-ci se trouve assez contenue d'après l'intervention providentielle qui nous dispense d'activité.

Cette préparation, prolongée jusqu'à vingt et un ans, se décompose en deux parties, l'une privée, l'autre publique, séparées, à quatorze ans, par la puberté. Respectivement destinées à développer l'amour et la foi, sous la présidence maternelle ou sacerdotale, leur succession aboutit au libre essai de l'activité, pendant une période complémentaire de sept ans. Ainsi s'accomplit, en vingt-huit ans, notre préparation personnelle, dont le début, les deux principales phases, et la terminaison se caractérisent dans les quatre premiers sacrements, où l'enfant du Grand-Être en devient graduellement le serviteur.

Directement voué, par le mariage, à l'existence sociale, il commence alors une dernière période de quatorze ans, pendant laquelle l'essor civique peut seul compléter la vie préparatoire. Mais cette phase finale, et même la précédente, devant s'accomplir avec une entière liberté, je ne saurais les comprendre dans l'éducation proprement dite, qui toujours suppose un état de tutelle. Il faut d'autant plus les en exclure qu'elles sont particulières au sexe actif, tandis que la première moitié de la vie préparatoire convient également au sexe affectif. La combinaison de ces deux caractères, universalité, minorité, doit ici fixer le sens d'un terme mal défini, dont la plus vaste acception peut embrasser l'ensemble de la vie objective, envisagée comme préparation graduelle à l'existence subjective. Ce dernier mode ne convient qu'au traité promis, où *l'éducation* désignera toute préparation dirigée, d'abord par la Famille, puis par la Patrie, enfin par l'Humanité.

Restreignant ici ce terme à son acception la plus usuelle, je dois, premièrement, caractériser la préparation personnelle quant à sa phase privée. La dentition définitive la divise en deux parties égales, l'une essentiellement affective, l'autre où la culture intellectuelle commence, sous la direction maternelle, par des études esthétiques. De là résulte la subdivision totale de l'éducation proprement dite en trois phases septennales, dont toutes les langues occidentales indiquent nettement la distinction, prononcée surtout en espagnol, d'après les noms *niño*, *muchacho*, et *mozo*, suivis de leurs dérivés.

On doit regarder la première comme la plus décisive, puisque la discipline maternelle y fonde tellement la moralité que tout le reste de la vie peut rarement changer cette base. Alors s'accomplit, à l'abri de l'égoïsme actif, l'irrévocable essor des trois instincts sympathiques, surtout de la vénération, et même de la bonté, qui, malgré la dépendance, y trouve un suffisant exercice. Dès la naissance, tout le culte s'y condense dans l'adoration de la mère, seule providence que cet âge puisse et doive reconnaître. Mais le Grand-Être se fait spontanément sentir aussitôt que surgit le langage, dont la transmission maternelle indique l'institution sociale, promptement confirmée d'après l'ensemble des contacts humains. Cette distinction n'altère point l'unité du culte, parce que la mère devient déjà la

personnification de l'Humanité, dans laquelle alors se fond la Patrie.

Quoique l'éducation de la première enfance soit essentiellement morale, l'intelligence s'y développe par l'observation des êtres, d'après une synthèse purement fétichique, dont il faut soigneusement respecter l'essor spontané. Sous sa prépondérance, non moins affective que mentale, on voit déjà surgir la vraie logique, par la combinaison des sentiments avec les images, bientôt assistée des signes. Ainsi s'établit le mode le plus simple de l'unité cérébrale, quand l'activité, dispensée de sa destination matérielle, se subordonne à l'intelligence pour manifester nos émotions.

Il persiste pendant la seconde enfance, mais en y tendant vers l'unité plus compliquée qu'exige la vie réelle, parce que les relations déjà s'étendent hors de la Famille, seul être collectif qui soit d'abord appréciable. Cette extension se développe surtout d'après les études esthétiques, alors fondées sur les images résultées du premier âge. Quoiqu'une telle élaboration doive rester essentiellement spontanée, la sollicitude maternelle y prépare la discipline normale, en instituant des exercices habituels, poétiques, phoniques, et plastiques, même avant la lecture et l'écriture. Les communications étant devenues complètes, l'enfant s'initie directement à la connaissance du Grand-Être en admirant ses principales productions, malgré la diversité des idiomes, anciens ou modernes. De leur contraste familier surgit la plus vaste appréciation de la Patrie, jusqu'alors confondue avec l'Humanité, mais désormais caractérisée par la langue, même quand cette distinction sera devenue purement historique, d'après l'universalité finale du langage positif. En effet, l'état normal ne doit jamais supprimer l'étude universelle des sept langues qui présidèrent aux trois phases essentielles de la transition occidentale. Outre les éternels monuments qui les consacrent, leur concours spontané restera toujours indispensable à la pleine institution du langage humain, directement issu de la fusion des cinq dernières, sous la présidence de la plus musicale.

Pendant ce second âge, l'éducation morale, résultée du premier, se développe d'après la réaction affective de la culture esthétique. Cette relation doit alors fournir la meilleure mesure du progrès intellectuel, spontanément dirigé vers le perfectionnement du culte personnel, dont l'essor commence à devenir distinct. Une prière, un chant, un dessin, en l'honneur de la mère, caractériseront, par leur amélioration croissante, l'aptitude graduelle à formuler les émotions réelles, sous l'assistance empruntée au trésor esthétique de l'Humanité.

La prépondérance normale de l'art institue alors la préparation de la science, en développant l'observation des événements de tous genres, auparavant absorbée par celle des êtres quelconques. Car l'art, tant esthétique que technique, ne concerne, comme la science, que les phénomènes, quoiqu'il diffère d'elle en les attribuant toujours à des corps au lieu de les envisager abstraitement. Surgie vers la fin de la première enfance, l'institution spontanée des milieux subjectifs lie ces deux modes de contemplation, en formant les images indépendamment des êtres, du moins envers le monde matériel, premier domaine de l'exploration théorique.

Mon discours préliminaire assigne, au second âge, une synthèse polythéique, naturellement résultée de l'observation abstraite et pleinement conforme à la culture esthétique. Il faut ici restreindre cette modification aux trois premiers siècles de l'état normal, dont la filiation historique doit alors rester universellement sentie. Quand la fusion de la fétichité dans la positivité déterminera l'entière élimination du théologisme, la philosophie du premier âge subsistera pendant le second, pour

s'incorporer, sous le troisième, à l'état final de la raison humaine. La culture esthétique deviendra conciliable avec ce perfectionnement de l'initiation individuelle, dès lors dispensée de reproduire servilement l'évolution collective. Sous l'ascendant de la langue universelle, l'essor de la poésie fétichique, d'après une pleine institution des milieux subjectifs, fera surgir des chefs-d'œuvre mieux adaptés que les anciens à l'ensemble de l'état normal.

Envers l'éducation privée, il faut ici placer une indication, commune à ses deux âges, mais surtout convenable au second, quant à l'ébauche spontanée de l'existence pratique. Quoique l'activité doive alors rester plus esthétique que technique, l'essor naturel de l'instinct constructeur mérite d'être secondé, ne fût-ce que pour contre-balancer l'impulsion destructive. La sollicitude maternelle y dirigera sans peine, soit l'aptitude mentale à manifester les conditions et les difficultés de l'accomplissement quelconque, soit la tendance morale à faire directement apprécier le libre concours des efforts humains, et même animaux.

Cette double enfance permet aussi d'instituer l'habitude fondamentale qui doit toujours représenter les sentiments comme plus importants que les actes, en disposant à juger ceux-ci d'après leur réaction sur ceux-là, par exercice ou résultat. Un tel enseignement ne peut efficacement surgir que dans l'âge où les actions, dépourvues de gravité, laissent apprécier les inspirations, que leur naïveté rend mieux saisissables. La mère pose alors la base synthétique de la morale positive, en faisant sentir que le bonheur consiste surtout à développer les affections bienveillantes, pour lesquelles les actes deviennent des moyens de satisfaction et même d'excitation.

Ayant assez caractérisé l'éducation privée, il faut maintenant apprécier le complément systématique que peut seule lui fournir l'instruction publique, dont j'ai déjà déterminé la nature et la marche.

Sa principale difficulté consiste à développer l'esprit sans altérer la prépondérance du cœur, qu'elle doit même consolider. Une telle conciliation constitue le meilleur privilége du positivisme, succédant au théologisme dans le gouvernement spirituel du genre humain, pour réparer les déviations, intellectuelles et morales, propres à la seconde causalité. Car la première consacrait autant la suprématie du sentiment qu'elle comportait la recherche des lois; en sorte que la synthèse fétichique n'offrait essentiellement d'autre vice que son caractère absolu, primitivement nécessaire. En restreignant sa destination théorique aux cas où la loi reste inconnue, la fétichité, devenue relative, doit esthétiquement conserver, et même étendre, son domaine initial, afin d'assister la positivité, tant intellectuelle que morale. Au contraire, le théologisme, dont l'efficacité fut essentiellement politique, développa les principaux inconvénients de la philosophie absolue, en faisant consister le bonheur et la perfection dans l'existence contemplative. Quoique l'insurrection de l'esprit contre le cœur n'ait pleinement surgi que sous l'impulsion métaphysique, surtout pendant l'anarchie moderne, sa source remonte jusqu'à la synthèse théologique, quand le sacerdoce ne dominait pas sa doctrine. Mais, en faisant succéder sans transition le positivisme au fétichisme, l'état normal permet d'éviter, dans l'initiation individuelle, les dangers propres à l'évolution collective, en surmontant les perturbations résultées de l'essor abstrait.

Il suffit, pour cela, que l'étude analytique du dogme se trouve synthétiquement instituée par le culte, comme l'indique la fusion continue de l'office théorique dans le service sacerdotal, auquel l'élaboration scientifique sera toujours subordonnée. Fondée sur l'essor affectif, et préparée par la culture esthéti-

que, l'étude abstraite termine l'éducation en instituant l'unité systématique qui peut seule diriger la vie active. L'élaboration analytique qu'exige cette construction doit toujours être conçue comme propre à l'adolescence, et destinée à conduire au régime synthétique, seul pleinement rationnel, où toutes les conceptions se combinent pour servir l'Humanité. Solennellement proclamée dans le sacrement qui convient à l'inauguration de l'éducation publique, cette appréciation se trouve convenablement développée pendant tout le cours des études théoriques. Elle s'y consolide d'après la continuité de la sollicitude maternelle, le prolongement de la culture esthétique, et le début de la préparation pratique.

Obligé d'enseigner successivement les sept sciences fondamentales, chaque professeur se préserve de toute préoccupation vicieuse envers l'une d'elles, par la considération habituelle de leur destination synthétique, conforme au caractère sacerdotal. Alternativement adressées aux deux sexes dans la même semaine, ses leçons font spontanément apprécier, à lui comme à l'auditoire, la subordination continue de l'intelligence au sentiment.

Malgré toutes les garanties propres au régime encyclopédique, l'isolement théorique détermine un tel entraînement que la sollicitude pontificale, secondée par l'opinion publique, peut seule prévenir ou réparer ses dangers envers le cœur et l'esprit.

Pour bien instituer le noviciat systématique, il faut toujours représenter sa destination comme étant plus morale qu'intellectuelle. La foi doit y compléter l'amour, afin de régler l'activité, d'après l'étude relative de l'ordre universel. Dans l'éducation privée, l'essor affectif et la culture esthétique ont fait naturellement sentir les lois morales, et même apprécier la soumission volontaire, surtout par l'adoration intime. Mais ce résultat spontané demeure insuffisant et précaire tant que l'ordre

intérieur reste isolé de l'ordre extérieur qui le domine. On ne peut consolider l'âme qu'en la rattachant au milieu par l'entremise du corps. Ainsi surgit la nécessité de l'essor abstrait, pour instituer des doctrines générales, seules capables de produire des convictions fixes et communes. Il doit donc commencer envers les plus simples phénomènes, sur lesquels reposent tous les autres, et tendre graduellement vers l'ordre moral, où la cessation de l'abstraction termine l'épisode analytique en systématisant l'état synthétique, d'abord purement spontané.

La religion positive surmonte les dispositions critiques que développa son préambule scientifique et que reproduirait l'initiation théorique sans une constante surveillance. Elle cultive la démonstration afin d'instituer, non la discussion stérile ou dispersive, mais la soumission active et volontaire, qui doit ennoblir jusqu'aux fatalités les plus grossières, en y rattachant le perfectionnement moral. Ce n'est point une foi démontrée, mais une foi toujours démontrable, qui convient à la maturité de la raison humaine, destinée à développer les conséquences sans délibérer sur les principes.

En achevant son noviciat encyclopédique, chaque positiviste sentira, mieux qu'auparavant, le besoin de subordonner l'esprit individuel à l'intelligence collective, et de réserver l'état spéculatif pour les incidents nécessités par le cours naturel de la vie active. Ceux qu'une vocation exceptionnelle destinerait au sacerdoce participeront davantage à cette double disposition, sans laquelle ils ne pourraient jamais devenir les interprètes du Grand-Être et les régulateurs de l'existence humaine.

Tel est l'esprit général qui doit toujours diriger l'initiation théorique afin de la préserver des tendances incompatibles avec sa destination religieuse. Il se trouvera profondément indiqué, par le préambule synthétique du noviciat encyclopédique, dont les trois premières semaines seront consacrées aux dix-huit

leçons de philosophie première, caractérisées au chapitre précédent. Cette condensation exceptionnelle s'adaptera mieux à son but essentiel, en la rendant commune aux deux sexes, alors réunis dans le temple, devant tout le presbytère, assisté des principaux magistrats et des familles catéchumènes. Après une digne ouverture par le doyen sacerdotal, une leçon instituera l'abstraction théorique, les quinze suivantes seront respectivement consacrées aux quinze lois universelles, et les deux dernières organiseront la hiérarchie encyclopédique. L'ensemble de ces dix-neuf séances initiales devra produire sur les élèves, les professeurs, et le public, une impression durable, propre à faire toujours prévaloir la tendance synthétique au milieu des études analytiques.

Ainsi préparée, la philosophie seconde développera systématiquement la foi positive pendant sept années, dont chacune consacrera, pour chaque sexe, quarante leçons à l'une des sciences fondamentales. Mais ce nombre ne suffirait point envers la mathématique, qui demande un développement triple, en destinant seize séances à chacun des cinq premiers chapitres du traité que j'ai décrit, et vingt à chacun des deux derniers. Pour cette répartition, le nombre ordinaire des leçons sera doublé pendant chacune des deux premières années, mais en bornant cette exception au sexe actif; sans que l'enseignement féminin, quoique plus condensé, se trouve plus restreint.

Vu les explications par lesquelles le chapitre précédent a complété les indications de mon volume initial, le noviciat théorique n'exige maintenant aucun éclaircissement spécial. Son accomplissement coïncide avec l'apprentissage pratique, dont la réaction y tend à faire prévaloir le caractère synthétique et la destination sociale. Ce concours se fortifie en consacrant les trois dernières années aux judicieux voyages institués par le prolétariat occidental, et qui comportent une universelle efficacité. De longues résidences permettent de les concilier avec la continuité des études encyclopédiques, vu l'homogénéité de l'enseignement sacerdotal et la régularité de son développement, qui fera simultanément accomplir la même leçon dans toutes les écoles du globe. Il faut pourtant reconnaître que la vraie préparation de l'activité doit suivre, au lieu d'accompagner, celle de l'intelligence. Mais elle résulte des libres essais qui succèdent à l'initiation théorique, pendant les sept années comprises entre le sacrement de l'admission et celui de la destination. Envers cette période, seule pleinement pratique, la précédente constitue un simple préambule, qui, malgré sa nécessité, concerne davantage la vie intellectuelle et morale que l'existence active.

C'est ainsi que l'éducation publique complétera l'amour par la foi pour systématiser l'activité, dont la prépondérance deviendra le meilleur garant de l'unité positive, en préservant l'affection et la spéculation des déviations qui leur sont propres. Loin d'exciter un vain orgueil, l'initiation encyclopédique doit développer une profonde humilité, d'après le contraste permanent, entre la difficulté des vrais problèmes et la faiblesse des moyens humains, en écartant les questions oiseuses, qui dissimulent l'insuffisance. Bornant l'élaboration analytique à préparer la construction synthétique, elle subordonne la spéculation à l'action en vue de l'affection, dont elle consolide l'empire en systématisant la soumission d'abord forcée, puis volontaire.

Un tel régime, loin de développer l'habitude de lire, fait partout sentir combien elle entrave la méditation, qui ne peut être vraiment aidée que par l'inépuisable étude des chefs-d'œuvre poétiques, toujours relatifs au problème humain.

D'après les aperçus que j'ai présentés, le véritable positiviste pourra, même dans le clergé, réduire sa bibliothèque à cent volumes. Aux dix tomes qui condensent toute la philosophie, on en

joindra vingt de poésie, plus autant pour l'ensemble des notions concrètes, envers les données pratiques, la description des êtres, et la connaissance du passé. La seconde moitié du recueil positif sera consacrée aux monuments dignes, par leur valeur originale, de survivre à la destruction systématique des immenses amas qui maintenant compriment ou pervertissent la pensée.

Pour achever d'apprécier l'éducation universelle, il faut considérer l'harmonie de ses deux éléments, public et privé, dont la succession tend à dissimuler le concours, et même à l'altérer. Dans l'état normal, l'un prépare et l'autre complète l'irrévocable consécration de chaque enfant du Grand-Être au service continu de l'Humanité, d'après l'institution, d'abord spontanée, puis systématique, de la véritable unité. Le premier dispose à la foi par l'amour, et le second consolide l'amour d'après la foi. Quand l'un a développé la soumission volontaire, l'autre institue la soumission forcée, en sorte que leur combinaison produit une discipline aussi noble que stable, où la vénération et la nécessité s'assistent mutuellement. Respectivement fondées sur le sentiment des lois morales et la connaissance des lois physiques, les deux phases concourent envers les lois intellectuelles, également liées aux deux ordres. Tandis que l'une institue synthétiquement l'analyse, l'autre consolide analytiquement la synthèse. Mais cette diversité de nature et de marche se manifeste d'après les résultats, toujours certains pour la phase privée, conforme à l'état normal, et souvent avortés dans la phase publique, qui ne mérite pas le nom d'éducation quand elle reste inachevée.

Il faut donc concevoir le noviciat encyclopédique comme consistant surtout dans sa dernière année, envers laquelle toutes les autres constituent seulement une préparation graduelle. On dédaignera l'initiation théorique qui n'aurait pas été poussée jusqu'au terme moral, parce qu'elle tendrait à développer la

discussion sans systématiser la soumission, en méconnaissant la destination synthétique de l'analyse. C'est donc de l'année finale que doit directement dépendre le sacrement de l'admission, qui suit et résume l'éducation publique. Mais la nécessité des notions préparatoires interdit d'admettre à l'étude sacrée quiconque serait jugé, d'après les examens annuels, trop étranger à la science profane. Toutefois la libéralité du caractère sacerdotal doit se manifester jusque dans ces exclusions, plutôt logiques que scientifiques, qui resteront toujours indépendantes des sources quelconques de l'instruction acquise, même quand elle résulterait d'études solitaires.

Socialement comparées, l'éducation privée et l'éducation publique font respectivement apprécier la Famille et l'Humanité. Mais ces deux termes extrêmes de la progression sympathique ne peuvent être pleinement combinés que d'après le terme moyen. Or, la Patrie ne devient suffisamment appréciable que dans la phase active qui succède aux phases affective et spéculative, où le lien civique est seulement ébauché, faute d'un but pratique. C'est aussi d'après ce libre complément que se concentrent et se combinent les notions et les sentiments d'ordre et de progrès propres aux deux modes successifs de la préparation dirigée. En faisant apprécier l'ordre volontaire, l'éducation privée institue le perfectionnement moral; d'après la connaissance de l'ordre nécessaire, l'éducation publique systématise l'amélioration matérielle. L'initiation individuelle reproduit ainsi l'évolution collective, qui faisant surgir, au moyen âge, le progrès moral, développa le perfectionnement physique pendant la révolution occidentale. Il appartient à la période complémentaire de concilier ces deux résultats, comme le fit historiquement le siècle exceptionnel qui dut précéder l'état normal.

Quand l'éducation positive n'a point avorté, nous y devenons aptes à vivre pour autrui, d'après l'irrévocable avénement de

la véritable unité. Nous avons appris à respecter l'ordre extérieur comme la base de l'ordre humain, mais en y voyant le domaine continu de l'activité collective. Son appréciation toujours empirique nous dispose davantage à le modifier ; et sa régularité, due seulement à sa simplicité, nous pousse à rendre les institutions de la volonté plus parfaites que les lois de la fatalité. Convaincus que notre union peut seule adoucir ce joug, nous attachons plus de prix aux sentiments qui la fondent qu'aux résultats qu'elle produit, vu l'insuffisante sécurité de notre existence, individuelle et même collective. Toujours prête à succomber sous le poids du corps ou du milieu, l'âme développe jusqu'au bout une activité qui la pousse au perfectionnement moral, source inaltérable du bonheur et de la dignité.

Voilà quelles dispositions fera partout prévaloir une éducation où la raison consolide le sentiment, dans l'âge le mieux apte à traiter l'égoïsme comme notre principale infirmité. Loin de développer la discussion, l'instruction positive systématise la soumission, base continue de l'action à laquelle nous sommes essentiellement destinés, pour améliorer notre situation et surtout notre nature. A l'issue du noviciat encyclopédique, nous sentons le besoin de retenir uniquement les principes qu'il nous a fournis, en oubliant leurs démonstrations théoriques, afin de mieux vouer notre intelligence à leurs applications pratiques.

Ce résultat général est directement propre à l'ensemble de l'éducation positive, même quand elle n'émanerait pas du clergé qui peut seul la rendre universelle. Ainsi se trouvent partout établies les dispositions qui permettent au sacerdoce de l'Humanité de systématiser l'existence active afin de la consacrer au service continu du Grand-Être, en développant l'unité fondée par l'âge préparatoire. Je dois maintenant examiner la nature et la marche de cette systématisation, d'abord personnelle, puis domestique, enfin civique.

Afin d'y mieux procéder, il faut d'abord expliquer une institution religieuse, spécialement destinée à résumer l'ensemble de notre perfectionnement, physique, intellectuel, et moral, en le concentrant sur un progrès décisif. Il consiste à systématiser la procréation humaine, en la rendant exclusivement féminine. Mais, avant d'examiner cette utopie, indiquée dans les chapitres précédents, je dois caractériser sa destination, d'après le besoin de condensation propre à toute synthèse, même partielle, et surtout générale.

Une telle concentration devient la suite naturelle et le complément nécessaire de la division des deux pouvoirs, qui seule la permet en suscitant la systématisation, et l'exige en séparant la théorie de la pratique. On ne peut dès lors éviter ou réparer la dispersion des sentiments et des pensées qu'en résumant la synthèse par une institution spéciale, où convergent les principales émotions et conceptions. Mais ce besoin comporte deux modes distincts de satisfaction, les mystères ou les utopies, suivant que la religion est théologique ou positive.

Le seul exemple décisif d'un tel complément dut donc émaner du catholicisme, instituant, dès son début, l'incomparable sacrement de l'Eucharistie, pour résumer à la fois son culte, son dogme, et même son régime. Cette admirable condensation caractérisait tellement le monothéisme occidental qu'il perdit toute consistance aussitôt qu'elle fut altérée. Mais, quoiqu'elle mérite une éternelle vénération, comme premier type des conclusions synthétiques, le même besoin doit être autrement satisfait dans la religion positive. En effet, la systématisation catholique restait essentiellement bornée au sentiment, sans pouvoir assez embrasser l'intelligence ni l'activité, dont elle sut éluder les exigences tant que dura la transition affective. Au contraire, la plénitude nécessaire de la synthèse positive oblige l'institution qui doit la résumer à représenter simultanément

les trois éléments de la nature humaine, suivant leur vraie subordination. Il faut, en un mot, que sa conclusion synthétique concilie l'ordre et le progrès, en instituant un progrès qui développe l'ensemble de l'ordre. Or, telle est l'aptitude des utopies convenablement construites, dont l'essor croissant indiqua, sans le satisfaire, le besoin d'unité surgi de l'anarchie moderne.

Nécessairement conformes à la marche de la positivité, ces constructions synthétiques furent jusqu'ici bornées à l'ordre extérieur, surtout matériel, mais aussi vital. La mieux élaborée et la plus efficace surgit, au moyen âge, avec la chimie. Pendant la majeure partie de la révolution occidentale, la transmutation des métaux fournit un admirable ralliement à tous les efforts, théoriques et pratiques, destinés à perfectionner notre milieu. Son empire se prolongea jusqu'à l'approche de la crise finale, qui vint ennoblir l'essor utopique en lui procurant surtout une destination sociale, annoncée, depuis trois siècles, par des tentatives avortées. Mais ce domaine final de la positivité, tant idéale que réelle, exigeait une doctrine universelle, sans laquelle l'utopie, qui doit constituer un résumé, pourrait seulement devenir un aperçu, plus perturbateur que fécond. Or, cette condition fondamentale se trouve suffisamment remplie depuis l'avénement décisif de la sociologie, d'où résulte l'irrévocable convergence de la révolution occidentale vers l'établissement de la religion positive. Cette issue normale vient à la fois éliminer les utopies perturbatrices et les remplacer par le ralliement synthétique de toutes les dignes aspirations autour d'un progrès caractéristique qui représente l'universelle prépondérance de la morale.

Dès 1838, le troisième volume de mon ouvrage fondamental annonça spontanément une telle tendance, en proposant l'introduction systématique des organismes fictifs pour perfectionner l'ensemble de la biologie. Mais, cette première inspiration n'ayant qu'une destination intellectuelle, on ne pouvait point y trouver un type des utopies positives, qui doivent être autant pratiques que théoriques. Toutefois, comparée à la transmutation des métaux, elle améliorait l'essor utopique en l'étendant de l'ordre matériel à l'ordre vital. Ce progrès fut mieux accompli dans l'indication initiale du présent traité sur la transformation des herbivores en carnassiers, envisagée comme la limite du perfectionnement animal. En ouvrant un vaste champ à la science, une telle utopie intéresse également l'art, non envers les laboratoires de notre nourriture, où l'excès d'animalisation serait nuisible, mais pour nos compagnons de travail, ainsi devenus plus actifs et plus intelligents. Néanmoins, ce pas reste insuffisant, puisqu'il se borne au domaine profane, sans pousser l'idéalisation positive jusqu'à l'ordre humain, qui constitue sa principale destination, comme étant à la fois plus important et plus modifiable. Pour instituer l'essor utopique, qui doit résumer la synthèse finale, il faut donc l'étendre au domaine sacré, seul capable de condenser le progrès d'après l'ordre, en combinant les trois modes ou degrés du perfectionnement, physique, intellectuel, et moral.

Telle est la théorie, à la fois historique et dogmatique, des utopies positives, où la poésie et la philosophie doivent mieux concourir que dans les utopies théologiques et métaphysiques, puisque le relatif y succède à l'absolu. Cette théorie devient ici le complément de celle de la religion, en résumant l'unité réelle par une limite idéale, où viennent spécialement converger les vœux, les projets, et les tentatives propres au perfectionnement continu de notre triple nature. Pour mieux instituer ce ralliement, il faut lui spécifier un seul but, sauf à le renouveler quand il se trouverait atteint; ce qui sera toujours possible, vu l'immense domaine de la providence humaine, à peine ébauchée jusqu'ici, même envers le milieu.

Voilà comment je suis conduit à représenter l'utopie de la Vierge-Mère comme le résumé synthétique de la religion positive, dont elle combine tous les aspects. Son appréciation spéciale appartient au traité que j'ai promis, pour 1859, sur la morale théorique et pratique. Je ne puis ici que coordonner, à cet égard, les principales indications.

En surmontant les préjugés scientifiques, on doit d'abord reconnaître l'harmonie continue d'une telle institution avec l'ensemble des lois réelles. Restreinte à l'espèce la plus modifiable, et propre au sexe le mieux perfectible, elle y concerne la plus éminente des fonctions végétatives, celle où le cerveau peut davantage modifier le corps. La rationalité du problème est fondée sur la détermination du véritable office de l'appareil masculin, destiné surtout à fournir au sang un fluide excitateur, capable de fortifier toutes les opérations vitales, tant animales qu'organiques. Comparativement à ce service général, la stimulation fécondante devient un cas particulier, de plus en plus secondaire à mesure que l'organisme s'élève. On conçoit ainsi que, chez la plus noble espèce, ce liquide cesse d'être indispensable à l'éveil du germe, qui pourrait artificiellement résulter de plusieurs autres sources, même matérielles, et surtout d'une meilleure réaction du système nerveux sur le système vasculaire. Un tel perfectionnement se trouve annoncé par l'essor croissant de la chasteté, qui, propre à la race humaine, du moins parmi les mâles, y montre l'efficacité, physique, intellectuelle, et morale, d'un bon emploi du fluide vivifiant. Mais cette indication se développe surtout chez la femme, vu le concours continu de trois symptômes spéciaux : la minime participation de ce liquide à la fécondation; l'établissement du flux mensuel; et l'influence de la mère sur le fœtus.

Cette induction objective peut être subjectivement fortifiée d'après le cours général des opinions relatives à la procréation

humaine. En effet, suivant la comparaison indiquée au premier chapitre de ce volume, ce résultat se trouve ainsi rapporté de plus en plus à l'ascendant féminin. Or, une telle progression ne tend pas seulement à faciliter et manifester l'avénement de l'utopie qui la compléterait. Pour quiconque a bien apprécié l'harmonie générale entre le subjectif et l'objectif, cette marche des conceptions peut aussi représenter le cours des phénomènes, dans un ordre très-modifiable, dont les pas antérieurs nous sont inconnus, faute d'une théorie de l'hérédité. Dès lors on conçoit que la civilisation, non-seulement dispose l'homme à mieux apprécier la femme, mais augmente la participation de ce sexe à la reproduction humaine, qui doit, à la limite, émaner uniquement de lui.

Suivant une telle conclusion, les dignes âmes ne peuvent conserver aucune répugnance envers l'examen général des conséquences normales d'un perfectionnement qui ne saurait devenir réalisable que d'après l'ensemble de nos améliorations physiques et morales, héréditairement fixées. La destination synthétique de cette institution me prescrit ici de signaler sommairement ses diverses réactions, personnelles, domestiques, et civiques, qui d'ailleurs indiqueront ses principales conditions.

Personnellement envisagée, une telle modification doit améliorer la constitution, cérébrale et corporelle, des deux sexes, en y développant la chasteté continue, dont l'importance fut de plus en plus pressentie par l'instinct universel, même pendant les déréglements. Cette conséquence résultera, chez la femme, de la faible énergie des appétits charnels, dont l'excitation y repose ordinairement sur le besoin de devenir mère. Quant à l'homme, où les dispositions sont inverses, tout prétexte d'abus sexuel ayant ainsi disparu, l'éducation et l'opinion feront aisément prévaloir le besoin de conserver le fluide vivi-

fiant pour sa destination normale, alors plus développée et mieux appréciée.

Domestiquement considérée, cette transformation rendrait la constitution de la famille humaine plus conforme à l'esprit général de la sociocratie, en complétant la juste émancipation de la femme, ainsi devenue indépendante de l'homme, même physiquement. L'ascendant normal du sexe affectif ne serait plus contestable envers des enfants exclusivement émanés de lui. Mais le principal résultat consisterait à perfectionner l'institution fondamentale du mariage, dont la théorie positive deviendrait alors irrécusable. Ainsi purifié, le lien conjugal éprouverait une amélioration aussi prononcée que quand la monogamie y remplaça la polygamie; car on y réaliserait l'utopie du moyen âge, où la maternité se concilie avec la virginité. Ce plein essor du principal mérite de la femme resterait d'ailleurs conciliable avec la réaction sympathique de l'instinct sexuel, d'autant mieux assurée que la satisfaction est plus restreinte, sans interdire une volupté dont la dignité cesse après la concession initiale.

Appréciée civiquement, cette institution permet seule de régler la plus importante des productions, qui ne saurait devenir assez systématisable tant qu'elle s'accomplira dans le délire et sans responsabilité. Réservée à ses meilleurs organes, cette fonction perfectionnerait la race humaine en déterminant mieux la transmission héréditaire des améliorations dues à l'ensemble des influences continues, tant sociales que personnelles. Les principales lois de ce grand phénomène resteront probablement inconnues jusqu'à ce que son accomplissement se trouve ainsi simplifié. Mais, la procréation systématique devant toujours demeurer plus ou moins concentrée chez les meilleurs types, la comparaison des deux cas susciterait, outre de précieuses lumières, une importante institution, qui procurerait à

la sociocratie le principal avantage de la théocratie. Car, le développement du nouveau mode ferait bientôt surgir une caste sans hérédité, mieux adaptée que la population vulgaire au recrutement des chefs spirituels, et même temporels, dont l'autorité reposerait alors sur une origine vraiment supérieure, qui ne fuirait pas l'examen.

L'ensemble de ces indications suffit pour faire apprécier l'utopie de la Vierge-Mère, destinée à procurer au positivisme un résumé synthétique équivalent à celui que l'institution de l'Eucharistie fournit au catholicisme. Si le problème n'est jamais résolu, son efficacité, morale et mentale, sera toujours aussi complète que le fut, envers le progrès matériel, le rêve de la transmutation des métaux. Mais, en supposant sa solution obtenue, l'imperfection de l'ordre humain conduira bientôt à lui substituer une autre recherche, non moins apte à concentrer notre perfectionnement. Quoique je doive ici m'abstenir de toute ouverture à cet égard, afin de ne pas diviser l'attention, je recommande à mes successeurs de rattacher cette institution à l'existence corporelle, puisque le progrès matériel et le perfectionnement moral qu'elle lie se trouvent déjà consacrés. Dans tous les cas, j'ai maintenant fondé la systématisation des utopies, sans laquelle la religion de l'Humanité ne pourrait assez représenter l'ensemble des meilleures aspirations, poétiques, philosophiques, et politiques.

Un tel préambule permet d'aborder convenablement l'examen direct du régime positif, mais en y faisant abstraction de la limite idéale que je viens de construire, sauf son usage, le plus souvent implicite, pour mieux caractériser la tendance générale du perfectionnement humain.

Quoique notre existence ne puisse être réglée sans le concours continu des deux pouvoirs sociaux, cette attribution appartient surtout au sacerdoce. Développant, au nom de l'Hu-

manité, la puissance, répressive et directrice, résultée de l'éducation, il discipline les volontés, individuelles ou collectives, en invoquant d'abord le sentiment, puis la raison, enfin l'opinion. N'ayant d'empire que sur les actes, le gouvernement peut seulement compléter la discipline spirituelle, en instituant, pour les cas les plus grossiers et les plus urgents, une force préventive ou corrective. Mais le complément matériel, sans pouvoir jamais disparaître, doit toujours diminuer à mesure que la civilisation développe la puissance morale. Il devient d'autant plus étendu qu'il s'applique à des relations moins intimes et plus vastes. Je ne dois ici le considérer qu'accessoirement, envers chaque partie de la discipline directe. La principale attribution du gouvernement consiste à diriger l'activité, dont la systématisation appartient au traité final que j'ai spécialement promis, pour 1861, en terminant le chapitre précédent.

Toujours sociale, la morale positive ne distingue les trois modes, personnel, domestique, et civique, propres à l'existence humaine que comme les degrés naturels d'une même discipline, où chacun prépare le suivant et subit sa réaction. Rangées selon l'extension croissante et l'intimité décroissante des relations, d'où résulte leur dépendance mutuelle, les règles s'y trouvent constamment rapportées au service du Grand-Être, seule source de la véritable unité, qu'elles consolident et développent. C'est dans une telle homogénéité que doit surtout consister la supériorité morale du positivisme sur le catholicisme, qui, d'après le caractère égoïste de la synthèse absolue, ne pouvait directement régler que l'existence personnelle.

Désormais envisagée comme la base de la vie sociale, son importance ne diminuera point et sa dignité croîtra. Mais ce mode fondamental doit, encore plus que les deux autres, être toujours considéré d'après l'indivisible ensemble de notre nature, en voyant, dans l'intelligence et l'activité, les ministres nécessaires du sentiment, dont ils sont normalement inséparables. C'est ainsi que le perfectionnement, même physique, et surtout mental ou moral, se trouvera synthétiquement institué, sous l'invocation continue de l'Humanité, qui peut seule dissiper l'incertitude des convictions et l'hésitation de la conduite. Outre les cas généraux qui comportent des règles formulées, la discipline positive doit également embrasser les incidents secondaires, en les rapportant au Grand-Être par le sentiment d'où procède l'unité. Nos moindres décisions peuvent alors acquérir un degré de noblesse, et même de consistance, que ne saurait jamais procurer l'individualisme métaphysique ou théologique.

C'est surtout envers les prescriptions physiques que le positivisme développera son aptitude à régler dignement l'existence personnelle, quand la médecine se trouvera mieux incorporée à la religion que sous le régime théocratique. La santé consiste, autant que le bonheur, dans l'unité, considérée corporellement ou cérébralement. Vu l'intime connexité de nos deux existences physique et morale, les perturbations de l'une ne doivent jamais être traitées indépendamment de l'autre, même parmi les animaux supérieurs, et surtout chez l'homme. En augmentant ce consensus, la civilisation exige donc que l'office médical soit de plus en plus fondu dans le service sacerdotal, au lieu de consacrer leur séparation croissante, qui convint seulement à la transition occidentale. Mais la sociocratie doit irrévocablement instituer cette fusion, d'après le caractère encyclopédique de l'éducation universelle, où chacun deviendra propre à seconder le sacerdoce pour ces fonctions accessoires, toujours subordonnées à sa principale destination. Une telle assistance appartient surtout aux femmes, qui feront dignement rentrer au sanctuaire domestique la plupart des attributions graduelle-

ment usurpées par les médecins occidentaux, en ne laissant au clergé que les principales consultations. Outre que la systématisation de la médecine facilitera sa concentration sacerdotale, on voit que, malgré la rareté des prêtres et leurs préoccupations, les malades trouveront les avis et les soins convenables, sans exiger une séparation autant immorale qu'irrationnelle.

Pour régler l'existence personnelle, il faut toujours la considérer sous deux aspects distincts, mais simultanés et même connexes, l'un négatif, l'autre positif. La solution du problème humain, qui là commence à devenir directe, consiste, en effet, à comprimer l'égoïsme et développer l'altruisme. Quoique le catholicisme ait dû faire prévaloir la première discipline, la seconde est, au fond, la plus efficace, même négativement; puisque la principale restriction d'un penchant quelconque résulte de l'essor continu de ses antagonistes. Au lieu de tout sacrifier à la pureté, le positivisme, sanctionnant les résistances chevaleresques, la subordonne à la tendresse chez le sexe affectif, et, de plus, à l'énergie chez le sexe actif. Néanmoins il la consacre, et même la développe, en la systématisant, puisqu'il y condense la compression normale des sept instincts personnels, sans la borner au plus perturbateur. Toutefois, la répression de celui-ci continuera d'exiger, envers l'homme, une sollicitude spéciale, parce que les impulsions sexuelles sont les moins disciplinables comme se rapportant aux besoins les plus équivoques. Mais le positivisme les surmontera mieux que le catholicisme, et transportera ses principaux efforts au plus noble couple des penchants égoïstes, pour compléter la progression épurative qu'institua la théocratie en réglant l'instinct nutritif.

Afin de mieux systématiser cette purification graduelle, il faut grouper deux à deux les inclinations personnelles, en suivant l'ordre du tableau cérébral, après avoir écarté la maternité, comme trop peu prononcée chez le sexe actif, principal objet d'une telle discipline. De là résultent trois couples, inférieur, moyen, et supérieur, ainsi qualifiés autant d'après leur dignité que par leur situation. Le premier détermine les impulsions prépondérantes, tandis que les deux autres sont surtout destinés à les satisfaire en agissant respectivement sur les choses et les personnes, pour convertir le dehors en instrument du dedans.

Une telle harmonie semble d'abord indiquer la possibilité d'une synthèse égoïste si l'on fait abstraction de l'altruisme. En effet, d'un côté l'instinct destructeur ou l'instinct constructeur, et d'une autre part l'orgueil ou la vanité, subissent aisément cette domination, malgré leur énergie propre, qu'elle peut assez développer, quoique l'unité sympathique y convienne mieux. La même constitution pourrait s'adapter au sexe affectif, pourvu que, en formant le couple principal, on y remplaçât la sexualité par la maternité, la première étant aussi peu prononcée chez la femme que la seconde chez l'homme.

Mais un examen plus approfondi de cette coordination confirme l'impossibilité d'instituer l'harmonie directe de la personnalité. Car, dans un tel régime, l'ascendant se partagerait entre deux penchants souvent incompatibles, surtout chez l'homme. Presque également énergiques, le plus fixe ne prévaut spontanément que d'après les exigences corporelles dont il dirige la satisfaction continue. Quand la providence humaine les a suffisamment réglées, comme on le voit chez les riches, la sexualité tendrait à dominer toute l'existence si l'antagonisme altruiste et l'intervention sociale ne surmontaient pas ses impulsions. Elle ne pourrait jamais obtenir une prépondérance durable, qui bientôt compromettrait la vie, en suscitant des appétits indéfinis. Néanmoins, ses capricieuses aspirations empêcheraient toujours l'instinct conservateur d'obtenir un ascendant décisif.

Ainsi, notre personnalité ne devient systématisable qu'en se subordonnant à notre sociabilité, qui peut seule discipliner le dedans comme le lier au dehors, parce qu'elle seule peut consacrer tous nos penchants en réglant chacun d'eux suivant sa nature.

La synthèse altruiste sanctifie l'instinct fondamental, en lui confiant l'administration générale de l'existence corporelle, sur laquelle repose la vie cérébrale. Il est pleinement disciplinable, en vertu d'une destination aussi déterminée que légitime, qu'il compromet quand il abuse. Voilà comment l'échelle affective commence et finit par un penchant qu'on peut régler en l'invoquant. Centres respectifs de l'âme et du corps, l'amour universel et l'instinct conservateur instituent le bonheur et la santé d'après l'unité résultée de leur harmonie. Mais, quoique chacun d'eux tende à consacrer l'autre au nom de sa propre destination, la présidence ne saurait flotter entre eux, et la synthèse générale ne devient possible qu'en subordonnant le second au premier, seul apte à régler le dedans en le liant au dehors.

D'après une telle subordination, la discipline de l'instinct nutritif comporte autant d'énergie que de dignité, sans laisser jamais d'incertitude grave, tandis que les motifs personnels restent toujours équivoques quand la prudence combat l'appétit. Nos médecins triomphent rarement, même de leurs propres inclinations, lorsqu'ils prescrivent la sobriété pour la santé. C'est seulement en invoquant une autorité supérieure à l'arbitrage individuel que la théocratie et le catholicisme obtinrent, à cet égard, des succès décisifs, quoique leur instabilité prouve l'insuffisance des motifs surnaturels. Il faut se dégager de toute personnalité, même imaginaire, pour instituer une discipline puissante et durable, au nom de l'Humanité. Faute de pouvoir opposer l'égoïsme à l'altruisme, le régime ancien tendait toujours à devenir illusoire, parce qu'il était contradictoire; ne

refrénant l'intérêt qu'en l'excitant, il laissait chacun juge des sacrifices. La nouvelle synthèse vient systématiser autour du Grand-Être les motifs sociaux qui, quoique empiriques, constituent, depuis la fin du moyen âge, les vraies sources d'une telle discipline, toujours croissante à travers l'anarchie occidentale. Sans développer ici des explications réservées à mon traité de morale, je dois pourtant indiquer l'aptitude du positivisme envers la discipline nutritive, qui fut seulement ébauchée par le théologisme, faute d'une suffisante connaissance de notre nature.

Toute règle alimentaire repose sur le concours naturel de deux motifs sociaux: l'obligation de ménager les provisions accumulées par le Grand-Être pour l'ensemble de ses serviteurs; le devoir de subordonner l'entretien du corps à la destination de l'âme. Ceux qui se regarderaient comme les maîtres des richesses dont ils sont seulement les administrateurs, ne sauraient oublier que leurs brutales satisfactions imposent à d'autres d'injustes privations. Quand l'intempérance se trouve exempte d'inconvénients corporels, elle ne cesse pas de troubler les fonctions cérébrales, surtout affectives, et même actives ou spéculatives. Sous ce double aspect, nos habitudes anarchiques peuvent seules expliquer, sinon excuser, la disposition universelle à développer la nutrition personnelle au delà de ce qu'exige ou permet sa destination sociale. Mais l'état normal doit surtout commencer chez les deux classes destinées à régénérer les autres; car elles doivent, à la fois, mieux apprécier la dégradation résultée d'un tel abus et respecter davantage un trésor qui les dispense de produire. Les femmes et les prêtres institueront partout la sobriété positive en réalisant et complétant l'admirable tentative de l'islamisme sur l'entière élimination du vin et des autres stimulants physiques, quand l'alimentation sera devenue assez fortifiante. Non moins propre à consolider la santé qu'à développer la dignité, cette initiative sera bientôt imitée

par une population disposée à placer le bonheur dans l'exercice continu des affections sympathiques, dont un tel régime doit doublement seconder la prépondérance.

Je n'ai pas besoin d'expliquer l'extension normale de cette appréciation à toutes les autres attributions de l'instinct conservateur, auquel se rapporte, même directement, la majeure partie des dépenses humaines. En satisfaisant à ses justes exigences, on peut d'autant mieux le contenir qu'une telle modération permet davantage de juger ses impulsions quelconques en développant la sensibilité physique et morale. Mais, en instituant la sage répression de cet instinct, la morale positive interdit toute compression vicieuse, qui tendrait à diminuer l'aptitude normale au service continu de l'Humanité.

Quant au second élément du principal couple de la personnalité, les indications précédentes suffisent ici pour faire sentir qu'il exige une discipline plus sévère, surtout chez l'homme. Inutile à la conservation individuelle, l'instinct sexuel ne concourt que d'une manière accessoire, et même équivoque, à la propagation de l'espèce. Les philosophes vraiment dégagés de toute superstition doivent de plus en plus le regarder comme tendant surtout à troubler la destination principale du fluide vivifiant. Mais, sans attendre que l'utopie féminine se trouve réalisée, on peut déterminer, sinon l'atrophie, du moins l'inertie, de cette superfétation cérébrale, avec plus de facilité que ne l'indiquent les efforts insuffisants du théologisme. Outre que l'éducation positive fera partout sentir les vices d'un tel instinct et suscitera l'espoir continu de sa désuétude, l'ensemble du régime final doit naturellement instituer, à son égard, un traitement révulsif plus efficace que les austérités catholiques. Car l'essor universel de l'existence domestique et de la vie publique développera tellement les affections sympathiques, que le sentiment, l'intelligence, et l'activité concourront toujours à

flétrir et réprimer le plus perturbateur des penchants égoïstes. En contemplant les milliers d'exemples de chasteté fournis par le bouddhisme et le catholicisme, malgré les dangers du célibat et d'une discipline plus irritante qu'oppressive, on reconnaît la possibilité de dompter un instinct équivoque, en invoquant le grand but qu'il entrave.

Il serait inutile ici d'insister sur la discipline spéciale du couple moyen de la personnalité, vu l'aptitude naturelle de l'état positif à développer l'instinct constructeur et contenir l'instinct destructeur. Malgré son énergie spontanée et sa liaison normale à la vie guerrière, celui-ci fut assez réglé par l'initiation humaine pour ne plus susciter maintenant aucune sollicitude, sauf la réparation des ravages dus à l'anarchie moderne. Le duel, et même le suicide, sont déjà devenus tellement contraires aux mœurs occidentales, que cette double aberration de l'instinct destructeur se trouvera suffisamment rectifiée, dans l'état positif, en traitant les corps des coupables comme ceux des autres meurtriers. Une religion qui voue l'ensemble de nos forces au service continu de l'Humanité nous interdit, mieux qu'aucune autre, de jamais disposer d'une existence ainsi consacrée, que les ministres du Grand-Être doivent seuls détruire dans les cas exceptionnels de déviation incurable. Néanmoins, cet instinct exigera toujours une surveillance spéciale, parce qu'il ne cessera point de participer à nos opérations quelconques, même mentales, qui supposent la destruction continue des obstacles qu'éprouve la construction graduelle des moyens.

Depuis que les exigences carnivores se trouvent concentrées par l'institution d'un office public, le penchant à détruire, même quand il dégénère en médisance, peut être spontanément contenu, d'après l'ensemble des habitudes résultées de l'éducation positive.

C'est envers le couple supérieur de la personnalité que la pu-

rification humaine doit réellement offrir sa principale difficulté, puisque le régime final tend spécialement à développer partout l'orgueil et la vanité. Leur antagonisme continu d'après la séparation normale des deux puissances devient davantage une source d'irritation qu'une base de discipline, envers des penchants toujours nécessaires à l'existence du patriciat et du sacerdoce. En même temps, la participation, accessoire mais permanente, de la masse au gouvernement politique et moral, indirecte chez un sexe et directe chez l'autre, doit autant aggraver qu'étendre les dangers propres à la surexcitation de ces deux instincts. Mais une surveillance universelle et continue pourra les restreindre au degré qu'exige leur office, exclusivement attribué, d'après l'éducation positive, aux chefs temporels ou spirituels, dont il altère le bonheur quoiqu'il facilite leurs fonctions. Une telle préparation, outre qu'elle développe l'humilité, même collective, fait assez ressortir les conditions de la compétence et les principes du jugement pour que ces penchants se trouvent spontanément repoussés dans le milieu qu'ils troubleraient.

Voilà comment le régime altruiste complète et systématise la purification humaine, ébauchée sous la discipline égoïste. Quoique préparatoire ou secondaire, le perfectionnement négatif conservera toujours une importance supérieure à son efficacité directe, parce qu'il institue l'essor décisif de la puissance morale, qui resterait insuffisante, et même douteuse, sans une telle épreuve. Ses diverses parties se fortifient mutuellement, soit d'après la contiguïté des organes, soit en vertu de la liaison des fonctions. Leur solidarité devient surtout sensible envers le couple principal, où l'on a déjà reconnu combien la sobriété facilite la chasteté, quoiqu'on n'ait pas autant apprécié la réaction inverse, non moins réelle cependant, puisque le besoin de nourrir se proportionne à celui de réparer. Mais, outre les différents moyens de réprimer la personnalité, notre purification exige essentiellement l'exercice sympathique, qui règle l'existence personnelle d'après les liens domestiques, comme ceux-ci par les relations civiques.

La systématisation finale du régime humain doit donc, à tous égards, consister surtout dans le développement de l'altruisme. Toutefois, cette partie prépondérante de la vraie morale n'a plus besoin d'explications spéciales, puisque le culte intime institue l'essor sympathique, dont le complément doit directement résulter des liens sociaux, auxquels je vais consacrer le reste de ce chapitre. Il faut ici recommander seulement la spontanéité des adorations journalières, comme toujours indispensable à leur principale destination, qui se trouverait compromise par des efforts factices ou prématurés, tendant à dissimuler le mal sans le guérir.

Envers l'existence personnelle, où les actes sont, d'ordinaire, moins importants et plus modifiables que dans la vie domestique ou civique, je dois aussi noter son aptitude à développer les dispositions altruistes en les appliquant à régler tous les cas habituels. Souvent ils offrent assez peu de gravité pour que l'intelligence et l'activité laissent indécise une conduite que le sentiment peut seul fixer, afin que notre régime soit toujours préservé d'un arbitraire naturellement favorable aux inspirations vicieuses. Dans ces secrets efforts, que leur destination relève, l'homme peut librement aspirer à devenir plus régulier que le ciel, en complétant l'ordre artificiel d'après l'institution des nombres, qui, quoique plus ancienne et plus universelle qu'aucune autre, n'a pu jusqu'ici produire ses meilleurs fruits.

Outre le sentiment, la discipline de l'existence personnelle comprend aussi l'intelligence, mais sans embrasser l'activité, qui concerne essentiellement la vie sociale, domestique, ou civique, sauf la part, déjà réglée, qu'elle prend à l'expression

affective ou spéculative. Mais le régime mental, qui doit compléter la préparation individuelle, se trouve suffisamment apprécié, d'après l'ensemble du chapitre précédent. Il condense tout le trésor intellectuel, esthétique, théorique, et pratique, en cent volumes, dont la moitié, plus historique que dogmatique, a peu besoin d'être relue. Après l'éducation, la lecture habituelle, chez toutes les classes, sans excepter le sacerdoce, se bornera donc aux chefs-d'œuvre poétiques, qui tendent toujours à nous ramener au principal domaine de notre entendement. Les traités fondamentaux seront seulement relus quelquefois afin de ranimer l'ensemble des impressions résultées du noviciat systématique, et l'on consultera les livres techniques à mesure que les besoins l'exigeront. Quand une importante nécessité suscitera des méditations vraiment nouvelles, on les rattachera toujours à leur destination spéciale, sans développer le trésor abstrait, qui doit rester assez dense pour être universellement usité. J'ai donné ci-dessus un exemple décisif de cette discipline, en rattachant au régime une question fondamentale, où tous les aspects intellectuels, poétique, scientifique, et politique, se trouvent tellement combinés qu'elle eût été déplacée dans l'étude du dogme.

Pour expliquer maintenant la systématisation directe de l'existence domestique d'après la préparation ainsi résultée de la vie personnelle, je dois d'abord insister sur la nécessité de la subordonner à l'existence civique, seule susceptible d'une complète unité.

Quoique la synthèse altruiste ne soit pleinement développable que sous un mode unique, elle en comporte réellement deux, suivant la manière dont s'établit la subordination mutuelle entre les deux ministres nécessaires du sentiment. L'activité domine ou seconde l'intelligence, selon qu'il faut modifier le dehors ou manifester le dedans. Mais le premier mode convient seul à

l'existence réelle, en réservant l'autre pour l'âge préparatoire, individuel ou collectif. Or, l'évolution occidentale offrit, à cet égard, une grave anomalie, qui tend à se perpétuer dans l'état domestique, quand il est mal apprécié. Car le mode normal ne fut dignement caractérisé que par la civilisation romaine, où la subordination de la spéculation à l'action resta toujours connexe avec celle de la vie privée envers la vie publique. Une telle connexité s'était trouvée profondément méconnue dans la constitution contradictoire de l'évolution grecque, qui, même en instituant ses utopies, y proclamait la prépondérance simultanée de l'existence civique et de l'état contemplatif. En succédant à l'organisation romaine, la systématisation catholique ne sut éviter cette contradiction qu'en dédaignant à la fois l'intelligence et l'activité pour exagérer l'empire du sentiment, tout en définissant la béatitude par la spéculation.

Depuis la fin du moyen âge, la raison occidentale, sous le poids combiné de ces antécédents opposés, offrit, à cet égard, comme à tant d'autres, une profonde discordance entre l'influence théorique et l'impulsion pratique. La première, plus conforme à l'esprit grec qu'au génie romain, prolongea métaphysiquement la rétrogradation catholique, en méconnaissant le pas capital accompli par nos ancêtres sociaux quand ils élevèrent l'action au-dessus de la spéculation. Cette déviation s'aggrava d'autant plus qu'elle se trouvait en harmonie partielle avec la nature, moins sociale qu'intellectuelle, de la révolution moderne. Néanmoins, les penseurs, surtout parmi les utopistes, reconnaissaient, et même exagéraient, suivant le type grec, la prépondérance de la vie publique sur la vie privée. Mais cet ascendant fut principalement maintenu d'après l'impulsion indirectement résultée de l'existence pratique, à mesure que l'industrie faisait partout prévaloir une activité toujours contraire aux aspirations pédantocratiques. Tous les occidentaux, sauf

les lettrés, ayant subi cette influence continue, l'état normal, ébauché par la spontanéité romaine, se trouvera suffisamment institué quand on aura senti la connexité naturelle entre la prépondérance de l'action et celle du civisme. Quoique les habitudes catholiques s'opposent partout à cette appréciation, l'instinct prolétaire les a déjà surmontées en aspirant à la vie collective, et l'empirisme patricien manifestera la même disposition aussitôt que le positivisme le rassurera contre le communisme.

Rien ne peut donc empêcher désormais de subordonner dignement la vie privée à la vie publique, suivant le vœu de toute l'antiquité, maintenu par la chevalerie à travers le catholicisme. Néanmoins, la théorie de l'unité reste tellement méconnue que je devais spécialement indiquer cette explication, historique et dogmatique, avant de caractériser le régime domestique. Car la vie de famille inspire un attrait toujours capable de reproduire le dédain catholique envers le civisme, si l'état positif ne réfrénait pas cette déviation, sous une meilleure invocation du sentiment qui la suscite. Mais, la prépondérance de la spéculation étant irrévocablement repoussée partout, chacun doit reconnaître l'ascendant de la vie civique, qui seule développe l'activité, sur laquelle repose toute l'existence du Grand-Être. Le second mode propre à l'unité positive subsistera pourtant envers l'âge préparatoire où la providence dispense d'agir, sans que cet état préliminaire doive se prolonger, même chez les riches, quand l'éducation aboutit à sa destination toujours pratique.

Ce préambule permet d'expliquer directement la systématisation de la Famille par la Patrie au nom de l'Humanité. Je dois commencer cette exposition en complétant et rectifiant mes indications statiques sur le nombre normal des éléments domestiques.

Ma théorie de la famille les réduit à deux groupes, l'un formé du couple fondamental, l'autre du produit, ordinairement triple, de l'union conjugale. Or, cette constitution, suffisante envers la solidarité, reste incomplète quant à la continuité, qui s'y borne à lier l'avenir au présent, mais sans embrasser le passé. Pour qu'il s'y trouve aussi compris, la famille positive doit admettre un autre couple, composé des parents du mari. Sans un tel complément, l'état normal serait, à cet égard, au-dessous du mode où l'institution des vieillards plaça l'existence préparatoire. La famille n'offrirait point une suffisante harmonie avec la cité, puisque l'élément féminin n'y manifeste que le caractère moral du pouvoir spirituel, dont la nature intellectuelle n'y peut être représentée que par la vieillesse. Ces deux sources de l'ascendant religieux se trouvant combinées chez la mère de l'époux, elle deviendra la déesse de la famille positive, quand l'ensemble du régime final aura partout dissipé des conflits fondés sur des prétentions illégitimes. Autant subjective qu'objective, l'unité domestique ainsi constituée ne consolidera pas moins les devoirs matériels que les conditions morales, en assurant assez la subsistance des vieillards pour qu'ils renoncent librement aux capitaux qu'ils cessent d'administrer.

Un tel complément doit partout assigner sept membres à la composition moyenne de la famille positive, ainsi formée de trois éléments qui représentent respectivement le passé, le présent, et l'avenir, en développant autant la continuité que la solidarité. Mais cette constitution domestique, qui suffit à la masse populaire, exige un nouveau supplément chez les classes dirigeantes, surtout pratiques, par l'incorporation des auxiliaires complets et permanents, instituée dans le culte universel. Quelques restrictions que demande le luxe des riches, le service public se trouverait gravement compromis si les patriciens, et même les prêtres, étaient autant obligés que les prolétaires de

suffire, par leurs propres familles, aux soins matériels de leurs maisons.

La source envieuse des répugnances démocratiques se manifeste, à cet égard, d'après leur inconséquence ordinaire, qui refuse aux riches ce qu'elle permet aux pauvres, puisque les habitudes catholiques ont consacré les serviteurs du clergé. Ces dispositions anarchiques seront aisément surmontées par le positivisme, qui, systématisant les mœurs occidentales, développées chez les peuples préservés du protestantisme et du déisme, sanctifie la domesticité, désormais incorporée au culte de l'Humanité.

Vu ce supplément, les familles se trouveront ordinairement composées chacune de dix membres, dans la double aristocratie qui doit diriger l'existence normale. Car l'adjonction de l'élément domestique n'y saurait être digne et stable si le service obligeait à renoncer aux liens principaux. Quand l'existence des travailleurs sera partout assurée, aucun riche ne pourra plus trouver, sauf de rares exceptions, un auxiliaire librement séparé de sa femme et de son enfant, aussi propres d'ailleurs à l'assister envers les autres que pour lui-même.

Parmi les familles patriciennes, il faut doubler cette adjonction de trois membres, qui suffit dans le clergé. Car, outre les exigences d'une ostentation trop liée au commandement pour que les mœurs normales doivent et puissent l'éteindre, un service plus vaste et plus complexe exige un tel accroissement, qui d'ailleurs unira davantage le patriciat au prolétariat. Ainsi, la famille positive, ordinairement composée de sept membres, en comprend dix ou treize chez les chefs théoriques ou pratiques, sans que les mœurs et les situations comportent habituellement une extension supérieure.

Il faut compléter cette détermination en indiquant, mais seulement envers le cas principal, la composition correspondante

du domicile domestique. En confondant les mots *famille* et *maison* dans le mot *ménage*, le langage indique une appréciation universelle de la communauté d'habitation comme résultat et condition d'une suffisante intimité. C'est surtout ainsi qu'on peut nettement circonscrire l'association élémentaire, en écartant les liens trop faibles pour comporter une même résidence.

D'après les indications précédentes, chacun des trois éléments de la famille prolétaire exige une partie distincte de l'appartement commun, outre la salle de réunion et de réception, ordinairement indépendante de celle où les aliments sont préparés et consommés. Malgré la profondeur des sympathies et l'identité d'éducation, la diversité des âges et des situations empêcherait une suffisante harmonie, si le couple actif et le couple passif ne pouvaient, à leur gré, se séparer et se rassembler, ainsi qu'écarter les enfants. La partie réservée à ceux-ci doit toujours être subdivisée, afin d'isoler chaque sexe, mais sans distinction de nombre. Enfin, toute famille a besoin d'un oratoire, où chacun puisse dignement développer le culte personnel, et qui serve de sanctuaire pour la commune célébration du culte domestique. Ainsi composé de sept pièces inégales, sans contenir rien d'inutile, l'appartement normal du travailleur ne peut sembler exagéré que d'après l'anarchie qui dispose les patriciens à négliger leurs devoirs et les plébéiens à méconnaître leur dignité.

Quand la religion positive aura fait assez sentir l'importance universelle de la vie de famille comme la meilleure garantie de l'ordre public et la principale source du bonheur privé, tous les chefs reconnaîtront l'obligation continue de la consolider partout. Alors la détermination précédente, fondée sur des motifs irrécusables, sera généralement regardée comme fournissant une juste mesure des devoirs des riches et des réclama-

tions des pauvres, au nom du Grand-Être dont ils constituent les ministres et les agents.

Si l'on observe qu'une telle règle assigne au domicile domestique un nombre de pièces égal à celui des membres de la famille, on pourra facilement l'étendre du cas principal à chacun des deux autres. Je laisse au lecteur le soin de reconnaître ainsi que l'appartement normal doit comprendre dix ou treize pièces, selon que le ménage est sacerdotal ou patricien. Cette loi permet d'apprécier nettement le véritable luxe, afin que les mœurs puissent, en flétrissant l'abus, tolérer, surtout envers le patriciat, le degré qui convient à l'imperfection ordinaire de la nature humaine.

Toutes les notions essentielles sur la constitution positive de la famille ayant été suffisamment expliquées dans les volumes précédents, et se trouvant assez complétées d'après les divers aperçus que je viens d'indiquer, il me reste seulement à les coordonner.

Cette conclusion doit surtout résulter de la fusion normale des deux modes statiques que j'avais provisoirement séparés envers la théorie domestique, et dont les études dynamiques ont graduellement préparé la combinaison définitive. Ils consistent respectivement à concevoir la Famille comme base d'action ou source d'éducation, en la rapportant à la Patrie ou bien à l'Humanité. Les deux appréciations doivent finalement concourir, quand la Cité se trouve systématisée par l'Église. Or, cette concordance repose sur l'introduction du couple d'après lequel j'ai ci-dessus complété la composition de la famille. En effet, un tel complément concilie spontanément les deux formes, morale et politique, de la constitution domestique; puisqu'elles ne diffèrent qu'envers la nature de l'influence féminine, essentiellement maternelle dans l'une et principalement conjugale dans l'autre. Réunissant irrévocablement ces deux modes, la

théorie religieuse de la famille consiste à rendre le régime pleinement conforme au culte, où cette concordance se trouvait déjà constituée. Mais l'importance de cette solution exige maintenant une appréciation distincte quoique sommaire.

La théorie ainsi perfectionnée laissait une double lacune; elle ne prolongeait pas assez l'influence maternelle; elle utilisait trop peu l'éducation féminine. Ces défauts statiques ont dû naturellement ressortir à mesure que l'appréciation dynamique a manifesté le développement continu de l'ascendant et de l'aptitude propres à la femme, d'après la réaction croissante de la vie civique sur l'existence domestique.

On peut concevoir à la fois ces deux rectifications en les ramenant à mieux déterminer, pour chaque sexe, l'ensemble de l'éducation, convenablement distinguée de l'instruction. Tandis que celle-ci finit avec l'âge préparatoire, y compris son complément pratique, l'autre se prolonge nécessairement pendant toute la durée de la vie objective, qui constitue une préparation continue à l'existence subjective, seule vraiment fixe. Quand nos acquisitions théoriques et pratiques ont cessé d'offrir rien d'essentiel, nos sentiments exigent et comportent un notable perfectionnement, qui normalement persiste jusqu'à la mort, surtout envers notre empire sur nous-mêmes. Mais ce progrès spontané peut et doit être secondé par toutes les influences continues qui concoururent à notre éducation morale. Il ne cesse jamais de dépendre surtout de l'action féminine, qui devient, en même temps, de plus en plus propre à nous améliorer.

En regardant le développement et la consolidation de la vénération comme caractérisant le principal objet de notre perfectionnement, on doit sentir combien l'homme a besoin d'être, à cet égard, assisté par la femme. Si notre mère put seule nous discipliner pendant que nous étions préservés des émotions

propres à l'activité, sa sollicitude doit nous devenir plus précieuse quand nous sommes habituellement soumis aux impulsions pratiques. L'influence conjugale ne peut, sous ce rapport, remplacer aucunement l'ascendant maternel, que la civilisation a rendu plus efficace à mesure qu'elle a mieux lié la vie privée à la vie publique.

D'une autre part, le sentiment et la notion de la Patrie ne peuvent pleinement surgir, même chez l'homme, que pendant l'essor pratique qui suit l'appréciation, d'abord spontanée, puis systématique, de l'Humanité. Cette marche doit être plus prononcée pour le sexe affectif, puisqu'il se trouve directement soustrait aux influences émanées de la vie active. Le mariage peut seul initier la femme à l'existence civique, que son époux lui fait graduellement apprécier, même à leur insu. Mais ce n'est pas lui qui doit essentiellement subir la réaction de cette lente initiation, naturellement destinée surtout au fils. La principale efficacité se trouverait donc perdue si le mariage de celui-ci devait le soustraire aux conseils maternels, dans la situation qui les rend plus indispensables.

Il faut peu s'étonner que ce dernier élément du ménage normal ait été plus tardivement apprécié que les deux autres, vu la brutale impulsion sous laquelle l'homme jugea la femme pendant toute la durée de notre initiation. Ce complément fournira l'un des meilleurs caractères du positivisme, instituant enfin la saine théorie du sexe affectif, d'après la vraie connaissance de la nature humaine.

Une comparaison générale des deux volumes extrêmes de ma construction religieuse fait surgir, à cet égard, un contraste décisif: mon discours préliminaire établit suffisamment la théorie conjugale; la théorie maternelle ne devient complète que dans le présent chapitre. Quoique une image angélique ait affecté cet ordre, il représente surtout la marche spontanée de l'initiation humaine, puisque mes intimes souvenirs me fournissaient aussi le vénérable type de l'autre élément.

Pour mieux apprécier la constitution définitive de la famille, toujours destinée essentiellement à développer la digne influence de la femme sur l'homme, il faut se représenter, en comparant les âges, la situation normale qu'elle assigne habituellement à chaque chef de ménage. Devant communément avoir vingt-trois ans de moins que sa mère, sept ans de plus que son épouse, et trente ans de plus que sa fille, il subit, vers cinquante ans, l'action continue de cette triple assistance, qui le pousse au bien et le détourne du mal. Sous le poids combiné du passé, du présent, et de l'avenir, il développe sa vie civique en recevant spontanément une digne excitation de la vénération, de l'attachement, et de la bonté, dès lors aussi combinées par le régime que dans le culte.

C'est seulement ainsi que, suivant le vrai programme de la révolution moderne, la régénération finale peut assez concilier les conditions de la sociabilité romaine et les tendances de la civilisation chevaleresque. Après avoir offert à notre double enfance une tendre personnification de l'Humanité, la Mère fournit à notre maturité la vénérable image de la Patrie, qui ne saurait ordinairement comporter, envers chacun de nous, une meilleure représentation. Quand les sentiments civiques auront réparé les atteintes qu'ils reçurent du catholicisme, il suffira de changer une lettre pour rectifier l'usurpation masculine. L'influence de la mère nous ramène à la vie publique, lorsque celle de l'épouse tend à nous renfermer dans la vie privée, dont elle ne peut assez apprécier la liaison normale avec l'existence politique. Un tel antagonisme doit ordinairement se prolonger jusqu'au temps où, la mère étant éternellement devenue l'image subjective de l'Humanité, l'épouse en devient la personnification objective, et doit aussi nous repré-

senter la Patrie, qu'elle peut alors assez sentir. Sans adopter l'utopie de longévité proposée par mon père spirituel, il faut admettre que, dans l'état final, l'amélioration continue du régime physique et moral prolongera la durée normale de la vie humaine jusqu'à treize périodes septennales. Or, cet accroissement doit suffire pour que la triple influence de la femme sur l'homme s'exerce pendant tout le cours de notre pleine maturité.

Quant aux dangers trop redoutés de la cohabitation entre la mère et l'épouse, ils sont surtout dus aux vices actuels de l'éducation universelle et de la constitution domestique, qui font souvent surgir des conflits dissipés par l'état normal. Également dépourvues d'une puissance, et même d'une richesse, librement condensées chez le chef actif, elles ne peuvent rivaliser que de conseils envers lui, pendant que la seconde administre et la première surveille le commun ménage, qu'il gouverne toujours. Ce partage normal de l'influence consultative tend à préserver le mari des obsessions exclusives, sans l'obliger à les réprimer. Mais le meilleur résultat d'une telle répartition consiste à purifier les deux éléments, intellectuel et moral, du pouvoir modérateur qu'exige toujours le gouvernement domestique; dès lors ils deviennent pleinement conciliables. La vénération journalière du mari pour sa mère le dispose à mieux apprécier son épouse, ainsi garantie contre les brutalités trop souvent liées à la tendresse masculine. D'un autre côté, l'ascendant maternel se trouve fortifié d'après une profonde connaissance de la nature féminine, qui ne peut assez se développer sans l'intimité conjugale. Si, jusqu'à l'avénement du positivisme, l'homme mûr ne subit qu'à regret l'intervention de la mère, c'est surtout faute d'apprécier la dignité de l'épouse.

Voilà comment l'ensemble de la constitution domestique se trouve résumé par le complément normal qui doit y rendre le régime suffisamment conforme au culte. On peut y rattacher

tous les caractères que j'ai déjà présentés comme propres à la théorie positive de la famille : veuvage éternel, surintendance maternelle de l'éducation, alimentation de la femme par l'homme, libre suppression des dots et successions féminines, faculté de tester et d'adopter. Chacune de ces conditions devient indispensable pour que l'homme puisse dignement subir l'influence continue de la femme, sous l'impulsion simultanée de la mère, de l'épouse, et de la fille, également assistées ou diversement suppléées par la sœur. Sans cette septuple garantie, l'existence domestique ne pourrait assez préparer et seconder l'activité civique ni le dévouement religieux. Mais la nature et la destination de ces institutions connexes, où la synthèse positive systématise les tendances spontanées des mœurs occidentales, exigent que leur accomplissement demeure pleinement volontaire.

Loin de céder au zèle indiscret de l'opinion publique, le sacerdoce devra toujours détourner le patriciat de toute mesure légale envers ces sept prescriptions, dont chacune deviendrait tyrannique, et bientôt illusoire, si jamais elle cessait de rester purement religieuse. C'est pour garantir cette liberté continue que le positivisme consacre et développe l'institution du mariage civil, quoique la source, et même le caractère, en soient révolutionnaires; ce qui ne permettrait point de la rendre universelle sans une telle sanction.

Je dois, à cet égard, dissiper ou prévenir l'apparente contradiction que présente cette incorporation, où les habitudes catholiques disposent à voir une concession vicieuse de la spiritualité nouvelle aux usurpations graduelles de l'ancienne temporalité. Ce reproche, qu'on n'a point encore formulé, me semblerait grave si je ne pouvais le repousser pleinement; puisque la loi sacrée de la continuité m'oblige à maintenir ou rétablir les justes attributions de tous les sacerdoces antérieurs,

sans me lier à leurs abus quelconques. Mais j'ai tellement motivé la consécration positiviste du mariage civil, devenu le préambule normal de l'union religieuse, que personne, j'espère, parmi mes adversaires catholiques ou théocratiques, ne m'accusera d'y méconnaître les vrais priviléges du clergé.

Sans insister à cet égard, il faut utiliser ce cas pour y mieux apprécier les relations générales des deux pouvoirs sociaux; car, leur séparation normale, toujours impossible jusqu'ici, n'a pu susciter encore, d'aucun côté, les dispositions qu'exige leur harmonie habituelle. D'après la théorie statique de la force politique, l'un repose autant que l'autre sur l'opinion, dont le dissentiment le priverait bientôt de toute autorité réelle. Mais chacun d'eux y prend racine suivant un mode propre, toujours actif pour le sacerdoce et purement passif envers le gouvernement. Celui-ci ne peut invoquer que des opinions anciennement établies, tandis que celui-là développe leurs nouvelles conséquences, comme il institua leurs premières sources. Le cas actuel permet aisément d'apprécier cette diversité, puisque l'institution révolutionnaire du mariage civil n'admet, au fond, d'autre justification que le caractère théocratique qui persistera confusément dans le pouvoir politique jusqu'à la régénération positive de l'Occident. On ne pourrait autrement concevoir comment un magistrat subalterne, et purement local, devient capable de former un nœud qui sera partout respecté. Toutefois, la base religieuse d'un tel crédit se trouvant déjà putréfiée, cette institution ne pourrait s'étendre, ni même persister, si le culte positif ne se l'incorporait accessoirement, en consacrant ce fonctionnaire comme un assistant spécial du sacerdoce universel.

Respectant la spontanéité que doit toujours offrir l'accomplissement des sept conditions qu'exige la théorie religieuse de la famille, le sacerdoce sera pourtant forcé de solliciter, à

leur égard, quelques mesures légales, surtout envers l'âge du mariage civil. Tous les codes occidentaux y permettent trop de précocité, principalement pour les femmes, qui, d'après la loi française, se trouvent souvent sacrifiées aux brutalités masculines avant que leur constitution, même physique, puisse être assez formée. Le pontificat de l'Humanité doit donc obtenir des diverses dictatures que la femme ne soit jamais épousée avant d'avoir accompli sa dix-neuvième année; mais sans exiger la vingt-unième, qui restera propre à l'union religieuse. Quant à l'homme, il convient de prolonger jusqu'à vingt-huit ans, âge normal du sacrement de la destination, le véto paternel envers le mariage. D'après cette double disposition, la plupart des unions positivistes s'accompliront entre des femmes de vingt-deux ans et des hommes de vingt-neuf; de façon à maintenir l'inégalité de sept ans, qui paraît la mieux assortie.

Envers la double faculté de tester et d'adopter, la législation occidentale exige, surtout en France, des modifications plus profondes, pour devenir assez conforme à la constitution religieuse de la famille. Mais leur importance même doit me déterminer à renvoyer leur indication spéciale au chapitre suivant, où j'instituerai la transition finale, à laquelle de telles mesures sont essentiellement destinées. Envers l'état normal, il suffit ici de noter, en général, que l'adoption, une fois dégagée de ses entraves actuelles, restera soumise aux garanties contre l'entraînement, et que la faculté de tester suppose d'abord une juste sollicitude pour les héritiers naturels.

D'après l'ensemble des indications précédentes, la systématisation finale du régime domestique se trouve tellement caractérisée que je puis maintenant procéder à l'examen de la constitution civique, principal domaine de la positivité. Mais, avant de l'aborder, je dois indiquer comment la théorie de la famille se résume spontanément par l'appréciation générale de

ses variations normales, spécialement étudiées dans mon troisième volume.

Toujours considérée comme destinée surtout à développer l'influence de la femme sur l'homme, la constitution domestique offre un perfectionnement continu depuis les brutales provocations qui la firent surgir jusqu'à sa limite idéale d'après l'utopie féminine. Nos plus lointains ancêtres restaient même insensibles aux impulsions sexuelles, hors le temps du rut, à peu près comme les animaux. Les océaniennes ont encore besoin d'exercer de longues excitations pour éveiller suffisamment un ignoble appétit. Ainsi débute l'influence féminine, qui, malgré ses admirables perfectionnements, n'est point encore régénérée. Seule la religion positive peut faire irrévocablement prévaloir la digne appréciation de la femme, comme intermédiaire normal entre l'homme et l'Humanité. Mon utopie de la Vierge-Mère caractérise spontanément une telle régénération, en dégageant le sexe aimant de toute brutale dépendance, pour lui réserver à la fois le principal office physique et la meilleure destination morale. Quand même cette institution religieuse devrait toujours rester idéale, sa comparaison avec le début féminin résumerait l'ensemble de notre initiation, à laquelle se borne la domination d'un instinct que notre maturité doit éteindre.

Mais toute utopie bien construite ne peut réellement constituer qu'une anticipation quelconque envers la réalité; tandis que celles qui sont vicieuses consacrent toujours des rétrogradations impossibles. Ainsi les rêveries anarchiques de Platon, et de ses modernes imitateurs, sur la communauté des biens et des femmes, loin d'indiquer un vrai progrès, ne tendirent jamais qu'à rétablir la propriété collective et la promiscuité qui distinguent les âges primitifs. L'admirable utopie de Henri IV, des quakers, et de Leibnitz envers la perpétuité de la paix occidentale ne fit,

au contraire, que précéder, d'environ deux siècles, l'évolution spontanée des populations d'élite. On peut donc espérer une pareille issue pour l'utopie féminine, qui, pleinement conforme à l'ensemble du passé, doit maintenant idéaliser l'avenir. Tout annonce d'ailleurs que l'initiation individuelle, désormais systématisée, ne sera pas servilement assujettie à reproduire, envers l'instinct sexuel, l'évolution collective, puisque déjà les occidentaux deviennent monogames sans avoir jamais été polygames.

Afin de mieux expliquer le régime civique, je dois d'abord déterminer la constitution matérielle du milieu social. Ce préambule consiste en deux opérations successives : circonscrire les nationalités qui deviendront les éléments politiques de l'humanité régénérée; décomposer chaque peuple en classes industrielles. Quant à la répartition spéciale des professions, elle appartient au traité que j'ai promis sur la systématisation positive de l'industrie humaine.

Le volume précédent a suffisamment représenté la formation des grands états de l'Occident comme un résultat nécessaire de la révolution moderne, destiné naturellement à cesser avec elle, d'après les principes que j'ai posés en statique sociale. Dans le chapitre suivant, j'expliquerai, surtout envers la France, le mode normal suivant lequel ces agrégations factices, déjà dépourvues de motifs suffisants, se trouveront paisiblement décomposées en nationalités libres et durables. Chacune de ces républiques positives doit offrir une population de un à trois millions, sur un territoire équivalent à celui de la Belgique, de la Toscane, de la Hollande, de la Sicile, de la Sardaigne, etc.

Sans une telle décomposition, ébauchée au moyen âge avec la division des deux pouvoirs, l'éducation morale avorterait nécessairement, faute d'un suffisant intermédiaire entre la Famille et l'Humanité. Destinée à lier la plus intime et la plus

vaste des associations, la Patrie ne peut accomplir cet office fondamental que d'après une extension assez restreinte pour faire vraiment sentir les relations habituelles. Le langage indique l'universelle appréciation d'un tel principe, en représentant les sentiments patriotiques comme bornés à la réunion spontanée des populations rurales autour d'une cité prépondérante.

Ces premières limites ne furent dépassées que d'après l'incorporation forcée qui résulta du développement graduel de la conquête romaine. Le moyen âge y substitua l'agrégation libre de nations temporellement indépendantes mais spirituellement liées, de manière à tendre vers l'association universelle, si la foi commune avait pu prévaloir partout. Tel est l'ordre normal que la religion de l'Humanité doit irrévocablement systématiser, après avoir surmonté l'anarchie qui rendit autant indispensable qu'inévitable, en Occident, la formation passagère des grands états.

On ne saurait exactement fixer l'extension réelle des nationalités positives, quoiqu'on puisse assurer qu'elles seront moins restreintes qu'au moyen âge, où les rapports sociaux étaient moins développés et même moins sentis. Mais le degré ci-dessus indiqué me semble devoir longtemps convenir aux rapprochements assez appréciables pour concilier le concours et l'indépendance. La religion positive ayant fait partout prévaloir le principe de libre agrégation, de nouvelles décompositions ou combinaisons pourront toujours s'opérer sans conflit à mesure que l'essor social les motivera suffisamment. Quoique la civilisation finale doive graduellement aggrandir les corporations politiques, je doute qu'elles puissent jamais dépasser beaucoup l'extension que je viens de leur assigner. Au reste, cette question a déjà perdu sa principale importance; puisque le régime positif rendra le gouvernement de plus en plus

spirituel et de moins en moins temporel, en systématisant la marche naturelle de l'association humaine.

Politiquement envisagée, la décomposition normale des grands états devient aussi précieuse que sous l'aspect moral, comme autant favorable à l'ordre qu'au progrès. Chacun des trois éléments généraux de la constitution sociocratique doit toujours y trouver des avantages essentiels. Le sacerdoce universel y pourra mieux modifier le gouvernement national, ainsi détourné davantage d'usurper les attributions spirituelles. Mais, en même temps, les patriciens obtiendront plus de respect pour une autorité dont la source et l'usage seront généralement appréciables. Enfin, les prolétaires pourront mieux surmonter une oppression moins intense, et développer davantage un contrôle régulier.

Il faut donc regarder le régime positif comme socialement fondé sur la répartition du territoire occidental entre septante républiques, dont chacune sera moyennement composée de trois cents mille familles, au taux normal ci-dessus établi. Cette base, qui correspond à cinq cents états pour l'ensemble de la planète humaine, facilite leur décomposition intérieure en classes industrielles.

Je me félicite d'avoir, sous ce second aspect, osé proposer une détermination précise, dans le *Catéchisme positiviste*, publié vers le milieu d'octobre 1852. Car, les nombres ainsi proclamés ont spontanément reçu la sanction, explicite ou tacite, des juges les plus compétents, envers une question où les données spéciales sont encore insuffisantes. D'après cette confirmation, je n'hésite point à représenter le patriciat occidental comme normalement composé de deux mille banquiers, cent mille commerçants, deux cent mille manufacturiers, et quatre cent mille agriculteurs.

En remarquant que le premier nombre est égal à celui des

temples de l'Humanité, la hiérarchie temporelle se lie directement à la constitution spirituelle, vu les rapports habituels du doyen de chaque presbytère avec le patricien investi de sa tutelle financière. Cette détermination, où tout banquier doit moyennement suffire à dix mille familles, me semble conforme au principe qui prescrit d'étendre chaque office autant que le comporte la responsabilité directe du fonctionnaire. Envers le nombre extrême, la même règle n'est pas moins observée, puisqu'il assigne, moyennement, à chaque chef agricole un domaine de cinq cents hectares, dont l'exploitation peut se trouver habituellement concentrée sans efforts. Quant aux déterminations intermédiaires, elles me paraissent assez conformes à la loi de la condensation croissante des offices industriels à mesure que leur destination devient plus générale et plus abstraite. J'invite le lecteur à se familiariser avec l'ensemble de cette répartition en l'appliquant à la France actuelle, où chacun des nombres précédents se réduit au quart.

D'après la double opération que je viens d'instituer, on peut nettement concevoir le milieu social dans lequel la religion positive doit systématiser la vie civique. Mais, les nombres précédents se trouvant bornés à la hiérarchie patricienne, ce tableau ne saurait devenir assez précis qu'en fixant aussi la répartition des prolétaires entre leurs chefs pratiques.

Quoique les données spéciales manquent davantage envers un tel complément que pour la détermination principale, je crois pouvoir d'abord assigner à l'industrie rurale une population double de celle qu'exige l'ensemble des industries urbaines. La répartition de celles-ci se trouvera mieux caractérisée en la spécifiant pour une capitale, où le nombre des familles serait trente fois moindre que dans la république correspondante, suivant le taux moyen de la France actuelle. Envers les nationalités normales ci-dessus définies, ce chef-lieu se

trouverait donc formé de dix mille ménages, outre les chefs pratiques et théoriques. J'en assigne sept mille à l'industrie manufacturière, et trois mille à l'industrie commerciale, y compris, de part et d'autre, les divers intermédiaires entre les entrepreneurs et les travailleurs. Il suffit de décupler ces nombres pour l'ensemble de la nation correspondante, où le gouvernement central me semble exiger cinq mille fonctionnaires spéciaux, dont les trois cinquièmes seraient militaires et les autres civils.

La capitale qui vient de servir abstraitement d'exemple se trouve peuplée comme la plupart des chefs-lieux propres aux dix-sept républiques entre lesquelles le territoire français se répartira paisiblement vers la fin du siècle actuel. Mais, outre ce cas ordinaire, plusieurs états comporteront des populations doubles, triples, quintuples, ou même septuples pour leurs centres respectifs. Il faudra rendre le nombre élémentaire onze fois plus grand, envers les anciens chefs-lieux des groupes politiques qui, dans quelques parties du globe, reproduisent suffisamment le type de l'occidentalité moderne. Car ces libres agrégations conserveront toujours assez d'importance pour procurer à leurs centres une population exceptionnelle. Enfin, le nombre qui me sert de base deviendra treize fois plus grand dans la métropole générale de l'humanité, conformément à son état présent, dont l'extension n'est aucunement désirable.

Tels sont les taux que j'ose risquer afin de mieux fixer l'attention sur une question importante, quoiqu'elle ne puisse être ici qu'accessoire. Le nombre que j'ai choisi pour le type des capitales correspond au degré d'accumulation que je crois ordinairement convenable, et qu'on ne saurait dépasser beaucoup sans susciter des dangers moraux, ou même politiques, quand les mœurs normales auront prévalu. Ces mêmes rapports conviennent, en sens inverse, aux divers cas de cités secondaires,

dont le dernier concentre la commune rurale, afin d'éviter autant la dispersion excessive que la condensation exagérée.

Pour résumer ces aperçus, il faut combiner les deux parties du préambule statistique que je viens d'ébaucher, en appréciant la proportion normale entre les plébéiens et les patriciens. Dans l'ensemble de chacune des cinq cents républiques terrestres, les familles aristocratiques formeront le trentième du nombre total des ménages.

Mais, en ayant égard aux lois numériques de la constitution domestique, les travailleurs sont seulement seize fois plus nombreux que les entrepreneurs. Chaque patricien dirige trente-cinq, septante, ou soixante prolétaires, suivant qu'il est agricole, manufacturier, ou commercial.

Sans insister davantage sur des déterminations prématurées, dont la destination doit ici rester plus logique que scientifique, il faut maintenant caractériser le régime public, en appréciant d'abord l'assistance permanente qu'il reçoit du régime privé, tant personnel que domestique. Mais la préparation fondamentale instituée par l'éducation et développée dans le culte n'a plus besoin d'aucune explication. Je dois donc me borner à signaler l'influence directe que la systématisation de l'existence privée exerce continuellement sur celle de la vie publique.

On a toujours regardé la pratique des vertus individuelles comme la première garantie du vrai civisme, quoiqu'elle émanât d'une prudence essentiellement égoïste. Pendant que les règles deviennent mieux appréciables dans un domaine plus restreint, les actes s'y trouvent à la fois moins importants et plus modifiables, de manière à nous fournir la meilleure épreuve de nos forces morales, qui doivent sans cesse s'y retremper. Mais cette universelle appréciation convient surtout à l'état final, où la systématisation de l'existence personnelle, constamment rapportée à l'Humanité, résulte d'une culture assidue, tant objective que subjective, des instincts sympathiques. Chacun y sent toujours que la famille dont il est membre, ou même la classe à laquelle elle appartient, sans constituer un organe direct du Grand-Être, forme un élément nécessaire de l'action civique, seule immédiatement efficace envers l'éternel ensemble. Toute la conduite individuelle prend donc une destination collective, principale source de sa noblesse et de sa consistance, dès lors appréciables dans les moindres actes, qui ne sont jamais indifférents quant aux sentiments qu'ils témoignent ou suscitent.

Résumée par le culte intime, la morale personnelle doit directement fortifier la morale civique, outre son influence indirecte d'après la morale domestique. Notre triple patronne ne borne pas sa puissance à perfectionner la vie de famille qui la fit surgir. Elle est surtout destinée à nous guider ou nous soutenir dans les efforts et les dangers propres à l'existence civique, comme l'avait admirablement pressenti la chevalerie à travers le catholicisme. Ainsi se réalise la fiction théologique où l'homme se trouve toujours accompagné d'un être supérieur qui l'assiste avec bienveillance et le juge sans illusion. Tous les actes publics comportent une telle intervention, et peuvent devenir des prolongements spéciaux de l'intime adoration, dans un régime où la Famille se rapporte constamment à l'Humanité par l'entremise de la Patrie.

Applicable à toutes les classes, cette réaction convient surtout au sacerdoce, qui, devant mieux l'apprécier, y rattachera le perfectionnement continu des qualités morales qu'exige son principal office. L'interprète du Grand-Être devient plus fort et plus digne en se sentant toujours assisté par sa meilleure personnification. Réglant le présent pour l'avenir au nom du passé, son dévouement et son énergie doivent constamment se ranimer d'après l'invocation spéciale du type angélique qui lui fournit le

résumé spontané de l'ensemble des rapports humains. C'est dans ce secret commerce que chaque prêtre peut le mieux surmonter une vanité qui lui dissimule son insuffisance, dont une telle comparaison développe le juste sentiment. Pendant les luttes de la vie publique, la sainte influence l'exalte ou le calme, en lui représentant le passé qu'il explique et l'avenir qui le jugera.

Quelle que soit la réaction continue de la morale individuelle sur la morale publique, la morale domestique comporte une efficacité plus directe et plus décisive, en vertu d'une meilleure similitude, surtout quand elle se trouve socialement instituée. C'est là que la maxime fondamentale : *Vivre pour autrui* commence à recevoir son complément pratique : *Vivre au grand jour*, sans lequel elle deviendrait bientôt insuffisante, et même souvent illusoire. Malgré les précautions intéressées des législateurs métaphysiques, l'instinct occidental ne tardera point à regarder la publicité normale des actes privés comme la garantie nécessaire du vrai civisme. École spontanée du commandement et de l'obéissance, l'existence domestique ne peut assez développer sa principale destination quand elle reste soustraite à la saine appréciation du sacerdoce, et même du public. Tous ceux qui refuseront de vivre au grand jour deviendront justement suspects de ne pas vouloir réellement vivre pour autrui. Les sentiments ne pouvant être jugés sans les actes, les deux qualités essentielles à la vie civique, dévouement et vénération, ne deviennent habituellement appréciables que d'après leur essor privé, plus facile et plus universel que leur exercice public. Néanmoins, l'obligation de vivre au grand jour ne résume la morale sociale qu'en la subordonnant à la prescription de vivre pour autrui, quoique les temps anarchiques puissent seuls permettre l'étalage habituel d'une conduite vicieuse.

Indépendamment d'une telle aptitude, l'existence domestique

assiste directement la vie civique, en fournissant au sacerdoce une influence continue sur chaque serviteur du Grand-Être. Naturellement introduits dans les familles par l'éducation et le culte, les prêtres s'y trouvent souvent invoqués pour calmer ou réparer les conflits que l'imperfection humaine rend inséparables des meilleurs liens. Leur intervention y devient d'autant plus efficace que tous les membres de l'association domestique leur sont personnellement connus, d'après la règle, non moins précieuse socialement qu'intellectuellement, qui rattache au même professeur les sept années du noviciat encyclopédique. C'est afin de compléter cette relation individuelle, en la rendant commune aux deux éléments de chaque couple, que j'ai fixé ci-dessus à sept ans l'inégalité d'âge qui convient au mariage. Dès lors, les deux prêtres auxquels les deux couples durent leurs initiations, et qui furent les consécrateurs de leurs liens peuvent y mieux rétablir l'harmonie intérieure et la concordance mutuelle, ainsi que les dignes relations avec les enfants, en invoquant la foi commune.

Cette liaison, à la fois spéciale et générale, doit, réciproquement, assister le sacerdoce, en lui procurant, au sein de chaque famille, l'appui des femmes et des vieillards envers les chefs actifs auxquels s'applique ordinairement sa mission sociale. Mais cette assistance ne saurait devenir pleinement efficace dans les cas exceptionnels qu'autant qu'elle se trouve assez cultivée d'après les relations habituelles. Or, cette condition exige que le sexe affectif développe convenablement le vrai civisme, suivant une digne imitation du type romain, que les mœurs finales doivent même surpasser, en y combinant l'instinct chevaleresque. La tendance naturelle de l'épouse vers l'isolement privé peut, outre l'influence de la mère, être ordinairement surmontée par la solidarité, de plus en plus sentie, du dévouement domestique avec l'abnégation civique. Quand même

la préférence accordée à la famille sur la patrie ne servirait pas à voiler la personnalité, l'éducation positive disposera la femme à reconnaître l'instabilité d'une telle conduite, où l'égoïsme collectif compromet la tendresse individuelle.

D'après cette disposition, l'essor normal de l'existence domestique se rattachera directement à la vie civique, d'abord dans les relations intérieures de chaque famille, puis en vertu de ses rapports habituels avec les autres, alliées ou même étrangères. C'est alors qu'on pourra pleinement apprécier le lien fraternel, principale source des dignes rapprochements. Leur réaction sociale doit faire sentir combien il importe au positivisme de rétablir, et même de développer, les sages prohibitions où le catholicisme compléta l'admirable discipline fondée par la théocratie envers l'inceste. Quoique, dans le cas principal, la loi du veuvage y supplée spontanément, une prescription purement religieuse ne doit jamais dispenser la législation civile d'étendre à toute fraternité d'alliance la double interdiction propre à la fraternité de naissance. Mais le plus vaste essor des relations mutuelles entre les familles positives résultera de l'adoption et de la domesticité, qui n'incorporeront jamais les individus isolément des ménages, l'identité d'éducation compensant la diversité des situations.

L'ensemble des rapports domestiques doit directement fournir une puissante assistance au régime civique, en instituant l'élaboration continue de l'opinion publique. Malgré l'anarchie métaphysique, la foi positive aura bientôt régénéré les salons occidentaux, dont la présidence, toujours féminine, appartient à la mère plutôt qu'à l'épouse. Étendues à tous les rangs, et propagées chez tous les peuples, surtout quand la langue sacrée sera devenue commune, les réunions instituées par la féodalité développeront partout leur aptitude à lier habituellement la vie privée et la vie publique. Sous la double autorité du sexe et de

l'âge, elles prendront une direction plutôt morale que politique, en fortifiant les principes religieux d'après une application spéciale, qui, toujours spontanée, ne deviendra jamais académique. Quoique ces contacts privés, essentiellement féminins, ne puissent pas dispenser des réunions publiques, exclusivement masculines, ils en restreindront l'usage aux questions, générales et surtout locales, qui concernent directement la vie active.

Telles sont les sources normales de l'opinion universelle dans un milieu délivré du journalisme propre à la dernière phase de la révolution occidentale. La prédication hebdomadaire y fournit au sacerdoce le meilleur mode pour développer avec opportunité les applications secondaires de la doctrine fondamentale. Quant aux cas qui demandent une explication écrite, il y pourvoira, comme le catholicisme, mais sans aucune périodicité, par des affiches spéciales. Concentrés dans leur office continu, les théoriciens donneront spontanément l'exemple universel du respect que méritent les institutions de l'écriture et de l'imprimerie, en ne les appliquant qu'à des communications importantes, essentiellement destinées à la postérité. Préservé des littérateurs, soit d'après l'éducation positive, soit par l'incorporation des penseurs au sacerdoce, le public imitera la réserve de ses directeurs, et dédaignera les écrits superflus, sans porter aucune atteinte à la liberté continue d'exposition et de discussion. Sous un tel régime, les salons développeront leur aptitude à préparer l'opinion, alors devenue mieux appréciable que quand sa manifestation dépendait surtout d'une presse fallacieuse. Voilà comment les femmes doivent indirectement participer au jugement habituel des actes et des personnes, sans altérer jamais leur mission morale, dont l'essor journalier peut seul empêcher les hommes de se laisser entraîner par les émotions politiques.

Naturellement commune à toutes les classes, cette réaction civique de la vie domestique doit, comme celle de l'existence personnelle, se développer surtout dans le clergé. La libre suprématie du salon presbytéral fera partout sentir, principalement aux femmes, la préséance sociale du sacerdoce sur le patriciat. Malgré leur prépondérance pratique, les chefs temporels s'honoreront d'être admis à ces éminentes réunions, dont la vénérable présidente combinera spontanément la dignité de l'âge et du sexe avec la considération due à l'office de son fils. Au sein de la métropole humaine, le salon pontifical pourra faire ainsi surgir partout des inspirations propres à seconder l'impulsion synthétique, et souvent capables de dispenser des communications solennelles. Propagées par chaque presbytère, leur irradiation spontanée systématisera l'élaboration domestique de l'opinion publique, en imprimant à tous les salons du globe une libre uniformité, facilitée par l'accélération continue des transports quelconques.

Envers les patriciens, une telle institution doit surtout consolider les liens hiérarchiques et tempérer les rivalités pratiques. Cette double aptitude sera principalement développée dans les salons de la banque, centres naturels des libres réunions de toutes les classes industrielles. Là, chaque membre du suprême patriciat fera mieux apprécier le régulateur universel de l'activité matérielle, en fraternisant dignement avec l'ensemble de ses clients, agricoles, manufacturiers, et commerciaux, toujours admis à ses soirées hebdomadaires. Quoique propres à préparer et seconder les opérations spéciales, ces réunions se trouveront préservées des dégénérations techniques, soit d'après la diversité des éléments, soit surtout par l'accès habituel des meilleurs prolétaires, qui leur imprimeront un caractère plus général. Directement privés des contacts populaires, puisque l'industrie la plus abstraite se trouve presque dispensée d'ouvriers, les dignes banquiers sentiront le prix de ces relations personnelles avec la classe dont ils doivent normalement devenir les tuteurs temporels.

Mais, quelle que soit l'efficacité sociale des salons positifs parmi les chefs théoriques ou pratiques, c'est chez les prolétaires qu'une telle institution doit habituellement produire ses meilleurs fruits. Elle fournit aux plébéiens le mode le plus convenable pour préparer, et même développer, leur digne contrôle envers tous les rapports civiques, sous la présidence féminine, qui les ramène spontanément aux principes essentiels à travers les émotions accessoires. Complément nécessaire de la constitution sociocratique, un tel office suffirait pour motiver le salon que j'ai spécifié ci-dessus en instituant l'appartement du travailleur. Ainsi régularisées, les réunions privées du prolétariat offriront plus de dignité morale, et même d'efficacité politique, que ses assemblées publiques, dès lors devenues secondaires, quoique leur importance actuelle ait dû préoccuper mon discours préliminaire. Si les patriciens doivent toujours redouter la dégénération anarchique de ces bruyants débats, où l'orgueil et la vanité prévalent bientôt chez les meilleurs types, ils ne peuvent les éviter qu'en développant l'institution qui les repousse et les remplace.

Pour compléter l'examen général des réactions directes et continues de l'existence domestique sur la vie civique, il me reste à signaler une appréciation à la fois plus spéciale et plus importante que les précédentes, en considérant la procréation humaine.

Siége nécessaire de la principale production, la famille s'y lie profondément à l'ensemble d'une activité dont elle fournit tous les coopérateurs. Mais la prépondérance d'une telle attribution reste encore dissimulée par la difficulté de la régler, faute des notions et des institutions convenables. Le vrai début

de l'éducation humaine s'accomplit dans une brutale ivresse et sans aucune responsabilité. Dès lors, on doit craindre que notre sagesse ne parvienne jamais à systématiser assez une existence qui commence ainsi. Néanmoins, les succès obtenus envers des êtres moins modifiables permettent d'espérer que la fonction initiale comporte autant de régularité que l'ensemble de ses conséquences.

Il faut peu s'étonner d'un tel contraste entre l'importance attachée aux propagations inférieures et la négligence apportée envers la procréation principale. Car les moyens grossiers et violents qu'on applique aux unes ne peuvent être aucunement étendus à l'autre. Un tel domaine resta doublement réservé jusqu'à l'avénement du positivisme, seul capable d'y fournir à la fois les théories et les institutions convenables, en complétant et systématisant la science et la morale. Sans la division normale des deux pouvoirs, attribut général de la religion de l'Humanité, la procréation ne peut être réglée, dans notre race, que par des prescriptions politiques, autant dépourvues d'efficacité que de dignité. Malgré la précocité, théorique et morale, qu'offre encore un tel domaine, deux symptômes généraux annoncent sa prochaine élaboration, d'après le concours spontané des sollicitudes partout surgies envers le nombre et la qualité des produits.

Une argumentation sophistique, et peut-être coupable, attira d'abord l'attention occidentale, même par l'indignation qu'elle excita chez les nations préservées du protestantisme. Dissimulant l'empirisme métaphysique sous un vernis scientifique, elle méconnut, théoriquement, la loi générale qui, dans l'ensemble des êtres vivants, rend la fécondité d'autant moindre que l'espèce est plus élevée. Pratiquement envisagée, elle se trouvait directement contraire à l'accroissement continu de la population occidentale pendant les trente siècles de la grande transition, quoique l'aisance universelle ait pareillement augmenté.

D'une autre part, la transmission des principales maladies, par une hérédité qui souvent les aggrave, a fait partout sentir le besoin de régler, non-seulement la quantité, mais surtout la nature, des produits humains. L'Occident moderne ayant de plus en plus repoussé les barbares institutions destinées à compenser cette fatalité, ses dangers se sont assez développés pour attirer l'attention universelle, à mesure que le déclin du théologisme a permis l'examen d'un tel domaine. Mais le matérialisme médical n'a laissé concevoir qu'un remède, non moins illusoire que tyrannique, consistant dans l'interdiction du mariage aux individus mal conformés.

Néanmoins, le concours prolongé des économistes et des médecins, malgré la discordance et l'irrationalité de leurs vues, constitue un indice historique de l'opportunité d'une telle élaboration, surtout depuis l'avénement de la religion qui doit l'instituer. La difficulté consiste à concilier deux besoins également impérieux : l'obligation de régler la procréation humaine; le devoir de respecter l'union qui partout constitue la base domestique de l'existence civique. Or, cette conciliation ne peut s'obtenir qu'en réglant moralement les mariages, sans les entraver politiquement; de manière à placer une telle production sous une libre responsabilité.

La religion positive institue, à cet égard, deux solutions générales, l'une radicale quoique hypothétique, l'autre réelle mais insuffisante, qui pourront toujours concourir. Mes explications antérieures les ayant assez caractérisées, il me suffit ici d'indiquer leur commune application à ce grand problème. Elles consistent respectivement dans l'utopie féminine et le mariage chaste, dont j'ai déjà déterminé la principale destination.

On doit regarder la première comme fournissant la seule base que comporte une systématisation vraiment décisive de la

procréation humaine, ainsi devenue libre et responsable. Jusqu'à ce qu'un tel perfectionnement se réalise, le mal ne sera jamais atteint dans sa source universelle, et tous les remèdes resteront palliatifs. Mais, quand la plus noble des fonctions végétatives de l'humanité se trouvera dignement concentrée chez son meilleur organe, un rapide essor de la théorie positive de l'hérédité permettra de la régler graduellement, sous le double aspect du nombre et de la qualité. Les lois naturelles de ces deux conditions seront, en même temps, devenues pleinement appréciables, d'après une suffisante évolution de la sociocratie universelle. Néanmoins, une telle solution restera toujours restreinte aux meilleurs types, puisque sa nature essentiellement morale exige le concours continu d'une sensibilité supérieure avec une extrême pureté.

Même réalisée, elle ne pourra donc dispenser jamais de l'institution secondaire, seule possible aujourd'hui, qui résulte du développement systématique de la chasteté conjugale. Quand la foi positive aura partout surmonté la brutale appréciation que le théologisme consacre envers la nature et la destination de la femme, on verra bientôt se multiplier une telle union, annoncée déjà par des exemples spontanés mais décisifs. Un digne usage de l'adoption permettra de compléter ce lien exceptionnel, en procurant la maternité la plus pure aux âmes les mieux identifiées, de manière à soulager aussi les couples les plus aptes à la procréation.

Quoique cette solution soit insuffisante, puisqu'elle reste purement négative, elle peut, outre son efficacité morale, déjà produire des résultats physiques, en préservant de la vie les êtres chez lesquels sa courte durée ne serait qu'un fardeau, personnel et social. Un tel palliatif doit d'ailleurs annoncer, et même préparer, le principal remède, en fixant sur ce problème une sollicitude générale et des efforts spéciaux.

Envers les deux solutions, l'intervention continue du sacerdoce positif deviendra naturellement indispensable, afin d'indiquer le but et d'apprécier l'usage. Mais, outre son accès général au sein des familles sociocratiques, il s'y trouvera spécialement introduit pour un tel office, d'après l'ensemble des opinions instituées par l'éducation et développées dans le culte. Dignement ébauché sous le catholicisme, le caractère social des fonctions maternelles obtient du positivisme une sanction décisive, que chaque ménage accepte librement en sollicitant et recevant le sacrement initial.

Ayant assez caractérisé les réactions normales de l'existence privée sur la vie publique, il faut directement instituer le régime civique, en y systématisant d'abord le but fondamental, puis les conditions générales, enfin les fonctions spéciales.

Sous le premier aspect, la difficulté consiste à déterminer la destination continue de l'activité collective dans l'état industriel, dont le caractère primitif est nécessairement individuel. Malgré les constants efforts de la théocratie, qui seule tenta jusqu'ici de systématiser le travail, il ne put jamais se dégager assez d'une telle origine. Quoique étrangère à l'anarchique division des fonctions sociales en privées et publiques, l'institution des castes dut laisser à l'industrie un caractère essentiellement domestique, sans pouvoir la rendre vraiment civique. En effet, cette transformation exige deux conditions préliminaires : la division entre les entrepreneurs et les travailleurs ; la formation de la hiérarchie pratique. La première est seule décisive, et la seconde, quoique nécessaire, n'a d'efficacité sociale qu'autant qu'elle en devient le complément spontané. Mais, au contraire, le régime théocratique n'avait égard qu'à celle-ci, sans pouvoir même instituer l'autre, faute d'un libre essor du travail, vu l'hérédité des professions. Cette inversion forcée de l'ordre naturel ne permettait entre les différentes castes que les rap-

ports émanés des opérations correspondantes; l'organisation industrielle restait impossible, chaque producteur étant à la fois entrepreneur et travailleur.

Parmi les peuples que l'activité guerrière affranchit du régime théocratique, la coordination du travail se trouva radicalement empêchée par le besoin de subordonner personnellement les industriels aux militaires, afin de développer le système de conquêtes. Mais un tel joug devait finalement devenir la source de la régénération pratique, en préservant l'industrie occidentale de l'institution des castes. La solution surgit, au moyen âge, quand la transformation de la conquête en défense eut graduellement produit la libération personnelle des travailleurs, d'abord urbains, enfin ruraux. Depuis ce début, les directeurs sont devenus de plus en plus distincts des opérateurs, en tendant à fonder un nouveau patriciat, d'après l'accumulation continue des capitaux productifs. En même temps, leurs relations normales ont toujours développé la hiérarchie industrielle, complétée par l'avénement graduel de la classe spécialement destinée à systématiser l'activité pacifique.

Ce suprême patriciat ne peut instituer et développer sa mission sociale que sous l'impulsion universelle de la religion positive. Pour bien juger un tel besoin, il ne suffit pas de sentir, en général, que toute synthèse purement partielle reste nécessairement impossible, jusqu'à ce que la synthèse totale soit irrévocablement établie. Il faut, en outre, apprécier, sous cet aspect, une différence radicale entre les deux modes successifs de l'existence pratique. L'activité guerrière est spontanément synthétique, et l'activité pacifique naturellement analytique; parce que la première se rapporte à l'ordre humain, où prévaut l'unité, tandis que la seconde se borne à l'ordre extérieur, caractérisé par la dispersion. De là résultent la tendance directe

des guerriers vers l'essor collectif, et la longue persistance des travailleurs dans l'isolement domestique.

Mais, si cette différence naturelle produisit la supériorité sociale de l'activité militaire pendant tout le cours de l'initiation humaine, elle fera finalement surgir, de l'existence industrielle, une meilleure sociabilité. Car, la guerre ne pouvait s'organiser que pour la Patrie, tandis que le travail ne devient systématisable qu'en se rapportant à l'Humanité. Toutes les cités se trouvaient naturellement rivales dans l'âge militaire, soit en tendant à la fois vers une domination nécessairement unique, soit en résistant séparément à l'incorporation forcée qui pouvait seule les unir. Au contraire, l'état industriel les fait spontanément converger, en assignant à chacune un but qui peut devenir universel, parce qu'il reste toujours extérieur. La commune exploitation du domaine terrestre comporte, entre les diverses républiques, une répartition d'offices équivalente à celle qui coordonne les différentes classes dont se compose chaque peuple.

On reconnaît ainsi que l'activité pacifique conduit spontanément à l'association universelle, seule source de sa systématisation, tandis que l'essor guerrier ne comportait que la société civique. Cette distinction explique à la fois la supériorité finale de l'état industriel et la lenteur nécessaire de son avénement décisif. Il n'a pu surgir qu'en Occident, après l'épuisement irrévocable, non-seulement de la guerre, conquérante ou défensive, mais aussi de la synthèse absolue, théologique ou métaphysique. La systématisation du travail exigeait à la fois l'ascendant des mœurs pacifiques, seules susceptibles de l'universalité qu'elle suppose, et la prépondérance de l'esprit positif, unique base de la coordination industrielle. Telle est la compétence doublement exclusive du positivisme envers une transformation nécessairement réservée à la sociocratie, quoique dignement ébauchée par la théocratie.

Elle ne peut s'accomplir que d'après la religion universelle, qui doit faire systématiquement prévaloir le sentiment à la fois sur l'intelligence et l'activité. Si j'ai précédemment établi que les théoriciens se trompent en cherchant une synthèse purement scientifique, le lecteur doit maintenant reconnaître que les praticiens ont également tort de vouloir une discipline exclusivement industrielle. Ni l'activité ni la foi ne peuvent être systématisées sans l'amour, quoique la coordination active et spéculative constitue le complément nécessaire de l'unité sympathique.

Devenue à la fois universelle et perpétuelle, la vie pratique doit donc, comme l'existence théorique, attendre du sentiment son institution définitive, principal résultat de la religion de l'Humanité. L'une dégénérerait en une vaine accumulation de produits et l'autre en un stérile recueil de vérités, si toutes deux, outre leurs relations mutuelles, ne se subordonnaient point à la seule domination susceptible de les régler et de les ennoblir. Confondant le bonheur et le devoir, la religion positive les fait irrévocablement consister dans le perfectionnement moral, source exclusive de la véritable unité. Sous son impulsion continue, tous les aspects de l'existence humaine doivent maintenant acquérir autant de consistance que de pureté, d'après la substitution décisive du relatif à l'absolu. Par le chapitre précédent, cette transformation est réalisée envers l'intelligence, qui désormais assistera le sentiment en instituant la foi pour consolider l'amour. Il faut maintenant étendre une telle régénération jusqu'à l'activité, qui s'y trouve mieux disposée, d'après sa nature plus sociale. Accomplie déjà quant à l'existence privée, cette extension n'a plus besoin d'être instituée qu'envers la vie publique, seul garant de la discipline totale.

Il ne suffit pas, pour cela, de concevoir l'activité comme aussi capable que la foi de consolider l'amour, en complétant

le sentiment de l'ordre par celui du progrès. Cette réaction nécessaire, commune à tous les modes que comporte l'existence pratique, ne peut assez instituer la systématisation du travail, qui doit surpasser celle de la guerre en substituant l'association universelle à la société civique. Pour que l'humanité dépouille le caractère égoïste en écartant la synthèse absolue, il faut que l'activité pacifique devienne, non-seulement collective, mais directement altruiste.

Jusqu'à présent, les seuls occidentaux qui se soient sérieusement efforcés de systématiser le travail se sont bornés à tenter de rétablir, sous un autre mode, le caractère civique de l'antiquité. Leur patriotisme n'était pas moins hostile aux autres nationalités que celui des peuples anciens, puisqu'il voulait seulement substituer la domination industrielle à l'ascendant militaire. Quoique ces tentatives fussent trop contradictoires pour comporter un essor suffisant, elles se sont bientôt montrées plus oppressives que les conquêtes antérieures; puisque celles-ci suscitèrent partout l'incorporation, d'abord forcée, puis libre, tandis que celles-là tendirent à détruire. Aspirant à résoudre le problème de l'activité collective en éludant sa destination morale, elles aboutirent à rétrograder en conservant la guerre pour l'industrie, ce qui les a radicalement discréditées après deux siècles de pénibles essais. Chez la nation où l'isolement territorial, le protestantisme officiel, et l'ascendant aristocratique se sont spontanément combinés pour procurer une apparente consistance à cette vicieuse systématisation du travail, la paix et la liberté l'ont déjà fait avorter.

La crise finale fit surgir, en Occident, une tentative plus vague, mais moins passagère, qui semble remplir la condition d'universalité, quoiqu'elle se borne réellement à transformer les préférences. Elle a dû surtout s'accréditer chez le peuple central, sous l'impulsion de la métaphysique négative qu'il a seule

appliquée jusqu'à présent à la régénération dont l'ensemble du passé lui confère l'initiative continue. Mais des aspirations analogues se sont déjà développées parmi tous les occidentaux, sans excepter la nation qui paraissait vouée à la domination industrielle. Il faut regarder ces aberrations comme étant à la fois plus respectables et plus dangereuses que les précédentes, puisque la systématisation du travail s'y trouve combinée avec la réorganisation sociale. C'est pourquoi le positivisme doit s'attacher davantage à les apprécier pour les rectifier qu'à compléter et coordonner l'examen ébauché par les économistes envers le nationalisme industriel.

On peut réduire la différence des deux déviations à ce que l'une transporte au prolétariat universel la domination oppressive que l'autre instituait pour l'ensemble d'un peuple exceptionnel. Tel est le seul aspect sous lequel le dogme métaphysique de la souveraineté populaire puisse encore conserver une dangereuse consistance, tant que la religion positive n'aura pas régénéré les anarchiques aspirations qui se formulent ainsi. Radicalement insurgés contre les riches, les pauvres veulent, à leur tour, dominer, en devenant, vu leur nombre, non la base, mais le but de l'activité collective. Quoique cette aberration semble plus sociale que la précédente, elle n'est pas, au fond, moins oppressive, puisqu'elle comprime le dedans au lieu du dehors, en substituant l'égoïsme d'une classe à celui d'une nation. Ainsi devenu subversif, le moderne civisme resterait contradictoire, puisqu'il consacrerait l'exploitation mutuelle dont il aspire à s'affranchir. Outre l'inanité morale du titre numérique sur lequel repose cette transformation de l'égoïsme collectif, ce principe ne pourrait susciter que des luttes indéfinies entre les divers éléments du prolétariat, après avoir surmonté le commun ascendant du patriciat. Si donc sa nature anarchique ne le rendait point impraticable, ce qui lui permet

théoriquement une plus longue durée, on peut assurer que le démagogisme industriel serait plus éphémère que l'industrialisme national.

C'est en dehors de ces deux voies, diversement mais également vicieuses, qu'il faut instituer la systématisation universelle et continue du travail humain, en le rapportant toujours à l'ensemble de notre espèce sans aucune prédilection exclusive. Pour remplir convenablement une telle condition, la continuité ne doit jamais cesser de prévaloir sur la solidarité, comme dans le vrai civisme de l'antiquité, que l'état final purifié en agrandissant sa sphère d'après une meilleure activité. Le travail, comme la conquête, ne peut être dignement systématisé qu'en se rapportant à la postérité; sans que les deux cas admettent d'autre différence que le remplacement de la Patrie par l'Humanité, seul terme de notre sociabilité.

Voilà comment la religion positive institue la vie pratique en la subordonnant à la synthèse sympathique, dont l'universelle prépondérance a déjà coordonné l'existence théorique. Respectivement destinées à dévoiler l'ordre et développer le progrès, toutes deux peuvent réellement consister à vivre pour autrui. Mais cette consécration exige qu'une telle destination concerne toujours l'avenir au lieu du présent, afin d'éviter toute dégénération égoïste de l'existence collective. L'intelligence remplit spontanément cette condition, d'après la portée lointaine de l'essor spéculatif, esthétique ou théorique, qui ne peut ordinairement fructifier qu'envers nos descendants. Il faut que l'activité devienne aussi libérale, en se dépouillant mieux de tout égoïsme dans son mode final que pendant son essor préparatoire. Spontanément instituée par le fétichisme envers la postérité domestique, et systématiquement développée, sous le régime guerrier, quant à la postérité civique, cette transformation de la vie pratique doit maintenant s'étendre à la postérité générale. Aucun

être ne peut dignement travailler pour lui-même sauf l'Humanité, dont les serviteurs objectifs rapportent à la partie future de son existence subjective les produits qu'ils tirent des matériaux dus à la partie passée.

Une telle systématisation du travail humain n'exige point, dans le milieu pratique, un enthousiasme exceptionnel, ni même un changement radical des habitudes universelles. La régénération finale se réduit là, comme en tout autre cas, à faire sciemment et volontairement ce qui jusqu'ici se fit aveuglément. Ébauchée parmi les animaux supérieurs, la disposition à travailler pour une postérité, de plus en plus vaste et lointaine, constitua toujours le meilleur attribut de notre espèce. C'est surtout ainsi que l'existence domestique et la vie civique s'assistent mutuellement, l'une préparant et ranimant les impulsions que l'autre complète et consolide. Si nos prédécesseurs nous avaient traités comme l'égoïsme démagogique voudrait traiter nos successeurs, l'humanité n'aurait jamais amélioré sa situation et sa nature. Mais la solidarité s'est de plus en plus subordonnée à la continuité, d'après la prépondérance croissante des accumulations sur les acquisitions. Notre maturité devant s'attacher davantage à régler nos forces qu'à les développer, il faut surtout rapporter nos efforts à l'avenir, afin de surmonter un égoïsme qui ne peut rester collectif sans devenir individuel.

Ainsi conçue, l'existence industrielle est à la fois sociale et synthétique, d'après la concentration de toute activité vers ce but universel : développer nos instincts sympathiques en préparant à nos successeurs les moyens de les faire mieux prévaloir. Chaque famille se sent toujours ennoblie et consolidée d'après sa coopération nécessaire avec l'ensemble de notre espèce pour perfectionner l'ordre fondamental. Nos compatriotes et nos contemporains nous paraissent seulement des collaborateurs

mieux appréciables, dont nous pouvons davantage seconder les services quelconques, sans négliger nos attributions spéciales, principale source de notre liaison au Grand-Être. L'incessante reproduction du trésor matériel devient partout la source normale d'un essor sympathique que les inépuisables richesses de l'intelligence ne sauraient jamais exciter, sauf chez la classe exceptionnelle qui dirige leur communication universelle. Un tel privilége de la vie pratique ne resta jusqu'ici méconnu que d'après l'impuissance de la synthèse absolue envers les contemplations sociales, où la complication des phénomènes habituels empêche, plus qu'ailleurs, de les apercevoir sans une théorie capable de les représenter.

D'après ce but fondamental de l'industrie régénérée, je dois maintenant instituer les conditions générales, d'abord morales, puis politiques, qu'exige le service collectif du Grand-Être. L'activité pacifique n'ayant plus pour objet aucune famille, aucune classe, ni même aucune nation, mais se rapportant toujours à l'ensemble de l'Humanité, tous les conflits essentiels disparaissent spontanément, en ne laissant subsister que les perturbations nécessaires. Rien n'empêche alors le sacerdoce, assisté des femmes et des vieillards, de faire ordinairement prévaloir, chez les ministres et les agents du Grand-Être, les sentiments et les habitudes les plus propres à consolider et développer la sociocratie.

Le service collectif de l'Humanité repose continuellement sur deux dispositions connexes : le dévouement des forts aux faibles; la vénération des faibles pour les forts. Tant que dura l'âge préparatoire, la seconde condition dut prévaloir, afin de concentrer des forces qui ne pouvaient autrement surgir. Mais notre maturité développe la prépondérance normale que je dus attribuer à la première en construisant la statique sociale. Ceux auxquels le Grand-Être confie la direction continue de sa pro-

vidence matérielle doivent habituellement donner l'exemple des dispositions qu'exige leur office et qui légitiment leur puissance. Une foi toujours démontrable ne les autorise à réclamer de leurs agents l'obéissance convenable qu'autant qu'eux-mêmes fondent le commandement sur l'abnégation. Néanmoins, ces dispositions mutuelles ne pourraient instituer qu'une insuffisante harmonie, si, des deux parts, on ne faisait toujours prévaloir le but commun, également extérieur aux collaborateurs quelconques, dont chacun, en développant son office, doit seconder tous les autres. Alors on peut sincèrement respecter la subordination des fonctions quels que soient les sentiments des fonctionnaires, dont l'appréciation personnelle s'accomplit, hors du service, en faisant dignement contraster le classement abstrait et la hiérarchie concrète, sans susciter aucune indiscipline.

Tout le régime positif doit universellement développer à la fois le dévouement et la vénération, d'après les sentiments qu'inspirent respectivement l'avenir et le passé. Résultées de l'éducation et consacrées par le culte, ces dispositions subjectives trouvent, dans la vie active, un exercice objectif, envers les femmes et les prêtres, que le patriciat et le prolétariat s'accordent à protéger et respecter. D'après cette double préparation, le sacerdoce peut aisément ramener les ministres et les agents du Grand-Être aux sentiments mutuels qu'exige leur commune destination. Car, en comparant les deux éléments généraux de l'activité collective, le prolétariat et le patriciat représentent respectivement l'avenir et le passé, comme les femmes et les prêtres. Le sacerdoce doit, de part et d'autre, inspirer, par son propre exemple, ces dispositions mutuelles, que son office l'oblige à développer simultanément en respectant les riches et se vouant aux pauvres.

Envers l'état normal, il serait superflu d'expliquer l'aptitude continue de la religion positive à consacrer et régler la force

concentrée. C'est seulement pendant la transition finale, objet spécial du chapitre suivant, que le sacerdoce régénérateur éprouvera, chez les pauvres et parmi les riches, de graves difficultés pour inspirer, au nom de l'Humanité, le respect et le devoir que Dieu ne peut plus imposer. Notre maturité condense ce double office en attribuant au patriciat la fonction de vouloir, qui, résumant la vie objective, complète l'existence subjective.

Suivant cette appréciation, l'organisation de la vraie providence doit surtout dépendre des ministres du Grand-Être; car ses représentants, ses interprètes, et même ses agents, sont incapables d'imprimer une direction assez déterminée, sans laquelle tout avorterait. La fatalité, tant humaine qu'extérieure, serait insuffisante pour régler notre conduite si la volonté ne venait compléter l'ordre naturel, en combinant le commandement avec l'arrangement. Or, ce complément nécessaire exige un concours permanent entre l'énergie et la puissance, qui ne peut assez surgir que chez une classe exceptionnelle. Partout ailleurs déplacée, la volonté devient là le supplément normal de la constitution composée et subjective qui ne permet point au Grand-Être de produire spontanément des impulsions vraiment décisives. Associée à sa suprématie, la classe dirigeante assume autant de responsabilité qu'elle acquiert de dignité. Dépositaire d'un pouvoir sans lequel toutes les autres volontés ne sauraient être assez disciplinées, elle-même éprouve le besoin de régler la sienne, dont les perturbations plus imminentes sont aussi plus funestes quoique plus excusables. C'est pourquoi le patriciat ne peut dignement remplir son office, comme l'exigent à la fois son bonheur et son devoir, qu'en subordonnant tous ses commandements aux lois de l'Humanité, qu'il doit seulement compléter, et d'où résulte son principal titre au respect universel.

Pour régler une telle puissance, le sacerdoce n'a donc besoin

que d'invoquer convenablement la destination sur laquelle elle repose. Les divers vices que suscite la possession des richesses doivent être appréciés d'après cet office, qui consiste surtout dans l'active conservation du trésor matériel de l'Humanité. Ce principe conduit à compléter et systématiser le perfectionnement que Dante introduisit spontanément en assignant aux prodigues les mêmes punitions et purgations qu'aux avares, seuls condamnés par le catholicisme. Sans se borner à cette égalité, la morale positive doit irrévocablement placer les seconds au-dessus des premiers, dont l'égoïsme n'est pas moindre, sauf aux yeux de leurs parasites, et qui, plus nuisibles, sont d'ailleurs moins estimables, faute de qualités pratiques, ou d'empire sur eux-mêmes. Dans l'existence militaire, la facilité d'acquérir conduisit à confondre la profusion avec une vraie libéralité. Mais, sous le régime industriel, où les accumulations sont laborieusement formées, les motifs intéressés ne détruisent point le mérite, moral et social, des habitudes d'économie et de prévoyance. Il suffit d'imprimer une meilleure direction à la discipline inspirée par l'avarice, tandis que le déréglement émané de la prodigalité ne comporte aucune transformation.

Une équivalente appréciation convient davantage envers les deux instincts ambitieux, et surtout quant à l'orgueil, plus excusable et plus utile chez les patriciens que la vanité parmi les théoriciens. Vu l'insuffisante énergie des impulsions altruistes, le besoin de domination devient ordinairement nécessaire pour instituer des volontés assez intenses. Mais, une fois établie, l'autorité peut et doit se maintenir d'après les généreuses inspirations qui, d'abord incapables de la fonder, sont seules susceptibles de l'ennoblir et de la consolider.

C'est surtout chez les prolétaires que le sacerdoce comprimera l'ambition, aussi funeste à leur bonheur qu'à leur devoir, sauf les cas exceptionnels de vocation patricienne. Une soumission habituelle, toujours ennoblie par le respect et souvent émanée de l'attachement, constitue la condition fondamentale de leur office social et de leur dignité personnelle. Pourvu que le patriciat leur procure une juste sécurité, leur félicité doit surpasser celle de leurs chefs; car en concourant autant au but commun, ils participent mieux à l'existence domestique, convenablement liée à la vie civique. Toujours préservés du déclassement par la distance qui les sépare des patriciens, ils repoussent spontanément les instigations de l'envie et de la défiance contre une condensation nécessaire à l'amélioration continue de leur situation et de leur nature. Si le catholicisme transforma quelquefois les riches en pauvres d'esprit, le positivisme érigera souvent les pauvres en riches de cœur, volontairement associés à la conservation spéciale du trésor humain.

Mais les dispositions morales respectivement propres aux deux éléments de la providence matérielle doivent être complétées; des deux parts, d'après les conditions politiques de l'activité collective. Pour commander avec efficacité, les patriciens ont besoin de concentrer, autant que possible, la richesse et l'autorité, sans autres limites que celles d'une gestion réelle et d'une responsabilité directe. Si l'on n'admet pas les nombres ci-dessus assignés envers les quatre degrés du patriciat, on ne devra les changer que d'après le même principe, assisté de meilleures informations, dont le résultat ne saurait beaucoup modifier une telle condensation.

Quant à l'hérédité sociocratique des offices et des capitaux, il suffit ici de compléter la loi fondamentale, établie dans mon volume statique, sur le libre choix du successeur, sous la sanction du supérieur. Chaque fonctionnaire doit accomplir cette désignation sept ans avant sa retraite, religieusement fixée à soixante-trois ans, afin de subir dignement le contrôle universel, qui devra toujours respecter sa décision quelconque. Il se-

rait d'ailleurs superflu de rappeler ici la liaison normale d'une telle attribution avec la double faculté de tester et d'adopter.

L'ensemble de l'éducation et du régime sociocratiques inspirera spontanément aux prolétaires le respect que mérite une concentration de pouvoir et de richesse qui doit améliorer les vues et les sentiments des chefs pratiques en développant leurs moyens et leur responsabilité. Suivant le pressentiment indiqué par le langage, les offices deviennent des charges, plus dignes de pitié que d'envie, et dont la vraie compensation consiste à permettre de mieux servir l'Humanité. Mais la constitution sociocratique exige que le prolétariat s'interdise toujours la violence, comme autant rétrograde qu'anarchique. Tous les antagonismes qui ne pourront pas être évités doivent partout se réduire au refus de concours, où le nombre peut surmonter la richesse, si ses réclamations méritent la sanction spirituelle, seule source d'extension et de consistance pour les ligues plébéiennes. Quel que soit l'entraînement populaire, un sacerdoce impartial et respecté doit ordinairement obtenir une telle renonciation, au nom d'une indépendance mieux appréciée des inférieurs que des supérieurs.

Avant que les conflits s'aggravent, la discipline spirituelle pourra souvent les prévenir en stimulant avec sagesse, d'abord la conscience, puis l'opinion. La plus noble et la mieux efficace des forces morales résulte d'un concours normal entre l'amour et la foi. Jusqu'à l'avénement de la vraie religion, la conscience ne pouvait être nettement appréciée, faute de concevoir l'impulsion sympathique qui, suffisamment assistée par l'intelligence, y contrôle les inspirations vicieuses. Mais sa théorie positive permettra de mieux l'appliquer en invoquant convenablement chacun de ses deux éléments, également cultivés d'après l'éducation universelle. Néanmoins, en développant la conscience, le sacerdoce ne saurait être dispensé de recourir quelquefois à l'opinion, d'abord domestique, puis civique. Quand il y sera contraint, il invoquera successivement, au sein des familles, les femmes, les vieillards, même les enfants et les serviteurs; tandis que les prolétaires formeront son appui naturel dans la cité. S'il est obligé de pousser la censure sociale jusqu'à l'excommunication, l'ensemble de ces auxiliaires lui procurera, pour les cas légitimes, une telle efficacité que le coupable se trouvera forcé, sans aucune atteinte à ses richesses, de pourvoir personnellement à sa subsistance.

Bornée à la vie objective, l'intervention, civique ou domestique, du sacerdoce, par la conscience et l'opinion, resterait insuffisante, et tendrait à devenir oppressive. Mais l'existence subjective, qui constitue son principal domaine, où sa compétence n'est jamais contestable, lui fournit naturellement un supplément général pour faire indirectement prévaloir la saine appréciation des personnes, en développant avec sagesse le sacrement de l'incorporation. Toutefois, cette consécration finale exige, plus qu'aucune autre, une liberté complète, afin d'obtenir une pleine efficacité. Nul ne doit être soumis au jugement sacerdotal sans l'avoir spécialement demandé quand il reçut le sacrement de la transformation. Cet assentiment personnel ne saurait même suffire, s'il n'est point, après la mort, ratifié par la famille. On évite ainsi la plupart des cas de réprobation, et l'on obtient une autorité plus décisive envers ceux qui s'accomplissent. Le principal avantage d'une telle sagesse doit pourtant concerner le jugement favorable, en annulant d'avance les protestations que la vanité des familles élèvera souvent contre le degré de glorification obtenu.

J'ai suffisamment indiqué, dans mon second volume, le complément général que la législation doit fournir à la religion envers les plus graves perturbations. Quoique toujours décroissante, vu l'essor continu de la discipline morale, l'intervention

matérielle ne cessera jamais d'être indispensable, même quant aux personnes. Mais je dois ici rappeler l'aptitude du régime positif à développer davantage le contraste que la répression, en récompensant les uns au lieu de punir les autres. Envers le mauvais emploi des capitaux, il fera plutôt des riches que des pauvres, en étendant l'institution des dons, sans renoncer à la confiscation, même définitive. Ce mode deviendra tellement conforme aux mœurs universelles, que, faute de donations officielles, on pourrait, au besoin, l'appliquer d'après la seule ressource des souscriptions volontaires. Néanmoins, un tel supplément, qui toujours annonce l'imperfection de la constitution sociale, exige autant de ménagements que la confiscation. On verra ci-dessous comment l'essor normal de la sociocratie dispensera spontanément d'un fréquent recours à ces moyens exceptionnels, destinés surtout à la transition finale.

Il faut attacher plus d'importance au supplément universel, à la fois moral et politique, résulté du développement systématique de la chevalerie, dont le germe féodal doit être dignement cultivé dans l'état industriel, sauf les modifications pratiques. Le protectorat volontaire devant, comme les offenses qu'il répare ou prévient, s'y rapporter davantage aux biens qu'aux personnes, son organisation deviendra plus facile et plus vaste. Sa principale consistance reposera sur un noyau central, formé de patriciens veufs, solennellement voués à ce libre office, mais sans cesser de participer à la vie pratique, sauf des retraites périodiques dans des édifices spéciaux, pour retremper leur vocation auprès du sacerdoce. Autour d'eux se rallieront, avant l'âge de la maturité, ceux qui, pourvus d'une suffisante fortune, aspireront à faire un jour partie de la corporation protectrice. Une telle consécration fera mieux comprendre combien il importe de respecter le libre emploi des capitaux, même chez ceux qui, dépourvus d'un office déterminé, peuvent exceptionnellement devenir les plus utiles des riches, en dirigeant bien leur disponibilité spéciale. La chevalerie centrale doit habituellement trouver un second appui parmi les vieillards du patriciat, qui conserveront souvent une grande autorité, même après avoir transmis leur principale richesse. Enfin, elle se complétera par l'affiliation universelle des meilleurs prolétaires, dont le dévouement et l'énergie compenseront la pauvreté, pour procurer à la libre tutelle une alliance décisive.

Un tel ensemble de garanties doit ordinairement suffire envers les abus propres au patriciat. Quant à ceux du sacerdoce, leur répression n'exige et ne comporte aucune institution, puisque le pouvoir qui consacre tous les autres ne saurait être normalement soumis à des contrôles extérieurs. Si la dégénération, même très-étendue, n'atteint pas le pontife universel, il pourra régulièrement y pourvoir, en renouvelant, au besoin, tout le clergé. Mais la déviation du chef, appuyée de tout le corps, ne laisserait d'autre remède que le refus de concours, toujours efficace envers un sacerdoce qui, ne pouvant invoquer que la conscience et l'opinion, succombe quand elles se dirigent contre lui. Le patriciat le refrénerait assez en suspendant son subside, qui, dans les cas graves, ne serait point remplacé par les souscriptions populaires, à moins d'un fanatisme peu compatible avec la foi positive, où l'enthousiasme est plus abstrait que concret.

Puisque j'ai maintenant caractérisé le but et les conditions de l'activité collective, je dois compléter la systématisation du travail en déterminant les fonctions propres, d'abord aux directeurs, puis aux agents, de l'industrie régénérée.

Quoique le patriciat centralise à la fois l'action et la nutrition, ce second office constituera toujours, et même de plus en plus, sa principale attribution. Car, la reproduction continue des ma-

tériaux doit surtout concerner les provisions, malgré l'accroissement proportionnel des instruments, qui, peu périssables, forment une notable partie du capital humain sans influer beaucoup sur les dépenses habituelles. Il faut, envers celles-ci, distinguer deux cas, suivant que le mode d'entretien est public ou privé, d'après la nature, générale ou spéciale, des services correspondants. Le premier se bornant au gouvernement, tant spirituel que temporel, je dois surtout apprécier le second, qui, convenant aux familles populaires, constitue la principale sollicitude des patriciens. Après l'avoir assez indiqué, je compléterai cette détermination en considérant les dépenses collectives, qui formeront toujours une faible partie des frais de reproduction.

L'existence matérielle des plébéiens doit autant reposer que celle des patriciens sur une liaison spéciale au siége planétaire de l'Humanité. Sans une telle base, les opérations quelconques manquent de consistance, la continuité se trouve compromise, et même la solidarité reste incomplète. Faute de cette connexité, la plus ancienne et la plus importante des révolutions temporelles, le passage de l'existence nomade à la vie sédentaire, n'est encore terminée nulle part. Car l'industrie occidentale offre souvent le scandale de riches entrepreneurs qui ne possèdent point les édifices où s'accomplissent leurs fonctions habituelles. Mais la principale imperfection de ce lien concerne les prolétaires, qui satisfont rarement à la loi sociale établie dans mon second volume. Pour instituer l'état normal, il faut que chaque famille devienne propriétaire de tout ce qui lui sert exclusivement et continuellement. Envers les prolétaires, on peut condenser ce principe dans la possession du domicile, au delà de laquelle leur tendance à la propriété deviendrait aussi contraire à leur bonheur qu'à leur devoir.

Cette appréciation comporte deux modes, suivant qu'elle se

borne à l'appartement ou qu'elle s'étend à la maison entière; comme l'exigent respectivement la concentration urbaine et l'isolement rural. Le premier, d'ailleurs plus praticable, offrira plusieurs avantages sociaux, quand les mœurs normales auront dissipé les sources des conflits qu'il pourrait maintenant susciter. Il consolide l'homogénéité du prolétariat en y développant les relations personnelles, et cimente les liens mutuels entre les plébéiens et les patriciens, toujours propriétaires, et quelquefois habitants, des maisons ainsi décomposées en appartements vendus isolément. Dans chacune d'elles, la disposition la plus fréquente consisterait en trois étages, dont les deux supérieurs logeraient chacun trois ménages prolétaires, en réservant le reste pour les locaux industriels et l'habitation principale. Un septième domicile plébéien appartiendrait à la famille chargée de soigner l'ensemble de l'édifice, d'y maintenir l'ordre commun, et d'y faciliter les rapports mutuels, en représentant la magistrature locale du possesseur.

Outre son efficacité directe et spéciale, l'appropriation du domicile comporte indirectement une réaction générale sur le cœur et l'esprit, en augmentant la fixité des sentiments et des pensées d'après celle des habitudes. Elle consolide et développe le devoir, trop négligé partout, de ne jamais changer arbitrairement les rapports pratiques, même avec les moindres fournisseurs, afin de faciliter les prévisions industrielles. Quoique imposée par la morale positive, cette obligation sociale se trouverait souvent éludée, surtout parmi les prolétaires, auxquels convient son principal exercice, si la fixité d'habitation ne venait réfréner les caprices spontanés.

Mais l'institution urbaine du domicile populaire comporte une réaction religieuse, que l'état normal doit beaucoup développer chez les enfants du Grand-Être. Outre que chacun d'eux rattache ainsi tout le passé de sa famille à l'appartement dans lequel il

naquit, l'adhérence de cette habitation avec l'ensemble de l'édifice lui représente la solidarité civique, et même le lien universel. Car la répartition du domaine planétaire entre les possesseurs du sol est analogue à celle de l'habitation sociale entre les clients du commun propriétaire, qui leur offre, à moins d'indignité, l'image locale de l'être auquel tout appartient.

Je dois maintenant compléter la systématisation de l'existence matérielle des prolétaires en déterminant l'ensemble ordinaire des dépenses annuelles de chaque famille, d'où résulte le salaire moyen du travailleur qui la dirige. Mais, d'après l'explication précédente, il faut d'abord écarter celles du domicile, puisqu'il est habituellement possédé. Son acquisition doit être normalement accomplie quand le jeune agent reçoit le sacrement de la destination, ou du moins avant celui du mariage, afin de pourvoir à la sécurité du nouveau ménage. Le meilleur mode consiste en une annuité septennale, prélevée sur les salaires, avant que les dépenses atteignent le taux normal. Toutefois, le nouveau travailleur ne pourrait ordinairement remplir une telle condition sans l'assistance paternelle, dont elle doit habituellement susciter le dernier acte.

Il serait ici superflu de revenir sur le principe de ma statique sociale qui prescrit la décomposition du salaire normal en deux parties inégales: l'une fixe pour chaque opérateur, quel que soit l'ouvrage; l'autre proportionnelle au produit de l'activité. Cette loi n'est pas plus contestable que la gratuité nécessaire du travail humain sur laquelle elle repose, dans un régime où tout appartient au Grand-Être, qui confie ses trésors à ses ministres afin de nourrir ses agents. Mais je dois maintenant la compléter en osant fixer le rapport normal, dont mon second volume réservait aux chefs pratiques la détermination ultérieure. J'ai depuis reconnu que ce principe ne pourrait être assez apprécié si l'initiative religieuse ne lui procurait pas une précision

immédiate, sauf rectification finale, comme envers tous les autres aperçus numériques du présent chapitre. Voilà pourquoi je n'hésite point à proposer, pour chacun des treize mois de l'année positiviste, envers chaque travailleur, un traitement de cent francs, toujours émané de l'entrepreneur correspondant, urbain ou rural, tant que dure le libre engagement mutuel.

Dans les villes, qu'il faut d'abord instituer, ce taux me semble devoir ordinairement former le tiers du salaire total, dont je règle la partie mobile à sept francs par journée moyenne de travail effectif. En laissant toujours aux mœurs les prescriptions relatives aux fêtes quelconques, et même au chômage hebdomadaire, on peut présumer que le culte sera scrupuleusement pratiqué, surtout chez les prolétaires, auxquels il est principalement destiné. Les taux précédents assignent dès lors neuf francs à l'entretien quotidien d'un ménage ouvrier, que mes explications antérieures composent normalement de sept membres.

Quoique destinée à servir de type, cette détermination diffère peu des résultats souvent obtenus à travers l'anarchie occidentale. Je ne crois pas devoir distinguer, à cet égard, entre les industries urbaines, dont la diversité financière se bornera normalement aux entrepreneurs, comme la hiérarchie pratique. L'homogénéité naturelle du prolétariat se trouvera toujours développée et consolidée d'après le concours spontané de deux influences universelles, l'une intellectuelle, l'autre morale. D'abord la plénitude et l'uniformité de l'éducation positive procureront aux ouvriers une telle aptitude à changer d'office qu'aucune grave inégalité de salaire ne saurait durer entre les divers travailleurs de chaque ville, ou même de chaque république. En combinant cette influence universelle avec le perfectionnement des transports et l'essor des relations, on peut finalement étendre cette égalité jusqu'à l'ensemble du territoire positiviste, qui n'a d'autres limites nécessaires que celles du

globe habitable. Un tel résultat de l'identité d'éducation et de culte, complétée par la similitude des mœurs et l'universalité du langage sacré, doit d'ailleurs se trouver consolidé d'après l'intervention directe et continue du suprême patriciat. Sous l'active providence de ses quatorze mille banquiers, la planète humaine y produira partout une harmonie de prix qui complétera les justes garanties des travailleurs contre les inégalités et les variations suscitées par l'insuffisance ou l'incurie des entrepreneurs.

En second lieu, quand la religion positive aura fait assez reconnaître la gratuité du travail, les mœurs normales dirigeront partout le salaire vers sa destination essentielle, l'entretien des agents du Grand-Être, dont chacun doit ordinairement nourrir un ménage de sept membres. Ce dogme, qui combine une obligation morale avec une appréciation intellectuelle, ne fut jusqu'ici méconnu que d'après l'impuissance de la synthèse absolue envers le spectacle social, même domestique, conformément au besoin initial de développer les forces sans les régler. La morale théologique ne pouvait prescrire que la vénération chez les inférieurs, en laissant le dévouement toujours facultatif parmi les supérieurs, issus ou représentants des dieux, suivant la maxime qui dut prévaloir dans toute l'antiquité: *paucis nascitur humanum genus*. Il n'appartenait qu'à la religion relative d'éteindre les droits quelconques en instituant partout des devoirs, au nom de l'Humanité, quand notre maturité nous conduit à discipliner les forces surgies pendant notre préparation. Alors la morale positive prescrit à la fois le dévouement et la vénération chez tous les serviteurs du Grand-Être, soit dans leurs relations mutuelles, soit pour leurs communes obligations envers la postérité.

La gratuité du travail devient ainsi la conséquence et le résumé de l'institution sociale des propriétés quelconques, toujours transmises au présent par le passé, mais destinées surtout à l'avenir. Tout payement consistant en un échange, où chacun doit recevoir plus qu'il ne donne, son application est exclusivement matérielle, sans pouvoir jamais s'étendre à l'action humaine, qui ne comporte d'autre équivalent qu'une juste réciprocité. Dans l'état normal, les agents du Grand-Être possèdent leurs salaires au même titre que ses interprètes leurs traitements et ses ministres leurs revenus; c'est-à-dire, comme condition d'existence et moyen d'agir, mais non comme prix du travail. Quant à l'obligation de servir, elle est commune à tous, sans comporter d'autre diversité que celle du mode plus ou moins général et direct, dont la valeur ne saurait, en aucun cas, s'estimer en argent. Une telle appréciation, aussi conforme à la réalité sociale qu'à la dignité personnelle, également méconnues par l'institution théocratique des propriétés, pousse à l'identité de rétribution entre les ménages qui, pour le bien public, réduisent leurs besoins autant que possible.

On ne peut normalement admettre, à cet égard, d'autre différence durable que celle qui résulte de la diversité des dépenses habituelles. Elle se réduira bientôt à distinguer entre la condensation urbaine et l'isolement rural, qui, même après la meilleure institution des rapports mutuels, doivent toujours influer sur le prix des objets correspondants. Mais cette inégalité se trouvera de plus en plus diminuée par la compensation croissante entre la cherté des matériaux et celle des produits.

Cet ensemble d'indications doit faire sentir que les utopies modernes sur l'identité du salaire contiennent, malgré leur caractère anarchique, une confuse appréciation de l'avenir social. Elles n'offrent d'autre vice radical que leur dangereuse tendance à régler par la législation ce qui ne comporte qu'une discipline morale. Mais ce tort étant aujourd'hui commun à toutes les écoles politiques, également hostiles à la division des

deux pouvoirs, les vrais philosophes doivent le juger avec indulgence dans le milieu populaire, siége essentiel des vagues aspirations à l'ordre normal.

Pour compléter cet examen de la principale fonction des patriciens, il faut spécialement caractériser la possibilité d'étendre à tous les travailleurs l'entretien ci-dessus fixé, que beaucoup d'entre eux dépassent maintenant. Une telle uniformité de répartition matérielle n'est pas plus impossible que l'universalité de l'éducation encyclopédique. Ces deux devoirs connexes des supérieurs envers les inférieurs peuvent seuls constituer un ordre vraiment stable, en remplaçant les deux garanties que fournissaient, au moyen âge, la protection féodale et la discipline catholique.

Il suffit de ne jamais séparer les deux bases, temporelle et spirituelle, du régime sociocratique, pour éviter les dangers et surmonter les obstacles que présenterait l'institution isolée de chacune d'elles. En subordonnant toujours la réorganisation matérielle à la régénération morale, on peut aisément reconnaître combien deviendra praticable la rénovation ci-dessus prescrite quand les mœurs seront partout transformées avec les opinions. Car la synthèse altruiste est éminemment économique, puisqu'elle place le bonheur dans l'essor universel et continu des penchants les moins dispendieux. L'analyse cérébrale des dépenses humaines fait bientôt sentir que la plupart sont destinées à satisfaire les instincts dont la religion positive doit partout instituer la compression permanente. Prescrivant à tous, au nom du bonheur et du devoir, de restreindre l'instinct nutritif et d'éteindre l'instinct sexuel, érigeant en infirmités l'orgueil et la vanité, la morale altruiste établira facilement les habitudes qu'exige le régime sociocratique.

Je dois maintenant compléter l'appréciation des frais généraux de la nutrition humaine, en considérant ceux qui, concernant le gouvernement, d'abord temporel, puis spirituel, émanent du trésor public au lieu des sources privées.

Tout patricien exerce directement un pouvoir local, dont l'extension est mesurée par ses capitaux et son crédit. Mais, les opérations industrielles étant essentiellement analytiques, même chez les banquiers, cette discipline spéciale ne saurait assez régler l'existence pratique sans l'intervention générale et continue d'une puissance centrale, à la fois directrice et répressive. Quoique le régime humain devienne de plus en plus spirituel et de moins en moins temporel, le conseil ne saurait jamais dispenser du commandement. Chacune des républiques sociocratiques, sans excéder l'étendue et la population de la Normandie ou de la Bourgogne, exige un gouvernement proprement dit, c'est-à-dire un pouvoir central, qui, partout ramifié, consolide et développe la vie civique. Faute d'une telle influence, on ne pourrait concevoir la généralité de vues et l'élévation de sentiments capables d'instituer une suffisante convergence entre les activités sociales. Pour apprécier ce besoin, il suffit d'observer que les plus puissants banquiers ne sauraient, même ligués, suffire aux affaires d'un pareil territoire; comme le confirme aujourd'hui la décomposition spontanée de la banque de France ou d'Angleterre. Néanmoins, cette force plus générale, qui peut seule faire librement converger trois cent mille activités, se trouve beaucoup assistée par les magistratures locales directement émanées du pouvoir industriel, et chez lesquelles s'accomplissent la plupart des fonctions de justice ou de police.

D'après une telle simplification, la partie politique de chaque gouvernement devient essentiellement réductible au suprême triumvirat, émané des trente banquiers qui doivent ordinairement correspondre à la république précédemment circonscrite. Parmi les patriciens les plus généraux et les plus généreux, le

pouvoir central appartient aux trois qui possèdent le mieux ce double attribut. Mais ils ne sauraient ainsi prévaloir qu'après avoir reçu le sacrement de la maturité, fixé normalement à quarante-deux ans, afin d'avoir assez constaté leur aptitude et développé leur crédit. En les sacrant, le pontife universel, représenté par le supérieur correspondant, leur fera dignement sentir combien leur office antérieur, quelque vaste qu'il ait été, reste au-dessous de l'élévation mentale et morale que le Grand-Être va maintenant exiger d'eux. Une telle extension de vues et de sentiments se trouve naturellement bornée au sacerdoce, qui doit pourtant s'abstenir, à tout prix, de participer au commandement, afin de maintenir la pureté de cœur et d'esprit que suppose le conseil.

Quant au nombre des dictateurs, il est normalement prescrit par le besoin de faire également concourir les trois industries spéciales au gouvernement émané de l'industrie générale. Entre les limites territoriales ci-dessus définies, un digne banquier peut finalement saisir l'ensemble des opérations commerciales, ou celui des entreprises manufacturières, ou même celui des exploitations agricoles. Mais aucun ne serait capable d'embrasser le concours de ces trois systèmes avec la netteté continue qu'exige le gouvernement central. La dictature normale doit donc résider chez les trois principaux banquiers, respectivement liés, de préférence, à l'agriculture, à la fabrication, au commerce, quoique chacun ait habituellement des relations avec les trois branches, d'après son office pratique. Ils ne comportent d'autre lien mutuel que la connexité résultée de leur destination sociale et réglée par leur commune religion. Cette double garantie rendrait inexcusable entre eux un antagonisme qui, spontanément prévenu d'après la diversité des attributions, ne pourrait naître que d'une personnalité vicieuse, bientôt exposée à la censure du public ou du sacerdoce. Un

tel partage achèverait de rassurer contre l'usurpation pratique des fonctions théoriques, si ce motif supplémentaire, très-grave pour la transition finale, ne devenait presque superflu dans l'état normal, où la séparation des deux puissances est, à tous égards, inébranlable.

Outre ses racines patriciennes, le triumvirat sociocratique se trouve naturellement investi de la confiance populaire, d'après les relations continues, à la fois privées et publiques, de la banque avec le prolétariat. Ce lien semble d'abord contraire au caractère abstrait de la suprême industrie, essentiellement dispensée d'ouvriers. Mais, indépendamment des liaisons personnelles qui résulteront des soirées hebdomadaires, la constitution sociocratique du salaire plébéien fera toujours surgir des contacts publics entre chaque banquier et l'ensemble des travailleurs de son ressort. En effet, les entrepreneurs seront spontanément conduits à charger leurs banquiers de payer le traitement mensuel de leurs ouvriers, afin de simplifier les comptes hebdomadaires. Ainsi naîtra le lien périodique d'un banquier quelconque avec dix mille prolétaires; en sorte que l'industrie la moins plébéienne aura le plus de relations populaires, qui, quoique peu prononcées, pourront beaucoup seconder la dictature issue d'une telle classe.

Le gouvernement patricien, tant local que central, sera toujours gratuit, sans comporter d'autre récompense extérieure que l'estime publique. Si quelqu'un de ses membres abusait de son office afin d'augmenter ses propres richesses, l'opinion suffirait, à défaut d'une autorité légale, pour le forcer d'abandonner le pouvoir. Mais, sous la puissance politique, le régime exige, avec une gendarmerie spéciale, un service administratif, dont les agents continus doivent s'y vouer exclusivement. De là résultent les deux principales sources des dépenses publiques. Leur ensemble annuel me paraît, d'après mes indica-

tions numériques, devoir habituellement s'élever à vingt millions de francs pour chacune des sociocraties que j'ai caractérisées. Cette somme augmentera communément de moitié d'après l'établissement normal d'un système de travaux publics capable, en compensant les chômages privés, de prévenir ou réparer la tendance des ligues plébéiennes à compromettre le service industriel. Ainsi fixée à trente millions de francs, la dépense annuelle de chaque république sera directement payée par le patriciat, sauf la compensation qu'il devra se procurer en comprenant ce minime élément dans les comptes qui détermineront les prix habituels.

Pour avoir pleinement institué le budget sociocratique, il me reste seulement à caractériser le subside sacerdotal, qui, longtemps issu de souscriptions volontaires, comme je l'expliquerai quant à la transition, exige finalement un service officiel. D'après les nombres indiqués au début de ce chapitre, je fixe cette dépense annuelle à trois cents millions de francs envers l'ensemble de l'Occident, ou quinze francs par ménage; y compris les frais quelconques dés deux mille temples, dont chacun contient normalement septante mille auditeurs. Il en résulte un accroissement d'un sixième dans chaque budget national, mais en comptant la portion qu'il envoie au trésor central du sacerdoce universel pour les services qui n'ont point une destination locale.

Chacun peut maintenant résumer l'ensemble des frais de nutrition auxquels doit habituellement pourvoir le patriciat normal, d'après des prélèvements convenables sur les produits du travail systématisé. Tout temple suffit à dix mille familles par dix philosophes; il représente un banquier, cinquante commerçants, cent fabricants, et deux cents agriculteurs. Ainsi, les interprètes du Grand-Être forment le millième, et ses ministres le trentième, du nombre de ses agents. Les frais, hebdomadaires

et mensuels, qu'exige l'entretien de ceux-ci, composent la presque totalité des dépenses que le patriciat doit régler, suivant une intervention continue, à la fois partielle et collective. Il peut donc mesurer l'extension que doit acquérir la production annuelle pour que la génération qu'il dirige transmette dignement à la suivante l'ensemble du trésor qu'elle reçut de la précédente, en y réalisant l'augmentation projetée. De là résultera l'essor normal d'une statistique, maintenant empirique et fallacieuse, qui permettra d'apprécier la providence matérielle, d'après les comptes annuellement publiés par chacune des cinq cents dictatures terrestres. On pourra dès lors constater si les dépenses personnelles des patriciens ne compromettent point leur office social envers le présent et l'avenir; ce qui constitue l'unique contrôle financier que le sacerdoce et le public doivent exercer envers les dignes ministres du Grand-Être.

Voilà comment l'action se subordonne mieux à la nutrition dans l'organisme collectif que dans la constitution individuelle; le but devenant extérieur, l'altruisme y préside au lieu de l'égoïsme, en constituant une unité plus complète et plus stable. Une telle appréciation caractérise la dignité normale du suprême patriciat, seul capable de concevoir l'ensemble de l'industrie humaine, d'après la théorie émanée de la religion, et sous l'impulsion synthétique du sacerdoce. La fonction principale de chaque banquier consiste alors à commanditer avec sagesse les entreprises qui méritent assistance, en secondant l'extinction des branches vicieuses. Outre les fonds résultés de son commerce des valeurs, il disposera des capitaux que les patriciens retirés, et peut-être les épargnes plébéiennes, associeront spontanément à ses opérations financières, afin d'éviter une sollicitude insuffisante et perturbatrice. Je regarde comme un heureux augure pour le prochain avénement du positivisme que mes premiers aperçus sur un tel office en aient

déjà fait dignement concevoir l'ensemble par un jeune banquier, dont l'adhésion à la vraie religion est aussi sage que dévouée.

Il faut maintenant achever de caractériser l'existence civique en systématisant le complément nécessaire, à la fois moral et politique, qu'elle doit continuellement recevoir du prolétariat, seul garant décisif de sa consistance et de sa dignité.

Tant que la constitution sociocratique du salaire reste pleinement respectée, les travailleurs, abrités contre leurs dangers matériels, se trouvent mieux appelés que leurs chefs temporels, et même spirituels, à développer la principale destination de l'éducation universelle. C'est dans un tel milieu que l'homme peut le plus s'occuper de son perfectionnement et de son bonheur, d'après un sage exercice de toutes les facultés qui méritent d'être cultivées, en liant l'existence domestique à la vie civique, par l'activité la plus conforme à notre nature. La subordination de l'égoïsme à l'altruisme s'y trouvera mieux instituée que partout ailleurs, puisque la situation y seconde davantage la compression de l'un et l'essor de l'autre. Une heureuse médiocrité doit y rendre facile la discipline de l'instinct nutritif, et la plénitude du bonheur domestique y surmonte aisément l'instinct sexuel. Mais la sagesse populaire a surtout besoin de contenir l'orgueil et la vanité, qui, ne pouvant là trouver exceptionnellement une destination sociale, y tendent ordinairement à troubler l'existence privée et publique. En les traitant comme des infirmités universelles, le prolétaire s'efforcera toujours de les réduire au mode et degré propres à susciter une émulation salutaire envers l'accomplissement habituel de ses fonctions spéciales et générales. Quand une vocation réelle le fait aspirer au gouvernement théorique ou pratique, il sent que la condensation nécessaire d'un tel office en écarte la plupart de ceux qui pourraient y prétendre; il s'attache à développer assez sa propre valeur pour mériter la seule récompense accessible à tous.

Sans être, comme ses chefs, absorbé par ses fonctions spéciales, le prolétaire doit, autant qu'eux, ériger leur digne exercice en premier devoir du vrai citoyen. Pour en sentir la noblesse, il lui suffit de reconnaître que leur suspension concertée entraverait bientôt toute l'économie sociale. Mais, quoique cette inertie collective doive toujours rester facultative, afin de faire mieux respecter le libre concours, le prolétariat réservera ce redoutable pouvoir comme une ressource extrême contre les violations graves et prolongées de l'ordre sociocratique. Une telle perspective est surtout destinée à détourner du recours à la violence, toujours incompatible avec l'existence industrielle, et pourtant toujours imminent, vu la tendance du peuple à surmonter les difficultés sociales en abusant de la puissance du nombre. D'après l'ensemble de l'éducation et du régime, le pouvoir spécial du prolétariat sera partout senti sans qu'il ait jamais besoin de l'exercer. Outre les remontrances systématiques du sacerdoce, les patriciens doivent spontanément reconnaître qu'ils ne sont pas les reproducteurs directs du trésor matériel, et que, malgré leurs capitaux de tous genres, leur puissance avorterait si les plébéiens n'utilisaient point ces instruments. Loin de développer l'orgueil populaire, cette conviction comporte habituellement une réaction sympathique, en faisant mieux sentir aux prolétaires leurs services continus envers l'ensemble de notre postérité, seul but normal de leurs travaux quelconques.

Quoique le prolétariat doive toujours surmonter sa tendance spontanée à négliger ses fonctions spéciales en vue de son office général, c'est pourtant celui-ci qui détermine son caractère social, par le contraste de l'homogénéité plébéienne avec la diversité patricienne. La sollicitude continue de chaque citoyen

envers l'économie totale ne peut assez surgir que quand l'attribution partielle ne détermine point une préoccupation habituelle, et suscite seulement une facile responsabilité. Même chez le sacerdoce, où les deux fonctions coïncident, la généralité prend un caractère spécial, qui tend à troubler le contrôle universel en y faisant attacher trop d'importance à la systématisation abstraite. Ce complément normal appartient donc au prolétariat, dégagé de toute prévention, et naturellement entraîné vers un office sans responsabilité, que facilite la restriction territoriale des sociocraties. En y recevant avec respect les avis du sacerdoce, les plébéiens doivent l'exercer avec une pleine indépendance, afin de pouvoir, au besoin, le diriger autant contre les usurpations théoriques que contre les abus pratiques, sous la constante invocation de la foi commune.

Les salons populaires deviennent donc les principaux laboratoires de l'opinion universelle, non-seulement en vertu de leur nombre, mais surtout comme mieux aptes à contrôler une autorité qui n'émane pas du peuple, et dont pourtant le vicieux exercice retombe essentiellement sur lui. Pour un tel office, l'homogénéité du prolétariat constitue une condition fondamentale, préparée par la dissolution spontanée des associations professionnelles, qui ne convinrent qu'au moyen âge. Néanmoins, cette uniformité laissera partout surgir des travailleurs spécialement liés à tous les autres, comme les banquiers aux entrepreneurs.

Depuis l'entière abolition de l'esclavage, l'emploi des machines a graduellement permis de puiser au dehors les forces matérielles que l'homme cessait de fournir. Ce complément général de la constitution industrielle s'est partout développé pendant la dernière phase de la révolution occidentale, avec l'institution des banquiers, avant laquelle les entreprises ne pouvaient acquérir un essor vaste et continu. Systématisées

dans l'état normal, les machines y remplissent, envers les arts, un office équivalent à celui des méthodes pour les sciences; sans rien produire directement, les unes deviennent, comme les autres, les principaux moyens de production. Partout appliquées, leur construction suscite une industrie spéciale, naturellement liée à toutes les branches, non-seulement de la fabrication, mais aussi du commerce, et même de l'agriculture. Quoique la banque soit seule exceptée de leur compétence, une commune généralité doit habituellement lier les directeurs suprêmes et les suprêmes opérateurs, quand les mœurs normales auront assez surmonté l'orgueil patricien et la fierté plébéienne.

Voilà comment l'homogénéité, sur laquelle repose la convergence sociale du prolétariat, se trouve spontanément préservée d'une divagation dissolvante par l'ascendant fraternel des travailleurs les plus éminents et les moins spéciaux. Mais cette subordination volontaire, seule hiérarchie qui convienne au milieu populaire, doit être complétée, à l'autre extrémité, par la digne incorporation d'une classe exceptionnelle, envers laquelle les mœurs occidentales restent insuffisantes, surtout chez les nations protestantes.

En proclamant la gratuité du travail, afin d'instituer l'existence sociocratique des prolétaires, la religion positive ne saurait oublier ceux qui, malgré l'éducation universelle, se trouvent momentanément, ou même toujours, incapables de remplir leurs devoirs spéciaux. Que cette impuissance émane de leur propre imperfection, physique, intellectuelle, morale, ou des vices de l'organisme collectif, le Grand-Être exige qu'on nourrisse et qu'on utilise ses enfants exceptionnels, sans pourtant les assimiler aux serviteurs normaux. Le patriciat, et même le sacerdoce, peuvent toujours fournir, comme le prolétariat, des recrues spontanées à la communauté supplémentaire qui

recueille toutes les existences avortées par accident ou défectuosité. Sans que leur entretien puisse échoir, faute de coopération matérielle, à des sollicitudes spéciales, il doit partout reposer sur l'extension volontaire d'une digne fraternité. C'est principalement aux prolétaires qu'appartient un tel protectorat, soit parce qu'ils sont mieux touchés d'une situation moins éloignée de la leur, soit surtout comme appréciant davantage l'efficacité sociale que comporte la classe la plus disponible.

Tous ceux qu'on flétrit, pendant l'anarchie moderne, sous le nom de mendiants peuvent devenir, chez les pauvres, aussi précieux que ceux qu'on qualifie d'oisifs parmi les riches. Les uns ou les autres ne méritent le titre de parasites que quand ils ne savent point utiliser assez leur disponibilité caractéristique. De ces deux modes opposés de l'existence indéterminée, peut également surgir un concours permanent au bien public, en perfectionnant la chevalerie patricienne ou le contrôle plébéien. Il faudrait attacher une importance dégradante à la reproduction matérielle pour croire que l'impuissance d'y participer mérite le mépris ou l'oppression. Sans un tel concours, le citoyen le plus indéterminé peut rendre habituellement de grands services, et même obtenir la glorification subjective, s'il développe dignement l'aptitude sociale qui doit compenser son insuffisance industrielle.

Ainsi surgissent, aux deux extrémités de l'organisme prolétaire, deux appendices naturels, l'un normal, l'autre exceptionnel, respectivement propres à condenser et compléter son contrôle universel. Également disposés à fraterniser avec tous les plébéiens, et diversement poussés aux déplacements habituels, ils seront spontanément conduits à se lier spécialement, pour mieux développer l'action sociale du prolétariat, quand les mœurs normales auront assez prévalu. La généralité de vues et la générosité de sentiments constituant, dans la religion

positive, les meilleurs titres à l'estime personnelle, les plus actifs et les plus passifs des plébéiens peuvent dignement fraterniser, malgré la discordance de leurs caractères.

Pour avoir assez institué le régime humain, il me reste à passer des relations civiques aux rapports universels, afin d'apprécier comment les cinq cents sociocraties partielles du globe régénéré composent la république universelle, d'après un concours toujours libre. Mais, quoique cette convergence, à la fois spontanée et systématique, devienne le meilleur résultat de la religion, et constitue, mieux qu'au moyen âge, la principale attribution du sacerdoce, son explication ne présente maintenant aucune difficulté grave. Car une telle concordance repose directement sur la commune prépondérance de l'esprit relatif et de l'activité pacifique, double base de la synthèse altruiste, seule susceptible d'universalité. Je dois seulement caractériser la coopération continue que le patriciat et le prolétariat y fournissent naturellement au sacerdoce, partout assisté des femmes et des vieillards. Quoique l'ensemble de la famille humaine n'exige et ne comporte qu'un gouvernement spirituel, sans aucun mélange d'empire temporel, son unité sympathique serait impossible si les influences pratiques n'y secondaient pas les impulsions théoriques.

Fondée sur la communauté d'éducation, de mœurs, et même de langage, la libre concordance des sociocraties terrestres suscite pourtant un office habituel, où le sacerdoce, assisté de toutes les classes, prévient ou résout les conflits, et prépare ou seconde les coopérations. Malgré l'unanime prépondérance de l'activité pacifique et l'entière élimination de la guerre, l'égoïsme collectif tendra toujours à se reproduire, en substituant, au dehors, le monopole à la conquête, comme en instituant, au dedans, le despotisme de la richesse ou du nombre. Le sacerdoce a donc besoin de faire souvent sentir, aux nations

autant qu'aux classes, que l'ascendant, partout invoqué, de la sociabilité sur la personnalité ne saurait être durable si la sympathie ne devient point universelle. Il faudra proclamer la subordination continue de la Patrie à l'Humanité comme aussi nécessaire que celle de la Famille à la Patrie. Cette conviction se trouvera secondée par la restriction territoriale, qui préservera chaque sociocratie d'une vaine tendance à subsister par sa seule industrie en s'affranchissant de toute dépendance extérieure.

Néanmoins, la discipline intellectuelle et morale ne suffirait point envers les conflits industriels sans l'assistance spontanée du suprême patriciat et de l'ensemble du prolétariat. Mais ce double complément pourra communément surmonter les inspirations perturbatrices d'une activité déréglée ou d'un patriotisme vicieux. Car les dispositions au monopole sont essentiellement propres aux entrepreneurs directs, commerciaux, manufacturiers, et même agricoles. Les banquiers s'en trouvent ordinairement préservés par l'étendue de leurs opérations, et le prolétariat d'après son universelle homogénéité. Je dois même signaler, au sein du peuple, la classe des mécaniciens comme spécialement disposée à faire autant prévaloir le principe social au dehors qu'au dedans, en vertu de ses relations normales avec tous les industriels.

Les quatorze mille banquiers qui présideront à l'exploitation de la planète humaine, et les millions de prolétaires avec lesquels ils seront habituellement liés, permettront au pontife de maintenir, par ses cent quarante mille organes, la concorde terrestre. Consacrant le patriotisme, comme un intermédiaire nécessaire entre l'affection domestique et l'amour universel, la religion positive le transforme en une disposition continue à perfectionner la cité. Renonçant autant au monopole qu'à la conquête, le vrai citoyen aimera sa patrie

aussi purement que sa dame, en s'efforçant de la mieux adapter au service de l'Humanité, sans se dissimuler ses imperfections.

Outre la consolidation de la paix, le gouvernement spirituel de la république universelle doit, avec les mêmes auxiliaires, systématiser le concours. Par son influence continue sur les cinq cents dictatures terrestres, le sacerdoce peut seul établir et maintenir l'uniformité de législation, surtout envers le mariage et l'hérédité, pour compléter la similitude morale et faciliter la convergence pratique. De la même source doit aussi résulter l'universelle adoption d'un système convenable de poids et mesures, appendice naturel de l'éducation positive.

Envisagée dynamiquement, la réaction pratique de l'Église sur la Cité devra perfectionner l'harmonie industrielle en dirigeant l'activité locale vers sa meilleure application. L'essor continu de la sociocratie générale déterminera bientôt la véritable aptitude de chaque pays envers les branches spéciales de l'agriculture ou de la fabrication. Alors les banquiers, systématiquement éclairés par le sacerdoce, et spontanément assistés des mécaniciens, pourront dignement conduire l'ensemble de la reproduction, en évitant les efforts vicieux et les doubles emplois, pour faire partout prévaloir l'office convenable.

Je dois maintenant compléter la systématisation pratique en instituant les plus vastes relations, où l'espèce humaine se lie collectivement à toutes les races disciplinables, pour perfectionner, autant que possible, l'ordre universel.

Spontanément ébauchée par le fétichisme, la ligue continue de la volonté contre la nécessité devient, sous le positivisme, le principal domaine de la vraie politique, quand l'harmonie directrice se trouve assez établie. Un être extérieur qui conduirait l'ensemble des affaires terrestres y prendrait la marche que la providence intérieure a naturellement suivie, en perfec-

tionnant d'abord l'espèce la plus éminente et la plus modifiable. Ce perfectionnement fondamental est aujourd'hui résumé d'après l'irrévocable prépondérance de l'esprit relatif et de l'activité pacifique sur le théologisme et la guerre. Ainsi constitué, le Grand-Être doit inaugurer sa maturité par l'amélioration graduelle des libres auxiliaires qu'institua son enfance. Quoiqu'une insurmontable fatalité ne lui permette point d'étendre partout ses sympathies protectrices, il reconnaît, du moins, que ses ennemis sont aussi ceux de ses alliés, dont il garantit l'existence en détruisant les rivaux de sa suprématie.

Parmi les races disciplinées, il faut distinguer les laboratoires nutritifs et les auxiliaires actifs. Les premiers se trouvent, depuis longtemps, devenus des créations de la providence humaine, sans laquelle tous les ruminants auraient déjà disparu sous la dent des carnassiers. Mais ce titre nous oblige à mieux subir la loi nécessaire de l'alimentation animale, en protégeant ses victimes autant que le permettent nos besoins. Jusqu'au fatal moment, une active sympathie doit s'efforcer, en améliorant leur situation matérielle et morale, de leur faire oublier la sinistre perspective annoncée par leurs prédécesseurs. A l'heure suprême, les fonctionnaires dignement investis du terrible office l'accompliront avec le recueillement qu'il exige, en perfectionnant les moyens de destruction afin de diminuer les souffrances. Quoique l'éducation encyclopédique dispose cette classe à saisir une telle occasion pour instituer des expériences que les mœurs positives doivent interdire en tout autre cas, elle n'oubliera pas d'étendre aux innocents les ménagements justement usités envers les coupables.

Relativement à nos auxiliaires, la sympathie humaine peut et doit suivre un meilleur cours, en perfectionnant, non-seulement leur situation, mais surtout leur nature, physique, intellectuelle, et morale, d'après le développement habituel de la

vraie fraternité. Ceux qui sont herbivores se trouveront graduellement élevés, par le Grand-Être, à la dignité de carnivores, pour devenir à la fois plus actifs, plus intelligents, et même plus dévoués, en s'assimilant davantage aux serviteurs directs de l'Humanité. Quant à ceux qui déjà se rapprochent mieux de notre nature, tant cérébrale que corporelle, il appartient à notre maturité de systématiser et développer l'association morale, et souvent politique, spontanément instituée par les dignes sympathies de notre enfance.

L'économie positive doit toujours consister à charger un agent quelconque de toutes les attributions qu'il comporte, sans y jamais appliquer des forces susceptibles d'une meilleure destination. Suivant ce principe, l'industrie occidentale a déjà fait réputer barbare l'emploi de l'homme comme poids ou moteur, en transportant hors de nous les services matériels, non-seulement statiques, mais aussi dynamiques, d'après une sage institution des machines. Dès lors la dignité personnelle et l'activité sociale se sont simultanément améliorées, en utilisant la valeur mentale et morale, auparavant perdue pour l'espèce et douloureuse à l'individu, que présentent toujours les moindres enfants du Grand-Être. Mais ce progrès reste souvent imparfait, en se bornant à substituer les animaux à l'homme, sans utiliser assez les forces inorganiques. Un essor plus complet et mieux dirigé de la mécanique industrielle doit à la fois respecter nos auxiliaires volontaires et développer nos agents aveugles, dont la puissance matérielle devrait nous suffire, si, par exemple, nous savions mieux appliquer l'immense pouvoir de la marée. Toute automatique destination doit être autant abandonnée quant aux animaux qu'envers l'homme, comme aussi contraire à l'économie qu'à la moralité. Quand nous saurons assez utiliser le cœur et l'esprit de nos alliés pour leur confier la principale surveillance des forces matérielles, nous pourrons

mieux employer les hommes devenus disponibles, et développer davantage la fraternité terrestre.

Toutes les classes de l'humanité régénérée doivent spontanément concourir à ce double perfectionnement, par une influence continue, à la fois intellectuelle et morale. Mais il concerne spécialement le sacerdoce et le prolétariat, sous la commune inspiration du sexe aimant. Outre l'influence théorique de l'éducation positive pour relever les animaux de la flétrissure théologique, le clergé sociocratique, en reprenant les attributions médicales, ne devra jamais négliger de les mieux étendre aux autres espèces que ne put le faire la théocratie. D'après un tel exemple, les prolétaires, administrateurs directs de l'alliance animale, feront partout prévaloir de dignes sympathies envers nos frères inférieurs, sans avoir même besoin de reconnaître leurs services, ni d'apprécier la connexité des mœurs. Les deux classes extrêmes de la sociocratie s'accorderont à perfectionner, par la théorie et la pratique, l'âme et le corps des races déjà disciplinées, comme à développer une association qui n'a pu faire aucun pas depuis le fétichisme.

Afin que l'unité sympathique devienne aussi complète que possible, il faut savoir l'étendre jusqu'au domaine inorganique, envers lequel nous devons toujours subordonner la destruction à la construction, en n'oubliant jamais que, même là, tout caprice est immoral.

Une connaissance familière de la nature humaine fera partout sentir que le mépris et l'oppression peuvent constamment s'étendre de la matière au corps et finalement à l'âme. Habitués à respecter les produits, les vrais sociocrates sauront aussi vénérer les matériaux, en développant les réactions morales que comporte l'irrévocable absorption de la fétichité par la positivité, surtout d'après l'institution des milieux subjectifs. L'ordre extérieur rappelle toujours l'Humanité, qui, seule capable de le connaître et de le perfectionner, le consacre en le résumant. Nous devons assez améliorer le régime terrestre pour faire dignement regretter que l'économie céleste se trouve entièrement soustraite à notre providence, qui l'utilise sans la rectifier. Mais, en réalisant tous les perfectionnements qui nous sont permis, nous n'oublions jamais que leur accomplissement repose sur notre soumission à l'ordre universel, dont les lois quelconques méritent notre gratitude comme fournissant les bases de notre conduite. Pendant que la foi nous dévoile notre dépendance envers l'ensemble des êtres connus, l'amour nous fait sentir notre dignité d'après la destination de notre activité pour modifier la hiérarchie relative, au commun avantage de ses divers éléments. Toute la sagesse humaine, à la fois théorique et pratique, se condense dans cette loi fondamentale : l'ordre le plus noble perfectionne le plus grossier en s'y subordonnant.

De l'ensemble de ce chapitre surgit la vérification décisive de son annonce initiale sur l'aptitude du régime à concilier pleinement la sympathie et la synthèse, respectivement instituées par le culte et le dogme. L'unité sympathique a subi sa principale épreuve en disciplinant la vie pratique après avoir systématisé l'existence théorique. Dirigée par l'amour et réglée d'après la foi, l'activité consolide leur concours en développant l'industrie collective, devenue la base matérielle du perfectionnement humain, physique, intellectuel, et moral.

Ce chapitre ayant complété l'institution directe de la religion positive, le suivant doit systématiser son avénement universel.

CHAPITRE CINQUIÈME.

APPRÉCIATION SYSTÉMATIQUE DU PRÉSENT, D'APRÈS LA COMBINAISON DE L'AVENIR AVEC LE PASSÉ; D'OÙ TABLEAU GÉNÉRAL DE LA TRANSITION EXTRÊME.

On peut regarder ce volume final comme le développement systématique de la formule fondamentale qui caractérise la religion positive. Le premier chapitre en a directement établi l'ensemble, et les trois suivants en ont respectivement institué les trois éléments nécessaires. Son avénement décisif devient l'objet spécial de ce dernier chapitre, où la religion se lie immédiatement à la politique.

La révolution occidentale étant plus intellectuelle que sociale, elle doit spontanément commencer à se terminer aussitôt que la doctrine régénératrice a suffisamment constaté son aptitude universelle, en embrassant, pour la première fois, l'ensemble des affaires humaines. Or, cette condition se trouve maintenant remplie d'après la systématisation que je viens d'achever, et spécialement par le chapitre précédent, qui condense l'amour et la foi dans l'activité. Mais, pour manifester sa compétence et compléter son office, la religion qui déduit l'avenir du passé doit

régler le présent, afin de le mettre en harmonie avec sa source et sa destination, également méconnues partout.

C'est en surmontant ainsi l'anarchie moderne que le positivisme peut à la fois subir une épreuve décisive et conquérir un irrévocable assentiment. Il doit prévaloir en faisant surgir la discipline universelle au milieu de la situation la plus discordante, qui menace l'association humaine d'une entière dissolution. La religion susceptible d'une telle efficacité se trouvera dès lors appelée à régler un avenir où la systématisation ne pourra jamais offrir autant de difficulté. Pleinement réelle et directement sociale, la foi positive doit immédiatement s'appliquer au gouvernement; tandis que la doctrine catholique, en tant qu'égoïste et chimérique, n'y put convenir qu'après avoir individuellement prévalu. Succédant à cinq siècles d'une décomposition croissante, la religion de l'Humanité se trouvera partout invoquée au secours de l'ordre et du progrès aussitôt qu'elle sera suffisamment connue. Quoique destinée à régénérer l'ensemble de notre existence, elle doit d'abord s'appliquer à la vie publique, siége du principal désordre. Elle inaugurera la morale universelle en réglant la conduite des peuples avant celle des familles et des individus, mais en faisant toujours ressortir la connexité fondamentale des trois parties du régime positif.

Pour instituer la transition finale, il faut d'abord apprécier la situation correspondante, en combinant la connaissance de l'évolution préparatoire avec la détermination, désormais suffisante, de l'état normal. Quoique ce préambule concerne l'ensemble de la population humaine, il doit surtout se rapporter à l'Occident, où s'élabore graduellement, depuis trente siècles, la régénération universelle.

Toutes les phases successives de notre initiation co-existent dans l'état présent de notre espèce, mais en y manifestant une commune tendance vers l'issue qui peut immédiatement s'adap-

ter à chacune d'elles, comme réalisant des aspirations unanimes et continues. Après avoir institué la famille, le fétichisme, quand il aboutit à l'astrolâtrie, entreprit de fonder l'association universelle sur une existence homogène réglée par une foi concordante. La théocratie développa cette tentative en utilisant les seules croyances qui pussent d'abord établir une suffisante subordination. Quoique le polythéisme militaire semblât détourner de ce but, il y tendit en poursuivant la conquête générale, où le peuple prépondérant devint le noyau définitif de l'union totale. Cette convergence fut directement manifestée dans le monothéisme, surtout défensif, aspirant ouvertement à constituer l'universalité. Malgré l'avortement d'un tel effort, toutes les populations ont continué de souhaiter et d'espérer l'association universelle. Son avénement intellectuel et social est devenu le résultat général de la révolution qui, d'après l'épuisement du régime préliminaire, fait simultanément prévaloir la foi démontrable et l'activité pacifique.

Envers cette commune issue des aspirations partout surgies pendant l'initiation humaine, il faut distinguer, dans notre espèce, deux parties inégales, suivant que l'association universelle s'y trouve attendue ou poursuivie. D'après l'ensemble du passé, la plupart des populations, sans cesser de tendre, par le cœur et l'esprit, vers la formation de la grande famille, ont successivement abandonné l'espoir d'en devenir le centre. Toutes les dispositions fondées sur les divers modes propres à la synthèse absolue se sont mutuellement neutralisées, de manière à concentrer l'élaboration directe de la commune solution dans le berceau de la religion relative.

Depuis l'essor général du théologisme, le fétichisme a renoncé partout aux espérances d'universalité qui caractérisèrent sa terminaison astrolâtrique. Mais les grandes théocraties, qui reprirent systématiquement le même dessein, ont, à leur tour,

perdu l'initiative, d'après le développement de l'activité militaire. Ainsi, les deux modes principaux de la religion provisoire sont devenus essentiellement passifs, et depuis longtemps attendent la régénération universelle sans espoir de la diriger. La présidence humaine fut irrévocablement conférée à l'Occident, sous l'impulsion successive de la conquête romaine et du monothéisme défensif. Or, le catholicisme et l'islamisme ayant réciproquement annulé leurs équivalentes prétentions à l'universalité, ce foyer spécial ne put élaborer la solution générale qu'en préparant la religion relative, destinée à remplacer simultanément toutes les synthèses absolues. Pendant qu'il accomplissait le préambule, théorique et pratique, d'une telle construction, il en facilitait l'ascendant par son affranchissement nécessaire des croyances qui devaient détourner les diverses populations de se rallier au centre occidental. Un tacite assentiment, où l'islamisme participe autant que la théocratie et le fétichisme, réserve à l'Occident émancipé l'élaboration directe d'une régénération également attendue partout.

Ni les conflits mutuels des occidentaux depuis la fin du moyen âge, ni le commun abus de leur prépondérance extérieure, n'ont pu détruire cette convergence spontanée, où commence l'union finale. Ce concours sans exemple résulte partout d'un irrévocable épuisement du régime préliminaire, conjointement avec un insuffisant essor des germes de rénovation. L'Occident ne doit un tel privilége qu'à sa triple transition, d'abord spéculative, puis active, enfin affective, qui, développée depuis trente siècles, aboutit, pendant les cinq derniers, à l'élaboration, positive et négative, de la solution universelle, impossible partout ailleurs.

Quand cette mission sera sentie aussi dignement au dedans qu'au dehors, elle disposera les occidentaux à faire graduellement prévaloir les mœurs et les opinions qu'exige la présidence

humaine. Mais une telle conviction ne peut résulter que de l'essor décisif de la doctrine régénératrice, qui trouvera ses principaux obstacles dans le milieu rénovateur, où les habitudes révolutionnaires altèrent maintenant une destination qu'elles secondèrent longtemps. Par une fatalité que mon troisième volume a suffisamment expliquée, la transition occidentale fut de plus en plus anarchique, même avant d'avoir entièrement perdu le caractère organique. L'ordre ne put être jusqu'ici complet que sous le régime théocratique, où bientôt il devint hostile au progrès. D'après cette opposition, le perfectionnement n'a prévalu qu'en développant, avec une construction partielle, une insurrection générale contre le système initial que l'état positif doit seul remplacer. Ce caractère anarchique s'est aggravé de plus en plus, à mesure que l'essor des forces humaines a manifesté l'incompétence de la synthèse absolue pour les régler sans les opprimer. Bornée longtemps à l'altération croissante de la continuité, la disposition révolutionnaire des occidentaux s'est étendue jusqu'à la solidarité, depuis la rupture du lien catholique et de la hiérarchie féodale.

Une telle tendance dut seconder la transition nécessaire entre la théocratie et la sociocratie, tant que l'élaboration régénératrice se réduisit à préparer les matériaux, parce qu'on ne pouvait alors construire sans détruire. Mais, quand la réorganisation directe est devenue urgente d'après l'accomplissement de la démolition, les habitudes révolutionnaires se sont tournées contre leur destination, en s'opposant à toute synthèse. Voilà comment les dispositions des peuples actifs ne se trouvent point au niveau de celles des populations passives, qui partout attendent, avec confiance et résignation, la construction universelle, tandis que les autres répugnent aux conditions qu'elle exige.

Ainsi, le principal effort de la religion positive consiste à régénérer le noyau qui l'a préparée, et d'après lequel son extension totale s'accomplira sans obstacles. Longtemps destinée à fournir partout des chefs avant d'avoir assez transformé les masses, elle doit d'abord remplir cet office envers le milieu qui la fit surgir, et dont l'anarchie croissante ne comporte plus d'autre discipline. Faute d'un tel guide, les sollicitudes, justement éveillées par l'essor continu des tendances subversives, se trouvent provisoirement forcées de se rallier à des doctrines rétrogrades qui compromettent radicalement leur efficacité morale et même politique. Mais l'avénement du positivisme, accompli dans ce traité, permet aux conservateurs de l'ordre de devenir les directeurs du progrès, qui désormais consiste surtout à discipliner l'ensemble des forces humaines. Toutes les médiocrités que l'anarchie fait fleurir vont ainsi retomber dans leur subalternité normale, et le gouvernement de l'Occident se trouvera bientôt concentré chez ceux qui sauront toujours concilier le perfectionnement avec la conservation.

Vu la nature de la maladie occidentale, il fallait instituer son traitement en concevant d'abord l'ensemble des affaires humaines, afin de fonder la seule autorité capable de conduire le présent au nom du passé pour l'avenir. Quelque déréglées que soient aujourd'hui les âmes, elles rentreront avec joie sous le joug des antécédents aussitôt qu'il leur ouvrira la perspective des conséquents. Rassurées sur le progrès, elles seconderont la construction de l'ordre, en repoussant autant l'anarchie que la rétrogradation. Les révolutionnaires vraiment incurables s'éteindront obscurément, comme plus arriérés que perturbateurs, quand la puissance conservatrice se trouvera munie d'une digne doctrine. Malgré le crédit, moins réel qu'apparent, que l'empirisme populaire continue de leur accorder, l'impossibilité de se rallier entre eux, sauf pour des épisodes négatifs de plus en

plus rares, les rend incapables de résister aux impulsions organiques, quelque concentrées qu'elles soient.

Résultées de l'épuisement radical du négativisme, et résumées par l'irrévocable avénement de la dictature chez le peuple central, ces dispositions permettent à la religion positive d'instituer la transition qui doit directement terminer la révolution occidentale. La tranquillité matérielle fait mieux ressortir le désordre spirituel, parce qu'elle reste partout dépourvue de sécurité. Quoique la rétrogradation et l'anarchie soient également discréditées, leur incohérent mélange continue, faute d'une doctrine organique, à fournir la base de l'opinion publique, et même les formules officielles.

Pour apprécier convenablement la nature et l'étendue de la maladie occidentale, il faut directement considérer le principe révolutionnaire, consistant à ne reconnaître d'autre autorité spirituelle que la raison individuelle, surtout envers les questions essentielles. Cette anarchique disposition est devenue tellement commune à tous les occidentaux, qu'elle domine même chez ceux qui tentent de rétablir la discipline dont l'épuisement l'a suscitée. On proclame les conditions de compétence qu'exigent les moindres décisions de philosophie naturelle, sans reconnaître aucune obligation envers le domaine moral et social.

Cette insurrection mentale de l'individu contre l'espèce offre d'autant plus de gravité, que, résultat inévitable de l'impuissance des anciens dogmes, elle fut d'abord indispensable à l'élaboration des nouveaux. Si Descartes et les penseurs dignes de l'imiter n'avaient pas systématiquement écarté l'ensemble des autorités antérieures, la régénération finale serait restée impossible. Mais un tel affranchissement, nécessaire pour instituer des convictions nouvelles, est devenu purement anarchique chez les esprits incapables de sortir spontanément du doute. Ils ne peuvent dès lors éviter les aberrations que d'après une indifférence moralement funeste envers des opinions liées à toute l'existence humaine. Quand le besoin d'agir les pousse à déléguer leurs décisions, le défaut de principes les conduit ordinairement à mal placer leur confiance, qui n'aboutit qu'à rendre leurs égarements plus graves.

D'abord restreinte au domaine supérieur, où l'ancienne discipline était plus oppressive, une telle anarchie ne saurait persister sans s'étendre aux notions inférieures, de manière à compromettre l'ensemble de nos acquisitions théoriques. Il serait étrange que des esprits disposés à prendre leurs inspirations pour l'unique base de leurs convictions morales et politiques restassent indéfiniment soumis à l'autorité scientifique envers des questions moins importantes et moins difficiles. Une saine appréciation de l'avénement occidental des découvertes modernes indique leur adoption universelle comme due surtout aux habitudes résultées de l'ancienne discipline, malgré la décadence de ses fondements intellectuels. Si, par une hypothèse d'ailleurs contradictoire, on supposait la proclamation du mouvement de la terre retardée jusqu'au plein essor des mœurs révolutionnaires, elles lui présenteraient des obstacles insurmontables, en y dispersant l'opinion sur une foule d'amendements incompatibles. Le facile succès qu'obtiennent souvent les illusions ou les jongleries les plus grossières, et la révolte qui déjà menace jusqu'au domaine mathématique, constituent partout deux témoignages opposés, mais convergents, de l'urgence et de la difficulté d'une vraie discipline. Même dans le milieu scientifique, où la compétence et l'autorité ne sont pas entièrement méconnues, l'impuissance des jugements, d'après la dispersion des pensées, développe une équivalente anarchie, qui s'y manifeste surtout par le triomphe habituel des médiocrités. Cette absence de direction et de discipline s'étend jusqu'à la culture esthétique, qui, malgré son caractère spontanément syn-

thétique, laisse partout prévaloir une spécialisation dégradante, en sacrifiant le fond à la forme.

Une doctrine universelle peut seule dégager la raison occidentale d'une situation aussi contradictoire, où la démolition générale devient de plus en plus incompatible avec les constructions partielles. Il faut que l'autorité reconnue envers les théories inférieures soit convenablement étendue jusqu'au domaine supérieur, sans quoi le désordre qui décompose celui-ci se répandra sur les moindres notions. Mais, en examinant une telle régénération, on sent qu'elle doit être, sous peine d'avortement, autant morale qu'intellectuelle.

Quand la foi démontrable aura partout remplacé des croyances invérifiables, le sentiment ne cessera point de compléter la raison envers la plupart des opinions admissibles, dont les preuves spéciales resteraient souvent insuffisantes, si la confiance n'y suppléait. J'ai représenté l'institution d'une telle discipline comme le principal résultat de l'éducation encyclopédique, qui dispose à développer les conséquences au lieu de discuter les principes. Convenables envers l'état normal, même chez les théoriciens, ces habitudes ont plus de prix pour la transition destinée à le préparer. On doit juger entièrement chimérique l'espoir que suscite une rationnalité vicieuse, aspirant à la convergence sous la seule impulsion de l'esprit, sans aucune participation du cœur. Même chez ceux qui peuvent vraiment apprécier les démonstrations, les moindres dissidences suffisent pour neutraliser les principales concordances, quand la vénération ne vient pas surmonter l'insubordination. Il faut donc regarder toute synthèse partielle comme tellement impossible, que le positivisme aurait fourni seulement un vain aliment à l'exercice mental, s'il était resté toujours à l'état philosophique sans atteindre la plénitude religieuse. La principale gravité de l'anarchie moderne consiste en ce que, malgré son caractère essentiellement intellectuel, elle a fini par altérer les sentiments.

Seuls soutiens de l'ordre actuel, leur insuffisance est surtout sensible envers la vénération, même dans la vie privée, où l'attachement laisse souvent apercevoir le défaut de subordination. La concorde domestique se trouve d'ailleurs compromise par les dissentiments intellectuels et l'irruption de l'individualisme. Mais la principale altération concerne la morale publique, où la solidarité n'est sentie qu'envers les rapports les plus grossiers, tandis que la continuité reste partout méconnue. Rétrogrades ou révolutionnaires, tous les occidentaux s'accordent autant à dédaigner le passé qu'à négliger l'avenir, pour fonder la discipline pratique sur le seul antagonisme des intérêts matériels. Envers le principal lien de l'Humanité, le catholicisme est aussi blâmable que le protestantisme ou le déisme, puisqu'il rompit le premier la chaîne des temps en maudissant ses vrais ancêtres. Ayant surgi par une renonciation nécessaire, la foi monothéique n'a pu sans inconséquence tenter, à son tour, d'arrêter l'émancipation au nom de l'antériorité. C'est seulement au positivisme qu'il appartient d'invoquer l'ensemble des antécédents humains, parce que sa synthèse relative lui permet de les consacrer tous, comme autant d'affluents spontanés vers l'unité qu'il systématise.

Faire partout prévaloir les conceptions générales sur les notions spéciales et subordonner les instincts personnels aux sentiments sociaux, tels sont les deux offices, profondément connexes, que doit aujourd'hui remplir la vraie religion. Sa destination est déjà la même que dans l'état normal et demande des moyens semblables, en offrant seulement une difficulté supérieure, pour instituer l'ordre qu'elle n'aura plus ensuite qu'à maintenir et développer. Hors de son sein, tout est à la fois anarchique et rétrograde, tant moralement qu'intellectuellement, et rien ne peut se régénérer que d'après son unité, né-

cessairement concentrée d'abord chez son fondateur, seul interprète de l'Humanité.

La nature et la difficulté de la transition finale étant ainsi caractérisées, il faut directement l'instituer envers l'Occident, d'où procédera son extension universelle. Mais l'opération occidentale exige une distinction essentielle, suivant qu'elle concerne le peuple central ou les autres nationalités, dont je dois d'abord déterminer l'ordre définitif de régénération, en complétant et rectifiant mes indications primitives.

Cette détermination reste, malgré la révolution moderne, essentiellement conforme à la marche de l'incorporation romaine, sauf la modification résultée du monothéisme défensif. Quand la république occidentale remplaça l'empire d'Occident, le centre politique, placé d'abord à l'extrémité, fut transporté définitivement au milieu, par la substitution graduelle de Paris à Rome, accomplie avant la fin du moyen âge. Un tel changement dut caractériser la transformation nécessaire de l'agrégation forcée en association volontaire. Mais, à cela près, les éléments du groupe conservèrent leur subordination primitive, développée par l'initiation catholico-féodale. Autour de la nationalité française, se rangèrent d'abord les deux populations méridionales, en vertu d'une civilisation plus avancée, puis les deux populations septentrionales, dont l'essor était plus tardif. Le foyer de l'occidentalité sembla se transporter successivement chez chacune de celles-ci, pendant les deux siècles qui suivirent la rupture de l'unité catholique. Néanmoins, la dernière phase de la révolution occidentale rendit spontanément au peuple central la présidence du mouvement moderne.

Momentanément altérée par suite de l'orgie militaire qui souilla la crise finale, cette subordination s'est bientôt rétablie d'après l'avénement d'une paix irrévocable, sous le commun ascendant des aspirations sociales développées depuis le moyen

âge. Nécessairement surgi chez le peuple chargé d'élaborer la solution universelle, le positivisme vient consolider son initiative, en lui permettant de remplir dignement la mission que l'ensemble du passé lui confère pour inaugurer l'avenir. C'est en systématisant sur de meilleures bases l'occidentalité spontanée du moyen âge que la nationalité française, avant de se décomposer librement, convertira son centre politique en métropole religieuse de l'humanité régénérée. La seule capitale dont la plupart des habitants soient nés ailleurs méritera la présidence universelle en dirigeant la transition finale avec la générosité de sentiments et la généralité de pensées qu'exige une telle destination. Dégagée de l'anarchie parlementaire, elle saura graduellement transformer sa prépondérance temporelle en suprématie spirituelle, à mesure que s'y développera l'ascendant décisif de la religion positive.

Tel est donc l'ordre définitif que l'ensemble du passé fixe aux cinq éléments de l'occidentalité pour l'inauguration successive de l'état normal, d'après l'élaboration française, complétée par les modifications italienne, espagnole, britannique et germanique. Envers les trois derniers cas, cet arrangement diffère de celui qu'exposa mon ouvrage fondamental, et même du changement que lui fit subir le discours préliminaire du traité que j'achève. Après avoir expliqué la principale élaboration, je ferai naturellement sentir, au moins implicitement, les motifs spéciaux de chaque rang, en appréciant les modifications correspondantes. Le lecteur qui voudrait mieux approfondir cette détermination, en y comparant mes essais successifs, doit être averti que je n'avais pas d'abord fait assez prévaloir la marche historique, fixée par le volume précédent. J'avais, d'ailleurs, attaché trop d'importance à l'essor industriel et scientifique, sans apprécier suffisamment les avantages moraux et sociaux des peuples préservés du protestantisme.

Il faut maintenant expliquer l'institution directe de la transition finale au centre de l'Occident. Je dois préalablement indiquer le mode général d'avénement des diverses modifications que la combinaison de l'avenir avec le passé va me conduire à conseiller au présent.

On peut condenser toute la théorie de la transition organique en concevant l'élaboration directe de l'ordre final comme exigeant les mêmes influences que son essor normal, mais avec une intensité supérieure et moins de régularité. C'est seulement ainsi que la loi fondamentale de la continuité se trouvera convenablement observée, de manière à convertir l'obligation d'instituer le présent en une vérification décisive de la doctrine qui déduisit l'avenir du passé. L'application de ce principe incontestable suffit déjà pour déterminer comment doivent s'introduire les mesures quelconques que cette théorie suggérera.

Quand on élabore un régime caractérisé par la combinaison continue d'une activité pacifique avec une foi démontrable, on doit d'abord renoncer à le faire jamais prévaloir autrement que d'après le libre assentiment du public et de ses chefs. Tout recours à la violence deviendrait contradictoire envers l'établissement d'une discipline où son entière élimination se trouve partout érigée en devoir fondamental. Loin de regretter que leur doctrine ne puisse point acquérir assez de popularité pour procurer une telle ressource à la transition qu'ils dirigeront, les vrais positivistes béniront une situation qui les préservera toujours de dégénérer en révolutionnaires. Sans qu'ils puissent espérer de voir déjà cesser une vaine agitation, même chez le peuple central, et surtout parmi les nations adjacentes, ils s'abstiendront scrupuleusement d'y participer, sauf par les conseils qui pourraient la prévenir, la modérer, ou l'utiliser. Outre que l'ensemble des lois statiques et dynamiques de la société ne permet de succès qu'aux innovations paisiblement introduites, la religion de l'Humanité prescrit à tous ses serviteurs de respecter et seconder ses ministres quelconques, même involontaires.

Une telle obligation convient surtout au sacerdoce positif, qui, chargé par le Grand-Être de systématiser la transition organique, doit déjà prouver son aptitude normale en consacrant des pouvoirs qu'il conseille, sans renoncer aux flétrissures exceptionnelles. Nos descendants feront habituellement remonter l'avénement de l'ordre final jusqu'à l'époque où la doctrine régénératrice acquit assez de plénitude pour comporter une application continue à la conduite publique et privée. Les prêtres de l'Humanité doivent donc se regarder comme déjà placés dans l'avenir qu'ils annoncent et préparent, en développant, envers les peuples et leurs chefs quelconques, des mœurs autant éloignées de la sédition que de la servilité.

Puisque l'interrègne religieux interdit à tous les pouvoirs un caractère vraiment normal, le positivisme doit utiliser les autorités existantes en les consacrant tant qu'elles offrent quelque aptitude sociale, malgré leur source anarchique ou rétrograde. Aucune force ne devenant efficace sans concentration et sécurité, la religion relative prouvera sa supériorité naturelle en consolidant des puissances mal établies, toujours détournées de leur mission par les soins qu'exige leur conservation. En renonçant à l'absolu, les occidentaux apprendront à respecter toutes les acquisitions, de pouvoir ou de richesse, qui restent conformes aux conditions actuelles de la sagesse humaine, quel que soit son état, exceptionnel ou régulier, dont les individus ne sont jamais responsables. Même quand cette règle se trouve violée, la religion qui partout substitue le devoir au droit s'occupe davantage d'utiliser une force quelconque que d'en réformer l'origine, afin d'éviter des débats stériles ou perturbateurs. Il faut toujours sentir que si, d'une part, aucun pouvoir

ne fructifie qu'en durant; d'un autre côté, sa perpétuité tend à l'ennoblir, en faisant prévaloir les inclinations sociales sur les impulsions personnelles sans lesquelles il n'aurait pas surgi.

Je dois spécialement appliquer ces dispositions générales au début actuel de la transition organique, réservée à la troisième génération du siècle exceptionnel, qui sera, pour le positivisme, l'équivalent de celui de Constantin et Théodose envers le catholicisme. Les deux générations précédentes furent nécessairement, l'une d'abord révolutionnaire puis rétrograde, l'autre à la fois révolutionnaire et rétrograde, c'est-à-dire parlementaire. Bien que ce dernier caractère semble encore persister, faute d'une théorie assez conforme à la pratique, il est radicalement transformé depuis l'irrévocable avénement de la dictature chez le peuple central. Sans attendre la terminaison du présent traité, j'avais publiquement conseillé cette concentration plusieurs années avant qu'elle s'accomplît. Quoique cette conception, indiquée dans mon discours préliminaire, n'ait pu nullement influer sur un tel événement, je dois la rappeler afin de constater l'aptitude naissante de la vraie philosophie à systématiser la saine politique. Cette concordance, qui n'est aucunement fortuite, sera probablement regardée, par la postérité, comme le début spontané de la transition organique, où la spiritualité dut, suivant sa nature et sa destination, devancer la temporalité. Toutes deux doivent maintenant, en vertu de cette conformité décisive, se combiner assez pour instituer directement la transition destinée à terminer la révolution commencée à la fin du moyen âge.

Dans un tel concours, il faut distinguer deux modes ou degrés successifs, l'un spontané, l'autre systématique, suivant que le sacerdoce régénérateur y conseille une dictature encore étrangère à la foi positive, ou des chefs qui l'ont adoptée. Quoique le second cas comporte une influence plus spéciale et plus

complète, c'est du premier que procéderont les mesures les plus décisives, inspirées à la pratique par la théorie sous l'impulsion croissante de la situation occidentale. Si l'intervention du pouvoir spirituel éprouve alors plus d'obstacles, elle reste à la fois plus pure, en tant que mieux dégagée des appuis temporels, et plus décisive, puisque ses conseils ne peuvent être accueillis qu'en vertu de leur pleine opportunité.

La nature absolue du catholicisme l'empêcha d'agir sur les chefs politiques avant de les avoir convertis. Mais, d'après son caractère toujours relatif, le positivisme se trouve dispensé d'un tel préambule. Concevant toutes les doctrines antérieures comme ayant convergé vers la sienne, il doit davantage développer la même disposition envers les opinions contemporaines. Aux yeux du sacerdoce de l'Humanité, tous les hommes sont, surtout aujourd'hui, des positivistes spontanés, à divers degrés d'évolution, qui n'ont jamais besoin que d'être complétés. Pour modifier la vie publique, il lui suffit que la situation ait fait surgir une volonté prépondérante et responsable.

Cette condition se trouve assez remplie, en France, depuis l'avénement de la dictature, qui dispense la doctrine organique de se soumettre à des assemblées toujours disposées à perpétuer l'état révolutionnaire, même quand elles sont rétrogrades. Les dogmes théologiques ou métaphysiques étant aujourd'hui discrédités, la suprématie temporelle ne comporte d'autre guide qu'un empirisme sceptique. Quoique le défaut de principes tende à laisser prévaloir l'égoïsme, il ne saurait neutraliser les réactions altruistes bientôt résultées de la possession d'un grand pouvoir. Une telle lacune doit même devenir pénible à ceux qui se trouvent ainsi forcés d'invoquer souvent des opinions qu'ils méprisent, et dont ils connaissent d'ailleurs la déchéance universelle. Il faut donc être peu surpris que la dictature naissante n'ait point acquis jusqu'ici le caractère con-

venable, faute d'une théorie capable de l'éclairer en la consacrant. Mais ses vices actuels ne sauraient indiquer aucune répugnance envers la doctrine qui, pure de toute ambition temporelle, vient consolider et développer un ascendant nécessaire, en quelques mains qu'il réside. Sans aucune conversion, les conseils positivistes peuvent éclairer le chef qui surmonta l'anarchie parlementaire; surtout si, suivant ma respectueuse invitation, il conforme l'attitude officielle à la situation républicaine où la France est irrévocablement placée depuis deux générations.

Il faut regarder l'aptitude à modifier la politique avant d'avoir terminé l'interrègne religieux comme l'un des meilleurs priviléges que la foi régénératrice doive retirer de sa relativité caractéristique. C'est surtout ainsi qu'elle surmontera l'empirisme d'un milieu sceptique, qui, malgré son indifférence envers l'avenir, ne saurait dédaigner les solutions que le positivisme fournit aux difficultés du présent. Plus les situations personnelles sont éminentes, plus une telle sollicitude doit y faire apprécier la seule théorie maintenant capable de guider la pratique. Sans convertir ni le public ni ses chefs, le positivisme peut donc, en vertu de sa réalité fondamentale et de sa pleine opportunité, conquérir assez d'ascendant partiel pour instituer la transition finale, à l'insu même des principaux coopérateurs d'un tel mouvement. Faute de cette aptitude, une transformation aussi complexe exigerait au delà de la génération que je persiste à croire suffisante envers son accomplissement occidental, d'après lequel son extension universelle ne demandera qu'un temps égal, comme je l'expliquerai ci-dessous.

Afin d'instituer une telle transition, il suffit de concilier irrévocablement la dictature et la liberté, suivant le vœu systématique de Hobbes, spontanément réalisé par Frédéric. Le

positivisme y parvient en développant à la fois ces deux conditions, dont il fait partout sentir la connexité nécessaire. Si la dictature dantonienne avait pu durer jusqu'à la paix qu'elle s'était assignée pour terme, son caractère progressif l'aurait conduite à faire dignement cesser une compression que la défense républicaine avait seule motivée. Quand la fin de l'orgie militaire termina la vraie rétrogradation, l'insuffisance de liberté fut surtout due à la faiblesse du pouvoir central sous le régime parlementaire, incompatible avec la régénération intellectuelle et morale. Mais l'avénement définitif du principe dictatorial, au milieu d'une situation où les besoins sociaux ont irrévocablement prévalu, doit bientôt déterminer l'essor inaltérable d'une indépendance spirituelle sans laquelle toute reconstruction deviendrait impossible.

Une pleine liberté d'exposition, et même de discussion, est indispensable comme garantie permanente contre la dégénération, toujours imminente, d'une dictature empirique en une tyrannie rétrograde. Cependant, une situation, où l'ordre se trouve plus compromis que le progrès, pourrait assez dissiper une telle inquiétude, en faisant sentir l'impossibilité d'une vraie rétrogradation, dans un milieu qui ne l'invoque que pour l'opposer à l'anarchie. Mais, quoique l'esprit révolutionnaire soit radicalement discrédité, l'inévitable prolongation de l'état négatif tant que dure l'interrègne religieux doit faire prévaloir la liberté spirituelle, afin de surmonter un scepticisme dissolvant. Fondement nécessaire de l'état normal, pour y consolider la division des deux pouvoirs, elle sera maintenant invoquée surtout au nom de l'ordre, tant public que privé, que la compression matérielle ne saurait préserver des tendances subversives d'un milieu sans foi. Plus la dictature affermit la tranquillité, mieux elle fait ressortir les questions insurmontables qui, sans affecter directement la politique, concernent les princi-

pales bases de l'association humaine. En même temps, ce calme, sous lequel le peuple central a déjà médité davantage que depuis le début de la grande crise, manifeste spontanément l'impuissance radicale du théologisme envers ces redoutables débats, où le positivisme peut seul surmonter le communisme. Quelque abusive que doive devenir la libre discussion dans un milieu dépourvu de convictions quelconques, il faut toujours la respecter comme nécessaire à l'avénement de la discipline intellectuelle et morale qui réglera son cours ultérieur.

On peut excuser une dictature empirique de n'avoir pas senti l'importance d'une telle condition, tant que l'absence d'une doctrine organique faisait juger impossible l'extirpation radicale des sophismes anarchiques. Des théoriciens sans responsabilité peuvent pousser l'amour abstrait de la liberté d'exposition et de discussion jusqu'à demander qu'elle prévale, quelques dangers que son essor actuel doive susciter aux institutions fondamentales de la société. Mais les praticiens qui répondent du maintien de l'ordre matériel pendant le désordre spirituel ne sauraient ainsi sacrifier le présent à l'avenir. Ils ne peuvent laisser discuter la famille et la propriété sans être assez assurés qu'elles surmonteront les attaques métaphysiques. Cette sécurité n'est possible que depuis l'avénement décisif du positivisme, qui, surgi du milieu révolutionnaire, a déjà prouvé son aptitude organique, en disciplinant des âmes profondément anarchiques, que le théologisme jugeait incurables.

En vertu d'une telle garantie, la dictature temporelle peut et doit inaugurer la transition organique en établissant irrévocablement la liberté spirituelle, que les tendances anarchiques l'avaient poussée à comprimer provisoirement. Reconnaissant ainsi que la maladie occidentale est essentiellement intellectuelle et morale, le chef du peuple central en confie le traitement radical à la seule religion qui se montre capable de l'accomplir.

Cette confiance institue, entre les deux pouvoirs, une alliance décisive, qui fait déjà pressentir l'état normal en le préparant.

Pour confirmer l'opportunité d'une telle mesure, il suffit de remarquer que la liberté spirituelle inspire maintenant aux révolutionnaires autant d'aversion qu'aux rétrogrades. Sous l'anarchie parlementaire, on a vu légalement interdire la discussion des dogmes métaphysiques, devenus plus incapables que les doctrines théologiques de soutenir un véritable examen. Ceux qui méconnurent assez la situation républicaine pour la juger favorable aux usurpations démagogiques, voulaient pareillement imposer une éducation protestante ou déiste, dont ils sentaient confusément l'incompatibilité radicale avec les mœurs françaises.

Tout annonce donc la direction salutaire que suivra l'essor d'une liberté qui n'est réellement invoquée que par la doctrine destinée à réorganiser l'Occident. La compression actuelle nuit davantage à l'ordre qu'au progrès, en disposant l'instinct populaire à regarder les bases de la société comme ne comportant point une légitime défense, puisque leur examen reste interdit malgré le calme matériel. Cependant, la situation repousse tellement les sophismes métaphysiques, que ce silence ne leur est aucunement favorable, parce qu'il suscite des méditations qui font partout sentir le besoin d'une reconstruction intellectuelle et morale. Mais ce travail solitaire, qui devait suivre la bruyante explosion de la maladie sociale, ne saurait suffire pour la guérir, sans l'intervention publique et continue de la doctrine régénératrice. Il faut que les utopies anarchiques puissent librement surgir, pour permettre aux positivistes de les faire pleinement apprécier, en empêchant les jongleurs ou rêveurs de dissimuler leur inanité radicale sous un silence forcé, principale source du crédit qui leur reste.

Je dois maintenant achever d'expliquer la double base de la

transition organique, en spécifiant les conditions essentielles de l'indépendance spirituelle, d'après laquelle le positivisme réorganisera les opinions et les mœurs pendant que la dictature garantira l'ordre matériel.

Il faut d'abord supprimer toute entrave aux communications écrites, en réduisant la police de la presse, même affichée, à l'obligation de tout signer, complétée par l'exacte indication du domicile de chaque auteur, avec la date et le lieu de sa naissance. Une telle condition étant pleinement conforme aux mœurs, les lois peuvent sévèrement punir son infraction quelconque, en imposant de fortes amendes, suivies, après trois condamnations, d'une interdiction, provisoire ou définitive, de la publicité. Cette garantie suffirait aussi pour remplacer celles d'une honteuse législation envers les abus que comporte l'examen nécessaire de la vie privée des hommes publics, et surtout de ceux qui, prétendant au pouvoir spirituel, doivent mieux prouver leur moralité.

Loin de favoriser le journalisme, une telle discipline doit rapidement éteindre, d'après le plein essor de la liberté spirituelle, cette institution anarchique, née de l'impuissance du théologisme, et vainement hostile au positivisme Déjà l'avénement de la dictature a spontanément détruit son principal aliment, par l'abolition du régime parlementaire, sans lequel la presse périodique ne saurait fleurir dans un milieu désabusé de toute métaphysique. Mais la France sera surtout délivrée d'un tel fléau quand le libre développement des affiches permettra de parler au public chaque fois qu'on le juge opportun, sans s'affilier à des coteries non moins oppressives qu'incompétentes. Outre l'indignité de la plupart de ses docteurs actuels, l'opinion n'a besoin, d'après l'expérience catholique, que d'une instruction hebdomadaire, pour lier au culte l'application des principes résultés de l'éducation. Ce degré de périodicité suffisant

envers l'état normal, il convient davantage à la transition organique, où les convictions doivent surtout renaître d'une méditation solitaire, habituellement troublée par ceux qui s'engagent à parler sans motif. En remarquant l'antipathie que la *presse des rues* inspire aux lettrés, on sent combien les journaux sont incapables de soutenir la concurrence des affiches, toujours gratuites, ordinairement opportunes, et souvent dignes, annonçant la spiritualité nouvelle et rappelant l'ancienne. A travers le jargon libéral des journalistes, on peut aisément démêler leur sympathie habituelle envers une compression devenue la base de leur carrière personnelle et de leur empire collectif.

Un sage emploi des affiches, complété par de rares opuscules, suffit au positivisme pour régénérer l'opinion publique, en assistant, par des publications spéciales, les méditations fondées sur les traités généraux. La doctrine qui repousse les conciles et les parlements n'a réellement aucun besoin des clubs, en préparant un régime où l'exposition dispensera de la discussion sans la susciter. Cependant, le positivisme doit prouver qu'il ne craint point les réunions quelconques, en obtenant pour les communications verbales, tant publiques que privées, autant de liberté qu'envers les écrits, sous des garanties équivalentes, complétées par une digne surveillance.

Quoique les clubs ne soient pas, dans l'état normal, aussi salutaires que les salons, où la présidence féminine modère l'orgueil masculin, ils sont, même aujourd'hui, moins dangereux que les journaux. Ils pourront seconder la régénération occidentale quand la pensée y prévaudra sur la parole, sous l'impulsion d'une doctrine capable de surmonter les tendances métaphysiques. Au lieu d'être, comme les journaux, liés au régime parlementaire, ils lui sont spontanément hostiles. D'après la seule épreuve résultée du passé français, leur nature les dispose à seconder une digne dictature, même quand une doctrine pu-

rement négative constituait un lien passager. Les hommes d'État qui, sans estimer le suffrage universel, savent l'accepter et le régler, doivent davantage accueillir une tendance directement sociale, malgré sa dégénération anarchique dans un milieu privé de convictions. En abolissant le régime parlementaire, on a dissipé les principaux dangers d'une institution destinée d'abord à lui constituer un antagonisme populaire. Toute inquiétude à cet égard rappellerait maintenant les puériles alarmes du plus imparfait des cinq dictateurs qui jusqu'ici succédèrent à Danton.

Après avoir ainsi constitué la pleine liberté d'exposition et de discussion, non en vertu d'un droit anarchique, mais comme garantie d'ordre et moyen de régénération, il faut la compléter par l'entière abolition du budget théorique, théologique, métaphysique, et scientifique. La dictature temporelle ayant irrévocablement abandonné toute prétention à la suprématie spirituelle, afin de mieux développer son office matériel, elle doit toujours livrer la réorganisation des opinions et des mœurs à la libre concurrence des doctrines capables de l'accomplir. Quand une telle épreuve aura suffisamment démontré la supériorité morale et mentale de la religion positive, on lui confiera régulièrement l'éducation universelle, sans pourtant rétablir jamais un monopole oppressif, comme je l'ai spécialement expliqué. Jusqu'alors, son clergé doit uniquement subsister, suivant l'exemple de son fondateur, d'après les libres cotisations de ses adhérents privés. Il importe même que cette initiation se prolonge pendant toute la durée de la transition organique, d'abord occidentale, puis universelle, afin de mieux assurer l'indépendance et la dignité du sacerdoce régénérateur, ainsi respecté des riches et chéri des pauvres. Mais, en appliquant cette règle à la doctrine qui doit terminer la révolution moderne, il faut l'étendre à celles dont l'impuissance et le vice suscitèrent et

dénaturèrent la crise finale. Sans une telle équité, la dictature conserverait le caractère, à la fois anarchique et rétrograde, inhérent à sa constitution empirique, que le positivisme peut seul transformer.

Ébauchée par les dantoniens, l'abolition générale du budget théorique doit être maintenant accomplie, non à titre d'économie, mais comme résultat et condition, avec tous les égards convenables envers les personnes quelconques. Les prêtres ou professeurs qui, parvenus à la pleine maturité, ne peuvent plus changer de carrière, conserveront un traitement public que les subsides privés remplaceraient rarement. Il faut faciliter aux autres l'accès d'une meilleure situation, en prolongeant, pendant sept ans, leurs salaires actuels, sauf les cas exceptionnels d'indignité personnelle ou d'office abusif. Dans une telle mesure, la dictature doit seulement avoir en vue d'écarter toute consécration nationale envers un enseignement anarchique ou rétrograde, auquel l'ensemble du passé ne permet pas de livrer l'avenir. Cette condition exige que les corporations correspondantes, théologiques, métaphysiques, et même scientifiques, perdent tout caractère officiel, mais sans être aucunement troublées dans leur participation spéciale à l'autorisation universelle des réunions quelconques.

Si le catholicisme avait réellement conservé l'ascendant qu'il s'attribue, une telle situation lui permettrait de le développer, en prouvant que son influence apparente n'est point due à la protection légale qu'il a, depuis longtemps, coutume d'invoquer contre toute difficulté. Quelques-uns de ses défenseurs, même ecclésiastiques, ont, en effet, proposé son émancipation temporelle comme un moyen de régénération spirituelle, suivant la confiance qu'inspire toute doctrine jugée capable de dominer les esprits et les cœurs. Mais le clergé chrétien a mal accueilli ces illusions personnelles et passagères, parce qu'il sent profondé-

ment sa décadence intellectuelle et sociale. La religion qui laissa surgir la révolution occidentale ne saurait être invoquée pour la terminer, sauf comme moyen provisoire de protester contre l'anarchie, jusqu'à l'avénement d'une doctrine vraiment organique. Depuis sa restauration officielle, le catholicisme triomphant a, malgré ses immenses ressources, discipliné moins d'anarchistes que le positivisme naissant. Autant la suprématie spirituelle échappe aux interdictions temporelles, autant il est impossible de jamais rétablir l'autorité qui doit instituer toutes les autres. Voilà pourquoi les prêtres clairvoyants regardent la suppression du budget théologique comme devant bientôt réduire au quart leur corporation actuelle, outre que cette mesure détruira la discipline ecclésiastique, devenue essentiellement matérielle.

Mais, en acceptant dignement une telle fatalité, les derniers débris du sacerdoce propre au moyen âge peuvent encore conserver une noble attitude, et même une utilité réelle. Sa suppression nécessaire sera toujours préservée des rancunes, athées ou déistes, qui l'inspirèrent à nos précurseurs révolutionnaires. Le positivisme doit développer, envers le catholicisme expirant, les dispositions, non d'un envieux rival, mais d'un digne héritier, qui, pour maintenir la loi de continuité sur laquelle il fonde l'ensemble de ses titres, a besoin d'être sanctionné par son prédécesseur. Je n'hésite point à confirmer ici l'engagement personnel que je proclamai devant mon auditoire public de fournir au subside catholique une cotisation annuelle de cent francs, quand j'aurai déterminé la dictature à supprimer le budget correspondant. En imitant cet exemple, les vrais positivistes m'aideront à protéger les représentants de la spiritualité provisoire contre l'oppression révolutionnaire suscitée par l'envie métaphysique. C'est peut-être ainsi que je serai d'abord introduit dans le temple de la Vierge-Mère pour obtenir, au

nom de l'Humanité, la respectueuse tolérance que Dieu ne peut plus imposer aux sceptiques envers ses dignes interprètes. Il importe au positivisme d'encourager partout une culture morale dont le mode le plus arriéré reste aujourd'hui préférable à l'entière désuétude, même chez les Occidentaux les mieux émancipés.

Dès la première phase de la transition organique, un ignoble système d'hypocrisie sera transformé, sous l'impulsion relative, en un digne système de ménagement envers les débris quelconques de la religion propre au moyen âge. La dictature française, toujours essentiellement sceptique, doit maintenant inaugurer une telle transformation, dont l'incomparable Frédéric fournit l'exemple décisif au milieu du mouvement irréligieux. Sous l'impulsion croissante de notre situation sociale, nos hommes d'État se trouvèrent constamment préservés de devenir à la fois anarchiques et rétrogrades; sauf ceux qu'un mélange de germanisme et d'anglomanie rendit éclectiques ou parlementaires. Mais leur empirisme les force aujourd'hui d'invoquer alternativement l'anarchie ou la rétrogradation, afin de les opposer l'une à l'autre, suivant qu'ils aspirent ou gouvernent. Néanmoins, avant qu'ils deviennent positivistes, la religion relative peut leur faire assez apprécier les besoins actuels pour leur inspirer des mœurs aussi purifiées du mensonge que du dénigrement.

Convenablement étendue à tous les débris du monothéisme occidental, cette disposition, spontanée ou systématique, ne saurait pourtant leur accorder indistinctement des égards équivalents. Il faut proportionner le ménagement à la grandeur comme à la durée des églises correspondantes, dont ce double indice mesure le mérite intellectuel et surtout social. Le catholicisme, même à l'état jésuitique, doit donc prévaloir dans toute sage comparaison des cultes expirants, puisque, rappe-

lant toujours la division fondamentale des deux pouvoirs, il représente le dernier mode vraiment organique du théologisme. En brisant son unité, les occidentaux du Nord, sentant confusément qu'ils tendaient vers l'anarchie, se sont efforcés d'arrêter l'émancipation générale au degré spécial qu'ils avaient atteint. De là résultent aujourd'hui divers états de décomposition religieuse envers lesquels les ménagements philosophiques et politiques doivent varier suivant ce que chaque phase a conservé de l'ancienne discipline mentale et morale. Mais il serait habituellement superflu de distinguer au delà de deux cas généraux, selon que le protestantisme reste épiscopal ou devient presbytérien. On doit désormais reléguer au dernier rang des théologistes, les déistes, les panthéistes, et les athées, qui, non moins incapables de rallier que de régler, ne purent jamais former d'église, et perdirent tout office après le siècle de la démolition.

La restauration officielle de l'université fut la principale faute du dictateur militaire, parce que les corporations métaphysiques, quoique moins onéreuses, sont plus nuisibles et moins discréditées qu'aucun clergé. Malgré leur bruyante influence, une dictature énergique peut aujourd'hui supprimer leur budget, sans susciter aucune résistance en faveur d'une institution abrutissante et corruptrice. D'après l'ensemble du passé moderne, cette abolition devient la suite et le complément de celle du régime parlementaire, qui se recrutait, comme le journalisme, au sein des colléges, berceau continu des agitateurs philosophiques et politiques.

Ne satisfaisant aucun besoin profond, l'université française peut moins se passer qu'aucun clergé de la protection légale, que les libres sympathies ne sauraient aujourd'hui remplacer. Elle perdra toute existence collective avec son budget et son monopole, malgré l'attrait que semble encore inspirer l'étude des mots et des entités. Quant aux écoles spéciales, elles pourraient toutes disparaître aujourd'hui, sauf les écoles vétérinaires, sans compromettre réellement aucun service public ou privé. J'indiquerai ci-dessous comment la seconde phase de la transition organique doit les remplacer pour consolider et développer les germes de rénovation qu'elles contiennent envers l'éducation générale, et d'où résulta toujours leur principale utilité. Mais il importe que la liberté d'enseignement se manifeste par l'essor des entreprises privées, où la dictature n'exercera jamais qu'une surveillance morale, confiée à la police, plus éclairée et moins oppressive que la justice. Les cloîtres scolastiques, toujours funestes sous leurs divers modes, ne sauraient s'éteindre avant la fin de la transition occidentale, qui seule fera partout prévaloir l'éducation domestique sur l'instruction publique. Cependant, sans entraver aucunement les instituts pédagogiques, le gouvernement ne doit jamais encourager un usage qui manifeste et développe l'incurie des familles modernes envers le premier de leurs devoirs.

Outre la substitution, ci-dessous expliquée, de l'école positive à l'ensemble des écoles spéciales, la dictature française préparera la régénération sacerdotale de l'éducation universelle en étendant et perfectionnant l'instruction primaire. Autant délivrée des puérilités littéraires et métaphysiques que de tout alliage théologique, cette préparation deviendra purement théorique, esthétique, et surtout morale, d'après un essor simultané du calcul, du chant, et du dessin, avec la lecture et l'écriture. Mais l'universelle propagation d'un tel préambule ne doit aucunement préserver la corporation correspondante de la suppression générale des compagnies pédagogiques, dont elle offre le pire degré, mental et social, en se vouant au plus vain des trois éléments classiques. C'est là surtout qu'il importe de développer la liberté d'enseignement, en instituant, pour les maîtres publiquement salariés, de dignes concours, principale-

ment alimentés par les prolétaires déclassés. En procurant à cet office toute l'extension et la sécurité convenables, on avertira qu'il reste provisoire, comme usurpant une fonction normalement destinée aux mères, qui pourront la remplir à la fin de la transition occidentale.

Je dois maintenant caractériser le complément de la suppression du budget théorique, en appréciant l'abolition nécessaire des subsides et compagnies scientifiques, dont la dictature dantonienne nous avait dignement délivrés. Quoique cette partie de la triple rétrogradation soit moins onéreuse que les précédentes, elle a réellement entravé davantage la régénération occidentale, en corrompant directement sa source intellectuelle. Ni le clergé, ni même l'Université, ne font, autant que l'Institut, et surtout l'Académie des sciences, dévier la jeunesse française des dispositions synthétiques et sympathiques qu'exige sa mission actuelle.

Il suffit de considérer l'ensemble du mouvement théorique pendant la première moitié du dix-neuvième siècle pour reconnaître combien il fut altéré par une corporation aussi rétrograde qu'anarchique, envers laquelle je renvoie à mon traité fondamental. Quand Danton l'abolit, elle venait de perdre, d'après l'avénement de la chimie, son utilité passagère, nécessairement bornée à l'essor décisif de la cosmologie, et surtout au développement de la mécanique céleste. Depuis sa restauration, son caractère, empiriquement analytique, a profondément vicié le génie, normalement synthétique, de la biologie, forcée de surgir hors du sanctuaire officiel, où Bichat, Broussais, et Gall ne furent jamais admis. La dégénération académique serait assez manifestée par le schisme qu'exigea l'organe d'où procédait le principal crédit d'une compagnie obligée d'instituer deux demi-Fontenelles, faute de comporter un Condorcet. Si la dictature eût été plus clairvoyante, elle aurait atténué les ravages

intellectuels et moraux de cette corporation en protégeant la rivale que les médecins lui firent ériger, quoique la suppression de toutes deux offrît moins d'embarras et plus d'avantages. Une expérience décisive ne permet pas d'hésiter aujourd'hui sur l'irrévocable extinction de ces émeutes permanentes des médiocrités contre toute supériorité, pourvu que la dictature, en cessant de salarier les clubs théoriques, leur laisse une pleine liberté. Mais leur abolition nécessaire exige une importante compensation, envers l'assistance matérielle qu'une telle institution procure indirectement à des esprits vraiment recommandables, qui maintenant s'y perdent parmi les nullités qu'ils dissimulent.

Sans assujettir les artistes, les savants, ni les érudits, à des offices inutiles ou vicieux, introduits surtout pour nourrir leurs premiers titulaires, la transition organique ébauchera l'institution des pensionnaires, en y substituant provisoirement la dictature au pontificat. Fondé par le grand Colbert, sous la noble assistance des frères Perrault, ce mode seconda longtemps, à peu de frais, le digne essor des vrais talents, et dégénéra rarement en protection des médiocrités intrigantes ou serviles. Pour lui procurer tout le développement convenable, je propose d'instituer vingt annuités de douze mille francs, quarante de six mille, et huitante de trois mille. Les dernières seraient d'abord accordées pendant sept ans, sauf à persister jusqu'à la prochaine vacance du second degré, si l'essai n'avait point avorté. Mais les deux autres deviendraient toujours viagères, à moins d'indignité prolongée, et l'avancement ne résulterait que de l'ancienneté, quoique le gouvernement pût directement nommer aux premiers rangs, tant qu'ils resteraient incomplets. En pourvoyant d'ailleurs aux frais matériels des travaux esthétiques ou théoriques, on instituerait une protection plus salutaire et moins dispendieuse que celle qui résulte au-

jourd'hui du régime académique. Quoique les illustrations occidentales doivent y participer avec les vraies célébrités françaises, j'oserais à peine indiquer maintenant vingt noms dignes de la pension principale, même en y comprenant ceux qui n'ont besoin d'aucun secours.

Pour avoir assez indiqué le système de mesures qui complétera la liberté spirituelle, dont le concours avec la dictature temporelle fonde la transition organique, il me reste à caractériser l'abolition nécessaire de la prétendue propriété littéraire.

Quoiqu'on ne puisse maintenant demander aux théoriciens la dignité qu'exige leur office social, il faut pourtant faciliter son essor naturel, en privant la vénalité d'une protection factice, qui ne profite qu'aux médiocrités. Seule inconséquence de la dictature dantonienne, cette institution est tellement discréditée que sa suppression ne saurait susciter aucune résistance vraiment respectable, pourvu qu'elle soit annoncée. Le décret qui proclamera ce retour à l'état normal doit réduire à sept ans la durée actuelle du privilége des auteurs, en avertissant qu'il serait alors aboli.

Cette déclaration serait dignement complétée, en annonçant que le gouvernement s'engage à fournir les frais d'impression des bons ouvrages envers lesquels on renoncerait publiquement à toute vente. Il achèverait de témoigner aux auteurs une confiance tendant à les ennoblir en leur laissant, comme dans l'état normal, la libre distribution des exemplaires, sauf ceux qu'on réserverait aux bibliothèques civiques. Mais la fraude, indirecte ou directe, doit être sévèrement réprimée, en faisant perdre tout recours à la munificence nationale, dès la troisième infraction. Ainsi revêtu d'un caractère social, le digne écrivain conserverait, et même développerait, la police de ses publications, entravée aujourd'hui par l'intervention que la vénalité procure aux libraires dans un office qui ne leur appartient

point. L'auteur doit toujours régler, sous sa responsabilité morale, une propagation dont il peut seul juger l'opportunité, qu'il est ordinairement plus tenté d'exagérer que d'amoindrir.

En considérant l'ensemble des mesures que je viens d'assigner à la phase initiale de la transition organique, on reconnaît qu'elles sont surtout destinées à compléter et consolider la dictature en y développant un caractère conforme à sa destination. Par l'avénement de la paix occidentale, la rétrogradation qui dut suivre l'explosion finale perdit sa principale intensité. Les tendances révolutionnaires ayant motivé son prolongement, il se borna dès lors à comprimer la liberté spirituelle, en combinant des entraves directes avec la restauration officielle de toutes les corporations arriérées que la dictature dantonienne avait abolies. Depuis que le positivisme permet de surmonter normalement les dispositions subversives, l'ordre ne doit pas rester rétrograde, quand le progrès cesse d'être anarchique. Une doctrine pleinement organique institue la conciliation fondamentale que les conservateurs ont toujours cherchée, et flétrit comme arriérés ceux que le gouvernement réprime comme perturbateurs. Alors la dictature peut obtenir la consistance et l'extension convenables en prenant un caractère irrévocablement progressif, qui doit d'abord consister à renoncer entièrement aux attributions spirituelles pour se concentrer dans son office temporel. Telle est la principale destination de l'ensemble des mesures que je viens d'expliquer, et d'après lesquelles la royauté se trouvera vraiment remplacée, conformément aux besoins essentiels de la situation républicaine.

Ainsi dégagée de l'empirisme rétrograde, la dictature temporelle peut et doit compléter son juste ascendant, en s'affranchissant des formes parlementaires qu'elle a jusqu'ici laissé survivre au fond. Inconséquente ou mensongère, cette concession, matériellement onéreuse, que je n'hésitai point à blâmer

dès le début, comporte des dangers moraux en suscitant l'espoir de ranimer une politique qui, malgré son impopularité radicale, inspire des sympathies arriérées.

La subtilité métaphysique qui distingue les lois et les décrets fut introduite, par les légistes dantoniens, pour éluder les tendances anarchiques de la constitution démagogique à travers laquelle surgit le gouvernement révolutionnaire. Ce motif ayant à jamais cessé, la dictature, devenue progressive, doit suivre une marche plus noble et plus libre, en s'attribuant directement, sous sa seule responsabilité, la plénitude du pouvoir temporel, sans l'altérer par des formalités puériles ou vicieuses. Il ne faut maintenant conserver d'autre assemblée politique que celle qui, dispensée de tout office législatif, consacrera le premier mois de sa session triennale à voter l'ensemble du budget, et les deux autres à contrôler les comptes antérieurs. A cette chambre purement financière, chaque département enverra trois députés, respectivement choisis par les trois parties, agricole, manufacturière, et commerciale, de sa population active. Quoique leurs fonctions soient toujours gratuites, des subsides volontaires permettent de confier exceptionnellement aux pauvres une mission naturellement réservée aux riches.

Dans l'élection triennale, il faut traiter la maladie occidentale sous sa dernière forme, en modifiant doublement le suffrage universel, après avoir fait cesser une inconséquence anarchique en transportant à vingt-huit ans le début civique. On doit d'abord établir l'entière publicité de chaque vote, afin qu'une digne responsabilité s'attache à l'opération révolutionnaire où les inférieurs instituent les supérieurs. En second lieu, la délégation personnelle, toujours facultative jusqu'au moment de l'élection, permettra de concentrer les suffrages sans choquer aucune susceptibilité. Cette institution, qui se borne à développer et régulariser un usage spontané, fera bientôt surgir, au sein du peuple, des chefs vraiment investis de sa confiance politique, et vers lesquels pourra se diriger l'attention de la dictature. Sous le concours de ces deux modifications, la maladie révolutionnaire se dissipera paisiblement, à mesure que la réorganisation spirituelle fera comprendre les conditions de compétence et sentir le besoin de concentrer le commandement.

Voilà comment on réduit, autant que possible, la seule influence vraiment anormale que l'anarchie actuelle force d'incorporer au gouvernement préparatoire. La doctrine dirigeante faisant graduellement ressortir les caractères essentiels de l'état normal, ce contraste atténuera les dangers du régime de transition avant que l'ordre final soit devenu réalisable. En subissant la nécessité de restreindre la dictature temporelle par le vote triennal de l'impôt, on sentira que la défiance qui convient en un temps de déréglement doit cesser dans les mœurs définitives, où l'opinion suffit pour tout surveiller.

Il faut maintenant achever d'apprécier la première phase de la transition organique en indiquant la formule qui doit la caractériser et la manifestation destinée à l'inaugurer.

Parmi les cinq dictateurs qui jusqu'ici succédèrent à Danton, le chef actuel a seul produit une sentence vraiment adaptée à la situation correspondante : *On ne détruit que ce qu'on remplace.* Inspirée par la résurrection apparente de ce qui semblait aboli, cette admirable maxime indique la condition organique de toute révolution décisive. Mais une sagesse systématique peut seule consolider et féconder l'empirisme, dont les meilleurs aperçus ne préservent point de l'inconséquence. Restée presque stérile chez son auteur, cette sentence n'est devenue vraiment efficace que quand le positivisme se l'est dignement incorporée. Deux années se sont écoulées depuis que ce chef supprima convenablement une devise anarchique, et cependant il ne l'a point

remplacée. Cette inconséquence inattendue, cinq ans après la publication de la formule normale, fournit une nouvelle application de la maxime citée. Une telle conduite expose la France au retour de la devise subversive, qu'un demi-siècle d'interruption ne fit point oublier, faute de l'avoir remplacée.

Cette lacune indique à la dictature combien il importe d'adopter la formule *Ordre et Progrès*, qui seule systématise les vœux continus de tous les conservateurs depuis le début de la grande crise. L'avénement d'une devise générale caractérise le temps où la sagesse universelle, irrévocablement placée au point de vue social, s'efforce d'apprécier l'ensemble des besoins humains, afin d'y pourvoir dignement. Nos précurseurs révolutionnaires purent seuls remplir, à leur manière, une telle condition, parce que les réactions ultérieures, toujours impuissantes à traiter la question fondamentale, se bornèrent à protester contre les tendances anarchiques de l'explosion française. Faute de pouvoir rien construire, les diverses phases de la rétrogradation restèrent dépourvues de formule, comme de chant et d'emblème. Au milieu de la génération parlementaire, un grave danger fit spontanément surgir la devise empirique qui servit à la bourgeoisie pour protester contre une anarchie toujours imminente. Mais cette formule, où les conditions et les lacunes se trouvaient instinctivement indiquées, ne fut jamais consacrée officiellement, et la classe qui l'avait librement adoptée ne sut pas la maintenir, tant l'état rétrograde paralyse toute initiative. Quelque contradictoire que soit la devise révolutionnaire, elle reparut sans obstacles, comme seule apte jusqu'à présent à caractériser une crise qu'il faut terminer en la dirigeant vers sa destination, au lieu de protester contre son cours.

Toujours relative à l'avénement d'un système, une formule générale ne comporte une pleine efficacité qu'en offrant à la

fois l'aperçu décisif et le résumé caractéristique de la synthèse correspondante. La devise politique du positivisme remplit cette double condition, quand je la proclamai dans mon cours de 1847, cinq ans après l'entière publication du traité philosophique dont elle représente la destination sociale. Assez éprouvée maintenant, elle aura bientôt surmonté les préjugés anarchiques et rétrogrades, quand la politique officielle sera devenue digne d'un tel symbole.

On doit compléter cette garantie par une manifestation décisive, où la dictature régénérée achèvera d'inaugurer la transition organique en repoussant une solidarité vicieuse. En dirigeant dignement la répression occidentale d'une perturbation militaire, le chef actuel fait mieux ressortir la contradiction résultée de la consécration française d'une aberration analogue. Ce noble gage d'une politique irrévocablement pacifique doit donc être complété par une libre exécution de l'arrêt solennel de l'Europe envers une tombe caractéristique, dont la violation émana d'une double faiblesse. Un tel monument convient davantage au dictateur militaire qu'une sépulture de parvenu dans la foule des rois français. Annonce irrécusable d'une saine politique, tant au dedans qu'au dehors, cette réintégration deviendrait à la fois plus digne et plus efficace si le chef actuel en dirigeait l'accomplissement.

Une telle manifestation exige que la métropole humaine se purifie d'un monument oppressif, incompatible avec un voisinage qui rappelle l'avénement d'une paix inaltérable. Cette parodie du trophée romain doit être remplacée par la digne effigie de l'incomparable fondateur de la république occidentale. Le meilleur type du moyen âge étant partout resté dépourvu d'une représentation matérielle, son culte inaugurera la transition destinée à préparer l'avenir en glorifiant le passé. Si les débris de l'injurieuse colonne ne suffisent point au monu-

ment d'union, le complément, émané de sources analogues, résultera bientôt du libre concours de toute l'occidentalité. Quand nos divers frères viendront, par les rues Charlemagne et de la Paix, honorer, sur la place Occidentale, le principal précurseur de la civilisation universelle, ils se sentiront disposés à développer partout l'expiation que nous devions commencer envers la commune anarchie.

D'après ces indications, je suis conduit à terminer l'appréciation initiale de la transition organique en caractérisant les efforts directs du sacerdoce régénérateur pour préparer l'état normal et reconstruire l'occidentalité par une digne glorification du passé.

Le principe révolutionnaire consistant surtout dans la rupture de la continuité, le positivisme doit aujourd'hui commencer son office social en systématisant la commémoration publique, également méconnue de toutes les écoles actuelles. C'est pourquoi, sans attendre la terminaison du présent traité, je m'efforçai d'inaugurer la transition organique en construisant le *Calendrier positiviste;* son succès décisif atteste l'opportunité d'une telle initiative. Dès la première de ses quatre éditions, publiée en 1849, j'expliquai sa destination provisoire, bornée au siècle exceptionnel, pour préparer le culte abstrait de l'Humanité, dont j'indiquai déjà la nature et le plan, conformes au développement accompli dans ce volume.

J'institue la glorification concrète du Grand-Être en combinant trois degrés de célébration, envers les meilleurs types personnels, mensuels, hebdomadaires, et quotidiens, de la préparation humaine, depuis la théocratie initiale jusqu'au début de la crise finale. Le fétichisme y reste seul dépourvu de commémoration spéciale, parce qu'il n'a jamais pu fournir des noms. Mais son incorporation définitive au positivisme se trouvera tellement indiquée dans les fêtes de la transition organique que cette lacune forcée ne saurait susciter aucune injustice envers la source nécessaire de toute l'évolution humaine.

Pour chaque degré de l'idéalisation du passé, la succession chronologique fixe sans incertitude la position d'un type quelconque; ainsi, les fêtes pourraient partout désigner les dates. Mais j'ai laissé toujours facultative une telle indication, sauf envers le cas principal, où les meilleurs serviteurs du Grand-Être se trouvent surtout glorifiés en fournissant les noms des treize mois de l'année positiviste. Dès la seconde édition, publiée en 1850, j'introduisis, dans l'opuscule spécial, cette nomenclature nécessaire, maintenant consacrée par un usage décisif. Ce succès me conduit à résoudre ici la question posée, dans le second chapitre du volume que j'achève, envers les noms définitifs des mois normaux, auxquels je crois devoir étendre l'institution fondée pour la transition. Quoique concrète, cette nomenclature offre une telle généralité qu'elle convient au culte abstrait, où je l'ai même appliquée aux différents jours de la semaine, afin de ranimer le sentiment familier de la continuité principale.

Il ne peut en être ainsi pour l'ère positive, qui, jusqu'à la fin de la transition organique, doit rester placée au début de la crise finale, dont il importe que tous les occidentaux puissent mesurer habituellement le cours. L'incomparable assemblée qui dirigea l'explosion républicaine commit, à cet égard, une grave méprise, faute d'avoir reconnu, comme la postérité, que la république française commença réellement par la prise populaire de la forteresse parisienne. J'ai donc rétabli l'usage adopté par sa devancière, qu'une irrésistible impulsion rendit spontanément supérieure sous ce seul aspect, et qui respecta l'origine de l'année occidentale, en pressentant les motifs indiqués au second chapitre de ce volume.

Mais l'état normal ne peut conserver une ère qui rappelle

une explosion anarchique bientôt suivie d'une longue rétrogradation. On ne saurait pourtant lier assez l'avenir au passé sans puiser dans le siècle exceptionnel le point de départ de la chronologie finale. Pour concilier ces deux conditions, il suffit de placer l'ère positive au début de la transition organique, réservée à la dernière des trois générations comprises entre l'extinction du théologisme et l'établissement du positivisme. Fixé chronologiquement à l'année 1855, ce point de départ s'y trouve sociologiquement caractérisé par la coïncidence décisive d'une irrévocable dictature avec l'entière construction de la Religion de l'Humanité. Les deux ères, provisoire et définitive, du calendrier positiviste doivent donc différer de deux tiers de siècle; ce qui facilite la comparaison habituelle entre le présent et l'avenir ou le passé.

Si le système de commémoration n'avait qu'une destination intellectuelle, on pourrait le borner aux deux premiers degrés, dont la combinaison représente suffisamment la philosophie de l'histoire, du moins envers l'ensemble de la transition occidentale. Après que le mois initial a glorifié tous les liens théocratiques de la famille universelle, chaque type mensuel caractérise une phase de la préparation humaine ou l'un de ses aspects essentiels. Les quatre chefs hebdomadaires qui s'y subordonnent sont surtout destinés à personnifier les principaux modes ou degrés de l'évolution correspondante, dès lors assez appréciable. D'après un tel complément, la succession des treize types mensuels institue une suffisante idéalisation de l'ensemble du passé. Cette double base du système de commémoration restera toujours incorporée au trimestre historique du culte normal, où ces soixante-cinq noms concourent presque tous au développement concret des célébrations abstraites, comme l'indique le tableau sociolâtrique.

Quelque importance qu'on doive attacher à faire esthétique-

ment pénétrer, dans le public occidental, la conception générale du passé, le calendrier historique a surtout une destination morale, pour ranimer le sentiment de la continuité, profondément altéré partout. A ces âmes anarchiques, qui cherchent l'avenir en dédaignant le passé, le sacerdoce de l'Humanité vient annoncer le Grand-Être en glorifiant ses meilleurs serviteurs. Il faut donc développer assez le culte concret pour que la vénération due aux ancêtres détermine à se dévouer aux descendants. Le poids méconnu du passé doit aujourd'hui se faire sentir en multipliant les liens personnels, qu'on devra condenser quand la continuité sera suffisamment instituée. Une telle expansion est également prescrite par le besoin de surmonter l'égoïsme théologique et l'individualisme métaphysique en suscitant partout le noble désir d'une digne incorporation à la suprême existence. Voilà pourquoi la commémoration occidentale doit aujourd'hui s'étendre jusqu'aux types quotidiens, toujours disposés chronologiquement, mais indifféremment choisis parmi les précurseurs, émules, et successeurs de chaque chef hebdomadaire. Je me suis ainsi trouvé conduit, dès l'origine, à compléter le culte concret en instituant, pour certains jours, une célébration secondaire, qui remplace la principale dans les années bissextiles.

C'est seulement envers ces adjoints, toujours inscrits en italique au tableau ci-joint, que j'ai quelquefois utilisé les dignes réclamations qui me furent souvent adressées, depuis cinq ans, afin d'améliorer le calendrier occidental par addition ou substitution. D'après ce perfectionnement graduel, cette construction ne m'inspire aucun regret d'omission, quoique je doive toujours examiner soigneusement les nouvelles propositions, pourvu qu'elles ne soient pas purement négatives. Seul placé maintenant au point de vue occidental, je suis assez dégagé des partialités françaises pour juger

des illustrations quelconques à travers les illusions nationales.

En comparant le tableau ci-joint à l'ensemble du volume précédent, on peut nettement apprécier l'imperfection nécessaire du culte concret, incapable d'embrasser la majeure partie de la préparation humaine. Outre son impuissance, déjà motivée, envers le fétichisme, la théocratie n'y peut être assez glorifiée, parce qu'une admirable abnégation nous cache ses meilleurs types; ce qui m'a forcé d'incorporer au mois initial quelques célébrations collectives, et même des illustrations fabuleuses. Dans tout le reste du calendrier, l'extension des fêtes se trouve rarement proportionnée à l'importance des évolutions : en sorte qu'un tableau destiné surtout à représenter l'ensemble de la transition occidentale en compare mal les principales phases. Il consacre trois mois à l'élaboration grecque, tandis que la civilisation romaine s'y condense dans un seul, dont la moitié ne concerne même qu'une préparation indirecte. Si deux mois suffisent réellement à l'idéalisation des neuf siècles du moyen âge, l'évolution moderne ne semble pas mériter un semestre. Parmi les cinq éléments de l'occidentalité, le type espagnol n'est point assez honoré, parce que son admirable supériorité, surtout relative au sentiment, ne saurait être dignement appréciée en célébrant l'essor de l'intelligence et de l'activité. Quoique les divers inconvénients d'un tel système puissent se trouver beaucoup atténués par la sagesse de ses interprètes, ils resteront toujours inhérents au culte concret, qui doit seulement préparer les âmes actuelles à la glorification abstraite du passé.

Pour compléter cette indication des imperfections nécessaires du calendrier historique, il faut noter que les services théoriques ou pratiques doivent y prévaloir sur le mérite moral, afin d'apprécier l'essor des forces humaines pendant un âge incapable de les discipliner. Cette institution n'est point destinée à

[B]

Occidentale formée, depuis Charlemagne, ue, et germanique.

	SIXIÈME MOIS. **SAINT-PAUL.** LE CATHOLICISME.	SEPTIÈME MOIS. **CHARLEMAGNE.** LA CIVILISATION FÉODALE.
Lundi. . .	Saint-Luc. . . . . *Saint-Jacques.*	Théodoric-le-Grand.
Mardi . .	Saint-Cyprien.	Pélage.
Mercredi. .	Saint-Athanase.	Othon-le-Grand. *Henri-l'Oiseleur.*
Jeudi . . .	Saint-Jérôme.	Saint-Henri.
Vendredi . .	Saint-Ambroise.	Villiers. . . . . *La Valette.*
Samedi . . *ias.*	Sainte-Monique.	Don Juan de Lépante. *Jean Sobieski.*
DIMANCHE . .	SAINT-AUGUSTIN.	ALFRED.
	Constantin.	Charles-Martel.
	Théodose.	Le Cid. . . . . *Tancrède.*
	Saint-Chrysostôme. *Saint-Basile.*	Richard. . . . . *Saladin.*
	Sainte-Pulchérie. . . . . *Marcien.*	Jeanne-d'Arc.
	Sainte-Geneviève-de-Paris.	Albuquerque. . . *Walter Raleigh.*
	Saint-Grégoire-le-Grand.	Bayard.
	HILDEBRAND.	GODEFROI.
	Saint-Benoît. . . . *Saint-Antoine.*	Saint-Léon-le-Grand. . *Léon IV.*
tus.	Saint-Boniface. . . *Saint-Austin.*	Gerbert. . . . . *Pierre Damien.*
tus.	St-Isidore-de-Séville. . *St-Bruno.*	Pierre-l'Ermite.
	Lanfranc. . . . . *Saint Anselme.*	Suger. . . . . *Saint-Éloi.*
	Héloïse. . . . . *Béatrice.*	Alexandre III. . . *Thomas Becket.*
ues.	Les archit. du moyen âge. *S.-Benezet.*	St-François-d'Ass. . *St-Dominique.*
	SAINT-BERNARD.	INNOCENT III.
ne.	St-François Xav. *Ignace de Loyola.*	Sainte-Clotilde.
tus.	St-Charles-Borrom. *Fréd. Borrom.*	Ste-Bathilde. *Ste-Math.-de-Toscane.*
va.	Ste-Thérèse. *Ste-Cather.-de-Sienne.*	St-Étienne-de-Hong. *Mat. Corvin.*
èle.	St-Vinc.-de-Paule. *L'abbé de l'Épée.*	Sainte-Élisabeth de Hongrie.
ien.	Bourdaloue. . . . *Claude Fleury.*	Blanche de Castille.
	W. Penn. . . . . *G. Fox.*	Saint-Ferdinand III. *Alphonse X.*
	BOSSUET.	SAINT-LOUIS.

(*Système*

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26.

[B]

CALENDRIER POSITIVISTE,

POUR UNE ANNÉE QUELCONQUE;

OU

TABLEAU CONCRET DE LA PRÉPARATION HUMAINE, destiné surtout à la transition finale de la république occidentale formée, depuis Charlemagne, par la libre connexité des cinq populations avancées, française, italienne, espagnole, britannique, et germanique.

		1er MOIS. MOÏSE. LA THÉOCRATIE INITIALE.	2e MOIS. HOMÈRE. LA POÉSIE ANCIENNE.	3e MOIS. ARISTOTE. LA PHILOSOPHIE ANCIENNE.	4e MOIS. ARCHIMÈDE. LA SCIENCE ANCIENNE.	5e MOIS. CÉSAR. LA CIVILISATION MILITAIRE.	6e MOIS. SAINT-PAUL. LE CATHOLICISME.	7e MOIS. CHARLEMAGNE. LA CIVILISATION FÉODALE.
Lundi	1	Prométhée. — *Cadmus.*	Hésiode. — *Sapho.*	Anaximandre.	Théophraste.	Miltiade.	Saint-Luc. — *Saint-Jacques.*	Théodoric-le-Grand.
Mardi	2	Hercule. — *Thésée.*	Tyrtée.	Anaximène.	Hérophile.	Léonidas.	Saint-Cyprien.	Pélage.
Mercredi	3	Orphée. — *Tirésias.*	Anacréon.	Héraclite.	Érasistrate.	Aristide.	Saint-Athanase.	Othon-le-Grand. *Henri-l'Oiseleur.*
Jeudi	4	Ulysse.	Pindare.	Anaxagore.	Celse.	Cimon.	Saint-Jérôme.	Saint-Henri.
Vendredi	5	Lycurgue.	Sophocle. — *Euripide.*	Démocrite. — *Leucippe.*	Galien.	Xénophon.	Saint-Ambroise.	Villiers. — *La Valette.*
Samedi	6	Romulus.	Théocrite. — *Longus.*	Hérodote.	Avicenne. — *Averrhoës.*	Phocion. — *Épaminondas.*	Sainte-Monique.	Don Juan de Lépante. *Jean Sobieski.*
DIMANCHE	7	NUMA.	ESCHYLE.	THALÈS.	HIPPOCRATE.	THÉMISTOCLE.	SAINT-AUGUSTIN.	ALFRED.
	8	Bélus. — *Sémiramis.*	Scopas.	Solon.	Euclide.	Périclès.	Constantin.	Charles-Martel.
	9	Sésostris.	Zeuxis.	Xénophane.	Aristée.	Philippe.	Théodose.	Le Cid. — *Tancrède.*
	10	Menou.	Ictinus.	Empédocle.	Théodose-de-Bythinie.	Démosthènes.	Saint-Chrysostôme. *Saint-Basile.*	Richard. — *Saladin.*
	11	Cyrus.	Praxitèle.	Thucydide.	Héron. — *Citsibius.*	Ptolémée Lagus.	Sainte-Pulchérie. — *Marcien.*	Jeanne-d'Arc.
	12	Zoroastre.	Lysippe.	Archytas. — *Philolaüs.*	Pappus.	Philopœmen.	Sainte-Geneviève-de-Paris.	Albuquerque. — *Walter Raleigh.*
	13	Les Druides. — *Ossian.*	Apelles.	Apollonius de Tyane.	Diophante.	Polybe.	Saint-Grégoire-le-Grand.	Bayard.
	14	BOUDDHA.	PHIDIAS.	PYTHAGORE.	APPOLLONIUS.	ALEXANDRE.	HILDEBRAND.	GODEFROI.
	15	Fo-Hi.	Ésope. — *Pilpaï.*	Aristippe.	Eudoxe. — *Aratus.*	Junius-Brutus.	Saint-Benoît. — *Saint-Antoine.*	Saint-Léon-le-Grand. — *Léon IV.*
	16	Lao-Tseu.	Plaute.	Antisthènes.	Pythéas. — *Néarque.*	Camille. — *Cincinnatus.*	Saint-Boniface. — *Saint-Austin.*	Gerbert. — *Pierre Damien.*
	17	Meng-Tseu.	Térence. — *Ménandre.*	Zénon.	Aristarque. — *Bérose.*	Fabricius. — *Régulus.*	St-Isidore-de-Séville. — *St-Bruno.*	Pierre-l'Ermite.
	18	Les théocrates du Tibet.	Phèdre.	Cicéron. — *Pline-le-Jeune.*	Ératosthène. — *Sosigène.*	Annibal.	Lanfranc. — *Saint Anselme.*	Suger. — *Saint-Éloi.*
	19	Les théocrates du Japon.	Juvénal.	Épictète. — *Arrien.*	Ptolémée.	Paul-Émile.	Héloïse. — *Béatrice.*	Alexandre III. — *Thomas Becket.*
	20	Manco-Capac. — *Tamehaméa.*	Lucien.	Tacite.	Albategnius. — *Nassir-Eddin.*	Marius. — *Les Gracques.*	Les archit. du moyen âge. *S.-Benezet.*	St-François-d'Ass. — *St-Dominique.*
	21	CONFUCIUS.	ARISTOPHANE.	SOCRATE.	HIPPARQUE.	SCIPION.	SAINT-BERNARD.	INNOCENT III.
	22	Abraham. — *Joseph.*	Ennius.	Xénocrate.	Varron.	Auguste. — *Mécène.*	St-François Xav. *Ignace de Loyola.*	Sainte-Clotilde.
	23	Samuel.	Lucrèce.	Philon d'Alexandrie.	Columelle.	Vespasien. — *Titus.*	St-Charles-Borrom. *Fréd. Borrom.*	Ste-Bathilde. *Ste-Math.-de-Toscane.*
	24	Salomon. — *David.*	Horace.	Saint-Jean-l'Évangéliste.	Vitruve.	Adrien. — *Nerva.*	Ste-Thérèse. *Ste-Cather.-de-Sienne.*	St-Étienne-de-Hong. *Mat. Corvin.*
	25	Isaïe.	Tibulle.	Saint-Justin. — *Saint-Irénée.*	Strabon.	Antonin. — *Marc-Aurèle.*	St-Vinc.-de-Paule. *L'abbé de l'Épée.*	Sainte-Élisabeth de Hongrie.
	26	Saint-Jean-Baptiste.	Ovide.	Saint-Clément-d'Alexandrie.	Frontin.	Papinien. — *Ulpien.*	Bourdaloue. — *Claude Fleury.*	Blanche de Castille.
	27	Haroun-al-Raschid. *Abdérame III.*	Lucain.	Origène. — *Tertullien.*	Plutarque.	Alexandre-Sévère.	W. Penn. — *G. Fox.*	Saint-Ferdinand III. *Alphonse X.*
	28	MAHOMET.	VIRGILE.	PLATON.	PLINE-l'ancien.	TRAJAN.	BOSSUET.	SAINT-LOUIS.

(*Système de politique positive*, tome quatrième, page 403.)

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26.

[B']

CALENDRIER POSITIVISTE,

POUR UNE ANNÉE QUELCONQUE;

OU

TABLEAU CONCRET DE LA PRÉPARATION HUMAINE, destiné surtout à la transition finale de la république occidentale formée, depuis Charlemagne, par la libre connexité des cinq populations avancées, française, italienne, espagnole, britannique, et germanique.

	HUITIÈME MOIS. **DANTE.** L'ÉPOPÉE MODERNE.	NEUVIÈME MOIS. **GUTTEMBERG.** L'INDUSTRIE MODERNE.	DIXIÈME MOIS. **SHAKESPEARE.** LE DRAME MODERNE.	ONZIÈME MOIS. **DESCARTES.** LA PHILOSOPHIE MODERNE.	DOUZIÈME MOIS. **FRÉDÉRIC.** LA POLITIQUE MODERNE.	TREIZIÈME MOIS. **BICHAT.** LA SCIENCE MODERNE.	
Lundi	1 Les Troubadours.	Marco-Polo. *Chardin.*	Lope de Vega. *Montalvan.*	Albert-le-Grand. *Jean de Salisbury.*	Marie de Molina.	Copernic. *Tycho-Brahé.*	
Mardi	2 Bocace. *Chaucer.*	Jacques Cœur. *Gresham.*	Moreto. *Guillen de Castro.*	Roger Bacon. *Raimond Lulle.*	Côme de Médicis l'ancien.	Képler. *Halley.*	
Mercredi	3 Rabelais.	Gama. *Magellan.*	Rojas. *Guevara.*	Saint-Bonaventure. *Joachim.*	Philippe de Comines. *Guicciardini*	Huyghens. *Varignon.*	
Jeudi	4 Cervantes.	Neper. *Briggs.*	Otway.	Ramus. *Le cardinal de Cusa.*	Isabelle de Castille.	Jacques Bernoulli. *Jean Bernoulli.*	
Vendredi	5 La Fontaine. *Robert Burns.*	Lacaille. *Delambre.*	Lessing.	Montaigne. *Érasme.*	Charles-Quint. *Sixte-Quint.*	Bradley. *Roëmer.*	
Samedi	6 Foë. *Goldsmith.*	Cook. *Tasman*	Goëthe.	Campanella. *Morus.*	Henri IV.	Volta. *Sauveur.*	
DIMANCHE	7 **ARIOSTE.**	**COLOMB.**	**CALDERON.**	**SAINT-THOMAS-d'Aquin.**	**LOUIS XI.**	**GALILÉE.**	
	8 Léonard de Vinci. *Le Titien.*	Benvenuto Cellini.	Tirso.	Hobbes. *Spinosa.*	Coligny. *L'Hôpital.*	Viète. *Harriott.*	
	9 Michel-Ange. *Paul Véronèse.*	Amontons. *Wheatstone.*	Vondel.	Pascal. *Giordano Bruno.*	Barneveldt.	Wallis. *Fermat.*	
	10 Holbein. *Rembrandt.*	Harrison. *Pierre Leroy.*	Racine.	Locke. *Mallebranche.*	Gustave-Adolphe.	Clairaut. *Poinsot.*	
	11 Poussin. *Lesueur.*	Dollond. *Graham.*	Voltaire.	Vauvenargues. *Mme de Lambert.*	De Witt.	Euler. *Monge.*	
	12 Velasquez. *Murillo.*	Arkwright. *Jacquart.*	Métastase. Alfieri.	Diderot. *Duclos.*	Ruyter.	D'Alembert. *Daniel Bernoulli.*	
	13 Téniers. *Rubens.*	Conté.	Schiller.	Cabanis. *Georges Leroy.*	Guillaume III.	Lagrange. *Joseph Fourier.*	
	24 **RAPHAEL.**	**VAUCANSON.**	**CORNEILLE.**	Le Chancelier **BACON.**	**GUILLAUME-le-Taciturne.**	**NEWTON.**	
	25 Froissart. *Joinville.*	Stévin. *Torricelli.*	Alarcon.	Grotius. *Cujas.*	Ximenès.	Bergmann. *Scheele.*	
	26 Camoens. *Spenser.*	Mariotte. *Boyle.*	Mme de Motteville. *Mme Roland.*	Fontenelle. *Maupertuis.*	Sully. *Oxenstiern.*	Priestley. *Davy.*	
	27 Les Romancistes espagnols.	Papin. *Worcester.*	Mme de Sévigné. *Lady Montague.*	Vico. *Herder.*	Colbert. *Louis XIV.*	Cavendish.	
	28 Châteaubriant.	Black.	Lesage. *Sterne.*	Fréret. *Winckelmann.*	Walpole. *Mazarin.*	Guyton-Morveau. *Geoffroy.*	
	29 Walter-Scott. *Cooper.*	Jouffroy. *Fulton.*	Mme de Staal. *Miss Edgeworth.*	Montesquieu. *d'Aguesseau.*	D'Aranda. *Pombal.*	Berthollet.	
	20 Manzoni.	Dalton. *Thilorier.*	Fielding. *Richardson.*	Buffon. *Oken.*	Turgot. *Campomanes.*	Berzélius. *Ritter.*	
	21 **TASSE.**	**WATT.**	**MOLIÈRE.**	**LEIBNITZ.**	**RICHELIEU.**	**LAVOISIER.**	
	22 Pétrarque.	Bernard de Palissy.	Pergolèse. *Palestrina.*	Robertson. *Gibbon.*	Sidney. *Lambert.*	Harvey. *Ch. Bell.*	
	23 Thomas A'Kempis. *Louis de Grenade et Bunyan.*	Guglielmini. *Riquet.*	Sacchini. *Grétry.*	Adam Smith. *Dunoyer.*	Franklin. *Hampden.*	Boërhaave. *Stahl.*	
	24 Mme de Lafayette. *Mme de Staël.*	Duhamel (du Monceau). *Bourgelat.*	Gluck. *Lulli.*	Kant. *Fichte.*	Washington. *Kosciusko.*	Linné. *Bernard de Jussieu.*	
	25 Fénelon. *Saint-François-de-Sales.*	Saussure. *Bouguer.*	Beethoven. *Handel.*	Condorcet. *Ferguson.*	Jefferson. *Madison.*	Haller. *Vicq-d'Azyr.*	
	26 Klopstock. *Gessner.*	Coulomb. *Borda.*	Rossini. *Weber.*	Joseph de Maistre. *Bonald.*	Bolivar. *Toussaint-Louverture.*	Lamarck. *Blainville.*	
	27 Byron. *Élisa Mercœur.*	Carnot. *Vauban.*	Bellini. *Donizetti.*	Hegel. *Sophie Germain.*	Francia.	Broussais. *Morgagni.*	
	28 **MILTON.**	**MONTGOLFIER.**	**MOZART.**	**HUME.**	**CROMWELL.**	**GALL.**	

Jour complémentaire. . . . . Fête universelle des MORTS.

Jour bissextile. . . . . Fête générale des SAINTES FEMMES.

(*Système de politique positive*, tome quatrième, page 403).

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26.

TE,

ublique occidentale formée, depuis Charlemagne,
britannique, et germanique.

ÈME MOIS. **DÉRIC.** QUE MODERNE.	TREIZIÈME MOIS. **BICHAT.** LA SCIENCE MODERNE.	
l'ancien. lines. *Guicciardini* ille. . . . *Sixte-Quint.*	Copernic. . . . . *Tycho-Brahé.* Képler. . . . . *Halley.* Huyghens. . . . . *Varignon.* Jacques Bernoulli. *Jean Bernoulli.* Bradley. . . . . *Roëmer.* Volta. . . . . *Sauveur.* GALILÉE.	
. . . *L'Hôpital.* Taciturne.	Viète. . . . . *Harriott.* Wallis. . . . . *Fermat.* Clairaut. . . . . *Poinsot.* Euler. . . . . *Monge.* D'Alembert. . . *Daniel Bernoulli.* Lagrange . . . . *Joseph Fourier.* NEWTON.	Fête universelle des MORTS. . . . .
. . . *Oxenstiern.* . . . *Louis XIV.* . . . . *Mazarin.* . . . . *Pombal.* . . *Campomanes.*	Bergmann. . . . . *Scheele.* Priestley. . . . . *Davy.* Cavendish. Guyton-Morveau. . . . *Geoffroy.* Berthollet. Berzélius. . . . . *Ritter.* LAVOISIER.	Fête générale des SAINTES FEMMES. . . . .
. . . . *Lambert.* . . . *Hampden.*	Harvey. . . . . *Ch. Bell.* Boërhaave. . . . . *Stahl.*	Jour complémentaire. . . . .
. . . *Kosciusko.* . . . . *Madison.* *saint-Louverture.*	Linné. . . . *Bernard de Jussieu.* Haller. . . . . *Vicq-d'Azyr.* Lamarck. . . . . *Blainville.* Broussais . . . . . *Morgagni.* GALL.	Jour bissextile. . . . .

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26.

fournir des types de conduite, qui ne pourront se multiplier assez que dans l'état normal, mais à ramener des âmes anarchiques à la subordination envers le passé par la glorification concrète des progrès accomplis. Quoique une telle liste doive, après la transition, servir toujours pour le choix des prénoms, quand elle aura reçu l'extension convenable, cette destination ne cessera jamais d'exiger l'intervention du sacerdoce, afin d'éviter un vicieux patronage. Même en classant les types intellectuels, j'ai dû quelquefois subordonner la valeur personnelle aux résultats effectifs, qui dépendent surtout de la situation historique, favorable à certaines vocations et contraire à d'autres. Des six penseurs rangés sous Bacon, trois lui furent, à mes yeux, supérieurs, quoique cette prééminence n'ait pu se développer assez pour leur permettre de seconder autant l'évolution mentale : un pareil contraste existe entre Lagrange et Newton.

Tel est l'esprit suivant lequel il convient d'étudier et d'enseigner le tableau ci-joint (*Voyez, ci-contre, le double tableau B, B'*), qui résume toute la commémoration. Quoique consacrée surtout à l'immense transition qui devait conduire l'Occident de la théocratie à la sociocratie, il peut être aujourd'hui regardé comme représentant l'ensemble de la préparation humaine, dont cette évolution fournit le dénoûment. L'instinct de continuité ne fut réellement altéré que pendant ces trente siècles, que le positivisme termine en ralliant les occidentaux, de plus en plus révolutionnaires, à l'attitude normale des théocrates et des fétichistes, afin d'instituer l'association universelle. Outre que la construction générale du calendrier historique indique une destination purement provisoire, sa composition spéciale annonce directement le prochain avénement du culte normal, d'après la nature abstraite des deux célébrations finales. Car le dernier jour de chaque année et le jour additionnel des années

bissextiles reproduisent ici les fêtes extrêmes du tableau sociolâtrique.

Je suis ainsi conduit à compléter cette explication par deux éclaircissements, sans lesquels cet état du culte de transition ne serait pas nettement comparable aux cinq éditions antérieures, y compris l'annexe du catéchisme positiviste.

Il faut rejeter le spécieux projet qu'une bienveillance imméritée me disposa trop à recommander envers la consécration des différents jours de la semaine aux divers liens fondamentaux. Outre qu'un tel mode ne saurait convenir à l'état normal, où cet office appartient aux mois, il serait inutile pendant la transition, naturellement bornée aux fêtes publiques; l'adoration intime et les sacrements domestiques ayant atteint déjà leur état définitif. La tentative avortée ne laissera d'autre trace que la touchante série de prières dont elle fournit l'occasion au cœur d'un vrai positiviste, qui, les dégageant d'une vicieuse solidarité, les désignera d'après leurs destinations, en respectant les noms antiques.

Une explication plus importante concerne la *Fête des réprouvés*, qui, de mon discours préliminaire, passa dans toutes les éditions de mon calendrier, à travers mes cours oraux. Après une modification décisive, suggérée par une réclamation féminine, les dignes remontrances d'un positiviste britannique m'ont suscité des réflexions qui me déterminent à supprimer entièrement l'institution projetée. J'avais assez apprécié sa nature exceptionnelle pour restreindre toujours une telle fête aux quatre premières années bissextiles de la transition organique. Mais un meilleur examen des motifs que j'assignais à cette restriction m'a conduit à ne jamais détourner le jour additionnel de sa destination normale, ci-dessus rappelée. Ayant reconnu le danger de cultiver régulièrement les sentiments haineux, même quand l'indignation est la plus légitime, il faut surtout

éviter de les stimuler dans un milieu critique, où le positivisme vient réorganiser la vénération. Envers des chefs dont les torts provinrent principalement d'un besoin déréglé de célébrité, le silence constitue la meilleure punition, complétée par le contraste des dignes types. Toute solennité spécialement destinée à réprouver exposerait un public incompétent à faire une vicieuse application des principes de condamnation qu'on serait ainsi forcé de proclamer.

La nature des types propres à la majeure partie du calendrier historique doit conduire le sacerdoce régénérateur à compléter cette institution en proposant un système de lectures en harmonie avec la transition organique. Car, la plupart des célébrations concernant des poëtes, des philosophes, ou des savants, le public ne peut les glorifier sans vouloir connaître leurs ouvrages, qui pourtant ne sauraient tous lui convenir. D'une autre part, il doit ainsi présumer que les auteurs exclus du culte provisoire ne méritent jamais d'être lus, ce qui serait souvent injuste et quelquefois nuisible. Pour éviter des lectures déplacées et des lacunes fâcheuses, il faut donc régler un penchant, devenu non moins abusif qu'universel, en complétant le tableau de l'ensemble des illustrations personnelles par celui des écrits dignes de survivre. Tel est l'objet de l'appendice propre au volume que j'achève : il reproduit, avec quelques modifications, le catalogue déjà joint à la préface du catéchisme positiviste, après une édition séparée en octobre 1851.

Dans cette collection provisoire de cent cinquante volumes plus ou moins usuels, qui prépare la condensation normale du trésor intellectuel en cent tomes systématiques, il faut distinguer les lectures poétiques et morales, seules susceptibles de devenir habituelles. En s'y bornant aux vrais chefs-d'œuvre, la transition organique se trouvera partout secondée d'après un commerce familier avec les meilleurs types de la préparation

humaine. Une expérience décisive me conduit à recommander surtout la lecture quotidienne de la sublime ébauche d'A'Kempis et de l'incomparable épopée de Dante. Plus de sept ans se sont écoulés depuis que je lis chaque matin un chapitre de l'un et chaque soir un chant de l'autre, sans que je cesse d'y trouver des charmes auparavant inaperçus, et d'en retirer de nouveaux fruits, intellectuels ou moraux. Outre l'aptitude positive d'une telle coutume, qui rappelle toujours le principal objet de la méditation humaine, elle comporte une efficacité négative, en détournant des lectures inutiles ou vicieuses, dont elle fournit le meilleur correctif. Jusqu'à ce que le positivisme accomplisse, en invoquant l'Humanité, la synthèse morale et poétique ébauchée par le catholicisme au nom de Dieu, le mystique résumé du moyen âge nous servira de guide journalier pour étudier et perfectionner notre nature. Indépendamment de la valeur monumentale qu'elle doit offrir à nos plus lointains successeurs, cette composition sans exemple, dont je me félicite d'avoir déjà propagé l'usage chez les vrais croyants, est actuellement rangée parmi nos livres sacrés.

En considérant le catalogue positiviste comme le complément naturel du calendrier historique, on l'emploie et l'apprécie suivant l'esprit synthétique, le caractère dynamique, et la destination provisoire du principal tableau. Pareillement propres à l'Occident, ces deux listes transitoires ont un égal besoin d'être épurées et complétées pour comporter un usage universel et définitif. Toutes deux s'adressant à des âmes privées de discipline intellectuelle et morale, il faut juger leur efficacité, non d'après les résultats partiels, mais par l'ensemble des impressions synthétiques et sympathiques que suscite leur application habituelle. Leur office envers la transition leur procurera, dans l'état normal, une efficacité secondaire, quand les fonctions sacerdotales qu'elles ébauchent se trouveront pleinement régularisées. Alors le catalogue modifié continuera de guider les lectures universelles, et le calendrier complété servira toujours de base pour le choix des prénoms positivistes.

Telle est la double institution d'après laquelle le sacerdoce de l'Humanité fondera son ascendant sur les vivants en jugeant les morts pendant la première phase de la transition organique. Ce libre office, que tout doit seconder, et que rien ne peut empêcher, a précédé l'avénement de la dictature qui constitue la condition temporelle de son efficacité sociale. Il se développera dès que la liberté spirituelle sera suffisamment établie, sans attendre le triple complément qui doit la garantir de toute rétrogradation. Néanmoins, l'influence régénératrice du clergé positif ne pourra s'exercer directement que quand l'attitude officielle deviendra pleinement conforme à la situation réelle, en dissipant le mensonge qui consacre trois pouvoirs spirituels dans une société sceptique. Mais, aussitôt que la suppression totale du budget théorique, théologique, métaphysique, et scientifique, permettra d'apprécier le besoin continu de réorganisation spirituelle, la Religion de l'Humanité fera partout sentir son aptitude à terminer la grande crise. En posant irrévocablement le problème fondamental, cet affranchissement nécessaire peut seul fournir aussi les moyens de développer la solution décisive d'après l'essor public du culte positif, aujourd'hui dépourvu des ressources matérielles que la loi réserve aux fois déchues. Quoique l'abolition du budget ecclésiastique doive toujours respecter les édifices catholiques, leur désertion spontanée, à mesure que se dévoilera la désuétude réelle des croyances arriérées, procurera paisiblement au positivisme quelques temples dignes du Grand-Être.

Naturellement consacrée au culte, dont l'avénement précédera celui du dogme et surtout du régime, la première phase

de la transition organique en instituera, sur une échelle quelconque, les trois modes ou degrés essentiels. Déjà l'adoration intime, et même les sacrements sociaux, ont irrévocablement surgi chez les vrais croyants, parce que leur essor exige seulement des conversions privées, sans dépendre de la situation publique. A mesure que le régime dictatorial fera partout sentir le besoin de réorganisation morale, les âmes flottantes ou flétries viendront demander au culte de l'Humanité des consolations et des garanties que les croyances caduques ne peuvent plus leur procurer. Ce besoin se développera surtout pour les liens domestiques, et principalement envers l'union fondamentale, où l'impuissance théologique dévoile l'insuffisance civique. Quelques exemples décisifs ont déjà prouvé que les tendres couples, sentant dignement les lacunes morales d'un milieu sceptique, sont disposés à consolider leur nœud par le libre engagement d'un éternel veuvage, incompatible avec les cultes déchus.

Vu la prochaine extension du mariage positiviste, je dois ici résoudre une difficulté spéciale, sur laquelle je fus souvent consulté, quant aux unions mixtes, qui, finalement étrangères à l'état normal, prévaudront pendant la transition organique. Le positivisme peut seul les consacrer sans inconséquence, d'après son caractère toujours relatif, qui lui permet d'envisager toutes les croyances antérieures comme autant de préparations pour la foi démontrable. Il fera concourir ces liens à la digne propagation du culte universel, tant chez les polythéistes, et même les fétichistes, que parmi les divers monothéistes.

Cette fusion exige deux conditions générales, afin de ne jamais altérer le juste ascendant de la religion finale par une tentative sans issue, souvent dégénérée en lutte permanente. Il faut, avant tout, restreindre l'espoir de conversion au sexe le plus modifiable, chez lequel l'attachement aux anciens cultes

mérite le plus de respect, comme déterminé surtout par les besoins du cœur, malgré les instigations de l'esprit. Quoique le positivisme doive, mieux que le catholicisme, utiliser l'influence féminine, il maintiendra davantage la dignité masculine, en ne confiant qu'à l'époux un office didactique qui ne convient point à l'épouse. L'harmonie conjugale se trouverait gravement compromise si la femme attendait du mariage la conversion qu'elle n'aurait pu préalablement déterminer. Mais l'homme doit ordinairement espérer d'amener graduellement à la foi positive une compagne naturellement disposée à recevoir dignement l'initiation mentale, et surtout à sentir convenablement la supériorité morale de la vraie religion.

Ainsi conçu, le mariage mixte est permis à tout positiviste assez affranchi des religions antérieures pour participer passivement à leurs cérémonies quelconques, sans aucune adhésion mensongère. J'ai plusieurs fois engagé de vrais croyants à donner librement ce juste témoignage de déférence personnelle et de respect civique. Mais, d'après cette initiative de l'homme, la femme doit toujours accorder une réciprocité suffisante, en consentant à contracter, dans le temple de l'Humanité, l'engagement solennel du veuvage positiviste. Ce degré d'adhésion à la religion universelle permet déjà l'harmonie conjugale, et laisse bientôt espérer une conversion décisive, où le cœur aidera l'esprit à sentir l'indivisibilité de la vraie foi. Si la femme refusait une telle concession, le sacerdoce ne pourrait accorder le mariage, et l'homme devrait l'ajourner jusqu'à ce que la condition fût remplie, afin de ne pas susciter une lutte incertaine, aussi contraire au bonheur qu'à la dignité. Dans la situation occidentale, où l'ancienne foi ne peut réellement inspirer aucun fanatisme, cette obstination annoncerait l'espoir d'une vicieuse domination, mal dissimulé sous l'impossibilité de renoncer au culte antérieur. Illusoire pour des monothéistes,

dont certains ancêtres durent abandonner la religion de leurs pères, ce motif ne devient vraiment respectable que chez des femmes polythéistes ou fétichistes, parmi lesquelles le veuvage positiviste sera toujours accueilli.

Sous quelque mode que s'accomplisse le mariage mixte, il ne doit jamais altérer la règle positiviste qui confie à la mère la surintendance de l'éducation des enfants quelconques. Une croyance arriérée n'empêche pas l'épouse d'être, en vertu de sa prééminence morale, plus propre que l'époux à diriger l'initiation domestique, et même à surveiller l'instruction publique, afin d'y subordonner l'esprit au cœur. Tout vrai positiviste respectera toujours cette attribution, soit d'après une saine appréciation du véritable office de l'intelligence dans la préparation humaine, soit parce qu'il sent assez la supériorité de sa propre foi pour espérer qu'elle finira par prévaloir spontanément.

Les deux premiers degrés du culte de l'Humanité doivent donc recevoir aujourd'hui leur institution normale, envers laquelle le milieu peut seulement entraver ou seconder un essor indépendant de lui. Mais il n'en est plus ainsi pour le système des fêtes publiques, sans lequel la foi positive ne saurait assez développer son office social, ni même consolider pleinement son efficacité personnelle et domestique. Un tel complément exige des conversions plus profondes et plus nombreuses que n'en comporte l'ensemble de la transition organique. Je me suis ainsi trouvé conduit à construire, pour la préparation finale, un culte public qui lui fût spécialement adapté, sans aspirer à d'autres résultats que de développer les tendances synthétiques et sympathiques en instituant la continuité fondamentale. Toutefois, le système de fêtes organisé par le calendrier occidental aboutit à deux célébrations qui, d'après leur nature abstraite, indiquent le culte normal.

Pour que cette indication devienne suffisante, il faut y joindre

deux types connexes, l'un pleinement conforme au tableau sociolâtrique, l'autre où le mélange nécessaire de dispositions transitoires n'empêche pas d'apprécier l'état final, et même le lie mieux au passé. Le premier complément n'exige point d'explication ici, puisqu'il consiste à célébrer immédiatement la fête fondamentale du Grand-Être, assez caractérisée au second chapitre du volume que j'achève. Elle est tellement opportune que je la proposai, dès 1848, dans l'édition spéciale de mon discours préliminaire, d'après mon cours public de 1847, avec un succès constaté par des manifestations de plus en plus décisives, où manque seulement la publicité. Depuis sept ans, les vrais croyants inaugurent l'année positiviste en venant librement offrir un hommage collectif au fondateur de la religion de l'Humanité, devenu pour eux l'interprète systématique du Grand-Être. Bientôt complétée par la digne participation des femmes, cette reconstruction spontanée de la seule fête universelle que comporte l'anarchie moderne se trouvera transformée en une solennité décisive quand elle pourra s'accomplir dans un temple public.

Envers le second complément, une explication spéciale devient maintenant indispensable. Il consiste à fonder l'adoration collective des représentants du Grand-Être, en instituant le culte abstrait de la Femme, par la fête publique de la Vierge-Mère, où la transition organique s'incorporera le meilleur résumé du moyen âge. En conservant le jour catholique d'une telle célébration, les vrais croyants feront spontanément sentir à leurs frères arriérés l'aptitude caractéristique de la religion relative à maintenir et développer tous les germes émanés des fois absolues. La sociolâtrie y conciliera les trois monothéismes en montrant aux cœurs chrétiens le fondateur de l'islamisme choisissant la juive exceptionnelle pour principal type du sexe dont il ébaucha le digne culte. Ainsi se trouvera complétée, vers le

milieu de l'année, la célébration qui caractérise son début, quand l'application solennelle du calendrier historique aura fait assez apprécier la Vierge-Mère comme idéalisation spontanée de l'Humanité.

Je dois utiliser cette connexité pour introduire un dernier éclaircissement envers l'utopie féminine, incorporée à toutes les parties de ce volume, et surtout caractérisée par le chapitre précédent.

On ne peut dignement instituer le culte du sexe aimant tant que la maternité reste incompatible avec la pureté. C'est pourquoi la chevalerie accueillit et développa la fiction catholique où l'idéalité suppléait aux imperfections de la réalité. Pour sentir combien l'incomparable suavité du type mystique de la femme est due davantage à la tendresse féodale qu'à la foi chrétienne, il suffit de comparer son essor occidental avec son avortement byzantin, malgré l'identité dogmatique. Loin d'annoncer l'ascendant universel du catholicisme, le culte des croisés indiquait l'épuisement intérieur du monothéisme européen, où la Vierge tendit dès lors à remplacer Dieu, qu'elle a radicalement supplanté chez les catholiques méridionaux. Un tel antagonisme devient irrécusable en remarquant la coïncidence croissante entre l'avénement social du mystère féminin et la décadence mentale du sacrement eucharistique, où consistait le véritable résumé de la religion de Saint-Paul. Pendant le siècle qui précéda les croisades, cette croyance suscita l'explosion décisive des doutes toujours développés depuis à mesure que les sympathies chevaleresques modifiaient la synthèse catholique. Nulle doctrine ne comportant deux résumés, quelque conciliables qu'ils paraissent, le nouveau mode de condensation indiquait la tendance instinctive des Occidentaux vers le seul culte qui puisse également satisfaire les deux sexes.

Une comparaison directe permet d'apprécier l'affinité fondamentale qui devait ériger le culte occidental de la Vierge-Mère en préambule spontané de l'adoration universelle de l'Humanité. Car le Grand-Être réalise l'utopie féminine en se fécondant sans aucune assistance étrangère à sa propre constitution. Les rêveurs et les jongleurs tentent déjà, les uns de faciliter l'avénement du nouveau culte, les autres de retarder l'extinction de l'ancien, en s'efforçant d'unir à Dieu l'Humanité. Mais ces réactions croissantes de l'essor positiviste ne sauraient jamais offrir de sérieux dangers, parce que les lettrés, de plus en plus discrédités, peuvent seuls méconnaître l'incompatibilité radicale entre le relatif et l'absolu. Voilà comment le positivisme réalise l'utopie du moyen âge en représentant tous les membres de la grande famille comme issus d'une mère sans époux. D'après une telle base, le culte de transition développera, dès le début, par une systématisation décisive, la transformation spontanée vers laquelle les âmes méridionales ont de plus en plus tendu depuis le douzième siècle, et surtout après l'explosion négative. En même temps, l'utopie féminine s'incorpore à la religion positive, pour les cœurs capables de cultiver son efficacité subjective sans attendre sa réalisation objective.

Tel est l'ensemble des caractères propres à la première phase de la transition organique, où le sacerdoce de l'Humanité doit élaborer la régénération occidentale en établissant le culte du Grand-Être, pendant qu'une dictature empirique maintiendra dignement le calme matériel. Encore incapable de concevoir l'ordre autrement que d'après le type déchu, le pouvoir pratique se trouve alors conduit par la situation à respecter une influence théorique qu'il juge apte à surmonter l'anarchie spirituelle. Le libre essor, tant public que privé, qu'obtient ainsi le positivisme doit assez développer sa puissance organique pour déterminer graduellement la conversion spontanée des anciens hommes d'État ou l'avénement systématique des nou-

veaux. Voilà comment le début de la transition finale en préparera le mode décisif, à mesure que le cours naturel des événements de tous genres représentera la religion de l'Humanité comme seule capable de terminer la révolution occidentale. Mais, outre ces deux phases, que j'ai dû d'abord faire exclusivement contraster, il faut maintenant reconnaître la nécessité d'interposer un degré moyen, où la dictature, restée encore étrangère à la vraie foi, se trouve cependant devenue irrévocablement progressive.

Cette phase intermédiaire se rapproche davantage de la première que de la troisième; en sorte qu'elle pourrait s'accomplir sous le chef initial, s'il était assez modifiable. Dans un milieu sceptique, une telle transformation ne dépasse point le degré de perfectibilité que comporte un véritable homme d'état pendant sa pleine maturité. Si l'exemple d'un théoricien pouvait ici suffire, j'oserais citer ma vie publique, où deux carrières, distinctes quoique liées, l'une philosophique, l'autre religieuse, se sont normalement succédé, sans exiger deux penseurs différents, comme on l'avait d'abord supposé. Malgré que les praticiens ne puissent autant se modifier, la diversité beaucoup moindre des deux modes dictatoriaux m'autorise à signaler un tel précédent. Le chef actuel du peuple central me semble donc susceptible de présider au milieu comme au début de la transition organique, s'il adopte ma proposition, ci-dessus mentionnée, pour conformer l'attitude officielle à la situation réelle, en utilisant une incomparable acclamation.

Quant à la phase finale, qui doit d'ailleurs durer davantage que l'ensemble des deux autres, un tel prolongement ne saurait y convenir, quoiqu'elle doive succéder aux précédentes sans altérer la continuité, comme je l'expliquerai bientôt. En effet, la dictature, auparavant monocratique, se transforme alors en triumvirat, suivant l'indication de mon discours préliminaire, ci-dessous développée. Cette modification décisive, qui rend le gouvernement préparatoire assez conforme au régime normal, expliqué dans le chapitre précédent, concourt avec la conversion des chefs à la foi régénératrice, sans laquelle un tel mode susciterait de graves conflits.

Voilà comment la transition organique, qui semblait indivisible, se partage, d'après une double décomposition, en trois phases successives, dont l'enchaînement constitue une progression, d'abord spontanée, puis systématique, vers la régénération fondamentale de l'Occident. Également basées sur le concours entre la concentration temporelle et la liberté spirituelle, elles offrent des différences à la fois politiques et religieuses. Pendant les deux premières, le sacerdoce positif fait spécialement prévaloir, d'abord le culte, puis le dogme, sous une dictature monocratique, d'abord rétrograde ou plutôt stationnaire, puis progressive : dans la dernière, il élabore le régime d'accord avec un triumvirat caractéristique.

Suivant ce plan général, je dois maintenant expliquer la seconde phase, dont la conception exigeait préalablement celle des deux extrêmes, conformément à la quinzième loi de la philosophie première. Plus semblable à la précédente politiquement que religieusement, elle doit ici manifester son caractère temporel avant sa nature spirituelle.

Ainsi conçue, la phase moyenne de la transition organique développera l'attitude irrévocablement progressive de la dictature correspondante, d'après trois mesures connexes, qui ne pouvaient auparavant prévaloir, quoiqu'elles se bornent à compléter la politique initiale. La plus décisive consiste à supprimer définitivement l'armée française, en la remplaçant par huitante mille gendarmes, qui suffisent pour maintenir dignement l'ordre matériel, tant public que privé. Cette transformation nécessaire, bientôt imitée dans tout l'Occident, inaugurera partout

une politique irrévocablement progressive et pacifique, outre sa double réaction industrielle. Mais ses avantages directs se trouveront, sous l'aspect financier, d'abord atténués par l'obligation d'étendre aux offices militaires la règle d'indemnité ci-dessus établie pour des fonctions civiles dont l'utilité réelle est plus équivoque. Superflue envers les soldats, qui, depuis longtemps, n'aspirent qu'à quitter un service antipathique aux mœurs modernes, cette compensation se bornerait essentiellement aux officiers; l'accroissement de la gendarmerie, dès lors convenablement dotée, fournissant une issue normale aux sous-officiers.

Pour compléter cette indication, il faut distinguer l'artillerie (y compris ce qu'on appelle le génie) et la marine, qui demandent un apprentissage difficile et surtout des matériaux dispendieux. Toutefois, les écoles correspondantes doivent être enveloppées dans la suppression générale du budget scientifique; n'étant pas, au fond, plus utiles à ces corps, qui s'en sont longtemps passés, qu'à la gendarmerie, toujours préservée de cette atteinte au juste avancement. En réduisant les deux armes spéciales au quart du taux actuel, il faut à la fois maintenir leur constitution exceptionnelle et les incorporer à la milice normale, où l'attitude militaire se subordonne dignement au service pacifique, tant extérieur qu'intérieur.

Une telle gendarmerie, terrestre et maritime, offrira des garanties suffisantes envers l'ordre occidental quand l'issue décisive de la perturbation actuelle achèvera de dissiper les inquiétudes, sincères ou feintes, qu'inspire l'attitude rétrograde des monothéistes avortés. Car le peuple central ne doit désormais prendre aucune précaution contre les nations adjacentes, dont les onéreuses armées sont surtout destinées à lui constituer des barrières, qui partout disparaîtront aussitôt qu'il aura fait ainsi cesser des alarmes longtemps motivées. Si des coalitions rétrogrades venaient encore troubler sa digne élaboration de la solution universelle, un appel spécial du gouvernement préparatoire suffirait pour garantir l'indépendance du foyer où l'ensemble du passé place l'initiative régénératrice.

Envers le dedans, les garanties matérielles seraient également suffisantes, malgré le prolongement de l'anarchie spirituelle, puisqu'une telle gendarmerie, triple du taux actuel, est double de celle que le précédent chapitre assigne à l'état normal. Toutefois, son efficacité suppose aujourd'hui l'irrévocable suppression des milices bourgeoises, qui, toujours antipathiques aux mœurs modernes, ont rarement rendu de vrais services pendant les orages antérieurs, et sont devenues perturbatrices depuis l'essor de la grande crise. Pareillement incapables, du moins en France, d'exclure et d'admettre les prolétaires, ces corporations n'offrent maintenant que des dangers politiques sans compensation civile. Leur tendance sociale est directement contraire aux besoins essentiels de la réorganisation temporelle, incompatible avec une bourgeoisie non moins hostile aux patriciens qu'aux plébéiens. Ses conciliabules militaires entravent aussi la régénération spirituelle, depuis que ce milieu constitue le principal siége de l'empirisme métaphysique et de l'égoïsme sceptique, qui demandent une médication solitaire, toujours troublée par de tels rassemblements.

Huitante mille gendarmes, pourvu qu'ils soient seuls armés, peuvent réellement maintenir l'ordre français contre des perturbations quelconques, en développant les avantages propres à cette milice à la fois volontaire et disciplinée, où chaque membre comporte confiance et responsabilité. Surgie, avec la police, de l'existence industrielle, elle s'y trouve radicalement annexée, d'après le caractère profondément social d'un office, non moins indépendant qu'utile, toujours compatible avec la vie domestique. Jamais le recrutement forcé ne devint néces-

saire envers ces militaires régénérés par un sentiment continu de devoir et de dignité. Pendant tout le cours de la révolution moderne, leur crédit augmenta spontanément, surtout en France, à mesure que les mœurs repoussaient l'armée proprement dite. Depuis l'essor de la crise finale, leur instinct républicain les a de plus en plus liés au succès d'une réorganisation destinée à faire partout prévaloir l'appréciation sociale. Les seuls reproches que semble aujourd'hui mériter une telle milice sont entièrement étrangers à sa propre constitution, et provinrent uniquement de la rétrogradation politique. Une dictature vraiment progressive lui permettra, comme on le vit sous Danton, d'assister dignement le pouvoir pratique, sans se dégrader par des services inutiles aux gouvernements qui ne redoutent pas l'opinion.

La mesure décisive que je viens de caractériser aurait été prématurée sous la phase précédente, où la couleur rétrograde de la politique officielle interdit une telle confiance envers les dispositions populaires, trop anarchiques pour respecter un régime suspect. Mais, au second degré de la transition organique, la dictature a pris une attitude progressive, dont la popularité n'est point atténuée par le vague de ses aspirations. Alors une force, qui d'abord n'aurait pas toujours maintenu l'ordre public, peut surmonter les tentatives factieuses, et même contenir les tumultes sociaux que suscite l'indétermination d'une politique où le sentiment tente de suppléer à la raison. Insuffisante envers de véritables insurrections, la milice positiviste suffira contre des émeutes quelconques, dont il importe que le régime dictatorial se trouve toujours préservé, pour que son essor ne soit pas forcé de se subordonner aux préjugés populaires. Quoique la situation transitoire expose à des troubles plus généraux, ils ne doivent susciter aucune précaution matérielle, afin que la politique officielle puise, dans

le besoin et la possibilité de les prévenir par sa conduite, des freins et des guides que ses vagues doctrines ne comportent pas.

Voilà comment la phase moyenne de la transition organique réalisera les espérances partout surgies, et surtout en France, depuis quarante ans, d'après l'avénement de la paix occidentale. Solennellement promise aussitôt que l'instinct militaire eut terminé son orgie exceptionnelle, la transformation définitive de l'armée en gendarmerie se trouva graduellement ajournée au nom des préoccupations extérieures et des sollicitudes intérieures. Mais ce double motif doit alors être assez dissipé pour permettre à la dictature d'accomplir sans danger une mesure universellement souhaitée, qui fournira la meilleure confirmation de son caractère progressif.

Cette transformation de l'armée en gendarmerie conduit à compléter le milieu de la transition organique en exécutant deux opérations décisives, l'une au dehors, l'autre au dedans.

Il faut d'abord caractériser l'irrévocable avénement d'une politique pleinement pacifique par une digne restitution de l'Algérie aux Arabes. Outre que la domination actuelle ne pourrait se prolonger quand on supprimera l'armée française, elle est radicalement incompatible avec toute réorganisation. Cette oppression fut instituée et développée à grands frais, pour ranimer l'instinct guerrier, cultiver au dehors une férocité destinée au dedans, et surtout corrompre la population centrale, afin de la détourner du but social, en l'intéressant à la tyrannie rétrograde. Une telle conduite doit être d'autant plus reprochée au moins estimable des cinq dictateurs français que, pouvant répudier et réparer le tort de son devancier, il se l'appropria sans conviction, pour ménager des préjugés aisément surmontables. Mais, outre les motifs généraux qui n'ont jamais cessé de prescrire cette restitution, un mémorable épisode doit main-

tenant l'accélérer en manifestant le caractère contradictoire d'une politique où l'on maintient, au sud de l'empire ottoman, la spoliation qu'on réprime au nord. L'accomplissement de cet acte de justice ne saurait d'ailleurs être aucunement entravé par des ménagements immérités envers une colonisation sans consistance, faible compensation de tant d'iniquités. Si les aventuriers sceptiques qui se trouveront ainsi livrés à la générosité musulmane avaient eu sérieusement l'intention de s'incorporer aux Arabes, ils auraient adopté l'islamisme, au lieu d'entretenir l'espoir, aussi stupide que coupable, de faire là prévaloir le catholicisme.

Au dedans, la seconde phase doit développer la transition organique en autorisant autant les coalitions industrielles chez les travailleurs que parmi les entrepreneurs. Ces ligues nécessaires n'exigent, des deux côtés, d'autre intervention légale que la stricte répression de toute violence contre quiconque refuse d'y participer. Sous cette unique condition, le développement continu d'un tel antagonisme est aussi convenable envers la préparation de l'état normal que pour sa consolidation. Il peut seul faire empiriquement sentir, de part et d'autre, le besoin d'une conciliation permanente, dont la systématisation appartient au sacerdoce de l'Humanité. Quoique l'expérience anglaise ait manifesté l'insuffisance et le danger de ces luttes tant qu'elles restent matérielles, elles concourront à la régénération industrielle quand la religion positive réglera leur essor.

D'après le double complément de l'abolition de l'armée française, la dictature progressive achèvera de diriger le second degré de la transition organique en introduisant deux institutions, l'une politique, l'autre morale, destinées surtout à préparer la phase finale.

On doit dès lors disposer Paris à devenir, dans le siècle suivant, la métropole occidentale, en diminuant sa domination

matérielle sur les provinces françaises, maintenant opprimées sous un excès de centralisation. Cette réforme, ardemment souhaitée partout, fut toujours promise par les rétrogrades sans qu'ils aient jamais pu l'accomplir, faute de l'attitude progressive qu'elle exigeait pour ne pas troubler la mission sociale du peuple central. Sa réalisation appartient aux vrais conservateurs, quand le positivisme aura produit sur eux l'impression spéciale qui doit précéder leur conversion générale.

En systématisant la transition organique, je satisfis à ces justes réclamations d'après la répartition de la France en dix-sept intendances, ordinairement composées chacune de cinq départements, groupés, autant que possible, suivant l'ensemble des affinités locales. Leurs chefs, toujours nommés et révoqués par le pouvoir central, seront autorisés à décider la plupart des questions administratives maintenant traitées à Paris, et chacun d'eux instituera les préfectures correspondantes, en dirigeant celle du chef-lieu. Pour faire mieux apprécier cette mesure, dont j'expliquerai bientôt la principale destination, et qui servira de type aux autres cas occidentaux, je dois ici spécifier la répartition française, disposée suivant le degré de population des capitales :

Tableau des dix-sept Intendances françaises.

1re. . .	PARIS.	(Seine, Seine-et-Oise).
2me. . .	MARSEILLE. . . .	(Basses-Alpes, Vaucluse, Gard, Bouches-du-Rhône, Var).
3me. . .	LYON	(Rhône, Ain, Isère, Hautes-Alpes, Drôme).
4me. . .	BORDEAUX.	(Lot, Dordogne, Gironde, Lot-et-Garonne, Landes, Basses-Pyrénées).
5me. . .	ROUEN.	(Eure, Seine-Inférieure, Calvados, Orne, Manche).
6me. . .	NANTES.	(Ille-et-Vilaine, Loire-Inférieure, Morbihan, Côtes-du-Nord, Finistère).

7me. . .	TOULOUSE.	(Tarn-et-Garonne, Gers, Haute-Garonne, Hautes-Pyrénées, Ariége).
8me. . .	LILLE.	(Oise, Somme, Aisne, Pas-de-Calais, Nord).
9me. . .	STRASBOURG. . . .	(Meuse, Moselle, Meurthe, Vosges, Haut-Rhin, Bas-Rhin).
10me. . .	REIMS.	(Seine-et-Marne, Aube, Marne, Haute-Marne, Ardennes).
11me. . .	ORLÉANS.	(Eure-et-Loir, Loiret, Loir-et-Cher, Cher, Indre).
12me. . .	ANGERS.	(Sarthe, Mayenne, Maine-et-Loire, Indre-et-Loire).
13me. . .	MONTPELLIER. . .	(Aveyron, Tarn, Hérault, Aude, Pyrénées-Orientales).
14me. . .	LIMOGES.	(Nièvre, Allier, Creuse, Haute-Vienne, Corrèze).
15me. . .	CLERMONT.	(Loire, Ardèche, Puy-de-Dôme, Cantal, Haute Loire, Lozère).
16me. . .	DIJON.	(Yonne, Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Jura, Doubs, Haute-Saône).
17me. . .	ROCHEFORT. . . .	(Vienne, Deux-Sèvres, Vendée, Charente-Inférieure, Charente).

Religieusement considérée, la transition organique complétera, dans son degré moyen, l'adhésion générale de son début au principe fondamental du positivisme, en joignant la devise morale à la devise politique, mais sans changer le drapeau français. En adoptant la formule *Ordre et Progrès*, la première phase caractérise la résolution décisive de terminer la révolution moderne par la conciliation radicale unanimement demandée depuis l'explosion de la crise finale. La seconde manifeste davantage la vraie nature de la régénération occidentale en proclamant la source morale d'une telle solution, d'après une adhésion solennelle à la loi *Vivre pour autrui*. C'est alors que les femmes se trouveront dignement incorporées au mouvement moderne, qui leur reste étranger, même en devenant organique, tant qu'il n'embrasse que l'intelligence et l'activité, sans subordonner l'une et l'autre au sentiment. Par la combi-

naison des deux devises, la réorganisation politique sera directement liée à la régénération morale, pour préparer le caractère pleinement religieux que prendra la transition occidentale dans sa dernière phase.

Je suis ainsi conduit à compléter l'institution du mode moyen, en déterminant l'essor correspondant du positivisme.

Quoique la vraie religion doive alors étendre son ascendant du culte au dogme, sans embrasser encore le régime, le sacerdoce régénérateur y commence à développer avec opportunité le système de fêtes abstraites ébauché, pendant la première phase, envers l'Humanité, la Femme, et les Morts. A ces solennités caractéristiques, heureusement mêlées aux types concrets, l'essor de l'antagonisme industriel, d'après les ligues populaires, conduit à joindre une quatrième célébration annuelle, qui, pleinement adaptée à la transition, pourra s'incorporer à l'état normal. En introduisant, vers la fin de l'été, la Fête des Machines, le sacerdoce positif s'efforcera de prévenir et d'adoucir l'ensemble des conflits pratiques par la glorification du principal fondement de l'activité pacifique. La consécration systématique de la fétichité spontanée permettra d'idéaliser ces admirables instruments, sur lesquels reposent à la fois l'efficacité du travail et la dignité du travailleur. Ce culte tendra directement à faire partout prévaloir les mœurs normales, en rectifiant les aberrations populaires que l'anarchie moderne suscite envers chaque extension d'une telle puissance. Il manifestera profondément le besoin de discipliner une activité dont l'essor devient bientôt contradictoire d'après une opposition radicale entre le but et les moyens. Une telle solennité développera la subordination fraternelle de tous les travailleurs envers ceux qui sont destinés à devenir normalement les chefs sociaux du prolétariat.

Mais, quelle que soit l'importance spéciale de cette extension

du culte abstrait, le caractère spirituel de la seconde phase, essentiellement relatif au dogme, se manifestera surtout par l'institution décisive des écoles encyclopédiques, que je dois maintenant expliquer.

L'abolition du triple budget théorique fera partout sentir le besoin et la possibilité de régénérer l'instruction publique. On ne pourra plus méconnaître combien la situation occidentale repousse les études théologiques ou métaphysiques et développe les tendances positives. En même temps, l'essor des utopies subversives dévoilera la vraie nature de la maladie moderne, aujourd'hui dissimulée par les divers palliatifs matériels. Des luttes décisives disposeront tous les conservateurs éclairés et sincères à reconnaître que la Religion de l'Humanité peut seule discipliner les âmes actuelles. Ses services seront bientôt assez appréciés pour inspirer aux hommes d'état, non-seulement le respect habituel de ses conseils, mais une active sollicitude envers son avénement social.

Avant que la dictature devienne positiviste, ces impulsions doivent la conduire à préparer le développement du vrai sacerdoce et la régénération de l'éducation universelle en fondant des écoles analogues à celles de l'état normal, dont le type général sera déjà familier. Quoique leur principale efficacité soit nécessairement philosophique, le gouvernement ne pourra les instituer qu'afin de préparer à tous les services qu'il continuera de diriger. Cette connexité, d'ailleurs propre à prévenir ou rectifier l'indétermination théorique, convient autant à la transition organique qu'à la dernière phase de la révolution moderne. Elle proclame, envers les cas correspondants, la liaison générale de la systématisation pratique à l'initiation encyclopédique. Loin de regretter que la dictature ne destine point l'*École Positive* à recruter le nouveau sacerdoce, il faut se féliciter d'éviter une telle altération des vrais principes sur la régénération spirituelle. Je me suis toujours efforcé de faire sentir que l'éducation universelle doit suffire à toutes les classes, sans excepter le clergé, sauf la préparation spéciale qui résulte partout des efforts spontanés. Néanmoins, les écoles transitoires où s'ébauchera la rénovation décisive de l'instruction publique doivent naturellement profiter surtout à la libre corporation qui dirigera ce mouvement.

Pour garantir leur efficacité, tant spéciale que générale, il importe de les préserver du monopole corrupteur qui ruina jusqu'ici de tels établissements. La restriction empirique et l'irrationnelle confusion des études abstraites, l'absence totale de publicité, de plus en plus aggravées par le régime académique, concoururent à l'irréparable avortement d'une école toujours dégénérée depuis sa restauration. Mais cet établissement, dont le titre semble ironique, dut surtout sa dégradation, tant intellectuelle que morale, à la fatale méprise de ses glorieux fondateurs, qui crurent assurer son succès en le dotant d'un privilége d'après lequel il devint aussi rétrograde qu'anarchique.

Éclairée par une telle faute, la dictature évitera d'attribuer aucun monopole à la pépinière d'âmes régénérées qui remplacera cette institution avortée et toutes ses annexes. Les divers services auxquels préparera l'école positive seront toujours alimentés d'après un concours universel, où ses élèves n'auront d'autre avantage qu'une meilleure initiation, souvent compensée, chez leurs émules, par d'heureuses dispositions et des circonstances favorables. C'est surtout ainsi que son avénement doit fournir un prélude décisif à la rénovation systématique de l'éducation générale, indépendamment de toute destination spéciale. Afin de mieux préciser cette condition fondamentale, il faut ici caractériser la conciliation nécessaire entre le sage emploi du concours et le juste respect de la prérogative dicta-

toriale. On ne peut étendre partout un tel mode qu'en le restreignant toujours aux moindres grades, envers lesquels, loin d'entraver le gouvernement, il lui procure de meilleurs choix, et le préserve des obsessions quelconques. Mais, après cette introduction, il importe que les agents officiels doivent tout leur avancement à leurs services réels, sans subir une lutte qui devient autant illusoire que dégradante envers des fonctionnaires directement éprouvés. Partout le grade moyen s'obtiendra par l'ancienneté, sauf exception personnelle, et le degré supérieur résultera d'un libre choix, qui pourrait, au besoin, s'étendre hors de l'enceinte correspondante.

Destinée à tous les offices, l'école positive développera surtout son aptitude organique envers les services publics qui peuvent le plus seconder la transition occidentale, en systématisant la justice, la diplomatie, et l'administration. Quoique les fonctions judiciaires doivent finalement redevenir, mieux qu'au moyen âge et dans l'antiquité, l'annexe normale du patriciat actif, elles continueront de susciter une classe spéciale jusqu'à ce que les chefs pratiques soient assez régénérés. Historiquement liée, depuis les préteurs romains, à l'essor spontané d'une morale purement humaine, elle approuvera le remplacement des pépinières empiriques et déclamatoires par des écoles où la science profane conduit à la science sacrée, pour préparer l'apprentissage direct des vrais magistrats. Issus, comme les juges, de la confusion des deux pouvoirs pendant la révolution moderne, les diplomates sont mieux disposés à seconder l'impulsion religieuse qui doit la terminer. Également lassés du scepticisme et de l'hypocrisie, ils ont assez constaté l'insuffisance des mesures purement politiques pour accueillir la régénération morale, émanée d'une synthèse qui vient honorer et développer leurs services avant d'éteindre leur profession. Mais la classe administrative est la plus propre à sympathiser avec le

positivisme, parce que le régime qu'il annonce, loin d'écarter de tels agents, les fera mieux apprécier par les patriciens dont ils assisteront perpétuellement l'office politique. Ces modestes et laborieux serviteurs, sur lesquels repose aujourd'hui le maintien continu de l'ordre matériel au milieu du désordre spirituel, méritent d'être régénérés en recrutant aux écoles positives, d'après le libre concours, les sous-préfets, les commissaires de police, et les employés.

Néanmoins, la principale efficacité, générale et spéciale, d'une telle institution doit concerner les médecins, qui, depuis la rupture du joug théocratique, sont de plus en plus devenus les précurseurs naturels du sacerdoce sociocratique. La dégénération académique de la science moderne choque à la fois leurs aspirations sociales et leurs tendances synthétiques, en transférant aux cosmologistes, et surtout aux géomètres, la présidence scientifique, normalement échue aux biologistes d'après le moyen âge. Mieux émancipée et plus progressive qu'aucune autre, cette classe provisoire sut seule utiliser dignement la juste censure de Molière, qui l'a poussée à se dégager des entraves métaphysiques et littéraires pour devenir le meilleur appui du positivisme naissant. Quoique je n'aie jamais ménagé son matérialisme et sa vénalité, j'y trouvai toujours de précieuses sympathies envers la doctrine qui relève son importance sociale et son indépendance théorique en incorporant son office au sacerdoce de l'Humanité. Cette appréciation historique ne convient pas seulement, ni même principalement, aux purs biologistes, trop altérés déjà par l'anarchie académique pour s'associer profondément à la réorganisation mentale et morale. J'ai plus de confiance dans les dignes praticiens qui ne semblent dédaigner les théories médicales que parce qu'ils sentent instinctivement l'inanité des synthèses partielles. Ils sont, au fond, les mieux disposés à seconder la régénération d'un office où les

meilleures âmes doivent toujours lutter contre une imminente dégradation.

Je fus ainsi conduit, en concevant l'institution transitoire des écoles positives, à les destiner surtout aux médecins proprement dits. Elles peuvent directement régénérer ceux que le gouvernement investit d'un caractère légal en leur confiant un office sanitaire qui l'autorise à leur imposer des conditions intellectuelles et morales. Ces garanties doivent résulter de l'initiation encyclopédique, dont l'école positive fournit le type, et d'une renonciation solennelle à tout exercice privé, pour se consacrer dignement au service public, dès lors convenablement rétribué. Trois grades successifs, respectivement émanés, comme ailleurs, du concours, de l'ancienneté, du choix, recevront des annuités de trois mille, six mille, douze mille francs, suivant la progression sacerdotale. Afin de mieux développer les mœurs hiérarchiques chez une classe spontanément hostile à toute discipline, chaque fonctionnaire surveillera le service, individuel ou collectif, des deux médecins moins avancés qui lui seront spécialement adjoints. L'institution des hôpitaux, qui ne convint qu'au moyen âge, doit radicalement s'éteindre à mesure que l'essor simultané de l'aisance matérielle et de la dignité plébéienne permettra de remplacer une dégradante assistance par la sollicitude domestique. Mais il importe de seconder cette transformation graduelle en développant, pendant tout le cours de la transition organique, l'office, mal ébauché, des médecins publics chargés de diriger gratuitement, au sein des familles, les traitements privés.

Il faut compléter la régénération de la classe médicale en la dégageant d'un vicieux monopole et d'une assistance hétérogène. Le privilége légalement résulté du doctorat ne profite réellement qu'au charlatanisme dont il semble préserver un public que rien ne saurait garantir des conséquences pratiques de

l'anarchie théorique, aggravée par l'ignorance et la crédulité. Cette législation fournit le principal appui d'un vain enseignement, qui serait déjà discrédité sans la faculté de conférer le monopole des avis sanitaires. Aussi contraire à la dignité sacerdotale qu'à la liberté spirituelle, une telle règle entrave à la fois la sollicitude féminine et la générosité patricienne. Mais, en éteignant cette oppression dans son principal siége, il ne faut pas la respecter chez ses auxiliaires subalternes, où ses vices se trouvent souvent aggravés par la superstition et l'hypocrisie. Enveloppées dans la suppression générale du budget ecclésiastique, les corporations, surtout féminines, que la rétrogradation investit du monopole des soins médicaux, perdront irrévocablement un privilége dont tous les médecins connaissent les inconvénients publics et privés. Quiconque veut se consacrer au service, temporaire ou continu, des malades doit toujours pouvoir s'y livrer librement, sans s'agréger ni se subordonner à des confréries quelconques, où l'orgueil et la vanité se développent sous un dévouement plus apparent que réel.

La destination transitoire des écoles positives étant assez caractérisée, il faut indiquer leur organisation générale, qui se distinguera surtout de l'état normal par la reclusion des élèves pendant les trois années du noviciat encyclopédique. Cette mesure exceptionnelle est fondée sur le besoin de soustraire une jeunesse d'élite au milieu sceptique et corrompu dont elle doit seconder la régénération. Pour que les magistrats, les diplomates, les administrateurs, et surtout les médecins, deviennent ainsi les auxiliaires ou les précurseurs du sacerdoce final, il importe que leur culture mentale et morale se trouve préservée d'une telle perturbation. Mais les dangers de la claustration scolastique seront atténués par l'âge des élèves, qui pourront toujours avoir d'abord développé librement les affections domestiques, puisqu'ils ne seront jamais admis qu'après avoir accompli leur ving-

tième année. Un digne gouverneur, ordinairement choisi parmi les praticiens retirés, devra surtout y développer la subordination continue de l'esprit envers le cœur, d'après une destination sociale exempte de monopole, secondée par la diversité des vocations et des classes.

Pour que cette institution atteigne mieux son but principal, il importe que le peuple central, qui doit en faire tous les frais, y manifeste sa mission occidentale, en y faisant convenablement participer chaque nation adjacente. Néanmoins, pendant la durée totale de leur existence, naturellement bornée à la transition organique, ces établissements ne sauraient admettre des candidats étrangers à l'avant-garde humaine, afin de maintenir l'homogénéité qu'exige leur succès. Mais, l'enseignement étant toujours public, les populations orientales y pourront être représentées par des auditeurs externes, le plus souvent spontanés, et quelquefois institués spécialement d'après la sollicitude des gouvernements correspondants.

On ne doit pas craindre que le défaut de destination civique y distingue les Occidentaux des Français, de manière à troubler l'énergie et la continuité des efforts, d'après l'inégalité de zèle entre deux groupes toujours égaux en nombre. L'absence de tout monopole rend les uns et les autres pareillement incertains envers une carrière où leurs titres ne peuvent résulter que d'une éducation et d'une renommée communes à tous. Vu l'universalité des motifs spéciaux sur lesquels repose l'institution encyclopédique, les Occidentaux, admis, élevés, et jugés de la même manière que les Français, utiliseront autant que ceux-ci le brevet définitif.

Afin de faciliter les réactions, mentales et morales, d'un tel mélange, les candidats français connaîtront deux langues occidentales, l'une du Midi, l'autre du Nord, et tous les élèves devront spontanément acquérir, pendant le noviciat triennal, les

idiomes qui leur manquent. Cette règle s'étend à la double source de l'occidentalité, d'après l'obligation générale de savoir préalablement le latin et finalement le grec. En contraignant davantage le peuple le plus étranger au devoir commun de connaître toute langue limitrophe, une telle loi le poussera mieux à seconder l'élaboration, spontanée et systématique, du langage universel.

D'après la nature et la destination de l'école positive, son type fondamental doit se développer à Paris, où cent candidats français s'y trouveront annuellement admis, avec vingt-cinq de chacune des populations italienne, espagnole, britannique, et germanique. Mais la dictature centrale devra bientôt instituer un semblable établissement dans chaque chef-lieu d'intendance, suivant une extension moitié moindre, sans cesser d'égaler le nombre total des Occidentaux à celui des Français. Le besoin continu de rallier et de régler ces dix-sept pépinières conduira naturellement le pouvoir pratique à confier leur gouvernement, et le choix de tous leurs fonctionnaires, au chef du sacerdoce positif, seul compétent en un tel cas. C'est ainsi que le Grand-Prêtre de l'Humanité se trouvera d'abord reconnu politiquement en qualité de Directeur-Général des écoles positives. En exerçant gratuitement un tel office, il maintiendra l'indépendance que cette attribution annonce et prépare, sans qu'aucune séduction l'entraîne à fonder sa subsistance autrement que sur les libres subsides des vrais croyants.

Je suis ici dispensé de toute explication envers l'enseignement encyclopédique, qui, pendant la transition extrême, ne différera de l'état final que par la réduction du noviciat à trois années, respectivement consacrées aux trois couples abstraits. La dernière comprendra seule trois cours, afin que la biologie et la sociologie aboutissent à la morale, d'abord théorique puis pratique. Chacun des sept cours, toujours successifs, aura,

comme dans l'état normal, quarante leçons, à trois par semaine, en plaçant un mois de préparation et d'examen entre les phases d'une même année, de manière à laisser trois mois de vacances, après dix semaines consacrées aux épreuves finales. Mais la dernière année exige quatre leçons hebdomadaires, sans aboutir à la suspension accoutumée, dont dispense une prochaine issue. Envers le couple initial, on évite le doublement exceptionnel d'après l'instruction préliminaire des candidats, obligés de connaître toutes les théories, géométriques et mécaniques, suffisamment indépendantes du calcul transcendant. Afin de mieux assurer le caractère synthétique de l'enseignement, les cours qui, chaque année, commenceront après la fête de l'Humanité, seront, pour les nouveaux élèves, précédés de sept leçons de philosophie première. Toutefois, la principale garantie contre la dégénération académique résultera, comme dans l'état normal, de ce que chaque professeur devra conduire les mêmes élèves pendant les sept phases du noviciat encyclopédique.

Ces fonctionnaires se trouvant ainsi réduits à trois, leur choix pourra se préparer, dès le début de la transition organique, d'après les essais philosophiques d'instruction populaire qui suivront spontanément l'abolition du budget théorique. Si, contre toute vraisemblance, des professeurs vraiment encyclopédiques ne pouvaient ainsi surgir, même pour Paris, pendant la seconde phase, le pontife conseillerait à la dictature d'ajourner l'institution jusqu'à ce que sa condition fondamentale fût dignement remplie. D'un tel accomplissement doit surtout dépendre l'extension des écoles positives aux diverses intendances, d'après les meilleurs produits de la pépinière centrale.

L'enseignement occupant moins pendant les deux premières années, les professeurs correspondants se partageront les examens de sortie, qui comprendront, outre les trois cours de

l'année finale, l'ensemble des études précédentes, avec autant de publicité que les leçons. Mais les examens propres à la fin de chacune des années antérieures, et tous les examens intermédiaires, auxquels les élèves quelconques et le public pourront toujours assister, exigent deux fonctionnaires spéciaux, dont chacun suivra la même promotion. Outre ces examinateurs, le succès des études et la surveillance des mœurs réclament deux inspecteurs, chargés chacun d'interroger publiquement les trois divisions, une fois par semaine, sur les leçons des divers mois précédents, y compris les connaissances d'admission, alors revisées philosophiquement. C'est ainsi que chaque école positive exigera seulement sept fonctionnaires théoriques, respectivement issus, comme partout, du concours, de l'ancienneté, du choix, avec les traitements annuels de trois mille, six mille, et douze mille francs, suivant la règle sacerdotale. Tous doivent résider dans l'établissement afin de mieux remplir leur service, autant moral qu'intellectuel, et de mériter davantage l'estime personnelle qu'exigent leurs fonctions. Aucun ne pourra cumuler son office avec des emplois extérieurs, sans excepter les deux inspecteurs, quand ils auront été définitivement institués, d'après un essai de trois ans. Il convient aussi d'introduire, pendant la transition, les conditions d'âge propres au clergé normal, en conférant les trois grades didactiques à vingt-huit, trente-cinq, et quarante-deux ans, sauf des exceptions personnelles plus rares que dans l'état final.

Quoique ces écoles doivent surtout offrir un caractère théorique, il importe d'y poursuivre la culture esthétique qui précédera l'admission, où les candidats auront constaté leur suffisante habitude du chant et du dessin. Ces deux arts exigeront chacun un maître extérieur, pourvu d'une annuité de neuf mille francs, incompatible avec tout cumul. Outre les exercices gradués, à la fois actifs et passifs, que ces fonctionnaires devront

diriger et juger dans les trois divisions, le premier en hiver, le second en été, leur office consistera surtout en une leçon hebdomadaire envers chaque groupe, pendant la durée des cours théoriques. Un tel enseignement peut devenir plus philosophique qu'aucun autre, en instituant l'étude, historique et dogmatique, du langage musical et plastique. Il développera le sentiment de l'unité, statique et dynamique, en subordonnant les arts spéciaux du son et de la forme à leur commune source poétique, afin que l'idéalisation tempère dignement la sécheresse inhérente à l'abstraction systématique.

Pour assurer l'efficacité mentale et sociale des écoles positives, il importe que l'admission des candidats y garantisse la destination des frais considérables qu'elles exigeront quand leur essor aura toute l'extension qui convient à l'ensemble de la transition. Quoique la gratuité nécessaire de l'instruction encyclopédique doive normalement embrasser les cas quelconques, des soins, plus dispendieux proportionnellement, seront d'abord restreints aux âmes capables de seconder activement la régénération systématique de l'Occident. Il faut donc les bien choisir dans tous les rangs des cinq populations d'élite, au moyen de sept fonctionnaires spéciaux, institués aussi par le directeur général des écoles positives, et pourvus chacun d'une annuité de douze mille francs.

On doit partager leur office en deux jugements successifs, l'un d'admissibilité, l'autre d'admission, respectivement accomplis pendant le printemps et l'automne. Le premier oblige seulement les candidats français à se transporter au centre de l'intendance correspondante, et les Occidentaux à Rome, Madrid, Londres, ou Vienne, suivant leur patrie, indigène ou coloniale. Après s'être partagé l'exploration de Paris, les sept Juges se répartiront entre les quatre capitales et les seize chefs-lieux, pour y prononcer les admissibilités méritées par deux épreuves

théoriques, l'une écrite, l'autre orale, assistées des exercices esthétiques et des documents moraux. Ils écarteront sans examen les candidats auparavant avortés trois fois, afin d'éliminer, autant que possible, les vaines tentatives et les essais irréfléchis. Tous les élus provisoires se transporteront à Paris, aux frais de la nation française, pour y subir le jugement d'admission, trois mois après la déclaration d'admissibilité. Cette opération sera convenablement répartie entre les sept juges, dont chacun ne devra classer les candidats correspondants qu'autant que l'exige l'arrêt final, en évitant une émulation vicieuse. Quand ils auront terminé les jugements respectifs, ils se réuniront pour compléter leur office en assignant, parmi les dix-sept écoles, celle où devra se rendre chaque élu définitif, afin d'y commencer, au solstice d'hiver, l'initiation encyclopédique.

Il convient de représenter l'ensemble des indications précédentes en résumant l'extension et la dépense qu'exige l'organisation que je viens d'expliquer. Chacune des écoles positives demande seulement onze fonctionnaires, dont deux pratiques, le gouverneur investi de l'autorité générale, et l'administrateur chargé de toute la gestion matérielle. En attribuant à ceux-ci des annuités de vingt mille et huit mille francs, on voit, d'après les autres taux, que cent mille francs suffisent annuellement aux offices propres à chaque pépinière, quoique chacun d'eux soit convenablement rétribué. Si l'on évalue à mille francs la dépense annuelle envers tout élève, l'ensemble des dix-sept écoles, développées autant que possible, exige, pour cinq mille étudiants, sept millions de francs et deux cents fonctionnaires, y compris les juges d'admission. Tels sont les frais d'une institution qui, chaque année, fournit aux divers services français neuf cents organes bien préparés, et répartit un pareil nombre d'âmes régénérées entre les quatre populations adjacentes, chaque noviciat ayant coûté quatre mille francs.

Son complément spécial doit partout résulter d'un exercice direct, surveillé par les chefs correspondants, sans exiger aucun office didactique. Il faut étendre cette règle jusqu'au cas principal, envers lequel quiconque appréciera l'institution précédente ne regrettera point les écoles actuelles, irrévocablement dégénérées, même en France, par ontologisme ou matérialisme. Les médecins peuvent partout se former, comme en Angleterre, d'après un exercice bien dirigé, surtout quand ils ont convenablement reçu l'initiation encyclopédique, qui seule mérite aujourd'hui la protection officielle, afin d'élaborer l'ordre final.

Malgré qu'une telle préparation soit réellement indépendante de l'institution des hôpitaux, celle-ci devant subsister jusqu'à la fin de la transition occidentale, il faut utiliser son dernier mode en y liant le noviciat spécial des vocations systématisées. Chaque couple des aspirants médicaux issus des écoles positives recevra, pendant trois ans, l'instruction clinique de l'un des quatre médecins de seconde classe attachés à l'hospice. Une subvention annuelle de quinze cents francs assurera la subsistance du candidat durant ce noviciat, après lequel son sort dépendra du libre concours qui doit l'agréger au service sanitaire.

La systématisation des études pratiques y résultera surtout des réflexions suscitées par des lectures choisies, sous l'impulsion générale des théories biologiques. Mais elle se trouvera secondée d'après les explications régulièrement émanées des trois autres fonctionnaires de l'hospice. Pendant la première des trois années cliniques, l'un des deux médecins ordinaires, doit apprécier, une fois par semaine, les maladies végétatives, en une suite de quarante conférences méthodiques. Son collègue examinera pareillement, l'année suivante, les affections relatives à la vie animale proprement dite. D'après cette double

base, le médecin en chef consacrera la dernière année du noviciat pratique à l'explication des maladies cérébrales et de la pathologie générale.

Je suis ainsi conduit à compléter l'appréciation de l'école positive en caractérisant le dernier mode d'une institution provisoire qui, dignement réorganisée, comporte d'utiles services, jusqu'à l'avénement de la médication normale, qu'elle doit préparer. Sept médecins bien choisis, purs de toute vénalité, seront exclusivement voués à l'hôpital où chacun dirigera quarante traitements, outre la consultation hebdomadaire gratuitement émanée de chaque médecin de seconde classe envers les malades extérieurs. Le gouvernement sera pleinement concentré chez le médecin en chef, résidant, avec ses bureaux, au niveau du sol, tandis que ses six assistants occuperont une maison adjacente. Chacun des trois étages de l'hospice comprendra sept salles, qui ne communiqueront entre elles que par une commune colonnade, assez large pour servir de promenoir aux convalescents incapables de descendre au jardin. Des cloisons fixes décomposeront chaque salle en treize alcôves, pourvues chacune d'une fenêtre.

Tout chef-lieu d'intendance sera doté de trois hôpitaux ainsi disposés, afin de pourvoir séparément au traitement des deux sexes, et des enfants réunis aux vieillards. Le service public de santé sera placé, pour toute la France, sous l'autorité du Directeur-Général des écoles positives, sans aucune dépendance temporelle, sauf quant aux frais. Une telle extension de sa prérogative envers l'instruction annoncera l'état final d'un office qui doit s'annexer au sacerdoce de l'Humanité.

D'après ce régime, les principaux abus se trouveront spontanément écartés, surtout envers les autopsies, où l'anarchie occidentale exploite indignement la détresse matérielle des prolétaires. Surgies avec la révolution moderne, les dissections

humaines devraient maintenant avoir accompli leur office préparatoire. Mais, si cinq siècles d'essais déréglés n'y suffisent pas, le positivisme fera partout respecter la dignité du pauvre, que le catholicisme en décadence ne sut jamais protéger. Aux hôpitaux, comme ailleurs, nul ne subira l'outrage anatomique sans son libre assentiment, ultérieurement confirmé par sa famille. Les médecins doivent être peu convaincus de la nécessité d'une telle exploration, puisque ceux qui l'invoquent le plus y vouent rarement leurs propres restes.

Parmi ceux que fournira l'école positive, les mœurs normales surgiront bientôt, d'après les habitudes résultées de l'initiation encyclopédique, où le digne emploi de l'induction et de la déduction dispensera d'observations autant irrationnelles qu'immorales. Je me félicite d'avoir accompli toutes mes études biologiques sans avoir jamais souillé ma dignité philosophique en répandant le sang humain, ou même animal. Cette condition offrira moins de difficultés aux âmes qui désormais recevront systématiquement ce que je dus me procurer spontanément.

Il serait ici superflu d'examiner autant les autres carrières publiques auxquelles l'école positive fournira de dignes adeptes. Le noviciat spécial qu'exigera chacune d'elles pourra toujours s'accomplir également en trois ans, suivant une préparation équivalente à celle que je viens d'apprécier envers le cas principal. D'après un libre concours, l'aspirant complet se trouvera partout pourvu d'un noble office, par la munificence du peuple central, en atteignant l'âge normal du sacrement de la destination, qu'il viendra librement demander au clergé naissant.

Afin de compléter l'appréciation de l'influence dogmatique du positivisme pendant la seconde phase de la transition organique, il me reste à caractériser trois institutions spéciales, la première technique, la seconde théorique, et la dernière esthétique.

Les écoles vétérinaires ont été ci-dessus exceptées de la suppression où l'abolition du budget scientifique conduira tous les établissements provisoires qui surgirent, surtout en France, pendant la phase finale de la révolution occidentale. Elles peuvent, en effet, seconder à la fois la régénération de l'instruction universelle et l'avénement des mœurs normales d'après une réorganisation systématique, qui doit les rattacher à l'école positive, dont le type y prévaudra. Chaque chef-lieu d'intendance sera pourvu d'un institut vétérinaire, où trois professeurs, toujours liés aux mêmes élèves, leur enseigneront à traiter, en trois années, d'abord les carnassiers, puis les herbivores, enfin les ruminants. Après avoir ainsi considéré tous les mammifères utiles, d'après les types du chien, du cheval, et du bœuf, le cours final doit offrir un complément analogue envers tout le reste du règne animal. Il appréciera surtout les oiseaux disciplinables, puis les autres vertébrés utiles, suivis de quelques invertébrés, sans négliger d'étendre les doctrines pathologiques jusqu'aux végétaux usuels. Une telle instruction, à la fois pratique et théorique, exige qu'on maintienne la reclusion des élèves, motivée d'ailleurs par le besoin d'élaborer les mœurs normales envers les espèces auxiliaires. Sous l'impulsion de la vraie religion, les trois professeurs feront bientôt sentir la noblesse d'une carrière directement vouée au développement de la principale politique, où le Grand-Être dirige la ligue continue de la vie contre la mort.

On ne peut pleinement utiliser ces établissements qu'en leur procurant assez d'extension et de consistance pendant tout le cours de leur existence transitoire, qui doit se prolonger autant que celle des écoles positives. Chacun reçoit annuellement cinquante candidats, que les trois professeurs choisissent d'après des examens théoriques, dont sont seulement dispensés les aspirants convenablement issus des instituts encyclopédiques.

Une organisation intérieure, essentiellement semblable à celle de ceux-ci, doit assurer le succès des travaux, en exigeant aussi sept fonctionnaires didactiques, outre le gouverneur et l'administrateur. Les trois degrés de leur hiérarchie comportent des annuités égales à celles des grades correspondants de l'école positive et de l'hospice normal, puisque l'institut vétérinaire combine ces deux types. Il importe pareillement de subordonner l'ensemble de ces établissements au Grand-Prêtre de l'Humanité, pour mieux indiquer et développer davantage leur principale destination, tant mentale que sociale. Sa présidence y fera toujours respecter la dignité vitale, jusque chez les moindres auxiliaires du Grand-Être, et préparera les âmes les mieux adaptées à la saine propagation du positivisme parmi les prolétaires, en liant déjà les vétérinaires aux mécaniciens. Voilà comment la dictature progressive sera surtout disposée à consolider une telle institution en fondant pour le traitement privé des espèces utiles, des offices publics essentiellement analogues à ceux des médecins normaux, et provenus aussi d'un libre concours.

En second lieu, la suppression des chaires littéraires et des corporations correspondantes exige une équivalente sollicitude envers les études philologiques, pendant tout le cours de la transition organique. Pour que l'élaboration spontanée du langage universel se trouve systématiquement secondée, la dictature doit aussi confier au pontife la surintendance d'une école spéciale, qu'il suffit d'instituer à Paris. Trois professeurs y feront apprécier, en trois années, à des élèves externes, que chacun suivra jusqu'au bout, d'abord les langues fétichiques, puis les langues polythéiques, enfin les langues monothéiques, où dominent respectivement le sentiment, l'imagination, et le raisonnement. Les conditions d'admission doivent consister à connaître suffisamment les sept idiomes occidentaux, déjà familiers aux étudiants émanés de l'école positive. Ces études devant plutôt s'accomplir par un sage exercice que d'après aucun enseignement, le cours public s'y réduit, chaque année, à quarante leçons en autant de semaines, où le professeur caractérise surtout l'avénement graduel de la langue universelle. Néanmoins, ces trois fonctionnaires méritent des annuités de douze mille francs, parce qu'ils dirigent aussi la bibliothèque centrale, où doit commencer l'épuration générale du trésor littéraire, déjà devenu plus nuisible qu'utile. Destinée surtout à seconder l'élaboration de la langue positive, en modifiant l'idiome le plus poétique par le plus philosophique, d'après l'ensemble de la préparation humaine, l'école philologique assistera la transition organique, en facilitant la transformation des diplomates en missionnaires.

Je dois, enfin, caractériser l'établissement du théâtre occidental, qui, pendant tout le cours de la régénération, honorera la fin d'une institution uniquement adaptée à l'anarchie moderne. Son essor, à la fois public et privé, pendant la dernière phase de la révolution occidentale, constate l'impuissance finale du catholicisme contre les tendances subversives, que ses meilleures censures développèrent au lieu de les surmonter. Le positivisme doit irrévocablement éteindre l'institution du théâtre, autant irrationnelle qu'immorale, en réorganisant l'éducation universelle, et fondant, par la sociolâtrie, un système de fêtes propre à faire dédaigner de vaines satisfactions. Depuis que la lecture est assez répandue pour qu'on puisse partout goûter isolément les chefs-d'œuvre dramatiques, la protection accordée aux jeux scéniques ne profite qu'aux médiocrités, et ce secours factice n'empêche pas d'apprécier la désuétude spontanée. C'est seulement envers les compositions musicales que la représentation resterait indispensable si le culte positif, ne devait, mieux qu'au moyen âge et dans l'anti-

quité, fournir une issue normale au génie phonique en l'incorporant au sacerdoce.

Néanmoins, pendant la dernière génération du siècle exceptionnel, cet usage, dignement réglé, peut seconder l'avénement simultané de l'éducation universelle et de l'existence normale. Chacun des cinq répertoires occidentaux fournit assez de chefs-d'œuvre poétiques ou musicaux, pour comporter, pendant toute l'année, une représentation par semaine, sans jamais descendre aux médiocrités, ni trop reproduire les bons ouvrages. L'ordre hebdomadaire, conforme au classement sociologique, rendra partout familières les éminentes compositions du peuple central et de ses quatre frères, italien, espagnol, britannique, germanique. Au chef-lieu de chaque intendance, le théâtre occidental réunira, cinq fois par semaine, toutes les classes, pour goûter gratuitement les principales productions dramatiques, dont chacune n'obtiendra que deux représentations annuelles. En retirant les autres subventions, la dictature disposera les riches à ne pas dédaigner de se mêler aux pauvres, chez lesquels il ne faut pas plus concentrer les nobles plaisirs que les saines études. Associés aux écoles positives, les théâtres occidentaux pourront partout seconder la propagation des langues connexes, l'essor des sympathies collectives, et l'extinction des préjugés nationaux. Pareillement subordonnés au pontife universel, ils compléteront l'indication émanée du culte sur le caractère, non moins poétique que philosophique, du sacerdoce positif, appelé bientôt à remplacer, envers les musées publics, une discipline oppressive ou stérile.

Tel est l'ensemble d'institutions provisoires qui doit caractériser l'influence dogmatique du positivisme pendant la seconde phase de la transition organique, sous une dictature devenue progressive mais restée sceptique. En combinant cette réaction théorique avec les mesures pratiques par lesquelles j'ai marqué

le début du degré moyen, on peut apprécier la modification notable qu'éprouve alors la situation occidentale chez le peuple investi de l'initiative régénératrice. Mais, en comparant ce double progrès à mon tableau de l'état normal, on sent combien la transition extrême y reste éloignée du caractère vraiment organique, qui ne peut appartenir qu'à sa phase finale.

Pendant les deux premières, l'adoption respective des deux devises, politique et morale, propres à la république occidentale, fournit plutôt un programme caractéristique qu'une solution décisive. L'une définit la conciliation fondamentale qui doit terminer la révolution, et l'autre la source nécessaire d'un tel accord, mais sans pouvoir l'instituer. Si la situation persistait ainsi, la double formule n'aboutirait qu'à faire mieux apprécier les conditions essentielles, au lieu de combler les lacunes principales. En un mot, le peuple central continuerait d'osciller entre l'anarchie et la rétrogradation, comme depuis le début du siècle exceptionnel. Contrairement aux nouvelles devises, l'attitude dictatoriale ne cesserait point d'inquiéter les plébéiens en se préoccupant de l'ordre, et d'alarmer les patriciens en aspirant au progrès.

Que le scepticisme demeure hypocrite, ou qu'il devienne libéral, il reste toujours incapable de rien construire. Malgré le désir universel d'éliminer également l'arbitraire du Peuple et celui de Dieu, la loi ne peut partout remplacer la volonté que sous l'invocation continue de l'Humanité. Le principe anarchique et le principe rétrograde persisteront à la fois tant que la transition ne sera pas devenue essentiellement religieuse, sinon chez une masse arriérée, du moins parmi les âmes d'élite.

On confirme l'insuffisance générale des deux premières phases d'après leur examen spécial, d'abord temporel, puis spirituel. En écartant le budget théorique et l'armée permanente, elles semblent conduire le peuple central vers le type américain,

qui caractérise le principal essor de l'anarchie occidentale. Quoique plus complet, parce qu'il ne reste pas essentiellement négatif, le mouvement spirituel ne peut alors être devenu vraiment décisif, faute d'une marche assez systématique. L'essor du culte positif sous la première phase, d'après le calendrier historique, ne saurait être pleinement religieux, puisque les fêtes publiques n'y reposent pas sur l'adoration privée, même quand elles sont abstraites. Au degré moyen, l'institution des écoles positives, avec leurs diverses annexes, ne caractérise point la rénovation directe de l'éducation universelle, quoiqu'elle lui fournisse une préparation indirecte en régénérant les principales professions.

Une révolution essentiellement intellectuelle semble devoir se prolonger indéfiniment tant qu'elle n'est pas ouvertement dirigée par la doctrine que l'ensemble du passé destine à prévaloir. Jusqu'à ce que la dictature centrale adopte la religion positive, la situation occidentale conservera son caractère contradictoire et sa tendance indéterminée. La vraie nature de la maladie moderne continuera d'être méconnue chez tous les partis, qui ne s'accordent qu'à traiter matériellement une crise spirituelle. Ce reproche convient surtout aux révolutionnaires, que l'épuisement de leurs doctrines conduit, au lieu d'embrasser le positivisme, à poursuivre directement la rénovation politique, en lui subordonnant la régénération morale qui doit l'instituer. Quoique les rétrogrades soient moins arriérés, puisqu'ils reconnaissent l'anarchie spirituelle, l'impuissance de leur foi les place aussi dans une position contradictoire, en les disposant à fonder la reconstruction des croyances sur une compression matérielle.

L'état où j'ai conduit la transition extrême maintient donc le principal caractère de la situation actuelle, au milieu d'améliorations précieuses mais insuffisantes. Ainsi, la dernière génération du siècle exceptionnel ne pourra devenir vraiment organique que dans sa troisième phase, que je dois présentement apprécier.

Elle se distingue surtout des deux autres en ce que la dictature y professe le positivisme, au lieu de l'estimer ou de le seconder. Quoique le milieu reste sceptique, le gouvernement, sans altérer la liberté, marche ouvertement vers l'universel ascendant de la religion de l'Humanité, qui dès lors tend à faire autant prévaloir son régime que son dogme et son culte. Une doctrine essentiellement caractérisée par son aptitude sociale n'inspire pas des sympathies vraiment décisives tant qu'on n'ose pas l'appliquer directement à sa principale destination, tout en reconnaissant le danger ou l'inanité des autres fois. Pour que la situation occidentale devienne vraiment organique, il faut donc réduire l'attitude transitoire à la seule discordance entre la marche religieuse du gouvernement et l'état sceptique du public. Tel doit être le caractère propre de la phase que je vais instituer, et qui durera davantage que les deux autres réunies, comme devant aboutir à l'ordre final. Afin de préciser cette comparaison, j'ose ici la pousser jusqu'au mode numérique, en assignant sept ans au premier degré de la transition organique, cinq au second, et vingt et un au dernier. C'est ainsi que la philosophie de l'histoire, qui d'abord expliqua les siècles et puis les générations, se trouve, dans son extrême prolongement, conduite, sous l'impulsion pratique, à caractériser les trois âges d'une génération exceptionnelle.

Il faut regarder la phase finale de la transition organique comme définie surtout par l'irrévocable substitution d'un triumvirat systématique au dictateur empirique et sceptique qui dut régir les deux autres. Ce remplacement nécessaire est destiné d'abord à faire déjà pressentir l'état normal du pouvoir pratique, expliqué dans le chapitre précédent. Quoique les trois

chefs du Gouvernement Préparatoire ne puissent alors offrir le caractère définitif de la dictature sociocratique, ils doivent s'en approcher autant que le permet la situation transitoire. Leur multiplicité, succédant à la monocratie, d'abord stationnaire puis progressive, annonce la dispersion nécessaire du pouvoir temporel. Une telle indication devient surtout décisive par le contraste spontané de l'autorité spirituelle, qui, longtemps concentrée chez le fondateur de la Religion de l'Humanité, ne se trouvera peut-être assistée d'un digne clergé que vers le milieu de cette phase.

Mais, outre ce motif normal, l'avénement du triumvirat positiviste résultera d'un besoin exceptionnel, qui ne comporte aucune incertitude. En remplaçant la royauté, la dictature centrale conserve, depuis l'explosion de la crise finale, la confusion développée entre les deux pouvoirs pendant tout le cours de la révolution occidentale. Que l'usurpation de la spiritualité par la temporalité soit instituée pour l'anarchie ou la rétrogradation, elle perpétue à la fois l'une et l'autre, en repoussant directement le principe fondamental de la civilisation moderne. Or, la substitution du triumvirat au dictateur peut seule fournir une garantie décisive envers le caractère purement pratique introduit dans le gouvernement pendant les deux phases préliminaires de la transition organique. Aussi contraire aux antécédents qu'aux préjugés, la renonciation du pouvoir temporel à toute autorité spirituelle restera toujours insuffisante ou précaire tant qu'il pourra révoquer ce qui ne dut d'abord être qu'une concession volontaire. Si l'attitude d'un nouveau Frédéric procurait, à cet égard, une sécurité passagère, elle n'empêcherait point une usurpation inverse, qui serait plus dangereuse, en aspirant à faire légalement prévaloir la religion positive, sans attendre la conversion du milieu. Cette aberration, à la fois spontanée et systématique, offre d'autant plus de

gravité que, tant que le gouvernement du peuple central réside chez un seul chef, le pontife universel doit sembler mériter mieux que personne une telle suprématie.

Aussitôt que le pouvoir directeur se trouve irrévocablement partagé, les deux usurpations opposées deviennent également impossibles. Le caractère synthétique de l'autorité spirituelle est incompatible avec la multiplicité des siéges, malgré l'exemple des conciles et des académies, qui ne furent jamais organiques qu'en restant subalternes. C'est pourquoi le chef théorique ne peut davantage accepter un fragment d'empire que les chefs pratiques absorber l'office consultatif, toujours indivisible, puisqu'il exige des vues d'ensemble, interdites à tout comité.

Tandis que la division temporelle se trouve ainsi motivée, au dedans, d'après les exigences combinées de l'ordre et du progrès, elle fournit, au dehors, une garantie décisive envers la conservation nécessaire de la paix occidentale. Outre l'aberration militaire qui caractérisa le début du dix-neuvième siècle, l'Occident ne saurait, sans de graves inquiétudes, voir la dictature centrale rester monocratique, quand elle sera devenue assez progressive pour obtenir une vraie popularité. L'absence de toute aristocratie capable de contenir l'abus d'un tel pouvoir doit inspirer aux peuples adjacents des alarmes que le caractère personnel du chef ne peut suffisamment dissiper. Mais une telle lacune devient, au contraire, une garantie de sécurité sous un triumvirat, qui, quelque populaire qu'il puisse être, se trouvera toujours privé de la consistance et de la continuité propres à la politique sénatoriale. Ces trois chefs de la France ne sauraient maintenant converger que d'après leur commune adhésion à la foi positive, qui leur prescrit autant le respect de l'indépendance occidentale que celui de la liberté spirituelle, au nom de leur destination sociale.

Voilà comment l'avénement du triumvirat central annonce et

garantit l'ascendant politique du positivisme au début de la dernière phase de la transition organique. Si les trois chefs n'avaient pas ouvertement embrassé la religion de l'Humanité, leurs conflits mutuels ne tarderaient point à troubler, et peut-être ensanglanter, la France, ou bien le partage du commandement deviendrait illusoire. D'un autre côté, cette décomposition assure l'indépendance du sacerdoce régénérateur, et proclame la prépondérance décisive du mouvement moral sur l'agitation politique. C'est ainsi que la transition organique marchera directement vers son issue normale, en faisant irrévocablement ressortir le caractère religieux de la révolution occidentale, dissimulé jusqu'alors par les conflits sociaux, tant au dedans qu'au dehors. Le mode qui convient à l'état final devient donc le plus propre à la situation transitoire, de manière à permettre un passage vraiment graduel de l'une à l'autre, suivant la loi fondamentale de la continuité théorique et pratique.

Destiné surtout à faire mieux prévaloir cette loi, le positivisme la préservera de toute altération aussitôt qu'il dirigera le mouvement social. Elle doit déjà se manifester dans le passage décisif de la dictature monocratique au triumvirat systématique, dont l'avénement ne comporte point une violence contraire à sa destination organique. Un milieu sceptique, indifférent, sinon hostile, à la foi régénératrice, ne permet pas même de concevoir qu'une telle transformation s'accomplisse autrement que d'après la libre initiative du dictateur, quand il en aura senti la nécessité. Puisqu'il est alors devenu sincèrement progressif, rien ne l'empêchera, sans être pleinement positiviste, d'apprécier assez les conditions générales de la phase immédiatement destinée à terminer la révolution occidentale. Or, sa volonté suffit pour qu'il use de ses pleins pouvoirs afin d'introduire dignement un changement nécessaire, en méritant une

gloire impérissable, au lieu du blâme que suscite toute vaine résistance aux lois de l'Humanité.

Cette transformation doit paisiblement s'opérer d'après une dernière modification de l'institution ministérielle, surgie, sous la seconde phase de la révolution moderne, quand la royauté, surtout française, devint incapable de diriger la dictature qu'elle venait d'obtenir. L'initiative royale se borna de plus en plus à choisir ou révoquer les chefs, dès lors multiples, entre lesquels se répartit le gouvernement temporel, suivant la diversité des services pratiques. Inhérent à la nature, essentiellement analytique, de l'activité moderne, ce partage garantit spontanément la division des deux pouvoirs, en ne permettant l'unité politique que d'après une doctrine commune, représentée par le dictateur officiel. Depuis l'explosion de la crise finale, les dangers de la situation suscitèrent toujours une volonté centrale, dont la suprématie a définitivement surmonté l'anarchie parlementaire. Mais une telle condensation, sans laquelle l'ordre matériel serait aujourdhui compromis, ne se trouve réellement motivée que d'après l'impuissance de la doctrine officielle, qui fournit seulement des formules, et jamais des inspirations. Quand l'aptitude sociale du positivisme sera suffisamment sentie, on reconnaîtra que la foi démontrable établit, entre les divers chefs politiques, un lien plus complet et plus stable que la prépondérance d'une volonté toujours exposée aux fluctuations résultées du scepticisme. Alors l'institution des ministres terminera son office transitoire en faisant paisiblement succéder le triumvirat systématique au dictateur empirique.

L'obligation de fonder l'unité politique sur une doctrine commune, quoique plus prononcée dans l'état normal, convient d'abord à toutes les phases du régime préliminaire, non-seulement sous la théocratie, mais aussi depuis l'essor militaire. Malgré la nature synthétique de l'activité guerrière, le lien du

patriciat romain résulta toujours de son caractère religieux, dont hérita la dictature impériale. Sous cet aspect, le théologisme et le positivisme ne diffèrent qu'en ce que le premier permet aux chefs pratiques de représenter la synthèse dirigeante, tandis que le second réserve nécessairement cette aptitude aux chefs théoriques. C'est pourquoi la dictature temporelle ne saurait demeurer monocratique sans rester rétrograde en aspirant à l'autorité spirituelle, qu'elle ne peut demander qu'à la foi déchue. Devenue progressive en renonçant à cette vaine usurpation, elle se trouve conduite à compléter sa transformation en érigeant ses ministres en gouverneurs directs, afin de faire ouvertement prévaloir leur caractère pratique, correctif spontané des aberrations antérieures.

Il faut pourtant reconnaître que la constitution moderne du pouvoir temporel exclut autant une dissémination exagérée qu'une condensation absolue. L'irrévocable abolition du régime parlementaire doit bientôt conduire à diminuer le nombre des ministères, qui ne furent multipliés qu'afin d'offrir plus d'issues aux ambitions perturbatrices. Quand une attitude vraiment progressive dispensera d'une telle concession, on sentira que le gouvernement exige seulement trois ministres, dont chacun réunira trois des portefeuilles actuels.

En opérant cette concentration, destinée à permettre le paisible avénement du triumvirat systématique, il faut préparer, autant que possible, le régime normal, en faisant déjà sentir le caractère industriel de la temporalité finale. Les trois ministères destinés à prévaloir doivent se partager les attributions industrielles en rangeant l'agriculture, la fabrication, et le commerce sous les départements respectifs de l'intérieur, des finances, et de l'extérieur. Mais, cette répartition n'ayant alors d'autre objet que de faire mieux pressentir la constitution normale du pouvoir temporel, elle ne saurait altérer les dénominations actuelles, qui resteront préférables jusqu'à la fin de la transition organique.

Sous le premier ministère, principalement caractérisé par la police, il faut réunir le département actuel de la justice, et celui de l'instruction publique, déjà réduit aux écoles primaires, sauf la surveillance des établissements privés. Le second absorbera l'administration des travaux publics, qui doit bientôt devenir essentiellement financière, quand la suppression des corps spéciaux aura fait mieux prévaloir la libre exécution. Enfin, le troisième s'adjoindra les attributions, terrestres et maritimes ou coloniales, qui survivront à la transformation de l'armée en gendarmerie.

Telle est la concentration ministérielle qui préparera le paisible avénement du triumvirat systématique, quand le dictateur progressif sera devenu suffisamment accessible aux conseils positivistes. Il facilitera la transformation en attribuant aux trois ministres la qualification de gouverneurs, mieux adaptée à leur office, et susceptible de persister indéfiniment. Après avoir assez éprouvé ceux qu'il aura choisis, il instituera dignement la phase finale de la transition organique en leur transférant la dictature française, devenue irrévocablement multiple.

Une telle transformation exige que le positivisme ait assez modifié le milieu sceptique pour y faire convenablement surgir trois hommes d'État capables d'obtenir la pleine confiance du chef suprême. Destinés à fonder un office où chaque chef, sauf exception personnelle, choisira son successeur, leur propre avénement ne peut d'abord résulter que des libres conseils du pontife universel, seul apte à les proposer au noble dictateur. Cette initiative exceptionnelle, première manifestation vraiment décisive de l'ascendant social du sacerdoce positif, doit annoncer, autant que possible, le régime normal, en se conformant à

la répartition systématique des attributions industrielles. On peut maintenant espérer de trouver bientôt, parmi les banquiers français, un digne gouverneur des relations extérieures. Mais, la condition normale ne pouvant encore être remplie envers le département de l'intérieur, il faut y placer un chef agricole, dont la conduite aurait assez constaté l'élévation de pensées et de sentiments qu'exige une telle destination. Quant au gouvernement des finances, qui continuera de prévaloir jusqu'à la fin de la transition, la même règle conduirait à chercher son organe dans l'industrie manufacturière, si l'état mental et moral des entrepreneurs correspondants ne prescrivait point une grave modification. Plus altérés que tous les autres par l'empirisme et l'égoïsme, d'après leur tendance plus prononcée aux monopoles oppressifs, leur insuffisance politique obligera le dictateur progressif à choisir un de leurs ouvriers pour lui confier le principal département.

Cette participation des prolétaires au triumvirat systématique constitue la seule anomalie vraiment profonde à laquelle se trouve assujetti le gouvernement préparatoire. Mais elle est tellement motivée par la situation transitoire qu'elle ne doit inspirer aucune inquiétude aux conservateurs sincères et clairvoyants, quand même on serait conduit à l'étendre aux deux autres départements. Les classes normalement destinées à la suprématie temporelle étant restées, de cœur et d'esprit, au-dessous de leur mission, il faut bien demander au mérite personnel les garanties que les positions sociales ne peuvent encore fournir. Or, d'après l'ensemble du passé moderne, c'est parmi les prolétaires que doivent aujourd'hui résider, en plus grande proportion, les types vraiment dignes de l'élévation politique par la généralité des pensées et la générosité des sentiments. Toute la difficulté consiste à les faire convenablement surgir, quand une doctrine vraiment organique guidera les choix

d'un noble dictateur. Un tel avénement, pur de toute démagogie, ne saurait seconder les tendances au déclassement, puisqu'il est directement représenté comme une anomalie nécessitée par la situation transitoire. Il ne pourrait être supposé définitif sans paraître aussitôt contradictoire : car les plébéiens ne sauraient devenir chefs qu'en quittant la position d'où résultent leurs titres intellectuels et moraux; tandis que les patriciens conservent leur caractère en obtenant l'empire.

Outre leur valeur personnelle, les types prolétaires procureront au gouvernement préparatoire une assistance collective, à la fois négative et positive. Cet avénement fournit une puissante garantie contre les démagogues, qui, toujours issus des bourgeois et surtout des lettrés, trouveront ainsi des chefs dans le milieu sur lequel s'appuie leur ambition. Loin de les seconder, la sollicitude populaire leur suscitera des rivalités insurmontables, en faisant surgir les meilleurs organes du prolétariat, naturellement propres à discréditer les rhéteurs et les sophistes par un contraste décisif. Mais la principale réaction d'une telle anomalie consiste à faciliter la régénération patricienne, en disposant les entrepreneurs à sentir les conditions, intellectuelles et morales, de l'élévation politique normalement réservée à leur classe. Au lieu de séparer le prolétariat du patriciat, l'avénement transitoire des meilleurs types populaires réunira les pauvres aux riches pour éteindre une bourgeoisie où réside essentiellement l'anarchie occidentale.

Voilà comment doit paisiblement surgir le gouvernement préparatoire du peuple central, au début de la dernière phase de la transition organique. Depuis plusieurs années, j'élabore les choix personnels qui me permettront de remplir dignement mon office consultatif, quand la dictature sentira le prix des inspirations systématiques spontanément exemptes de toute ambition. En appliquant au jugement des personnes les prin-

cipes éprouvés par l'appréciation des événements, j'espère trouver des types capables d'obtenir la confiance du dictateur et du public, parmi les praticiens que le positivisme a déjà régénérés. Quand mes choix seront complets et définitifs, je les ferai connaître, en temps opportun, afin qu'un digne examen facilite et perfectionne leur libre avénement. Borné, dans l'état normal, à consacrer des chefs émanés de leurs prédécesseurs, le sacerdoce positif doit, pendant la transition, utiliser une autorisation universelle en proposant l'inauguration de ceux qui pourront instituer leurs successeurs.

La continuité sociocratique ne saurait encore surmonter entièrement le mode électif qui remplaça de plus en plus la continuité théocratique. Mais il faut amortir autant que possible cet usage subversif, surtout envers les chefs suprêmes, qui devront ensuite choisir librement tous les fonctionnaires temporels. Sans que chaque triumvir puisse, en cas de digne retraite, déterminer pleinement son successeur, il pourra toujours le proposer aux dix-sept électeurs émanés du vote universel, modifié par la délégation et la publicité, comme pour l'assemblée financière.

En groupant les citoyens de Paris d'après les intendances correspondantes à leur naissance, ils nommeront ainsi ces délégués spéciaux, qui prononceront sur le choix proposé. Si le successeur est accepté, la décision centrale sera soumise au contrôle provincial, représenté par les seize autres capitales, dont dix au moins devront la confirmer, au vote universel. Quand le choix sera rejeté, le triumvir en devra proposer un second aux mêmes électeurs, qui ne prendront l'initiative qu'après un nouveau refus.

Nul terme ne saurait être arbitrairement prescrit à la durée d'un commandement fondé sur la confiance et garanti par la responsabilité. Cependant, il faut pouvoir toujours écarter paisiblement les gouverneurs dégénérés, qui, dédaignant un blâme mérité, ne se retireraient point en temps opportun. Pour concilier ces deux besoins, le mode électoral que je viens de décrire prononcera sur le successeur que proposera le chef industriel d'où procède l'accusation qu'approuvent dix-neuf autres entrepreneurs parisiens. Afin d'éviter la précipitation et l'entraînement, cette proposition, toujours motivée par des griefs spéciaux, et signée des vingt adhérents, n'aura d'effet légal qu'après avoir été deux fois affichée à trois mois d'intervalle. La discussion qui précédera le vote, et la possibilité de conserver le triumvir inculpé, détermineront le plus souvent, soit à retirer une accusation exposée au blâme public, soit à quitter à temps l'office incriminé.

Je dois ici suspendre un moment l'explication du Gouvernement Préparatoire pour consacrer le souvenir d'un double incident, propre à confirmer la confiance que mérite l'instinct populaire quand il se trouve préservé des instigations métaphysiques. Ma conception initiale de 1848 sur le mode d'élimination des gouverneurs vicieux faisait, malgré moi, plus de concessions aux préjugés révolutionnaires que celle que je viens d'exposer. Cependant, je pus bientôt procéder selon ma nature, d'après la noble sagesse de deux prolétaires, mes dignes confrères dans la Société Positiviste, où j'instituai l'ensemble de la transition organique. L'amendement décisif, qui repousse toute réprobation purement négative en obligeant l'accusateur à proposer un nouveau choix, émana de l'homme d'État plébéien auquel le positivisme doit le lumineux aphorisme : *Le travail ne peut jamais manquer*. Un autre travailleur conçut ensuite, avec autant de spontanéité que de modestie, l'heureuse concentration de l'accusation légale parmi les entrepreneurs.

Pour achever d'apprécier le degré d'ascendant social que le positivisme doit avoir d'abord acquis afin de pouvoir convena-

blement instituer le Gouvernement Préparatoire, il faut borner l'obligation systématique aux fonctionnaires vraiment politiques. Si les triumvirs adhéraient seuls à la foi régénératrice, leur influence habituelle se trouverait entravée par l'indifférence ou l'hostilité de leurs principaux auxiliaires, même quand ceux-ci resteraient purement sceptiques. Mais il n'est pas plus nécessaire que possible d'étendre les conversions jusqu'aux agents essentiellement administratifs, toujours disposés à seconder une impulsion indépendante de leur concours. La dictature positiviste ne doit leur inspirer d'autres préférences collectives que celles qui résulteront d'une sécurité mieux garantie et d'un service plus honoré. C'est alors que leur digne avancement ne sera point arrêté par la consécration des grades supérieurs de l'administration aux aventuriers politiques que faisait surgir l'anarchie parlementaire ou la servilité dynastique.

Bornée autant que possible, l'obligation d'adhérer profondément à la doctrine dirigeante peut se réduire aux deux offices, l'un extérieur, l'autre intérieur, immédiatement subordonnés au triumvirat. Pourvu que les neuf ambassadeurs et les dix-sept intendants soient vraiment positivistes, leur assistance suffira pour que le Gouvernement Préparatoire développe convenablement tous les services, quelle que soit la foi des agents zélés et capables. Non-seulement les sous-préfets, mais les préfets eux-mêmes, perdront un vain caractère général, et seront habituellement choisis, par les intendants respectifs, parmi les administrateurs spéciaux.

Ainsi concentrée chez vingt-neuf hommes d'État, la direction politique de la France pourra vraiment appartenir au positivisme dès le début assigné ci-dessus à la dernière phase de la transition organique. Pendant les douze années précédentes, la foi régénératrice doit obtenir un ascendant qu'on ne saurait mesurer tant qu'elle n'a point pénétré dans le milieu le plus

convenable à sa destination immédiate, essentiellement relative aux chefs. Le positivisme vient les dégager de l'oppression nécessairement résultée de leur scepticisme depuis que le besoin de construire prévaut irrévocablement. Dans tout l'Occident, et surtout en France, les hommes d'État se trouvent forcés de flatter alternativement, et quelquefois simultanément, l'anarchie et la rétrogradation, faute de convictions capables de surmonter également l'une et l'autre. C'est au positivisme qu'ils devront la réalisation décisive du vœu stérile qu'ils ont toujours formé, depuis l'explosion de la crise finale, pour la conciliation fondamentale entre l'ordre et le progrès. Il peut seul leur permettre de relever leur dignité personnelle et de développer leur activité sociale, en cessant de subordonner leurs doctrines apparentes à l'état arriéré de ceux-là même qu'ils veulent conduire. Ouvertement investis, au nom de l'Humanité, d'une suprématie nécessaire, ils apprécieront, dans la plénitude de la vie publique, le saint aphorisme que la vie privée dut inspirer à mon éternelle collègue : *Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement?*

Fatiguées d'un scepticisme de plus en plus repoussé par la situation occidentale, les âmes d'élite aspirent secrètement à se dégager d'un état qui les dégrade et les paralyse, pour se vouer, mieux qu'en aucun autre temps, à la régénération universelle. Mais elles ne peuvent se purifier et s'élever que d'après la foi qui vient régler le présent au nom de l'avenir déduit du passé. Le positivisme les aura bientôt ralliées assez pour qu'elles puissent obtenir un digne ascendant dans un milieu que l'absence de convictions complètes rend incapable de résister fortement aux impulsions systématiques.

Dès lors cessera l'anomalie qui semble aujourd'hui réserver à quelques types les qualités pratiques, surtout l'énergie et la persévérance, les plus communs des attributs humains, puis-

qu'ils se retrouvent chez tous les animaux vraiment actifs. Leur apparente rareté fournit l'un des principaux caractères de l'anarchie moderne, où le défaut de foi suscite l'irrésolution. Cette tendance à neutraliser le dévouement et le courage se développe surtout chez les meilleurs types, qui ne peuvent trouver un digne aliment que dans la vie publique, devenue, faute de religion, l'apanage privilégié des ambitions vulgaires. Quand la foi positive pourra relever et liguer les âmes nées pour commander, on reconnaîtra, mieux que jamais, combien les qualités de l'esprit, et surtout du cœur, surpassent celles du caractère, qui manquent rarement aux vocations suffisamment réglées. Alors on verra spontanément dissipée la méprise exceptionnelle qui maintenant confond l'énergie avec la cruauté, faute d'en pouvoir observer le digne essor chez les types capables de l'appliquer aux grandes destinations d'après des convictions fixes et complètes.

Trois exemples décisifs ont successivement constaté, depuis un siècle, la tendance croissante de la situation occidentale à faire politiquement prévaloir, chez le peuple central, toute doctrine appropriée, même passagèrement, à la mission régénératrice dont il est investi. Vingt ans après l'essor de l'Encyclopédie, le dernier titulaire de la dictature monarchique confia le gouvernement de la France aux encyclopédistes, socialement caractérisés comme économistes. Au début de la crise finale, les républicains étaient moins nombreux que ne le sont aujourd'hui les positivistes : néanmoins, au bout de quatre ans, ils devinrent les maîtres, sans que leur nombre se trouvât beaucoup augmenté. Loin de reposer sur l'insurrection qui le manifesta, ce résultat de la situation centrale aurait surgi plus tôt, si la secousse eût été prévenue d'après l'hypothèse indiquée à la fin de mon troisième volume. Quand la paix occidentale fit ouvertement prévaloir le besoin de concilier l'ordre et le progrès,

l'éclectisme, qui semblait y satisfaire, domina, sous diverses formes, pendant la majeure partie de la génération parlementaire, malgré la rareté proverbiale de ses types.

Ce concours d'exemples est d'autant plus décisif que les doctrines correspondantes, quoique les seules qui pussent alors surgir, ne pouvaient aucunement remplir les conditions fondamentales. Ainsi se trouve confirmée la confiance que l'aptitude sociale du positivisme doit directement inspirer envers son avénement politique. Le siècle où l'anarchie mentale et morale semble le plus interdire les grandes choses assure, aux dignes promoteurs de la foi régénératrice, d'incomparables satisfactions, d'après une destination sans exemple.

J'ai suffisamment apprécié la constitution et l'avénement du triumvirat positiviste, dont je dois maintenant caractériser la marche générale, en examinant d'abord sa règle de conduite, ensuite sa principale opération.

La dernière phase de la transition organique annoncera la terminaison directe de la révolution occidentale, en arborant, dès le début, le drapeau normal, avec tous les emblèmes qui l'accompagnent, suivant les explications spéciales de mon discours préliminaire. Quoique les deux devises caractéristiques eussent déjà prévalu, leur adoption successive proclamait plutôt un vœu qu'un principe, tant que l'attitude dictatoriale n'y pouvait être assez conforme. Mais, quand le positivisme, après avoir modifié la conduite, parvient à transformer la constitution, la double formule devient un programme décisif, dont la prépondérance se manifeste par le changement de couleur, qui répudie, sans aucune discontinuité, toute solidarité vicieuse. Alors la troisième devise du régime normal : *Vivre au grand jour* vient compléter l'ensemble des deux autres, en fournissant le résumé pratique du système, à la fois moral et politique, irrévocablement adopté. Destiné surtout à la vie pu-

blique, ce dernier symbole est spécialement propre à figurer sur les monnaies françaises, où cet énoncé du moyen dispensera de mentionner le principe et le résultat dont il constitue le lien nécessaire.

Pour apprécier toute la portée d'une telle formule, il faut reconnaître que son adoption officielle caractérise l'avénement d'une marche systématique, sans laquelle cette devise annoncerait une intention morale et non une résolution politique. Quoique le moyen âge la fit noblement prévaloir dans la vie privée, il ne put assez l'étendre à la vie publique, qui, malgré les aspirations chevaleresques, continua de reposer principalement sur le mystère et l'intrigue. Sans méconnaître les vicieux sentiments qui se rapportaient à ce régime, on doit surtout l'attribuer à l'impossibilité de vivre au grand jour quand l'avenir reste obscur et l'opinion incertaine. Une telle devise indique donc l'avénement décisif d'une doctrine capable de systématiser à la fois les prévisions politiques et les jugements publics. La régénération finale étant caractérisée par cette double systématisation, sa proclamation doit surtout résider dans la formule propre à l'activité, quoique la principale valeur de ce symbole résulte de son aptitude à représenter ceux qui concernent l'intelligence et le sentiment.

Indice et condition d'une marche synthétique, comme d'une conduite loyale, cette règle convient autant à la spiritualité positive qu'à la temporalité pacifique. Avant de l'avoir systématisée, je l'avais toujours pratiquée spontanément, dès mes premiers pas, afin de préparer les esprits à mes conceptions, et d'améliorer celles-ci par les réactions, objectives et subjectives, résultées de ces annonces. Je n'ai jamais cessé de me féliciter d'un tel usage, quoiqu'il m'ait souvent exposé, soit à des objections vicieuses, soit à des emprunts frauduleux. Mais sa principale destination concerne la politique active, où, les résultats devenant plus déterminés et plus prochains, la consultation universelle peut davantage assister et rectifier les projets, ou même améliorer les intentions. C'est ainsi que le triumvirat positiviste manifestera le caractère pleinement organique de la troisième phase de la transition finale par l'habitude invariable d'annoncer assez ses actes quelconques pour qu'ils puissent être partout examinés à temps.

Des intervalles de deux mois, trois mois, ou six mois, selon l'urgence et la gravité des cas, m'ont toujours paru remplir, à cet égard, les conditions convenables. Suivant l'heureuse extension spontanément émanée d'un de mes meilleurs disciples théoriques, il faut autant appliquer ces délais aux nominations et destitutions qu'aux résolutions abstraites, afin de garantir les fonctionnaires et d'écarter l'intrigue. Ces intervalles suffisent pour que tout l'Occident, même colonial, puisse participer à la libre consultation dignement invoquée par la dictature centrale, dont les moindres opérations acquièrent une importance universelle en se liant à sa grande mission. Les triumvirs se trouveront ainsi délivrés des conseillers légaux, aussi gênants que dispendieux, dont une bureaucratie régénérée remplira mieux l'office administratif. Mais cet usage ne doit jamais altérer l'indépendance ni la responsabilité des gouverneurs, toujours fondées sur la dignité du caractère. Outre qu'ils pourront agir contrairement à l'ensemble des consultations, même quand elles seraient unanimes, ils sauront, au besoin, décider sans les attendre, sauf les chances d'accusation légale ainsi suscitées. Afin de mieux appliquer la règle positiviste, chaque triumvir prendra seul les résolutions, abstraites ou concrètes, qui ne concernent que son département.

Une telle marche se trouvera solennellement inaugurée, au début de la phase finale, par l'annonce décisive de la principale opération du Gouvernement Préparatoire, la décomposi-

tion politique de la France, d'après la transformation des intendances en républiques. Quoique ce résultat général de la transition organique doive en marquer la terminaison, sa prévision familière caractérisera l'avénement d'une providence qui modifie sagement les fatalités qu'elle subit sciemment. Loin d'énerver la dictature centrale, cette annonce fortifiera son ascendant systématique, en motivant mieux les mesures qu'exige cette grande transformation, dont la perspective habituelle guidera le gouvernement et le public dans l'essor du régime transitoire.

Fréquemment accomplis pendant le long cours de l'initiation humaine, de tels démembrements ont toujours suscité de graves catastrophes, faute de pouvoir être assez prévus et dirigés. Il faut donc regarder comme un triomphe décisif, pour la science et l'art politiques, la faculté d'opérer paisiblement le plus important de tous, après avoir sagement reconnu sa liaison nécessaire avec l'ensemble des lois, statiques et dynamiques, de la sociabilité normale.

Mon second volume a suffisamment établi le principe fondamental qui réduit les associations libres et durables à la combinaison volontaire de quelques villes, y compris leurs adhérences rurales, autour d'une Cité spontanément prépondérante. Cette loi, dignement sentie au moyen âge, et sans laquelle la Patrie ne saurait vraiment lier la Famille à l'Humanité, dirige, dans le chapitre précédent, la répartition normale de la planète humaine en sociocraties équivalentes aux intendances françaises. Tous les motifs qui prescrivent une telle restriction envers le régime final conviennent davantage à son avénement, depuis que l'essor systématique de la religion universelle a dissipé la seule justification des anomalies modernes. Garantie d'ordre et de progrès au dedans, la décomposition des grands États doit partout être également accueillie par le sacerdoce

qu'elle émancipe, le patriciat qu'elle relève, et le prolétariat qu'elle développe. Au dehors, elle assure la paix générale en dissipant la possibilité des invasions, même avant que les autres occidentaux aient imité l'élément central, dont la condensation, seule redoutable, l'oblige spécialement à cette initiative. Sa mission régénératrice doit y dissiper toute incertitude, en fondant, sur la décomposition politique de la France, la présidence religieuse que lui confère l'ensemble du passé, surtout moderne. En attribuant au mot *catholicisme* son acception étymologique, qui ne convient qu'au positivisme, on peut réduire la révolution occidentale à remplacer le catholicisme de Rome par celui de Paris, quand la métropole humaine sera seulement spirituelle.

Cette sainte cité ne saurait même devenir le centre religieux du territoire français, tant qu'elle ne se trouvera point purifiée convenablement de sa domination temporelle, qui ferait alors redouter une confusion oppressive entre les deux pouvoirs. Quoique l'anarchie moderne ait gravement altéré le principal résultat du moyen âge, la métaphysique n'a pu cependant empêcher l'instinct universel de sentir l'opportunité croissante d'une séparation plus conforme à notre existence qu'à celle de nos ancêtres. Telle est la source secrète des antipathies spontanées, et même des vaines rivalités, que la présidence spirituelle de Paris inspire souvent aux provinces françaises, ainsi menacées d'une consécration indéfinie de la tyrannie temporelle qui les entrave aujourd'hui.

Le peuple le plus concentré doit donc, au nom de sa mission universelle, donner l'exemple décisif d'une paisible décomposition, qui sera bientôt imitée partout, en vertu même des catastrophes surgies ailleurs d'après une obstination empirique. En me renfermant ici dans l'enceinte occidentale, j'indique l'indépendance américaine comme ayant, au dernier siècle,

irrévocablement commencé la dislocation continue des grands États. On pourrait même faire remonter un tel mouvement jusqu'à la révolution hollandaise, si la signification politique de celle-ci ne se trouvait point altérée d'après son caractère religieux. Mais en voyant s'accomplir une éternelle scission entre deux populations réunies par la langue et le culte, outre leur récente communauté d'origine, nul ne saurait se méprendre sur la vraie source du schisme temporel. Cette vérification de la loi des cités devait d'abord commencer envers le cas colonial, qui l'a bientôt complétée dans l'autre Amérique, malgré l'intensité supérieure du lien religieux et politique. Sans attendre qu'elle se développe, chez les deux types, par la dislocation nécessaire de ces nationalités indirectes, qui sont, à leur tour, exorbitantes, tous les hommes d'État doivent aujourd'hui prévoir qu'elle s'étendra parmi les populations principales. Il faut donc se préparer partout à subir dignement cette destinée, au lieu de la déplorer vainement, surtout chez le peuple investi de l'initiative régénératrice, incompatible avec de tels regrets.

Au début de la crise finale, cette nécessité fut confusément entrevue dans le parti qui méconnut le moins le caractère, essentiellement intellectuel, de la révolution occidentale. Mais, en aspirant à la décomposition normale de la France, il se trompa d'un siècle sur son avénement, sans qu'on puisse blâmer la terrible répression de cette méprise, vu la vanité coupable qui le poussait ainsi contre une défense aussi nécessaire que difficile. Quand l'héroïque empirisme de ses deux antagonistes eut garanti l'indépendance du peuple régénérateur, on put bientôt apprécier le mérite d'un tel pressentiment, d'après la cessation spontanée du principal motif de la concentration provisoire. La paix occidentale a consolidé cette disposition en dissipant autant la crainte des invasions extérieures que celle des coalitions intérieures. Voilà comment je puis paisiblement

juger, avec la pleine liberté du vrai philosophe, une tendance prématurée, qui coûta la vie à mon père spirituel, soupçonné, quoique à tort, de l'avoir approuvée.

Pour faciliter l'avénement graduel de cette grande transformation, le triumvirat positiviste doit accorder aux intendants, éprouvés par sept ans d'un digne exercice, le choix de leurs successeurs, ainsi mieux incorporés aux populations correspondantes. Il faut ériger chaque intendance en république indépendante, aussitôt qu'elle remplit les conditions religieuses de l'émancipation politique, sans attendre que les autres provinces aient aussi mérité l'affranchissement, consistant à remplacer l'intendant par des triumvirs locaux. Avant que ce changement se trouve opéré partout, il aura déjà réalisé sa principale destination envers l'ensemble de la transition organique, soit en purifiant la métropole spirituelle, soit en dissipant les ambitions perturbatrices, fomentées surtout d'après la concentration.

Il me reste maintenant à développer la marche, politique et religieuse, de la principale phase de la transition organique, directement caractérisée par le double programme que je viens d'expliquer. Mais, en vertu de sa prépondérance, une telle exposition ne saurait ici trouver une extension proportionnée à celle que j'ai d'abord accordée aux deux modes préliminaires, d'ailleurs plus urgents, et moins appréciables d'après le type normal. Pour ne pas altérer à la fois cette explication et l'ensemble du tableau transitoire, je dois donc l'ajourner jusqu'à ce qu'elle soit devenue pleinement opportune. Si les événements confirment les annonces numériques de ce chapitre, et si ma carrière suit sa marche naturelle, je ferai, sur ce grand problème, un cours spécial, en 1862, au début du degré moyen, après avoir exécuté tous les traités que j'ai promis. Accompagnant les deux décrets décisifs qui transformeront l'armée en gendarmerie et fonderont l'École Positive, cet ensei-

gnement oral sera reproduit deux fois, à l'intervalle d'un an, avec les améliorations convenables, jusqu'à l'ouverture de la phase finale. Je dois maintenant me borner, à cet égard, aux indications spéciales qui peuvent assez compléter la détermination générale que je viens d'ébaucher envers le caractère politique et religieux de la principale transition, où le positivisme inspire le gouvernement. Pour l'essor temporel et la marche spirituelle, il faut distinguer ces aperçus suivant qu'ils concernent l'organisation intérieure ou l'influence extérieure du peuple central.

Dès le début de la troisième phase, la participation des prolétaires au Gouvernement Préparatoire doit, au dedans, caractériser la dictature positiviste en réduisant les dépenses publiques et systématisant les répressions politiques. Les indemnités sacerdotales et militaires ayant alors cessé, les pauvres accompliront les économies que les riches n'avaient pu même projeter, parce qu'un triumvirat énergique et progressif saura dignement rétribuer tous les services sans jamais multiplier les agents. Un traitement quotidien de cent, cent-cinquante, ou deux cents francs, à chaque intendant, ambassadeur, ou gouverneur, annoncera partout l'irrévocable avénement de la noble simplicité passagèrement introduite par la dictature dantonienne. Ainsi pourra se développer, sans surcharge, le système de travaux publics qu'exigent, plus que dans l'état normal, le besoin de prévenir ou compenser les chômages industriels, et la nécessité d'assurer les services urgents au milieu des perturbations résultées des ligues ouvrières. En même temps, le triumvirat exercera directement, sous sa digne responsabilité, la répression nécessaire des délits politiques, sans la pousser encore jusqu'au terrible degré qui ne peut y devenir légitime que d'après des convictions alors impossibles. Renonçant à s'abriter derrière des tribunaux, non moins incompétents qu'irresponsables, le Gouvernement Préparatoire annoncera normalement les proscriptions qu'il jugera convenables, et saura les accomplir dignement, quand l'un de ses membres aura publiquement entendu l'inculpé. Soit que l'arrêt se borne à prononcer l'exclusion des fonctions civiques, ou qu'il y joigne l'exil, complété quelquefois par la confiscation, il offrira des garanties de justice et de modération supérieures à celles que comportent des formalités illusoires et dégradantes.

Envisagée dans son ensemble, la politique intérieure de la dictature systématique sera surtout destinée à régénérer le patriciat en éteignant la bourgeoisie qui le sépare du prolétariat. Mais l'interposition perturbatrice ne peut cesser que d'après le concours continu de deux mouvements, connexes quoique opposés, l'un négatif, l'autre positif: l'élimination des lettrés et des légistes; la transformation des petits entrepreneurs. Toutes les classes ontologiques, développées par la révolution occidentale, doivent finalement disparaître; tandis que les chefs subalternes de l'industrie actuelle deviendront, la plupart, de dignes ouvriers, et quelques-uns de vrais patriciens.

Spontanément éteints d'après la liberté spirituelle et l'abolition du budget théorique, le journalisme et la littérature laisseront subsister, jusqu'à la fin de la transition, le principal noyau métaphysique, vu les services nécessaires, quoique décroissants, des divers légistes. Envers leur meilleure classe, la suppression des procès philosophiques ou politiques, l'extension de l'arbitrage et des justices industrielles, permettront de réduire et simplifier les offices judiciaires, dont les principaux titulaires auront subi la régénération positive. L'extinction des écoles de droit ayant borné l'éducation spéciale des avocats à l'apprentissage pratique, ils disparaîtront graduellement quand on leur ôtera le monopole des défenses légales, en réalisant, dans un milieu mieux disposé, la noble tentative des juristes dantoniens.

Cette double épuration permettra de perfectionner les offices d'administration et de police, en utilisant les connaissances et les habitudes des légistes inoccupés. Mais le principal objet de la politique transitoire concernera la régénération de la partie positive de la bourgeoisie actuelle. La concentration des fortunes, et la transformation de la plupart des petits entrepreneurs en simples travailleurs, résulteront surtout des lois naturelles de l'existence industrielle, tendant mieux vers ce double résultat dans un milieu plus troublé, qui ne sied qu'aux grandes forces Néanmoins, le mouvement spontané peut être perfectionné d'après une sage intervention, principalement destinée à prévenir ou réparer les désastres qu'il suscite. Elle doit consister, d'une part, à supprimer les entraves émanées de la législation révolutionnaire; et, de l'autre, à développer convenablement le système des dotations industrielles.

Un éminent économiste (M. Dunoyer) a dignement surmonté les préjugés négatifs en proposant l'abolition de l'égalité factice des partages et le rétablissement de la faculté de tester. Quoique ses doctrines soient restées individualistes, ses tendances sont devenues spontanément sociocratiques; en sorte que le positivisme peut adopter ses vues en les systématisant et les complétant. Je dois surtout adhérer à l'amendement d'après lequel il conserve la règle actuelle en l'absence de tout testament, sans croire ce cas aussi fréquent qu'il le suppose. Cette restriction convient pour permettre l'entière manifestation des tendances spontanées vers la concentration des héritages, quand le positivisme aura fait assez sentir, surtout en France, l'importance des grandes fortunes. Mais la réaction totale de la faculté de tester deviendrait insuffisante si l'adoption restait aussi gênée qu'elle l'est dans notre législation. En la délivrant aussi des entraves factices, il faut seulement conserver, envers les deux cas, les précautions destinées à prévenir une précipitation

souvent suivie d'un vain regret, ou l'injuste oubli des héritiers naturels. Pour éviter, autant que possible, ce double abus, sans entraver une liberté nécessaire, il suffit de restreindre chaque faculté par l'obligation générale d'une pleine publicité, sept ans avant la réalisation normale d'une telle résolution.

Quelle que soit l'efficacité de ce premier mode de concentration des fortunes, on doit maintenant compter davantage sur le second, inversement à l'ordre normal, parce que l'un dépend surtout des mœurs privées et l'autre de l'intervention publique. Un million de francs pour chaque intendance employé judicieusement en dotations industrielles, sous la pleine responsabilité du triumvirat, pendant chacune des vingt et une années de la dernière phase, imprimerait une impulsion suffisante à la régénération du patriciat français. Outre son efficacité directe, cette institution comporte surtout une influence indirecte, en contrôlant les mauvais riches par le contraste des types artificiels, qui ne repousseront jamais un digne examen de leur conduite industrielle. Le positivisme s'honore d'un éminent praticien qui, d'après une forte préparation théorique, lutte, avec autant de dévouement que de sagesse, contre les difficultés résultées de l'insuffisance de ses capitaux envers l'amélioration décisive de son domaine rural. De pareils cas sont assez multipliés déjà pour indiquer combien l'intervention systématique peut seconder la régénération spontanée de l'existence industrielle, en faisant surgir les mœurs sociocratiques, chez des patriciens d'élite, avant la fin de la transition.

Je ne dois aucunement compter la confiscation parmi les moyens de hâter un tel résultat, quoiqu'elle y semble surtout destinée, d'après les aspirations subversives qui se développent maintenant. C'est seulement à l'état normal que convient, avec beaucoup de modération d'ailleurs, cette extension d'une faculté nécessaire, quand les mœurs se trouveront assez réglées,

dans toutes les classes, pour en prévenir les principaux abus. Pendant la transition, il importe de borner l'usage de la confiscation à la répression politique qu'exigeront les perturbations, individuelles et collectives, suscitées par les diverses influences qui repousseront la régénération occidentale. Si l'on tentait de l'employer déjà contre le mauvais emploi des richesses, aucun principe ne pourrait encore diriger l'application des sentiments qui, même honorables, et d'ailleurs mêlés souvent d'envie, compromettraient la sécurité nécessaire des possessions quelconques. Il faut seulement développer avec sagesse l'interdiction légale, et savoir utiliser l'aptitude des confiscations politiques à seconder l'avénement normal du domicile prolétaire, en facilitant la vente des maisons par appartements.

Pour caractériser la politique extérieure du triumvirat français, je dois y séparer les relations avec les peuples adjacents de celles qui s'étendent hors de l'Occident sociologiquement défini. Dans le premier cas, la dictature positiviste exige six ambassadeurs, ouvertement délégués auprès des populations, italienne, espagnole, britannique, germanique, hispano-américaine, anglo-américaine, afin d'y seconder la régénération commune. Sans être jamais hostiles aux gouvernements, ils ne sauraient exclusivement s'adresser à des pouvoirs qui ne sont pas encore devenus les véritables chefs des peuples correspondants. Les missionnaires politiques du positivisme central devront alors s'attacher surtout à prévenir toute imitation vicieuse de l'initiative française et toute adoption prématurée de ses principaux résultats. Éminemment conservateurs, ils feront partout sentir que l'agitation métaphysique et le scepticisme égoïste constituent désormais les seuls obstacles au digne accomplissement de la révolution occidentale. Tandis qu'ils seconderont la subordination spontanée envers la métropole

humaine, ils prépareront la décomposition nécessaire des nationalités exorbitantes, en invoquant la noble sagesse qui prévaudra chez le peuple central. Ils s'efforceront spécialement de faire dignement cesser toute oppression mutuelle entre les divers éléments de la république occidentale, d'après un libre appel à l'opinion publique dans le milieu dominateur.

Avant le début de la phase finale, le dictateur progressif qui précéda le triumvirat français avait déjà fourni le type décisif d'une telle politique en restituant l'Algérie aux Arabes. Car, en cessant librement de dominer un peuple extérieur, on fait mieux ressortir l'indignité de la compression envers un élément intérieur. Néanmoins, le Gouvernement Préparatoire devra spécialement prévenir toute inconséquence capable d'entraver sa diplomatie fraternelle, en proclamant l'indépendance de la Corse, et même des colonies françaises, avant la décomposition de la nationalité centrale.

Hors de l'Occident, le triumvirat positiviste ne doit instituer d'ambassades qu'envers les états monothéistes, d'abord en Turquie, puis en Russie, enfin en Perse. Elles devront surtout développer la fraternité croissante qui, depuis la fin du moyen âge, lie les civilisations respectivement élaborées sous le catholicisme et l'islamisme, également accessibles à l'influence chevaleresque, même au delà du monde romain. Mais cette prédilection normale ne doit aucunement altérer les soins que mérite le monothéisme avorté, quand les directeurs byzantins sauront imiter la noble subordination des chefs musulmans envers la métropole universelle. Dans sa seconde classe de relations extérieures, le triumvirat central s'adresse surtout aux gouvernements, qui sont alors à la tête des populations correspondantes, que la diplomatie française ne saurait directement atteindre, faute d'une suffisante similitude. Le même motif conduit à n'instituer que des agents commerciaux au delà de l'enceinte mo-

nothéique, quoique le positivisme doive davantage modifier les populations polythéiques, et surtout fétichiques, mais d'après une influence purement spirituelle, ci-dessous expliquée.

Ces aperçus suffisant ici pour caractériser la politique du triumvirat systématique pendant la dernière phase de la transition organique, il y faut pareillement indiquer celle du sacerdoce régénérateur, principalement envers le peuple central.

Incorporé profondément au régime français, le positivisme doit alors développer son aptitude décisive à surmonter l'anarchie moderne, pour préparer l'irrévocable avénement des mœurs sociocratiques. Son influence directement organique devra spécialement consolider d'abord le gouvernement, puis la propriété; suivant le cours naturel de l'irruption subversive pendant les deux phases précédentes, à mesure que la liberté spirituelle manifesta la maladie occidentale.

Le premier cas est le plus urgent et le plus décisif, parce que les dispositions anarchiques s'y développent avec une effrayante unanimité. Chacun peut maintenant constater que les riches tendent davantage que les pauvres à fronder un pouvoir sur lequel pourtant repose leur sécurité. J'ose affirmer que les vrais positivistes sont aujourd'hui seuls habituellement animés d'un respect sincère et désintéressé pour l'autorité temporelle, en quelques mains qu'elle réside. Il me sied d'ajouter que le fondateur de la Religion de l'Humanité, même avant de s'être entièrement dégagé du négativisme, respecta tous les gouvernements qui se sont jusqu'ici succédé, en France, depuis quarante ans. Mais ces dispositions organiques devaient longtemps rester propres aux vrais croyants, qui ne sauraient régénérer le monde sans avoir personnellement surmonté les habitudes anarchiques, quand ils ont assez remplacé le scepticisme préliminaire par le dogmatisme final. Pendant la première phase de la transition extrême, le positivisme ne peut encore inspirer aux conservateurs une suffisante confiance, faute de s'être assez dégagé du milieu révolutionnaire où résida nécessairement son berceau. Quoique le gouvernement l'apprécie assez, dès la seconde phase, pour lui conférer la régénération de l'instruction publique, c'est seulement sous la troisième qu'il l'invoque directement contre une anarchie pleinement développée.

Digne interprète du Grand-Être, le sacerdoce positif en fera partout respecter les ministres, malgré l'imperfection actuelle de leur origine et même de leur conduite. Sans borner son action aux vrais croyants, la religion de l'Humanité disposera tous les amis sincères du progrès social à reconnaître que, dans un milieu déréglé, les fonctionnaires publics constituent, en général, la meilleure classe, tant de cœur que d'esprit. Les ayant irrévocablement dégagés d'une hypocrisie dégradante, le positivisme les appelle à conduire le monde, au nom du Grand-Être, en remplaçant la dévotion par le dévouement. Il les fera même respecter avant de les avoir convertis, en les représentant comme seuls placés maintenant au point de vue social, qui bientôt prévaut sur les impulsions personnelles, d'après un suffisant exercice de l'autorité. Toutes les critiques qui les concernent ne procédant que d'une vicieuse comparaison au type final, l'esprit relatif du positivisme dissipera les censures sophistiques en restreignant le parallèle aux diverses classes actuelles.

Également apte à faire dignement apprécier la richesse et la grandeur, en vertu de son abnégation fondamentale envers l'une et l'autre, le vrai sacerdoce fera partout respecter les riches, après leur avoir appris à respecter les grands. La troisième phase se trouvera naturellement destinée à l'essor décisif de la conversion sociocratique des fortunes quelconques, directement annoncée, et même préparée, au moyen âge, par la transformation spontanée des alleux en fiefs. Avant ce préam-

bule mal apprécié, la propriété garda toujours son caractère théocratique, graduellement altéré, sans être jamais régénéré, pendant la transition gréco-romaine. Mais la dernière phase du monothéïsme défensif fit partout surgir le principe d'une telle régénération, autant que le permettait une doctrine incapable de consacrer le sentiment et de systématiser l'activité. Pendant tout le cours de la révolution occidentale, la situation moderne a simultanément développé, d'après les vices opposés des riches et des pauvres, le besoin de consolider les possessions matérielles en les réglant, et l'impuissance de leur ancienne consécration.

On doit maintenant invoquer l'Humanité pour procurer aux richesses quelconques une sécurité fondamentale qui ne saurait désormais émaner de Dieu. Vainement la métaphysique officielle a-t-elle tenté de leur conférer une sanction indépendante de ces deux sources en faisant prévaloir un individualisme non moins rétrograde qu'anarchique. Les prétendus droits qu'elle invoque auront irrévocablement succombé sous l'essor décisif des impulsions sociales avant la fin des deux phases préliminaires de la transition organique. Pendant la troisième, un libre ascendant, aussi désintéressé que systématique, viendra garantir la base matérielle de la société, également compromise par la défense et l'attaque. En procurant aux aspirations rénovatrices une satisfaction incompatible avec leur tendance subversive, l'irrévocable division des deux pouvoirs humains fera partout sentir que la discipline morale de la propriété repose sur son inviolabilité politique. Sans borner sa protection aux possesseurs qui reconnaissent tenir leurs fiefs de l'Humanité, la religion positive inspirera le respect des alleux quelconques, en représentant les plus mauvais riches comme concourant, même involontairement, à conserver le trésor matériel. Toujours périssable, il ne peut être préservé que d'après une sollicitude active et continue, qui constitue le principal office du propriétaire, quelque vicieuse que soit son administration, dont il ne doit jamais qu'un compte purement moral, sauf les anomalies personnelles.

Je suis ainsi conduit à compléter cette indication de l'influence conservatrice du positivisme, en signalant sa lutte nécessaire avec le communisme, dernier état vraiment honorable et dangereux de l'ensemble des instincts révolutionnaires. Après avoir surmonté l'anarchie des riches envers les grands, la religion de l'Humanité consacrera la majeure partie de la transition finale à transformer ou dissiper les dispositions qui jusqu'alors auront de plus en plus poussé les pauvres contre les riches. Ce dernier triomphe deviendra l'indice décisif du prochain avénement de l'état normal, en prouvant que la synthèse relative, déjà reconnue supérieure envers le culte et le dogme, convient autant au régime, compromis par toutes les synthèses absolues.

Un tel office exige successivement deux opérations systématiques, respectivement destinées à réfréner les deux modes profondément distincts, quoique vicieusement confondus jusqu'ici, de l'anarchie occidentale, d'abord urbaine, puis rurale.

A la première seule, plus honorable et plus dangereuse, se rapporte le communisme proprement dit, surtout chez les plébéiens, où réside sa véritable influence. Le positivisme peut d'autant mieux régénérer, au nom du Grand-Être, le prolétariat urbain, que l'aberration s'y borne aux pensées, sans altérer les sentiments. Étendant et systématisant la position du problème social, uniquement représenté jusqu'ici par le communisme, le sacerdoce de l'Humanité fera graduellement prévaloir sa solution normale, après avoir manifesté les inconséquences de l'utopie anarchique. Une pleine liberté ne permettant plus aux docteurs subversifs de dissimuler leur impuissance sous la persécution, la religion universelle convaincra bientôt les

dignes prolétaires qu'ils ont vicieusement séparé la concentration des matériaux et leur appropriation. Celle-ci constitue toujours la condition de celle-là, surtout envers un trésor périssable, dont la conservation exige des organes spéciaux et responsables, qui ne peuvent remplir leur office sans une pleine sécurité, seule source d'une digne activité.

Tandis que le communisme urbain exagère la concentration des richesses, l'anarchie rurale, où les sentiments se trouvent autant altérés que les pensées, sinon davantage, pousse à l'individualisme absolu par le morcellement indéfini de la principale propriété. Le défaut de qualification spéciale, qui fait seul confondre habituellement cette aberration avec l'utopie opposée, cessera bientôt d'après l'essor nécessaire du dernier mode que comportent, en Occident, les tendances subversives, déjà surgies ainsi sous la transition romaine. Cette extrême anarchie trouvera ses propres docteurs parmi les instituteurs primaires, qu'une frivole propagation des études scientifiques dispose officiellement à couvrir les sophismes ruraux d'une apparence systématique. Mais la conversion des meilleurs communistes au positivisme, surtout parmi les mécaniciens, fournira spontanément de précieux auxiliaires dans la lutte décisive du sacerdoce régénérateur pour la solidarité non moins menacée que la continuité. Je me félicite d'avoir, en développant les écoles vétérinaires, préparé, pendant la seconde phase, l'assistance la plus apte à seconder, sous la troisième, le triomphe des vrais croyants sur l'anarchie rurale.

Quoique le régime doive alors absorber la sollicitude sacerdotale, il la conduira naturellement à compléter la partie abstraite du culte transitoire, en joignant trois fêtes sociales à celle qui suivit les trois solennités morales. Ces célébrations annuelles seront successivement introduites, avec une année d'intervalle, pendant le premier tiers de la phase finale, en

glorifiant d'abord la Presse, puis la Poste, enfin la Police.

Malgré sa popularité prépondérante, la première fête ne pouvait auparavant être instituée sans danger, parce que l'office correspondant restait trop équivoque. Destinée surtout au régime final, la presse ne mérite la consécration religieuse qu'après une suffisante purification du caractère essentiellement subversif qu'elle développa pendant la révolution occidentale. Il faut que le journalisme et la littérature s'éteignent dans leur principal siége pour que la sociolâtrie puisse dignement glorifier l'institution qui, faisant prévaloir la méditation sur l'entraînement, permet d'organiser la consultation universelle.

Cette célébration disposera le peuple central à fêter l'admirable systématisation alors accomplie envers les communications destinées à développer et consolider l'essor universel de l'écriture. Depuis l'établissement des messagers publics jusqu'à l'avénement de la double télégraphie, le culte positif doit esthétiquement caractériser tous les modes ou degrés d'une institution parallèle à la presse, et non moins liée au principal type de la royauté moderne. Rien ne peut mieux cultiver la sociabilité que l'idéalisation annuelle du concours universel des forces humaines pour développer les entretiens mutuels des membres quelconques de la grande famille.

Suffisamment préparé par ces deux fêtes, l'instinct social sera, dans la troisième, conduit à constater sa régénération décisive, en glorifiant une institution à la fois plus importante et moins appréciée que les précédentes. Quoique le peuple central doive spécialement s'honorer de sa police, ce précieux résultat de la dictature monarchique est mieux jugé jusqu'ici chez les autres occidentaux. Mais les mœurs sociocratiques seront assez élaborées pour que le sacerdoce de l'Humanité puisse alors glorifier l'institution régénérée qui, toujours animée d'un esprit sagement émancipé, protége sans éclat l'existence privée et publique.

Voilà comment, malgré les luttes relatives au régime, la sociolâtrie transitoire se complétera, vers le milieu de la génération préparatoire, d'après sept fêtes propres à caractériser le culte abstrait sous l'adoration concrète. Quoique spécialement adaptées à la transition, les quatre dernières peuvent accessoirement s'incorporer au système définitif, directement ébauché par les trois premières.

Pour avoir assez caractérisé la politique religieuse de la troisième phase, il me reste à la considérer envers le dehors. Mais ce complément se trouvera surtout apprécié ci-dessous en examinant les modifications spéciales de la transition positive chez les quatre groupes occidentaux, et même parmi les autres types humains. Je dois ici me borner à signaler l'essor successif des deux institutions, l'une normale, l'autre exceptionnelle, qui permettront au pontife universel de systématiser graduellement la propagation spontanée du mouvement central.

La première consiste dans la chevalerie positive, qui convient davantage à la transition, quoiqu'elle ne puisse y devenir aussi régulière que sous le régime final. Elle s'y trouve tellement opportune que son essor décisif a déjà commencé réellement, même à l'insu de ses coopérateurs. L'infâme persécution émanée du milieu le plus dégradé, fit dignement surgir le subside sacerdotal à titre de patronage collectif envers mon existence personnelle. Bientôt l'extension systématique d'un protectorat spontané fera partout sentir que l'anarchie moderne n'a pas éteint les germes chevaleresques. Plus nécessaire que dans l'état normal envers le sacerdoce positif, le prolétariat occidental, et le sexe affectif, la libre tutelle combinera prochainement ses trois éléments, caractérisés au chapitre précédent.

Il faut, en second lieu, rappeler ici le comité provisoire introduit, en 1842, par mon traité fondamental, et dont le complément termine le discours préliminaire de la construction que j'achève. Malgré son antériorité didactique, je dois maintenant le placer après la chevalerie, son office historique ne pouvant être assez apprécié que quand le positivisme central se dirige surtout au dehors, tandis que celle-ci convient autant au dedans. Néanmoins, ces deux institutions se trouveront spontanément liées, puisque le comité positif émanera des meilleurs chevaliers, quand leur générosité caractéristique sera spécialement assistée d'une prééminence théorique ou pratique.

Tels sont les divers aperçus, spirituels et temporels, qui devaient ici préparer mon cours complémentaire de 1862 sur la transition organique. Je puis maintenant résumer l'ensemble de cette exposition par le contraste décisif entre son accomplissement actuel et son ébauche primitive. Sous l'impulsion généreuse, quoique désordonnée, d'un mouvement républicain, je conçus, en 1848, d'abord le Gouvernement Préparatoire d'après l'indication caractéristique de mon cours de 1847, puis l'École Positive, enfin le Calendrier Positiviste. Mon discours préliminaire, écrit pendant l'exposition verbale de cette triple institution, offre des traces durables d'une telle marche, entièrement inverse de celle que je viens de suivre. Or, cette opposition constate la réalité fondamentale, et même la pleine opportunité, d'une élaboration sociale qui, surgie du présent, devient l'application décisive de la construction de l'avenir d'après le passé.

Je dois maintenant compléter mon dernier chapitre en caractérisant d'abord les modifications simultanées de la transition organique chez les quatre éléments occidentaux, puis son extension successive aux populations monothéiques, polythéiques, et fétichiques. Le double complément du mouvement central, quoique ayant précédé le siècle exceptionnel, ne peut devenir décisif que quand l'irrévocable avénement d'une dic-

tature systématique aura pleinement développé l'initiative française.

Quoique j'aie dû spécifier l'explication de la transition organique envers le cas fondamental, je l'ai toujours représentée comme essentiellement commune à tous les éléments occidentaux, suivant la connexité partout sentie au début de la crise finale. On peut maintenant vérifier que chacun des principaux caractères, temporels ou spirituels, propres aux trois degrés successifs du mouvement transitoire, convient autant à l'ensemble de l'Occident qu'au peuple central. Le développement de la liberté spéculative d'après l'abolition du budget théorique, le remplacement de l'armée par la gendarmerie, et même l'avénement d'un triumvirat systématique, sont également nécessaires partout. Cette identité devient surtout évidente envers la transition spirituelle, où l'essor du culte historique, l'établissement des écoles positives, et l'ascendant du positivisme sur le communisme, conviennent pareillement à tous les cas occidentaux. Il en est de même pour la décomposition normale des grands États, qui résume ces deux classes simultanées de transformations successives. Envers les sept pas décisifs, le peuple central se trouve investi, d'après l'ensemble du passé, d'une initiative destinée à dispenser ses quatre voisins de reproduire l'élaboration transitoire, dont ils doivent seulement s'approprier les résultats. Mais, la commune adoption ne devant jamais être passive, il faut maintenant caractériser les modifications spontanées qu'elle offrira partout, et par lesquelles chaque élément perfectionnera spécialement la marche générale.

Dans toutes les extensions du principal mouvement, le sacerdoce régénérateur, assisté du comité positif, s'attachera surtout à concilier deux conditions également importantes : une digne subordination envers l'élaboration centrale; un sage respect

des diversités locales. Il faut que les différences nationales secondent la destination universelle du travail occidental en développant les aptitudes propres à chaque cas. Mais leur essor respectif doit toujours se subordonner à l'initiative fondamentale, d'après une libre déférence, partout conforme à l'ordre de régénération déterminé, dès le début de ce chapitre, suivant l'ensemble du volume précédent.

Cette loi représente l'élément italien comme devant s'associer le premier au mouvement organique, dont le développement esthétique lui convient spécialement. Les dispositions préalables qu'exige une telle destination peuvent d'autant mieux prévaloir qu'elles se bornent à faire assez ressortir les principaux caractères de la situation correspondante, méconnus seulement chez les lettrés. Quoique la population italienne soit plus dégagée qu'aucune autre des mœurs militaires, ses guides spirituels n'ont jamais cessé de regretter son antique domination, et même d'en rêver le retour universel. Au lieu d'apprécier sa décomposition politique comme la rapprochant davantage de l'état normal, ils tendent vers une unité, non moins rétrograde qu'anarchique, incompatible avec l'indépendance nécessaire. Mais le positivisme pourra facilement surmonter des aberrations dépourvues de racines populaires, en invoquant directement les instincts universels, plus mal représentés là qu'ailleurs. En délivrant l'Italie du joug extérieur, il y fera partout prévaloir le degré d'indépendance qu'exige l'ensemble des conditions locales. Il y dissipera comme oppressives les agrégations factices, et surtout celles dont le nom multiple indique assez l'hétérogénéité, principalement dans le groupe confus qui rassemble, au nord, cinq États incompatibles.

Un suffisant accomplissement des conditions préliminaires permettra bientôt à la population italienne de renoncer à l'unité partielle pour développer dignement son éminent con-

cours à l'élaboration directe de l'harmonie universelle. Sa langue deviendra commune aux nations quelconques, en vertu de sa prééminence poétique et musicale, socialement pure de toute propagation oppressive. Déjà proclamé par le positivisme, un tel privilége lie directement les âmes italiennes à l'avénement universel de la foi régénératrice, que chacune d'elles peut seconder en substituant l'essor intellectuel et moral à l'agitation politique.

Outre ce commun concours, l'Italie doit spécialement perfectionner la transition organique en fournissant un complément esthétique au culte concret de l'Humanité. Cette participation résultera surtout d'une épopée sans exemple, qui caractérisera l'issue de la révolution occidentale, comme l'incomparable composition de Dante en institua le début. La langue destinée à l'universalité complétera ses titres en achevant ainsi de représenter le mouvement moderne, dernière phase de l'immense préparation qui devait graduellement remplacer la théocratie par la sociocratie.

Après un suffisant essor du culte historique, on sentira, surtout en Italie, le besoin de résumer esthétiquement l'ensemble du passé. Cette prévision me détermine à caractériser ici le poëme correspondant, qu'il ne m'appartient pas d'élaborer, mais sur lequel j'ai déjà tenté d'attirer l'attention publique, pendant le cours oral décrit dans la préface du volume précédent. Une telle composition me semble devoir émaner, vers le milieu de la transition organique, de l'un des Italiens dont le génie esthétique aura convenablement subi l'initiation encyclopédique, au sein de l'École Positive.

Idéalisant la philosophie de l'histoire, le poëme de l'*Humanité* caractérisera successivement toutes les phases de la vie préparatoire, prolongée jusqu'à l'avénement de l'état final. L'institution esthétique d'une telle épopée repose sur la crise

cérébrale que j'ai décrite à la fin du premier chapitre du volume précédent, et pendant laquelle, après avoir rapidement descendu l'échelle sociologique, je la remontai lentement. Ainsi s'accomplit, suivant tous les âges, une double course, équivalente à l'excursion simple de Dante parmi les divers milieux. Mais un voyage purement statique, et dès lors incapable de retour, ne comportait pas des contrastes comparables à l'opposition dynamique entre mes trois mois de descente et mes cinq mois d'ascension. Outre que mon prochain traité dévoilera les lois subjectives qui fixent à treize le nombre, triplement premier, des chants propres à l'épopée systématique, cette détermination peut ici résulter d'une appréciation sociale.

Le chant préliminaire offre un caractère statique, pour idéaliser l'unité cérébrale, où le désordre se manifeste par la rétrogradation, quand le trouble sympathique altère l'état synthétique en ramenant de la loi vers la cause. Alors s'accomplit, en trois chants, la descente, mentale et morale, du relatif à l'absolu, d'abord monothéique, puis polythéique, enfin fétichique, en aspirant toujours à l'harmonie complète, sans pouvoir jamais l'obtenir. Dans les huit chants suivants, le cœur et l'esprit remontent graduellement vers l'unité positive, successivement élaborée par le fétichisme, l'astrolâtrie, la théocratie, l'essor spéculatif, le polythéisme social, le monothéisme défensif, la civilisation féodale, et le mouvement moderne. Enfin, le treizième chant idéalise l'existence normale, à la fois affective, contemplative, et pratique, tant collective qu'individuelle. Mais cette conclusion ne doit pas être plus développée, pour ne pas altérer l'épopée, essentiellement dynamique, propre à la transition, en réservant à l'avenir le poëme statique qu'il peut seul susciter.

Par une telle production, le génie italien, sans troubler la digne prééminence qu'il accorde à l'art sur la science, com-

plétera sa préparation en devenant systématique, conformément à son aptitude synthétique, qu'il ne put jusqu'ici développer suffisamment. Une élaboration décisive, destinée à faire partout surgir l'enthousiasme qu'exige l'inauguration de la vraie providence, doit, en même temps, procurer à la langue universelle les seules qualités qui lui manquent encore. Voilà comment le positivisme investit aujourd'hui l'élément italien d'une éminente mission, à la fois mentale et sociale, qui concerne autant l'état normal que l'ensemble de la transition finale, pour un office ailleurs impossible. Sous une telle impulsion, la plus esthétique de toutes les populations doit enfin recueillir les meilleurs fruits d'une admirable culture, qui jusqu'ici fut souvent regardée comme excessive, faute d'avoir trouvé sa vraie destination. A mesure que la religion positive fera partout apprécier le caractère, plus poétique que philosophique, de la spiritualité finale, on sentira que les Italiens se trouvent ainsi les mieux disposés à la synthèse par la sympathie.

D'après un sentiment confus de ce privilége, et vu l'intérêt qu'inspire un peuple souvent opprimé mais jamais oppresseur, ses titres au second rang de l'occidentalité sont mieux reconnus partout que l'initiative de l'élément central. Sauf ces deux premiers cas, le fraternel classement laisse une incertitude, que j'ai moi-même éprouvée, et qu'il faut dissiper, parce que sa source, à la fois morale et mentale, offre plus de gravité que ses résultats. Le dogme de l'égalité, voile ordinaire de l'instinct dominateur, n'est pas moins révolutionnaire parmi les peuples que chez les individus : il y détourne davantage du concours habituel. Appelés, par l'ensemble des destinées humaines, à diriger la régénération universelle, les occidentaux doivent d'abord offrir entre eux l'exemple continu d'une digne subordination, toujours rapportée à leur commune mission. On peut alors remarquer, comme dans tous les autres cas du classement

humain, que les plus avancés sont aussi les mieux disposés à seconder l'impulsion centrale. Mais cette tendance resterait insuffisante si chaque élément, outre la commune présidence, ne respectait pas la préséance du précédent. Quoique leur participation à la transition organique doive bientôt devenir simultanée, il faut dissiper toute incertitude envers leur hiérarchie, destinée à fournir le type universel des agrégations volontaires, où la liberté prévaut sans égalité.

Trop préoccupé des motifs théoriques et pratiques, mon premier classement plaça l'élément espagnol au dernier rang de l'occidentalité. Les considérations morales et sociales m'ont ensuite conduit à le faire déjà remonter au-dessus du couple septentrional, comme avant l'explosion protestante. Cette décision se trouve confirmée par l'admirable disposition du peuple le plus énergique et le plus persévérant à reconnaître dignement la présidence nécessaire de l'élément central. Mais le pontife de l'Humanité, dégagé de toute prévention nationale, ne doit pas accorder une place plus élevée à cette éminente population, quoiqu'elle n'accepte pas la préséance italienne autant que l'initiative française. Outre des souvenirs perturbateurs, cette injustice accessoire résulte surtout d'un noble sentiment des meilleurs titres de l'élément espagnol. Aucun autre cas occidental ne présente autant la digne appréciation, domestique et civique, du sexe affectif, une fraternité toujours conciliée avec la subordination, et l'incorporation spontanée des serviteurs à chaque famille. Néanmoins, ces titres, valides contre les deux éléments septentrionaux, et même envers le peuple central, si sa position n'interdisait tout parallèle, restent insuffisants vis-à-vis de l'Italie, également douée à cet égard, sauf les antécédents.

En se comparant aux populations protestantes, la nation espagnole se trouve autorisée à proclamer sa supériorité mo-

rale et sociale, nullement neutralisée par son infériorité théorique et pratique. Le positivisme confirme cette appréciation en représentant les lacunes ibériques comme pouvant être bientôt comblées sous une impulsion convenable, tandis que celles des autres occidentaux exigent une lente et difficile rénovation. Mais ce jugement ne saurait s'étendre à l'Italie, où, si les mêmes titres restent moins prononcés, cela tient surtout à l'ensemble des antécédents modernes, qui ne purent y développer autant de civisme. Cette faible inégalité se trouve plus que compensée par la prééminence esthétique, combinée avec une irrécusable supériorité théorique et pratique. Sous l'aspect moral et social, l'Espagne doit même reconnaître la préséance de l'Italie, pure de toute colonisation, et mieux dégagée des coutumes barbares, en vertu même de son infériorité militaire, résultée du défaut de concentration politique. Bornées, en Italie, aux seuls lettrés, les aberrations relatives à l'unité temporelle ont, en Espagne, plus d'étendue et de consistance, sans que toutefois elles y soient vraiment populaires, puisque les rétrogrades se sont accrédités en les combattant. Néanmoins, la principale altération du caractère ibérique dérive de la colonisation, qui, plus systématique qu'en aucun autre cas, y suscita des dispositions oppressives, encore capables de troubler sa coopération nécessaire à la mission occidentale.

Cet ensemble d'aperçus suffit pour motiver le rang irrévocable que le positivisme assigne à l'Espagne, immédiatement après la France et l'Italie, dans la réorganisation finale de la famille d'élite. Je devais surtout insister envers le cas le plus difficile d'un classement qui, comme tout arrangement normal, résumera la comparaison générale des groupes correspondants. Mais la hiérarchie du couple protestant n'exigera ci-dessous qu'une sommaire rectification de l'ordre que j'avais d'abord proclamé.

Suivant la détermination que je viens d'accomplir, il faut ici caractériser le perfectionnement spécial que l'élément espagnol doit introduire dans l'élaboration occidentale, outre la réaction générale qu'il y produira spontanément. Ce propre concours consiste surtout à seconder la transition organique par la libre incorporation du seul clergé capable de l'assister en Occident.

Quand l'abolition du budget théorique laissera partout surgir les vraies tendances, j'espère pouvoir bientôt rallier au positivisme un centième des prêtres français, maintenant comprimés sous une discipline plus temporelle que spirituelle. Mais je crois devoir alors compter sur un succès plus étendu dans le sacerdoce espagnol, mieux disposé qu'aucun autre à bien apprécier la dégradation universelle du pouvoir spirituel. Un tel clergé ne saurait devenir hostile, ni même rester indifférent, à l'avénement de la seule doctrine capable de relever la dignité sacerdotale, sous des conditions, morales et mentales, qu'il pourrait bientôt remplir.

J'ai toujours regretté de voir s'éteindre l'organisme catholique sans pouvoir utiliser, pour la transition finale, les débris d'une hiérarchie dont la construction exigea tant de temps et d'efforts, trop peu compensés par ses vrais services. Mais, après avoir souvent tenté de la rattacher à la régénération qu'elle a vainement repoussée jusqu'ici, j'ai dû graduellement renoncer à toute transformation du sacerdoce français, dont les chefs sont incapables de remplir les conditions qu'elle exige. Le positivisme n'y pourra jamais recruter que des auxiliaires exceptionnels, quand ils se trouveront assez délivrés du joug épiscopal. Néanmoins, leur assistance deviendra précieuse; car leurs antécédents les disposent à faire mieux prévaloir la morale, comme à respecter davantage la discipline normale, qu'ils sauront dignement concilier avec l'initiation théorique qui leur manque. Il faut étendre la même appréciation au sacerdoce

italien, où toute régénération collective est incompatible avec l'apathie des inférieurs et la corruption des supérieurs, qui ne goûtent l'indépendance spirituelle qu'en vue de l'élévation temporelle. Quant aux divers clergés protestants, une dégradation civique plus complète, et même une hypocrisie plus systématique, les détournent davantage d'une spiritualité plus hostile à la métaphysique qu'à la théologie. Elle ne peut espérer d'accueil que chez ceux qui, dépourvus de budget officiel, exercent réellement une autorité religieuse, si la dignité personnelle les préserve des altérations souvent suscitées par les subsides volontaires dans un milieu révolté.

D'après ces exclusions successives, le sacerdoce ibérique reste seul susceptible de seconder le positivisme pour l'ensemble de la transition organique. Il me semble vraiment capable d'accueillir la foi régénératrice quand elle aura suffisamment prévalu dans la dictature centrale. Car les chefs y sont restés assez supérieurs à leur corps, et même à leur milieu, pour y diriger une transformation qui consoliderait une autorité déjà compromise sans être éteinte. Philosophiquement envisagée, leur suprématie doit graduellement remplacer les études théologiques par l'initiation encyclopédique. Religieusement appréciée, elle peut transformer le culte de la Vierge en adoration de l'Humanité.

Mais, quelque normales que soient ces espérances envers le clergé de la péninsule, elles me semblent surtout convenir à l'expansion américaine du double élément ibérique. Le centre romain peut, en Espagne, entraver la régénération du sacerdoce, sinon d'après une prépondérance directe, depuis longtemps éteinte là plus qu'ailleurs, du moins en vertu de l'ascendant indirect que lui conservent les dispositions populaires. Il en est autrement pour l'Amérique, où la papauté n'a jamais prévalu qu'à travers la royauté, seule source réelle de la hiérarchie ecclésiastique. Depuis que les colonies catholiques ont acquis l'indépendance politique, l'influence romaine s'y trouve naturellement déracinée. Quoique les chefs temporels y manquent encore de consistance, ils ont dû spontanément succéder aux attributions ecclésiastiques du gouvernement royal. Ces dictateurs précaires doivent, quoique empiriques, mieux respecter l'indépendance d'un sacerdoce seul incorporé profondément à de telles populations. Rien ne peut fortement entraver la transformation qu'y comporte, plus que dans la métropole, un clergé dont tous les rangs sont également accessibles à la religion universelle.

Elle y doit d'autant mieux pénétrer qu'elle systématise des tendances qui, partout spontanées, se trouvent là plus prépondérantes, d'après l'ensemble des mœurs correspondantes. La loi positiviste du mariage sacerdotal doit surtout convenir au clergé qu'elle délivre d'un célibat corrupteur sans l'exposer à la dégradation protestante. Tant que la foi consacre une ignoble appréciation du sexe affectif, une contradiction licencieuse peut seule y dispenser les prêtres d'un isolement érigé partout en type de la perfection chrétienne. C'est uniquement au positivisme qu'il appartient d'instituer dignement ces mariages, en faisant prévaloir la vraie théorie de la nature humaine et la liaison normale des deux sexes. Sous ce régime, l'union conjugale sera prescrite au sacerdoce comme une garantie spéciale du perfectionnement moral, au lieu d'y dégénérer en concession dégradante aux appétits que la religion doit partout réprimer.

Il suffit d'agrandir cette appréciation pour sentir combien la transition organique se trouvera facilitée dans le milieu résulté de l'expansion américaine, ou même océanienne, du double élément ibérique. Car les dispositions spécialement favorables à l'ascendant politique et religieux du positivisme y

sont autant temporelles que spirituelles. Spontanément préservées du régime parlementaire, même avant que la France en fût délivrée, ces républiques tendront directement vers la sociocratie, aussitôt que les dictatures monocratiques s'y transformeront en triumvirats systématiques. L'armée s'y changera facilement en gendarmerie, quand toute inquiétude d'invasion s'y trouvera définitivement dissipée. Quoique l'abolition du budget théorique y présente de graves difficultés, cette mesure transitoire cesse de convenir dans un milieu préservé des universités et des académies, si la régénération du sacerdoce y garantit normalement la liberté spéculative.

Avant de considérer les deux autres éléments de l'occidentalité, je dois sommairement rectifier mon erreur primitive envers leur ordre d'avénement à l'état final. Contrairement à l'ensemble du passé, je plaçai l'Angleterre après l'Allemagne, quoique j'eusse proclamé la supériorité des chefs britanniques, parce que j'attachai trop d'importance à l'altération universellement résultée de l'isolement national. Mais j'ai depuis reconnu que l'élément germanique mérite davantage ces reproches, puisqu'il opprime des occidentaux plus avancés que lui, tandis que la domination anglaise est surtout extérieure à l'Occident et concerne des populations retardées. Sauf l'anomalie relative à l'art proprement dit, la comparaison, pratique, théorique, et poétique, motive une prééminence confirmée par un meilleur essor des mœurs industrielles. De tous les occidentaux, les Allemands sont les moins dégagés du régime militaire et de l'état théologico-métaphysique ; en sorte qu'ils parviendront les derniers au terme général de la révolution moderne, comme l'indiquait leur moindre préparation romaine et féodale.

Cette décision directe peut être indirectement vérifiée d'après l'accueil comparatif de la foi régénératrice, jusqu'ici méconnue en Allemagne, tandis qu'elle est plus goûtée en Angleterre qu'en

France, du moins sous l'aspect philosophique. Un tel contraste me semble d'autant plus caractéristique que, pour apprécier le positivisme, les esprits britanniques ont dû noblement surmonter les justes répugnances qu'y suscitait mon premier classement des éléments occidentaux. Quoique la religion de l'Humanité doive bientôt devenir plus populaire au Sud qu'au Nord, l'accueil que reçoit, en Angleterre, sa base philosophique me paraît décisif envers une doctrine d'abord destinée aux âmes d'élite.

Le quatrième élément de l'Occidentalité doit, outre son concours général, perfectionner spécialement l'ensemble de la transition organique en lui procurant une régularité qu'elle ne saurait offrir ailleurs. De tous les débris de l'ancienne temporalité, l'aristocratie britannique me semble seule susceptible de se transformer assez pour diriger la régénération correspondante, dès lors préservée des orageuses anomalies qui surgiront dans le reste de l'Occident. Cet espoir correspond à celui que je viens d'indiquer, envers la spiritualité chrétienne, chez le sacerdoce ibérique, dont la régénération me paraît plus difficile et moins préparée.

Pour mieux caractériser cette espérance, il faut spécialement considérer la dernière phase de la transition temporelle, dont les deux autres modes seront facilement accomplis en Angleterre, comme les trois degrés de la transition spirituelle. Quoique le triumvirat positiviste doive, en temps opportun, y prévaloir autant qu'ailleurs, il y peut être préservé de l'anomalie passagère que nécessitent, dans tout le reste de l'Occident, la dégénération de l'ancien patriciat et l'insuffisance du nouveau. Si l'aristocratie britannique se modifie convenablement, elle évitera le joug transitoire des prolétaires, en obtenant l'incomparable honneur de diriger sans secousses l'élaboration et l'avénement de l'état normal.

Quelque difficile que soit cette transformation, elle doit sem-

bler possible en considérant les changements qu'a su déjà subir le plus habile des patriciats surgis depuis le sénat romain. Ayant dignement accepté l'irrévocable avénement de la paix occidentale, il a radicalement abandonné la politique qu'il avait fondée sur la guerre pour empêcher la propagation nécessaire du mouvement républicain. Il a donc dû se résigner à surmonter convenablement le communisme ou socialisme, dernier état de l'instinct révolutionnaire, et plus dangereux que le jacobinisme tant redouté d'abord. Malgré la confiance exagérée que les régents britanniques accordent aux expédients matériels faute d'une théorie politique, ils ne peuvent se dissimuler qu'une maladie essentiellement cérébrale exige surtout un traitement intellectuel et moral. Trop clairvoyants pour l'attendre du théologisme, dont le déclin constitua la première source du désordre, ils doivent être bientôt conduits à sentir l'aptitude sociale du positivisme, d'après leur appréciation actuelle de sa supériorité philosophique.

Vainement les lettrés anglais tentent-ils, plus qu'ailleurs, de réduire la nouvelle philosophie à son office intellectuel. Ces efforts intéressés, qui ne pourront jamais altérer une synthèse indivisible, ne sauraient bientôt empêcher les hommes d'État britanniques d'apprécier surtout l'efficacité sociale du positivisme. Quand il aura commencé, chez le peuple central, sa lutte directe envers le communisme, il obtiendra d'eux une attention qu'ils ne peuvent aujourd'hui prévoir. Ils y verront la seule source normale d'une politique capable de prévenir ou de surmonter une crise intérieure qui, laissée à son cours naturel, deviendrait là plus orageuse que partout ailleurs. Les conditions que cette régénération exige d'eux ne sauraient leur inspirer aucune répugnance, puisqu'elles consistent surtout à remplacer, envers l'ancienne spiritualité, le système d'hypocrisie par un système de ménagement.

De tels patriciens doivent profondément déplorer la nécessité qui force leur scepticisme de se courber sous un théologisme dégradant, qui leur fait subir la domination de ceux-là même dont ils se croient les régents. La fausse position ainsi résultée du doute ne peut cesser que d'après des convictions vraiment religieuses, qui rendront ces chefs aussi supérieurs à leur milieu par le cœur et le caractère qu'ils le sont déjà par l'esprit. Alors ils pourront pleinement développer, à leur éternel honneur, comme à l'immense profit de leur peuple, et même du monde entier, les principaux avantages de leur situation exceptionnelle, que neutralise jusqu'ici l'empirisme stationnaire. Mais, si leur conversion tarde trop, ils se trouveront devancés par l'élite du prolétariat britannique, que des études spontanées, bientôt systématisées par le positivisme, disposent à faire irrésistiblement surgir les dignes successeurs de Cromwell. Quoique la révolution démocratique ait avorté faute d'une doctrine et d'une situation convenables, elle a laissé, chez les meilleures âmes britanniques, des germes impérissables, déjà voisins d'une pleine maturité. Ni la compression intérieure, ni la diversion extérieure, ne peuvent plus entraver des tendances qui, fondées sur l'ensemble du passé, prévaudraient finalement quand même l'évolution anglaise s'accomplirait isolément. Elles doivent bientôt devenir irrésistibles lorsque l'avénement du prolétariat central à la dictature systématique fera partout un digne appel aux sympathies populaires.

Afin d'éviter la révolution démocratique par l'évolution sociocratique, le patriciat britannique doit autant régénérer sa politique au dehors qu'au dedans. Il faut d'abord éteindre les derniers symptômes d'une disposition oppressive envers les autres éléments de l'occidentalité, surtout en faisant cesser l'injurieuse anomalie qui soumet à l'Angleterre une ville d'Andalousie. Je puis d'autant mieux espérer ce prochain témoignage

d'une irrévocable fraternité que, quand je le prescrivis, au nom de l'Humanité, dans mon cours public de 1849, un positiviste britannique m'en apprit l'avénement spontané parmi les industriels anglais. Ce précieux indice caractérise le paisible essor de la vraie politique occidentale, que la diplomatie régénérée fera partout prévaloir d'après un noble appel au milieu dominateur. Mais c'est surtout envers les populations extérieures à l'Occident qu'il faut transformer la prépondérance britannique, où les bienfaits spéciaux n'empêchent point de sentir l'oppression générale, même dans les meilleurs cas. Outre que les intérêts matériels ne doivent pas plus prévaloir chez les peuples que parmi les individus, leur légitime satisfaction n'exige nulle part une domination corruptrice, qui tend à perpétuer la guerre au nom de l'industrie. Régénéré par le positivisme, le patriciat anglais deviendra pleinement industriel, et ne fondera que sur un habile emploi de sa richesse une prépondérance extérieure que tous les Occidentaux s'empresseront alors de seconder, pour mieux servir l'Humanité.

Cette sommaire appréciation de la rénovation qu'exige et comporte, tant au dehors qu'au dedans, la politique actuelle de l'élément britannique convient réellement à l'ensemble de sa définition sociologique, et surtout à l'appendice américain. Quoiqu'il ait rompu le lien temporel, il n'a pu détruire la filiation intellectuelle et morale, qui l'enchaîne tellement qu'il y puise jusqu'à ses noms locaux, plus que ne le firent les Arabes en Espagne. Mais, en étendant ainsi l'ensemble des indications précédentes, elles exigent une modification générale, sans laquelle leur application semblerait impraticable, et pourrait devenir vicieuse.

Le mode propre de colonisation introduit, entre le nord et le sud de l'Amérique, une différence continue, quant aux relations respectives avec les populations principales. Systématisée par

le catholicisme et la royauté, la transplantation ibérique a conservé l'ensemble des antécédents, et même permis, comme je viens de l'expliquer, un meilleur développement des caractères essentiels. Mais la colonisation britannique, résultée d'un essor individuel auquel le protestantisme servit de consécration, a d'autant plus altéré les traditions sociales qu'elle émana surtout de persécutés et de révoltés. Quoique les deux modes aient été gravement souillés par l'esclavage de la race affective, cette monstruosité suscite entre eux un contraste décisif, où l'on apprécie combien l'insuffisance de la discipline spirituelle et temporelle place les protestants au-dessous des catholiques. Reproduite sous les autres aspects, cette diversité rend les Américains britanniques les plus anarchiques des Occidentaux, parce qu'ils ont développé les imperfections et comprimé les qualités du type anglais.

Néanmoins, leur dégénération spéciale ne doit pas empêcher le positivisme d'utiliser les avantages résultés de leur situation pour seconder, à leur manière, l'ensemble de l'élaboration finale, dont la marche temporelle y devient plus facile que partout ailleurs. La principale difficulté s'y rapporte à la transition spirituelle, surtout envers le culte, et même le dogme : le système de commémoration sied mal à des peuples sans antécédents ; l'école positive y choque l'ascendant métaphysique, décoré d'un vernis encyclopédique. Mais les sollicitudes relatives au régime y feront bientôt prévaloir une synthèse indivisible ; son assistance contre le communisme fut dignement invoquée par l'éminent Américain dont ma précédente préface déplora la perte prématurée. Déjà la diffusion spontanée du positivisme y confirme vaguement l'indication précise résultée d'un tel appel, pour faire sentir combien les représentants du patriciat britannique peuvent y concourir, avec les avantages qui leur sont propres, à seconder la transition organique. Pré-

servés, faute d'armée permanente et de sacerdoce officiel, des illusions empiriques envers les expédients matériels, ces hommes d'État doivent mieux apprécier la maladie occidentale, et se trouvent spécialement disposés à la décomposition nécessaire des agrégations factices.

Mais, à quelque degré que les chefs britanniques puissent être transformés, surtout en Angleterre, le quatrième élément de l'occidentalité ne pourra point se régénérer sans exiger, comme les autres, l'intervention exceptionnelle du prolétariat. Si l'avénement politique des travailleurs n'y devient pas transitoirement indispensable, autant qu'ailleurs, pour régénérer les entrepreneurs, les meilleurs patriciens auront au moins besoin de l'assistance plébéienne afin de faire assez prévaloir le pouvoir central. L'abolition nécessaire du régime parlementaire dans son siége essentiel offrira des difficultés impossibles à surmonter sans l'assistance populaire, seule capable surtout d'éteindre radicalement un système d'hypocrisie inséparable de la constitutionnalité britannique.

Envers le dernier élément de l'occidentalité, plus hétérogène qu'aucun autre, il faut d'abord distinguer les deux annexes principales qui le lient sociologiquement au précédent, par l'industrie hollandaise et l'aristocratie suédoise. Ces deux cas se trouvent, malgré leur opposition, rapprochés d'après leur équivalente supériorité, pratique ou civique, sur le milieu germanique et leur égale subordination envers le centre occidental. Si l'ensemble du groupe allemand était au niveau de ces appendices, il mériterait de conserver le rang que je lui fixai d'abord dans l'essor collectif de la famille d'élite. Ils peuvent tous deux influer sur la transition organique au delà de ce que semble annoncer la comparaison matérielle, et de manière à recouvrer la dignité sociale que réclament leurs services et leurs qualités. Devançant la Germanie depuis qu'ils surent nolement subir la loi des résidences en instituant leur admirable sol, et toujours restés les plus purs des Occidentaux au milieu des luttes politiques, les bataves ont mieux développé les mœurs industrielles en évitant davantage leur altération spontanée. Quoique la régénération du patriciat suédois offre moins d'importance occidentale que celle des chefs britanniques, elle présente plus de facilité, d'après une moindre consistance d'un système d'hypocrisie qui ne s'y lie point à l'isolement national. Aussi purs que les Italiens de toute colonisation, les Scandinaves seraient moralement supérieurs aux Bataves, si ceux-ci, d'ailleurs mieux cultivés, surtout esthétiquement, n'avaient institué leurs colonies plus systématiquement que les Anglais et plus libéralement que les Espagnols.

Il fallait d'abord écarter ces nobles exceptions pour apprécier la transition organique dans le milieu germanique, dont le caractère doit ainsi se trouver moins dissimulé par son hétérogénéité. La préparation finale y convient autant qu'ailleurs, et sa double élaboration y présente plus de difficultés, que compensent mal les avantages spéciaux. Cependant, la digne incorporation du cinquième élément constitue une condition insurmontable dans la reconstruction nécessaire de l'occidentalité, fondement décisif de la régénération universelle.

Quoique la religion positive doive, en Allemagne, trouver plus d'obstacles et moins d'appuis que partout ailleurs, elle y sera surtout entravée par les influences transitoires propres à la révolution moderne. La principale opposition à l'ascendant organique y réside même chez les seuls métaphysiciens; car les légistes y sont, mieux qu'ailleurs, susceptibles d'être utilement associés au mouvement de reconstruction. Mais la maladie ontologique, inhérente au protestantisme, a graduellement acquis, dans le milieu germanique, tant de consistance et d'extension que ce cas d it susciter le principal triomphe du positivisme.

Parmi tous les occidentaux, les français furent toujours, et sont surtout aujourd'hui, les moins altérés par les littérateurs et les métaphysiciens, vu la double garantie résultée, sous la dictature royale, des aspirations sociales et des tendances scientifiques. Ces influences y sont moins vicieuses qu'ailleurs, et plus conformes aux dispositions nationales, d'après leur office nécessaire pour la préparation et l'avénement de la crise centrale. L'excellence et la précocité de l'essor poétique ont, en Italie, multiplié les littérateurs, amoindri leur caractère, et popularisé leur ascendant, qui cependant y représente moins les tendances universelles. Un résultat équivalent s'est trouvé produit en Espagne, d'après l'insuffisance industrielle et scientifique, malgré la dictature monarchique, qui d'ailleurs s'incorpora davantage les légistes. Quoique le milieu britannique repousse les métaphysiciens, l'anglicanisme leur a réellement transféré le budget ecclésiastique, pourvu qu'ils secondent le système d'hypocrisie, auquel la plupart des lettrés anglais, même dissidents, concourent, au moins par le silence, en désertant le prolétariat. Sans leur procurer autant d'importance officielle, la situation germanique leur assure plus d'ascendant spirituel, mais en les rendant plus incapables de représenter les dispositions populaires. Ils n'ont pourtant obtenu qu'une prépondérance équivoque et précaire, également frustrés du revenu légal des lettrés anglais et du subside volontaire de leurs émules américains.

Ce double symptôme indique au positivisme qu'il peut à la fois invoquer les chefs et les masses contre la nébuleuse interposition qui seule l'empêche de pénétrer dans le milieu germanique pour le faire dignement concourir à la transition organique. J'ose assurer que la nouvelle philosophie ne s'y trouve pas moins connue qu'ailleurs, puisque mes premiers travaux y furent, dès 1825, pleinement goûtés des lettrés exceptionnels, outre l'excitation résultée ensuite de l'accueil ba-

tave. Mais les influences qui, dans son propre centre, ont tant retardé l'essor positiviste, l'empêchent encore en Allemagne, malgré les contacts britanniques, neutralisés par la surveillance continue des ontologistes. Néanmoins, le développement, intellectuel et social, de la situation occidentale ne tardera point à surmonter ces obstacles spéciaux, en manifestant à la fois l'impuissance des doctrines métaphysiques et le besoin de la vraie religion. Le positivisme deviendra là, plus qu'ailleurs, le défenseur de l'ordre et l'organe du progrès, à mesure que la fluctuation entre l'anarchie et la rétrogradation disposera les chefs et les masses à se dégager du joug ontologique, qui seul aggrave les oscillations spontanées.

Outre leur décadence philosophique, les métaphysiciens s'y trouvent déjà discrédités d'après leur inaptitude sociale, spécialement appréciée pendant les agitations démocratiques. S'ils sont justement réprouvés par les gouvernements comme les principaux promoteurs du plus dangereux communisme, les populations doivent leur reprocher de prolonger l'oppression de l'Italie en poussant la Germanie vers un isolement tyrannique. La culture esthétique développe, même à travers le protestantisme, une telle sympathie entre ces deux éléments, que le positivisme fera dignement cesser cette monstrueuse domination, en dégageant le peuple allemand des sophismes pédantocratiques. Ainsi commencera l'appel spécial de la religion universelle au prolétariat germanique, dont l'intervention politique deviendra bientôt aussi nécessaire à l'ordre qu'au progrès, comme seule capable de surmonter radicalement les influences subversives. Néanmoins, le positivisme sera d'abord accueilli par les hommes d'état en vertu de son aptitude organique; car ils se trouvent spontanément garantis de la ténébreuse influence qui détourne le peuple de la foi régénératrice.

Toutes les institutions transitoires qui doivent partout carac-

tériser l'élaboration temporelle de la réorganisation occidentale seront facilement appréciées en Allemagne, quand la religion de l'Humanité pourra suffisamment y pénétrer. Les principales difficultés y concerneront la transition spirituelle, non envers le régime, ni même à l'égard du dogme, mais relativement au culte. On y goûtera bientôt le triumvirat positiviste comme seul garant contre l'invasion communiste; et l'École Positive y remplacera facilement les universités ontologiques. Mais la foi régénératrice devra surmonter de grands obstacles pour instituer le culte du passé dans un milieu trop peu pourvu d'antécédents. Il peut sentir la solidarité, sauf l'exagération résultée de la disposition nationale à confondre le vague avec la profondeur. Quant à la continuité, sa situation historique le détourne de l'apprécier suffisamment, en l'empêchant de remonter collectivement au delà de dix siècles. Presque étranger à l'incorporation romaine, et tardivement soumis à l'initiation catholico-féodale, il n'a pu même recueillir l'élaboration grecque par l'entremise normale, et ne se rattache à la théocratie que d'après une confuse tradition de l'ébauche scandinave.

Une telle indication se trouve confirmée par le peu d'accueil du calendrier historique en Allemagne, tandis que tout le reste de l'Occident commence à goûter cette institution. On ne saurait attribuer ce contraste à l'insuffisante satisfaction des vanités germaniques; car l'orgueil ibérique n'a pas réclamé contre un tableau dans lequel le troisième élément de l'occidentalité se trouve moins représenté qu'aucun autre. Cette opposition résulte surtout des intimes entraves qu'éprouvent, en Germanie, l'esprit et le sentiment historiques, malgré l'essor spécial d'une vaine érudition et des vagues conceptions sur la philosophie de l'histoire.

Mais, quelles que soient les difficultés nationales, les réactions mentales et morales suffiront pour développer le culte

concret de l'Humanité chez le dernier élément de l'occidentalité, même indépendamment de l'influence des autres. On peut d'ailleurs compter sur l'aptitude spéciale que ce milieu présente envers l'adoration abstraite, qui doit finalement prévaloir, et dont l'ébauche normale se combinera, pendant la transition, avec les célébrations historiques. Cette extension décisive du culte occidental se trouve annoncée par l'accueil qu'il reçoit déjà chez les deux appendices germaniques, mieux préparés au système de commémoration, d'après l'ensemble des antécédents bataves et même scandinaves.

Je suis ainsi conduit à résumer l'appréciation que je viens d'accomplir envers la transition finale de l'Occident, en instituant une fête propre à caractériser sa terminaison générale. Toute l'élaboration, temporelle et spirituelle, réservée à la dernière génération du siècle exceptionnel, est surtout destinée à reconstruire, mieux qu'au moyen âge, la République Occidentale, d'après la foi positive, dominant la métropole humaine. Ce résultat général, garantie décisive de la régénération universelle, doit se manifester en complétant le culte concret de l'Humanité par la solennelle installation de ses meilleurs organes dans le temple central de la déesse des croisades. En restreignant aux cas nécessaires l'usage des dignes cénotaphes, il faut partout obtenir une renonciation fraternelle à la possession nationale des nobles restes, mieux honorés au principal siége de la religion universelle. Quoique Ravenne ait dû refuser le cercueil de Dante à Florence repentante, Paris, purifié de toute domination temporelle, et devenu le centre de la spiritualité finale, obtiendra l'incomparable relique, et successivement les autres trésors qu'il peut seul réunir. Leur pompeux transport dans la sainte cité préparera partout la solennité sans exemple qui caractérisera l'avénement décisif de la foi démontrable dirigeant l'activité pacifique. Si le fondateur

de la Religion de l'Humanité peut obtenir la longévité de Fontenelle ou de Hobbes, il complétera sa carrière en inaugurant le culte, abstrait et concret, du Grand-Être, au milieu des députations émanées de tous les éléments occidentaux.

L'accomplissement de la principale transition ayant ainsi terminé le siècle exceptionnel, l'Occident réorganisé pourra, dans la génération suivante, faire graduellement prévaloir la foi positive, en transportant partout le drapeau de l'avenir humain. Quoique ce temps doive d'abord sembler insuffisant pour l'extension universelle de la religion finale, deux motifs généraux concourent à démontrer qu'un tel succès est conforme à l'ensemble des lois sociologiques.

Irrévocablement ralliés et dignement réglés par la religion de l'Humanité, les Occidentaux exerceront partout une influence décisive, en se dégageant de leurs discordes et se purifiant de leur tyrannie. Car, leur expansion extérieure ayant surgi pendant leur anarchie intérieure, elle n'a pu jusqu'à présent acquérir ni la plénitude ni la dignité qu'elle comporte. D'empiriques tentatives pour obtenir des conversions, non moins illusoires qu'oppressives, se trouvaient d'ailleurs incompatibles avec les dissensions de ceux qui venaient prêcher la religion universelle en se disputant un ascendant plus temporel que spirituel. Mais il en doit être autrement quand une foi vraiment commune, susceptible de prévaloir partout, dirigera l'expansion, intellectuelle et sociale, de l'Occident régénéré, tendant toujours à seconder les convergences spontanées vers l'état normal de l'humanité. Les divers monothéismes s'étant radicalement neutralisés, les populations correspondantes attendent d'une autre source l'universalité qu'ils ont vainement proclamée. Une équivalente disposition prévaut chez les peuples théocratiques, qui, repoussant des sectes éphémères, aspirent spontanément à la foi définitive, résultat général de la préparation que l'Occident développe depuis trente siècles. Enfin, les fétichistes accueilleront avec reconnaissance une religion qui, les délivrant de tentatives tyranniques, consacre leurs croyances comme le berceau nécessaire et le complément normal de la synthèse humaine,

Outre ces tendances spontanées vers l'universelle adoption de la solution occidentale, il faut considérer l'aptitude du positivisme à rallier les forces dirigeantes avant d'avoir prévalu dans le milieu correspondant. Directement propre à conduire l'ensemble des affaires terrestres, la religion de l'Humanité n'exige, en chaque cas, que la conversion des chefs, partout disposés maintenant à remplacer des croyances épuisées par la synthèse régénératrice. Quelque vicieux qu'aient été jusqu'ici les contacts des Occidentaux avec les autres branches de la famille universelle, ils ont empiriquement institué des relations qui, dignement systématisées, propageront bientôt une solution généralement attendue.

En combinant ces considérations avec les précédentes, on reconnaîtra qu'une seule génération doit suffire au nouvel Occident pour faire partout prévaloir sa foi chez les chefs spirituels et temporels. Le délai, beaucoup plus long, qu'assigne mon discours préliminaire, concerne l'établissement définitif de la religion universelle dans les milieux populaires. Mais, sans attendre un tel résultat, qui partout sera tardif, la conversion des âmes d'élite pourra toujours dissiper, de même qu'en Occident, la principale perturbation, uniformément suscitée par l'épuisement des anciennes croyances et l'apparente impossibilité de les remplacer.

Telle est la transition universelle que l'Occident doit diriger, pendant la seconde génération de l'âge normal, comme la France dut présider à la transition occidentale dans la dernière génération du siècle exceptionnel. La prépondérance de Paris

deviendra plus prononcée pour cette nouvelle élaboration qu'envers la précédente, mais avec un caractère différent. Dégagée de tout commandement, la cité des tombes occidentales tendra directement à l'universelle présidence que lui confère la religion de l'Humanité. C'est par l'extension totale du culte concret que le sacerdoce positif y doit instituer l'ensemble de la transition complémentaire, où la politique devra seulement assister la philosophie et la poésie irrévocablement identifiées. Il suffira de développer convenablement les germes islamiques, polythéïques, et même fétichiques, que j'ai placés au début du calendrier historique, et d'introduire graduellement la plupart des fêtes abstraites, à peine ébauchées pendant la transition principale.

Cette indication annonce la décomposition normale de la transition universelle en trois phases successives, analogues, sans être égales, à celles de la transition occidentale. Du point de vue que j'ai maintenant caractérisé, je regarde une période de sept ans comme pouvant permettre à l'Occident régénéré de réagir suffisamment sur l'Orient monothéïque. Les deux autres phases exigeront chacune treize ans pour affilier convenablement à la métropole humaine, d'abord les polythéistes, puis les fétichistes. Mais, malgré la succession nécessairement résultée de leur dépendance, les trois parties de la transition complémentaire devront être simultanément élaborées, même pendant la seconde moitié de la transition principale. Avant que celle-ci soit accomplie, les diplomates et les missionnaires auront partout utilisé le cours naturel des événements, pour développer les affinités directes que comporte le positivisme envers chacun des cas humains.

Dans chaque phase de la transition universelle, il faut distinguer trois degrés, analogues à ceux que présente la transition occidentale quand on y condense, autour du peuple central, le milieu catholique et le milieu protestant, sans les subdiviser. Quoique ces trois modes doivent être, comme l'ensemble de l'élaboration complémentaire, ébauchés simultanément, les résultats n'y peuvent devenir décisifs que successivement, de même qu'envers l'opération principale. Le classement devant importer davantage quand les cas sont plus distincts, il constitue le nœud essentiel de la difficulté sociologique qui me reste à surmonter. On ne peut éprouver aucune hésitation envers les trois degrés, monothéique, polythéique, et fétichique, de la transition universelle. Mais les trois modes propres à chacun d'eux doivent aujourd'hui sembler plus difficiles à classer que les trois cas, central, catholique, et protestant, de la transition occidentale, quoique ceux-ci soient moins tranchés.

Pour la première phase de la transition complémentaire, je n'hésite point à résoudre cette question en représentant la régénération positive comme devant prévaloir d'abord en Turquie, puis en Russie, enfin en Perse. Ce classement, qui, de même qu'en tout autre cas, résume l'ensemble des comparaisons correspondantes, résulte des notions établies, dans le volume précédent, envers le dernier des trois âges intermédiaires entre la théocratie et la sociocratie. Je n'ai maintenant qu'à systématiser la théorie historique de l'islamisme, ainsi surgie de l'ensemble du passé, surtout moderne.

Quand mon traité fondamental institua la philosophie de l'histoire, elle ne pouvait d'abord être assez précise, ni même assez complète, pour me permettre une suffisante appréciation du monothéisme oriental. Je dois d'ailleurs avouer que, à mon insu, je participais alors aux préventions émanées contre lui du milieu catholique, et qui se propagent involontairement chez les esprits les mieux émancipés, sans excepter le grand Diderot. Telle fut la double source du jugement, radicalement

erroné, que je portai d'abord sur l'influence sociale de l'islamisme, tant à l'est qu'à l'ouest du monde romain. Mais le volume précédent a directement prouvé que je regarde définitivement les deux monothéismes comme ayant également complété, chacun à sa manière, la préparation humaine. Les deux synthèses transitoires, successivement instituées par Saint-Paul et Mahomet, offrent une équivalente destination; quoique pareillement épuisées, elles sont diversement propres à seconder l'avénement de la religion finale, dignement pressentie chez les meilleurs organes du Grand-Être.

Je conçois les deux systèmes comme respectivement destinés à dominer les deux parties essentielles du monde romain, qui durent élaborer, d'abord l'essor spéculatif, puis le mouvement social. Quoique ralliées au même monothéisme, la seconde fut seule propre à développer l'ébauche fondamentale de la division des deux pouvoirs, qui constitua le but de la concentration théologique et la source de ses caractères dogmatiques. Mais l'avortement social du byzantisme, d'après l'ensemble des antécédents grecs, obligea le vrai catholicisme à se qualifier de romain, de manière à faire bientôt pressentir, par un langage contradictoire, l'inanité finale de ses prétentions à l'universalité.

Sous l'impulsion d'un tel contraste, déjà sensible pendant la première phase du moyen âge, Mahomet institua le monothéisme des chefs, en consolidant la confusion des deux puissances, comme Saint-Paul avait institué le monothéisme des sujets en les séparant. Tous deux aspirent à régler la vie humaine, d'après l'ensemble des préparations accomplies, en disciplinant, l'un le commandement, l'autre l'obéissance. Ils convenaient donc aux besoins respectifs de la partie intellectuelle et de la partie sociale du monde incorporé par la domination romaine. Autant les Latins, toujours disciplinables,

exigeaient un sacerdoce indépendant, qui pût faire dignement prévaloir la morale universelle sur les volontés pratiques, autant les Grecs, jamais disciplinés, réclamaient une énergique concentration, que l'islamisme pouvait seul systématiser. Je n'hésite point à regarder les musulmans comme ayant dû succéder aux Romains dans le gouvernement de la population qui, sacrifiée à l'essor intellectuel, ne deviendra capable de se conduire que d'après la régénération positive.

Une telle destination peut seule expliquer l'ensemble des caractères, intellectuels et sociaux, de l'islamisme, instituant un peuple de patriciens, afin de régir, par le monothéisme dominateur, ceux que le sénat romain absorba sous le polythéisme social. Aussi convenable à l'est que le monothéisme défensif l'était à l'ouest, il supposait une population subjuguée, comme l'autre un peuple disciplinable. Mais l'empirique répartition du monde romain ne pouvait éviter de longs conflits, qui durent d'abord émaner de la foi la plus active et la mieux concentrée. L'équilibre ne devint possible que quand les croisades eurent fait sentir au catholicisme l'impossibilité de surmonter une croyance plus parfaite, et détourné l'islamisme de la conquête occidentale. Dès lors, surgit, avant la fin de la première phase moderne, une transaction, tacite mais décisive, qui régularisa la dernière préparation humaine, en laissant les musulmans compléter leur établissement grec, malgré les invocations byzantines de l'appui latin.

Cet accord spontané marque le vrai début de la diplomatie stationnaire, qu'une étude irrationnelle de la révolution occidentale fait seulement remonter à la décomposition du catholicisme. De plus en plus confirmée par l'ensemble des événements ultérieurs, cette répartition a mieux incorporé les Turcs au système occidental que n'auraient jamais pu l'être les Grecs. Mais, en dissipant irrévocablement tout espoir respectif d'une

véritable universalité, ce concours a graduellement manifesté l'égal épuisement du monothéisme défensif et du monothéisme dominateur, diversement destinés à préparer le positivisme.

En précisant davantage une telle appréciation, il faut regarder le régime turc comme essentiellement propre à l'Europe orientale, quoique une opinion empirique lui réserve seulement l'Asie occidentale. Jusqu'à ce que la transition positive soit assez avancée, on ne saurait pas plus concevoir les Grecs sans les Turcs que les Turcs sans les Grecs, d'après l'impuissance des uns à se nourrir et des autres à se gouverner. Mais, quoique cette théorie rectifie une politique vicieuse, dont les méprises sont aujourd'hui senties, elle est ici destinée à caractériser le danger et l'impossibilité de prolonger l'existence des deux monothéismes. Non moins incapables de se suffire que de se combiner, malgré la tolérance nécessaire de la foi dominatrice, ils doivent également attendre l'universel ascendant de la religion positive, qu'ils concoururent diversement à préparer. Cependant la coopération à la transition organique émanera surtout des Turcs, plus disposés que les Grecs à seconder une doctrine maintenant destinée aux chefs comme l'islamisme, quoiqu'elle sépare mieux les deux pouvoirs que le catholicisme.

Il faut donc concevoir la Turquie commençant, sous l'impulsion occidentale, la transition complémentaire, qui, dans une génération, doit succéder à la transition principale que la France dirige sans autre guide que l'Humanité. Mais la théorie historique de l'islamisme conduit également à terminer par la Perse la transition organique des monothéistes. Car les musulmans de l'est diffèrent radicalement de ceux de l'ouest en ce qu'ils ont nécessairement manqué de la vocation exceptionnelle qui seule convenait à la foi dominatrice pour gouverner des populations incapables de discipline. Faute d'une telle destination, bornée à la partie grecque du monde romain, l'islamisme

devint, en Perse, à la fois oppressif et subversif, de manière à développer ses imperfections naturelles, que les Turcs surent ordinairement éluder. Il est vrai que la mission de gouverner les Grecs semble alors remplacée par une sollicitude plus étendue envers une population sacrifiée à l'avénement précoce du monothéisme comme l'autre à l'essor exclusif de l'intelligence. Néanmoins, les deux cas ne purent jamais devenir équivalents, vu la dispersion nécessaire qui caractérise les Juifs depuis la chute du polythéisme. La race infortunée manqua, par son aveugle obstination, la seule occasion de rétablir sa nationalité, quand elle rejeta les nobles avances du grand Mahomet, qui pouvait devenir le Messie vainement attendu.

D'après la quinzième loi de la philosophie première, on doit peu s'étonner que j'aie fait ainsi succéder les indications propres aux deux modes extrêmes du monothéisme oriental, avant de caractériser la position de la Russie, qui représente l'essor moderne du mode moyen. Quand l'adoption du byzantisme eut neutralisé les Scandinaves orientaux, comme celle du catholicisme avait discipliné les Scandinaves occidentaux, ils durent pourtant conserver des aspirations conquérantes qui n'avaient pu suivre leur cours spontané. Mais, leur monothéisme était autant incapable de susciter l'enthousiasme que d'inspirer la discipline, son dogme étant construit pour diviser les deux pouvoirs, et son régime disposant à les confondre. Ainsi surgit une contradiction radicale, qui doit à la fois dissiper les inquiétudes européennes et concentrer les sollicitudes asiatiques. Les trois modes du monothéisme oriental doivent simultanément subir la loi sociologique qui décomposera spontanément les agrégations factices, même avant que la France ait noblement systématisé cette transformation chez les monothéistes occidentaux. Toutefois, les orages suscités par l'accomplissement empirique d'une telle fatalité seront naturellement plus graves et plus pro-

chains en Russie qu'en Turquie et même en Perse, vu son hétérogénéité plus développée et plus perturbatrice. Pour réparer, autant que possible, les déviations résultées d'un vicieux empirisme, l'autocratie qui préside à cette confuse agglomération doit subordonner sa politique à la position sociologique de la Russie après la Turquie, mieux affiliée à l'occidentalité.

Mon cours spécial de 1862 sur l'ensemble de la transition organique pourra seul développer convenablement les indications précédentes, que je devais ici réduire à l'aperçu fondamental, caractérisé par le classement monothéique. Cette première phase de la transition complémentaire permet de commencer l'appréciation des avantages, spirituels et temporels, réservés aux populations retardées, qui marcheront systématiquement vers l'état normal, spontanément résulté de l'évolution principale. Envers le cas prépondérant, il faut regarder la confusion islamique des deux puissances comme propre à faciliter, chez les Turcs, l'établissement d'une religion d'abord destinée aux classes supérieures. La concentration des richesses y secondera l'avénement du régime sociocratique, préservé des entraves suscitées par l'interposition occidentale de la bourgeoisie entre le patriciat et le prolétariat. Dans le cours annoncé, ces diverses considérations, outre leur destination propre, feront mieux apprécier le mouvement principal, dont les différents cas peuvent, à de moindres degrés, comporter de semblables comparaisons. Introduit pour la dernière phase de la transition centrale, un tel enseignement devient plus nécessaire envers des extensions plus vastes et mieux tranchées. J'y dois surtout renvoyer l'explication des deux derniers cas de la régénération universelle, qui ne peuvent être ici que sommairement caractérisés, quoiqu'ils comportent une intervention plus profonde et plus efficace.

La phase initiale de la transition complémentaire ne peut se

trouver secondée que par l'influence occidentale. Mais la seconde comporte, en outre, la réaction des monothéistes déjà régénérés sur les polythéistes qui leur sont spécialement liés. Cette aptitude appartient surtout à l'islamisme, qui, systématisant le commandement, prescrit la tolérance envers tous les peuples pourvus d'une loi quelconque. Quoique la domination des musulmans ne dût essentiellement convenir qu'au cas grec, leur empire dans l'Inde fut moins perturbateur que celui des monothéistes occidentaux. Plus aptes à s'incorporer aux populations théocratiques, ils ont, en cessant d'y prévaloir, conservé des contacts plus favorables à l'avénement de la religion universelle que les rapports avec les passagers britanniques.

Quels que soient les apôtres occidentaux, turcs, et surtout persans, de la foi régénératrice auprès des peuples polythéiques, ils devront toujours en diriger l'introduction d'après un système de fusion dogmatique. Les institutions destinées à faciliter la transition principale concernent seulement le culte et le régime, parce que la préparation intellectuelle, tant négative que positive, y permet l'introduction directe de la croyance fondamentale. Il en est de même envers la première phase de la transition complémentaire, où l'islamisme, d'après la simplicité de sa foi, n'exige aucune modification théorique. Mais, en passant aux théocraties, on reconnaît le besoin de compléter la conception générale de la transition organique en y joignant l'élément intermédiaire. Outre le culte et le régime, qu'il suffisait d'abord de modifier, il faut alors instituer un dogme transitoire, directement propre à transformer le polythéisme en positivisme, sans aucune entremise monothéique.

Pour cela, je dois idéaliser la hiérarchie encyclopédique, après l'avoir suffisamment contractée. Quoique ses deux constitutions ternaires comportent une telle destination, il faut y préférer celle où l'ordre vital institue le lien nécessaire entre

l'ordre matériel et l'ordre humain. On est ainsi conduit à concevoir trois Déesses, respectivement destinées à représenter la matérialité, la vitalité, l'humanité. Tandis que, sous l'aspect objectif, leur harmonie caractérise l'économie universelle, elle correspond, subjectivement, à la constitution cérébrale. Car, la première classe de phénomènes, vu sa régularité supérieure en vertu d'une plus grande simplicité, rappelle surtout l'intelligence d'après l'ordre, tandis que la seconde indique le progrès par l'activité, la dernière fondant l'union sur l'amour.

Tel est le degré normal de concentration qui convient à la synthèse théologique, quand on veut directement développer son aptitude philosophique, sans avoir effectivement en vue son efficacité politique. Le monothéisme, dont la destination fut réellement sociale, opprimait l'intelligence en la vouant aux spéculations vagues, où la diversité des phénomènes ne pouvait jamais se trouver assez représentée. Cette représentation reste même insuffisante quand on réduit le polythéisme à sa constitution binaire, qui ne convient pas mieux aux satisfactions mentales qu'aux besoins moraux. Mais une triple causalité suffit aux exigences théologiques, puisque l'esprit positif, quoique plus analytique, fait habituellement prévaloir la progression correspondante. En y destinant des déesses au lieu de dieux, on consacre la prépondérance normale du sexe affectif, sans choquer les dispositions spontanées, assez indiquées par le genre du mot cause. On peut aisément déterminer le caractère propre à chacune d'elles, et même sa conception esthétique, d'après la nature de ses attributions. Sans altérer leur indépendance, leurs relations doivent idéaliser la subordination réelle, à la fois objective et subjective, suivant la simplicité décroissante et la dignité croissante des phénomènes correspondants.

Cette trinité systématique peut être facilement superposée

aux divers polythéismes, et surtout à celui de l'Inde, afin d'y préparer l'installation finale du positivisme. En procurant aux tendances synthétiques toute la satisfaction que comporte le théologisme, elle fera mieux désirer l'unité, purement subjective, qui résulte de la substitution des lois aux causes, quand l'essor positif conduit au seul point de vue universel, inaccessible à l'esprit absolu. Propre à la génération qui suivra celle à laquelle je destinai le culte concret, ce dogme transitoire pourra durer autant que l'exigera la réorganisation des divers entendements, ainsi disposés à la préparation encyclopédique de l'état normal. Si, dans l'évolution occidentale, les motifs sociaux n'avaient point exigé le monothéisme, une telle condensation du polythéisme eût été plus favorable à l'avénement de la philosophie définitive. Voilà comment les peuples restés théocratiques peuvent compenser leur retard en accomplissant, mieux que tous les autres théologistes, la transition universelle, d'après l'institution dogmatique qui leur adaptera l'élaboration analytique dont ils attendent l'issue synthétique.

En comparant les divers cas propres à la seconde phase de la transition complémentaire, la théorie sociologique dissipe toute hésitation envers leur classement, où le passé garantit l'avenir. Il se trouve, comme pour la phase précédente, coïncider avec l'ordre de distance matérielle à l'occidentalité. Car le positivisme doit régénérer les polythéistes d'abord dans l'Inde, puis en Chine, enfin au Japon.

Malgré la simultanéité de ces trois élaborations, soit sous l'impulsion directe des Occidentaux, soit d'après l'entremise musulmane, on ne peut douter que la théocratie la moins altérée ne devienne la mieux accessible à la régénération universelle. Outre mon cours spécial, le volume précédent doit suppléer aux explications incompatibles avec le tableau que j'achève, pour caractériser la secrète disposition des brames

envers la foi qui relèvera leur dignité sociale en perfectionnant leur constitution morale et mentale. Après avoir ci-dessus proclamé la prochaine agrégation d'une minime partie du clergé catholique au sacerdoce positif, je puis maintenant annoncer que la caste théocratique se trouve déjà disposée à fournir, en temps opportun, un meilleur concours. Le positivisme la délivrera de l'oppression temporelle que, depuis vingt siècles, elle subit de plus en plus sans perdre jamais le sentiment de la suprématie spirituelle et l'espoir de la voir irrévocablement rétablie. Quoique cette rénovation exige une entière renonciation au commandement, et même à la richesse, les gardiens systématiques de l'ordre humain accepteront aisément une condition prescrite au nom de leur destination sociale et de leur dignité personnelle.

Outre la réorganisation intérieure, le positivisme peut seul procurer aux brames régénérés la satisfaction des nobles vœux qu'ils ont toujours formés pour affranchir la patrie théocratique de toute domination extérieure. Par un digne appel au milieu britannique, il fera paisiblement cesser un joug qui, sous des formes illusoires, inspire, à juste titre, plus d'antipathie que celui des musulmans. Un tel service ayant précédé la principale introduction de la foi régénératrice, elle sera bientôt accueillie d'après le dogme transitoire, institué surtout afin de permettre aux brames positivistes de modifier le milieu théocratique.

Voilà comment la sociocratie doit, au début du siècle prochain, s'incorporer directement les meilleurs conservateurs de la théocratie, en réalisant leurs invincibles aspirations à la religion universelle, par la prépondérance synthétique de la morale. Alors la race spéculative se trouvera partout soumise à la foi régénératrice, dont l'ascendant aura pénétré jusqu'au complément polythéique.

L'infériorité des deux autres cas théocratiques ne doit pas être directement attribuée à la diversité de race. Elle résulte surtout de la profonde altération qu'y subit le régime des castes d'après le succès d'une vicieuse tentative avortée dans son propre foyer. Chassé de l'Inde, le bouddhisme prévalut surtout en Chine, où l'institution des examens tendit à transformer la théocratie en pédantocratie, en réalisant, autant que possible, le rêve des lettrés grecs et de leurs modernes imitateurs.

Une telle dégénération oppose de grands obstacles à l'ascendant, mental et social, d'une religion plus hostile à la métaphysique qu'à la théologie. Mais son introduction en Chine sera surtout secondée par les impulsions pratiques, tandis que, dans l'Inde, elle invoquera les tendances théoriques. En décomposant la caste prépondérante, la révolution bouddhique a secondé l'essor industriel, conforme à la nature de la race active. Il y permet, comme en Occident, le contact direct de la foi positive avec la raison populaire. Cependant, même dans ce milieu, la religion de l'Humanité doit d'abord convenir aux chefs, non-seulement temporels, mais aussi spirituels, pourvu que les conditions locales soient convenablement utilisées. La dégénération métaphysique choque nécessairement les meilleurs mandarins, en s'opposant au digne essor de leur destination sociale. Après avoir surmonté les habitudes empiriques que suscite une vicieuse prépondérance des sollicitudes pratiques, ils accueilleront la seule doctrine qui puisse systématiser l'activité.

D'équivalentes dispositions prévalent mieux parmi les chefs japonais, que l'essor militaire affranchit de la théocratie, comme en Occident, en évitant la dégénération pédantocratique, essentiellement propre aux Chinois. Je les crois pourtant moins préparés que ceux-ci pour l'avénement du positivisme, vu le moindre développement de l'existence industrielle. Quoi-

que mieux préservés de la métaphysique, ils ont davantage conservé les mœurs théocratiques, qui, plus récemment transformées, s'y manifestent par l'isolement national, rendu plus sensible d'après un contraste habituel avec les émigrations chinoises. C'est donc dans la partie la plus orientale du milieu polythéique que la religion universelle doit trouver le plus d'obstacles. Néanmoins, son génie relatif y permettra des contacts spéciaux, aussitôt que les chefs japonais distingueront la foi positive des diverses croyances occidentales qui leur inspirent de justes inquiétudes. La synthèse qui vient normalement séparer les deux puissances convient directement au milieu le plus troublé par leur confusion. Il doit bientôt apprécier l'aptitude du positivisme à systématiser la prépondérance spontanée de l'action sur la contemplation et la subordination continue de l'activité spéciale à la morale universelle.

C'est ainsi que, d'après l'ensemble des préparations accomplies, d'abord chez les émancipés, puis parmi les monothéistes, la phase moyenne de la transition complémentaire régénérera le milieu polythéique, qui comprend, avec ses diverses annexes, la moitié de notre espèce. Le mouvement universel de reconstruction, déjà passé de la race spéculative à la race active, n'aura dès lors qu'à s'étendre à la race affective, sociologiquement caractérisée par la conservation du fétichisme.

Envers cet extrême complément de la transition organique, l'ensemble du volume précédent suffit ici pour indiquer l'aptitude directe du positivisme, sauf les explications réservées à mon cours spécial. Quoique les esprits mal émancipés doivent regarder ce cas comme offrant des difficultés presque insurmontables, les âmes vraiment régénérées peuvent déjà sentir qu'il fournira bientôt le meilleur triomphe de la vraie foi. L'avortement des tentatives monothéiques, et même polythéiques, destinées à modifier les fétichistes, fera mieux ressortir l'aptitude de la synthèse la plus systématique à s'incorporer la plus spontanée.

Toute la difficulté, mentale et morale, de la transition universelle concerne nécessairement le théologisme, puisqu'il doit entièrement s'éteindre. Mais, d'après une théorie sociologique maintenant familière à mes lecteurs, le fétichisme, consacré par le positivisme, peut directement s'y fondre sans obliger l'esprit ni le cœur à de grandes transformations. Début commun de la recherche des causes et de l'étude des lois, le mode spontané de la synthèse fictive n'institue pas la philosophie absolue, qui ne prévaut réellement que quand la causalité devient indirecte. Quoique ce second mode soit inévitable dans l'évolution originale, l'initiation dirigée permet désormais de le franchir, si l'essor mental, individuel ou collectif, est assez systématisé. Car, on détourne aisément de la cause quand on dévoile la loi; ce qui réduit la rectification générale de la logique fétichique à distinguer suffisamment l'activité d'avec la vie. Sous l'aspect moral, le passage est plus facile, puisque le positivisme se borne à systématiser la prépondérance du cœur sur l'esprit, spontanément érigée par le fétichisme en base continue de la synthèse humaine. L'assimilation fictive de l'ordre extérieur à l'ordre humain peut seule permettre à la religion finale de compléter nos conceptions et de développer nos émotions, sans susciter aucun danger chez quiconque apprécie toujours la nature subjective d'une telle institution.

Politiquement envisagée, la régénération positive des peuples fétichiques n'offre pas plus de difficultés que sous l'aspect mental ou moral. Si la théocratie fut d'abord indispensable partout, et si la triple transition militaire dut ensuite s'accomplir en Occident, cette marche ne se trouve irrésistiblement motivée qu'envers l'évolution originale, qui ne pouvait autrement pré-

parer l'état final. Mais, quand il est institué dans un foyer décisif, son universelle extension n'exige nulle part la reproduction des phases propres au cas fondamental. L'imperfection sociale des fétichistes, relative à l'insuffisance de la vie publique, peut être réparée d'après l'avénement direct de l'activité pacifique réglée par la foi démontrable, sans aucun préambule théocratique ou militaire. Cette fusion systématique de l'état initial dans l'existence finale se trouve tellement préparée qu'elle s'accomplira mieux envers le plus antique fétichisme, où la religion universelle n'aura pas même à modifier le sacerdoce le plus transformable.

La dernière phase de la transition complémentaire offre aussi trois cas essentiels, encore rangés suivant leur distance matérielle au centre occidental, en considérant les fétichistes, d'abord en Afrique, puis en Amérique, enfin en Océanie. Mais, comme envers la première phase, le cas moyen ne doit être ici caractérisé qu'après les deux extrêmes, en vertu d'une confusion analogue, et même plus prononcée, entre la tendance intérieure et l'influence extérieure.

Faisant irrévocablement cesser un prosélytisme illusoire et perturbateur, le positivisme initiera le principal siége du fétichisme à la seule religion qui puisse pleinement apprécier la race affective et la lier dignement aux deux autres. On achève ici de sentir combien la Turquie doit assister la France dans l'essor systématique de la transition complémentaire. Car les musulmans régénérés seront mieux aptes que les apôtres occidentaux à convertir l'Afrique, surtout centrale, où leurs mœurs permettent un accès plus facile et plus efficace. Les barrières morales d'après lesquelles les principaux foyers fétichiques complètent sagement leur isolement physique tomberont aussitôt que la civilisation centrale y deviendra vraiment assimilable. Son aptitude à développer l'existence domestique, principale

satisfaction des Africains, les disposera directement à l'accueillir, quand ils ne redouteront plus des tentatives stupides ou coupables. Préservés des mœurs militaires par l'imperfection de la vie publique et l'isolement territorial, ils adopteront bientôt une activité pacifique qui doit rester toujours libre et que la religion universelle subordonne au but moral. Dans les cas astrolâtriques, des associations plus étendues et plus régulières faciliteront l'avénement de la foi régénératrice, pourvu que ses apôtres sachent toujours utiliser et respecter le sacerdoce local, mieux disposé qu'aucun autre au positivisme.

Quoique les contacts des Océaniens avec les Occidentaux soient très-postérieurs à ceux des Africains, le défaut d'isolement leur a permis plus d'essor, tandis que l'absence de discipline les a rendus plus perturbateurs. Les peuplades visitées par Cook sont à peine reconnaissables, et tendent rapidement à s'éteindre sous la dégradation physique et morale, si le positivisme ne soulève à temps l'ensemble des esprits émancipés pour y flétrir l'intervention de théologistes quelconques. Mais le sacerdoce de l'Humanité fera bientôt sentir au public occidental combien des synthèses incompatibles, dont chacune est discréditée dans son propre foyer, se trouvent incapables de propager la civilisation centrale, surtout chez les fétichistes. Outre que les contacts temporels sont moins perturbateurs, ils s'amélioreront à mesure que la régénération intérieure détournera de l'expansion extérieure, pendant la décomposition nécessaire du système colonial, déjà commencée chez tous les Occidentaux. Je dois donc espérer que l'ascendant décisif de la religion universelle préviendra l'extinction spontanée des fétichistes océaniens, dès lors associés, au nom du Grand-Être, à la digne exploitation du domaine planétaire.

Il me reste seulement à caractériser le cas le plus difficile de la transition complémentaire, correspondant à la plus grave des

anomalies résultées de la révolution occidentale, en appréciant la régénération positive chez les fétichistes américains. Leur siége suffit pour indiquer la situation, tristement exceptionnelle, de la plupart d'entre eux, issus du principal foyer de la race affective, et monstrueusement transplantés pour réparer d'atroces dépopulations. Quoique le catholicisme ait été le premier organe du crime occidental, son extension et son aggravation doivent être surtout reprochées au protestantisme. Mais le positivisme est apte à réparer, autant que possible, les aberrations théologistes, en faisant apprécier les opprimés et dissipant les sophismes des oppresseurs. Adoptant l'aphorisme décisif qui surgit au début de la crise finale, il fera partout sentir combien la régénération occidentale est incompatible avec une telle monstruosité, même chez les peuples restés passifs.

Outre la théorie sociologique des races humaines, la philosophie de l'histoire suffit pour flétrir cette anomalie, directement contraire à la destination normale de l'esclavage, qui ne convient qu'à la soumission du travailleur envers le guerrier. Tandis que l'institution antique seconda l'essor respectif du maître et du sujet en les rapprochant, la monstruosité moderne dégrade l'un et l'autre en les séparant. C'est pourquoi la cessation spontanée de la traite suffit pour transformer dignement la première, au lieu que son interdiction systématique n'a fait jusqu'ici qu'aggraver la seconde.

Malgré qu'une telle anomalie ne puisse pas bien finir, le sacerdoce régénérateur disposera l'élite occidentale à faciliter sa terminaison nécessaire, en utilisant et développant le foyer spécial que la race opprimée a courageusement institué. Pour expier le crime qui, depuis trois siècles, souille, indirectement ou directement, l'ensemble de l'Occident, il faut, d'après les indemnités convenables, livrer l'archipel américain aux libres descendants des Africains transplantés. Alors leurs tentatives

spontanées, déjà sensibles au centre libérateur, pour dégager leur fétichisme de l'alliage théologiste, permettront au positivisme de les mieux régénérer que leurs frères océaniens, en utilisant davantage l'influence occidentale.

Voilà comment, après avoir consacré la majeure partie de ce chapitre au cas fondamental de la transition extrême, j'ai caractérisé les treize degrés de son extension successive, aux autres émancipés, chez les divers théologistes, et jusqu'aux fétichistes. Ainsi se trouve accomplie, dans tous ses modes essentiels, l'épreuve décisive que devait subir la détermination de l'avenir d'après l'explication du passé, pour constater l'aptitude de la religion universelle à diriger le présent. L'ensemble des affaires terrestres étant ainsi conçu, le règne de l'Humanité se trouve inauguré ; car il consiste surtout à systématiser une marche inaccessible aux synthèses qui ne pouvaient embrasser qu'une partie du temps et de l'espace.

CONCLUSION GÉNÉRALE

DU TOME QUATRIÈME.

Le tableau de l'état final et de son avénement universel achève ici d'instituer la synthèse positive, fondée, dans les deux volumes précédents, sur l'étude générale de l'ordre humain et de son évolution nécessaire, d'après l'unité proclamée au tome initial. Chacun des cinq chapitres que je viens de construire concourt essentiellement à l'élaboration directe de l'harmonie relative. Sa source subjective résulte, dans le premier, de la théorie fondamentale du Grand-Être, aussitôt caractérisée par la double appréciation de la religion universelle et de l'existence normale. Toujours fondée sur la prépondérance du sentiment, l'unité positive comporte deux modes successifs, suivant la subordination qui s'établit entre la spéculation et l'action pour servir l'affection. J'ai consacré le second chapitre à l'harmonie la plus directe, où l'activité se borne à seconder l'intelligence afin d'exprimer les émotions; comme l'exigent l'âge préparatoire et le culte universel, quand les besoins pratiques se trouvent écartés ou suspendus. Alors, les deux chapitres suivants instituent l'unité la plus complète, en subordonnant la spéculation à l'action pour modifier les fatalités extérieures; de manière à faire toujours concorder la sympathie et la synthèse. Enfin, le chapitre extrême consolide l'ensemble d'une telle harmonie, en prouvant son aptitude spéciale à diriger immédiatement la conduite des différents peuples, et, par suite, celle des individus quelconques.

Quelle que soit la destination objective du volume que je viens d'achever, son efficacité religieuse doit surtout résulter de son appréciation subjective. Considéré dans son ensemble, le tableau qu'il construit, concernant une situation qui ne peut encore exister, offre une extension décisive de l'aptitude du système cérébral à réfléter l'ordre universel. Suite nécessaire de la subordination fondamentale du subjectif envers l'objectif, cette faculté se manifeste, dès le début de l'essor humain, par le développement de la prévision rationnelle, graduellement étendue à des phénomènes de plus en plus complexes. Le moindre calcul astronomique présente une merveilleuse concordance entre l'enchaînement actuel des opérations intérieures et la succession future des événements extérieurs. Un tel résultat dut toujours annoncer, à travers les synthèses fictives, l'avénement nécessaire de l'harmonie réelle, puisque l'homme s'y lie au monde, dont il devient le miroir, quand la loi remplace la cause. Mais, quelque prix qu'acquière l'extension continue de cette aptitude, elle ne peut déterminer la régénération finale de l'entendement humain, tant qu'elle n'embrasse point le spectacle le plus important et le plus décisif. Ainsi conçu, le volume que je viens de terminer constitue la principale partie de la construction religieuse qu'il complète, puisque le cerveau s'y montre devenu non moins apte à réfléter l'ordre humain que l'ordre extérieur, d'après leur commune invariabilité.

Cette démonstration résulte ici du concours général entre les deux opérations inégales auxquels le tome final se trouve successivement consacré, sous l'uniforme impulsion du principe

fondamental établi dans son début. Quoique les trois chapitres qui précèdent le dernier aient suffisamment caractérisé les trois aspects essentiels de l'existence normale, une telle détermination ne devient décisive qu'en fournissant l'appréciation directe de son universel avénement. La réalité de la conception de l'avenir résulte ainsi, d'une part, de ce qu'il se trouve déduit d'un passé dont l'explication générale est irrécusable, et, d'une autre part, de ce qu'il permet de comprendre et régler le présent.

Voilà comment la synthèse positive s'empare irrévocablement de son dernier et principal domaine, qui ne saurait être assez conquis si la théorie de l'ordre humain se bornait à déterminer sa nature et sa préparation sans apprécier son essor final. L'avortement de ce résultat décisif prouvait l'influence de la tentative destinée par mon éminent précurseur à fonder la science sociale. Mais l'accomplissement d'une telle détermination doit ici constater que les conditions essentielles ont été suffisamment remplies envers le double ensemble des lois statiques et dynamiques qui lui servent de base.

Ainsi liée directement à l'ordre universel, l'Humanité se trouve pleinement dégagée de la tutelle fictive par laquelle son initiation dut spontanément suppléer à l'absence de guide extérieur. Le Grand-Être inaugure irrévocablement sa providence universelle en appliquant l'ensemble de ses lois, statiques et dynamiques, à l'appréciation générale de son avenir et de la transition qu'il exige. Son sacerdoce peut dès lors systématiser l'existence réelle, suivant une interprétation toujours exempte d'arbitraire et de confusion, en dispensant des révélations quelconques. D'après un tel type, tout cerveau bien cultivé devient autant capable de représenter le monde envers le spectacle le plus complexe qu'à l'égard du plus simple. Quand l'application exigera des prévisions plus spéciales et

plus précises, elles pourront pareillement émaner des entendements ainsi préparés. Car les opérations intérieures de ces intelligences sont aussi conformes au cours extérieur des événements moraux et sociaux qu'à celui des phénomènes vitaux ou matériels. Ébauchée dès le début de l'initiation humaine, la subordination du subjectif à l'objectif se trouve tellement complétée que ses types systématiques deviennent nécessairement les conseillers universels d'une existence dont ils saisissent seuls le véritable ensemble.

Intellectuellement appréciée, la construction propre à ce volume remplit donc la condition extérieure de l'unité réelle, en achevant de lier l'homme au monde. Mais, moralement envisagée, elle est aussi décisive envers sa condition intérieure, puisque elle fait directement résulter la synthèse de la sympathie. Le sentiment s'y montre plus propre à régler l'intelligence, et même l'activité, que ne l'avait annoncé le discours préliminaire de la construction religieuse ainsi terminée. Toutes les spéculations y tendent à consolider l'amour universel, seul capable de les systématiser, de les consacrer, et de les discipliner. De la même source y dérive également l'institution générale de l'existence pratique, dont les moindres actes acquièrent autant de noblesse que de consistance d'après leur influence affective. Ainsi devenu le régulateur général, non-seulement du culte, mais aussi du dogme et du régime, l'instinct sympathique a pleinement constaté son aptitude synthétique. On voit ici la fin du traité sociologique réaliser, au delà de toute espérance, les promesses de son début, en développant l'unique harmonie qui convienne simultanément aux divers aspects de la nature humaine.

Un tel résultat est aussi conforme au principe de la synthèse relative qu'à sa destination, puisque l'ordre intellectuel et moral constitue le domaine essentiel du positivisme. Quoique

la synthèse absolue ait été surtout appliquée au spectacle humain, elle ne put jamais en systématiser la notion, parce qu'elle resta toujours incompatible avec le point de vue collectif. Autant incapable de représenter l'existence composée que de consacrer les sentiments qui l'instituent, elle ne dut point son efficacité sociale à l'aptitude de sa doctrine, mais à l'instinct du sacerdoce correspondant, tant qu'il demeura progressif. Les explications du théologisme n'étaient pas moins bornées au monde extérieur que celles du fétichisme, et même elles devenaient plus illusoires envers le spectacle intellectuel et moral, en exagérant le type humain et méconnaissant l'empire matériel. C'est pourquoi l'étude du domaine sacré ne devait appartenir qu'au positivisme, quoiqu'il n'ait pu s'en emparer qu'après avoir régénéré le domaine profane, en y substituant graduellement les lois aux causes. Mais, quelque tardif que dut être un tel avénement, il forme le vrai début de l'existence normale du Grand-Être, jusqu'alors entravée intellectuellement par une foi fictive et moralement d'après une activité destructive. On peut maintenant regarder une telle minorité comme irrévocablement terminée, puisque l'état final est pleinement conçu, vu l'essor connexe de la prévision sociologique et de l'amour universel, remplaçant le théologisme et la guerre.

En condensant autant que possible l'appréciation générale de ce volume, elle se réduit à la décision qui perfectionne la constitution religieuse en plaçant le culte avant le dogme, suivant un vœu continu, que le positivisme peut seul réaliser. Un tel progrès complète et caractérise l'institution de l'unité relative, graduellement émanée des trois tomes précédents. Après avoir établi le dogme fondamental, le premier en déduisit la systématisation de la logique positive par la méthode subjective, qu'il applique directement à la construction décisive de la théorie cérébrale. Dès lors, le second volume put instituer la

synthèse universelle, d'après la suprématie théorique de la morale, et régularisa son application sociale en fondant la séparation normale des deux pouvoirs. Le troisième condensa la philosophie de l'histoire dans la fusion finale des deux états extrêmes de l'initiation humaine, en combinant directement le fétichisme et le positivisme. Mais la progression religieuse serait demeurée insuffisante, si le dogme avait conservé sur le culte une préséance incompatible avec la subordination de l'intelligence au sentiment. Tel est le septième pas où l'institution décisive de l'unité positive se trouve naturellement résumée par une simple transposition, dont l'ensemble du volume final a pleinement constaté l'efficacité synthétique et sympathique.

CONCLUSION TOTALE

DU

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE.

Pour apprécier l'ensemble de la construction religieuse dont j'ai maintenant terminé les quatre volumes, il faut la rattacher à mon cours décisif de 1847, où ma régénération morale fit graduellement surgir la vraie synthèse. Cette ébauche, essentiellement dogmatique, contenait, non-seulement la substance du discours préliminaire du traité que je viens d'achever, mais aussi tous les germes du volume final. Dès l'année suivante, cet enseignement devint principalement historique, et c'est ainsi qu'il fut annuellement reproduit trois fois, selon le programme rapporté dans la préface du tome troisième. Quoique cette exposition ait cessé depuis la publication de mon premier volume, elle a pourtant suscité, par anticipation, l'élaboration décisive des principales conceptions, statiques ou dynamiques, propres aux diverses parties de ce traité. Telle est l'incontestable filiation qui lie toute ma construction religieuse à l'angélique impulsion destinée à me faire assez sentir la véritable source de l'unité positive.

Dès 1845, j'avais pleinement apprécié, sous sa sainte in-

fluence, l'ensemble de ma carrière, dont la seconde moitié devait transformer la philosophie en religion, comme la première avait changé la science en philosophie. Alors se trouva systématisée la succession spontanément résultée de ma tentative initiale envers l'élaboration directe de la régénération sociale. Les opuscules dont la reproduction va se joindre à ce traité montrent comment, pour reconstruire le pouvoir spirituel, je fus graduellement conduit à fonder d'abord une doctrine philosophique qui pût susciter des convictions fixes et communes. Quand cette base se trouva posée en instituant la sociologie, je sentis qu'elle ne pourrait suffire à la réorganisation spirituelle sans être dignement complétée en embrassant autant le sentiment que l'intelligence et l'activité. C'est ainsi que le présent traité fut entrepris pour fonder la synthèse universelle sur la suprématie, à la fois théorique et pratique, de la morale, en systématisant la sagesse théocratique et catholique d'après l'ensemble du savoir humain.

L'intime connexité des deux phases de ma mission résulte de l'obligation de rendre complète l'unité positive, afin qu'elle soit efficace et durable. Si les théories scientifiques restent insuffisantes et précaires sans un lien philosophique, le même motif exige que celui-ci se subordonne au principe moral, seule source de la synthèse subjective, nécessairement indivisible. C'est surtout à l'ordre spirituel que convient la remarque émanée de l'ordre matériel sur l'instabilité de toute construction isolée. Quoique la synthèse absolue n'ait jamais embrassé l'existence pratique, et qu'elle soit toujours restée peu satisfaisante pour l'intelligence, son aptitude envers le sentiment la fit prévaloir tant que l'essor actif et spéculatif ne lui fut pas directement contraire. Mais l'unité relative ne saurait surgir sans être complète; car la positivité ne pénètre qu'en dernier lieu dans le seul domaine susceptible de lier et régler tous les autres.

Cette extension n'offre rien de fortuit, puisqu'elle résulte de l'ascension continue de l'esprit scientifique depuis les plus simples phénomènes jusqu'aux plus compliqués. La causalité fétichique institua l'étude de l'ordre physique, et la causalité théologique ébaucha celle de l'ordre moral. Mais la substitution des lois aux causes pouvait seule permettre d'aborder l'ordre intellectuel ou social, lien nécessaire des deux autres. Quand une suffisante préparation suscita cet essor décisif, il dut bientôt conduire à résumer l'ensemble des connaissances réelles dans le dogme de l'Humanité, dont la réalité se trouva démontrée d'après l'ensemble de l'existence collective, et surtout par son appréciation dynamique. Or une telle condensation devait faire directement sentir la connexité nécessaire entre les satisfactions intellectuelles et les besoins moraux. Il suffisait que l'âme fût assez émue pour regarder le Grand-Être auquel se rapporte l'ensemble de nos actes et de nos pensées comme éminemment propre à devenir aussi le centre de nos affections. Alors surgit spontanément l'unité complète, auparavant impossible, et dont l'avénement termine l'initiation humaine, en substituant irrévocablement le relatif à l'absolu.

Mais une telle synthèse n'aurait jamais pu prévaloir, quelque attrait qu'elle dût inspirer à l'esprit et même au cœur, sans sa relation nécessaire avec la destination sociale qui l'avait suscitée. La religion positive ne doit pas seulement régénérer une culture mentale, tant théorique qu'esthétique, que dégrade et dissout une anarchie de plus en plus rétrograde. Sa principale mission concerne directement l'existence sociale, profondément compromise, dans le milieu rénovateur, par l'irrévocable épuisement du règne de Dieu, que l'ascendant de l'Humanité peut seul remplacer. Cette destination reproduit, sous une irrésistible impulsion, le sentiment fondamental de l'indivisibilité générale qui, caractérisant toute vitalité, convient surtout à la

suprême existence, et s'y développe à mesure que son évolution s'accomplit. En aspirant à la réorganisation matérielle isolément de la reconstruction spirituelle, l'empirisme pratique devient plus vain et plus perturbateur que l'empirisme théorique qui s'efforce d'instituer la science indépendamment de la philosophie, ou celle-ci sans la religion.

Une telle connexité permet au positivisme de surmonter toutes les résistances, spontanées ou concertées, qu'il doit naturellement rencontrer. Car il peut seul employer le langage qui convient à chaque cas, en invoquant alternativement les besoins intellectuels et les nécessités sociales, au nom simultané de l'ordre et du progrès, dont il institue l'unique conciliation. Longtemps concentré chez son fondateur, il y suscita toujours, en vertu de cette plénitude, une confiance inébranlable envers sa prochaine prépondérance dans un milieu sceptique, où la dispersion neutralise toute résistance aux impulsions organiques assez systématisées. Mais cet isolement cessa même avant que la philosophie aboutît à la religion, et surtout après que la synthèse relative fût vraiment complète, sans attendre la terminaison du traité qui l'institue. Déjà les positivistes sont autorisés à se regarder comme devant bientôt dominer la métropole humaine davantage que ne le purent, un siècle avant, les encyclopédistes; car la situation s'est aggravée, et la doctrine y convient mieux.

Au milieu de la construction que je viens d'achever, cette conviction m'inspira la proclamation décisive qui, de mon cours oral qu'elle résume, passa dans l'opuscule propagateur qu'elle annonce. Sa reproduction doit ici rattacher un tel monument à sa principale source : « Au nom du passé pour l'avenir, les ser-
» viteurs théoriques et les serviteurs pratiques de l'Humanité
» viennent dignement saisir la direction générale des affaires
» terrestres, afin de construire directement la vraie providence,

» morale, intellectuelle, et matérielle; en excluant irrévoca-
» blement de la suprématie politique tous les divers esclaves de
» Dieu, catholiques, protestants, ou déistes, comme étant à la
» fois arriérés et perturbateurs. » Ce langage, tacitement ratifié, depuis deux ans, par les différents partis occidentaux, indique, et même seconde, l'irrésistible avénement de la doctrine régénératrice, seule dispensée de toute concession, comme pouvant seule être toujours juste, vu son entière plénitude.

Exclusivement susceptible d'une véritable universalité, le positivisme réunit les qualités opposées de ses deux précurseurs monothéiques, en convenant mieux que le catholicisme aux inférieurs qu'il ennoblit, et consolidant davantage que l'islamisme le digne empire des supérieurs. Ses vrais adeptes deviennent, de part et d'autre, les seuls organes de la double population subjective auprès de la population objective, aveuglément insurgée contre ses maîtres et ses juges. La religion de l'Humanité fera sentir à tous les conservateurs occidentaux combien ils sont révolutionnaires, puisque l'ascendant du catholicisme brisa la continuité, tandis que sa décadence étendit l'altération sociale jusqu'à la solidarité. Chez les musulmans, les vrais croyants utiliseront une disposition plus favorable à l'ensemble des liens humains, pour manifester l'aptitude du positivisme envers les aspirations islamiques. Partout il fera coïncider les exigences du progrès avec les besoins de l'ordre, en représentant la régénération finale comme consistant à régler les forces surgies pendant la vie préparatoire.

Sa supériorité nécessaire envers toutes les tendances, intellectuelles ou sociales, ne se manifestera jamais sans une juste appréciation des diversités propres à chaque cas. Quoique plus positive qu'aucune science, la religion universelle saura théoriquement préférer le spiritualisme synthétique, quelque vague qu'il soit, au matérialisme analytique, plus éloigné du vrai

régime spéculatif. De même, elle fera pratiquement prévaloir les dispositions rétrogrades sur les tendances anarchiques, jusqu'à ce qu'elle puisse dignement transformer les unes et les autres, en convertissant les aristocrates et les démocrates en sociocrates.

Remplaçant une hypocrisie dégradante par de sages ménagements, le positivisme, d'abord appliqué surtout à la vie publique, vient dégager les chefs de la situation oppressive où les tient leur scepticisme depuis que la reconstruction succède à la démolition. Ceux d'entre eux qui sont doués d'une vraie supériorité doivent secrètement gémir de ne pouvoir, faute de convictions propres, obtenir l'ascendant temporel sans altérer leur dignité spirituelle en flattant des croyances, anarchiques ou rétrogrades, qu'ils ne sauraient partager. Le fondateur de la religion universelle est maintenant le seul, en Orient comme en Occident, qui n'ait jamais fait, même tacitement, une concession dégradante, pendant quarante ans d'un essor toujours contraire aux opinions régnantes.

Quoique ce privilége ait dû longtemps rester exclusif, il n'offre d'autre caractère exceptionnel que de surgir en un temps où l'anarchie mentale et mortale entrave toute véritable élévation. Ce n'est pas seulement, ni même principalement, en politique que se manifeste la tendance d'une telle situation à faire partout prévaloir la médiocrité sur le mérite, faute de règle et de calme. Les chefs éphémères de la science ou de l'art présentent habituellement un spectacle plus déplorable que ceux du gouvernement, dont l'office plus important et moins vague ne saurait permettre autant d'insuffisance ni d'irresponsabilité.

Dans ce milieu profondément troublé, le positivisme vient mieux rallier les âmes d'élite que l'encyclopédisme ne coalisa les esprits forts un siècle avant. En les installant au point de

vue général des affaires terrestres, toujours inaccessible jusqu'à présent, il les pousse ouvertement à dominer un monde où seules elles apportent des pensées assez synthétiques et des sentiments assez sympathiques. Quel que soit leur rang, ou même leur sexe, elles se trouvent dignement liguées, d'après une incomparable mission, qui leur permet un noble essor de toutes leurs forces, en les dégageant irrévocablement d'une intolérable oppression.

Il est vrai que cette destination tend à susciter la dégénération inverse, en développant une présomption, souvent choquante, que j'entends justement reprocher, depuis trente ans, à la plupart de mes disciples. Mais une telle déviation ne résulte ordinairement que de l'insuffisance de l'essor religieux, d'après une station trop prolongée au préambule philosophique, qui dispose à l'exagération des titres intellectuels, en faisant négliger leur principale destination. Les vrais positivistes, qui font toujours prévaloir le perfectionnement moral, se trouvent bientôt conduits à sentir combien ils restent au-dessous d'une mission instituée sans eux, et que tout dédain compromet, quoiqu'elle exige un digne instinct de supériorité.

Pour ne jamais dégénérer en présomption, cette confiance doit reposer sur un suffisant accomplissement des diverses conditions que prescrit toute participation habituelle à l'office organique. Il exige, chez les théoriciens, une disposition pleinement synthétique, qui seule peut leur permettre d'embrasser toujours l'ensemble des affaires humaines. Cette généralité systématique leur procure une irrésistible influence dans chaque cas particulier, subordonné nécessairement à l'ordre universel, dont ils deviennent ainsi les uniques interprètes. Mais, outre sa préparation encyclopédique, la synthèse ne peut surgir ni durer sans la sympathie; en sorte que les conditions intellectuelles deviennent inséparables des obligations morales. Les

théoriciens seraient d'autant plus blâmables de négliger celles-ci qu'une telle connexité constitue, dans le positivisme, un dogme fondamental, d'après la vraie doctrine de l'unité. Si les théologistes sont justement soupçonnés aujourd'hui d'infériorité morale parce qu'ils persistent à nier l'existence naturelle des inclinations bienveillantes, la foi qui consacre l'altruisme inné rend ses adeptes inexcusables quand ils dédaignent l'essor affectif. Outre que la culture du cœur peut, mieux qu'aucune autre, devenir commune à tous les positivistes, c'est d'elle que dépend, même chez les théoriciens, leur principal ascendant.

Les mœurs normales, caractérisées dans ce traité, comportent déjà, parmi les vrais croyants, un essor décisif, surtout envers la vie privée. Sans attendre l'accomplissement de la transition qu'ils doivent diriger, les positivistes complets peuvent immédiatement recommander leur religion en développant chez eux-mêmes le perfectionnement moral qu'elle fait irrévocablement prévaloir. Il faut d'abord que leur foi se manifeste en les rendant plus sobres et plus chastes, afin d'obtenir, outre des améliorations spéciales, la faculté de mieux apprécier et d'utiliser davantage la réaction générale du corps sur le cerveau. Mais, en surmontant directement le principal égoïsme, ils doivent surtout combattre indirectement l'ensemble des instincts personnels d'après l'essor continu des trois penchants sympathiques. Outre les ressources propres à l'existence domestique, qui seule développe la digne appréciation du sexe aimant, ce perfectionnement peut toujours résulter d'un exercice quotidien du culte intime, pleinement praticable aujourd'hui chez les âmes d'élite. C'est dans ce secret commerce avec les meilleures personnifications du Grand-Être que chaque positiviste doit déjà consolider l'unité qu'il fera partout prévaloir. Une telle culture rend plus facile et plus efficace l'accomplissement de tous les autres devoirs, tant publics que privés, toujours rapportés à l'Humanité.

Sans pouvoir autant modifier l'existence civique, dominée par un milieu déréglé, les régénérés doivent d'abord prouver l'efficacité morale de leur croyance en remplissant mieux que leurs divers antagonistes les obligations spéciales de leur profession quelconque. Dans les relations générales, ils peuvent toujours donner entre eux l'exemple décisif d'ume fraternité mutuelle et d'une commune vénération pour leur chef. Hors de leur sein, leur attitude habituelle doit devenir à la fois bienveillante et protectrice, envers des âmes rétrogrades, ou même anarchiques, qui sont rarement responsables de leur dégradation, ordinairement résultée d'une situation insurmontable.

Une qualification, dont l'essor occidental est déjà décisif, acquerra bientôt, chez les positivistes, toute sa plénitude en caractérisant la situation générale des *émancipés* dans un milieu déréglé. La force de ce titre resta jusqu'ici latente, parce qu'il ne put s'appliquer qu'à des âmes demeurées sceptiques, et dès lors devenues impuissantes depuis que la reconstruction prévaut. Elles se trouvent même placées ainsi dans une situation contradictoire, qui leur interdit une véritable émancipation, en les obligeant à flatter alternativement les aberrations opposées dont elles se croient affranchies. Mais il en est autrement quand les âmes les mieux émancipées sont aussi devenues les plus dogmatiques, pourvu qu'elles prouvent l'efficacité de leurs convictions en offrant l'exemple continu d'une complète discipline. Dès lors, suivant la pleine acception du terme, elles doivent habituellement exercer sur un milieu déréglé, tant sceptique que théologiste, une tutelle nécessaire, pendant toute la durée de la transition organique.

Ainsi surgit un empire dont le monde ne peut se dégager qu'en se régénérant comme ses dignes chefs, toujours disposés

à faire convenablement cesser un ascendant exceptionnel, dès qu'il ne sera plus indispensable à l'avénement de l'état normal. Quand les conservateurs empiriques, reconnaissant leur impuissance envers l'anarchie, auront transmis le gouvernement aux positivistes, seuls capables de surmonter le communisme, la situation occidentale se trouvera radicalement transformée. La foi la plus complète et la plus active caractérisera les chefs, et la négation ou le doute deviendra, comme la rétrogradation, le symbole ou la source de la subalternité politique.

Mais, pour obtenir et conserver un tel ascendant, les positivistes doivent déjà pratiquer des efforts personnels, sans lesquels, malgré la supériorité de leur doctrine, ils resteraient autant au-dessous de leur mission que les encyclopédistes jadis investis du pouvoir. L'Humanité leur confie aujourd'hui la défense décisive de ses institutions fondamentales, non moins compromises par l'invocation divine que d'après les tendances directement subversives. Il appartient au positivisme de fonder sur les pauvres la seule garantie honorable et solide de la richesse, en faisant partout apprécier la concentration et la sécurité du trésor matériel comme nécessaires à sa destination sociale. Sans consacrer les acquisitions vicieuses, il instituera surtout le bon emploi des pouvoirs quelconques, en réservant à l'avenir des débats qui troubleraient le présent. Ce n'est pas seulement envers la famille et la propriété que les positivistes doivent développer leur aptitude organique; ils l'étendront jusqu'au gouvernement, avant qu'il leur appartienne. Quand les hommes les mieux émancipés seront aussi les plus disciplinés envers une autorité quelconque, les conservateurs empiriques sentiront l'inconséquence et le danger de leur disposition habituelle à fronder aveuglément une force d'où dépend leur sécurité. Telles sont les dispositions, de cœur et d'esprit, par lesquelles tous les positivistes concourront à préparer leur

office régénérateur et mériteront l'ascendant qu'il exige, en combinant toujours l'amour et la foi d'après l'activité.

Ces conditions ne doivent sembler difficiles qu'aux âmes encore étrangères à la religion de l'Humanité. Tous les vrais croyants ont déjà senti la douceur personnelle des prescriptions sociales, quand elles sont assez pratiquées. Outre leur propre charme, intellectuel et moral, la synthèse et la sympathie se fortifient mutuellement, en instituant la véritable unité, toujours recherchée partout, et désormais impossible hors du positivisme. En coordonnant le dedans par l'amour et le rattachant au dehors d'après la foi, l'âme obtient un calme exempt d'apathie, où réside le bonheur, et qui d'ailleurs garantit la santé, quand chaque existence se sent dignement liée au Grand-Être qui protége tout. Devenus plus dévoués et plus énergiques en même temps que moins personnels, les positivistes trouveront, dans les conditions que l'Humanité leur impose, une source continue d'incomparables satisfactions, sous l'anarchie qu'ils doivent surmonter.

Néanmoins, une telle destinée ne convient aujourd'hui qu'aux âmes d'élite, qu'il faut d'abord faire partout surgir à travers un milieu déréglé, qui pousse au sommet les éléments normalement voués à la subalternité. Mais, quelque difficile que soit cette épuration, la foi qui l'exige permet de l'accomplir suffisamment, en fournissant des principes d'appréciation. Quoique le défaut de calme entrave leur application, elle permettra bientôt de rallier les âmes dignes de prévaloir, en jugeant avec sagesse le mérite personnel, malgré les obstacles résultés de la situation, et même de l'éducation.

Pour faciliter le développement d'un tel noyau, d'où dépend désormais la régénération occidentale, je dois ici recommander de ne pas le recruter parmi ceux qui dirigent ou secondent l'agitation actuelle. Mes meilleurs disciples, théoriques ou pra-

tiques, surgiront du milieu qui resta jusqu'à présent passif, sans aucune indifférence réelle, d'après un instinct confus de la commune impuissance des opinions actives envers le problème universel. Il faut surtout abandonner tout espoir d'obtenir une assistance vraiment efficace chez la classe transitoire qui maintenant ne s'interpose entre les penseurs et le public que pour empêcher la propagation de la vérité qu'elle seconda jadis. Toujours incapables de rien construire, les littérateurs ne purent réellement participer qu'à la démolition, qui seule permit leur usurpation passagère de l'ascendant spirituel. Leur instinct anarchique repousse davantage le positivisme que le théologisme, d'après l'aversion que doit leur inspirer une discipline à laquelle ils ne peuvent pas plus se soustraire que se soumettre. Sans pouvoir devenir juges, puisque nul n'est jugeable que par ses supérieurs, ils dédaignent de rester rapporteurs, et mêlent toujours leurs propres aperçus aux conceptions qu'ils entreprennent de transmettre. Un de leurs types les plus intelligents, et même les mieux disposés, n'a pas seulement pu citer mon vers cérébral sans lui faire subir une grave altération.

Le danger d'une telle intervention m'oblige d'étendre l'appréciation précédente aux trois littérateurs qui, d'abord en Angleterre, puis en France, ont jusqu'ici secondé dignement la propagation du positivisme. Un célèbre logicien proclama, le premier, la supériorité mentale de la nouvelle philosophie, surtout quant à la méthode. Il fut bientôt suivi de l'habile écrivain qui, placé dans le foyer de la régénération, saisit mieux l'ensemble d'une mission non moins sociale qu'intellectuelle, qu'il affranchit d'un silence concerté. Vint ensuite le jeune helléniste qui sut instituer l'histoire de la philosophie en la rapportant toujours à l'avénement nécessaire du positivisme. Mais, quoique tous trois aient justement augmenté leur propre importance en vulgarisant la nouvelle doctrine, on peut vérifier, même dans ces cas exceptionnels, l'impuissance du milieu littéraire à fournir jamais de vrais apôtres à la foi régénératrice.

Tous trois, malgré des affinités partielles, qui semblaient décisives, sont restés finalement incapables de surmonter leur origine protestante et leurs habitudes révolutionnaires. Quoiqu'il eût noblement commencé l'appréciation publique du positivisme, le premier inventa bientôt la tactique qui, méconnaissant l'indivisibilité de ma synthèse, s'efforce d'opposer ma fondation philosophique à ma construction religieuse. Le second, quelques mois après que je l'eus proclamé mon principal collègue, abandonna la Société Positiviste, faute de reconnaître, dans la crise dictatoriale, la préparation spontanée du triumvirat systématique qu'il avait spécialement adopté. Moins incomplet que les deux autres, le dernier offrit pourtant une vérification plus déplorable de l'inconsistance propre aux littérateurs, d'après son irrévocable adhésion au plus méprisable de tous les systèmes d'hypocrisie théologique. Cette triple confirmation d'une incompatibilité naturelle, m'interdit d'autant mieux de compter sur de tels auxiliaires, que le positivisme dut d'abord susciter des sympathies exceptionnelles dans le milieu le plus hostile à son ascendant.

Il faut donc attendre que la religion universelle ait élaboré, parmi ses vrais adeptes, des organes propagateurs, quand l'ensemble de son exposition fondamentale sera devenu suffisamment familier. Mais on peut assurer qu'une telle assistance ne manquera point à la foi la mieux susceptible d'inspirer le concours sans altérer l'indépendance. Une admirable anomalie indique déjà la coopération normale, d'après le précieux travail émané d'une femme éminente, qui, pouvant s'ériger en juge, a noblement rempli l'office de rapporteur, avec une incomparable efficacité.

Jusqu'à ce que le positivisme se trouve ainsi pourvu d'auxiliaires complets, je suis forcé d'ajourner l'accomplissement d'un devoir que j'ai proclamé pour tous les chefs, à l'âge que j'ai maintenant atteint. La loi sacrée de la continuité prescrit au fondateur de la vraie religion, plus qu'à l'un quelconque des pontifes ultérieurs, de désigner à temps son successeur, afin qu'un digne contrôle puisse rectifier le choix ou préparer l'avénement. Mais les indications précédentes me dispensent d'expliquer que je dois encore ajourner un tel office, quoiqu'il m'ait deux fois suggéré des espérances prématurées. N'ayant pu jusqu'ici trouver de successeur, ni même aucun collègue, je déclare que, si je disparaissais avant d'y parvenir, le positivisme se développerait mieux d'après les libres efforts de mes dignes disciples, que sous un chef insuffisant. Il m'est pourtant permis d'espérer que l'accomplissement de ma construction religieuse fera bientôt surgir un choix admissible, ou rendra, du moins, impossible l'avénement d'un littérateur quelconque.

En terminant ce grand traité, je suis naturellement conduit à reproduire l'indication finale de mon ouvrage fondamental envers l'élaboration réservée à ma seconde vie. Des quatre compositions que je dus alors annoncer, je viens d'accomplir, en sept ans, la plus étendue, la plus difficile, et la plus importante. Les trois autres se trouvent assez caractérisées, au troisième chapitre de ce volume, pour que je sois ici dispensé d'y revenir spécialement. Ainsi va s'ouvrir, avant ma retraite normale, une dernière période septennaire de pleine activité théorique, produisant : en 1856, le *Système de logique positive*, ou *Traité de philosophie mathématique;* en 1859, le *Système de morale positive*, ou *Traité de l'éducation universelle;* et le *Système d'industrie positive*, ou *Traité de l'action totale de l'Humanité sur sa planète*, en 1861. Un tel ensemble constitue une élaboration complémentaire dont l'étendue équivaut à

celle de la construction que je viens d'achever. Sans qu'elle puisse offrir autant de difficulté ni d'importance, il serait regrettable que la mort ou la misère m'empêchât d'accomplir une promesse déjà formulée, en 1822, dans mon opuscule fondamental. Je dois donc regarder le présent traité comme la base d'un complément nécessaire, en m'appliquant la devise heureusement attribuée à César, et qui convient autant aux dignes théoriciens qu'aux grands praticiens :

Nil actum reputans si quid superesset agendum.

INVOCATION FINALE.

(Voyez la Dédicace, au tome premier.)

Non è l'affezion mia tanto profonda,
Che basti a render voi grazia per grazia.

(DANTE.)

Vivre pour autrui. — Vivre au grand jour.

Paris, le lundi 9 Dante 66 (24 juillet 1854).

NOBLE ET TENDRE PATRONNE,

Huit ans se sont écoulés depuis que ma reconnaissance, mes regrets, et ma résignation offrirent à ta sainte mémoire, au milieu de l'année du deuil, une dédicace exceptionnelle, qui ne put être publiée que cinq ans après. Quoique la manifestation actuelle s'écarte davantage des usages universels, elle excitera moins de surprise, parce qu'elle termine une élaboration dont les principales phases motivent de plus en plus un tel hommage. Peut-être ferai-je ainsi surgir une institution

complémentaire, qui désormais consolidera, d'après la sanction publique, la digne dédicace de toute construction successive.

Le retard involontaire que subit la publication de mon hommage initial fut heureusement compensé par la participation immédiate des âmes d'élite, que mon discours préliminaire préparait, depuis trois ans, à ratifier la consécration qu'il annonça. Je dois davantage obtenir un résultat analogue, en complétant ici la sainte dédicace, dont tous mes dignes lecteurs ont pleinement apprécié la validité. Vu le déréglement des esprits actuels, ce volume sera souvent examiné, du moins d'abord, sans aucune connaissance des trois précédents. Mais il suffit pour motiver l'hommage final, qui ramènera bientôt à la consécration initiale. Plus systématique qu'aucun autre, il fait mieux ressortir la connexité, dont je te dois le sentiment décisif, entre la synthèse et la sympathie.

Chacun des sept pas essentiels de ma construction religieuse caractérise spécialement l'angélique influence que son début proclama. Ton concours est incontestable envers les trois qui distinguent le tome initial, quoiqu'on ne le sente assez que pour le premier d'entre eux. Mon ouvrage fondamental avait irrévocablement dévoilé l'existence composée et continue qui domine de plus en plus l'ensemble des affaires terrestres. Il avait même proclamé graduellement la prépondérance du cœur sur l'esprit, comme unique source, spontanée ou systématique, de l'harmonie humaine. La nature et la destinée du Grand-Être se trouvant ainsi révélées, il suffisait, pour instituer la religion universelle, qu'une sainte tendresse me rendit assez familier le principe fondamental où venait d'aboutir ma première vie. Voilà comment le dogme de l'Humanité surgit, à l'anniversaire initial de notre catastrophe, dans le cours décisif d'où dérive tout ce traité. Quiconque a bien senti cette filiation doit maintenant reconnaître qu'il faut la faire remonter jusqu'à la dédicace qui, quelques mois avant, formula la première manifestation de tous les germes d'un tel progrès.

Ta participation n'est moins sentie, envers les deux pas propres à la seconde moitié du tome initial, que parce qu'ils ne sont point encore devenus aussi familiers à la plupart de mes disciples. Quand j'introduisis le titre de positiviste, un public empirique et sceptique le jugea non moins contradictoire qu'étrange. Je l'ai fait, en trente ans, tellement grandir qu'il est recherché, comme gage d'ordre autant que de progrès, par beaucoup de ceux qui n'en remplissent pas les principales conditions. Parmi les sept acceptions qu'il combine, la dernière, que je ne pouvais assez sentir sans toi, reste la moins appréciée, quoiqu'elle soit la plus décisive, comme concernant directement la seule source de la véritable unité. Ceux qui reconnaissent le mieux la connexité nécessaire des six caractères propres à l'esprit positif, à la fois réel, utile, certain, précis, organique, et même relatif, n'ont point assez accompli leur régénération pour lier les titres intellectuels à la qualification morale. Mais, quoique je sois encore la seule âme où *positif* soit aussi devenu, grâce à toi, l'équivalent de *sympathique*, je ne doute pas que tous mes vrais disciples ne me suivent bientôt jusque-là, sous l'irrésistible impulsion de la synthèse que je viens d'achever. Alors l'ensemble de la révolution occidentale se trouvera familièrement résumé par la pleine régénération d'un terme fondamental, qui désormais caractérisera la meilleure moralité, sans perdre les avantages propres à sa matérialité primitive.

Une telle issue se trouve annoncée par l'appréciation naissante des deux pas complémentaires du tome premier, qui, quoique intellectuels, manifestent directement la source affective de la vraie synthèse. La systématisation de la logique posi-

tive, d'après l'irrévocable avénement de la méthode subjective, caractérise l'ensemble de la réaction mentale que je dus à ton saint ascendant. Comment aurai-je assez reconnu sans toi que les sentiments peuvent seuls combiner les images avec les signes pour élaborer la pensée, de manière à rendre directement connexes l'instinct fétichique et la raison positive ? Quand on aura dignement compris que tu participas autant au second pas du positivisme religieux qu'au premier, on ne tardera point à distinguer ton influence envers le troisième. Ma construction de la théorie cérébrale est tellement liée à l'institution de la méthode subjective que toutes les âmes assez sympathiques pour devenir vraiment synthétiques sentiront ton concours nécessaire dans une élaboration plus féminine que masculine.

Ici commence la discordance croissante entre les positivistes qui se qualifient d'intellectuels, sans être plus intelligents, et les positivistes complets, c'est-à-dire religieux. Quoique la plupart des premiers bornent leur adhésion à mon traité fondamental, quelques-uns ont déjà poussé leur évolution jusqu'au dogme de l'Humanité, dont la liaison avec l'ensemble de la sociologie n'échappe qu'aux sophistes. Mais cette conclusion, purement intellectuelle, y reste stérile, sans pouvoir instituer un point de départ, faute d'impulsion morale. Aussi les positivistes avortés ont-ils réprouvé ma dédicace, en la taxant d'exagération sentimentale, et je ne doute pas que l'invocation actuelle ne les choque davantage, au même titre. Leur appréciation de la méthode subjective et de la théorie cérébrale diffère peu de celle des penseurs assez arriérés pour rejeter le dogme de l'Humanité comme ontologique ou mystique, quoiqu'ils admettent la sociologie.

Quiconque a bien senti la connexité normale des trois pas qui constituent la progression propre à mon premier volume, apprécie aisément les quatre autres degrés du positivisme religieux. Cette extension devient surtout facile envers les deux accomplis au tome deuxième, et principalement pour celui qui, formant le milieu de la régénération sympathique, sera bientôt regardé comme le plus décisif de tous. En instituant, au début de la statique sociale, la suprématie encyclopédique de la morale, même sur la sociologie, j'ai systématiquement élevé ma construction religieuse au-dessus de ma fondation philosophique, d'après la vraie théorie de l'unité. L'influence féminine, dont tu dus me fournir le meilleur type, ne saurait être méconnue envers un tel progrès, qui distingue le mieux le positivisme social du positivisme intellectuel. Ton concours n'est pas plus contestable pour le degré connexe, qui complète mon second volume en fondant la sociocratie sur la séparation normale des deux pouvoirs, restée familière à ton instinct catholique, malgré les perturbations sceptiques.

J'aurais difficilement amené ton incomparable modestie à reconnaître ta participation capitale dans l'ensemble du tome troisième, dont le domaine échappe le plus à tes préparations spéciales. Mais, si nous avions pu réaliser le noble désir que tu me témoignas spontanément envers l'étude synthétique de l'histoire, tu sentirais maintenant combien tu m'aidas à systématiser mes conceptions dynamiques. Il te suffirait de comprendre que la synthèse historique se résume nécessairement dans l'institution d'une connexité directe entre les deux termes extrêmes de l'initiation humaine, le fétichisme et le positivisme. L'admirable canzone que je récite chaque matin depuis neuf ans caractérise autant la poésie fétichique que ta sainte nouvelle annonce l'idéalisation positive. Sous ce concours spontané, tu n'aurais pu refuser de reconnaître ta participation involontaire à ma construction de la philosophie de l'histoire, quoique cette réaction échappe encore à mes meilleurs disciples.

Nul ne contestera ton influence nécessaire sur le septième pas, qui, dans ce volume, termine l'ascension normale du positivisme religieux, en dissipant les graves discordances que j'y laissai l'an dernier. S'il t'eût été permis de contempler les meilleurs fruits de ton éternel ascendant, tu m'aurais spontanément signalé la triple dissonance qui, tardivement sentie, m'a pourtant conduit à préserver le tome final de l'altération propre à l'opuscule intermédiaire. Quoique tous mes vrais disciples aient immédiatement adopté la résolution systématique qui m'a définitivement conduit à classer le culte avant le dogme, aucun d'eux ne pouvait assez surmonter l'empirisme théologique et sceptique pour me suggérer un tel conseil. Mais, chez toi, la sympathie aurait tant assisté la synthèse que ce perfectionnement eût été déjà réalisé dans le saint opuscule où ta collaboration fut seulement subjective. Faute d'un tel secours, j'ai failli manquer le progrès final qui, résumant l'ensemble de mon essor religieux, doit, plus que les six pas précédents, choquer les positivistes incomplets.

Voilà comment l'appréciation spéciale de ton concours essentiel à chaque phase de mon élaboration religieuse aboutit à confirmer la fatale différence entre la participation subjective et l'assistance objective. Il faut encore plusieurs années avant que le positivisme, enfin complet dans ce traité, passe de la nation la plus philosophique à la population la plus poétique, où s'accomplira son idéalisation décisive, seule évolution que je ne puisse instituer. Cet intervalle t'était réservé pour préparer l'essor final d'une religion plus esthétique que théorique par la sanction et l'intervention solennelles du sexe que la sympathie dispose le mieux à l'état synthétique.

La supériorité morale de la femme, normalement complétée d'après son existence sociale, lui permet de tendre directement vers l'unité résultée d'une incorporation graduelle à l'Humanité.

Sa synthèse peut rester spontanée sans altérer sa propre destination, qui, jamais équivoque et toujours prochaine, transforme chaque acte et chaque pensée en développement spécial du vrai culte, sous l'impulsion continue de l'affection. Mais les devoirs pratiques et théoriques interdisent à l'homme de condenser la religion positive dans son élément fondamental. Obligé de construire une synthèse systématique afin de se subordonner à l'ordre universel, pour le mieux subir et le modifier davantage, il se trouve détourné de la culture du dedans en s'efforçant de le lier au dehors. Négligeant le but d'après les préoccupations habituelles envers les moyens, l'intelligence, et même l'activité, s'épuisent en efforts stériles ou perturbateurs, tandis que l'amour, tendant toujours au bien, poursuit, parmi tous les rapports saisissables, les seuls propres à nous améliorer. Quand une saine appréciation du savoir humain empêche le philosophe de se gonfler, rien ne le préserve de se dessécher, d'après le fatal isolement à défaut duquel la faiblesse de notre entendement ferait avorter les méditations abstraites. Toujours imminente, cette dégradation ne peut se surmonter sans la digne intervention, objective ou subjective, du sexe aimant, assistée par la culture esthétique qui s'y lie naturellement.

Celui que le Grand-Être chargea d'instituer la vraie religion en systématisant la morale positive, ne pouvait lui-même échapper à cette loi ; car la contention qu'exigeaient ses travaux entravait la réaction sympathique qui résultait de leur nature synthétique. En achevant de constituer la véritable unité, j'éprouve une inexprimable satisfaction à pouvoir ici contempler directement sa source affective sans altérer une élaboration qui doit plus servir aux autres qu'à moi. Mais cette récompense eût été plus efficace si j'avais pu t'y faire personnellement participer, quelque prix que j'attache à l'appréciation naissante de

« la noble dame dont tous mes vrais disciples chérissent et vé-
» nèrent la mémoire. » Une telle connexité devient le meilleur résumé d'une élaboration surtout caractérisée par la construction de la vraie théorie du sexe aimant. Pour représenter ce lien, il suffirait de rapprocher tes principales sentences, en y joignant la seule que je n'aie pas citée, et qui sera jugée la plus touchante quand on en connaîtra l'occasion : « Les mé-
» chants ont souvent plus besoin de pitié que les bons. »

Réduit à l'identification subjective, d'après une incomparable année d'union objective, je l'ai du moins utilisée le mieux possible, en développant les avantages propres à son immuabilité. Je puis autant appliquer à ma vie publique qu'à mon existence privée l'appréciation incorporée, depuis plusieurs années, à mes prières quotidiennes : « Malgré la catastrophe, ma situation finale surpasse tout ce que je pouvais espérer, et même rêver, avant toi. » Notre tendresse toujours sainte me rendit d'abord chaste, puis sobre ; cette double purification, développée sous ton ascendant subjectif, me fit mieux surmonter les autres instincts personnels, d'après l'essor continu des trois impulsions sympathiques. Tu persisterais peut-être à me reprocher de compromettre, par trop de bienveillance et d'abandon, un empire individuel que tant de personnages ont aisément obtenu, d'après une artificieuse réserve. Cependant, je ne saurais déplorer une disposition propre à seconder mon principal office, suivant l'aptitude que tu m'attribuas à me faire tout à tous, et qui convient mieux au fondateur du relativisme qu'à celui du catholicisme. Grâce à toi, j'ai pu reconstruire le saint régime du moyen âge en consacrant, depuis huit ans, la première heure de chaque journée à la culture directe des meilleures émotions de la nature humaine. Pleinement sensible envers mon essor moral, et même intellectuel, cette régénération s'étend jusqu'à mon existence physique, non moins pré-

servée des annonces ordinaires de la vieillesse, malgré ma laborieuse carrière, dont la prolongation te sera due.

Dans ce saint patronage, tu seras toujours assistée par l'incomparable auxiliaire que ta grande âme sut ériger en digne sœur, et qui depuis a tant mérité le bonheur que tu rêvais pour *nous trois*. Outre son efficacité matérielle, la famille qu'elle dirige m'offre habituellement un spectacle salutaire, en me prouvant combien les âmes les moins cultivées peuvent goûter, sous toutes les formes, ce que tu nommas les plaisirs du dévouement. Je suis ainsi conduit à mieux sentir combien la dignité, le bonheur, et même la santé, consistent dans l'unité, dont l'altération constitue nos principales maladies, morales, intellectuelles, ou physiques. Ta naïve compagne ranime, à son insu, ma disposition systématique à juger surtout les actes et les pensées d'après leurs sources ou leurs influences affectives, qui préoccupent spontanément sa sollicitude maternelle et conjugale. Autant vouée que moi-même à la culture morale, la fréquente supériorité de ses inspirations empiriques me fait mieux apprécier la nature féminine, et complète objectivement ta réaction subjective sur mon intime perfectionnement, d'abord privé, puis public.

Quoique dépourvue, comme toi, de tout contact avec la vénérable mère qui ne put, malgré son zèle et son aptitude, assez élaborer mon cœur, ma fille adoptive t'assiste journellement dans ma juste adoration de sa sainte et malheureuse mémoire. Ainsi placé sous le triple patronage que j'ai normalement institué pour chacun des vrais croyants, j'en ai maintenant fait assez apprécier la réaction continue sur ma vie publique pour pouvoir ici demander que la postérité l'associe directement à ma propre immortalité. Depuis cinq ans, je complète ma prière du matin par cette résolution : « J'oserai terminer ma construc-
» tion religieuse en chargeant ouvertement tous mes disciples

» des deux sexes d'obtenir un jour, comme principale récom-
» pense de mes services, ma solennelle inhumation au milieu
» de vous trois, au nom du Grand-Être auquel nous serons ir-
» révocablement incorporés. »

En formulant ici mon vœu caractéristique, j'espère, suivant notre foi, faciliter sa réalisation d'après une digne publicité, qui permettra, non-seulement d'apprécier davantage sa validité, mais aussi de mieux surmonter les résistances quelconques. Si l'incurie chrétienne a déjà dispersé les vénérables restes, il suffira qu'un noble cénotaphe adhère à notre cercueil comme celui de ma dernière patronne.

Une telle récompense est trop propre à caractériser la nature et manifester l'ascendant de la religion universelle pour qu'elle puisse m'échapper, quand même sa réalisation devrait immédiatement suivre l'entière publication du saint traité. Déjà ton angélique influence se trouve appréciée au point que des âmes d'élite sympathisent, à travers les mers, avec mon adoration continue. Cette juste réaction de mon insuffisante gratitude deviendra plus profonde et plus étendue sous la prochaine impulsion du volume le plus décisif. Grâce à la noble confiance de ton vieux père, un habile pinceau put dignement instituer ta suave image d'après l'esquisse maternelle. Elle est peut-être destinée à fournir bientôt, aux âmes régénérées, le meilleur emblème du Grand-Être dont le culte fut systématisé sous ta sainte impulsion.

L'incomparable patronage qui dirigea la principale élaboration de ma seconde vie doit aussi présider au triple complément qu'elle exige. J'apprécierai spécialement cette efficacité finale en dédiant le plus important de ces traités à celle qui, dès mon enfance, me fit spontanément pressentir la vraie morale. Quand le travail complémentaire sera terminé, ma dernière publication consistera, dans dix ans, à réaliser ma solennelle promesse envers notre sainte correspondance, précédée de ta biographie, et même de la mienne. Mais le sentiment, qui seul consacre tout, m'autorisera peut-être à terminer ma seconde vie objective en osant ébaucher la troisième, dont l'essor m'est interdit d'après l'ensemble des fatalités réelles, quoique j'en sente le vrai caractère. Après avoir normalement passé de ma fondation philosophique à ma construction religieuse, il faudrait exceptionnellement compléter celle-ci par la création poétique qui pourra seule lui procurer un ascendant universel. Incompatible avec l'ordre corporel, une telle plénitude est assez conforme à l'ordre cérébral pour que j'aie pu concevoir et proposer l'éminente composition que je ne saurais exécuter. En renonçant à toute vaine tentative, j'espère cependant pouvoir compléter notre volume par une ébauche en treize chants sur la seconde vie qu'il explique en moi d'après toi.

Je dois terminer l'invocation finale en rapportant à sa vraie source une manifestation où le fondateur de la religion positive achève de caractériser les mœurs normales, par une digne intervention du public dans les actes privés. Outre le devoir général de proclamer à temps les dernières volontés, un motif spécial prescrit à ma cinquante-septième année d'indiquer ici trois résolutions qui ne peuvent s'accomplir sans le libre concours de tous les positivistes :

1° L'ensemble de mes adhérents continuera l'annuité viagère de deux mille francs indiquée dans ma quatrième circulaire, afin que j'accomplisse jusqu'à son terme naturel l'obligation résultée, dès ma jeunesse, de ma seule faute vraiment grave;

2° Une annuité viagère, de quinze cents francs, sera consacrée, par la reconnaissance des vrais croyants, à la fille adoptive qui m'a voué, depuis treize ans, son incomparable assistance;

3° Cette éminente prolétaire gardera, pour mon successeur,

dans son état actuel, aux frais de l'église universelle, le saint domicile où surgit et s'accomplit l'évolution religieuse du positivisme, dont les rites sacrés continueront de s'y célébrer jusqu'à l'avénement d'un temple spécial.

Aussitôt que ce volume sera suffisamment connu, je communiquerai directement à chacun de mes treize exécuteurs testamentaires les dispositions secondaires qui doivent assurer l'exécution de ces trois décisions.

Mes actes se concentrent autant que mes pensées et mes sentiments autour de celle qui domine ma seconde vie, où se développe, depuis huit ans, une harmonie sans exemple entre les mœurs privées et l'existence publique. Quand ma tendresse fut assez épurée, je te vis dignement accepter mon projet d'adoption légale, que notre catastrophe fit seule avorter. Depuis que ton influence est devenue uniquement subjective, la vénération a de plus en plus prévalu sur l'attachement, sans me détourner de la bonté, toujours cultivée par mes justes efforts pour faire apprécier un ange méconnu. Cette fusion de tous les liens féminins dans une seule union ne semble contradictoire que d'après la grossièreté des impulsions masculines. Pressentie par la poésie et la religion, elle m'autorise à conclure l'invocation finale en combinant la qualification et le vœu, pleinement caractéristiques, que je proclame chaque matin, d'après les deux sublimes interprètes du moyen âge :

Vergine-Madre, figlia del tuo figlio,
Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te!

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

APPENDICE DU TOME QUATRIÈME.

(Annoncé page 405.)

BIBLIOTHÈQUE POSITIVISTE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CENT CINQUANTE VOLUMES.

1° POÉSIE (TRENTE VOLUMES).

L'ILIADE et l'ODYSSÉE, réunies en un même volume, sans aucune note.
ESCHYLE, suivi de l'ŒDIPE-ROI de Sophocle, et ARISTOPHANE, *idem*.
PINDARE et THÉOCRITE, suivis de DAPHNIS et CHLOÉ, *idem*.
PLAUTE et TÉRENCE, *idem*.
VIRGILE complet, HORACE choisi, et LUCAIN, *idem*.
OVIDE, TIBULLE, et JUVÉNAL, *idem*.
FABLIAUX DU MOYEN AGE, recueillis par Legrand d'Aussy.
DANTE, ARIOSTE, TASSE, et PÉTRARQUE choisi, réunis en un seul volume italien.
Les THÉATRES choisis de Métastase et d'Alfieri, *idem*.
Les FIANCÉS, par Manzoni (un seul volume italien).
Le DON QUICHOTTE et les NOUVELLES de Cervantes (dans un même volume espagnol).

Le THÉATRE ESPAGNOL choisi, recueil édité par Don José Segundo Florez (un seul volume espagnol).

Le ROMANCERO ESPAGNOL choisi, y compris le poëme du Cid (un seul volume espagnol).

Le THÉATRE choisi de P. Corneille.

MOLIÈRE complet.

Les THÉATRES choisis de Racine et de Voltaire (réunis en un seul volume).

Les FABLES DE LA FONTAINE, suivies de quelques FABLES de Lamotte et de Florian.

GIL BLAS, par Lesage.

La PRINCESSE DE CLÈVES, PAUL ET VIRGINIE, et le DERNIER ABENCERRAGE (à réunir en un seul volume).

Les MARTYRS, par Châteaubriant.

Le THÉATRE choisi de Shakespeare.

Le PARADIS PERDU et les POÉSIES LYRIQUES de Milton.

ROBINSON CRUSOÉ, et le VICAIRE DE WAKEFIELD (à réunir en un seul volume).

TOM JONES, par Fielding (en anglais, ou traduit par Chéron).

Les sept chefs-d'œuvre de Walter Scott. { IVANHOÉ, QUENTIN DURWARD, la JOLIE FILLE DE PERTH, l'OFFICIER DE FORTUNE, les PURITAINS, la PRISON D'ÉDIMBOURG, L'ANTIQUAIRE.

Les OEuvres choisies de Byron (en supprimant surtout le Don Juan).

Les OEuvres choisies de Gœthe.

Les MILLE ET UNE NUITS.

2° SCIENCE (TRENTE VOLUMES).

L'ARITHMÉTIQUE de Condorcet, l'ALGÈBRE et la GÉOMÉTRIE de Clairaut, plus la TRIGONOMÉTRIE de Lacroix ou de Legendre (à réunir en un seul volume).

La GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE d'Auguste Comte, précédée de la GÉOMÉTRIE de Descartes.

La STATIQUE de Poinsot, suivie de tous ses mémoires sur la mécanique.

Le COURS D'ANALYSE de Navier à l'École Polytechnique, précédé des RÉFLEXIONS SUR LE CALCUL INFINITÉSIMAL, par Carnot.

Le COURS DE MÉCANIQUE de Navier à l'École Polytechnique, suivi de l'ESSAI SUR L'ÉQUILIBRE ET LE MOUVEMENT, par Carnot.

La THÉORIE DES FONCTIONS, par Lagrange.

L'ASTRONOMIE POPULAIRE d'Auguste Comte, suivie des MONDES de Fontenelle.

La PHYSIQUE MÉCANIQUE de Fischer, traduite et annotée par Biot.

Le MANUEL ALPHABÉTIQUE DE PHILOSOPHIE PRATIQUE, par John Carr.

La CHIMIE de Lavoisier.

La STATIQUE CHIMIQUE, par Berthollet.

Les ÉLÉMENTS DE CHIMIE, par James Graham.

Le MANUEL D'ANATOMIE, par Meckel.

L'ANATOMIE GÉNÉRALE de Bichat, précédée de son TRAITÉ SUR LA VIE ET SUR LA MORT.

Le premier volume de Blainville SUR L'ORGANISATION DES ANIMAUX.

La PHYSIOLOGIE de Richerand, annotée par Bérard, et la PHYSIOLOGIE de Cl. Bernard.

L'ESSAI SYSTÉMATIQUE SUR LA BIOLOGIE, par Segond, et son TRAITÉ D'ANATOMIE GÉNÉRALE.

Les NOUVEAUX ÉLÉMENTS DE LA SCIENCE DE L'HOMME, par Barthez (seconde édition, 1806).

La PHILOSOPHIE ZOOLOGIQUE, par Lamarck.

L'HISTOIRE NATURELLE de Duméril.

Les DISCOURS SUR LA NATURE DES ANIMAUX, par Buffon.

L'ART DE PROLONGER LA VIE HUMAINE, par Hufeland, précédé du TRAITÉ SUR LES AIRS, LES EAUX, ET LES LIEUX, par Hippocrate, et suivi du livre de Cornaro SUR LA SOBRIÉTÉ (à réunir en un seul volume).

L'HISTOIRE DES PHLEGMASIES CHRONIQUES, par Broussais, précédée de ses PROPOSITIONS DE MÉDECINE.

Les ÉLOGES DES SAVANTS, par Fontenelle et Condorcet.

3° HISTOIRE (SOIXANTE VOLUMES).

L'ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, par Malte-Brun.

Le DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE de Rienzi.

Les VOYAGES DE COOK, et ceux de Chardin.

L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par Mignet.

Le MANUEL DE L'HISTOIRE MODERNE, par Heeren.

Le SIÈCLE DE LOUIS XIV, par Voltaire.

Les MÉMOIRES de Mme de Motteville.

Le TESTAMENT POLITIQUE de Richelieu, et la VIE DE CROMWELL (à réunir en un seul volume).

Les MÉMOIRES de Benvenuto Cellini (en italien).

Les MÉMOIRES de Commines.

L'ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE, par Bossuet.

Les RÉVOLUTIONS D'ITALIE, par Denina.

L'ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE D'ESPAGNE, par Ascargorta.

L'HISTOIRE DE CHARLES-QUINT, par Robertson.

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE.

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, par Hume.
L'EUROPE AU MOYEN AGE, par Hallam.
L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, par Fleury.
L'HISTOIRE DE LA DÉCADENCE ROMAINE, par Gibbon.
Le MANUEL DE L'HISTOIRE ANCIENNE, par Heeren.
TACITE complet (traduction Dureau de la Malle).
HÉRODOTE ET THUCYDIDE (à réunir en un volume).
Les VIES DE PLUTARQUE (traduction Dacier).
Les COMMENTAIRES de César et l'ALEXANDRE d'Arrien (à réunir en un volume).
Le VOYAGE D'ANACHARSIS, par Barthélemy.
L'HISTOIRE DE L'ART CHEZ LES ANCIENS, par Winckelmann.
Le TRAITÉ DE LA PEINTURE, par Léonard de Vinci (en italien).
Les MÉMOIRES SUR LA MUSIQUE, par Grétry.

4° SYNTHÈSE (TRENTE VOLUMES).

La POLITIQUE D'ARISTOTE, et SA MORALE (à réunir en un volume).
La BIBLE complète.
Le CORAN complet.
La CITÉ DE DIEU, par Saint-Augustin.
Les CONFESSIONS de Saint-Augustin, suivies du TRAITÉ SUR L'AMOUR DE DIEU, par Saint-Bernard.
L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST (l'original et la traduction en vers de Corneille).
Le CATÉCHISME DE MONTPELLIER, précédé de l'EXPOSITION DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE, par Bossuet, et suivi du COMMENTAIRE SUR LE SERMON DE J.-C., par Saint-Augustin.
L'HISTOIRE DES VARIATIONS PROTESTANTES, par Bossuet.
Le DISCOURS SUR LA MÉTHODE, par Descartes, précédé du NOVUM ORGANUM de Bacon, et suivi de l'INTERPRÉTATION DE LA NATURE, par Diderot.
Les PENSÉES de Pascal, suivies de celles de Vauvenargues, et des CONSEILS D'UNE MÈRE, par Mme de Lambert.
Le DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE, par Bossuet, suivi de l'ESQUISSE HISTORIQUE, par Condorcet.
Le TRAITÉ DU PAPE, par De Maistre, précédé de la POLITIQUE SACRÉE, par Bossuet.
Les ESSAIS PHILOSOPHIQUES de Hume, précédés de la double DISSERTATION SUR LES SOURDS ET LES AVEUGLES, par Diderot, et suivis de l'ESSAI SUR L'HISTOIRE DE L'ASTRONOMIE, par Adam Smith.

APPENDICE DU TOME QUATRIÈME.

La THÉORIE DU BEAU, par Barthez, précédée de l'ESSAI SUR LE BEAU, par Diderot.
Les RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL DE L'HOMME, par Cabanis.
Le TRAITÉ SUR LES FONCTIONS DU CERVEAU, par Gall, précédé des LETTRES SUR LES ANIMAUX, par Georges Leroy.
Le TRAITÉ SUR L'IRRITATION ET LA FOLIE, par Broussais (première édition).
La PHILOSOPHIE POSITIVE d'Auguse Comte (condensée par Miss Martineau), sa POLITIQUE POSITIVE, et son CATÉCHISME POSITIVISTE.

AUGUSTE COMTE,
(10, *rue Monsieur-le-Prince.*)

Paris, le 3 Dante 66 (mardi 18 juillet 1854).

FIN DE L'APPENDICE DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE.

TOME PREMIER (Juillet 1851).

Contenant le ***Discours préliminaire*** et l'***Introduction fondamentale.***

Pages.

PRÉFACE. I

DÉDICACE. I

COMPLÉMENT DE LA DÉDICACE.
- 1° Lucie, nouvelle. XXIII
- 2° Lettre philosophique sur la commémoration sociale. XXXIV
- 3° Les pensées d'une fleur, *canzone*. . XL

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

sur l'ensemble du Positivisme.

PRÉAMBULE GÉNÉRAL. 2

PREMIÈRE PARTIE. — Esprit fondamental du positivisme. 8

SÉCONDE PARTIE. — Destination sociale du positivisme. 59

TROISIÈME PARTIE. — Efficacité populaire du positivisme. 128

QUATRIÈME PARTIE. — Influence féminine du positivisme. 204

CINQUIÈME PARTIE. — Aptitude esthétique du positivisme. 274

CONCLUSION GÉNÉRALE DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE. — Religion de l'Humanité. 321

INTRODUCTION FONDAMENTALE,

à la fois scientifique et logique.

CHAPITRE PREMIER. — Appréciation générale de cette introduction. . . . 401

Pages.

CHAPITRE DEUXIÈME. — Introduction indirecte, essentiellement analytique, ou cosmologie. 454
CHAPITRE TROISIÈME. — Introduction directe, naturellement synthétique, ou biologie. 564
APPENDICE DU TOME PREMIER. — Discours funèbre sur Blainville. 737

TOME DEUXIÈME (Mai 1852).

Contenant la ***Statique sociale*** ou le ***Traité abstrait de l'ordre humain.***

PRÉFACE. v
APPENDICE DE LA PRÉFACE.
1° Troisième circulaire de l'auteur sur le libre subside institué pour lui. . . . xix
2° Lettre au directeur de la *Revue méthodiste* de New-York. xxiii
3° Lettre à M. le sénateur Vieillard. . . xxv
4° Prospectus de la *Revue occidentale*. xxxiv
PRÉAMBULE GÉNÉRAL. 1
CHAPITRE PREMIER. — Théorie générale de la religion, ou théorie positive de l'unité humaine. 7
CHAPITRE DEUXIÈME. — Appréciation sociologique du problème humain; d'où théorie positive de la propriété matérielle. 138
CHAPITRE TROISIÈME. — Théorie positive de la famille humaine. 177
CHAPITRE QUATRIÈME. — Théorie positive du langage humain. 216
CHAPITRE CINQUIÈME. — Théorie positive de l'organisme social. 263
CHAPITRE SIXIÈME. — Théorie positive de l'existence sociale, systématisée par le sacerdoce. 339
CHAPITRE SEPTIÈME. — Théorie positive des limites générales de variation propres à l'ordre humain. 425
CONCLUSION GÉNÉRALE DU TOME DEUXIÈME. 468

TOME TROISIÈME (Août 1853).

Contenant la ***Dynamique sociale*** ou le ***Traité général du progrès humain.***

(*Philosophie de l'Histoire.*)

PRÉFACE. v

Pages.

APPENDICE DE LA PRÉFACE.
1° Programme sommaire d'un cours philosophique sur l'histoire générale de l'Humanité. xix
2° Quatrième circulaire de l'auteur sur le libre subside institué pour lui. . xxi
3° Lettre à S. M. le tzar Nicolas. . . . xxix
4° Lettre à S. E. Reschid-Pacha, ancien grand-vizir de l'empire ottoman. . . xlvii
PRÉAMBULE GÉNÉRAL. 1
CHAPITRE PREMIER. — Théorie positive de l'évolution humaine, ou lois générales du mouvement intellectuel et social. 9
CHAPITRE DEUXIÈME. — Théorie positive de l'âge fétichique, ou appréciation générale du régime spontané de l'humanité. 78
CHAPITRE TROISIÈME. — Théorie positive de l'état théocratique, ou appréciation générale du polythéisme conservateur. 158
CHAPITRE QUATRIÈME. — Théorie positive de l'élaboration grecque, ou appréciation générale du polythéisme intellectuel. 252
CHAPITRE CINQUIÈME. — Théorie positive de l'incorporation romaine, ou appréciation générale du polythéisme social. 334
CHAPITRE SIXIÈME. — Théorie positive de la transition catholico-féodale, ou appréciation générale du monothéisme défensif. 417
CHAPITRE SEPTIÈME. — Théorie positive de la révolution occidentale, ou appréciation générale du double mouvement moderne. 500
CONCLUSION GÉNÉRALE DU TOME TROISIÈME. 620

TOME QUATRIÈME ET DERNIER (Août 1854).

Contenant le ***Tableau synthétique de l'avenir humain.***

PRÉFACE. v
APPENDICE DE LA PRÉFACE.
Cinquième circulaire de l'auteur sur le libre subside institué pour lui. . . . xxv
Reproduction des circulaires qui n'avaient pas été jointes aux autres tomes. xxxi
PRÉAMBULE GÉNÉRAL. 1
CHAPITRE PREMIER. — Théorie fondamentale du Grand-Être; d'où tableau simultané de la religion universelle et de l'existence normale. 9
CHAPITRE DEUXIÈME. — Tableau général de l'existence affective, ou systématisation finale du culte positif. 86

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE.

Pages.

CHAPITRE TROISIÈME. — Tableau général de l'existence théorique, ou systématisation finale du dogme positif 160

CHAPITRE QUATRIÈME. — Tableau général de l'existence active, ou systématisation finale du régime positif. 249

CHAPITRE CINQUIÈME. — Appréciation systématique du présent, d'après la combinaison de l'avenir avec le passé; d'où tableau général de la transition extrême. 362

CONCLUSION GÉNÉRALE DU TOME QUATRIÈME. 522

CONCLUSION TOTALE DU SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE. 529

INVOCATION FINALE. 545

APPENDICE DU TOME QUATRIÈME. — Bibliothèque positiviste au dix-neuvième siècle.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, 26, rue Racine.

APPENDICE GÉNÉRAL

DU

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, 26, rue Racine.

APPENDICE GÉNÉRAL

DU

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE

CONTENANT

TOUS LES OPUSCULES PRIMITIFS DE L'AUTEUR

SUR LA PHILOSOPHIE SOCIALE.

PARIS.

1854

APPENDICE GÉNÉRAL

DU

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE.

PRÉFACE SPÉCIALE.

Suivant l'annonce placée, en 1851, au début du traité que je viens d'achever, je joins à ce volume final une scrupuleuse reproduction de tous mes opuscules primitifs sur la philosophie sociale. En rendant à la circulation des écrits enfouis dans des recueils depuis longtemps oubliés, cet appendice pourra faciliter l'initiation positiviste des esprits disposés à suivre ponctuellement la même marche que moi. Mais il est ici destiné surtout à manifester la parfaite harmonie des efforts qui caractérisèrent ma jeunesse avec les travaux qu'accomplit ma maturité.

D'après les habitudes dispersives qui, de nos jours, compriment toute appréciation synthétique, cette pleine continuité se trouve souvent dissimulée par l'étendue exceptionnelle que dut acquérir mon élaboration totale. Quand on n'y saisit point la relation nécessaire entre la base philosophique et la construction religieuse, les deux parties de ma carrière semblent procéder selon des directions différentes. Il convient donc de faire spécialement sentir que la seconde se borne à réaliser la destination préparée par la première. Cet appendice doit spontanément inspirer une telle conviction, en constatant que, dès mon début, je tentai de fonder le nouveau pouvoir spirituel que j'institue aujourd'hui. L'ensemble de mes premiers essais me conduisit à reconnaître que cette opération sociale exigeait d'abord un travail intellectuel, sans lequel on ne pourrait solidement établir la doctrine destinée à terminer la révolution occidentale. Voilà pourquoi je consacrai la première moitié de ma carrière à construire, d'après les résultats scientifiques, une philosophie vraiment positive, seule base possible de la religion universelle. Mais, quand

ce fondement théorique fut suffisamment posé, je dus directement vouer tout le reste de mon existence à la destination sociale que j'avais d'abord supposée immédiatement accessible.

Outre la difficulté naturelle de concevoir ce vaste plan, une tendance personnelle entraîne souvent à méconnaître l'intime connexité de mon *Système de politique positive* avec mon *Système de philosophie positive*. Quoique la terminaison de la révolution occidentale soit généralement désirée, l'indiscipline propre à notre situation anarchique inspire encore d'actives sympathies, surtout parmi les lettrés. Beaucoup d'individualités se sentent choquées par l'avénement direct du sacerdoce positif, qui doit faire universellement prévaloir, dans la conduite publique et même privée, des règles d'autant plus inflexibles qu'elles seront toujours démontrables. Ces répugnances envers ma construction religieuse disposent à la regarder comme contradictoire avec sa base philosophique, dont l'attrait mental se trouvait naturellement exempt de tout conflit moral. Mais cet appendice montrera l'inconséquence des partisans intellectuels du positivisme qui repoussent aujourd'hui son application nécessaire à la destination sociale directement proclamée dans sa première ébauche. Soit qu'ils ne puissent saisir l'ensemble de mon élaboration, ou qu'ils regrettent de voir cesser l'interrègne religieux, leur adoption spéculative de la nouvelle synthèse les oblige à lui permettre de se compléter, de se résumer, et de conclure. Ma politique, loin d'être aucunement opposée à ma philosophie, en constitue tellement la suite naturelle que celle-ci fut directement instituée pour servir de base à celle-là, comme le prouve cet appendice.

Conformément à ce but, il doit seulement embrasser les opuscules qui caractérisèrent graduellement ma direction générale, en écartant les écrits prématurés que m'inspira la funeste liaison à travers laquelle s'accomplit mon début spontané. Dans ces productions artificielles, je ne recueille ici que deux indications décisives de ma tendance continue vers la religion positive. La première surgit, en 1817, de cette sentence caractéristique, au milieu d'une vaine publication : *Tout est relatif; voilà le seul principe absolu.* Quant à la seconde, moins prononcée, mais plus développée, elle s'accomplit, en 1818, dans le mémoire spécial où je considérai la liberté de la presse comme procurant à tous les citoyens une autorité consultative. Telles sont les seules mentions que me semblent finalement mériter mes publications antérieures aux six opuscules dont cet appendice se compose : je désavoue d'avance toute autre reproduction de travaux publiés, et j'ai déjà détruit les matériaux restés inédits.

Le premier opuscule fut écrit, en juillet 1819, pour l'unique recueil périodique (*le Censeur*) que la postérité distinguera dans le journalisme français : mais cet article ne fut jamais inséré. Je le publie ici, soit pour indiquer comment je tendais, à vingt et un ans, vers la division des deux pouvoirs, soit même en vue de l'utilité qu'un tel éclaircissement conserve encore.

Après avoir, en avril 1820, laissé passivement attribuer le second opuscule au directeur du recueil (*l'Organisateur*) qui l'inséra, j'en reprends finalement la juste possession, alors connue seulement de quelques lecteurs. En lui donnant ici son vrai titre, je le signale comme première ébauche de ma conception générale du passé moderne, où je séparai déjà les deux mouvements, positif et négatif, dont le concours caractérise la révolution occidentale. Le contraste historique entre la France et l'Angleterre, suivant que prévalut le pouvoir central ou la force locale, s'y trouve assez établi pour avoir dès lors guidé plusieurs écrivains, qui n'en ont jamais indiqué la source.

Ma direction, à la fois philosophique et sociale, fut irrévocablement déterminée, en mai 1822, par le troisième opuscule, où surgit ma découverte fondamentale des lois sociologiques. Son propre titre, qui doit seul figurer ici, suffirait pour indiquer une intime combinaison entre les deux points de vue, scientifique et politique, qui m'avaient jusqu'alors préoccupé pareillement, mais séparément. La publicité de ce travail décisif resta bornée d'abord à cent exemplaires, gratuitement communiqués comme *épreuves*. Quand il fut reproduit à mille exemplaires, en 1824, avec quelques additions secondaires, je crus devoir superposer à son titre spécial le titre prématuré de *Système de politique positive*, destiné dès lors à l'ensemble de mes compositions. On ne saurait méconnaître l'unité de ma carrière, en voyant ainsi promise, dès mon début, la systématisation que le présent traité pouvait seul réaliser.

Le quatrième opuscule manifeste, en novembre 1825, même par son titre, une tendance plus directe vers l'établissement d'une nouvelle autorité spirituelle, d'après une philosophie fondée sur la science. Une suffisante démonstration de mes deux lois fondamentales y précède l'appréciation générale de la marche continue de l'humanité vers la réorganisation du pouvoir théorique.

Enfin, le cinquième opuscule exposa, d'une manière décisive, en mars 1826, dans le même recueil (*le Producteur*), la division, philosophique et sociale, des deux puissances élémentaires.

Ma tendance continue à fonder un nouveau sacerdoce devint dès lors assez prononcée pour m'attirer à la fois les reproches de l'école révolutionnaire, sous prétexte de théocratie, et les félicitations de l'école rétrograde, au nom de l'ordre. Le contraste des deux appréciations

que ce travail inspirait à deux écrivains accrédités (Benjamin Constant et Lamennais) indiquait déjà l'attitude normale du parti que j'instituais envers ceux dont ils étaient les chefs respectifs. Cette opposition put être spécialement vérifiée chez un même esprit, quand l'éloquent défenseur du catholicisme devint aveuglément hostile à la doctrine positive, à mesure qu'il dégénérait en déclamateur révolutionnaire.

Il suffit de comparer ces cinq opuscules, et surtout les trois derniers, pour y reconnaître une progression constante, où le terme final caractérise le but général, la réorganisation du pouvoir spirituel d'après la rénovation de la philosophie. Ainsi se prépara mon traité fondamental, dont l'élaboration orale commença réellement en avril 1826, quoique son premier volume ne fût publié qu'en juillet 1830. En accomplissant cette fondation philosophique, terminée en 1842, j'y fis toujours pressentir de plus en plus la construction religieuse qu'exigeait sa destination sociale, conformément à son institution primitive.

Dans le sixième et dernier opuscule, publié par le *Journal de Paris* en août 1828, on saisit le passage de mon début social à ma carrière intellectuelle, qu'ouvrit, l'année suivante, l'entière exécution du cours introduit en 1826 (Voyez la note ci-dessous), et bientôt suspendu d'après ma crise cérébrale. Les lumières résultées de cet épisode furent spécialement utilisées pour l'examen décisif du mémorable ouvrage où Broussais combattit dignement l'influence métaphysique. Cet opuscule final conservera toujours un intérêt historique comme ayant suscité le noble effort par lequel ce grand biologiste illustra la fin de sa belle carrière, en appréciant, d'une manière digne de lui, l'admirable tentative de Gall, qu'il avait jusqu'alors méconnue.

Je crois devoir ici consacrer le souvenir de cette tentative initiale, en reproduisant le court programme qui circula manuscrit au commencement de 1826.

COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE,
EN 72 SÉANCES,
du 1er avril 1826 au 1er avril 1827.

	Préliminaires généraux. .	2 séances.	1° Exposition du but de ce cours. 2° Exposition du plan.
	Mathématique.	16 —	Calcul. . . . . 7 Géométrie . . . . . 5 Mécanique. 4
Science des corps bruts.	Astronomie.	10 —	Géométrique. . . . . 5 Mécanique. 5
	Physique.	10 —	
	Chimie	10 —	
Science des corps organisés.	Physiologie.	10 —	
	Physique sociale.	14 —	

PREMIÈRE PARTIE.

JUILLET 1819.

SÉPARATION GÉNÉRALE ENTRE LES OPINIONS ET LES DÉSIRS.

Les gouvernants voudraient faire admettre la maxime qu'eux seuls sont susceptibles de voir juste en politique, et que par conséquent il n'appartient qu'à eux d'avoir une opinion à ce sujet. Ils ont bien leurs raisons pour parler ainsi, et les gouvernés ont aussi les leurs, qui sont précisément les mêmes, pour refuser d'admettre ce principe, qui, effectivement, considéré en lui-même, et sans aucun préjugé, soit de gouvernant, soit de gouverné, est tout à fait absurde. Car, les gouvernants sont, au contraire, par leur position, même en les supposant honnêtes, les plus incapables d'avoir une opinion juste et élevée sur la politique générale; puisque plus on est enfoncé dans la pratique, moins on doit voir juste sur la théorie. Une condition capitale pour un publiciste qui veut se faire des idées politiques larges, est de s'abstenir rigoureusement de tout emploi ou fonction publique : comment pourrait-il être à la fois acteur et spectateur?

Mais on est tombé, à cet égard, d'un excès dans un autre. En combattant la prétention ridicule du savoir politique exclusif des gouvernants, on a engendré, dans les gouvernés, le préjugé, non moins ridicule, quoique moins dangereux, que tout homme est apte à se former, par le seul instinct, une opinion juste sur le système politique, et chacun a prétendu devoir s'ériger en législateur.

Il est singulier, comme l'a observé Condorcet, que les hommes jugent impertinent de prétendre savoir la physique ou l'astronomie, etc., sans avoir étudié ces sciences, et qu'ils croient en même temps que tout le monde doit savoir la science politique, et avoir

une opinion fixe et tranchante sur ses principes les plus abstraits, sans qu'il soit nécessaire d'avoir pris la peine d'y réfléchir, et d'en avoir fait un objet spécial d'étude.

Cela tient, comme aurait dû ajouter Condorcet, à ce que la politique n'est point encore une science positive; car il est évident que, quand elle le sera devenue, tout le monde comprendra que, pour la connaître, il est indispensable d'avoir étudié les observations et les déductions sur lesquelles elle sera fondée.

Cependant, pour tout concilier, pour exclure ce préjugé, sans rappeler le principe d'indifférence politique si cher aux gouvernants, il serait bon de distinguer, plus qu'on ne l'a fait encore, les opinions des désirs. Il est raisonnable, il est naturel, il est nécessaire, que tout citoyen ait des désirs politiques, parce que tout homme a un intérêt quelconque dans la conduite des affaires sociales; il est tout simple, par exemple, que tous les citoyens qui ne sont pas de la classe des privilégiés, et qui vivent du produit de leurs travaux, désirent la liberté, la paix, la prospérité industrielle, l'économie dans les dépenses publiques, et le bon emploi de l'impôt. Mais une opinion politique exprime plus que des désirs; elle est, en outre, l'expression, le plus souvent très-affirmative et très-absolue, que ces désirs ne peuvent être satisfaits que par tels et tels moyens, et nullement par d'autres. Or voilà sur quoi il est ridicule et déraisonnable de prononcer sans y avoir spécialement réfléchi. Car il est évident que, dans cette question, telle mesure, telle institution, est-elle propre à atteindre tel but donné? il y a une chaîne de raisonnements et de réflexions, qui exige, pour être bien faite, une étude particulière de ce genre de considérations; et, faute de cela, on croira propres à atteindre un but des moyens qui auraient un effet absolument opposé. C'est ainsi que beaucoup de gens désirent sincèrement la liberté et la paix, qui ont en même temps une idée si fausse des moyens propres à les leur procurer, que, si ces moyens étaient mis en pratique, ils amèneraient, au contraire, le désordre et l'arbitraire.

Il résulte, je crois, de cette analyse des opinions et des désirs, en politique, deux conséquences importantes.

Premièrement, en envisageant les choses de cette manière, et en ne considérant les opinions politiques des hommes non éclairés autrement que comme l'expression des désirs, confondue avec celle des moyens, on verra qu'il existe plus d'uniformité qu'on ne l'imagine ordinairement dans les volontés politiques d'une nation. En France, par exemple, parmi les individus qui professent les opinion rétrogrades il n'y en a qu'un petit nombre, composé d'anciens privilégiés, qui désirent réellement, c'est-à-dire en connaissance de cause, le rétablissement des anciennes institutions; la masse veut, au fond, comme tout le monde, la liberté, la paix, et l'économie; si elle joint à ce désir l'idée du régime féodal, c'est uniquement parce qu'elle le regarde comme le seul propre à lui garantir ces biens.

Secondement, on voit dériver, ce me semble, de la même analyse, la détermination de la part que la masse d'une nation doit prendre au gouvernement. Le public seul doit indiquer le but, parce que, s'il ne sait pas toujours ce qu'il lui faut, il sait parfaitement ce qu'il veut, et personne ne doit s'aviser de vouloir pour lui. Mais, pour les moyens d'atteindre ce but, c'est aux savants en politique à s'en occuper exclusivement, une fois qu'il est clairement indiqué par l'opinion publique. Il serait absurde que la masse voulût en raisonner. L'opinion doit vouloir, les publicistes proposer les moyens d'exécution, et les gouvernants exécuter. Tant que ces trois fonctions ne seront pas distinctes, il y aura confusion et arbitraire, à un degré plus ou moins grand.

En un mot, quand la politique sera devenue une science positive, le public devra accorder aux publicistes et leur accordera nécessairement la même confiance pour la politique qu'il accorde actuellement aux astronomes pour l'astronomie, aux médecins pour la médecine, etc., avec cette différence cependant que ce sera à lui exclusivement à indiquer le but et la direction du travail.

Cette confiance qui a eu les inconvénients les plus graves, tant que la politique a été vague, mystérieuse, injugeable, en un mot théologique, n'en aura pas plus, quand la politique sera une science positive, c'est-à-dire d'observation, que la confiance que nous accordons journellement et sans crainte à un médecin, et dans laquelle néanmoins il y va souvent de notre vie.

Dans cet état de choses, la soumission que l'on doit à la raison, et les précautions qui doivent être prises contre l'arbitraire, seront parfaitement conciliées.

(1819.)

DEUXIÈME PARTIE.

AVRIL 1820.

SOMMAIRE APPRÉCIATION DE L'ENSEMBLE DU PASSÉ MODERNE.

Le système que la marche de la civilisation nous appelle à remplacer était la combinaison du pouvoir spirituel, ou papal et théologique, et du pouvoir temporel, ou féodal et militaire.

La naissance de ce système doit être rapportée, quant au pouvoir spirituel au commencement de la prépondérance du christianisme en Europe, c'est-à-dire, vers le troisième ou quatrième siècle. Quant au pouvoir temporel, on doit placer son origine aux premières grandes tentatives d'établissement des peuples du Nord dans le Sud de l'Europe, et aux premiers démembrements de l'Empire romain, c'est-à-dire, à peu près à la même époque.

La constitution définitive de ces deux pouvoirs eut lieu dans le onzième et le douzième siècle. A cette époque, d'une part, la féodalité s'établit universellement sur des bases fixes, comme pouvoir national; et d'une autre part, l'autorité du saint-siége fut complétement organisée comme pouvoir européen.

Arrêtons-nous un instant sur cette époque remarquable, pour faire deux observations importantes.

En premier lieu, cette double organisation s'est effectuée en peu de temps, et sans beaucoup de difficultés, parce qu'elle avait été graduellement préparée pendant les sept à huit cents ans qui s'étaient écoulés depuis l'origine des deux pouvoirs.

L'établissement du pouvoir temporel était la suite du renversement de la puissance romaine par les peuples septentrionaux. Si ce pouvoir ne s'est pas constitué aussitôt après que cette puissance a été totalement anéantie, c'est qu'il était évidemment nécessaire pour cela qu'on

eût d'abord mis un terme au système d'irruption : ce qui s'effectua par les conquêtes des nations établies les premières sur celles qui entreprenaient de nouvelles invasions. Tel a été l'objet des guerres de Charlemagne contre les Saxons et les Sarrasins, et ensuite des croisades.

La constitution du pouvoir spirituel avait été préparée par le renversement du polythéisme, et par l'établissement de la religion chrétienne, dont le clergé nombreux s'était répandu dans toute l'Europe.

Lorsque, dans le onzième siècle, le pape Hildebrand proclama directement la supériorité de l'autorité pontificale, comme pouvoir européen, sur les pouvoirs nationaux, il ne fit autre chose que résumer un principe dont les bases étaient déjà établies dans toutes les têtes, ou, en d'autres termes, rédiger une croyance dont tous les éléments étaient depuis longtemps adoptés.

En second lieu, la coïncidence des deux pouvoirs, quant à l'époque de leur origine, et quant à celle de leur constitution définitive, mérite d'être notée. Nous pourrons observer la même analogie, par rapport à leur décadence, et cette simultanéité constante tend à prouver (indépendamment du raisonnement, qui montre ces deux pouvoirs comme appuyés l'un sur l'autre), qu'ils doivent disparaître en même temps; que le pouvoir temporel ne saurait être remplacé par un pouvoir d'une nature différente, sans qu'un remplacement analogue ait lieu pour le pouvoir spirituel, et réciproquement.

Ce système social avait pris naissance pendant la durée du système précédent, et même à l'époque où celui-ci venait d'atteindre son développement intégral. Pareillement, lorsque le système féodal et théologique s'est constitué au moyen âge, le germe de sa destruction commençait à naître, les éléments du système qui doit le remplacer aujourd'hui venaient d'être créés.

En effet, quant au pouvoir temporel, c'est au onzième et au douzième siècle qu'a commencé l'affranchissement des communes. Quant au pouvoir spirituel, c'est à peu près en même temps que les sciences positives ont été introduites en Europe par les Arabes.

Fixons toute notre attention sur ce fait capital, qui est le véritable point de départ de la série d'observations par laquelle nous devons aujourd'hui illuminer notre politique.

La capacité industrielle, ou des arts et métiers, est ce qui doit se substituer au pouvoir féodal, ou militaire.

A l'époque où la guerre était et devait être regardée comme le

premier moyen de prospérité pour les nations, il était naturel que la direction des affaires temporelles de la société fût entre les mains d'un pouvoir militaire, et que l'industrie, classée comme subalterne, ne fût employée que comme instrument. Au contraire, quand les sociétés sont enfin convaincues par l'expérience que le seul moyen pour elles d'acquérir de la richesse consiste dans l'activité pacifique, c'est-à-dire dans celle des travaux industriels, la direction des affaires temporelles doit naturellement passer à la capacité industrielle, et la force militaire, à son tour, ne peut plus être classée qu'en subalterne, comme une force purement passive, destinée même vraisemblablement à devenir un jour tout à fait inutile.

Or l'affranchissement des communes a posé la base de ce nouvel état de choses; il en a préparé la possibilité, et même la nécessité, qui s'est ensuite développée de plus en plus, ainsi que nous le prouverons bientôt. Cet affranchissement a constitué la capacité industrielle, puisqu'il a établi pour elle une existence sociale indépendante du pouvoir militaire.

Avant cette époque, outre que les artisans pris collectivement étaient dans la dépendance absolue des militaires, chacun d'eux était entièrement soumis à l'arbitraire individuel du possesseur de la terre dont il faisait partie.

L'affranchissement, en laissant subsister le premier genre d'arbitraire, anéantit le second, et par suite créa le germe de la destruction du premier. Auparavant, les artisans ne possédaient rien en propre; tout ce qu'ils possédaient, et eux-mêmes, appartenaient à leur seigneur; ils n'avaient que ce qu'il voulait bien leur laisser. L'affranchissement créa une propriété industrielle ayant pour origine le travail, propriété distincte, indépendante et bientôt rivale de la propriété territoriale, qui était purement d'origine et de nature militaire.

Par cette mémorable innovation, la capacité industrielle put se développer, se perfectionner, s'étendre, et les nations purent s'organiser dans toutes leurs parties sur une base industrielle, la tête seule de la société restant militaire, ainsi que la direction générale dont elle continuait à demeurer en possession.

Faisons, pour le pouvoir spirituel, des observations analogues à celles que nous venons de faire pour le pouvoir temporel.

La capacité scientifique positive est de même ce qui doit remplacer le pouvoir spirituel.

A l'époque où toutes nos connaissances particulières étaient essentiellement conjecturales et métaphysiques, il était naturel que la

direction de la société, quant à ses affaires spirituelles, fût entre les mains d'un pouvoir théologique, puisque les théologiens étaient alors les seuls métaphysiciens généraux. Au contraire, quand une fois toutes les parties de nos connaissances sont uniquement fondées sur des observations, la direction des affaires spirituelles doit être confiée à la capacité scientifique positive, comme étant évidemment très-supérieure à la théologie et à la métaphysique.

Or l'introduction des sciences positives en Europe par les Arabes a créé le germe de cette importante révolution, qui est aujourd'hui pleinement terminée, quant à nos connaissances particulières, et quant à nos doctrines générales pour la partie critique.

A peine les Arabes eurent-ils commencé à établir, dans les parties de l'Europe qu'ils avaient conquises, des écoles pour l'enseignement des sciences d'observation, qu'une ardeur générale dirigea tous les esprits distingués vers cette nouvelle lumière. Des écoles semblables s'élevèrent bientôt dans toute l'Europe occidentale; des observatoires, des salles de dissection, des cabinets d'histoire naturelle, furent institués en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne. Dès le treizième siècle, Roger Bacon cultivait avec éclat les sciences physiques. La supériorité du positif sur le conjectural, de la physique sur la métaphysique, fut tellement sentie dès l'origine, même par le pouvoir spirituel, que plusieurs membres éminents du clergé, et entre autres deux papes, à peu près vers la même époque, allèrent compléter leur éducation à Cordoue, en y étudiant les sciences d'observation sous les professeurs arabes.

Ainsi, en résumant les observations précédentes, nous pouvons poser en principe de fait, qu'au moment où le système féodal et théologique fut définitivement organisé, les éléments d'un nouveau système social commencèrent à se former. Une capacité temporelle positive, c'est-à-dire la capacité industrielle, prit naissance à côté du pouvoir temporel parvenu à son entier développement; et une capacité spirituelle positive, c'est-à-dire la capacité scientifique, s'éleva derrière le pouvoir spirituel, à l'instant où il commençait à développer toute son activité (1).

(1) La division de la société, et de tout ce qui la concerne en temporel et spirituel, doit subsister dans le nouveau système comme dans l'ancien. Cette division, qui n'existait pas chez les Romains, est le perfectionnement le plus capital dans l'organisation sociale qui ait été fait par les modernes. C'est là ce qui a primitivement fondé la possibilité de faire de la politique une science, en permettant de rendre la théorie distincte de la pratique. Seulement cette division, dans le nouveau système, n'est plus entre deux pouvoirs, mais entre deux capacités.

Avant de passer à l'examen des faits ultérieurs, considérons cette différence remarquable entre les deux systèmes, qui se montre dès la naissance du nouveau, et que j'ai tâché de rendre par l'opposition des mots pouvoir et capacité. Je ne dis pas : un nouveau pouvoir s'élève à côté de chacun des deux pouvoirs anciens, mais : une *capacité* s'élève à côté d'un *pouvoir*. C'est, en d'autres termes, l'action des principes qui naquit alors, pour se substituer aujourd'hui à l'action des hommes, la raison pour remplacer la volonté.

Le pouvoir temporel dans l'ancien système étant militaire, exigeait par sa nature le plus haut degré d'obéissance passive, de la part de la nation. Au contraire, dans la capacité industrielle, envisagée comme devant diriger les affaires temporelles de la société, l'arbitraire n'entre point et ne saurait entrer, puisque, d'une part, tout est jugeable dans le plan qu'elle peut former pour travailler à la prospérité générale, et, d'une autre part, l'exécution de ce plan ne peut exiger qu'un très-faible degré de commandement.

De même le pouvoir spirituel, étant de sa nature conjectural, devait nécessairement demander le plus haut degré de confiance et de soumission d'esprit. C'était là une condition indispensable à son existence et à son action. Au contraire, la capacité scientifique positive, conçue comme dirigeant les affaires spirituelles de la société, n'exige ni croyance aveugle, ni même confiance, au moins de la part de tous ceux qui sont susceptibles d'entendre les démonstrations; quant aux autres, l'expérience a suffisamment prouvé que leur confiance dans les démonstrations unanimement arrêtées entre les savants positifs, ne peut jamais leur être préjudiciable, et que ce genre de confiance, en un mot, n'est point susceptible d'abus.

Ainsi on peut considérer, si on veut, la capacité scientifique positive comme donnant lieu à un pouvoir, en tant qu'elle crée une force; mais c'est le pouvoir de démonstration, au lieu du pouvoir de révélation.

Tel est donc notre point de départ:

Au onzième siècle, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel se sont définitivement constitués, et en même temps deux capacités positives ont commencé à se former derrière ces deux pouvoirs, et à préparer leur décadence et leur remplacement. En un mot, un système s'est établi, et un autre a pris naissance. Depuis cette époque, ces deux systèmes ont toujours coexisté en se choquant, tantôt sourdement, tantôt ouvertement, et de manière que le premier a de plus

en plus perdu de ses forces, tandis que le second en a de plus en plus acquis.

L'examen du passé se divise donc, à partir de cet instant, en deux séries contemporaines, celle des observations sur la décadence de l'ancien système, et celle de l'élévation du nouveau. C'est aussi la division que nous allons suivre dans tout ce qui reste à dire.

PREMIÈRE SÉRIE.

A l'époque que nous venons de fixer pour l'origine de nos observations, les forces étaient trop inégales entre les deux systèmes coexistants (dont l'un entrait dans la plénitude de l'âge, tandis que l'autre naissait à peine), pour que, de longtemps, il pût s'établir entre eux aucune lutte directe et sensible. Aussi l'histoire nous montre-t-elle que la lutte n'a commencé à exister ouvertement qu'au seizième siècle. Les quatre ou cinq cents années qui avaient précédé ont formé la période de splendeur du système féodal et théologique. Mais toute cette splendeur reposait sur un terrain miné.

Si les historiens eussent mieux analysé et plus approfondi l'examen du moyen âge, ils ne nous auraient pas parlé uniquement de la partie visible de cette période; ils auraient constaté la préparation graduelle de tous les grands événements qui se sont développés plus tard, et ils n'auraient pas présenté les explosions du seizième siècle et des siècles suivants, comme brusques et imprévues. Quoi qu'il en soit, ce n'est incontestablement qu'au seizième siècle qu'a commencé la lutte ouverte entre les deux systèmes. C'est là que nous allons la prendre.

L'attaque de Luther et de ses coréformateurs contre l'autorité pontificale, a renversé de fait le pouvoir spirituel, comme pouvoir européen : ce qui était son véritable caractère politique. En même temps elle a sapé radicalement l'influence qui restait encore à l'autorité théologique en détruisant le principe de la croyance aveugle, en remplaçant ce principe par le droit d'examen, qui, restreint d'abord dans des limites assez étroites, devait inévitablement s'agrandir continuellement et embrasser enfin un champ indéfini.

Ce double changement s'est opéré d'une manière tout aussi complète dans les pays restés catholiques, et surtout en France, que dans ceux qui ont embrassé le protestantisme.

Il y a eu néanmoins cette différence, essentielle à observer, que,

dans les pays qui sont restés catholiques, le pouvoir spirituel sentant bien qu'il était détruit comme puissance distincte et indépendante, s'est mis en général aux ordres et au service du pouvoir royal, en lui offrant l'appui de ces mêmes doctrines par lesquelles il l'avait autrefois dominé.

Ce changement de rôle du clergé a eu pour effet de prolonger un peu au delà de son terme naturel la durée de son influence politique; mais il a eu pour la royauté l'inconvénient capital de lier plus intimement son sort à celui de doctrines qui avaient perdu tout leur crédit chez la classe instruite.

L'exécution de la réforme (à cause des guerres qu'elle a entraînées) a exigé la totalité du seizième siècle et le commencement du dix-septième. L'attaque contre le pouvoir temporel a eu lieu immédiatement après, en France et en Angleterre.

Dans l'un et l'autre pays, cette attaque a été effectuée par les communes, ayant pour chef l'une des deux branches du pouvoir temporel. Il n'y a eu à cet égard entre les deux nations qu'une seule différence. Chez les Anglais, c'est la féodalité qui s'est liée avec les communes contre l'autorité royale, tandis qu'en France c'est la royauté qui s'est mise à leur tête contre la puissance féodale.

Cette combinaison des communes avec une moitié du pouvoir temporel contre l'autre moitié, avait pris naissance dans les deux pays aussitôt après l'affranchissement, et même elle n'avait pas peu contribué à le déterminer. Les effets de cette combinaison s'étaient manifestés depuis, bien avant le dix septième siècle, par des résultats non équivoques, qui avaient préparé les événements importants dont ce siècle a été l'époque.

En France, le cardinal de Richelieu travailla directement à renverser la puissance féodale, et après lui, Louis XIV termina cette entreprise. Il réduisit la noblesse à la plus entière nullité politique, à l'insignifiance la plus absolue, et il ne lui laissa d'autre rôle à jouer que celui de garde d'honneur de la royauté. Il est essentiel d'observer que Richelieu et Louis XIV encouragèrent puissamment l'un et l'autre les beaux-arts, les sciences et les arts et métiers; ils cherchèrent à élever l'existence politique des savants, des artistes et des artisans, en même temps qu'ils abaissèrent celle des nobles. Cette intention fut principalement manifestée par le ministre Colbert, qui était un artisan. Mais nous retrouverons ce fait dans notre seconde série, et il suffit ici de l'indiquer.

La lutte eut pour résultat, en Angleterre, la révolution de 1688, qui limita le pouvoir royal, autant qu'il était possible de le faire sans

renverser l'ancien système. Ainsi, l'attaque contre le pouvoir temporel produisit séparément, dans chacun de ces deux pays, l'affaiblissement, aussi entier que possible, d'une portion différente de ce pouvoir. De telle sorte que, l'un dans l'autre, les deux peuples avaient effectué le renversement intégral de ce pouvoir, jusqu'au point au delà duquel ce renversement devenait impraticable, sans sortir de l'ancien système social. Pour que ce résultat total pût se réaliser, de part et d'autre, il suffisait que chacune des deux nations adoptât la modification faite par l'autre. C'est ce qui vient d'avoir lieu en France, par l'adoption que les Français ont faite de la constitution anglaise.

La coalition des communes avec une portion du pouvoir temporel pour attaquer l'autre portion, ainsi que la protection très-active accordée par le pouvoir temporel de plusieurs pays contre le pouvoir spirituel (lors de la réforme), ont fait que, sans un examen très-approfondi, il est impossible de saisir la véritable nature de ces attaques.

Il est résulté de là une erreur très-répandue qu'il importe de signaler et de détruire. Au lieu de voir dans ces événements la lutte des communes, ayant pour chefs certaines parties du système féodal et théologique, contre les autres éléments de ce système, on n'y a vu que la querelle des rois contre les papes, et des autorités royale et féodale l'une contre l'autre : les communes n'ont été envisagées que comme des instruments employés par les différents pouvoirs, et presque jamais sous un autre rapport.

Avant de présenter les considérations au moyen desquelles on peut rectifier l'erreur que nous venons d'indiquer, il est à propos de rappeler que, quelque parti qu'on prenne à ce sujet, notre série actuelle n'en sera point affectée; elle n'en restera pas moins vraie, puisque son but essentiel est de constater la décadence continue de l'ancien système. Malgré cela il s'en faut bien qu'il soit indifférent d'ignorer ou de connaître la véritable action que les artisans, les artistes et les savants (qui, considérés collectivement, forment les communes) ont exercée pour déterminer cette décadence.

Nous posons en principe que toute scission entre les éléments d'un système est un signe évident de décadence. Ainsi, aussitôt qu'on a vu le premier grand acte de division entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, on aurait pu prédire la chute plus ou moins prochaine de l'un et de l'autre.

Des divisions de ce genre ont éclaté de très-bonne heure dans

l'ancien système; elles se sont manifestées même avant qu'il eût été complétement organisé; mais elles sont devenues continues presque aussitôt après sa constitution définitive. Si l'on veut y bien réfléchir, on reconnaîtra qu'elles étaient inévitables dans ce système.

Des pouvoirs sont nécessairement rivaux et jaloux les uns des autres, même alors que leur intérêt commun le plus évident leur fait une loi de l'union la plus intime. En effet, ces pouvoirs n'étant point susceptibles d'être clairement caractérisés, il est naturel que chacun d'eux prétende à la totalité de la domination. Il ne peut exister de véritable combinaison, de combinaison solide, qu'entre des capacités positives. La combinaison devient alors possible, et, pour ainsi dire, forcée, parce que chacune de ces capacités tend d'elle-même à se renfermer dans son rôle naturel, qui est toujours circonscrit aussi nettement que possible. La prétention à l'universalité, qui pourrait seule troubler cet arrangement naturel, se présente aux yeux de tous comme absurde, et ne pourrait par conséquent jamais obtenir un assez grand nombre de partisans pour devenir dangereuse.

Les communes, évidemment trop faibles à l'origine de leur existence politique, furent forcées, pour lutter contre l'ancien système, de s'accoler à des chefs du camp ennemi. Elles cherchèrent à profiter des divisions qui s'y étaient formées, et leur prudence fut telle qu'effectivement elles en profitèrent toujours. Leur plan fut bien simple; il consista à prêter constamment leur appui au pouvoir qui se trouvait à chaque époque, et dans chaque pays, être le plus libéral, c'est-à-dire, le plus conforme à leurs intérêts. C'est ce plan qu'elles suivirent constamment, par une espèce d'instinct admirable, dans toutes les crises partielles qui précédèrent les deux grandes luttes du seizième et du dix-septième siècles. Ainsi, leur conduite, à ces dernières époques, ne fut nullement accidentelle; elle se rattachait à de longues habitudes contractées.

Voilà ce qui explique pourquoi les communes se mirent, en Angleterre, du côté des lords contre les rois, tandis qu'en France elles s'unirent à la royauté contre la féodalité. Dans des temps plus reculés, les communes, en France et en Angleterre, avaient de même embrassé la cause du pouvoir spirituel, parce qu'il était alors le plus libéral. Ainsi, en réalité, ce n'étaient point les communes qui étaient des instruments entre les mains des anciens pouvoirs; ce sont bien plutôt ces pouvoirs eux-mêmes qui devraient être envisagés comme ayant servi d'instruments aux communes, bien que d'ailleurs ils fussent mus par une impulsion qui leur était propre. De fait, c'est par les communes que l'attaque de l'ancien système eut lieu, de même que

de fait elle eut lieu pour elles. S'il y eut des dupes dans cette occasion ; sans doute ce ne furent point elles.

Les communes ont, de plus, exercé, dans les deux luttes du seizième et du dix-septième siècle, une action tout à fait directe et purement dérivée d'elles. Les deux éléments du nouveau système, la capacité industrielle et la capacité scientifique, ont fourni chacun leur part dans cette action. Bien qu'elles aient toujours agi concurremment, cependant c'est la seconde (la capacité scientifique) qui s'est particulièrement attachée au pouvoir spirituel, comme la première (la capacité industrielle) au pouvoir temporel, ainsi que la nature des choses l'exigeait. Chaque capacité a combattu corps à corps le pouvoir correspondant, et (ce qui mérite d'être remarqué) dans les raisonnements employés alors par la capacité scientifique pour renverser les doctrines théologiques, c'est dans la théologie même qu'elle se regarda d'abord comme obligée de prendre ses bases, ou au moins elle se crut forcée de les accommoder à la manière théologique. C'est ce qu'on observe principalement dans tous les ouvrages du chancelier Bacon. Ce fait, dans la lutte spirituelle, répond à celui de la coalition des communes avec une moitié du pouvoir militaire, dans la lutte temporelle.

Nous n'avons nullement besoin de constater l'influence fondamentale que les progrès des sciences d'observation ont exercée sur la réforme de Luther, parce qu'elle n'est aujourd'hui mise en doute par personne : il nous suffit de la noter. Quant à celle, moins forte et moins directe, du progrès des arts et métiers sur cette même réforme, les meilleurs historiens qui aient traité de cette époque en ont fait ressortir un exemple frappant, en indiquant l'action incontestable qu'exerça sur ce point la grande extension donnée au commerce, et conséquemment à l'industrie, par la découverte de l'Amérique et du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, laquelle était elle-même une suite des progrès des arts industriels, combinés avec ceux des sciences d'observation.

Deux autres découvertes du premier ordre, l'une dans les arts, l'autre dans les sciences, faites, l'une vers la fin du quinzième siècle, l'autre environ un siècle après, vinrent assurer et hâter la décadence de l'ancien système, et donner à la lutte entreprise par les éléments du nouveau une marche plus directe, plus sûre, plus calme, et plus rapide tout à la fois.

La première fut celle de l'imprimerie, qui, si elle n'a point contribué à déterminer la réforme, a servi du moins à la propager d'une manière infiniment plus rapide et plus complète qu'elle n'aurait pu l'être sans cela. Mais ce n'est pas là son effet le plus essentiel, quant à la décadence de l'ancien système.

Nous ne répéterons pas les raisonnements très-connus qui font sentir quel immense changement cette découverte a introduit dans l'ordre social, en créant la souveraineté de l'opinion publique. Nous la considérerons sous le seul aspect qui nous occupe ici.

De ce point de vue, nous dirons : 1° qu'elle a assuré au nouveau système les moyens de prendre l'initiative la plus directe et la plus entière, pour préparer le remplacement de l'ancien, sans être obligé de continuer à se placer sous la protection de quelqu'un des pouvoirs à éteindre ; 2° qu'elle a fait disparaître, en grande partie, le caractère violent que la lutte avait eu jusqu'alors, parce qu'elle a changé l'attaque en critique.

La seconde découverte dont j'ai voulu parler, est celle de la vraie théorie astronomique, trouvée par Copernic, prouvée et établie par Galilée.

Les meilleurs esprits ne mesurent pas d'ordinaire à sa juste valeur l'action, vraiment toute-puissante, exercée par le changement que cette théorie opéra dans toutes les têtes, relativement à la destruction radicale du système théologique. Cette influence est telle, que seule elle eût suffi pour amener l'anéantissement de ce système. Nous nous contenterons de l'indiquer par la considération suivante, que chacun peut amplement développer.

Tout le système théologique est fondé sur la supposition que la terre est faite pour l'homme, et l'univers entier pour la terre : ôtez cette supposition, et toutes les doctrines surnaturelles s'écroulent. Or, Galilée nous ayant démontré que notre planète est une des plus petites, qu'elle ne se distingue en rien des autres, qu'elle tourne dans la foule autour du soleil, l'hypothèse que la nature tout entière est faite pour l'homme, choque si ouvertement le bon sens, elle est tellement en opposition avec les faits, qu'elle ne peut éviter de paraître absurde, et d'être bientôt renversée, entraînant avec elle les croyances dont elle est la base. En un mot, les doctrines théologiques sont absolument incompatibles avec la conviction pleine et entière de la théorie astronomique moderne, même dans les têtes où cette conviction ne repose pas sur la connaissance des démonstrations qui l'établissent.

Si l'on pèse suffisamment cette réflexion, on conviendra que l'inquisition faisait bien son métier de gendarmerie du pouvoir spirituel, en tâchant d'étouffer, à sa naissance, la théorie de Galilée.

En résumant tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, il s'ensuit qu'à la fin du dix-septième siècle, il y avait eu deux attaques

partielles contre l'ancien système : l'une au seizième siècle, contre le pouvoir spirituel, l'autre au dix-septième, contre le pouvoir temporel.

A la première sensation, cette double attaque eût pu paraître suffisante ; mais il s'en fallait de beaucoup qu'elle le fût, le système ayant été attaqué dans ses éléments, et non dans son ensemble ; il avait été battu en détail, il restait à le battre comme système. De plus, chaque lutte particulière ayant eu lieu sous la direction d'une branche des anciens pouvoirs, elle n'avait point eu un caractère assez net, elle ne s'était point assez fermement prononcée comme choc entre un système et les éléments d'un autre. C'était là une seconde raison, distincte de la précédente, pour l'insuffisance des deux premières luttes.

Ainsi quelqu'un qui, à la fin du dix-septième siècle, aurait bien connu le véritable état des choses, eût pu prédire avec pleine assurance que les deux attaques partielles, exécutées jusqu'alors, n'étaient que préparatoires, et que, dans le siècle suivant, l'attaque se dirigerait d'une manière générale contre l'ensemble du système, et qu'enfin elle serait décisive pour sa chute. De tels événements étaient la suite inévitable de tout le passé depuis le onzième siècle, et la conséquence immédiate des deux siècles qui venaient de finir.

Il serait superflu d'entrer ici dans aucun détail sur des faits aussi voisins de nous, et qui sont présents à la mémoire de tout le monde. Le dix-huitième siècle fut en effet ce qu'il devait être, la suite, le complément et le résumé des deux siècles précédents.

Quant au pouvoir spirituel, le principe du droit d'examen en matière religieuse (posé par Luther, mais d'une manière d'abord très-restreinte) fut étendu jusqu'à sa plus extrême limite. L'application la plus hardie de ce droit marcha de front avec les tentatives faites pour l'établir dans toute sa latitude. Les croyances théologiques, soumises à la discussion, furent entièrement renversées, avec trop d'imprudence, de précipitation, et de légèreté, sans doute, avec un oubli trop absolu du passé, des vues trop confuses et trop incertaines sur l'avenir ; mais enfin elles le furent, et de manière à ne pouvoir s'en relever, puisque la critique fut poussée jusqu'au point de les couvrir de ridicule aux yeux des hommes les moins instruits. C'est un fait qu'on ne saurait nier, et nous ne jugeons pas cette critique, nous l'observons.

Quant au pouvoir temporel, si nous examinons ce qui s'est passé à son égard en France où tout le dix-huitième siècle doit être principalement observé, nous verrons que la féodalité, après avoir perdu, dans

le siècle précédent, toute sa puissance politique, perdit, dans celui-ci, toute sa considération civile.

La royauté, parvenue sous Louis XIV à la possession pleine et entière du pouvoir temporel au moyen de l'appui que les communes lui avaient prêté, cessa de se combiner avec elles, ce qui fut une grande faute de sa part.

Louis XIV commit une grande erreur en s'accolant à la noblesse, qui se résignait enfin à adopter, à prix d'argent et d'honneurs, une existence politique subalterne et insignifiante, paraissant avoir oublié qu'elle avait marché de pair avec l'autorité royale.

Si Louis XIV n'eût pas commis cette faute capitale ; s'il eût abandonné à sa destinée une puissance devenue caduque, une puissance dont le sort était irrévocablement fixé dans les décrets de l'esprit humain, et que lui-même avait efficacement concouru à détruire ; s'il eût enfin continué à suivre simplement la direction des communes, il eût sans doute épargné tous les malheurs qui tombèrent plus tard sur Louis XVI.

C'est là en effet ce qui, primitivement, discrédita la royauté aux yeux des communes, et les sépara d'elles. La honte qui rejaillit ensuite sur le pouvoir royal des mœurs du régent et du libertinage de Louis XV, porta cette déconsidération à son comble. En même temps, les philosophes ayant soumis le pouvoir temporel à la même discussion que le pouvoir spirituel, il n'y résista pas davantage, d'autant plus qu'il était, en grande partie, fondé sur les mêmes doctrines, depuis la réforme.

Ainsi, le dix-huitième siècle porta la critique des deux pouvoirs jusqu'à ses dernières bornes ; et il acheva la ruine de l'ancien système dans ses éléments et dans son ensemble. Un examen plus détaillé de la manière dont ce renversement fut conduit serait ici déplacé.

Je ne ferai qu'indiquer seulement l'influence que les progrès immenses et toujours croissants, faits par les sciences d'observation depuis Galilée, ont exercée et dû exercer sur la destruction des doctrines théologiques. La découverte par Newton d'une loi physique générale, l'analyse faite par Franklin du principal phénomène météorologique, ainsi que l'invention du moyen de le soumettre à la puissance de l'homme, et, en un mot, toutes les découvertes remarquables faites en si grand nombre dans ce siècle, en astronomie, en physique, en chimie, et en physiologie, ont plus contribué à la destruction radicale et irrévocable du système théologique, que tous les écrits de Voltaire et de ses coopérateurs, malgré leur prodigieuse in-

fluence. C'est à quoi les partisans de l'ancien système, et ses adversaires, n'ont pas fait assez d'attention.

Préparée, ou, pour mieux dire, nécessitée invinciblement par cet état des choses, la révolution française éclata ; elle prit dès son origine une fausse direction, la royauté fut renversée.

La royauté ne tarda pas à se reconstituer, parce qu'étant en France la tête et le cœur de l'ancien système, elle ne peut s'éteindre qu'avec lui, et qu'un système ne peut s'éteindre qu'autant qu'un autre existe déjà tout formé, et prêt à le remplacer immédiatement.

Le résultat final de toute cette grande commotion fut l'abolition des priviléges, la proclamation du principe de la liberté illimitée de conscience, et enfin, l'établissement de la constitution anglaise, octroyée par le pouvoir royal lui-même.

L'abolition des priviléges ne fit que compléter la ruine de la féodalité, et réduisit absolument le pouvoir temporel à l'unique pouvoir royal.

La proclamation du principe de la liberté illimitée de conscience anéantit en totalité et irrévocablement le pouvoir spirituel (1).

Enfin, l'établissement de la constitution anglaise doit être considéré sous deux rapports différents, et en quelque sorte opposés.

D'une part, il a continué la démolition de l'ancien système, en limitant le pouvoir royal (qui en est aujourd'hui le seul reste réel), autant qu'il est possible de le faire en ne sortant pas de ce système.

D'un autre côté, elle a institué, par l'établissement d'une chambre représentative de l'opinion publique, le véritable moyen de transition, le moyen qui permet d'arriver paisiblement, sans efforts, et promptement au système qui doit suivre, aussitôt qu'il sera formé et susceptible d'entrer en activité.

---

(1) Cette proclamation a rendu impossible l'établissement d'aucune autorité théologique, soit politique, soit simplement morale ; car les croyances ayant été laissées à l'arbitraire de chaque individu, il n'y aura peut-être pas deux professions de foi tout à fait uniformes, et celle de chacun pourra varier du matin au soir, en suivant toutes les variations que pourra lui inspirer l'état perpétuellement mobile de ses affections morales et physiques, ainsi que les circonstances sociales, également mobiles, dans lesquelles il se trouvera successivement placé.

En un mot, il est clair que la liberté illimitée de conscience et l'indifférence théologique absolue, reviennent exactement au même, quant aux conséquences politiques. Dans l'un et l'autre cas, les croyances surnaturelles ne peuvent plus servir de base à la morale. C'est un fait qu'on ne saurait trop répéter, bien loin de devoir le cacher, puisqu'il prouve la nécessité de constituer sur d'autres principes, sur des principes positifs (c'est-à-dire déduits de l'observation), la morale qui est la base, ou plutôt le lien général, de l'organisation sociale.

Parvenu à la fin du dernier terme de la première série d'observations, je vais résumer, en peu de mots, les conséquences de cet examen.

Mon point de départ était celui-ci :

Au onzième siècle, le système féodal et théologique s'est définitivement constitué, quant au pouvoir temporel et quant au pouvoir spirituel.

A la même époque, les éléments d'un nouveau système social ont pris naissance, savoir, la capacité industrielle, ou des artisans (née de l'affranchissement des communes), derrière le pouvoir temporel ou militaire ; et la capacité scientifique (née de l'introduction des sciences d'observations en Europe par les Arabes), derrière le pouvoir spirituel.

Ces deux systèmes ont coexisté pendant quatre ou cinq cents ans sans se choquer ouvertement, attendu l'inégalité des forces : la lutte s'est préparée en silence durant cet intervalle.

A partir du commencement du seizième siècle, il y a eu trois attaques principales des éléments du nouveau système contre l'ancien ; deux partielles et une générale : chacune d'elles a employé environ un siècle.

Le seizième siècle a vu l'attaque contre le pouvoir spirituel ; le dix-septième celle contre le pouvoir temporel ; et enfin l'attaque générale et décisive contre l'ancien système a eu lieu pendant le dix-huitième siècle ; elle a déterminé la chute du régime théologico-militaire.

Le véritable état actuel de l'ancien système, est celui-ci, sans aucune exagération.

D'une part, plus de doctrine, toutes les croyances qui leur servaient de base sont éteintes ou prêtes à s'éteindre ; ainsi, le pouvoir spirituel ne peut plus exercer d'action que sur la dernière classe de la société.

D'un autre côté, le pouvoir temporel est réduit uniquement à une seule de ses deux branches, et cette branche, le pouvoir royal, est réduite aux moindres dimensions qu'elle puisse avoir pour ne pas laisser tomber, comme une masse inerte, tout cet ancien système qui s'y trouve suspendu.

Enfin, l'ancien système n'a aujourd'hui de force que celle qui lui est rigoureusement nécessaire pour maintenir l'ordre jusqu'à l'établissement du nouveau ; encore est-il fort douteux qu'il pût continuer à le maintenir, si cet établissement était trop longtemps retardé.

Je laisse à juger, d'après cet exposé, si l'organisation du nouveau système est une chose urgente, et si les artistes, les savants

et les artisans, ne commettent pas la plus grande faute en s'endormant à cet égard.

Tel est au vrai l'état présent de la société, sous le rapport de l'ancien système. Nous saurons bientôt, par l'examen de la deuxième série d'observations, s'il n'est pas plus satisfaisant quant au nouveau.

DEUXIÈME SÉRIE.

Autant la marche de la civilisation nous a paru orageuse dans la série précédente, autant nous la trouverons calme dans celle que nous allons examiner. Nous n'avons encore considéré que la désorganisation successive de l'ancien système social. Mais, en même temps que cette décadence s'effectuait, la société s'ordonnait peu à peu dans toutes ses parties d'après un système nouveau, qui se trouve aujourd'hui assez développé pour pouvoir remplacer l'ancien, parvenu à son extrême caducité. C'est ce développement graduel du nouveau système qui nous reste à observer et à expliquer.

Reposons d'abord le point de départ.

Nous avons vu qu'au onzième siècle, au moment même où l'ancien système achevait de se constituer, les éléments d'une nouvelle organisation sociale avaient pris naissance. Ces éléments étaient, quant au temporel, la capacité industrielle (née de l'affranchissement des communes), et quant au spirituel, la capacité scientifique (résultat de l'introduction des sciences positives en Europe par les Arabes).

Si quelque homme de génie avait pu, dès cette époque, observer cet état des choses avec les lumières suffisantes, il aurait infailliblement prévu, à son origine, toute la grande révolution qui s'est effectuée depuis; il aurait reconnu que les deux éléments qui venaient d'être créés tendraient inévitablement à renverser les deux pouvoirs dont la combinaison formait le système alors en vigueur.

Il aurait également prévu que ces deux éléments se développeraient de plus en plus aux dépens des deux pouvoirs, de manière à constituer peu à peu un système qui devait finir par se substituer à l'ancien.

Appliquons-nous d'abord à constater nettement cet aperçu fondamental, qui nous montrera le germe de cette seconde série

comme étant tout entier dans son premier terme. Nous examinerons ensuite la manière dont l'organisation du nouveau système s'est effectivement opérée.

Cette double tendance du nouveau système (et également nécessaire sous les deux rapports) à détruire l'ancien système et à le remplacer, résultait directement des deux causes suivantes :

En premier lieu, par la force même des choses, la capacité industrielle et la capacité scientifique sont les antagonistes, l'une du pouvoir militaire, l'autre du pouvoir théologique.

En second lieu, à la manière dont ces deux capacités venaient de se constituer, elles étaient établies en dehors de l'ancien système, étant possédées par des classes distinctes et indépendantes, sous ce rapport, du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel.

C'est cette dernière circonstance qui, en même temps qu'elle assurait pour l'avenir, aux deux capacités, la possibilité d'atteindre leur développement intégral, leur imprimait un caractère fondamental et indélébile d'opposition et d'incompatibilité avec l'ancien système.

On a fait jusqu'à présent si peu d'attention à cette remarque essentielle, qu'il est indispensable de la développer avec quelque étendue.

Dans l'état de société qui subsiste encore de nos jours en Russie, où toutes les entreprises d'arts et métiers sont dirigées, en dernier ressort, par les hommes de la classe féodale, la capacité industrielle ne se présente point comme opposée de sa nature au pouvoir militaire, et comme devant correspondre à un système social distinct. Elle n'a point encore acquis de caractère qui lui soit propre. Les artisans ne sont que des instruments passifs entre les mains des militaires. Il en est de même pour la capacité scientifique, quand la culture des sciences est encore entre les mains du pouvoir théologique, ce qui a existé à l'origine de la civilisation, dans les anciennes théocraties de l'Orient, et ce qui s'est prolongé jusqu'ici en Chine. La capacité scientifique n'est alors en réalité qu'un instrument de domination pour le sacerdoce.

Tel a été précisément l'état des choses en Europe, jusqu'à l'époque mémorable que nous avons prise pour point de départ.

Avant l'affranchissement des communes, le peu d'industrie agricole, commerciale, et manufacturière qui existait était, en totalité, sinon sous la direction, du moins dans la dépendance absolue du pouvoir temporel.

De même, avant l'introduction des sciences positives en Europe par les Arabes, le peu de lumières existant se trouvait entièrement dans les mains du pouvoir spirituel.

Remarquons que cet état des choses, tant qu'il a subsisté, assurait à l'ancien système une vie indestructible, non-seulement parce que les deux éléments qui pouvaient conduire à un système nouveau étaient absolument à la merci des deux anciens pouvoirs; mais aussi parce que, d'après cette cause même, les deux capacités se trouvaient arrêtées pour jamais dans leur développement.

Quand les sciences et les arts sont uniquement considérés comme des instruments, ils ne sauraient jamais s'élever au-dessus d'un certain degré très-peu élevé, ainsi qu'on peut le voir à la Chine et dans l'Inde.

Au contraire, aussitôt que les communes ont été affranchies, et que les sciences positives ont été exclusivement cultivées par les séculiers, ce qui arriva bientôt après leur introduction en Europe, les choses ont totalement changé de face.

Ces deux grands événements ont d'abord permis aux arts et aux sciences de tendre librement vers leur plus entier développement; ils n'ont laissé à la carrière des deux capacités positives d'autres limites que celle de la durée de l'espèce humaine.

En second lieu, dès ce moment, la capacité industrielle et la capacité scientifique, dégagées pour jamais de l'ancien système, se sont solidement constituées en dehors de lui, et ont acquis une existence propre, caractéristique, indépendante. Or, elles ne pouvaient pas cesser d'être instruments pour l'ancien système, sans devenir ses ennemies : c'est le cas de l'adage, *qui non est me, contrà me est.*

Cette révolution fondamentale a donc créé dans la société deux nouvelles forces, la force industrielle et la force scientifique, qui, dès l'origine, et en vertu de cette origine même, ont été empreintes pour jamais du double caractère d'antagonistes de l'ancien ordre politique, et d'éléments d'un ordre nouveau.

Le mépris et la haine que la féodalité et la théologie ont montrés constamment depuis cette époque, l'une pour les arts et métiers, l'autre pour les sciences d'observation, n'ont abouti qu'à renforcer cette opposition et à la rendre plus tranchée.

Ainsi, le changement qui s'est opéré au onzième siècle contenait tout à la fois le principe de la destruction de l'ancien système et le germe d'un système nouveau.

Tout le passé, depuis cette époque, n'a été que la conséquence et le développement de ce double état primitif de la société. Nous avons, dans la série précédente, considéré ce développement sous le premier

rapport. Nous allons maintenant nous occuper exclusivement de le suivre et de l'étudier sous le second aspect.

Il serait certainement absurde de penser que l'organisation successive du nouveau système a été conduite par les savants, les artistes, et les artisans, d'après un plan prémédité, suivi d'une manière invariable, depuis le onzième siècle jusqu'à nos jours. A aucune époque, le perfectionnement de la civilisation n'a obéi à une marche ainsi combinée, conçue d'avance par un homme de génie, et adoptée par la masse (1). Cela est même tout à fait impossible par la nature des choses; car la loi supérieure des progrès de l'esprit humain entraîne et domine tout; les hommes ne sont pour elle que des instruments. Quoique cette force dérive de nous, il n'est pas plus en notre pouvoir de nous soustraire à son influence ou de maîtriser son action, que de changer à notre gré l'impulsion primitive qui fait circuler notre planète autour du soleil.

Les effets secondaires sont les seuls soumis à notre dépendance. Tout ce que nous pouvons, c'est d'obéir à cette loi (notre véritable providence), avec connaissance de cause, en nous rendant compte de la marche qu'elle nous prescrit, au lieu d'être poussés aveuglément par elle: et, pour le dire en passant, c'est précisément en cela que consistera le grand perfectionnement philosophique réservé à l'époque actuelle. Mais, malgré cela, quand nous voyons dans l'ordre politique une série d'événements qui s'enchaînent de la même manière que si les hommes qui en ont été les agents s'étaient conduits d'après un plan, n'est-il pas permis d'employer cette supposition (2) pour faire mieux ressortir cet enchaînement? C'est suivre alors, et

(1) La grande erreur des législateurs et des philosophes de l'antiquité a consisté précisément à vouloir assujettir la marche de la civilisation à leurs vues systématiques, tandis que leurs plans auraient dû, au contraire, lui être subordonnés. Cette erreur, du reste, a été très-excusable et très-naturelle de leur part; car à cette époque les hommes étaient encore trop près de l'origine de la civilisation pour avoir pu observer que la civilisation suit une marche, pour avoir pu reconnaître la marche qu'elle suit; et, à plus forte raison, pour avoir pu s'apercevoir que cette marche est hors de notre dépendance.

On ne pouvait évidemment arriver à cette vérité que *à posteriori* et non *à priori*. En d'autres termes, la politique ne pouvait devenir une science qu'en se basant sur des observations, et il ne pouvait exister d'observations qu'après une durée de civilisation très-prolongée. Il fallait l'établissement d'un système d'ordre social, admis par une population très-nombreuse, et composée de plusieurs grandes nations, et toute la durée possible de ce système, pour qu'une théorie pût se fonder sur cette grande expérience.

(2) Je me permettrai d'ailleurs de remarquer que, s'il est vrai qu'une science ne devient positive qu'en se fondant exclusivement sur des faits observés, et dont l'exactitude est généralement reconnue, il est également incontestable (d'après l'histoire de l'esprit humain dans toutes les directions positives) qu'une branche

seulement en s'écartant beaucoup moins de la réalité, l'usage adopté dans les sciences physiques; où, pour présenter plus clairement un ensemble de phénomènes, on prête des intentions et des desseins combinés, même à la matière non organisée. D'ailleurs, une nécessité inévitable qui enchaîne une série d'événements, et un plan prémédité qui les dirige, se ressemblent beaucoup pour les conséquences, et nous allons voir que la marche suivie par le nouveau système avait été nécessitée par la situation de ses éléments, à leur origine.

Le plan que les communes peuvent être envisagées comme ayant suivi, depuis l'époque de leur affranchissement, pour préparer peu à peu l'organisation de la société sur les bases qui leur étaient propres, a été celui-ci :

S'occuper uniquement d'agir sur la nature, pour la modifier autant que possible de la manière la plus avantageuse à l'espèce humaine; ne tendre à exercer d'action sur les hommes, que pour les déterminer à concourir à cette action générale sur les choses.

Telle est, en peu de mots, la marche simple que les savants et les artisans ont suivie d'une manière invariable depuis l'origine, en se proposant pour but unique, les uns d'étudier la nature pour la connaître, les autres d'appliquer cette connaissance à la satisfaction des besoins et des désirs de l'homme.

Cette marche était tellement sage, qu'on n'aurait pu en choisir une meilleure s'il eût été possible aux savants et aux artisans de se conduire d'après des vues préméditées et librement discutées dès l'origine.

Enfin, ce plan se trouve être si parfait, que tout ce qui nous reste à faire aujourd'hui, c'est de l'appliquer (sans y rien changer) à la direction de l'ensemble de la société, de même que nos pères sont parvenus graduellement à y rapporter toutes les parties de l'action sociale considérée isolément.

Il est facile de s'expliquer pourquoi ce plan a dû être suivi sans jamais avoir été combiné, ni même senti par personne. Après avoir donné cette explication, nous indiquerons, en aperçu, les motifs du succès qu'il a obtenu.

Les communes, par le fait même de leur affranchissement, se

quelconque de nos connaissances ne devient une science qu'à l'époque où, au moyen d'une hypothèse, on a lié tous les faits qui lui servent de base.

Ainsi, quand la politique sera devenue une science, il est certain qu'on y emploiera des hypothèses, de même qu'on l'a fait dans les autres sciences, et qu'on les y emploiera dans l'esprit que je viens d'indiquer.

sont trouvées débarrassées de la dépendance individuelle qui pesait auparavant sur chacun de leurs membres ; mais elles sont restées soumises à la dépendance collective, exercée sur la masse des artisans et des savants, par la masse des militaires et des théologiens.

Cette dépendance était tellement grande à l'origine, et les communes tellement faibles, qu'elles ne pouvaient évidemment concevoir la pensée de s'y soustraire. Cet obstacle qui, à la première vue, paraissait devoir leur être funeste, fut précisément ce qui assura le succès de leurs efforts : il les empêcha de s'égarer, et les contraignit, par une nécessité invincible, à suivre la marche qui était au fond la meilleure. Ne pouvant songer à entrer en partage de l'autorité, ni même à se soustraire au despotisme collectif, les communes ne tendirent qu'à profiter du degré de liberté individuelle qu'elles avaient obtenu, pour développer le plus possible la capacité industrielle et la capacité scientifique.

Savants et artisans ne cherchèrent qu'à agir sur la nature, les uns pour pénétrer, par des observations et des expériences, dans la connaissance de ses lois, les autres pour appliquer cette connaissance à la production des objets nécessaires, utiles, ou agréables. Tous ne firent en cela que suivre la tendance naturelle qui nous entraîne vers l'amélioration de notre sort ; car, par le fait même de leur infériorité politique, l'action sur la nature était la seule voie qui fût ouverte aux communes pour améliorer leur condition sociale. On voit bien clairement par là, quelle force a obligé les communes à suivre, sans s'en rendre compte, le plan que j'ai indiqué tout à l'heure.

Pour sentir combien ce plan était conforme à leurs véritables intérêts, faisons d'abord une supposition : admettons que l'état des choses n'eût pas été, à l'origine, tel que je viens de le décrire, imaginons que les communes, aussitôt après leur affranchissement, eussent obtenu une part pleine et entière dans l'exercice du suprême pouvoir politique existant alors, qu'auraient-elles fait de ce pouvoir? que serait-il arrivé? le voici vraisemblablement.

Cette participation à l'autorité leur eût fait perdre de vue leur objet véritable, qui était le développement de la capacité industrielle et de la capacité scientifique. Ce développement aurait été du moins infiniment plus lent, et par suite les communes seraient restées, pendant beaucoup plus de temps, en subalternes à l'égard du pouvoir militaire et du pouvoir théologique. Car, ce n'était que par un grand développement de la force de l'intérêt commun, combinée avec la force de démonstration, qu'elles pouvaient espérer de lutter, avec un succès marqué, contre la force physique combinée

avec la force de superstition. Aussi voyons-nous les communes se montrer peu empressées, en France et en Angleterre, jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, à jouir de la portion d'autorité législative qui leur avait été octroyée dans ces deux pays, par l'une des branches du pouvoir temporel, pendant les querelles entre la royauté et la féodalité (1).

Examinons maintenant, d'une manière directe, les avantages de la marche suivie par les communes.

Les communes, sans s'inquiéter de la manière dont les militaires et les théologiens dirigeaient l'ensemble de la société, et faisant pour ainsi dire abstraction de l'ancien système, organisèrent tous les travaux particuliers (dont la disposition leur avait été laissée libre), dans l'unique but d'agir sur la nature. Par cette sage conduite, elles eurent l'assurance, non-seulement de ne pas déplaire aux pouvoirs existants, mais de leur être agréables, et d'en recevoir tous les encouragements compatibles avec l'exercice de l'autorité. Il y a plus même ; elles étaient sûres de parvenir peu à peu, par une plus grande action exercée sur la nature, et par la richesse ainsi que la considération qu'elles en tiraient, à racheter successivement la majeure partie de l'autorité qui pesait sur elles.

Enfin, elles devaient compter aussi que, par l'accroissement successif de la capacité industrielle et de la capacité scientifique, elles acquerraient une force progressivement croissante, qui leur permettrait peu à peu de traiter d'égal à égal avec leurs dominateurs, et plus tard même de prendre le dessus vis-à-vis d'eux, ce qui est effectivement devenu possible aujourd'hui.

Ceux qui font consister tout leur bonheur à exercer une autorité arbitraire seulement pour le plaisir de l'exercer, sont heureusement des anomalies très-rares dans la nature humaine. Si la plupart

(1) La coalition des communes avec une des moitiés du pouvoir temporel contre l'autre moitié, en France et en Angleterre, a été réellement très-utile aux artisans et aux savants ; mais ce n'est pas sous le point de vue que nous examinons ici ; c'est par rapport à la destruction de l'ancien système que cette coalition doit être envisagée, et non relativement à l'organisation du nouveau. C'est ainsi que je l'ai considérée dans ma première série d'observations.

Quant au fait du peu d'empressement des communes à jouir de la portion d'autorité législative qui leur avait été procurée par leurs alliés de l'ancien système, il a été très-sensible en Angleterre, où néanmoins les communes ont donné bien plus de suite qu'ailleurs à ce genre de progrès politiques. On sait qu'avant l'époque où elles commencèrent à obtenir voix délibérative pour le vote de l'impôt, elles regardaient comme une corvée très-pénible d'envoyer des députés au parlement, parce que les militaires ne les y appelaient que pour leur faire rendre compte de ce que les communes pouvaient payer, afin de les piller en parfaite connaissance de cause.

des hommes désirent le pouvoir quand il est à leur portée, ce n'est point comme but, mais comme moyen. C'est bien moins par amour de la domination (1), que parce qu'ils trouvent commode, pour leur paresse et leur incapacité, de faire travailler les autres à leur procurer des jouissances, au lieu de coopérer à ce travail.

En dernière analyse, le principal désir de presque tous les individus n'est point d'agir sur l'homme, mais sur la nature. Il n'est personne, pour ainsi dire, qui ne renonce avec empressement à une autorité très-absolue, quand l'exercice de cette autorité exclut la jouissance des avantages de la civilisation, qui sont le résultat de l'action exercée sur les choses. Le nabab anglais, qui a fait fortune au Bengale, et qui exerce le pouvoir le plus illimité sur des milliers d'Indiens, soupire après le moment où il pourra retourner en Europe, afin d'y jouir des agréments de la vie, et quoiqu'il sache bien qu'en Angleterre il ne pourra commettre le moindre acte arbitraire à l'égard du dernier matelot, qu'à ses risques et périls. On est donc certain de réussir avec la plupart des hommes, quand on leur propose de sacrifier une certaine portion de commandement, pour obtenir en échange une certaine quantité d'action sur la nature.

Le succès du plan politique suivi par les communes depuis leur affranchissement, était donc fondé sur une loi dérivée de l'organisation humaine.

Nous nous trouvons avoir expliqué, par ce qui précède, la cause de tous les progrès importants que les éléments du nouveau système social ont faits jusqu'ici dans leur organisation graduelle. Ces progrès ont, en effet, tenu essentiellement à la constance avec laquelle les communes ont suivi le plan si simple et si parfait que nous venons d'exposer. Des événements indépendants de ce plan, en ont accéléré la réussite; mais c'est toujours là qu'elle doit être rapportée en dernière analyse. Il ne nous reste donc plus à faire que la récapitulation de ces progrès.

(1) Cet amour de la domination, qui est certainement indestructible dans l'homme, a été cependant annulé en grande partie par les progrès de la civilisation, ou, au moins, ses inconvénients ont à peu près disparu dans le nouveau système. En effet, le développement de l'action sur la nature a changé la direction de ce sentiment, en le transportant sur les choses. Le désir de commander aux hommes s'est transformé peu à peu dans le désir de faire et de défaire la nature à notre gré.

Dès ce moment le besoin de dominer, inné dans tous les hommes, a cessé d'être nuisible, ou, au moins on peut apercevoir l'époque où il cessera d'être nuisible, et où il deviendra utile. C'est ainsi que la civilisation a perfectionné le moral de l'homme, non-seulement sous le rapport de l'intelligence, mais aussi quant aux passions. Quoique, d'après les lois de l'organisation humaine, ce second ordre de fonctions vitales ne soit point perfectible par lui-même, il l'est par l'influence que le premier exerce sur lui.

Pour éviter la confusion dans cet exposé du développement du nouveau système, au temporel et au spirituel, il faut d'abord distinguer les progrès faits par la masse des communes, de ceux faits par leurs chefs temporels et leurs chefs spirituels. En outre, nous considérerons séparément les progrès civils du nouveau système, et ses progrès politiques. Nous entendons par progrès civils du nouveau système, son développement propre, envisagé en faisant abstraction de tout rapport avec l'ancien système; et par progrès politiques, l'influence que celui-ci lui a laissé prendre sur la formation du plan politique général, ainsi que la portion d'autorité législative que le nouveau système a obtenue.

Considérons d'abord les progrès civils et politiques du nouveau système, quant au temporel, et, en premier lieu, les progrès civils.

Ce n'est point ici le lieu de retracer, même sommairement, les progrès vraiment immenses, faits par les arts et métiers, depuis l'affranchissement des communes: bornons-nous à les envisager, en tant qu'ils se rapportent à l'organisation du nouveau système.

Depuis cette époque, la capacité industrielle a acquis un développement dont l'imagination la plus active ne saurait se représenter un tableau exact. Tous les arts connus jusqu'alors ont été prodigieusement perfectionnés, et une foule incomparablement plus grande d'arts nouveaux ont été créés. L'agriculture a multiplié ses produits dans une proportion énorme. Les relations commerciales se sont perfectionnées à un degré incalculable, et en même temps elles ont pris une extension considérable, surtout depuis la découverte du Nouveau-Monde. En un mot, l'action de l'espèce humaine sur la nature s'est augmentée dans une proportion inappréciable, ou, pour ainsi dire, c'est alors qu'elle a vraiment été créée.

En résultat de cet accroissement d'action, une beaucoup plus grande portion de l'espèce humaine, dans les pays civilisés, s'est trouvée abondamment et sûrement pourvue des choses nécessaires à la vie, quoique la population y fût considérablement augmentée, et l'usage des objets de commodité et d'agrément s'est répandu dans une proportion analogue.

Voici quelles ont été les principales conséquences de ces perfectionnements, par rapport à l'organisation temporelle du nouveau système.

Les communes ont progressivement acquis une influence et une considération prépondérantes. Tout dans la société est tombé sous leur dépendance, toutes les forces réelles sont entrées dans leurs

mains, la force militaire même leur a été subordonnée, depuis l'invention de la poudre à canon.

D'une part, la découverte de la poudre a fait disparaître la supériorité physique que les armes donnaient aux militaires sur les artisans, et elle a assuré à ceux-ci les moyens de se garantir de la violence sans avoir besoin de recevoir une éducation militaire. D'une autre part, elle a rendu tout le système de la guerre dépendant des arts industriels et des sciences d'observation.

En même temps, la guerre étant aussi devenue par là de plus en plus coûteuse, elle ne peut plus se faire sans emprunts, pour lesquels le pouvoir militaire est dans une étroite dépendance des communes. En un mot, les choses sont successivement parvenues à ce point, que la guerre ne saurait avoir lieu si la capacité industrielle et la capacité scientifique refusaient leur coopération.

Les progrès politiques du nouveau système, quant au temporel, ont été la conséquence directe et nécessaire de ses progrès civils. A mesure que les communes ont acquis plus de richesses, plus de considération et plus d'importance civile, elles ont aussi gagné en influence sur la direction générale de la société, et en autorité politique directe.

C'est principalement en Angleterre que la marche des communes doit être observée sous ce rapport, parce que c'est là qu'elle a été la plus manifeste (1).

Les communes ayant commencé, dans le parlement d'Angleterre, par obtenir une sorte de voix consultative dans le vote de l'impôt, parvinrent peu à peu à obtenir voix délibérative, et enfin il arriva plus tard que le vote de l'impôt leur fut spécialement accordé. Ce droit exclusif fut posé en principe fondamental, et d'une manière irrévocable, en résultat de la révolution de 1688.

En même temps, l'influence des communes sur la formation du plan de politique générale a été de plus en plus grande. A la même époque, elle est parvenue au point, en Angleterre, que l'ancien

(1) Presque aussitôt après leur affranchissement, les communes furent appelées, en France aussi bien qu'en Angleterre, à concourir à la formation des états généraux; mais, en France, ce pas n'eut presque aucune suite.

Je saisis cette occasion pour dire que je n'ai pas cru devoir prendre en considération les tentatives faites peu de temps après l'affranchissement sur presque tous les points de l'Europe civilisée, et spécialement en Italie et en Allemagne, pour organiser des sociétés industrielles. Ces tentatives, qui n'étaient que l'éveil du nouveau système, n'ont laissé aucune trace durable; elles n'ont pas eu, ni pu avoir le caractère organique.

Dans un exposé aussi rapide, elles auraient jeté de la confusion dans les idées bien loin de les éclaircir.

système a admis en principe que la prospérité sociale est basée sur l'industrie, et que par conséquent le plan politique doit être conçu dans l'intérêt des communes. Sous ce double rapport, la modification de l'ancien système en faveur du nouveau a été poussée aussi loin qu'elle pûisse l'être, tant que la société restera soumise, dans son ensemble, à l'ancien système.

Ce pas fait par les communes a sûrement été très-essentiel; mais il est très-essentiel aussi de ne pas s'exagérer son importance; il est très-essentiel de ne pas voir dans une simple modification un changement total de système.

En principe, le droit exclusif de voter l'impôt accordé aux communes, devait les investir du pouvoir politique suprême. Mais, dans la réalité, ce droit a été jusqu'à présent fort peu utile aux communes, parce que, de fait, il n'a pas été exercé par elles. La chambre dite *des Communes* n'a été au fond qu'une sorte d'appendice de la royauté et de la féodalité; elle n'a été qu'un instrument pour l'ancien système. De même, l'axiome admis en Angleterre, par le pouvoir temporel, que le plan politique doit être conçu dans l'intérêt de l'industrie, n'a été que très-médiocrement utile aux communes, jusqu'à présent. La raison en est que, l'ancien système étant resté en possession de former ce plan, et devant nécessairement conserver la même fonction jusqu'à ce que le nouveau soit organisé définitivement, il n'a pu offrir aux communes, pour contribuer à leur bonheur, que ses propres moyens d'action, c'est-à-dire la force et la ruse. C'est ainsi que, depuis le fameux acte de navigation, le pouvoir temporel a fait des guerres systématiques, et combiné des plans machiavéliques, dans le dessein de servir les intérêts des communes.

L'établissement du régime parlementaire, en Angleterre, ne doit donc être envisagé que comme ayant modifié le plus possible l'ancien système, et constitué les moyens de passer au système nouveau. C'est uniquement sous ce point de vue qu'il a été utile aux communes; car, à le considérer en lui-même d'une manière absolue, ses conséquences lui ont été, pour le moins, aussi funestes qu'avantageuses.

La France, par l'adoption récente de la constitution anglaise, s'est mise de niveau avec l'Angleterre, sous le double rapport que nous venons d'examiner. Seulement, comme ce changement s'est opéré à une époque de civilisation beaucoup plus avancée, il y a été beaucoup plus complet. La féodalité ayant été renversée avant que le régime parlementaire fût établi, la modification de l'ancien système s'est trouvée être infiniment plus grande qu'en Angleterre. Le principe

qui considère l'intérêt des communes comme le but et le régulateur des combinaisons politiques, a pris un caractère beaucoup plus large, plus général, plus prépondérant.

Enfin, par le fait que cet établissement a eu lieu en France à une époque où le besoin de changer entièrement de système politique était profondément senti, le caractère de transition attaché au régime parlementaire est devenu beaucoup plus prononcé.

Observons maintenant les progrès civils et politiques du nouveau système, quant au spirituel.

Avant l'introduction des sciences positives en Europe, toutes nos connaissances particulières étaient, aussi bien que nos connaissances générales, entièrement théologiques et métaphysiques. Le peu de raisonnements sur la nature qui se faisaient alors, étaient uniquement fondés sur des croyances religieuses. Mais depuis cette époque mémorable, les sciences naturelles ont commencé à se baser de plus en plus sur des observations et des expériences. Néanmoins, elles sont encore restées mêlées de superstition et de métaphysique jusqu'à une époque assez rapprochée de nous. Elles ne sont parvenues à se dégager entièrement des croyances théologiques et des hypothèses métaphysiques que vers la fin du seizième siècle et les premières années du dix-septième. L'époque où elles ont commencé à devenir vraiment positives doit être rapportée à Bacon, qui a donné le premier signal de cette grande révolution ; à Galilée, son contemporain, qui en a donné le premier exemple, et enfin à Descartes, qui a irrévocablement détruit dans les esprits le joug de l'autorité en matière scientifique. C'est alors que la philosophie naturelle a pris naissance, et que la capacité scientifique a eu son véritable caractère, celui d'élément spirituel d'un nouveau système social.

A partir de cette époque, les sciences sont successivement devenues positives dans l'ordre naturel qu'elles devaient suivre pour cela, c'est-à-dire dans celui du degré plus ou moins grand de leurs rapports avec l'homme. C'est ainsi que l'astronomie d'abord, la physique ensuite, plus tard la chimie, et de nos jours enfin la physiologie, ont été constituées sciences positives. Cette révolution est donc pleinement effectuée par toutes nos connaissances particulières, et elle tend évidemment à s'opérer aujourd'hui pour la philosophie, la morale et la politique, sur lesquelles l'influence des doctrines théologiques et de la métaphysique a déjà été détruite aux yeux de tous les hommes instruits, sans que, toutefois, elles soient encore fondées sur des observations. C'est la seule chose qui manque au développement spirituel du nouveau système social.

A mesure que les sciences sont devenues positives, et que, par suite, elles ont fait des progrès toujours croissants, une masse de plus en plus grande d'idées scientifiques est entrée dans l'éducation commune, en même temps que les doctrines religieuses perdaient peu à peu leur influence. Il s'est élevé des écoles spéciales pour les sciences, où l'action de la théologie et de la métaphysique était pour ainsi dire nulle. Enfin, l'état des esprits a tellement changé sous ce rapport, qu'aujourd'hui le système d'idées de chaque individu, depuis le citoyen le moins instruit jusqu'au plus éclairé, se rapporte presque en totalité aux sciences positives, et que les anciennes croyances n'y occupent, en comparaison qu'une très-petite place, dans les classes même où ces croyances ont conservé le plus d'empire.

On peut dire, sans exagération, que les doctrines religieuses n'ont d'influence sur les esprits que celle qui tient à ce que la morale leur est encore restée attachée. Cette influence durera nécessairement jusqu'à l'époque où la morale aura subi la révolution qui s'est déjà opérée dans toutes nos connaissances particulières, en devenant positive. Dès ce moment, l'empire des croyances théologiques s'éteindra pour jamais ; car il est très-évident que cet état des choses où toutes les parties de notre système d'idées sont devenues positives, tandis que les idées destinées à servir de lien général sont restées superstitieuses, ne saurait être que transitoire, sans quoi il impliquerait contradiction dans la marche générale des choses.

Les progrès politiques du nouveau système, quant au spirituel, ont été, comme au temporel, la suite inévitable de ses progrès civils.

Depuis l'établissement des premières écoles pour l'enseignement des sciences d'observation, qui a eu lieu dans le treizième siècle, le pouvoir royal en France, et la féodalité en Angleterre, ont constamment, et de plus en plus, encouragé les sciences et relevé l'existence politique des savants.

En France, la royauté a pris de plus en plus l'habitude de les consulter sur les objets de leur ressort, et de rechercher leur approbation, ce qui était implicitement reconnaître la supériorité des idées scientifiques positives sur les idées théologiques et métaphysiques.

Peu à peu, ce que nos rois n'avaient d'abord envisagé que comme chose louable à faire, ils sont arrivés à le regarder comme un devoir, et ils ont reconnu l'obligation d'encourager les sciences et de se soumettre aux décisions des savants. L'établissement de l'Académie des sciences, instituée sous Louis XIV par le ministre Colbert, est une

déclaration solennelle de ce principe. En même temps, cet établissement a été un premier pas vers l'organisation politique de l'élément spirituel du nouveau système.

Le nombre des académies s'est prodigieusement multiplié depuis cette époque, sur tous les points du territoire européen, et par l'action de la capacité scientifique sur les esprits. Elle a été constituée d'une manière régulière et légale. Son autorité politique s'est accrue dans une proportion analogue; elle a exercé une influence directe et toujours croissante, sur la direction de l'éducation nationale. Si l'on considère, sous ce rapport, les attributions légales dont la première classe de l'Institut est actuellement investie, on conviendra qu'elles sont à peu près aussi étendues qu'elles peuvent l'être, tant que le corps qui les exerce n'est pas chargé de l'enseignement de la morale (1). Or c'est ce qui ne saurait avoir lieu qu'à l'époque où la morale sera devenue une science positive. Ainsi, sous ce rapport, comme sous tous ceux que nous avons considérés jusqu'à présent, l'ancien système a cédé la place au nouveau, et lui a frayé les voies autant qu'il est possible. On ne peut aller plus loin qu'en organisant le nouveau système.

Il est essentiel d'observer qu'en même temps que l'action scientifique s'est constituée et étendue de plus en plus dans chaque nation européenne considérée isolément, la combinaison des forces scientifiques des différents pays s'est aussi effectuée de plus en plus. Le sentiment de la nationalité a été (sous ce rapport) totalement écarté, et les savants de toutes les parties de l'Europe ont formé une ligue indissoluble, qui a toujours tendu à rendre européens tous les progrès scientifiques faits sur chaque point particulier. Cette sainte alliance, contre laquelle l'ancien système n'a aucun moyen de résistance, est plus forte pour opérer l'organisation du nouveau système que ne peut l'être pour l'empêcher, ou seulement pour la ralentir, la coalition de toutes les baïonnettes européennes.

La même combinaison a bien eu lieu, jusqu'à un certain point,

(1) Il est clair, en thèse générale, que la direction suprême de l'éducation nationale, et l'enseignement de la morale, doivent être dans les mêmes mains : les séparer serait absurde. Ainsi, tant que la morale restera uniquement fondée sur les croyances religieuses, il est inévitable que la direction générale de l'éducation appartienne, en dernière analyse, à un corps théologique, ou, du moins, à l'esprit théologique.

Les hommes qui s'élèvent aujourd'hui si vivement contre les jésuites, contre les missionnaires et autres corporations religieuses, devraient donc bien sentir que le seul moyen de faire disparaître le reste d'influence de ces sociétés, est de fonder la morale sur l'observation des faits. Jusqu'à ce qu'un travail de ce genre soit fait, toutes ces réclamations seront à peu près inutiles, parce qu'elles portent à faux en très-grande partie.

entre les capacités industrielles des différentes nations européennes, mais ce n'a été qu'à un degré infiniment plus faible. Le sentiment de rivalité nationale, les inspirations d'un patriotisme féroce et absurde, créées par l'ancien système et soigneusement entretenues par lui, ont conservé encore, quant au temporel, une très-grande influence. C'est ce qui fait que la ligue des différentes nations européennes, pour organiser le nouveau système, ne peut commencer qu'au spirituel. La coalition des capacités temporelles ne saurait s'opérer qu'après et en résultat de la précédente.

Enfin, il importe d'observer qu'à mesure que les deux éléments du nouveau système ont fait, chacun séparément, des progrès nationaux et des progrès européens vers leur organisation politique finale, la combinaison entre ces deux éléments, et par conséquent la formation du système, s'est également effectuée de plus en plus. Une classe intermédiaire entre les savants, les artistes et les artisans, la classe des ingénieurs, a pris naissance; et, dès ce moment, on a pu regarder la combinaison des deux capacités comme ayant commencé. Elle est devenue de plus en plus grande, à tel point qu'aujourd'hui, dans l'opinion commune des savants, ainsi que dans celle des artisans (quoique cependant à un degré moindre dans cette dernière), la véritable destination des sciences et des arts est de se combiner pour modifier la nature à l'avantage de l'homme, les unes en l'étudiant pour la connaître, les autres en appliquant cette connaissance.

De nombreux établissements publics et privés, en France et en Angleterre principalement, ont vivifié ce principe en organisant un commencement de combinaison. Tels sont, en France, le conservatoire des arts et métiers et les différentes écoles qui s'y rapportent, la société d'encouragement pour l'industrie, l'école des ponts et chaussées, etc.

Ainsi, non-seulement chacun des deux éléments du nouveau système a tendu successivement vers son organisation complète, et a fini par primer l'élément correspondant de l'ancien système, mais aussi leur combinaison a fait des progrès toujours croissants, qui les ont préparés à se coordonner ensemble pour diriger la société.

Nous n'avons considéré, dans tout ce qui précède, que les progrès civils et politiques faits par les chefs temporels et spirituels du nouveau système. Il nous reste à observer les pas faits par la masse des communes vers la nouvelle organisation sociale.

Ces pas ont été de deux espèces : les uns ont consisté dans la capacité acquise par la masse des communes, au temporel et au spirituel, de vivre sous le nouveau régime; les autres se rapportent à la coor-

dination successive de la masse, sous les nouveaux chefs temporels et spirituels.

Il faut qu'une population ait acquis un certain degré de capacité temporelle et spirituelle pour pouvoir vivre sous un système d'ordre social où elle n'est pas soumise, quant au temporel, à l'empire de la force physique, et quant au spirituel, à celui des croyances aveugles. L'homme qui n'a pas contracté au temporel certaines habitudes d'ordre, d'économie et d'amour du travail, et qui, au spirituel, ne possède pas un certain degré d'instruction et de prévoyance, est hors d'état d'être émancipé : il a indispensablement besoin d'être mené à la lisière. Il en est de même d'un peuple : tant qu'il n'a point rempli ces conditions, il ne saurait être gouverné autrement que d'une manière arbitraire. C'est ainsi, par exemple, que les serfs de Russie, qui, dans un pressant besoin, mangent le blé de semence, sont encore incapables même de jouir de la liberté individuelle. Tenter leur émancipation avant qu'ils aient contracté de meilleures habitudes, serait une véritable absurdité, qui ne saurait avoir de succès. Tandis qu'en France, où la masse entière de la nation sait souffrir la faim à côté du blé de semence sans y toucher, le peuple n'a plus besoin d'être gouverné (c'est-à-dire commandé). Il suffit, pour le maintien de l'ordre, que les affaires d'un intérêt commun soient administrées.

De même, au spirituel, le peuple qui, par exemple, aurait une croyance suffisante dans les sorciers pour se laisser guider par eux dans ses affaires importantes, a besoin que son esprit soit gouverné arbitrairement par des hommes plus éclairés. Il ne saurait être livré à lui-même sans inconvénient pour ses propres intérêts. Mais il est évident qu'aussitôt que la masse d'un peuple se trouve en état de se conduire, dans les affaires ordinaires de la vie, d'après ses propres connaissances, et que par conséquent il se trouve avoir satisfait aux deux conditions que nous avons posées, elle n'a nullement besoin d'être gouvernée : elle peut se conduire par elle-même, sans que la tranquillité coure aucun risque. On peut même ajouter que toute action de commandement, exercée sur elle à cette époque où elle est devenue inutile, tend à troubler la tranquillité plutôt qu'elle ne sert à la maintenir.

Depuis l'affranchissement des communes, la masse de la population française a contracté peu à peu les habitudes et acquis les lumières suffisantes pour vivre sous le nouveau système. L'abolition de l'esclavage a rendu, par le fait même, tous les individus propriétaires : il n'a plus existé depuis de prolétaires réels, dans l'acception rigoureuse

de ce mot. Il est même à propos d'observer que la propriété industrielle, née de l'affranchissement, exige par sa nature une bien plus grande capacité que la propriété territoriale, telle qu'elle a existé depuis. Car celle-ci, quand elle existe séparément de la culture, n'exige d'autre talent que celui de jouir de ses revenus avec assez de modération pour ne pas entamer ses capitaux. C'est le cultivateur qui a besoin de capacité, et non le possesseur de la terre.

Le peuple étant devenu propriétaire, a contracté peu à peu toutes les habitudes d'amour de l'ordre et du travail, toutes celles de prévoyance et de respect à la propriété (1), et en même temps il a acquis assez généralement en France, en Angleterre et dans le nord de l'Allemagne, le premier degré d'instruction.

Sans doute, il reste beaucoup à faire sous ces deux rapports, et surtout sous le second. Mais le perfectionnement a été assez grand pour que le peuple n'ait plus besoin d'être gouverné par la force et par les croyances. Il a acquis la capacité nécessaire pour devenir associé, en vivant sous le nouveau système, où l'action de gouverner doit être réduite à ce qui est indispensable pour établir une subordination de travaux dans l'action générale des hommes sur la nature, qui est le but final du système.

En réalité, la tranquillité n'est maintenue essentiellement aujourd'hui que par ses nouvelles habitudes ; l'appareil militaire du pouvoir temporel n'y contribue que très-accessoirement (2), de même que l'appareil infernal du pouvoir spirituel.

Examinons maintenant de quelle manière la population s'est organisée successivement sous les nouveaux chefs temporels et spirituels.

Avant l'affranchissement des communes, la masse du peuple se trouvait avoir, au temporel, pour chefs uniques et permanents, les militaires. Depuis l'affranchissement, au contraire, le peuple s'est peu à peu détaché de ces chefs, et s'est en même temps organisé sous

(1) Quand on a vu, dans l'affreuse disette de 1794, au moment où la dernière classe du peuple était toute-puissante, cette même classe mourir de faim par milliers sans que la tranquillité ait été troublée un seul instant sous ce rapport, on peut bien dire que le peuple français sait respecter la propriété.

(2) L'action de l'ancien système est encore indispensable pour le maintien de l'ordre; mais ce n'est point sous le rapport que nous venons de considérer; c'est seulement comme empêchant les ambitieux et les intrigants de troubler la tranquillité, en se disputant un pouvoir qui attirera leurs désirs jusqu'à ce qu'il puisse s'éteindre par l'organisation définitive du nouveau système. Or, ce n'est point le peuple qui vise ainsi au pouvoir, c'est la classe oisive et parasite de la société, c'est-à-dire aujourd'hui l'ancienne féodalité, et la féodalité de Bonaparte.

la direction des chefs des arts et métiers. Il a contracté envers eux des habitudes de subordination et de discipline, qui, sans être rigoureuses pour lui, sont tout à fait suffisantes pour maintenir l'ordre dans les travaux et la bonne harmonie dans la société.

On peut rapporter à l'origine de l'institution des armées permanentes et soldées sous Charles VII, le moment de la séparation entière du peuple d'avec les chefs militaires. Dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis l'affranchissement jusqu'à la naissance de cette institution, le peuple a été coordonné à peu près également sous les deux espèces de chefs. Pour tous les travaux pacifiques habituels, il était sous la direction des chefs industriels; mais, pour les travaux et exercices militaires, il était, en général, sous le commandement des chefs militaires.

Quand une fois les armées permanentes et soldées ont été établies, le métier de soldat étant devenu l'objet d'une fraction particulière et séparée de la population, la masse du peuple n'a plus eu aucun rapport avec les chefs militaires, elle n'a plus été organisée qu'industriellement. Celui qui se faisait soldat ne se regardait plus et n'était plus regardé comme appartenant au peuple. Il passait des rangs du nouveau système dans ceux de l'ancien, de communal, il devenait féodal, et voilà tout : c'était lui qui se dénaturait, et non le système dont auparavant il faisait partie.

Ainsi cette institution des armées permanentes, devenue aujourd'hui, par les progrès de la civilisation, si onéreuse et si inutile, a été un intermédiaire indispensable pour parvenir à l'organisation du nouveau système.

Que l'on considère aujourd'hui l'état du peuple, et on verra qu'effectivement il n'est plus en rapport direct et continu, au temporel, qu'avec ses chefs industriels. Suivez par la pensée, dans ses relations journalières, un ouvrier quelconque soit dans l'agriculture, soit dans les manufactures, soit dans le commerce, vous trouverez qu'il n'est habituellement en contact et en subordination qu'avec des chefs agriculteurs, manufacturiers ou commerçants, et nullement, par exemple, avec le grand seigneur qui est propriétaire de la terre, ou le capitaliste oisif auquel appartiennent, en tout ou en partie, la manufacture ou la maison de commerce. Ses rapports avec les chefs militaires de la société, rentrent tous dans les rapports généraux du nouveau système avec l'ancien; il n'en a plus d'un autre ordre.

C'est ici le lieu d'observer, par rapport au peuple, la différence fondamentale qui existe, à son avantage, entre sa coordination actuelle vis-à-vis de ses chefs industriels, et son ancienne soumission aux chefs militaires. Cette différence fera ressortir une des oppositions les plus importantes et les plus heureuses entre l'ancien système et le nouveau.

Dans l'ancien système, le peuple était *enrégimenté* par rapport à ses chefs; dans le nouveau il est *combiné* avec eux. De la part des chefs militaires il y avait *commandement*, de la part des chefs industriels il n'y a plus que *direction*. Dans le premier cas le peuple était *sujet*, dans le second il est *sociétaire*. Tel est, effectivement, l'admirable caractère des combinaisons industrielles, que tous ceux qui y concourent sont, en réalité, tous collaborateurs, tous associés, depuis le plus simple manouvrier jusqu'au manufacturier le plus opulent, et jusqu'à l'ingénieur le plus éclairé.

Dans une société où il entre des hommes qui n'apportent ni capacité ni mise quelconque, il y a nécessairement des maîtres et des esclaves, sans quoi les travailleurs ne seraient pas assez dupes pour consentir à un pareil arrangement, s'ils pouvaient s'y soustraire : on ne peut pas même concevoir un telle société ayant commencé autrement que par la force. Mais, dans une coopération où tous apportent une capacité et une mise, il y a véritablement association, et il n'existe d'autre inégalité que celle des capacités et celle des mises, qui sont l'une et l'autre nécessaires (c'est-à-dire inévitables), et qu'il serait absurde, ridicule, et funeste de prétendre faire disparaître.

Chacun obtient un degré d'importance et des bénéfices proportionnels à sa capacité et à sa mise : ce qui constitue le plus haut degré d'égalité qui soit possible et désirable. Tel est le caractère fondamental des sociétés industrielles, et voilà ce que le peuple a gagné en s'organisant par rapport aux chefs des arts et métiers. Il n'y a plus de commandement exercé sur lui par ses nouveaux chefs, que ce qui est strictement nécessaire pour maintenir le bon ordre dans le travail, c'est-à-dire très-peu de chose. La capacité industrielle répugne tout autant, par sa nature, à exercer l'arbitraire qu'à le supporter. N'oublions pas d'ailleurs que, dans une société de travailleurs, tout tend naturellement à l'ordre; le désordre vient toujours, en dernière analyse, des fainéants.

Enfin observons que les progrès de l'industrie, des sciences et des beaux-arts, en multipliant les moyens de subsistance, en diminuant le nombre des inoccupés, en éclairant les esprits et en polissant les mœurs, tendent de plus en plus à faire disparaître les trois plus grandes causes de désordre, la misère, l'oisiveté, et l'ignorance.

Nous avons à faire, pour le spirituel, des observations analogues à celles qui viennent d'être faites pour le temporel.

Avant l'introduction des sciences positives en Europe, ou pour parler plus juste, avant que les sciences eussent passé des mains du clergé dans celle des séculiers (événement qui suivit le premier de très-près), la masse du peuple était organisée spirituellement par rapport à ses chefs théologiques. Le peuple croyait sur leur parole; il les consultait sur tout, et il s'en rapportait aveuglément à leurs décisions; les doctrines qu'il leur convenait d'établir devenaient les siennes. En un mot, il avait, à leur égard, l'habitude d'une confiance absolue et d'une soumission d'esprit tout à fait illimitée. Mais, du moment que les sciences positives ont eu acquis un certain développement, cette confiance et ce respect se sont peu à peu retirés du clergé et transportés successivement aux savants.

Ce changement a été puissamment secondé par le changement analogue qui s'était déjà effectué dans le temporel. Le peuple, organisé industriellement, s'aperçut bientôt que ses travaux ordinaires d'arts et métiers n'étaient nullement en rapport avec les idées théologiques, qu'il ne pouvait tirer des théologiens aucunes lumières réelles sur les objets de ses occupations journalières, et partout où il put être en contact avec les savants, soit directement, soit indirectement, il perdit l'habitude de consulter les prêtres, et il prit celle de se mettre en rapport avec ceux qui possédaient les connaissances positives. Sans doute, ce rapport est encore fort loin d'être aussi intime qu'il pourrait et devrait l'être, et cela tient principalement, non pas au peu de désir que le peuple aurait de s'instruire, mais au peu de moyens qu'il en a et au peu de soin qu'on prend pour lui faire acquérir les connaissances qui lui seraient utiles. Le peuple est au contraire avide d'instruction bien plus que les oisifs de nos salons, parce que ses travaux lui en font sentir à tout instant la nécessité. Partout où il a trouvé possibilité d'étudier, il a étudié. Mais quoique l'action de la capacité scientifique sur le peuple soit encore très-faible, eu égard à ce qu'elle peut devenir, il n'en est pas moins vrai qu'elle est beaucoup plus grande qu'on ne se le figure ordinairement. Des faits saillants et incontestables prouvent que le peuple accorde aujourd'hui à l'opinion unanime des savants le même degré de confiance qu'il accordait dans le moyen âge aux décisions du pouvoir spirituel.

Ainsi, par exemple, depuis environ un siècle, le peuple a cessé unanimement de croire à l'immobilité de la terre, il a admis la théorie astronomique moderne, et il y attache autant de certitude qu'il en a jamais attaché aux anciennes croyances religieuses. Quelle est la cause de cette révolution dans les opinions populaires? Est-ce parce que le peuple a pris connaissance des démonstrations qui établissent la théorie du mouvement de la terre? Certainement non, car ces démonstrations ne sont peut-être pas entendues de trois mille individus sur toute la population française. La confiance du peuple tient évidemment à l'unanimité qu'il a reconnue dans les opinions des savants sur ce point de doctrine.

Qu'on prenne également dans les sciences d'observation toutes les découvertes qui sont aujourd'hui populaires, on verra que toutes le sont devenues de la même manière. C'est ainsi que le peuple a successivement admis la circulation du sang, l'identité entre la matière de la foudre et l'électricité, etc., etc. D'ailleurs, en fait de sciences, tous ceux qui ne sont pas susceptibles d'entendre les démonstrations sont peuple. La même confiance qui a fait admettre aux gens du monde l'analyse de l'air et de l'eau, la loi de la gravitation universelle, la décomposition de la lumière, et tant d'autres découvertes astronomiques, physiques, chimiques et physiologiques, les fera également accepter par le peuple un peu plus tard.

Il est donc prouvé, par les faits les plus sensibles, que le peuple est aujourd'hui spirituellement confiant et subordonné à l'égard de ses chefs scientifiques, de même qu'il l'est temporellement par rapport à ses chefs industriels, et j'ai par conséquent le droit de conclure que la confiance est organisée dans le nouveau système aussi bien que la subordination.

Nous devons également observer ici que la confiance du peuple pour ses nouveaux chefs spirituels est tout à fait distincte, par sa nature, de celle qu'il avait dans l'ancien système pour ses chefs théologiques. Celle-ci consistait dans une soumission d'esprit tout à fait aveugle, qui exigeait dans chaque individu une abnégation absolue de sa propre raison. La confiance dans les opinions des savants a un tout autre caractère. C'est l'assentiment donné à des propositions sur des choses susceptibles de vérification, propositions admises à l'unanimité par les hommes qui ont acquis et prouvé la capacité nécessaire pour en juger.

A la vérité, le fait est admis sans preuves; mais il n'est admis de cette manière que par la raison qu'on se juge incapable de suivre les démonstrations qui établissent ces vérités. Cette confiance renferme toujours implicitement la réserve expresse du droit de contradiction en cas de nouvelles démonstrations produites, qui prouvent qu'elle est mal fondée, ou de lumières suffisantes acquises par le croyant pour combattre les opinions reçues. Le peuple est donc loin de renoncer par là au libre exercice de sa raison.

Cette confiance du peuple dans les opinions des savants est absolu-

ment du même ordre, quoique beaucoup plus étendue, que celle des savants les uns pour les autres.

Les mathématiciens croient journellement les physiologistes sur parole, et réciproquement, chacun d'eux pour leurs classes respectives.

Dans la même science, n'arrive-t-il pas tous les jours que les savants croient provisoirement sur la parole les uns des autres, avant d'avoir pu connaître et juger les démonstrations? Quel est, par exemple, le mathématicien qui se serait refusé à admettre, sans examen, une proposition d'après l'autorité de Lagrange?

Cette croyance n'a aucun inconvénient dans les sciences, parce qu'elle n'est jamais que provisoire. La confiance du peuple pour les savants a précisément le même caractère; seulement c'est un provisoire qui se prolonge indéfiniment, quoique toujours regardé comme provisoire. Ainsi, cette confiance n'est nullement humiliante pour le peuple, et elle ne saurait jamais avoir, pour ses intérêts, la moindre des conséquences funestes de la soumission d'esprit aux théologiens.

La crainte de voir s'établir un jour un despotisme fondé sur les sciences, serait une chimère aussi ridicule qu'absurde : elle ne saurait naître que dans des esprits absolument étrangers à toute idée positive.

D'après ce qui précède, le peuple se trouvant aujourd'hui organisé temporellement et spirituellement par rapport au nouveau système, la partie la plus difficile de l'établissement de ce système se trouve pleinement exécutée. Ce grand changement a simplifié, le plus possible, le travail à faire pour cet établissement définitif, en réduisant tout ce qui reste à faire pour cela à des rapports entre les chefs du nouveau système et les chefs de l'ancien.

Le peuple a été éliminé de la question.

C'est pour le peuple que la question se résoudra, mais il y restera extérieur et passif.

Le seul danger qu'il ait à craindre, la seule précaution à prendre, c'est de ne pas se laisser détourner du but par les intrigues des ambitieux qui tendent à se disputer le pouvoir caduc de l'ancien système.

Telles sont, en aperçu, les parties principales du tableau que nous présente, depuis le onzième siècle, la marche de la civilisation, considérée sous le rapport du développement graduel du nouveau système social. Essayons maintenant de résumer le plus sommairement possible les résultats de cette grande série organique.

RÉSUMÉ DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

Nous sommes partis de ce fait fondamental :

L'affranchissement des communes et l'introduction des sciences positives en Europe ont constitué, au onzième siècle, les deux éléments d'un nouveau système social, la capacité industrielle et la capacité scientifique.

Nous avons observé ensuite,

1° Que les deux capacités élémentaires du nouveau système social étaient établies sur des bases d'une autre nature que les pouvoirs sur lesquels l'ancien système reposait;

2° Que ces deux capacités s'étaient constituées en dehors de l'ancien système, et de manière à se rendre aussi indépendantes de lui que possible :

3° Que les communes, ou les deux capacités réunies, ont pris dès l'origine le sage parti de ne point prétendre à partager l'autorité de l'ancien système, et se sont proposé uniquement de profiter du degré d'indépendance dont elles jouissaient pour tendre à exercer sur la nature la plus grande action possible;

4° Que ce plan, invariablement suivi, a eu le double effet qu'il devait avoir; que, d'une part, les éléments du nouveau système ont acquis leur plein et entier développement; d'où il est résulté que leur force civile est devenue prépondérante; que, d'une autre part, ils ont obtenu peu à peu un plus grand degré de liberté dont ils ont toujours usé de la même manière; et qu'enfin ils se sont trouvés tout naturellement investis d'une portion d'autorité législative à laquelle ils n'avaient pas visé directement;

5° Que toutes les forces temporelles et spirituelles de la société sont passées dans les mains des communes; que la force militaire elle-même s'est subordonnée à leur influence;

6° Que les communes ont obtenu, sur le plan politique formé par l'ancien système, tout l'ascendant qu'elles pouvaient avoir, tant que ce plan ne sera pas formé par elles, le pouvoir temporel ayant admis en principe que toute l'organisation sociale devait être combinée dans l'intérêt des communes;

7° Que le pouvoir temporel a établi le régime parlementaire qui, par le vote exclusif de l'impôt accordé aux communes (au moins

en principe), les a investies de toute l'autorité législative qu'il pouvait leur céder sans se détruire lui-même;

8° Que cette autorité est plus que suffisante pour que les communes puissent aujourd'hui procéder directement et d'une manière légale à l'organisation finale du nouveau système;

9° Qu'en même temps que ces progrès ont été faits par les chefs temporels et spirituels du nouveau système, la masse des communes s'est détachée entièrement de ses chefs militaires et théologiques, et s'est organisée, sous le rapport temporel et sous le rapport spirituel, à l'égard des chefs des deux capacités positives;

Qu'ainsi l'ancien système a cédé au nouveau tout ce qu'il pouvait lui abandonner sans s'anéantir, et qu'il lui a aplani les voies par lesquelles celui-ci doit marcher à sa constitution définitive.

Voici donc en résultat de tout le passé, depuis le onzième siècle, l'état actuel du nouveau système : toutes les forces de la société lui appartiennent. Toutes les doctrines nécessaires à son organisation existent dans leurs éléments, qui sont les sciences d'observation. En un mot, la société est organisée dans toutes ses parties pour agir sur la nature. Il ne reste plus qu'à organiser son ensemble de la même manière. Les moyens dont les communes avaient besoin pour cela existent.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL

DES DEUX SÉRIES.

Quand l'ancien système social s'est définitivement constitué (au onzième siècle), les éléments du système qui devait lui succéder ont pris naissance.

Depuis cette époque, deux actions d'une nature différente ont été exercées simultanément et sans interruption par le nouveau système : d'une part il a tendu à détruire l'ancien, de l'autre à le remplacer.

Pour la première action, les communes se sont liguées d'abord avec un des pouvoirs de l'ancien système contre l'autre, en profitant des divisions qui s'étaient élevées entre eux; et, après avoir vaincu le pouvoir qu'elles avaient combattu, elles ont formé une nouvelle ligue avec une des fractions du pouvoir dont elles avaient été alliées, contre une autre fraction de ce même pouvoir.

Pour la seconde action, elles se sont tenues extérieures à l'ancien système, elles se sont bornées à agir sur la nature.

Ce renversement et cette organisation se sont toujours combinés de manière que le nouveau système s'est emparé successivement de tous les postes occupés par l'ancien, à mesure que celui-ci les a abandonnés.

Pendant l'époque de sa pleine vigueur, l'ancien système gouvernait à la fois l'action générale de la société et toutes les actions sociales particulières, tant au spirituel qu'au temporel. Toutes les actions privées et toutes les connaissances particulières se sont d'abord dégagées peu à peu des liens de l'ancien système, et elles se sont coordonnées par rapport au nouveau. Le nouveau système s'est organisé dans tous les détails de la société.

L'ancien système, après avoir perdu absolument toute son in-

fluence sur les détails, a successivement perdu, au temporel et au spirituel, la majeure partie de son empire sur l'action sociale générale.

Il reste en possession de la formation du plan politique général, ce qui ne saurait être autrement jusqu'à l'organisation totale du nouveau système. Mais il a été admis, en principe fondamental, que ce plan devait être combiné dans l'intérêt des communes.

Le pouvoir temporel a été réduit aux moindres dimensions qu'il puisse avoir jusqu'à l'extinction entière de l'ancien système et son remplacement par le nouveau. Le pouvoir spirituel a été complétement renversé, comme puissance politique. Il n'a plus d'autre influence que celle dérivée de ce que l'enseignement de la morale se trouve encore entre ses mains, étant encore fondé sur ses doctrines.

Le nouveau système, après avoir obtenu la direction exclusive de tous les détails de la société, a successivement gagné, dans la direction de l'ensemble, tout ce que l'ancien système a perdu.

Au temporel, il a été reconnu que les communes avaient le droit de modifier à leur gré le plan politique général, et l'exercice légal de ce droit a été régulièrement constitué, ce qui a établi en même temps le moyen de de transition. Au spirituel, la capacité scientifique a obtenu sur l'éducation nationale toute l'influence qu'elle peut avoir, tant que l'enseignement de la morale n'est point encore passé entre ses mains.

La force des deux systèmes, sous le rapport de l'action qu'ils exercent sur la direction de l'ensemble de la société, est aujourd'hui à peu près la même; la différence est plutôt pour le nouveau que pour l'ancien.

Ainsi, l'état présent de la société est la coexistence d'un système caduc et d'un système adulte, dont l'un a perdu toute son influence sur les détails, et la moitié de celle qu'il possédait sur l'ensemble, et dont l'autre domine toutes les parties, plus une moitié de l'ensemble.

Le nouveau système n'a donc plus qu'un dernier échelon à monter pour parvenir à son entière organisation, et achever de remplacer l'ancien. Il ne lui reste plus qu'à compléter ses progrès au temporel et au spirituel. Au temporel, en s'emparant de la chambre des communes; au spirituel, en établissant la morale sur des principes uniquement déduits de l'observation. Or, tout est préparé pour cela, les moyens existent, il ne faut que les employer.

TROISIÈME PARTIE.

MAI 1822.

PLAN DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES NÉCESSAIRES POUR RÉORGANISER LA SOCIÉTÉ.

INTRODUCTION.

Un système social qui s'éteint, un nouveau système parvenu à son entière maturité et qui tend à se constituer, tel est le caractère fondamental assigné à l'époque actuelle par la marche générale de la civilisation. Conformément à cet état de choses, deux mouvements de nature différente agitent aujourd'hui la société : l'un de désorganisation, l'autre de réorganisation. Par le premier, considéré isolément, elle est entraînée vers une profonde anarchie morale et politique qui semble la menacer d'une prochaine et inévitable dissolution. Par le second, elle est conduite vers l'état social définitif de l'espèce humaine, le plus convenable à sa nature, celui où tous ses moyens de prospérité doivent recevoir leur plus entier développement et leur application la plus directe. C'est dans la coexistence de ces deux tendances opposées que consiste la grande crise éprouvée par les nations les plus civilisées. C'est sous ce double aspect qu'elle doit être envisagée pour être comprise.

Depuis le moment où cette crise a commencé à se manifester jusqu'à présent, la tendance à la désorganisation de l'ancien système a été dominante, ou plutôt elle est encore la seule qui se soit nettement prononcée. Il était dans la nature des choses que la crise commençât ainsi, et cela était utile, afin que l'ancien système fût assez modifié, pour permettre de procéder directement à la formation du nouveau.

Mais aujourd'hui que cette condition est pleinement satisfaite, que le système féodal et théologique est aussi atténué qu'il peut l'être jusqu'à ce que le nouveau système commence à s'établir, la prépondérance que conserve encore la tendance critique est le plus grand obstacle aux progrès de la civilisation, et même à la destruction de l'ancien système. Elle est la cause première des secousses terribles et sans cesse renaissantes dont la crise est accompagnée.

La seule manière de mettre un terme à cette orageuse situation, d'arrêter l'anarchie qui envahit de jour en jour la société, en un mot, de réduire la crise à un simple mouvement moral, c'est de déterminer les nations civilisées à quitter la direction critique pour prendre la direction organique, à porter tous leurs efforts vers la formation du nouveau système social, objet définitif de la crise, et pour lequel tout ce qui s'est fait jusqu'à présent n'est que préparatoire.

Tel est le premier besoin de l'époque actuelle. Tel est aussi en aperçu le but général de mes travaux, et le but spécial de cet écrit qui a pour objet de mettre en jeu les forces qui doivent entraîner la société dans la route du nouveau système.

Un examen sommaire des causes qui ont jusqu'à présent empêché la société et qui l'empêchent encore de prendre franchement la direction organique, doit naturellement précéder l'exposition des moyens à employer pour l'y faire entrer.

Les efforts multipliés et continus, faits par les peuples et par les rois, pour réorganiser la société, prouvent que le besoin de cette réorganisation est généralement senti. Mais il ne l'est, de part et d'autre, que d'une manière vague et imparfaite. Ces deux sortes de tentatives, quoique opposées, sont également vicieuses sous des rapports différents. Elles n'ont pas eu jusqu'à présent et ne sauraient jamais avoir aucun résultat vraiment organique. Loin de tendre à terminer la crise, elles ne contribuent qu'à la prolonger. Telle est la véritable cause qui, malgré tant d'efforts, retenant la société dans la direction critique, la laisse en proie aux révolutions.

Pour établir cette assertion fondamentale, il suffit de jeter un coup d'œil général sur les essais de réorganisation entrepris par les rois et par les peuples.

L'erreur commise par les rois est la plus facile à saisir. Pour eux, la réorganisation de la société, c'est le rétablissement pur et simple du système féodal et théologique dans toute sa plénitude. Il n'y a pas, à leurs yeux, d'autre moyen de faire cesser l'anarchie qui résulte de la décadence de ce système.

Il serait peu philosophique de regarder cette opinion comme

principalement dictée par l'intérêt particulier des gouvernants. Quelque chimérique qu'elle soit, elle a dû se présenter naturellement aux esprits qui cherchent de bonne foi un remède à la crise actuelle, et qui sentent, dans toute son étendue, le besoin d'une réorganisation, mais qui n'ont pas considéré la marche générale de la civilisation, et qui, n'envisageant l'état présent des choses que sous une seule face, n'aperçoivent pas la tendance de la société vers l'établissement d'un nouveau système, plus parfait et non moins consistant que l'ancien. En un mot, il est naturel que cette manière de voir soit proprement celle des gouvernants; car, du point de vue où ils sont placés, ils doivent nécessairement apercevoir avec plus d'évidence l'état anarchique de la société, et, par suite, éprouver avec plus de force le besoin d'y remédier.

Ce n'est point ici le lieu d'insister sur l'absurdité manifeste d'une telle opinion. Elle est aujourd'hui universellement reconnue par la masse des hommes éclairés. Sans doute les rois, en cherchant à reconstruire l'ancien système, ne comprennent point la nature de la crise actuelle, et sont loin d'avoir mesuré toute l'étendue de leur entreprise.

La chute du système féodal et théologique ne tient point, comme ils le croient, à des causes récentes, isolées, et en quelque sorte accidentelles. Au lieu d'être l'effet de la crise, elle en est au contraire le principe. La décadence de ce système s'est effectuée d'une manière continue pendant les siècles précédents, par une suite de modifications, indépendantes de toute volonté humaine, auxquelles toutes les classes de la société ont concouru, et dont les rois eux-mêmes ont souvent été les premiers agents ou les plus ardents promoteurs. Elle a été, en un mot, la conséquence nécessaire de la marche de la civilisation.

Il ne suffirait donc pas, pour rétablir l'ancien système, de faire rétrograder la société jusqu'à l'époque où la crise actuelle a commencé à se prononcer. Car, en admettant qu'on y parvînt, ce qui est absolument impossible, on aurait seulement replacé le corps social dans la situation qui a nécessité la crise. Il faudrait donc, en remontant les siècles, réparer successivement toutes les pertes que l'ancien système a faites depuis six cents ans, et auprès desquelles ce que lui ont enlevé les trente dernières années, n'est d'aucune importance.

Pour y parvenir, il n'y aurait d'autre moyen que d'anéantir un à un tous les développements de civilisation qui ont déterminé ces pertes.

Ainsi, par exemple, ce serait vainement qu'on supposerait détruite la philosophie du dix-huitième siècle, cause directe de la chute

de l'ancien système, sous le rapport spirituel, si on ne supposait aussi l'abolition de la réforme du seizième, dont la philosophie du siècle dernier n'est que la conséquence et le développement. Mais comme la réforme de Luther n'est, à son tour, que le résultat nécessaire du progrès des sciences d'observations introduites en Europe par les Arabes, on n'aurait encore rien fait pour assurer le rétablissement de l'ancien système, si on ne réussissait aussi à étouffer les sciences positives.

De même, sous le rapport temporel, on serait conduit, de proche en proche, jusqu'à remettre les classes industrielles en état de servage, puisqu'en dernière analyse l'affranchissement des communes est la cause première et générale de la décadence du système féodal. Enfin, pour achever de caractériser une telle entreprise, après avoir vaincu tant de difficultés, dont la moindre, considérée isolément, est au-dessus de tout pouvoir humain, on n'aurait encore obtenu rien autre chose que d'ajourner la chute définitive de l'ancien système, en obligeant la société à en recommencer la destruction, parce qu'on n'aurait pas éteint le principe de civilisation progressive, inhérent à la nature de l'espèce humaine.

Un projet aussi monstrueux, par son étendue comme par son absurdité, n'a pu évidemment être conçu dans son ensemble par aucune tête. Malgré soi, on est de son siècle. Les esprits qui croient lutter le plus contre la marche de la civilisation obéissent, à leur insu, à son irrésistible influence, et concourent d'eux-mêmes à la seconder.

Aussi, les rois, en même temps qu'ils projettent de reconstruire le système féodal et théologique, tombent-ils dans des contradictions perpétuelles, en contribuant par leurs propres actes, soit à rendre plus entière la désorganisation de ce système, soit à accélérer la formation de celui qui doit le remplacer. Les faits de ce genre s'offrent en foule à l'observateur.

Pour n'indiquer ici que les plus remarquables, on voit les rois tenir à honneur d'encourager le perfectionnement et la propagation des sciences et des beaux-arts, et d'exciter le développement de l'industrie; on les voit créer à cet effet de nombreux et utiles établissements, quoique ce soit, en dernière analyse, aux progrès des sciences, des beaux-arts et de l'industrie, que doive être rapportée la décadence de l'ancien système.

C'est encore ainsi que, par le traité de la sainte-alliance, les rois ont dégradé autant qu'il était en eux le pouvoir théologique, base principale de l'ancien système, en formant un conseil européen suprême, dans lequel ce pouvoir n'a pas même une voix consultative.

Enfin, la manière dont se partagent aujourd'hui les opinions au sujet de la lutte entreprise par les Grecs, offre un exemple encore plus sensible de cet esprit d'inconséquence. On voit, dans cette occasion (1), les hommes qui prétendent rendre aux idées théologiques leur antique influence, constater involontairement eux-mêmes la décadence de ces idées dans leur propre esprit, en ne craignant pas de prononcer en faveur du mahométisme un vœu qui eût attiré sur eux l'accusation de sacrilége dans les temps de splendeur de l'ancien système.

En suivant la série d'observations qui vient d'être indiquée, chacun peut aisément y ajouter de nouveaux faits qui se multiplient journellement. Les rois ne font, pour ainsi dire, pas un seul acte, une seule démarche, tendant au rétablissement de l'ancien système, qui ne soit aussitôt suivi d'un acte dirigé dans le sens contraire; et souvent la même ordonnance les contient l'un et l'autre.

Cette incohérence radicale est ce qu'il y a de plus propre à mettre dans tout son jour l'absurdité d'un plan que ne comprennent point ceux-mêmes qui en suivent l'exécution avec le plus d'ardeur. Elle montre clairement combien est complète et irrévocable la ruine de l'ancien système. Il est inutile d'entrer ici dans de plus grands détails à ce sujet.

La manière dont les peuples ont conçu jusqu'à présent la réorganisation de la société n'est pas moins vicieuse, quoiqu'à d'autres égards, que celle des rois. Seulement leur erreur est plus excusable, puisqu'ils s'égarent dans la recherche du nouveau système vers lequel la marche de la civilisation les entraîne, mais dont la nature n'a pas encore été assez clairement déterminée, tandis que les rois poursuivent une entreprise dont une étude un peu attentive du passé démontre, avec une pleine évidence, l'absurdité totale. En un mot, les rois sont en contradiction avec les faits, et les peuples le sont avec les principes, qu'il est toujours bien plus difficile de ne pas perdre de vue. Mais l'erreur des peuples est beaucoup plus importante à déraciner que celle des rois, parce qu'elle seule forme un obstacle essentiel à la marche de la civilisation, et que d'ailleurs la première donne seule quelque consistance à la seconde.

L'opinion dominante dans l'esprit des peuples sur la manière dont la société doit être réorganisée, a pour trait caractéristique une profonde ignorance des conditions fondamentales que doit remplir un

(1) Pour sentir toute la portée de ce fait, il faut se rappeler que le Pape lui-même s'est prononcé dans ce sens en refusant formellement aux jeunes gens de la noblesse romaine la permission d'aller au secours des Grecs.

système social quelconque pour avoir une consistance véritable. Elle se réduit à présenter, comme principes organiques, les principes critiques qui ont servi à détruire le système féodal et théologique, ou, en d'autres termes, à prendre de simples modifications de ce système pour les bases de celui qu'il faut établir.

Qu'on examine, en effet, avec attention, les doctrines accréditées aujourd'hui parmi les peuples, dans les discours de leurs partisans les plus capables, et dans les écrits qui en offrent l'exposition la plus méthodique; qu'après les avoir considérées en elles-mêmes, on observe historiquement leur formation successive, on les trouvera conçues dans un esprit purement critique, qui ne saurait servir de base à une réorganisation.

Le gouvernement qui, dans tout état de choses régulier, est la tête de la société, le guide et l'agent de l'action générale, est systématiquement dépouillé, par ces doctrines, de tout principe d'activité. Privé de toute participation importante à la vie d'ensemble du corps social, il est réduit à un rôle absolument négatif. On regarde même toute l'action du corps social sur ses membres comme devant être strictement bornée au maintien de la tranquillité publique, ce qui n'a jamais pu être, dans aucune société active, qu'un objet subalterne, dont le développement de la civilisation a même singulièrement atténué l'importance, en rendant l'ordre très-facile à maintenir.

Le gouvernement n'est plus conçu comme le chef de la société, destiné à unir en faisceau et à diriger vers un but commun toutes les activités individuelles. Il est représenté comme un ennemi naturel, campé au milieu du système social, contre lequel la société doit se fortifier par les garanties qu'elles a conquises, en se tenant vis-à-vis de lui dans un état permanent de défiance et d'hostilité défensive prête à éclater au premier symptôme d'attaque.

Si, de l'ensemble, on passe aux détails, le même esprit se présente plus clairement encore. Il suffira ici de le montrer pour les points principaux au spirituel et au temporel.

Le principe de cette doctrine, sous le rapport spirituel, est le dogme de la liberté illimitée de conscience. Examiné dans le même sens qu'il a été primitivement conçu, c'est-à-dire, comme ayant une destination critique, ce dogme n'est autre chose que la traduction d'un grand fait général, la décadence des croyances théologiques.

Résultat de cette décadence, il a, par une réaction nécessaire, puissamment contribué à l'accélérer et à la progager; mais c'est à cela que, par la nature des choses, son influence a été limitée. Il est dans la ligne des progrès de l'esprit humain, tant qu'on se borne à l'envisager comme moyen de lutte contre le système théologique. Il

en sort et il perd toute sa valeur aussitôt qu'on veut y voir une des bases de la grande réorganisation sociale réservée à l'époque actuelle; il devient même alors aussi nuisible qu'il a été utile, car il devient un obstacle à cette réorganisation.

Son essence est, en effet, d'empêcher l'établissement uniforme d'un système quelconque d'idées générales, sans lequel néanmoins il n'y a pas de société, en proclamant la souveraineté de chaque raison individuelle. Car, à quelque degré d'instruction que parvienne jamais la masse des hommes, il est évident que la plupart des idées générales destinées à devenir usuelles ne pourront être admises par eux que de confiance, et non d'après des démonstrations. Ainsi, un tel dogme n'est applicable, par sa nature, qu'aux idées qui doivent disparaître, parce qu'alors elles deviennent indifférentes; et de fait il n'a jamais été appliqué qu'à elles, au moment où elles commençaient à déchoir, et pour hâter leur chute.

L'appliquer au nouveau système comme à l'ancien, et, à plus forte raison, y voir un principe organique, c'est tomber dans la plus étrange contradiction; et si une telle erreur pouvait être durable, la réorganisation de la société serait à tout jamais impossible.

Il n'y a point de liberté de conscience en astronomie, en physique, en chimie, en physiologie, dans ce sens que chacun trouverait absurde de ne pas croire de confiance aux principes établis dans ces sciences par les hommes compétents. S'il en est autrement en politique, c'est parce que les anciens principes étant tombés, et les nouveaux n'étant pas encore formés, il n'y a point, à proprement parler, dans cet intervalle, de principes établis. Mais convertir ce fait passager en dogme absolu et éternel, en faire une maxime fondamentale, c'est évidemment proclamer que la société doit toujours rester sans doctrines générales. On doit convenir qu'un tel dogme mérite, en effet, les reproches d'anarchie qui lui sont adressés par les meilleurs défenseurs du système théologique.

Le dogme de la souveraineté du peuple est celui qui correspond, sous le rapport temporel, au dogme qui vient d'être examiné, et dont il n'est que l'application politique. Il a été créé pour combattre le principe du droit divin, base politique générale de l'ancien système, peu de temps après que le dogme de la liberté de conscience eut été formé pour détruire les idées théologiques sur lesquelles ce principe était fondé.

Ce qui a été dit pour l'un est donc applicable à l'autre. Le dogme anti-féodal, comme le dogme anti-théologique, a accompli sa destination critique, terme naturel de sa carrière. Le premier ne peut pas plus être la base politique de la réorganisation sociale, que le second

n'en peut être la base morale. Nés tous deux pour détruire, ils sont également impropres à fonder.

Si l'un, lorsqu'on veut y voir un principe organique, ne présente autre chose que l'infaillibilité individuelle substituée à l'infaillibilité papale, l'autre ne fait de même que remplacer l'arbitraire des rois par l'arbitraire des peuples, ou plutôt par celui des individus. Il tend au démembrement général du corps politique, en conduisant à placer le pouvoir dans les classes les moins civilisées, comme le premier tend à l'entier isolement des esprits, en investissant les hommes les moins éclairés d'un droit de contrôle absolu sur le système d'idées générales arrêté par les esprits supérieurs pour servir de guide à la société.

Il est aisé de transporter à chacune des idée plus particulières dont se compose la doctrine des peuples l'examen qui vient d'être esquissé pour les deux dogmes fondamentaux. On trouvera toujours un résultat semblable. On verra que toutes, comme les deux principales, ne sont autre chose que l'énoncé dogmatique d'un fait historique correspondant, relatif à la décadence du système féodal et théologique. On reconnaîtra de même que toutes ont une destination purement critique, qui fait seule leur valeur et qui les rend absolument inapplicables à la réorganisation de la société.

Ainsi, l'examen approfondi de la doctrine des peuples confirme ce que le coup d'œil philosophique devait faire prévoir, que des machines de guerre ne sauraient, par une étrange métamorphose, devenir subitement des instruments de fondation. Cette doctrine, purement critique dans son ensemble et dans ses détails, a eu la plus grande importance pour seconder la marche naturelle de la civilisation, tant que l'action principale a dû être la lutte contre l'ancien système. Mais conçue comme devant présider à la réorganisation sociale, elle est d'une insuffisance absolue. Elle place forcément la société dans un état d'anarchie constituée, au temporel et au spirituel.

Sans doute il était conforme à la faiblesse humaine que les peuples commençassent par adopter comme organiques les principes critiques avec lesquels l'application continuelle les avait familiarisés. Mais la prolongation d'une telle erreur n'en est pas moins le plus grand obstacle à la réorganisation de la société.

Après avoir considéré séparément les deux manières différentes dont les peuples et les rois conçoivent cette réorganisation, si on les compare l'une à l'autre, on voit que chacune d'elles, par des vices qui lui sont propres, est également impuissante à placer la société dans une direction vraiment organique, et à prévenir ainsi pour l'avenir le retour des orages dont la grande crise qui caractérise

l'époque actuelle a été jusqu'ici constamment accompagnée. Toutes deux sont anarchiques au même degré, l'une par sa nature intime, l'autre par ses conséquences nécessaires.

La seule différence qui existe entre elles à cet égard, c'est que, dans l'opinion des rois, le gouvernement se constitue à dessein en opposition directe et continue avec la société; tandis que, dans l'opinion des peuples, c'est la société qui s'établit systématiquement dans un état permanent d'hostilité contre le gouvernement.

Ces deux opinions opposées et également vicieuses tendent, par la nature des choses, à se fortifier mutuellement, et, en conséquence, à alimenter indéfiniment la source des révolutions.

D'un côté, les tentatives des rois pour reconstruire le système féodal et théologique provoquent nécessairement, de la part des peuples, l'explosion des principes de la doctrine critique dans toute leur redoutable énergie. Il est même évident que, sans ces tentatives, cette doctrine aurait déjà perdu sa plus grande activité, comme n'ayant plus d'objet, depuis que l'adhésion solennelle des rois à son principe fondamental (le dogme de la liberté de conscience) et à ses principales conséquences, a, par le fait, hautement constaté la ruine irrévocable de l'ancien système. Mais les efforts pour ressusciter le droit divin réveillent la souveraineté du peuple et lui rendent de la fraîcheur.

D'un autre côté, par cela même que l'ancien système est plus que suffisamment modifié pour permettre de travailler directement à la formation du nouveau, la prépondérance accordée encore par les peuples aux principes critiques pousse naturellement les rois à tenter d'étouffer, par le rétablissement de l'ancien système, une crise qui, telle qu'elle se présente, semble n'offrir d'autre issue que la dissolution de l'ordre social. Cette prolongation du règne de la doctrine critique, à une époque où il faut à la société une doctrine organique, est même ce qui seul donne quelque force à l'opinion des rois. Car, si cette opinion n'est pas, à l'effet, plus réellement organique que celle des peuples, à cause de l'impossibilité absolue de se réaliser, elle l'est du moins en théorie, ce qui lui donne un rapport incomplet avec les besoins de la société, à laquelle il faut absolument un système quelconque.

Qu'on ajoute à ce tableau exact l'influence des diverses factions, aux projets desquelles un tel état de choses présente un champ si vaste et si favorable: qu'on examine leurs efforts, pour empêcher la question de s'éclaircir, pour détourner les rois et les peuples de s'entendre et de reconnaître leurs erreurs mutuelles, on aura une juste

idée de la triste situation dans laquelle se trouve aujourd'hui la société.

Toutes les considérations précédemment exposées prouvent que le moyen de sortir enfin de ce déplorable cercle vicieux, source inépuisable de révolutions, ne consiste pas dans le triomphe de l'opinion des rois, ni dans celui de l'opinion des peuples, telles qu'elles sont aujourd'hui. Il n'y en a pas d'autre que la formation et l'adoption générale, par les peuples et par les rois, de la doctrine organique qui peut seule faire quitter aux rois la direction rétrograde, et aux peuples la direction critique.

Cette doctrine peut seule terminer la crise, en entraînant la société tout entière dans la route du nouveau système, dont la marche de la civilisation, depuis son origine, a préparé l'établissement, et qu'elle appelle aujourd'hui à remplacer le système féodal et théologique.

Par l'adoption unanime de cette doctrine, ce que les opinions actuelles des peuples et des rois offrent de raisonnable se trouvera satisfait; ce qu'elles renferment de vicieux et de discordant sera élagué. Les justes alarmes des rois sur la dissolution de la société étant dissipées, aucun motif légitime ne les portera plus à s'opposer à l'essor de l'esprit humain. Les peuples, tournant tous leurs vœux vers la formation du nouveau système, ne s'irriteront plus contre le système féodal et théologique, et le laisseront s'éteindre paisiblement suivant le cours naturel des choses.

Après avoir constaté la nécessité de l'adoption d'une nouvelle doctrine vraiment organique, si l'on vient à examiner l'opportunité de son établissement, les considérations suivantes suffisent pour démontrer que le moment est enfin arrivé de commencer immédiatement cette grande opération.

En observant avec précision l'état actuel des nations les plus avancées, il est impossible de n'être point frappé de ce fait singulier et presque contradictoire : quoiqu'il n'existe encore d'autres idées politiques que celles qui se rapportent à la doctrine rétrograde ou à la doctrine critique, aucune des deux, cependant, ne possède plus aujourd'hui, soit chez les rois, soit chez les peuples, une prépondérance véritable; aucune n'exerce une action assez puissante pour diriger la société. Ces deux doctrines qui, sous le rapport théorique, s'alimentent mutuellement, ainsi que nous l'avons établi ci-dessus, ne sont plus néanmoins réellement employées qu'à se limiter ou plutôt à s'annuler l'une l'autre dans la conduite générale des affaires.

Le grand mouvement politique déterminé depuis trente ans par la

mise en activité des idées critiques, leur a fait perdre leur principale influence. D'une part, en portant le dernier coup à l'ancien système, il a fermé leur carrière naturelle; il a détruit presque entièrement le motif général qui leur avait acquis la faveur populaire. D'une autre part, l'application des opinions nouvelles à la réorganisation de la société, a mis dans une parfaite évidence leur caractère anarchique. Depuis cette expérience décisive, il n'y a plus dans les peuples de véritable passion critique. Par suite, et quelles que soient les apparences, il ne peut plus y avoir de véritable passion rétrograde dans les rois; puisque la décadence du système féodal et théologique et la nécessité d'en sortir sont positivement reconnues par eux.

L'activité réelle, soit dans l'une, soit dans l'autre direction, se trouve maintenant être à la fois en dehors du pouvoir et en dehors de la société. Tous deux se servent, dans la pratique, de l'opinion rétrograde, ou de l'opinion critique, d'une manière essentiellement passive, c'est-à-dire, comme appareil défensif. Chacun d'eux même emploie, tour à tour, l'une et l'autre, et presque au même degré, avec cette seule différence naturelle que, comme moyen de raisonnement, les peuples restent encore attachés à la doctrine critique, parce qu'ils éprouvent plus complétement le besoin d'abandonner l'ancien système; et les rois à la doctrine rétrograde, parce qu'ils sentent plus profondément la nécessité d'un ordre social quelconque.

Cette observation peut être aisément vérifiée et éclaircie par le seul fait de l'existence et du crédit d'une sorte d'opinion bâtarde, qui n'est qu'un mélange des idées rétrogrades et des idées critiques. Il est évident que cette opinion, sans aucune influence à l'origine de la crise, est devenue aujourd'hui dominante, tant parmi les gouvernés que parmi les gouvernants. Les deux partis actifs reconnaissent son empire de la manière la moins équivoque, par la stricte obligation où ils sont maintenant l'un et l'autre d'adopter son langage.

Le succès d'une telle opinion constate clairement deux faits très-essentiels à la connaissance exacte de l'époque actuelle. Il prouve, d'abord, que l'insuffisance de la doctrine critique, pour correspondre aux grands besoins actuels de la société, est aussi profondément et aussi universellement sentie que l'incompatibilité du système théologique et féodal avec l'état présent de la civilisation. En second lieu, il garantit que ni l'opinion critique, ni l'opinion rétrograde, ne peuvent plus obtenir d'ascendant réel. Car, lorsque l'une d'elles paraît sur le point d'acquérir la prépondérance, la disposition générale des esprits devient aussitôt favorable à l'autre; jusqu'à ce que celle-ci, trompée par cette approbation apparente, ait repris assez d'acti-

vité pour donner lieu aux mêmes alarmes, et, par suite, éprouver, à son tour, le même désappointement (1). Ces oscillations successives s'effectuent tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, suivant que la marche naturelle des événements manifeste spécialement, ou l'absurdité de l'ancien système, ou le danger de l'anarchie. Tel est, en ce moment, le mécanisme de la politique pratique, et tel il sera inévitablement tant que les idées ne seront pas fixées sur la manière de réorganiser la société; tant qu'il n'aura pas été produit une opinion capable de remplir à la fois ces deux grandes conditions que prescrit notre époque, et qui, jusqu'à présent ont paru contradictoires, l'abandon de l'ancien système, et l'établissement d'un ordre régulier et stable.

Cette annulation réciproque des deux doctrines opposées, sensible même dans les opinions, est surtout incontestable dans les actes. Qu'on examine, en effet, tous les événements de quelque importance qui se sont développés depuis dix ans, soit avec la tendance critique, soit avec la tendance rétrograde, on trouvera que jamais ils n'ont fait faire aucun progrès réel au système correspondant, et que le résultat en a toujours été uniquement d'empêcher la prépondérance du système opposé.

Ainsi, en résumé, non-seulement ni l'opinion des rois, ni l'opinion des peuples ne peuvent aucunement satisfaire le besoin fondamental de réorganisation qui caractérise l'époque actuelle : ce qui établit la nécessité d'une nouvelle doctrine générale; mais le triomphe de

(1) Le mérite de l'opinion intermédiaire, ou plutôt contradictoire, consiste précisément à servir d'organe à cette disposition. Il est, du reste, évident que, par sa nature, elle est frappée de nullité organique, puisqu'elle n'a rien qui lui soit propre, et qu'elle ne se compose que de maximes opposées, qui s'annullent réciproquement. Elle ne peut aboutir, comme l'expérience l'a déjà suffisamment confirmé, qu'à faire osciller la marche des affaires entre la tendance critique et la tendance rétrograde, sans lui imprimer jamais aucun caractère déterminé. Cette conduite indécise est certainement indispensable dans la situation politique actuelle, et jusqu'à l'établissement d'une doctrine vraiment organique, pour prévenir les violents désordres auxquels la société serait exposée par la prépondérance du parti rétrograde ou du parti critique. En ce sens, tous les hommes sensés doivent s'empresser de la seconder. Mais, si une telle politique rend moins orageuse l'époque révolutionnaire, il n'est pas moins incontestable qu'elle tend directement à en prolonger la durée. Car, une opinion qui érige l'inconséquence en système, et qui conduit à empêcher soigneusement l'extinction totale des deux doctrines extrêmes, afin de pouvoir toujours les opposer l'une à l'autre, met nécessairement obstacle à ce que le corps social parvienne jamais à un état fixe. En un mot, cette politique est raisonnable et utile aujourd'hui, en tant que simplement provisoire; mais elle devient absurde et dangereuse si on veut la regarder comme définitive.

Tels sont les motifs pour lesquels je n'ai fait ci-dessus aucune mention de cette manière de voir dans l'examen des opinions existantes sur la réorganisation sociale.

l'une et de l'autre opinion est aujourd'hui également impossible; et même ni l'une ni l'autre ne peuvent plus avoir de véritable activité : d'où il résulte que les esprits sont suffisamment préparés pour recevoir la doctrine organique.

La destination de la société parvenue à sa maturité, n'est point d'habiter à tout jamais la vieille et chétive masure qu'elle bâtit dans son enfance, comme le pensent les rois; ni de vivre éternellement sans abri après l'avoir quittée, comme le pensent les peuples; mais, à l'aide de l'expérience qu'elle a acquise, de se construire, avec tous les matériaux qu'elle a amassés, l'édifice le mieux approprié à ses besoins et à ses jouissances. Telle est la grande et noble entreprise réservée à la génération actuelle.

EXPOSÉ GÉNÉRAL.

L'esprit dans lequel la réorganisation de la société a été conçue jusqu'à présent par les peuples et par les rois étant démontré vicieux, on doit nécessairement en conclure que les uns et les autres ont mal procédé à la formation du plan de réorganisation ; c'est la seule explication possible d'un fait semblable; mais il importe d'établir cette assertion d'une manière directe, spéciale, et précise.

L'insuffisance de l'opinion des rois et de celle des peuples a prouvé le besoin d'une nouvelle doctrine vraiment organique, seule capable de terminer la crise terrible qui tourmente la société. De même, l'examen de la manière de procéder qui a conduit, de part et d'autre, à ces résultats imparfaits, montrera quelle marche doit être adoptée pour la formation et pour l'établissement de la nouvelle doctrine, quelles sont les forces sociales appelées à diriger ce grand travail.

Le vice général de la marche suivie par les peuples et par les rois, dans la recherche du plan de réorganisation, consiste en ce que les uns et les autres se sont fait jusqu'ici une idée extrêmement fausse de la nature d'un tel travail, et, par suite, ont confié cette importante mission à des hommes nécessairement incompétents. Telle est la cause première des aberrations fondamentales constatées dans le chapitre précédent.

Quoique cette cause soit tout aussi réelle pour les rois que pour les peuples, il est inutile néanmoins de la considérer spécialement par rapport aux premiers; car, les rois n'ayant rien inventé, et s'étant bornés à reproduire pour le nouvel état social la doctrine de l'ancien, leur impuissance à concevoir une véritable réorganisation a été par cela seul suffisamment constatée. D'un autre côté, par le même motif, leur marche, quoiqu'aussi absurde dans son principe que celle des peuples, a dû naturellement être plus méthodique, comme étant toute tracée d'avance dans le plus grand détail. Les peuples seuls ayant produit une sorte de doctrine nouvelle, c'est leur manière de procéder qu'il faut principalement examiner, afin d'y découvrir la source des vices de cette doctrine. Il sera d'ailleurs facile à chacun de transporter ensuite aux rois, avec les modifications convenables, les observations générales faites à l'égard des peuples.

La multiplicité des prétendues constitutions enfantées par les peuples, depuis le commencement de la crise, et l'excessive minutie de rédaction qui se rencontre plus ou moins dans toutes, suffiraient seules pour montrer, avec une pleine évidence, à tout esprit capable d'en juger, combien la nature et la difficulté de la formation d'un plan de réorganisation ont été méconnues jusqu'à présent. Ce sera un profond sujet d'étonnement pour nos neveux, lorsque la société sera vraiment réorganisée, que la production, dans un intervalle de trente ans, de dix constitutions, toujours proclamées, l'une après l'autre, éternelles et irrévocables, et dont plusieurs contiennent plus de deux cents articles très-détaillés, sans compter les lois organiques qui s'y rattachent. Un tel verbiage serait la honte de l'esprit humain en politique, si, dans le progrès naturel des idées, il n'était pas une transition inévitable vers la vraie doctrine finale.

Ce n'est point ainsi que marche ni que peut marcher la société. La prétention de construire, d'un seul jet, en quelques mois, ou même en quelques années, toute l'économie d'un système social dans son développement intégral et définitif, est une chimère extravagante, absolument incompatible avec la faiblesse de l'esprit humain.

Qu'on observe, en effet, la manière dont il procède dans des cas analogues, mais infiniment plus simples. Quand une science quelconque se reconstitue d'après une théorie nouvelle, déjà suffisamment préparée, le principe général se produit, se discute et s'établit d'abord; c'est ensuite par un long enchaînement de travaux qu'on parvient à former, pour toutes les parties de la science, une coordination que personne, à l'origine, n'aurait été en état de concevoir, pas même l'inventeur du principe. C'est ainsi, par exemple, qu'après que Newton eut découvert la loi de la gravitation universelle, il fallut près d'un siècle de travaux très-difficiles, de la part de tous les géomètres de l'Europe, pour donner à l'astronomie physique la constitution qui devait résulter de cette loi. Dans les arts, il en est de même. Pour n'en citer qu'un seul exemple, lorsque la force élastique de la vapeur d'eau a été conçue comme un nouveau moteur applicable aux machines, il a fallu également près d'un siècle pour développer la série de réformes industrielles qui étaient les conséquences les plus directes de cette découverte. Si telle est évidemment la marche nécessaire et invariable de l'esprit humain

dans des révolutions qui, malgré leur importance et leur difficulté, ne sont cependant que particulières, combien doit paraître frivole la marche présomptueuse qui a été suivie jusqu'à présent dans la révolution la plus générale, la plus importante, et la plus difficile de toutes : celle qui a pour objet la refonte complète du système social !

De ces comparaisons indirectes, mais décisives, qu'on passe aux comparaisons directes, le résultat sera le même. Qu'on étudie la fondation du système féodal et théologique, révolution absolument de même nature que celle de l'époque actuelle. Bien loin que la constitution de ce système ait été produite d'un seul jet, elle n'a pris sa forme propre et définitive qu'au onzième siècle, c'est-à-dire plus de cinq siècles après le triomphe général de la doctrine chrétienne dans l'Europe occidentale, et l'établissement complet des peuples du Nord dans l'empire d'Occident. Il serait impossible de concevoir qu'aucun homme de génie, au cinquième siècle, eût été en état de tracer, d'une manière un peu détaillée, le plan de cette constitution, quoique le principe fondamental, dont elle n'a été que le développement nécessaire, fût dès lors solidement établi, tant sous le rapport temporel que sous le rapport spirituel. Sans doute, à cause du progrès des lumières et de l'essence plus naturelle et plus simple du système à établir aujourd'hui, l'organisation totale de ce système doit se faire avec beaucoup plus de rapidité. Mais, comme la marche de la société est nécessairement toujours la même au fond, avec plus ou moins de vitesse, parce qu'elle tient à la nature permanente de la constitution humaine, cette grande expérience n'en prouve pas moins qu'il est absurde de vouloir improviser, jusque dans le plus mince détail, le plan total de la réorganisation sociale.

Si cette conclusion avait besoin d'être confirmée, elle le serait en observant la manière dont s'est elle-même établie la doctrine critique adoptée par les peuples. Cette doctrine n'est évidemment que le développement général et l'application complète du droit individuel d'examen posé en principe par le protestantisme. Or, il a fallu près de deux siècles, après l'établissement de ce principe, pour que toutes les conséquences importantes en aient été déduites, et que la théorie se soit formée. Il est incontestable que la résistance du système féodal et théologique a beaucoup influé sur la lenteur de cette marche; mais il n'est pas moins évident qu'elle n'a pu en être la seule cause, et que cette lenteur a tenu, en grande partie, à la nature même du travail. Or ce qui est vrai d'une doctrine purement critique, doit l'être, à bien plus forte raison, de la doctrine réellement organique.

Il faut donc conclure, de cette première classe de considérations, que les peuples n'ont pas compris jusqu'à présent le grand travail de la réorganisation sociale.

En cherchant à préciser en quoi la nature de ce travail a été méconnue, on trouve que c'est pour avoir regardé comme purement pratique une entreprise essentiellement théorique.

La formation d'un plan quelconque d'organisation sociale se compose nécessairement de deux séries de travaux, totalement distinctes par leur objet, ainsi que par le genre de capacité qu'elles exigent. L'une, théorique ou spirituelle, a pour but le développement de l'idée-mère du plan, c'est-à-dire du nouveau principe suivant lequel les relations sociales doivent être coordonnées, et la formation du système d'idées générales destiné à servir de guide à la société. L'autre, pratique ou temporelle, détermine le mode de répartition du pouvoir et l'ensemble d'institutions administratives les plus conformes à l'esprit du système, tel qu'il a été arrêté par les travaux théoriques. La seconde série étant fondée sur la première, dont elle n'est que la conséquence et la réalisation, c'est par celle-ci que, de toute nécessité, le travail général doit commencer. Elle en est l'âme, la partie la plus importante et la plus difficile, quoique seulement préliminaire.

C'est pour n'avoir pas adopté cette division fondamentale, ou, en d'autres termes, pour avoir exclusivement fixé leur attention sur la partie pratique, que les peuples ont été naturellement conduits à concevoir la réorganisation sociale d'après la doctrine vicieuse examinée dans le chapitre précédent. Toutes leurs erreurs sont la conséquence de cette grande déviation primitive. On peut aisément établir cette filiation.

En premier lieu, il est résulté de cette infraction à la loi naturelle de l'esprit humain que les peuples, tout en croyant construire un nouveau système social, sont restés enfermés dans l'ancien système. Cela était inévitable, puisque le but et l'esprit du nouveau système n'étaient pas déterminés. Il en sera toujours ainsi jusqu'à ce que cette condition indispensable ait été préalablement remplie.

Un système quelconque de société, qu'il soit fait pour une poignée d'hommes ou pour plusieurs millions, a pour objet définitif de diriger vers un but général d'activité toutes les forces particulières. Car, il n'y a *société* que là où s'exerce une action générale et combinée. Dans toute autre hypothèse, il y a seulement agglomération d'un certain nombre d'individus sur un même sol. C'est là ce qui distingue la société humaine de celle des autres animaux qui vivent en troupes.

Il suit de cette considération que la détermination nette et précise du but d'activité est la première condition et la plus importante d'un véritable ordre social, puisqu'elle fixe le sens dans lequel tout le système doit être conçu.

D'un autre côté, il n'y a que deux buts d'activité possibles pour une société, quelque nombreuse qu'elle soit, comme pour un individu isolé. Ce sont l'action violente sur le reste de l'espèce humaine, ou la conquête, et l'action sur la nature pour la modifier à l'avantage de l'homme, ou la production. Toute société qui ne serait pas nettement organisée pour l'un ou pour l'autre de ces buts, ne serait qu'une association bâtarde et sans caractère. Le but militaire était celui de l'ancien système, le but industriel est celui du nouveau.

Le premier pas à faire dans la réorganisation sociale était donc la proclamation de ce nouveau but. Faute de l'avoir fait, on n'est point encore sorti de l'ancien système, lors même qu'on a cru s'en écarter le plus. Or, il est clair que cette étrange lacune de nos prétendues constitutions a tenu à ce qu'on a voulu organiser en détail avant que l'ensemble du système eût été conçu. En d'autres termes, elle est résultée de ce qu'on s'est porté exclusivement vers la partie réglementaire de la réorganisation, sans que la partie théorique eût été arrêtée, et sans qu'on eût même pensé à l'établir.

Par une conséquence nécessaire de cette erreur première, on a pris pour un changement total de l'ancien système de pures modifications. Le fond est essentiellement resté intact; toutes les altérations n'ont porté que sur la forme. On s'est uniquement occupé de fractionner les anciens pouvoirs, et d'en opposer entre elles les différentes branches. Les discussions dirigées vers cet objet ont été regardées et le sont encore comme le sublime de la politique, dont elles ne forment qu'un détail très-subalterne. La direction de la société, la nature des pouvoirs, ont été conçues comme toujours les mêmes.

Il est, en outre, essentiel de remarquer que les discussions sur la division des pouvoirs, les seules dont on se soit occupé, ont été, par une autre conséquence de la déviation primitive, aussi superficielles que possible. Car, on a perdu de vue la grande division en pouvoir spirituel et pouvoir temporel, le principal perfectionnement que l'ancien système ait introduit dans la politique générale. L'attention s'étant dirigée tout entière vers la partie pratique de la réorganisation sociale, on a été naturellement conduit à cette monstruosité d'une constitution sans pouvoir spirituel, qui, si elle pouvait être durable, serait une véritable et immense rétrogradation vers la barbarie. Tout n'a porté que sur le temporel. On n'a vu que la division

en pouvoir législatif et pouvoir exécutif, qui n'est évidemment qu'une sous-division.

C'est pour diriger leur esprit dans les modifications du système féodal et théologique, que les peuples ont été nécessairement entraînés à concevoir comme organiques les principes critiques qui avaient servi à lutter contre l'ancien système, depuis l'époque où sa décadence était devenue sensible, et qui, par cela même, étaient destinés à le modifier. Il ne faut pas négliger d'observer, à ce sujet, que, tout en méconnaissant dans le travail général de la réorganisation, la division en série théorique et série pratique, les peuples ont involontairement constaté la nécessité de cette loi, dictée par l'impérieuse nature des choses, en y obéissant eux-mêmes dans leurs entreprises de modification de l'ancien système.

Tel est l'enchaînement rigoureux de conséquences, dérivé de l'erreur fondamentale, d'avoir considéré comme purement pratique l'œuvre essentiellement théorique de la réorganisation sociale. C'est ainsi que les peuples en sont venus graduellement à envisager comme un véritable système social nouveau, produit de la civilisation perfectionnée, ce qui n'est que l'ancien système dépouillé par la doctrine critique de tout ce qui constituait sa vigueur, et réduit au misérable état d'un squelette décharné. Telle est la véritable génération des erreurs capitales signalées dans le chapitre précédent.

Comme le besoin d'une vraie réorganisation se fait toujours sentir, ce qui aura lieu inévitablement jusqu'à ce qu'il ait été satisfait, les esprits des peuples s'agitent, ils s'épuisent à chercher de nouvelles combinaisons. Mais retenus par une destinée inflexible dans le cercle étroit où leur marche vicieuse les a primitivement placés, et dont la civilisation les pousse vainement à sortir, c'est dans de nouvelles modifications de l'ancien système, c'est-à-dire dans des applications encore plus entières de la doctrine critique, qu'ils croient trouver le terme de leurs efforts. Ainsi, de modification en modification, c'est-à-dire en détruisant de plus en plus le système féodal et théologique, sans jamais le remplacer, les peuples marchent à grands pas vers une complète anarchie, seule issue naturelle d'une route semblable.

Une telle conclusion prouve évidemment la nécessité urgente et inévitable d'adopter, pour le grand travail de la réorganisation sociale, la marche si clairement dictée par la nature de l'esprit humain. C'est le seul moyen d'échapper aux désastreuses conséquences dont les peuples sont menacés pour avoir suivi une marche différente.

Comme cette assertion est fontamentale, puisqu'elle détermine la

véritable direction des grands travaux politiques qui doivent être entrepris aujourd'hui, on ne saurait l'environner de trop de lumière. Il est donc utile de rappeler sommairement les considérations philosophiques directes sur lesquelles elle est fondée, quoiqu'on pût la regarder comme suffisamment démontrée par l'examen qui vient d'être esquissé de la marche vicieuse suivie jusqu'à présent par les peuples.

Il est peu honorable pour la raison humaine qu'on soit obligé de prouver méthodiquement, quant à l'entreprise la plus générale et la plus difficile, la nécessité d'une division qui est aujourd'hui universellement reconnue comme indispensable dans les cas les moins compliqués. On admet comme une vérité élémentaire, que l'exploitation d'une manufacture quelconque, la construction d'une route, d'un pont, la navigation d'un vaisseau, etc., doivent être dirigées par des connaissances théoriques préliminaires, et on veut que la réorganisation de la société soit une affaire de pure pratique à confier à des routiniers?

Toute opération humaine complète, depuis la plus simple jusqu'à la plus compliquée, exécutée par un seul individu ou par un nombre quelconque, se compose inévitablement de deux parties, ou, en d'autres termes, donne lieu à deux sortes de considérations : l'une théorique, l'autre pratique; l'une de conception, l'autre d'exécution. La première, de toute nécessité, précède la seconde, qu'elle est destinée à diriger. En d'autres termes, il n'y a jamais d'action sans spéculation préliminaire. Dans l'opération qui semble la plus purement routinière, cette analyse peut être observée, il n'y a de différence qu'en ce que la théorie est bien ou mal conçue. L'homme qui prétend, sur quelque point que ce soit, ne pas laisser diriger son esprit par des théories se borne, comme on sait, à ne pas admettre les progrès théoriques faits par ses contemporains, en conservant des théories devenues surannées longtemps après qu'elles ont été remplacées. Ainsi, par exemple, ceux qui affectent fièrement de ne pas croire à la médecine, se livrent d'ordinaire, avec une stupide avidité, au charlatanisme le plus grossier.

Dans la première enfance de l'esprit humain, les travaux théoriques et les travaux pratiques sont exécutés par le même individu pour toutes les opérations; ce qui n'empêche pas que, même alors, leur distinction, quoique moins saillante, ne soit très-réelle. Bientôt ces deux ordres de travaux commencent à se séparer, comme exigeant des capacités et des cultures différentes, et, en quelque sorte, opposées. A mesure que l'intelligence collective et individuelle de l'espèce humaine se développe, cette division se prononce et se généralise toujours davantage, et elle devient la source de nouveaux progrès. On peut vraiment mesurer, sous le rapport philosophique, le degré de civilisation d'un peuple par le degré auquel la division de la théorie et de la pratique se trouve poussée, combiné avec le degré d'harmonie qui existe entre elles. Car le grand moyen de civilisation est la séparation des travaux et la combinaison des efforts.

Par l'établissement définitif du christianisme, la division de la théorie et de la pratique fut constituée d'une manière régulière et complète pour les actes généraux de la société, comme elle l'était déjà pour toutes les opérations particulières. Elle fut vivifiée et consolidée par la création d'un pouvoir spirituel, distinct et indépendant du pouvoir temporel, et qui avait avec lui les rapports naturels d'une autorité théorique à une autorité pratique, modifiés d'après le caractère spécial de l'ancien système. Cette grande et belle conception a été la cause principale de la vigueur et de la consistance admirables qui distinguèrent le système féodal et théologique dans ses temps de splendeur. La chute inévitable de ce système a fait momentanément perdre de vue cette importante division. La philosophie superficielle et critique du siècle dernier en a méconnu la valeur. Mais il est évident qu'elle doit être précieusement conservée, avec toutes les autres conquêtes que l'esprit humain a faites sous l'influence de l'ancien système, et qui ne sauraient périr avec lui. Elle doit figurer en première ligne, entre des pouvoirs spirituel et temporel d'une autre nature, dans le système à établir aujourd'hui. Sans doute, la société ne saurait être moins complétement organisée au dix-neuvième siècle qu'elle ne l'était au onzième (1).

S'il faut reconnaître la nécessité de la division en travaux théoriques et travaux pratiques pour les opérations politiques journalières et communes, à combien plus forte raison cette division, principalement motivée sur la faiblesse de l'esprit humain, n'est-elle pas indispensable dans la vaste opération de la réorganisation totale de la société? C'est la première condition pour traiter cette grande question de la seule manière proportionnée à son importance.

Ce qu'indique l'observation philosophique est confirmé par l'expérience directe. Aucune innovation importante n'a jamais été introduite dans l'ordre social, sans que les travaux relatifs à sa conception aient précédé ceux dont l'objet immédiat était sa mise en action, et

(1) Cette grande question de la division du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel sera plus tard l'objet d'un travail spécial.

leur aient servi tout à la fois de guide et d'appui. L'histoire présente à cet égard deux expériences décisives.

La première se rapporte à la formation du système théologique et féodal, événement qui doit être aujourd'hui pour nous une source inépuisable d'instruction. L'ensemble d'institutions par lequel ce système s'est constitué complétement au onzième siècle, avait été évidemment préparé par les travaux théoriques faits dans les siècles précédents sur l'esprit de ce système, et qui datent de l'élaboration du christianisme par l'école d'Alexandrie. L'établissement du pouvoir pontifical, comme autorité européenne suprême, était la suite nécessaire de ce développement antérieur de la doctrine chrétienne. L'institution générale de la féodalité, fondée sur la réciprocité d'obéissance à protection du faible au fort, n'était également que l'application de cette doctrine au règlement des relations sociales dans l'état de civilisation d'alors. Qui ne voit que l'une et l'autre fondations n'auraient pu avoir lieu sans le développement préliminaire de la théorie chrétienne ?

La seconde expérience, encore plus palpable parce qu'elle est presque sous nos yeux, porte sur la marche même des modifications apportées par les peuples à l'ancien système depuis le commencement de la crise actuelle. Il est clair qu'elles ont été entièrement fondées sur le développement et l'arrangement systématiques donnés par la philosophie du dix-huitième siècle aux principes critiques. Ces travaux, quoique d'un genre de théorie subalterne, en tant que critiques, avaient si bien le caractère théorique, ils étaient si distincts des travaux pratiques subséquents, que pas un des hommes qui y ont concouru ne se figurait d'une manière un peu nette et étendue les modifications qu'ils devaient produire dans la génération suivante. Cette réflexion doit avoir frappé quiconque a comparé attentivement leurs ouvrages avec les modifications pratiques qui leur ont succédé; et néanmoins que, dans les écrits et dans les discours des hommes les plus capables parmi ceux qui ont conduit les travaux de nos prétendues constitutions, l'on essaye de supprimer les idées empruntées directement aux philosophes du dix-huitième siècle, on verra ce qu'il y restera.

En examinant sous le point de vue historique la question qui nous occupe, elle peut être aisément décidée par les considérations suivantes que nous nous bornerons à indiquer ici, devant les développer ailleurs.

La société est aujourd'hui désorganisée, et sous le rapport spirituel et sous le rapport temporel. L'anarchie spirituelle a précédé et engendré l'anarchie temporelle. Aujourd'hui même le malaise social

dépend beaucoup plus de la première cause que de la seconde. D'un autre côté, l'étude attentive de la marche de la civilisation prouve que la réorganisation spirituelle de la société est maintenant plus préparée que sa réorganisation temporelle. Ainsi, la première série d'efforts directs pour terminer l'époque révolutionnaire doit avoir pour objet de réorganiser le pouvoir spirituel; tandis que, jusqu'à présent, l'attention ne s'est jamais fixée que sur la refonte du pouvoir temporel.

Il faut évidemment conclure, de toutes les considérations précédentes, l'absolue nécessité de séparer les travaux théoriques de la réorganisation sociale prescrite à l'époque actuelle, d'avec les travaux pratiques; c'est-à-dire, de concevoir et d'exécuter ceux qui se rapportent à l'esprit du nouvel ordre social, au système d'idées générales qui doit lui correspondre, isolément de ceux qui ont pour objet le système de relations sociales et le mode administratif qui doivent en résulter. Il ne peut être fait rien d'essentiel et de solide, quant à la partie pratique, tant que la partie théorique n'est pas établie, ou, du moins, très-avancée. Procéder autrement, ce serait construire sans bases, faire passer la forme avant le fonds; ce serait, en un mot, prolonger l'erreur fondamentale commise par les peuples, qui vient d'être présentée comme la source première de toutes leurs aberrations, l'obstacle qu'il faut détruire avant tout pour que leur vœu de voir la société réorganisée d'une manière proportionnée à l'état présent des lumières puisse être enfin réalisé.

Ayant établi la nature des travaux préliminaires qui doivent être exécutés pour que l'organisation du nouveau système social soit fondée sur des bases solides, il est facile de déterminer quelles sont les forces sociales destinées à remplir cette importante mission. C'est ce qui reste à préciser, avant d'exposer le plan des travaux à effectuer.

Puisqu'il est maintenant démontré que la manière dont les peuples ont procédé jusqu'ici à la formation du plan de réorganisation, est radicalement vicieuse, il serait sans doute superflu d'insister beaucoup pour faire sentir que les hommes auxquels ce grand travail a été confié étaient absolument incompétents. Il est clair, en effet, que l'un est la conséquence inévitable de l'autre. Les peuples ayant méconnu la nature du travail, ils ne pouvaient point ne pas se tromper dans le choix des hommes appelés à l'exécuter. Par cela même que ces hommes ont été propres à ce travail, tel que les peuples le concevaient, ils ne peuvent pas être capables de le diriger à la manière dont il doit être conçu. L'incapacité de ces mandataires, ou plutôt leur incompétence, a donc été ce qu'elle devait être; car, nul n'est propre à deux choses absolument opposées.

C'est principalement la classe des légistes qui a fourni les hommes appelés à diriger les travaux des prétendues constitutions établies par les peuples depuis trente ans. La nature des choses les a investis nécessairement de cette fonction, à la manière dont elle a été conçue jusqu'ici.

En effet, comme il ne s'est agi jusqu'à présent pour les peuples que de modifier l'ancien système, et que les principes critiques destinés à diriger ces modifications étaient pleinement établis, l'éloquence a dû être la faculté spécialement mise en jeu dans ce travail, et c'est surtout par les légistes que cette faculté est habituellement cultivée. Quoiqu'elle ne soit que subalterne, puisqu'elle se propose uniquement de faire triompher telle opinion donnée sans participer à sa formation et à son examen, elle est par cela même éminemment propre à la propagation. Ce ne sont pas les légistes qui ont combiné les principes de la doctrine critique, ce sont les métaphysiciens qui, du reste, forment, sous le rapport spirituel, la classe correspondante à celle des légistes sous le rapport temporel. Mais c'est par les légistes que ces principes ont été répandus. C'est par eux que la scène politique a été principalement occupée pendant toute la durée de la lutte immédiate contre le système féodal et théologique. C'était donc à eux que devait échoir naturellement la direction des modifications à introduire dans ce système d'après la doctrine critique, qu'eux seuls étaient bien habitués à manier.

Il ne saurait évidemment en être de même pour les travaux vraiment organiques dont la nécessité vient d'être démontrée. Ce n'est plus l'éloquence, c'est-à-dire, la faculté de persuasion, qui doit être spécialement en activité, c'est le raisonnement, c'est-à-dire, la faculté d'examen et de coordination. Par cela même que les légistes sont généralement les hommes les plus capables sous le premier rapport, ils sont les plus incapables sous le second. Faisant profession de chercher des moyens pour persuader une opinion quelconque, plus ils acquièrent, par l'exercice, d'habileté dans ce genre de travail, plus ils deviennent impropres à coordonner une théorie d'après ses véritables principes.

Ce n'est donc point d'une vaine question d'amour-propre qu'il s'agit ici, tout se réduit au rapport nécessaire et exclusif qui existe entre chaque espèce de capacité et chaque nature de travail. Les légistes ont dirigé la formation du plan de réorganisation quand elle était conçue dans un esprit absolument vicieux. Ils ont fait ce qu'ils devaient faire. Appelés pour modifier, pour critiquer, ils ont modifié, critiqué. Il serait injuste de leur reprocher les défauts d'une direction qu'ils n'ont pas choisie, et qu'il ne leur appartient pas de

rectifier. Leur influence a été utile, et même indispensable, tant que cette direction l'a elle-même été. Mais il faut, en même temps, reconnaître que cette influence doit cesser quand une direction tout opposée doit prévaloir. Il est sans doute très-absurde de prétendre opérer la réorganisation de la société, en la concevant comme une affaire purement pratique, et sans qu'aucun des travaux théoriques nécessaires soit préalablement exécuté. Mais une absurdité plus grande encore, ce serait la singulière espérance de voir effectuer une vraie réorganisation par une assemblée d'orateurs, étrangers à toute idée théorique positive, et choisis, sans aucune condition déterminée de capacité, par des hommes qui, pour la plupart, sont encore plus incompétents (1).

La nature des travaux à exécuter indique d'elle-même, le plus clairement possible, à quelle classe il appartient de les entreprendre. Ces travaux étant théoriques, il est clair que les hommes qui font profession de former des combinaisons théoriques suivies méthodiquement, c'est-à-dire, les savants occupés de l'étude des sciences d'observation, sont les seuls dont le genre de capacité et de culture intellectuelle remplisse les conditions nécessaires. Il serait évidemment monstrueux que lorsque le besoin le plus urgent de la société donne lieu à un travail général du premier ordre d'importance et de difficulté, ce travail ne fût pas dirigé par les plus grandes forces intellectuelles existantes, par celles dont la manière de procéder est universellement reconnue pour la meilleure. Sans doute il se trouve dans les autres portions de la société des hommes d'une capacité théorique égale et même supérieure à celle du plus grand nombre des savants, car la classification réelle des individus est loin d'être conforme en tout à la classification naturelle ou physiologique. Mais, dans un travail aussi essentiel, ce sont les classes qu'il faut considérer, et

(1) Je suis très-éloigné de conclure, des considérations précédentes, que la classe des légistes ne doit plus avoir aujourd'hui d'activité politique. J'ai seulement voulu établir que son action doit changer de caractère.

D'après les raisonnements que je viens d'exposer, l'état présent de la société exige que la suprême direction des esprits cesse d'appartenir aux légistes; mais ils n'en sont pas moins appelés, par leur nature, à seconder, sous des rapports très-importants, la nouvelle direction générale qui sera imprimée par d'autres. D'abord, à raison de leurs moyens de persuasion, et de l'habitude qu'ils ont encore, plus qu'aucune autre classe, de se placer aux points de vue politiques, ils doivent concourir puissamment à l'adoption de la doctrine organique. En second lieu, les légistes, et surtout ceux d'entre eux qui ont fait une étude approfondie du droit positif, possèdent exclusivement la capacité réglementaire, qui est une des grandes capacités nécessaires à la formation du nouveau système social, et qui sera mise en jeu aussitôt que la partie purement spirituelle du travail général de réorganisation sera terminée, ou même suffisamment avancée.

non les individus. D'ailleurs, pour ceux-ci même, l'éducation, c'est-à-dire, le système d'habitudes intellectuelles, qui résulte de l'étude des sciences d'observation, est la seule qui puisse développer d'une manière convenable leur capacité théorique naturelle. En un mot, toutes les fois que, dans une direction particulière quelconque, la société a besoin de travaux théoriques, il est reconnu que c'est à la classe de savants correspondante qu'elle doit s'adresser : c'est donc l'ensemble du corps scientifique qui est appelé à diriger les travaux théoriques généraux dont la nécessité vient d'être constatée (1).

Du reste, la nature des choses, convenablement interrogée, prévient à cet égard toute divagation ; car elle interdit absolument la liberté du choix, en montrant, sous plusieurs points de vue distincts, la classe des savants comme la seule propre à exécuter le travail théorique de la réorganisation sociale.

Dans le système à constituer, le pouvoir spirituel sera entre les mains des savants, et le pouvoir temporel appartiendra aux chefs des travaux industriels. Ces deux pouvoirs doivent donc naturellement procéder pour la formation de ce système, comme ils procéderont, quand il sera établi, pour son application journalière, à cela près de l'importance supérieure du travail qu'il faut exécuter aujourd'hui. Il y a, dans ce travail, une partie spirituelle qui doit être traitée la première, et une partie temporelle qui le sera consécutivement. Ainsi, c'est aux savants à entreprendre la première série de travaux, et aux industriels les plus importants à organiser, d'après

(1) Nous comprenons ici au nombre des savants, conformément à l'usage ordinaire, les hommes qui, sans consacrer leur vie à la culture spéciale d'aucune science d'observation, possèdent la capacité scientifique, et ont fait de l'ensemble des connaissances positives une étude assez approfondie pour s'être pénétrés de leur esprit, et s'être familiarisés avec les principales lois des phénomènes naturels.

C'est, sans doute, à cette classe de savants, trop peu nombreuse encore, qu'est réservée l'activité essentielle dans la formation de la nouvelle doctrine sociale. Les autres savants sont trop absorbés par leurs occupations particulières, et même trop affectés encore de certaines habitudes intellectuelles vicieuses, qui résultent aujourd'hui de cette spécialité, pour qu'ils puissent être vraiment actifs dans l'établissement de la science politique. Mais ils n'en rempliront pas moins, dans cette grande fondation, une fonction très-importante, quoique passive, celle de juges naturels des travaux. Les résultats obtenus par les hommes qui suivront la nouvelle direction philosophique, n'auront de valeur et d'influence qu'autant qu'ils seront adoptés par les savants spéciaux, comme ayant le même caractère que leurs travaux habituels.

J'ai cru devoir donner cette explication, pour prévenir une objection qui se présente naturellement à l'esprit de la plupart des lecteurs. Mais, du reste, il est évident que cette distinction entre la portion de la classe scientifique qui doit être active et la portion qui doit être simplement passive dans l'élaboration de la doctrine organique, est tout à fait secondaire, et qu'elle n'affecte en rien l'assertion fondamentale établie dans le texte.

les bases qu'elle aura établies, le système administratif. Telle est la marche simple indiquée par la nature des choses, qui enseigne que les classes mêmes qui sont les éléments des pouvoirs d'un nouveau système et qui doivent un jour être placées à sa tête, peuvent seules le constituer, parce qu'elles seules sont capables d'en bien saisir l'esprit, et que seules elles sont poussées dans ce sens par l'impulsion combinée de leurs habitudes et de leurs intérêts.

Une autre considération rend encore plus palpable la nécessité de confier aux savants positifs le travail théorique de la réorganisation sociale.

Il a été observé, dans le chapitre précédent, que la doctrine critique a produit dans la plupart des têtes et tend à fortifier de plus en plus l'habitude de s'établir juge suprême des idées politiques générales. Cet état anarchique des intelligences, érigé en principe fondamental, est un obstacle évident à la réorganisation de la société Ce serait donc vainement que des capacités réellement compétentes formeraient la vraie doctrine organique destinée à terminer la crise actuelle, si, par leur situation antécédente, elles ne possédaient, de fait, le pouvoir reconnu de faire autorité. Sans cette condition, leur travail, soumis au contrôle arbitraire et vaniteux d'une politique d'inspiration, ne saurait jamais être uniformément adopté. Or, si l'on jette un coup d'œil sur la société, on reconnaîtra bientôt que cette influence spirituelle se trouve aujourd'hui exclusivement entre les mains des savants. Eux seuls exercent, en matière de théorie, une autorité non contestée. Ainsi, indépendamment de ce que seuls ils sont compétents pour former la nouvelle doctrine organique, ils sont exclusivement investis de la force morale nécessaire pour en déterminer l'admission. Les obstacles que présente pour cela le préjugé critique de la souveraineté morale, conçue comme un droit inné dans tout individu, seraient insurmontables à tout autre qu'à eux. L'unique levier qui puisse renverser ce préjugé se trouve entre leurs mains. C'est l'habitude contractée peu à peu par la société, depuis la fondation des sciences positives, de se soumettre aux décisions des savants pour toutes les idées théoriques particulières, habitude que les savants étendront aisément aux idées théoriques générales, quand ils se seront chargés de les coordonner.

Ainsi, les savants possèdent aujourd'hui, à l'exclusion de toute autre classe, les deux éléments fondamentaux du gouvernement moral, la capacité et l'autorité théorique.

Un dernier caractère essentiel, non moins propre que les précédents à la force scientifique, mérite encore d'être indiqué.

La crise actuelle est évidemment commune à tous les peuples de

l'Europe occidentale, quoique tous n'y participent point au même degré. Néanmoins, elle est traitée par chacun d'eux comme si elle était simplement nationale. Mais il faut évidemment à une crise européenne un traitement européen.

Cet isolement des peuples est une conséquence nécessaire de la chute du système théologique et féodal, par laquelle se sont trouvés dissous les liens spirituels que ce système avait établis entre les peuples de l'Europe, et qu'on a vainement essayé de remplacer par un état d'opposition hostile réciproque, déguisé sous le nom d'équilibre européen. La doctrine critique est incapable de rétablir l'harmonie qu'elle a détruit dans son ancien principe fondamental; et, au contraire, elle l'éloigne. D'abord, par sa nature, elle tend à l'isolement; et, en second lieu, les peuples ne sauraient s'entendre complétement sur les principes mêmes de cette doctrine, parce que chacun d'eux prétend, d'après elle, modifier l'ancien système à des degrés différents.

La vraie doctrine organique peut seule produire cette union, si impérieusement réclamée par l'état de la civilisation européenne. Elle doit forcément la déterminer en présentant, à tous les peuples de l'Europe occidentale, le système d'organisation sociale auquel ils sont tous actuellement appelés, et dont chacun d'eux jouira d'une manière complète à une époque plus ou moins rapprochée, suivant l'état spécial de ses lumières. Il faut observer, d'ailleurs, que cette union sera plus parfaite que celle produite par l'ancien système, laquelle n'existait que sous le rapport spirituel; tandis qu'aujourd'hui elle doit également avoir lieu sous le rapport temporel, de sorte que ces peuples sont appelés à former une véritable société générale, complète et permanente. Et, en effet, si c'était ici le lieu d'entreprendre un tel examen, il serait aisé de montrer que chacun des peuples de l'Europe occidentale est placé, par la nuance particulière de son état de civilisation, dans la situation la plus favorable pour traiter telle ou telle partie du système général; d'où résulte l'utilité immédiate de leur coopération. Or, il suit de là que ces peuples doivent également travailler en commun à l'établissement du nouveau système.

En considérant, sous ce point de vue, la nouvelle doctrine organique, il est clair que la force destinée à la former et à l'établir, devant satisfaire à la condition de déterminer la combinaison des différents peuples civilisés, doit être une force européenne. Or, telle est encore la propriété spéciale, non moins exclusive que toutes celles précédemment énumérées, de la force scientifique. Il est sensible que les savants seuls forment une véritable coalition, compacte, active, dont tous les membres s'entendent et se correspondent avec facilité et d'une manière continue, d'un bout de l'Europe à l'autre. Cela tient

à ce qu'eux seuls aujourd'hui ont des idées communes, un langage uniforme, un but d'activité général et permanent. Aucune autre classe ne possède ce puissant avantage, parce qu'aucune autre ne remplit ces conditions dans leur intégrité. Les industriels même, si éminemment portés à l'union par la nature de leurs travaux et de leurs habitudes, se laissent encore trop maîtriser par les inspirations hostiles d'un patriotisme sauvage, pour qu'il puisse, dès aujourd'hui, s'établir entre eux une véritable combinaison européenne. C'est à l'action des savants qu'il est réservé de la produire.

Il est sans doute superflu de démontrer que la liaison actuelle des savants prendra une intensité beaucoup plus grande, lorsqu'ils dirigeront leurs forces générales vers la formation de la nouvelle doctrine sociale. Cette conséquence est évidente, puisque la force d'un lien social est nécessairement proportionnée à l'importance du but de l'association.

Pour bien apprécier, dans toute son étendue, la valeur de cette force européenne particulière aux savants, il faut comparer la conduite des rois, sous le rapport qui nous occupe, à celle des peuples.

Il a été observé plus haut, que les rois, tout en se dirigeant d'après un plan absurde dans son principe, procèdent à son exécution d'une manière beaucoup plus méthodique que les peuples, parce que la ligne qu'ils suivent est toute décrite dans le passé de la manière la plus détaillée. Ainsi, sous le rapport que nous considérons, les rois combinent leurs efforts dans toute l'Europe, tandis que les peuples s'isolent. Par ce seul fait, les rois ont un avantage relatif sur les peuples, contre lequel ceux-ci ne peuvent lutter par aucun autre moyen, ce qui le rend d'une extrême importance.

Les chefs de l'opinion des peuples n'ont d'autre ressource que de se récrier contre une telle supériorité de position, qui n'en existe pas moins pour cela. Ils proclament, en thèse générale, que les différents États n'ont aucun droit d'intervenir dans les réformes sociales les uns des autres. Or, ce principe qui n'est autre chose que l'application de la doctrine critique aux relations extérieures, est absolument faux comme tous les autres dogmes qui la composent; il n'est, comme eux, que la généralisation vicieuse d'un fait transitoire, la dissolution des liens qui existaient, sous l'influence de l'ancien système, entre les nations européennes. Il est clair que les peuples de l'Europe occidentale, par la conformité et l'enchaînement de leur civilisation, envisagée, soit dans son développement successif, soit dans son état actuel, forment une grande nation, dont les membres ont réciproquement des droits, moins étendus sans doute, mais de même nature que ceux des différentes portions d'un État unique.

D'ailleurs, on voit que cette idée critique, fût-elle vraie, n'atteint point à son but, et l'éloigne même, puisqu'elle tend à empêcher les peuples de s'unir. Comme une force ne peut être contenue que par une autre, les peuples seront évidemment, sous le rapport européen, dans un état d'infériorité à l'égard des rois, tant que la force des savants, seule européenne, ne présidera point au grand travail de la réorganisation sociale. Elle seule peut être, pour les peuples, l'équivalent réel de la sainte-alliance, à cela près de la supériorité nécessaire d'une coalition spirituelle sur une coalition purement temporelle.

Ainsi, en dernière analyse, la nécessité de confier aux savants les travaux théoriques préliminaires reconnus indispensables pour réorganiser la société, se trouve solidement fondée sur quatre considérations distinctes, dont chacune suffirait seule pour l'établir : 1° les savants, par leur genre de capacité et de culture intellectuelles, sont seuls compétents pour exécuter ces travaux; 2° cette fonction leur est destinée par la nature des choses, comme étant le pouvoir spirituel du système à organiser; 3° ils possèdent exclusivement l'autorité morale nécessaire aujourd'hui pour déterminer l'adoption de la nouvelle doctrine organique, lorsqu'elle sera formée; 4° enfin, de toutes les forces sociales existantes, celle des savants est la seule qui soit européenne. Un tel ensemble de preuves doit, sans doute, mettre la grande mission théorique des savants à l'abri de toute incertitude et de toute contestation.

Il résulte, de tout ce qui précède, que les erreurs capitales commises par les peuples dans leur manière de concevoir la réorganisation de la société, ont, pour cause première, la marche vicieuse d'après laquelle ils ont procédé à cette réorganisation; que le vice de cette marche consiste en ce que la réorganisation sociale a été regardée comme une opération purement pratique, tandis qu'elle est essentiellement théorique; que la nature des choses et les expériences historiques les plus convaincantes prouvent la nécessité absolue de diviser le travail total de la réorganisation en deux séries, l'une théorique l'autre pratique, dont la première doit être préalablement exécutée, et est destinée à servir de base à la seconde; que l'exécution préliminaire des travaux théoriques exige la mise en activité d'une nouvelle force sociale, distincte de celles qui ont jusqu'ici occupé la scène, et qui sont absolument incompétentes; enfin, que, par plusieurs raisons très-décisives, cette nouvelle force doit être celle des savants adonnés à l'étude des sciences d'observation.

L'ensemble de ces idées peut être envisagé comme ayant eu pour objet de porter par degrés l'esprit des hommes méditatifs au point de

vue élevé d'où on peut embrasser, d'un seul coup d'œil général, et les vices de la marche suivie jusqu'à présent pour réorganiser la société, et le caractère de celle qui doit être adoptée aujourd'hui. Tout se réduit, en dernier lieu, à faire établir, pour la politique, par les forces combinées des savants européens, une théorie positive distincte de la pratique, et ayant pour objet la conception du nouveau système social correspondant à l'état présent des lumières. Or, en y réfléchissant, on verra que cette conclusion se résume dans cette seule idée : *les savants doivent aujourd'hui élever la politique au rang des sciences d'observation.*

Tel est le point de vue culminant et définitif auquel il faut se placer. De ce point de vue, il est aisé de resserrer, dans une série de considérations très-simples, la substance de tout ce qui a été dit depuis le commencement de cet opuscule. Il reste à faire cette importante généralisation, qui peut seule fournir les moyens d'aller plus loin, en permettant de rendre la pensée plus rapide.

Par la nature même de l'esprit humain, chaque branche de nos connaissances est nécessairement assujettie dans sa marche à passer successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique ou fictif; l'état métaphysique ou abstrait; enfin, l'état scientifique ou positif.

Dans le premier, des idées surnaturelles servent à lier le petit nombre d'observations isolées dont la science se compose alors. En d'autres termes, les faits observés sont *expliqués*, c'est-à-dire, *vus à priori*, d'après des faits inventés. Cet état est nécessairement celui de toute science au berceau. Quelque imparfait qu'il soit, c'est le seul mode de liaison possible à cette époque. Il fournit, par conséquent, le seul instrument au moyen duquel on puisse raisonner sur les faits, en soutenant l'activité de l'esprit, qui a besoin par-dessus tout d'un point de ralliement quelconque. En un mot, il est indispensable pour permettre d'aller plus loin.

Le second état est uniquement destiné à servir de moyen de transition du premier vers le troisième. Son caractère est bâtard, il lie les faits d'après des idées qui ne sont plus tout à fait surnaturelles, et qui ne sont pas encore entièrement naturelles. En un mot, ces idées sont des abstractions personnifiées, dans lesquelles l'esprit peut voir à volonté ou le nom mystique d'une cause surnaturelle, ou l'énoncé abstrait d'une simple série de phénomènes, suivant qu'il est plus près de l'état théologique ou de l'état scientifique. Cet état métaphysique suppose que les faits, devenus plus nombreux, se sont en même temps rapprochés d'après les analogies plus étendues.

Le troisième état est le mode définitif de toute science quelcon-

que; les deux premiers n'ayant été destinés qu'à le préparer graduellement. Alors, les faits sont liés d'après des idées ou lois générales d'un ordre entièrement positif, suggérées ou confirmées par les faits eux-mêmes, et qui souvent même ne sont que de simples faits assez généraux pour devenir des principes. On tâche de les réduire toujours au plus petit nombre possible, mais sans instituer aucune hypothèse qui ne soit de nature à être vérifiée un jour par l'observation, et en ne les regardant, dans tous les cas, que comme un moyen d'expression générale pour les phénomènes.

Les hommes auxquels la marche des sciences est familière peuvent aisément vérifier l'exactitude de ce résumé historique général, par rapport aux quatre sciences fondamentales aujourd'hui positives: l'astronomie, la physique, la chimie, et la physiologie, aussi bien que pour les sciences qui s'y rattachent. Ceux même qui n'ont considéré les sciences que dans leur état présent peuvent faire cette vérification pour la physiologie qui, quoique devenue enfin aussi positive que les trois autres, existe encore sous les trois formes dans les différentes classes d'esprit, inégalement contemporaines. Ce fait est surtout manifeste pour la portion de cette science qui considère les phénomènes spécialement appelés *moraux*, conçus par les uns comme le résultat d'une action surnaturelle continue, par d'autres comme les effets incompréhensibles de l'activité d'un être abstrait, et par d'autres, enfin, comme tenant à des conditions organiques susceptibles d'être démontrées, et au delà desquelles on ne saurait remonter.

En considérant la politique comme une science, et lui appliquant les observations précédentes, on trouve qu'elle a déjà passé par les deux premiers états, et qu'elle est prête aujourd'hui à atteindre au troisième.

La doctrine des rois représente l'état théologique de la politique. C'est effectivement sur des idées théologiques qu'elle est fondée en dernière analyse. Elle montre les relations sociales comme basées sur l'idée surnaturelle du droit divin. Elle explique les changements politiques successifs de l'espèce humaine par une direction surnaturelle immédiate, exercée d'une manière continue depuis le premier homme jusqu'à présent. C'est ainsi que la politique a été uniquement conçue, jusqu'à ce que l'ancien système ait commencé à décliner.

La doctrine des peuples exprime l'état métaphysique de la politique. Elle est fondée en totalité sur la supposition abstraite et métaphysique d'un contrat social primitif, antérieur à tout développement des facultés humaines par la civilisation. Les moyens habituels

de raisonnement qu'elle emploie sont les droits, envisagés comme naturels et communs à tous les hommes au même degré, qu'elle fait garantir par ce contrat. Telle est la doctrine primitivement critique, tirée, à l'origine, de la théologie, pour lutter contre l'ancien système, et qui ensuite a été envisagée comme organique. C'est Rousseau principalement qui l'a résumée sous une forme systématique, dans un ouvrage qui a servi et qui sert encore de base aux considérations vulgaires sur l'organisation sociale.

Enfin, la doctrine scientifique de la politique considère l'état social sous lequel l'espèce humaine a toujours été trouvée par les observateurs comme la conséquence nécessaire de son organisation. Elle conçoit le but de cet état social comme déterminé par le rang que l'homme occupe dans le système naturel, tel qu'il est fixé par les faits, et sans être envisagé comme susceptible d'explication. Elle voit, en effet, résulter de ce rapport fondamental la tendance constante de l'homme à agir sur la nature, pour la modifier à son avantage. Elle considère ensuite l'ordre social comme ayant pour objet final de développer collectivement cette tendance naturelle, de la régulariser et de la concerter pour que l'action utile soit la plus grande possible. Cela posé, elle essaye de rattacher aux lois fondamentales de l'organisation humaine, par des observations directes sur le développement collectif de l'espèce, la marche qu'elle a suivie et les états intermédiaires par lesquels elle a été assujettie à passer avant de parvenir à cet état définitif. En se dirigeant d'après cette série d'observations, elle envisage les perfectionnements réservés à chaque époque comme dictés, à l'abri de toute hypothèse, par le point de ce développement auquel l'espèce humaine est parvenue. Elle conçoit ensuite, pour chaque degré de civilisation, les combinaisons politiques comme ayant uniquement pour objet de faciliter les pas qui tendent à se faire après qu'ils ont été déterminés avec précision.

Tel est l'esprit de la doctrine positive qu'il s'agit d'établir aujourd'hui, en se proposant pour but d'en faire application à l'état présent de l'espèce humaine civilisée, et en ne considérant les états antérieurs que comme nécessaires à observer pour établir les lois fondamentales de la science.

Il est aisé de s'expliquer tout à la fois pourquoi la politique n'a pas pu devenir plutôt une science positive, et pourquoi elle y est appelée aujourd'hui.

Deux conditions fondamentales, distinctes quoique inséparables, étaient indispensables pour cela.

En premier lieu, il fallait que toutes les sciences particulières fussent successivement devenues positives; car l'ensemble ne pouvait

être tel quand tous les éléments ne l'étaient pas. Cette condition est aujourd'hui remplie.

Les sciences sont devenues positives, l'une après l'autre, dans l'ordre où il était naturel que cette révolution s'opérât. Cet ordre est celui du degré de complication plus ou moins grand de leurs phénomènes, ou, en d'autres termes, de leur rapport plus ou moins intime avec l'homme. Ainsi, les phénomènes astronomiques d'abord, comme étant les plus simples, et ensuite successivement, les physiques, les chimiques et les physiologiques, ont été ramenés à des théories positives; ceux-ci à une époque toute récente. La même réforme ne pouvait s'effectuer qu'en dernier lieu pour les phénomènes politiques qui sont les plus compliqués, puisqu'ils dépendent de tous les autres. Mais il est évidemment aussi nécessaire qu'elle s'effectue alors, qu'il eût été impossible qu'elle arrivât plus tôt.

En second lieu, il fallait que le système social préparatoire, dans lequel l'action sur la nature n'était que le but indirect de la société, fût parvenu à sa dernière époque.

D'une part, en effet, la théorie ne pouvait jusqu'alors s'établir parce qu'elle aurait été trop en avant de la pratique. Étant destinée à la diriger, elle ne saurait la devancer jusqu'au point de la perdre de vue. D'une autre part, elle n'aurait pas eu plus tôt une base expérimentale suffisante. Il fallait l'établissement d'un système d'ordre social, admis par une population très-nombreuse, et composée de plusieurs grandes nations, et toute la durée possible de ce système, pour qu'une théorie pût se fonder sur cette vaste expérience.

Cette seconde condition est aujourd'hui satisfaite aussi bien que la première. Le système théologique, destiné à préparer l'esprit humain au système scientifique, est parvenu au terme de sa carrière. Cela est incontestable, puisque le système métaphysique, dont l'unique objet est de renverser le système théologique, a généralement obtenu la prépondérance parmi les peuples. La politique scientifique doit donc naturellement s'établir, puisque, vu l'impossibilité absolue de se passer d'une théorie, il faudrait, si cela n'avait pas lieu, supposer que la politique théologique se reconstituât; la politique métaphysique n'étant pas, à proprement parler, une vraie théorie, mais une doctrine critique, bonne seulement pour une transition.

En résumé, il n'y a donc jamais eu de révolution morale à la fois plus inévitable, plus mûre, et plus urgente, que celle qui doit maintenant élever la politique au rang des sciences d'observation entre les mains des savants européens combinés. Cette révolution peut seule faire intervenir, dans la grande crise actuelle, une force vraiment prépondérante, seule capable de la régler, et de préserver la

société des explosions terribles et anarchiques dont elle est menacée, en la plaçant dans la véritable route du système social perfectionné, que réclame impérieusement l'état de ses lumières.

Pour mettre en activité le plus promptement possible les forces scientifiques destinées à remplir cette salutaire mission, il fallait présenter le prospectus général des travaux théoriques à exécuter pour réorganiser la société, en élevant la politique au rang des sciences d'observation. J'ai osé concevoir ce plan, et je le propose solennellement aux savants de l'Europe.

Profondément convaincu que, lorsque cette discussion sera engagée, mon plan, adopté ou rejeté, conduira nécessairement à la formation du plan définitif; je ne crains pas de sommer tous les savants européens, au nom de la société, menacée d'une longue et terrible agonie dont leur intervention peut seule la préserver, d'émettre publiquement et librement leur opinion motivée par rapport au tableau général de travaux organiques que je leur soumets.

Ce prospectus se compose de trois séries de travaux.

La première a pour objet la formation du système d'observations historiques sur la marche générale de l'esprit humain, destiné à être la base positive de la politique, de manière à lui faire perdre entièrement le caractère théologique et le caractère métaphysique, pour lui imprimer le caractère scientifique.

La seconde tend à fonder le système complet d'éducation positive qui convient à la société régénérée, se constituant pour agir sur la nature; ou, en d'autres termes, elle se propose de perfectionner cette action en tant qu'elle dépend des facultés de l'agent.

La troisième enfin consiste dans l'exposition générale de l'action collective que, dans l'état actuel de toutes leurs connaissances, les hommes civilisés peuvent exercer sur la nature pour la modifier à leur avantage, en dirigeant toutes leurs forces vers ce but, et en n'envisageant les combinaisons sociales que comme des moyens d'y atteindre.

PREMIÈRE SÉRIE DE TRAVAUX.

La condition fondamentale à remplir, pour traiter la politique d'une manière positive, consiste à déterminer avec précision les limites dans lesquelles sont renfermées, par la nature des choses, les combinaisons d'ordre social. En d'autres termes, il faut que, dans la politique, à l'exemple des autres sciences, le rôle de l'observation et celui de l'imagination soient rendus parfaitement distincts, et que le second soit subordonné au premier.

Pour présenter dans tout son jour cette idée capitale, il est nécessaire de comparer l'esprit général de la politique positive avec celui de la politique théologique et de la politique métaphysique. Afin de simplifier ce parallèle, on doit envelopper ces deux-ci dans une même considération; ce qui ne saurait altérer les résultats, puisque, d'après le chapitre précédent, la seconde n'est au fond qu'une nuance de la première, dont elle ne diffère essentiellement que par un caractère moins prononcé.

L'état théologique et l'état métaphysique d'une science quelconque ont pour caractère commun la prédominance de l'imagination sur l'observation. La seule différence qui existe entre eux sous ce point de vue, c'est que l'imagination s'exerce dans le premier sur des êtres surnaturels, et dans le second sur des abstractions personnifiées.

La conséquence nécessaire et constante d'un tel état de l'esprit humain est de persuader à l'homme que, sous tous les rapports, il est le centre du système naturel, et, par suite, qu'il est doué d'une puissance d'action indéfinie sur les phénomènes. Cette persuasion résulte évidemment, d'une manière directe, de la suprématie exercée par l'imagination qui se combine avec le penchant organique en vertu duquel l'homme est porté à se former, en général, des idées exagérées de son importance et de son pouvoir. Une telle illusion forme le trait caractéristique le plus sensible de cette enfance de la raison humaine.

Considérées du point de vue philosophique, les révolutions qui ont fait passer les différentes sciences à l'état positif ont eu pour effet général d'établir en sens inverse cet ordre primitif de nos idées.

Le caractère fondamental de ces révolutions a été de transporter à l'observation la prépondérance jusqu'alors exercée par l'imagination. Par suite, les conséquences ont également été renversées. L'homme a été déplacé du centre de la nature pour se placer au rang qu'il y occupe effectivement. De même, son action a été renfermée dans ses limites réelles, en la réduisant à modifier plus ou moins, les uns par les autres, un certain nombre des phénomènes qu'il est destiné à observer.

Il suffit d'indiquer l'aperçu historique précédent, pour qu'il soit aussitôt vérifié, à l'égard des sciences aujourd'hui positives, par tous ceux qui en ont des notions claires.

Ainsi, en astronomie, l'homme a commencé par regarder les phénomènes célestes, sinon comme soumis à son influence, du moins comme ayant, avec tous les détails de son existence, des rapports directs et intimes; il a fallu toute la puissance des démonstrations les plus fortes et les plus multipliées, pour qu'il se résignât à n'occuper qu'une place subalterne et imperceptible dans le système général de l'univers. De même, en chimie, il a cru d'abord pouvoir modifier au gré de ses désirs la nature intime des corps, avant de se réduire à observer les effets de l'action réciproque des différentes substances terrestres. Pareillement, en médecine, c'est après avoir longtemps espéré de rectifier à volonté les dérangements de son organisation, et même de résister indéfiniment aux causes de destruction, qu'il a enfin reconnu que son action était nulle quand elle ne concourait pas avec celle de l'organisation, et à plus forte raison lorsqu'elle lui était opposée.

La politique n'a pas échappé plus que les autres sciences à cette loi fondée sur la nature des choses. L'état dans lequel elle s'est toujours trouvée jusqu'à présent, et dans lequel elle se trouve encore, correspond avec une analogie parfaite à ce qu'était l'astrologie pour l'astronomie, l'alchimie pour la chimie, et la recherche de la panacée universelle pour la médecine.

D'abord, il est évident, d'après le chapitre précédent, que la politique théologique et la politique métaphysique, envisagées, quant à leur manière de procéder, s'accordent à faire dominer l'imagination sur l'observation. Sans doute, on ne saurait prétendre que jusqu'ici l'observation n'ait pas été employée dans la politique théorique; mais elle ne l'a été que d'une manière subalterne, toujours aux

ordres de l'imagination, comme elle l'était, par exemple, en chimie, à l'époque de l'alchimie.

Cette prépondérance de l'imagination a dû avoir nécessairement pour la politique des conséquences analogues à celles ci-dessus décrites pour les autres sciences. C'est ce qu'on peut aisément vérifier par des observations directes sur l'esprit commun de la politique théologique et de la politique métaphysique, considérées du point de vue théorique.

L'homme a cru jusqu'à présent à la puissance illimitée de ses combinaisons politiques pour le perfectionnement de l'ordre social. En d'autres termes, l'espèce humaine a été envisagée jusqu'ici, en politique, comme n'ayant pas d'impulsion qui lui soit propre, comme pouvant toujours recevoir passivement celle quelconque que le législateur, armé d'une autorité suffisante, voudra lui donner.

Par une conséquence nécessaire, l'absolu a toujours régné et règne encore dans la politique théorique, soit théologique, soit métaphysique. Le but commun qu'elles se proposent, est d'établir, chacune à sa manière, le type éternel de l'ordre social le plus parfait, sans avoir en vue aucun état de civilisation déterminé. L'une et l'autre prétendent avoir trouvé exclusivement un système d'institutions qui atteint à ce but. La seule chose qui les distingue à cet égard, c'est que la première interdit formellement toute modification importante au plan qu'elle a tracé, tandis que la seconde permet l'examen, pourvu qu'il soit dirigé dans le même sens. A cela près, leur caractère est également absolu.

Cet absolu est encore plus sensible dans leurs applications à la politique pratique. Chacune d'elles voit, dans son système d'institutions, une sorte de panacée universelle applicable, avec une infaillible sécurité, à tous les maux politiques, de quelque nature qu'ils puissent être, et quel que soit le degré actuel de civilisation du peuple auquel le remède est destiné. De même aussi, toutes deux jugent les régimes des différents peuples aux diverses époques de civilisations uniquement d'après leur plus ou moins de conformité ou d'opposition avec le type invariable de perfection qu'elles ont établi. Ainsi, pour en citer un exemple récent et sensible, les partisans de la politique théologique et ceux de la politique métaphysique ont proclamé, tour à tour et à très-peu d'intervalle, l'organisation sociale de l'Espagne supérieure à celle des nations européennes les plus avancées, sans que ni les uns ni les autres aient tenu aucun compte de l'infériorité actuelle des Espagnols en civilisation à l'égard des Français et des Anglais, au-dessus desquels on les a placés, quant au régime politique. De tels jugements, qu'il serait aisé de

multiplier, montrent avec évidence combien il est dans l'esprit de la politique théologique et de la politique métaphysique de faire abstraction totale de l'état de civilisation.

Il importe de remarquer à cet égard, pour achever de les caractériser, qu'elles s'accordent, en général, par des motifs différents, à faire coïncider la perfection de l'organisation sociale avec un état de civilisation très-imparfait. On voit même que les partisans les plus conséquents de la politique métaphysique, tels que Rousseau qui l'a coordonnée, ont été conduits jusqu'à regarder l'état social comme une dégénération d'un état de nature composé par leur imagination, ce qui n'est que l'analogue métaphysique de l'idée théologique relative à la dégradation de l'espèce humaine par le péché originel.

Ce résumé exact confirme que la prépondérance de l'imagination sur l'observation a produit, en politique, des résultats parfaitement semblables à ceux qu'elle avait engendrés dans les autres sciences, avant qu'elles fussent devenues positives. La recherche absolue du meilleur gouvernement possible, abstraction faite de l'état de la civilisation, est évidemment tout à fait du même ordre que celle d'un traitement général applicable à toutes les maladies et à tous les tempéraments.

En cherchant à réduire à sa plus simple expression l'esprit général de la politique théologique et métaphysique, on voit, par ce qui précède, qu'il se ramène à deux considérations essentielles. Relativement à la manière de procéder, il consiste dans la prédominance de l'imagination sur l'observation. Relativement aux idées générales destinées à diriger les travaux, il consiste, d'une part, à envisager l'organisation sociale d'une manière abstraite, c'est-à-dire, comme indépendante de l'état de la civilisation; et, d'une autre part, à regarder la marche de la civilisation comme n'étant assujettie à aucune loi.

En prenant cet esprit en sens inverse, on doit nécessairement trouver celui de la politique positive, puisque la même opposition s'observe, d'après ce qui a été établi ci-dessus, entre l'état conjectural et l'état positif de toutes les autres sciences. On ne fera, par cette opération intellectuelle, qu'étendre à l'avenir l'analogie observée dans le passé. En effectuant l'opération, on est conduit aux résultats suivants.

En premier lieu, pour rendre positive la science politique, il faut y introduire, comme dans les autres sciences, la prépondérance de l'observation sur l'imagination. En second lieu, pour que cette condition fondamentale puisse être remplie, il faut concevoir, d'une part, l'organisation sociale comme intimement liée avec l'état de la civili-

sation et déterminée par lui ; d'une autre part, il faut considérer la marche de la civilisation comme assujettie à une loi invariable fondée sur la nature des choses. La politique ne saurait devenir positive, ou, ce qui revient au même, l'observation ne pourrait y prendre le dessus sur l'imagination, tant que ces deux dernières conditions ne seront pas remplies. Mais il est clair, réciproquement, que, si elles le sont, si la théorie de la politique est tout entière établie dans cet esprit, l'imagination se trouvera, par le fait, subordonnée à l'observation, et la politique sera positive. Ainsi c'est à ces deux conditions que tout se ramène en dernière analyse.

Telles sont donc les deux idées capitales qui doivent présider aux travaux positifs sur la politique théorique. Vu leur extrême importance, il est indispensable de les considérer dans un plus grand détail. Il ne s'agit point ici d'en établir la démonstration, qui sera précisément le résultat des travaux à effectuer. Il est uniquement question d'en présenter un énoncé assez complet pour que les esprits capables d'en juger puissent en faire une sorte de vérification anticipée en les comparant aux faits généralement connus ; vérification suffisante pour se convaincre de la possibilité de traiter la politique à la manière des sciences d'observation. Notre but principal sera atteint, si nous avons donné naissance à cette conviction.

La civilisation consiste, à proprement parler, dans le développement de l'esprit humain, d'une part, et, de l'autre, dans le développement de l'action de l'homme sur la nature, qui en est la conséquence. En d'autres termes, les éléments dont se compose l'idée de civilisation, sont, les sciences, les beaux-arts, et l'industrie ; cette dernière expression étant prise dans le sens le plus étendu, celui que je lui ai toujours donné.

En considérant la civilisation sous ce point de vue précis et élémentaire, il est aisé de sentir que l'état de l'organisation sociale est essentiellement dépendant de celui de la civilisation, et qu'il en doit être regardé comme une conséquence, tandis que la politique d'imagination l'envisage comme en étant isolé, et même tout à fait indépendant.

L'état de la civilisation détermine nécessairement celui de l'organisation sociale, soit au spirituel, soit au temporel, sous les deux rapports les plus importants. D'abord, il en détermine la nature, car il fixe le but d'activité de la société ; de plus, il en prescrit la forme essentielle, car il crée et développe les forces sociales temporelles et spirituelles destinées à diriger cette activité générale. Il est clair, en effet, que l'activité collective du corps social n'étant que la résultante des activités individuelles de tous ses membres, dirigées vers un but commun, ne saurait être d'une autre nature que ses éléments, qui sont évidemment déterminés par l'état plus ou moins avancé des sciences, des beaux-arts, et de l'industrie. Il est encore plus sensible qu'il y aurait impossibilité à concevoir l'existence prolongée d'un système politique, qui n'investirait pas du pouvoir suprême les forces sociales prépondérantes, dont la nature est prescrite invariablement par l'état de la civilisation. Ce que le raisonnement indique, l'expérience le confirme.

Toutes les variétés d'organisation sociale, qui ont existé jusqu'à présent, n'ont été que des modifications plus ou moins étendues d'un système unique, le système militaire et théologique. La formation primitive de ce système a été une conséquence évidente et nécessaire de l'état imparfait de la civilisation à cette époque. L'industrie étant dans l'enfance, la société a dû naturellement prendre la guerre pour but d'activité, surtout si l'on considère qu'un tel état de choses en facilitait les moyens, en même temps qu'il en imposait la loi par les stimulants les plus énergiques qui agissent sur l'homme, le besoin d'exercer ses facultés et celui de vivre. De même, il est clair que l'état théologique dans lequel se trouvaient alors toutes les théories particulières, imprimait forcément le même caractère aux idées générales destinées à servir de lien social. Le troisième élément de civilisation, les beaux-arts, était alors prédominant ; et, c'est lui, en effet, qui a principalement fondé, d'une manière régulière, cette première organisation. S'il ne se fût pas développé, il serait impossible d'imaginer comment la société eût pu s'organiser.

Si l'on observe ensuite les modifications successives que ce système primitif a éprouvées jusqu'à nos jours, et qui ont été prises par les métaphysiciens pour autant de systèmes différents, on trouvera le même résultat. On verra dans toutes des effets inévitables de l'extension toujours croissante acquise par l'élément scientifique et l'élément industriel, presque nuls à l'origine. C'est ainsi que le passage du polythéisme au théisme, et, plus tard, la réforme du protestantisme, ont été produits principalement par les progrès continus, quoique lents, des connaissances positives, ou, en d'autres termes, par l'action exercée sur les anciennes idées générales par les idées particulières qui avaient cessé peu à peu d'être du même ordre qu'elles. De même, sous le rapport temporel, le passage de l'état romain à l'état féodal ; et, plus clairement encore, la décadence de celui-ci par l'affranchissement des communes et ses suites, doivent être essentiellement rapportés à l'importance progressive de l'élément industriel. En un mot, tous les faits généraux constatent l'é-

troite dépendance de l'organisation sociale par rapport à la civilisation.

Les meilleurs esprits, ceux qui sont le plus rapprochés de l'état positif de la politique, commencent aujourd'hui à entrevoir ce principe fondamental. Ils sentent qu'il y a absurdité à concevoir isolément le système politique, à faire dériver de lui les forces de la société, dont il reçoit au contraire les siennes, sous peine de nullité. En un mot, ils admettent déjà que l'ordre politique n'est et ne peut être que l'expression de l'ordre civil, ce qui signifie, en d'autres termes, que les forces sociales prépondérantes finissent, de toute nécessité, par devenir dirigeantes. Il n'y a plus qu'un pas à faire de là pour arriver à reconnaître la subordination du système politique à l'égard de la civilisation. Car, s'il est clair que l'ordre politique est l'expression de l'ordre civil, il est, au moins aussi évident que l'ordre civil lui-même n'est que l'expression de l'état de la civilisation.

Sans doute, l'organisation sociale réagit à son tour, d'une manière inévitable et plus ou moins énergique, sur la civilisation. Mais cette influence, qui n'est que secondaire, malgré sa très-grande importance, ne doit pas faire intervertir l'ordre naturel de dépendance. La preuve que cet ordre est réellement tel qu'il vient d'être indiqué, peut se tirer de cette réaction même, envisagée convenablement. Car, il est d'expérience constante, que si l'organisation sociale est constituée en sens contraire de la civilisation, la seconde finit toujours par l'emporter sur la première.

On doit donc admettre, comme une des deux idées fondamentales qui fixent l'esprit de la politique positive, que l'organisation sociale ne doit pas être considérée, soit dans le présent, soit dans le passé, isolément de l'état de la civilisation, dont elle doit être envisagée comme une dérivation nécessaire. Si, pour faciliter l'étude, on juge quelquefois utile de les examiner séparément, cette abstraction doit toujours être conçue comme simplement provisoire, et ne doit jamais faire perdre de vue la subordination établie par la nature des choses.

La seconde idée fondamentale consiste en ce que les progrès de la civilisation se développent suivant une loi nécessaire.

L'expérience du passé prouve, de la manière la plus décisive, que la civilisation est assujettie dans son développement progressif à une marche naturelle et irrévocable, dérivée des lois de l'organisation humaine, et qui devient, à son tour, la loi suprême de tous les phénomènes politiques.

Il ne peut, évidemment, être question ici d'exposer avec précision

les caractères de cette loi, et sa vérification par les faits historiques, même les plus sommaires. Il ne s'agit maintenant que de présenter quelques considérations sur cette idée fondamentale.

Une première considération doit faire sentir la nécessité de supposer une telle loi, pour l'explication des phénomènes politiques.

Tous les hommes qui ont une certaine connaissance des faits historiques les plus marquants, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions spéculatives, conviendront que, si l'on envisage l'ensemble de l'espèce humaine policée, elle a fait, en civilisation, des progrès non interrompus, depuis les temps historiques les plus reculés jusqu'à nos jours. Dans cette proposition, le mot de civilisation est entendu tel qu'il a été expliqué ci-dessus, et en y comprenant, de plus, comme conséquence, l'organisation sociale.

On ne peut élever aucun doute raisonnable sur ce grand fait pour l'époque qui s'étend depuis le onzième siècle jusqu'à présent, c'est-à-dire, depuis l'introduction des sciences d'observation en Europe par les Arabes et l'affranchissement des communes. Mais il n'est pas moins incontestable pour l'époque précédente. Les savants ont, aujourd'hui, bien reconnu que les prétentions des érudits au sujet des connaissances scientifiques très-avancées des anciens sont dénuées de tout fondement réel. Il est prouvé que les Arabes les ont dépassés. Il en a été de même, et encore plus clairement, de l'industrie, du moins dans tout ce qui exige une véritable capacité, et qui n'est pas l'effet de circonstances purement accidentelles. Lors même qu'on excepterait les beaux-arts, cette exclusion, qui s'explique d'une manière toute naturelle, laisserait à la proposition une généralité suffisante. Enfin, quant à l'organisation sociale, il est de la dernière évidence qu'elle a fait, dans la même période, des progrès du premier ordre, par l'établissement du christianisme, et par la formation du régime féodal, bien supérieur aux organisations grecques et romaines.

Il est donc certain que la civilisation a marché continuellement et sous tous les rapports.

D'un autre côté, sans adopter, relativement au passé, l'esprit de dénigrement, aveugle autant qu'injuste, introduit par la métaphysique, on ne peut s'empêcher de reconnaître que, par suite de l'état d'enfance dans lequel la politique a été jusqu'ici, les combinaisons pratiques qui ont été dirigées sur la civilisation n'étaient pas toujours les plus propres à la faire marcher, et souvent même tendaient beaucoup plus par elles-mêmes à entraver sa marche qu'à la favoriser. Il y a eu des époques dans lesquelles toute l'action politique principale

a été combinée dans un sens entièrement stationnaire; ce sont, en général, celles de la décadence des systèmes, celles, par exemple, de l'empereur Julien, de Philippe II et des Jésuites, et, en dernier lieu, celle de Bonaparte. Qu'on observe d'ailleurs, d'après la discussion précédente, que l'organisation sociale ne règle point la marche de la civilisation, dont elle est, au contraire, le produit.

La guérison fréquente des maladies sous l'influence de traitements évidemment vicieux a fait connaître aux médecins l'action puissante qu'exerce spontanément tout corps vivant pour rétablir les dérangements accidentels de son organisation. De même, l'avancement de la civilisation à travers des combinaisons politiques défavorables prouve clairement que la civilisation est assujettie à une marche naturelle, indépendante de toutes les combinaisons, et qui les domine. Si on n'admettait pas ce principe, il n'y aurait d'autre parti à prendre pour expliquer un tel fait, pour comprendre comment la civilisation a presque toujours profité des fautes qui ont été commises au lieu d'en être retardée, que de recourir à une direction surnaturelle immédiate et continue, à l'exemple de la politique théologique.

Au reste, il convient d'observer à ce sujet que trop souvent on a regardé comme défavorables à la marche de la civilisation des causes qui ne l'étaient qu'en apparence. La raison en est surtout que les meilleurs esprits même n'ont pas eu égard jusqu'à présent à une des lois essentielles des corps organisés, qui s'applique aussi bien à l'espèce humaine agissant collectivement qu'à un individu isolé. Cette loi consiste dans la nécessité des résistances, jusqu'à un certain degré, pour que toutes les forces soient pleinement développées. Mais cette remarque n'affecte en rien la considération précédente. Car, si les obstacles sont nécessaires pour que les forces se déploient, ils ne les produisent pas.

La conclusion déduite de cette première considération serait beaucoup fortifiée, si l'on tenait compte de l'identité remarquable observée dans le développement de la civilisation de différents peuples, entre lesquels on ne peut raisonnablement supposer aucune communication politique. Cette identité n'a pu être produite que par l'influence d'une marche naturelle de civilisation, uniforme pour tous les peuples, parce qu'elle dérive des lois fondamentales de l'organisation humaine, qui sont communes à tous. Ainsi, par exemple, les mœurs des premiers temps de la Grèce, telles qu'Homère les a décrites, retrouvées de nos jours, avec une très-grande similitude, chez les nations sauvages de l'Amérique septentrionale; la féodalité observée chez les Malais avec le même caractère essentiel qu'elle eut

en Europe au onzième siècle, etc.; ne peuvent évidemment s'expliquer que de cette seule manière.

Une seconde considération peut rendre très-facile à sentir l'existence d'une loi naturelle qui préside au développement de la civilisation.

Si l'on admet, conformément à l'aperçu ci-dessus présenté, que l'état du régime social est une dérivation nécessaire de celui de la civilisation, on pourra dégager, de l'observation de la marche, cet élément compliqué, et ce qui sera vu pour les autres ne lui en sera pas moins applicable comme conséquence.

En réduisant ainsi la question à ses moindres termes, il devient aisé d'apercevoir que la civilisation est assujettie à une marche déterminée et invariable.

Une philosophie superficielle, qui ferait de ce monde une scène à miracles, a prodigieusement exagéré l'influence du hasard, c'est-à-dire des causes isolées, dans les choses humaines. Cette exagération est surtout manifeste pour les sciences et pour les arts. Entre autres exemples remarquables, chacun connaît la singulière admiration dont plusieurs hommes d'esprit ont été pénétrés, en pensant à la loi de la gravitation universelle révélée à Newton par la chute d'une pomme.

Il est aujourd'hui généralement reconnu, par tous les hommes sensés, que le hasard n'a qu'une part infiniment petite dans les découvertes scientifiques et industrielles; qu'il ne joue un rôle essentiel que dans des découvertes sans aucune importance. Mais à cette erreur il en a succédé une autre, qui, beaucoup moins déraisonnable en elle-même, présente néanmoins à l'effet presque les mêmes inconvénients. Le rôle du hasard a été transporté au génie avec un caractère à peu près semblable. Cette transformation n'explique guère mieux les actes de l'esprit humain.

L'histoire des connaissances humaines prouve cependant, de la manière la plus sensible, et les meilleurs esprits l'ont déjà reconnu, que tous les travaux s'enchaînent dans les sciences et dans les arts, soit dans la même génération, soit d'une génération à l'autre; de telle sorte, que les découvertes d'une génération préparent celles de la suivante, comme elles avaient été préparées par celles de la précédente. On a constaté que la puissance du génie isolé est beaucoup moindre que celle qu'on lui avait supposée. L'homme le plus justement illustré par de grandes découvertes doit presque toujours la plus grande partie de ses succès à ses prédécesseurs dans la carrière qu'il parcourt. En un mot, l'esprit humain suit, dans le développement des sciences et des arts, une marche déterminée, supérieure

aux plus grandes forces intellectuelles, qui n'apparaissent, pour ainsi dire, que comme instruments destinés à produire à temps nommé les découvertes successives.

En se bornant à considérer les sciences, qu'on peut suivre avec plus de facilité depuis des temps reculés, on voit, en effet, que les grandes époques historiques de chacune d'elles, c'est-à-dire son passage par l'état théologique, l'état métaphysique, et enfin l'état positif, sont rigoureusement déterminées. Ces trois états se succèdent nécessairement suivant cet ordre fondé sur la nature de l'esprit humain. La transition de l'un à l'autre se fait d'après une marche dont les pas principaux sont analogues pour toutes les sciences, et dont aucun homme de génie ne saurait franchir un seul intermédiaire essentiel. Si, de cette division générale, on passe aux sous-divisions de l'état scientifique ou définitif, on observe encore la même loi. Ainsi, par exemple, la grande découverte de la gravitation universelle a été préparée par les travaux des astronomes et des géomètres du seizième et du dix-septième siècles, principalement par ceux de Kepler et d'Huyghens, sans lesquels elle eût été impossible, et qui ne pouvaient manquer de la produire tôt ou tard.

Il ne saurait donc être douteux, d'après ce qui précède, que la marche de la civilisation, considérée dans ses éléments, ne soit assujettie à une loi naturelle et constante, qui domine toutes les divergences humaines particulières. Comme l'état de l'organisation sociale suit nécessairement celui de la civilisation, la même conclusion s'applique donc à la civilisation, envisagée tout à la fois dans son ensemble et dans ses éléments.

Les deux considérations ci-dessus énoncées suffisent, non pour démontrer complétement la marche nécessaire de la civilisation, mais pour faire sentir son existence, pour montrer la possibilité de déterminer avec précision tous ses attributs en l'étudiant par l'observation approfondie du passé, et de créer ainsi la politique positive.

Il s'agit maintenant de fixer exactement le but pratique de cette science, ses points de contact généraux avec les besoins de la société, et surtout avec la grande réorganisation que réclame si impérieusement l'état actuel du corps social.

Pour cela, il faut d'abord préciser les limites dans lesquelles est renfermée toute action politique réelle.

La loi fondamentale qui régit la marche naturelle de la civilisation prescrit rigoureusement tous les états successifs par lesquels l'espèce humaine est assujettie à passer dans son développement général. D'un autre côté, cette loi résulte nécessairement de la tendance instinctive de l'espèce humaine à se perfectionner. Par conséquent, elle est autant au-dessus de notre dépendance que les instincts individuels dont la combinaison produit cette tendance permanente.

Comme aucun phénomène connu n'autorise à penser que l'organisation humaine soit sujette à aucun changement capital, la marche de la civilisation qui en dérive est donc essentiellement inaltérable, quant au fond. En termes plus précis, aucun des degrés intermédiaires qu'elle fixe ne peut être franchi, et aucun pas rétrograde véritable ne peut être fait.

Seulement, la marche de la civilisation est modifiable, en plus ou en moins, dans sa vitesse, entre certaines limites, par plusieurs causes physiques et morales, susceptibles d'estimation. Au nombre de ces causes, sont les combinaisons politiques. Tel est le seul sens dans lequel il soit donné à l'homme d'influer sur la marche de sa propre civilisation.

Cette action relativement à l'espèce est tout à fait analogue à celle qui nous est permise par rapport à l'individu, analogie qui résulte de l'identité d'origine. On peut, par des moyens convenables, accélérer ou retarder, jusqu'à un certain point limité, le développement d'un instinct individuel; mais on ne peut, ni le détruire, ni le dénaturer. Il en est de même de l'instinct de l'espèce, proportion gardée, quant aux limites, de la vie de l'espèce comparée à celle de l'individu.

La marche naturelle de la civilisation détermine donc, pour chaque époque, à l'abri de toute hypothèse, les perfectionnements que doit subir l'état social, soit dans ses éléments, soit dans son ensemble. Ceux-là seuls peuvent s'exécuter, et ils s'exécutent nécessairement, à l'aide des combinaisons faites par les philosophes et par les hommes d'État, ou malgré ces combinaisons.

Tous les hommes qui ont exercé une action réelle et durable sur l'espèce humaine, soit au temporel, soit au spirituel, ont été guidés et soutenus par cette vérité fondamentale, que l'instinct ordinaire du génie leur a fait entrevoir, quoiqu'elle ne soit pas encore établie sur une démonstration méthodique. Ils ont aperçu, à chaque époque, quels étaient les changements qui tendaient à s'effectuer, d'après l'état de la civilisation, et ils les ont proclamés, en proposant à leurs contemporains les doctrines ou les institutions correspondantes. Quand leur aperçu a été très-conforme au véritable état des choses, les changements se sont prononcés ou consolidés presque immédiatement. De nouvelles forces sociales, qui, depuis longtemps, se développaient en silence, ont tout à coup apparu à leurs voix sur la scène politique avec toute la vigueur de la jeunesse.

L'histoire n'ayant été écrite et étudiée jusqu'à présent que dans un esprit superficiel, de telles coïncidences, des effets aussi frappants, au lieu d'instruire les hommes, comme il serait naturel de le supposer, n'ont fait que les étonner. Ces faits mal vus contribuent même à maintenir encore la croyance théologique et métaphysique de la puissance indéfinie et créatrice des législateurs sur la civilisation. Ils maintiennent cette idée superstitieuse dans des esprits qui seraient disposés à la rejeter, si elle ne semblait appuyée sur l'observation. Ce fâcheux effet résulte de ce que, dans ces grands événements, on ne voit que les hommes, et jamais les choses qui les poussent avec une force irrésistible. Au lieu de reconnaître l'influence prépondérante de la civilisation, on regarde les efforts de ces hommes prévoyants comme les véritables causes des perfectionnements qui se sont opérés, et qui auraient eu également lieu, un peu plus tard, sans leur intervention. On ne se met pas en peine de l'énorme disproportion de la prétendue cause avec l'effet, disproportion qui rendrait l'explication beaucoup plus inintelligible que le fait lui-même. On s'attache à ce qui est apparent, et on néglige le réel, qui est derrière. En un mot, suivant l'ingénieuse expression de madame de Staël, on prend les acteurs pour la pièce.

Une telle erreur est absolument de même nature que celle des Indiens attribuant à Christophe Colomb l'éclipse qu'il avait prévue.

En général, quand l'homme paraît exercer une grande action, ce n'est point par ses propres forces, qui sont extrêmement petites. Ce sont toujours des forces extérieures qui agissent pour lui, d'après des lois sur lesquelles il ne peut rien. Tout son pouvoir réside dans son intelligence, qui le met en état de connaître ces lois par l'observation, de prévoir leurs effets, et, par suite, de les faire concourir au but qu'il se propose, pourvu qu'il emploie ces forces d'une manière conforme à leur nature. L'action une fois produite, l'ignorance des lois naturelles conduit le spectateur, et quelquefois l'acteur lui-même, à rapporter au pouvoir de l'homme ce qui n'est dû qu'à sa prévoyance.

Ces observations générales s'appliquent à une action politique, de la même manière et par les mêmes raisons qu'à une action physique, chimique, et physiologique. Toute action politique est suivie d'un effet réel et durable, quand elle s'exerce dans le même sens que la force de la civilisation, lorsqu'elle se propose d'opérer des changements que cette force commande actuellement. L'action est nulle, ou, du moins, éphémère, dans toute autre hypothèse.

Le cas le plus vicieux est, sans contredit, celui où le législateur, soit temporel, soit spirituel, agit, à dessein ou non, dans un sens

rétrograde; car il se constitue alors en opposition avec ce qui seul peut faire sa force. Mais cette marche est tellement le régulateur exact de l'action politique, que cette action est encore nulle, malgré la tendance progressive qui est en sa faveur, quand elle veut avancer plus qu'il n'est déterminé. L'expérience prouve, en effet, que le législateur, de quelque puissance qu'on le suppose revêtu, échoue nécessairement s'il entreprend d'opérer des perfectionnements, qui sont dans la ligne des progrès naturels de la civilisation, mais trop au-dessus de son état actuel. Ainsi, par exemple, les grandes tentatives de Joseph II pour civiliser l'Autriche, plus que ne le comportait son état présent, ont été aussi complétement frappées de nullité que les efforts immenses de Bonaparte pour faire rétrograder la France vers le régime féodal, quoique tous deux fussent armés des pouvoirs arbitraires les plus étendus.

Il suit, des considérations précédemment indiquées, que la vraie politique, la politique positive, ne doit pas plus prétendre à gouverner ses phénomènes que les autres sciences ne gouvernent leurs phénomènes respectifs. Elles ont renoncé à cette ambitieuse chimère qui caractérisa leur enfance, pour se borner à observer leurs phénomènes et à les lier. La politique doit faire de même. Elle doit uniquement s'occuper de coordonner tous les faits particuliers relatifs à la marche de la civilisation, de les réduire au plus petit nombre possible de faits généraux, dont l'enchaînement doit mettre en évidence la loi naturelle de cette marche, en appréciant ensuite l'influence des diverses causes qui peuvent en modifier la vitesse.

L'utilité pratique de cette politique d'observation peut maintenant être précisée avec facilité.

La saine politique ne saurait avoir pour objet de faire marcher l'espèce humaine, qui se meut par une impulsion propre, suivant une loi aussi nécessaire, quoique plus modifiable, que celle de la gravitation. Mais elle a pour but de faciliter sa marche en l'éclairant.

Il y a une fort grande différence entre obéir à la marche de la civilisation sans s'en rendre compte, et y obéir avec connaissance de cause. Les changements qu'elle commande n'ont pas moins lieu dans le premier cas que dans le second, mais ils se font attendre plus longtemps, et surtout ils ne s'opèrent qu'après avoir produit dans la société de funestes secousses, plus ou moins graves, suivant la nature et l'importance de ces changements. Or, les froissements de tout genre qui en résultent pour le corps social peuvent être évités, en grande partie, par des moyens fondés sur la connaissance exacte des changements qui tendent à s'effectuer.

Ces moyens consistent à faire que les perfectionnements, une fois

prévus, se prononcent d'une manière directe, au lieu d'attendre qu'ils se soient fait jour, par la seule force des choses, à travers tous les obstacles engendrés par l'ignorance. En d'autres termes, le but essentiel de la politique pratique est, proprement, d'éviter les révolutions violentes qui naissent des entraves mal entendues apportées à la marche de la civilisation, et de les réduire, le plus promptement possible, à un simple mouvement moral, aussi régulier, quoique plus vif, que celui qui agite doucement la société dans les temps ordinaires. Or, pour atteindre ce but, il est évidemment indispensable de connaître, avec la plus grande précision possible, la tendance actuelle de la civilisation, afin d'y conformer l'action politique.

Sans doute, il serait chimérique d'espérer que des mouvements qui compromettent, plus ou moins, les ambitions et les intérêts de classes entières, puissent s'opérer d'une manière parfaitement calme. Mais il n'est pas moins certain que jusqu'ici on a donné à cette cause beaucoup trop d'importance pour l'explication des révolutions orageuses, dont la violence a tenu, en grande partie, à l'ignorance des lois naturelles qui règlent la marche de la civilisation.

Il n'est que trop ordinaire de voir attribuer à l'égoïsme ce qui ne tient essentiellement qu'à l'ignorance; et cette erreur funeste contribue à entretenir l'irritation parmi les hommes, dans leurs relations privées et générales. Mais, dans le cas actuel, n'est-il pas évident que les hommes entraînés jusqu'à présent à se mettre, de fait, en opposition à la marche de la civilisation, ne l'auraient pas tenté si cette opposition eût été solidement démontrée? Nul n'est assez insensé pour se constituer, sciemment, en insurrection contre la nature des choses. Nul ne se plaît à exercer une action qu'il voit clairement devoir être éphémère. Ainsi, les démonstrations de la politique d'observation sont susceptibles d'agir sur les classes que leurs préjugés et leurs intérêts porteraient à lutter contre la marche de la civilisation.

On ne doit pas, sans doute, exagérer l'influence de l'intelligence sur la conduite des hommes. Mais, certainement, la force de la démonstration a une importance très-supérieure à celle qu'on lui a supposée jusqu'ici. L'histoire de l'esprit humain prouve que cette force a souvent déterminé, à elle seule, des changements dans lesquels elle avait à lutter contre les plus grandes forces humaines réunies. Pour n'en citer que l'exemple le plus remarquable, c'est la seule puissance des démonstrations positives qui a fait adopter la théorie du mouvement de la terre, qui avait à vaincre non-seulement la résistance du pouvoir théologique, encore si vigoureux à cette époque, mais surtout l'orgueil de l'espèce humaine tout entière,

appuyé sur les motifs les plus vraisemblables qu'une idée fausse ait jamais eus en sa faveur. Des expériences aussi décisives devraient nous éclairer sur la force prépondérante qui résulte des démonstrations véritables. C'est principalement parce qu'il n'y en a jamais eu encore dans la politique, que les hommes d'État se sont laissé entraîner dans de si grandes aberrations pratiques. Que les démonstrations paraissent, les aberrations cesseront bientôt.

Mais, d'ailleurs, à ne considérer que les intérêts, il est aisé de sentir que la politique positive doit fournir les moyens d'éviter les révolutions violentes.

En effet, si les perfectionnements nécessités par la marche de la civilisation ont à combattre certaines ambitions et certains intérêts, il en existe aussi qui leur sont favorables. De plus, par cela même que ces perfectionnements sont arrivés à leur maturité, les forces réelles en leur faveur sont supérieures aux forces opposées, quoique l'apparence ne l'indique pas toujours ainsi. Or, quand même on douterait, relativement à ces dernières, que la connaissance positive de la marche de la civilisation pût être utile pour les engager à subir avec résignation une loi inévitable, son importance, par rapport aux autres forces, ne saurait évidemment être mise en question. Guidées par cette connaissance, les classes ascendantes, apercevant clairement le but qu'elles sont appelées à atteindre, pourront y marcher d'une manière directe, au lieu de se fatiguer en tâtonnements et en déviations. Elles combineront avec sûreté les moyens d'annuler d'avance toutes les résistances, et de faciliter à leurs adversaires la transition vers le nouvel ordre des choses. En un mot, le triomphe de la civilisation s'opèrera d'une manière à la fois aussi prompte et aussi calme que la nature des choses le permet.

En résumé, la marche de la civilisation ne s'exécute pas, à proprement parler, suivant une ligne droite. Elle se compose d'une suite d'oscillations progressives, plus ou moins étendues et plus ou moins lentes, en deçà et en delà d'une ligne moyenne, comparables à celles que présente le mécanisme de la locomotion. Or, ces oscillations peuvent être rendues plus courtes et plus rapides par des combinaisons politiques fondées sur la connaissance du mouvement moyen, qui tend toujours à prédominer. Telle est l'utilité pratique permanente de cette connaissance. Elle a évidemment d'autant plus d'importance que les changements nécessités par la marche de la civilisation sont eux-mêmes plus importants. Cette utilité est donc aujourd'hui au plus haut degré, puisque la réorganisation sociale qui peut seule terminer la crise actuelle est la plus complète de toutes les révolutions que l'espèce humaine a éprouvées.

La donnée fondamentale de la politique pratique générale, son point de départ positif, est donc la détermination de la tendance de la civilisation, afin d'y conformer l'action politique, et de rendre par là aussi douces et aussi courtes que possible les crises inévitables auxquelles l'espèce humaine est assujettie dans ces passages successifs par les différents états de civilisation.

De bons esprits, mais peu familiers avec la manière de procéder qui convient à l'esprit humain, tout en reconnaissant la nécessité de déterminer cette tendance de la civilisation, pour donner une base solide et positive aux combinaisons politiques, pourraient penser qu'il n'est pas indispensable pour la fixer d'étudier la marche générale de la civilisation depuis son origine, et qu'il suffit de la considérer dans son état présent. Cette idée est naturelle, vu la manière rétrécie dont la politique a été envisagée jusqu'à ce jour. Mais il est facile d'en montrer la fausseté.

L'expérience a prouvé que, tant que l'esprit de l'homme reste engagé dans une direction positive, il y a beaucoup d'avantages et nul inconvénient à ce qu'il s'élève au plus haut degré de généralité possible, parce qu'il lui est infiniment plus aisé de descendre que de monter. Dans l'enfance de la physiologie positive, on avait commencé par croire que, pour connaître l'organisation humaine, il suffisait d'étudier l'homme uniquement, ce qui était une erreur tout à fait analogue à celle dont il est ici question. On a reconnu depuis que, pour se former des idées bien nettes et convenablement étendues de l'organisation humaine, il était indispensable d'envisager l'homme comme un terme de la série animale; et même, par une vue plus générale encore, comme faisant partie de l'ensemble des corps organisés. La physiologie n'est définitivement constituée que depuis que la comparaison des différentes classes d'êtres vivants est largement établie, et qu'elle commence à être régulièrement employée dans l'étude de l'homme.

Il en est, en politique, des divers états de civilisation, comme des organisations diverses en physiologie. Seulement, les motifs qui obligent à considérer les différentes époques de civilisation sont encore plus directs que ceux qui ont porté les physiologistes à établir la comparaison de toutes les organisations.

Sans doute, une étude de l'état présent de la civilisation, envisagé en lui-même, indépendamment de ceux qui l'ont précédé, est propre à fournir des matériaux très-utiles pour la formation de la politique positive, pourvu que les faits soient observés d'une manière philosophique. Il est même certain que c'est par des études de ce genre que les véritables hommes d'État ont pu jusqu'à présent modifier les doctrines conjecturales qui dirigeaient leur esprit, de façon à les rendre moins discordantes avec les besoins réels de la société. Mais il n'en reste pas moins évident qu'une telle étude est d'une insuffisance totale pour former une vraie politique positive. Il est impossible d'y voir autre chose que des matériaux. En un mot, l'observation de l'état présent de la civilisation, considéré isolément, ne peut pas plus déterminer la tendance actuelle de la société que ne pourrait le faire l'étude de toute autre époque isolée.

La raison en est, que, pour établir une loi, il ne suffit pas d'un terme, car il faut au moins en avoir trois, afin que la liaison, découverte par la comparaison des deux premiers, et vérifiée par le troisième, puisse servir à trouver le suivant, ce qui est le but de toute loi.

Lorsqu'en suivant une institution et une idée sociale, ou bien un système d'institutions et une doctrine entière, depuis leur naissance jusqu'à l'époque actuelle, on trouve que, à partir d'un certain moment, leur empire a toujours été en diminuant ou toujours en augmentant, on peut prévoir avec une complète certitude, d'après cette série d'observations, le sort qui leur est réservé. Dans le premier cas, il sera constaté qu'elles vont en sens contraire de la civilisation, d'où il résultera qu'elles sont destinées à disparaître. Dans le second, au contraire, on conclura qu'elles doivent finir par dominer. L'époque de la chute ou celle du triomphe pourront même être calculées à peu près par l'étendue et la vitesse des variations observées. Une telle étude est donc évidemment une source féconde d'instruction positive.

Mais que peut apprendre l'observation isolée d'un seul État, dans lequel tout est confondu, les doctrines, les institutions, les classes qui descendent, et les doctrines, les institutions, les classes qui montent, sans compter l'action éphémère qui ne tient qu'à la routine du moment? Quelle sagacité humaine pourrait, dans un assemblage aussi hétérogène, ne pas s'exposer à prendre les uns pour les autres ces éléments opposés? Comment discerner les réalités qui font si peu de bruit, au milieu des fantômes qui s'agitent sur la scène? Il est clair que, dans un tel désordre, l'observateur ne saurait marcher qu'en aveugle s'il n'est guidé par le passé, qui seul peut lui enseigner à diriger son coup d'œil de manière à voir les choses comme elles sont au fond.

L'ordre chronologique des époques n'est point l'ordre philosophique. Au lieu de dire : le passé, le présent, et l'avenir, il faut dire : le passé, l'avenir, et le présent. Ce n'est, en effet, que lorsque, par le passé, on a conçu l'avenir, qu'on peut revenir utilement sur le pré-

sent, qui n'est qu'un point, de façon à saisir son véritable caractère.

Ces considérations, applicables à une époque quelconque, le sont, à bien plus forte raison, à l'époque actuelle. Aujourd'hui, trois systèmes différents coexistent dans le sein de la société : le système théologique et féodal, le système scientifique et industriel, enfin le système transitoire et bâtard des métaphysiciens et des légistes. Il est absolument au-dessus des forces de l'esprit humain d'établir, au milieu d'une telle confusion, une analyse claire et exacte, une statistique réelle et précise du corps social, sans être éclairé par le flambeau du passé. On pourrait aisément démontrer que d'excellents esprits, faits par leur capacité pour s'élever à une politique vraiment positive, si leurs facultés eussent été mieux dirigées, sont restés plongés dans la métaphysique pour avoir considéré isolément l'état présent des choses, ou même seulement pour n'avoir pas remonté assez haut dans la série des observations.

Ainsi, l'étude, et l'étude aussi approfondie, aussi complète que possible, de tous les états par lesquels la civilisation a passé depuis son origine jusqu'à présent; leur coordination, leur enchaînement successif, leur composition en faits généraux propres à devenir des principes, en mettant en évidence les lois naturelles du développement de la civilisation, le tableau philosophique de l'avenir social, tel qu'il dérive du passé, c'est-à-dire, la détermination du plan général de réorganisation destiné à l'époque actuelle; enfin l'application de ces résultats à l'état présent des choses, de manière à déterminer la direction qui doit être imprimée à l'action politique pour faciliter la transition définitive vers le nouvel état social. Tel est l'ensemble de travaux propres à établir pour la politique une théorie positive qui puisse répondre aux besoins immenses et urgents de la société.

Telle est la première série de recherches théoriques que j'ose proposer aux forces combinées des savants Européens.

Toutes les considérations exposées jusqu'ici ayant suffisamment indiqué l'esprit de la politique positive, sa comparaison avec la politique théologique et métaphysique peut acquérir plus de précision.

En les comparant d'abord sous le point de vue le plus important, par rapport aux besoins actuels de la société, on s'explique facilement la supériorité de la politique positive. Cette supériorité résulte de ce qu'elle *découvre* ce que les autres *inventent*. La politique théologique et métaphysique imaginent le système qui convient à l'état présent de la civilisation, d'après la condition absolue qu'il soit le meilleur possible. La politique positive le détermine par l'observation, uniquement comme devant être celui que la marche de la civilisation tend à produire. D'après cette manière différente de procéder, il serait également impossible et que la politique d'imagination trouvât la véritable réorganisation sociale, et que la politique d'observation ne la trouvât pas. L'une fait les plus grands efforts pour inventer le remède, sans considérer la maladie. L'autre, persuadée que la principale cause de guérison est la force vitale du malade, se borne à prévoir, par l'observation, l'issue naturelle de la crise, afin de la faciliter en écartant les obstacles suscités par l'empirisme.

En second lieu, la politique scientifique peut seule présenter aux hommes une théorie sur laquelle il soit possible de s'entendre, ce qui, en un sens, est la condition la plus importante.

La politique théologique et la politique métaphysique, recherchant le meilleur gouvernement possible, entraînent dans des discussions interminables, car cette question n'est point jugeable. Le régime politique doit être et il est nécessairement en rapport avec l'état de la civilisation; le meilleur, pour chaque époque, est celui qui s'y conforme le mieux. Il n'y a donc pas et il ne saurait y avoir de régime politique absolument préférable à tous autres, il y a seulement des états de civilisation plus perfectionnés les uns que les autres. Les institutions bonnes à une époque peuvent être et sont même le plus souvent mauvaises à une autre, et réciproquement. Ainsi, par exemple, l'esclavage, qui est aujourd'hui une monstruosité, était certainement, à son origine, une très-belle institution, puisqu'elle avait pour objet d'empêcher le fort d'égorger le faible; c'était un intermédiaire inévitable dans le développement général de la civilisation. De même, en sens inverse, la liberté, qui, dans une proportion raisonnable, est si utile à un individu et à un peuple qui ont atteint un certain degré d'instruction et contracté quelques habitudes de prévoyance, parce qu'elle permet le développement de leurs facultés, est très-nuisible à ceux qui n'ont pas encore rempli ces deux conditions, et qui ont indispensablement besoin, pour eux-mêmes autant que pour les autres, d'être tenus en tutelle. Il est donc évident qu'on ne saurait s'entendre sur la question absolue du meilleur gouvernement possible. Il n'y aurait d'autre expédient pour rétablir l'harmonie que de proscrire entièrement l'examen du plan convenu, ainsi que l'a fait la politique théologique, plus conséquente que la politique métaphysique; parce que, ayant duré, elle a dû remplir les conditions de la durée. On sait que la métaphysique, en donnant, dans une telle carrière, un libre essor à l'imagination, a conduit jusqu'à mettre en doute, et même à nier formellement, l'utilité de l'état social pour le bonheur de

l'homme, ce qui rend saillante l'impossibilité de s'entendre sur de telles questions.

Dans la politique scientifique, au contraire, le but pratique étant de déterminer le système que la marche de la civilisation, telle que le passé la montre, tend à produire aujourd'hui, la question est toute positive, et entièrement jugeable par l'observation. Le plus libre examen peut et doit être accordé, sans qu'on ait à craindre les divagations. Au bout d'un certain temps, tous les esprits compétents, et, à leur suite, tous les autres, doivent finir par s'entendre sur les lois naturelles de la marche de la civilisation, et sur le système qui en résulte, quelles qu'aient pu être d'abord leurs opinions spéculatives, comme on a fini par s'entendre sur les lois du système solaire, sur celles de l'organisation humaine, etc.

Enfin, la politique positive est la seule voie par laquelle l'espèce humaine puisse sortir de l'arbitraire, dans lequel elle restera plongée tant que la politique théologique et la politique métaphysique domineront encore.

L'absolu, dans la théorie, conduit nécessairement à l'arbitraire, dans la pratique. Tant que l'espèce humaine est envisagée comme n'ayant pas d'impulsion qui lui soit propre, comme devant la recevoir du législateur, l'arbitraire existe forcément, au plus haut degré, et sous le rapport le plus essentiel, nonobstant les déclamations les plus éloquentes. C'est la nature des choses qui le veut ainsi. L'espèce humaine étant alors laissée à la discrétion du législateur, qui détermine pour elle le meilleur gouvernement possible, l'arbitraire peut bien être restreint dans les détails, mais on ne saurait évidemment le chasser de l'ensemble. Que le législateur suprême soit unique ou multiple, héréditaire ou électif, rien n'est changé à cet égard. La société tout entière se substituerait au législateur, s'il était possible, qu'il en serait encore de même. Seulement, l'arbitraire étant alors exercé par toute la société sur elle-même, les inconvénients deviendraient plus grands que jamais.

Au contraire, la politique scientifique exclut radicalement l'arbitraire, parce qu'elle fait disparaître l'absolu et le vague qui l'ont engendré et qui le maintiennent. Dans cette politique, l'espèce humaine est envisagée comme assujettie à une loi naturelle de développement, qui est susceptible d'être déterminée par l'observation, et qui prescrit, pour chaque époque, de la manière la moins équivoque, l'action politique qui peut être exercée. L'arbitraire cesse donc nécessairement. Le gouvernement des choses remplace celui des hommes. C'est alors qu'il y a vraiment *loi*, en politique, dans le sens réel et philosophique attaché à cette expression par l'illustre

Montesquieu. Quelle que soit la forme du gouvernement, dans ses détails, l'arbitraire ne peut reparaître, au moins quant au fond. Tout est fixé, en politique, d'après une loi vraiment souveraine, reconnue supérieure à toutes les forces humaines, puisqu'elle dérive, en dernière analyse, de la nature de notre organisation, sur laquelle on ne saurait exercer aucune action. En un mot, cette loi exclut, avec la même efficacité, l'arbitraire théologique, ou le droit divin des rois, et l'arbitraire métaphysique, ou la souveraineté du peuple.

Si quelques esprits pouvaient voir, dans l'empire suprême d'une telle loi, une transformation de l'arbitraire existant, il faudrait les engager à se plaindre aussi du despotisme inflexible exercé sur toute la nature par la loi de la gravitation, et du despotisme non moins réel, mais plus analogue encore, comme plus modifiable, exercé par les lois de l'organisation humaine, dont celle de la civilisation n'est que le résultat.

Ce qui précède conduit naturellement à assigner avec exactitude les domaines respectifs de l'observation et de l'imagination en politique. Cette détermination achèvera d'esquisser l'esprit général de la nouvelle politique.

Il faut, à cet effet, distinguer deux ordres de travaux : les uns, qui composent proprement la science politique, sont relatifs à la formation du système qui convient à l'époque actuelle ; les autres se rapportent à sa propagation.

Dans les premiers, il est clair que l'imagination ne doit jouer qu'un rôle absolument subalterne, toujours aux ordres de l'observation, comme dans les autres sciences. Quant à l'étude du passé, elle peut et doit être employée à inventer des moyens provisoires de lier les faits, jusqu'à ce que les liaisons définitives ressortent directement des faits eux-mêmes, ce qu'il faut toujours avoir en vue. Cet emploi de l'imagination ne doit même porter que sur des faits secondaires, sans quoi il serait évidemment vicieux. En second lieu, la détermination du système d'après lequel la société est aujourd'hui appelée à se réorganiser, doit se conclure presqu'en totalité de l'observation du passé. Cette étude déterminera, non-seulement l'ensemble de ce système, mais aussi les parties les plus importantes, jusqu'à un degré de précision dont les savants seront vraisemblablement étonnés quand ils mettront la main à l'œuvre. Néanmoins, il est certain que la précision obtenue par cette méthode ne saurait descendre entièrement jusqu'au point où le système pourra être livré aux industriels, pour qu'ils le mettent en activité par leurs combinaisons pratiques, selon le plan indiqué au chapitre précédent. Ainsi, sous ce second rapport, l'imagination devra encore remplir,

dans la politique scientifique, une fonction secondaire, et qui consistera à porter jusqu'au degré de précision nécessaire l'esquisse du nouveau système, dont l'observation aura déterminé le plan général et les traits caractéristiques.

Mais il est un autre genre de travaux, également indispensables au succès définitif de la grande entreprise de réorganisation, quoique subordonnés aux précédents, et dans lesquels l'imagination retrouve son plein et entier exercice.

Dans la détermination du système nouveau, il est nécessaire de faire abstraction des avantages ou des inconvénients de ce système. La question principale, la question unique, doit être : Quel est, d'après l'observation du passé, le système social destiné à s'établir aujourd'hui par la marche de la civilisation ? Ce serait tout brouiller, et même manquer le but, que de s'occuper, d'une manière importante, de la bonté de ce système. On devra se borner à concevoir, en thèse générale, que l'idée positive de bonté et celle de conformité avec l'état de la civilisation se confondant à leur origine, on est certain d'avoir le meilleur système praticable aujourd'hui, en cherchant quel est le plus conforme à l'état de la civilisation. L'idée de bonté n'étant pas positive par elle-même, et ne le devenant que par sa relation avec la seconde, c'est donc à celle-ci qu'il faut uniquement s'attacher comme but direct des recherches, sans quoi la politique ne deviendrait pas positive. L'indication des avantages du nouveau système, de sa supériorité sur les précédents sous ce rapport, ne doit être qu'une chose tout à fait secondaire, sans aucune influence sur la direction des travaux.

Il est incontestable que, par une telle manière de procéder, on sera certain de fonder une politique vraiment positive, et vraiment en harmonie avec les grands besoins de la société. Mais, si c'est dans un tel esprit que le nouveau système doit être déterminé, il est clair que ce n'est pas sous une telle forme qu'il doit être présenté à la société pour entraîner son adoption définitive; car cette forme est fort loin d'être la plus propre à provoquer cette adhésion.

Pour qu'un nouveau système social s'établisse, il ne suffit pas qu'il ait été conçu convenablement, il faut encore que la masse de la société se passionne pour le constituer. Cette condition n'est pas seulement indispensable pour vaincre les résistances plus ou moins fortes que ce système doit rencontrer dans les classes en décadence. Elle l'est, surtout, pour satisfaire ce besoin moral d'exaltation inhérent à l'homme, quand il entre dans une carrière nouvelle; sans cette exaltation, il ne pourrait ni vaincre son inertie naturelle, ni secouer le joug si puissant des anciennes habitudes, ce qui, néanmoins, est nécessaire pour laisser à toutes ses facultés, dans leur nouvel emploi, un libre et plein développement. Une telle nécessité se montrant toujours dans les cas les moins compliqués, il serait contradictoire qu'elle n'eût pas lieu dans les changements les plus complets et les plus importants, dans ceux qui doivent modifier le plus profondément l'existence humaine. Aussi, toute l'histoire dépose-t-elle en faveur de cette vérité.

Cela posé, il est clair que la manière dont le nouveau système pourra et devra être conçu et présenté par la politique scientifique n'est nullement propre directement à remplir cette condition indispensable.

On ne passionnera jamais la masse des hommes pour un système quelconque, en leur prouvant qu'il est celui dont la marche de la civilisation, depuis son origine, a préparé l'établissement, et qu'elle appelle aujourd'hui à diriger la société. Une telle vérité est à la portée d'un trop petit nombre d'esprits, et exige même de leur part une trop longue suite d'opérations intellectuelles, pour qu'elle puisse jamais passionner. Seulement, elle produira, dans les savants, cette conviction profonde et opiniâtre, résultat nécessaire des démonstrations positives, et qui offre plus de résistance, mais par cela même aussi moins d'activité, que la persuasion vive et entraînante produite par les idées qui émeuvent les passions.

Le seul moyen d'obtenir ce dernier effet consiste à présenter aux hommes le tableau animé des améliorations que doit apporter dans la condition humaine le nouveau système, envisagé sous tous les points de vue différents, et abstraction faite de sa nécessité et de son opportunité. Cette perspective peut seule déterminer les hommes à faire en eux-mêmes la révolution morale nécessaire pour que le nouveau système puisse s'établir. Elle seule peut refouler l'égoïsme, devenu prédominant par la dissolution de l'ancien système, et qui, lorsque les idées auront été éclaircies par les travaux scientifiques, sera le seul grand obstacle au triomphe du nouveau. Elle seule enfin peut tirer la société de l'apathie, et lui imprimer, d'ensemble, cette activité qui doit devenir permanente, dans un état social qui tiendra toutes les facultés de l'homme en action continue.

Voilà donc un ordre de travaux dans lequel l'imagination doit joner un rôle prépondérant. Son action ne saurait avoir aucun inconvénient, puisqu'elle s'exercera dans la direction établie par les travaux scientifiques, puisqu'elle se proposera pour but, non l'invention du système à constituer, mais l'adoption de celui qui aura été déterminé par la politique positive. Ainsi lancée, l'imagination doit être entièrement livrée à elle-même. Plus son allure sera franche et libre,

plus l'action indispensable qu'elle doit exercer sera complète et salutaire.

Telle est la part spéciale réservée aux beaux arts dans l'entreprise générale de la réorganisation sociale. Ainsi concourront à cette vaste entreprise toutes les forces positives; celle des savants, pour déterminer le plan du nouveau système; celle des artistes, pour provoquer l'adoption universelle de ce plan; celle des industriels, pour mettre le système en activité immédiate, par l'établissement des institutions pratiques nécessaires. Ces trois grandes forces se combineront alors entre elles pour constituer le nouveau système, comme elles le feront, quand il sera formé, pour son application journalière.

Ainsi, en dernière analyse, la politique positive investit l'observation de la suprématie accordée à l'imagination par la politique conjecturale, dans la détermination du système social convenable à l'époque actuelle. Mais, en même temps, elle confie à l'imagination un nouveau rôle, bien supérieur, aujourd'hui, à celui qu'elle a dans la politique théologique et métaphysique, où, quoique souveraine, elle languit, depuis que l'espèce humaine s'est rapprochée de l'état positif, dans un cercle d'idées usées et de tableaux monotones.

Après avoir esquissé l'esprit général de la politique positive, il est utile de jeter un coup d'œil sommaire sur les principales tentatives faites jusqu'à ce moment dans le but d'élever la politique au rang des sciences d'observation. Il en résultera le double avantage de constater, par le fait, la maturité d'une telle entreprise, et d'éclaircir encore l'esprit de la nouvelle politique, en le présentant sous plusieurs points de vue distincts de ceux précédemment indiqués.

C'est à Montesquieu que doit être rapporté le premier effort direct pour traiter la politique comme une science de faits et non de dogmes. Tel est, évidemment, le but véritable de l'*Esprit des lois*, aux yeux de quiconque a compris cet ouvrage. L'admirable début dans lequel l'idée générale de *loi* est présentée, pour la première fois, d'une manière vraiment philosophique, suffirait seul pour constater un tel dessein. Il est clair que Montesquieu s'est essentiellement proposé de rallier, autant que possible, sous un certain nombre de chefs principaux, tous les faits politiques dont il avait connaissance, et de mettre en évidence les lois de leur enchaînement.

S'il s'agissait ici d'apprécier le mérite d'un tel travail, il faudrait le juger d'après l'époque de son exécution. On verrait alors qu'il constate, de la manière la plus formelle, la supériorité philosophique de Montesquieu sur tous ses contemporains. S'être affranchi de l'esprit critique, dans le temps où il exerçait, jusque sur les plus fortes têtes, l'empire le plus despotique; avoir profondément senti le vide

de la politique métaphysique et absolue, avoir éprouvé le besoin d'en sortir, au moment même où elle prenait, entre les mains de Rousseau, sa forme définitive, sont des preuves décisives de cette supériorité.

Mais, malgré la capacité de premier ordre dont Montesquieu a fait preuve, et qui sera de plus en plus sentie, il est évident que ses travaux sont bien loin d'avoir élevé la politique au rang des sciences positives. Ils n'ont nullement satisfait aux conditions fondamentales indispensables pour que ce but puisse être atteint, et qui ont été ci-dessus exposées.

Montesquieu n'a pas aperçu le grand fait général qui domine tous les phénomènes politiques, dont il est le véritable régulateur, le développement naturel de la civilisation. Il en est résulté que ses recherches ne sauraient être employées, dans la formation de la politique positive, autrement que comme matériaux, comme recueil d'observations et d'aperçus. Car, les idées générales qui lui ont servi à lier les faits ne sont point positives.

Malgré les efforts évidents de Montesquieu pour se dégager de la métaphysique, il n'a pu y parvenir, et c'est d'elle, incontestablement, qu'il a déduit sa conception principale. Cette conception a le double défaut d'être dogmatique au lieu d'être historique, c'est-à-dire, de ne pas avoir égard à la succession nécessaire des divers états politiques; et, en second lieu, de donner une importance exagérée à un fait secondaire, la forme du gouvernement. Aussi, le rôle prépondérant que Montesquieu a fait jouer à cette idée est-il purement d'imagination, et en contradiction avec l'ensemble des observations les plus connues. En un mot, les faits politiques n'ont pas été vraiment *liés* par Montesquieu, comme ils doivent l'être dans toute science positive. Ils n'ont été que *rapprochés* d'après des vues hypothétiques, contraires, le plus souvent, à leurs rapports réels.

La seule partie importante des travaux théoriques de Montesquieu qui soit véritablement dans une direction positive, est celle qui a pour objet de déterminer l'influence politique des circonstances physiques locales, agissant d'une manière continue, et dont l'ensemble peut être désigné sous le nom de climat. Mais il est aisé de voir que, même sous ce rapport, les idées produites par Montesquieu ne peuvent être employées qu'après avoir été totalement refondues, par suite du vice général qui caractérise sa manière de procéder.

Il est, en effet, bien reconnu, aujourd'hui, par tous les observateurs, que Montesquieu a beaucoup exagéré, sous plusieurs rapports, l'influence des climats. Cela est inévitable.

Sans doute, le climat exerce une action très-réelle et très-impor-

tante à connaître sur les phénomènes politiques. Mais cette action n'est qu'indirecte et secondaire. Elle se borne à accélérer ou à retarder, jusqu'à un certain point, la marche naturelle de la civilisation, qui ne peut nullement être dénaturée par ces modifications. Cette marche reste effectivement la même, au fond, dans tous les climats, à la vitesse près, parce qu'elle tient à des lois plus générales, celles de l'organisation humaine, qui sont essentiellement uniformes dans les diverses localités. Puis donc que l'influence du climat sur les phénomènes politiques n'est que modificatrice à l'égard de la marche naturelle de la civilisation, qui conserve son caractère de loi suprême, il est clair que cette influence ne saurait être étudiée avec fruit et convenablement appréciée, qu'après la détermination de cette loi. Si l'on voulait considérer la cause indirecte et subordonnée avant la cause directe et principale, une telle infraction à la nature de l'esprit humain aurait pour résultat inévitable de donner une idée absolument fausse de l'influence de la première, en la faisant confondre avec celle de la seconde. C'est ce qui est arrivé à Montesquieu.

La réflexion précédente sur l'influence du climat est, évidemment, applicable à celle de toutes les autres causes quelconques qui peuvent modifier la marche de la civilisation dans sa vitesse sans l'altérer essentiellement. Cette influence ne pourra être déterminée avec exactitude que lorsque les lois naturelles de la civilisation auront été établies, en y faisant d'abord abstraction de toutes ces modifications. Les astronomes ont commencé par étudier les lois des mouvements planétaires, abstraction faite des perturbations. Quand ces lois ont été découvertes, les modifications ont pu être déterminées, et même ramenées au principe qui n'avait été d'abord établi que sur le mouvement principal. Si on eût voulu, dès l'origine, tenir compte de ces irrégularités, il est clair qu'aucune théorie exacte n'aurait jamais pu être formée. Il en est absolument de même dans le cas présent.

L'insuffisance de la politique de Montesquieu se vérifie clairement dans ses applications aux besoins de la société.

La nécessité d'une réorganisation sociale, dans les pays les plus civilisés, était aussi réelle à l'époque de Montesquieu qu'elle l'est aujourd'hui. Car, le système féodal et théologique était déjà détruit dans ses bases fondamentales. Les événements qui se sont développés depuis n'ont fait que rendre cette nécessité plus sensible et plus urgente, en complétant la destruction de l'ancien système. Néanmoins, Montesquieu n'a pas donné pour but pratique à ses travaux la conception d'un nouveau système social. Comme il n'avait pas lié les faits politiques d'après une théorie propre à mettre en évidence le besoin d'un système nouveau dans l'état que la société avait atteint,

et, en même temps, à déterminer le caractère général de ce système, il a dû se borner, et il s'est borné, quant à la pratique, à indiquer des améliorations de détail, conformes à l'expérience, et qui n'étaient que de simples modifications, plus ou moins importantes, du système théologique et féodal.

Sans doute, Montesquieu a montré par là une sage retenue, en renfermant ses idées pratiques dans les limites que les faits lui imposaient, à la manière imparfaite dont il les avait étudiés, lorsqu'il lui eût été, au contraire, si facile d'inventer des utopies. Mais il a constaté en même temps, d'une manière décisive, l'insuffisance d'une théorie qui n'était pas susceptible de correspondre aux besoins les plus essentiels de la pratique.

Ainsi, en résumé, Montesquieu a senti la nécessité de traiter la politique à la manière des sciences d'observation; mais il n'a pas conçu le travail général qui doit lui imprimer ce caractère. Ses recherches n'en ont pas moins eu la plus grande importance. Elles ont facilité à l'esprit humain les moyens de combiner les idées politiques, en lui présentant une grande masse de faits rapprochés d'après une théorie qui, fort éloignée encore de l'état positif, en était cependant beaucoup plus près que toutes celles précédemment produites.

La conception générale du travail propre à élever la politique au rang des sciences d'observation a été découverte par Condorcet. Il a vu nettement, le premier, que la civilisation est assujettie à une marche progressive dont tous les pas sont rigoureusement enchaînés les uns aux autres suivant des lois naturelles, que peut dévoiler l'observation philosophique du passé, et qui déterminent, pour chaque époque, d'une manière entièrement positive, les perfectionnements que l'état social est appelé à éprouver, soit dans ses parties, soit dans son ensemble. Non-seulement Condorcet a conçu par là le moyen de donner à la politique une vraie théorie positive; mais il a tenté d'établir cette théorie en exécutant l'ouvrage intitulé : *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, dont le titre seul et l'introduction suffiraient pour assurer à son auteur l'honneur éternel d'avoir créé cette grande idée philosophique.

Si cette découverte capitale est jusqu'ici demeurée entièrement stérile, si elle n'a fait encore presque aucune sensation, si personne n'a marché dans la ligne que Condorcet a indiquée, si, en un mot, la politique n'est point devenue positive, il faut l'attribuer, en grande partie, à ce que l'esquisse tracée par Condorcet a été exécutée dans un esprit absolument contraire au but de ce travail. Il en a entièrement méconnu les conditions les plus essentielles, de telle sorte que l'ouvrage est à refondre en totalité. C'est ce qu'il importe d'établir.

En premier lieu, la distribution des époques est, dans un travail de cette nature, la partie la plus importante du plan, ou pour mieux dire, elle constitue à elle seule le plan lui-même, considéré dans sa plus grande généralité, car elle fixe le mode principal de coordination des faits observés. Or la distribution adoptée par Condorcet est absolument vicieuse, en ce qu'elle ne satisfait pas même à la plus palpable des conditions, celle de présenter une série homogène. On voit que Condorcet n'a nullement senti l'importance d'une disposition philosophique des époques de la civilisation. Il n'a pas vu que cette disposition doit être elle-même l'objet d'un premier travail général, le plus difficile de ceux auxquels la formation de la politique positive doit donner lieu. Il a cru pouvoir coordonner convenablement les faits en prenant, presqu'au hasard, pour origine de chaque époque, un événement remarquable, tantôt industriel, tantôt scientifique, tantôt politique. En procédant ainsi, il ne sortait pas du cercle des historiens littérateurs. Il lui était impossible de former une vraie théorie, c'est-à-dire, d'établir entre les faits un enchaînement réel, puisque ceux qui devaient servir à lier tous les autres étaient déjà isolés entre eux.

Les naturalistes, étant de tous les savants ceux qui ont à former les classifications les plus étendues et les plus difficiles, c'est entre leurs mains que la méthode générale des classifications a dû faire ses plus grands progrès Le principe fondamental de cette méthode est établi depuis qu'il existe, en botanique et en zoologie, des classifications philosophiques, c'est-à-dire fondées sur des rapports réels, et non sur des rapprochements factices. Il consiste en ce que l'ordre de généralité des différents degrés de division soit, autant que possible, exactement conforme à celui des rapports observés entre les phénomènes à classer. De cette manière, la hiérarchie des familles, des genres, etc., n'est autre chose que l'énoncé d'une série coordonnée de faits généraux, partagée en différents ordres de suites, de plus en plus particulières. En un mot, la classification n'est alors que l'expression philosophique de la science, dont elle suit les progrès. Connaître la classification, c'est connaître la science, au moins dans sa partie la plus importante.

Ce principe est applicable à une science quelconque. Ainsi, la science politique se constituant à l'époque où il a été découvert, employé, et solidement vérifié, elle doit profiter de cette idée philosophique trouvée par d'autres sciences, en la prenant pour guide dans sa distribution des divers âges de la civilisation. Les motifs pour disposer, dans l'histoire générale de l'espèce humaine, les différentes époques de civilisation suivant leurs rapports naturels, sont absolument semblables à ceux des naturalistes pour ranger d'après la même loi les organisations animales et végétales. Seulement, ils ont encore plus de force.

Car si une bonne coordination des faits est fort importante dans une science quelconque, elle est tout dans la science politique, qui, sans cette condition, manquerait entièrement son but pratique. Ce but est, comme on sait, de déterminer, par l'observation du passé, le système social que la marche de la civilisation tend à produire aujourd'hui. Or cette détermination ne peut résulter que d'une bonne coordination des états antérieurs, qui fasse ressortir la loi de cette marche. Il est clair, d'après cela, que les faits politiques, quelque importants qu'ils puissent être, n'ont de valeur pratique réelle que par leur coordination, tandis que, dans les autres sciences, la connaissance des faits a, le plus souvent, par elle-même, une première utilité, indépendante du mode de leur enchaînement.

Ainsi, les diverses époques de la civilisation, au lieu d'être distribuées sans ordre, d'après des événements plus ou moins importants, comme l'a fait Condorcet, doivent être disposés d'après le principe philosophique déjà reconnu par tous les savants comme devant présider aux classifications quelconques. La division principale des époques doit présenter l'aperçu le plus général de l'histoire de la civilisation. Les divisions secondaires, à quelque degré qu'on juge convenable de les pousser, doivent offrir successivement des aperçus de plus en plus précis de cette même histoire. En un mot, la table des époques doit être arrêtée de manière à offrir, par elle seule, l'expression abrégée de l'ensemble du travail. Sans cela, on n'aurait fait qu'un travail purement provisoire, n'ayant qu'une valeur de matériaux, avec quelque perfection qu'il fût exécuté.

C'est assez dire qu'une telle division ne saurait être inventée, et que, même dans son plus haut degré de généralité, elle ne peut résulter que d'une première ébauche du tableau, d'un premier coup d'œil sur l'histoire générale de la civilisation. Sans doute, quelque importante, quelque indispensable que soit cette manière de procéder, pour la formation de la politique positive, elle serait impraticable, et il faudrait se résigner à ne faire d'abord qu'un travail simplement provisoire, si ce travail ne se trouvait déjà suffisamment préparé. Mais les histoires écrites jusqu'à ce jour, et surtout celles qui ont été produites depuis environ un demi-siècle, quoique fort éloignées d'avoir été conçues dans l'esprit convenable, présentent à peu près l'équivalent de cette collection préliminaire de matériaux. On peut donc s'occuper directement d'une coordination définitive.

J'ai présenté dans le chapitre précédent, mais seulement sous le rapport spirituel, un aperçu général qui me paraît remplir les con-

ditions ci-dessus exposées pour la division principale du passé. Il est le résultat d'une première étude philosophique sur l'ensemble de l'histoire de la civilisation.

Je crois que cette histoire peut être partagée en trois grandes époques, ou états de civilisation, dont le caractère est parfaitement distinct, au temporel et au spirituel. Elles embrassent la civilisation considérée à la fois dans ses éléments et dans son ensemble, ce qui est évidemment, d'après les vues indiquées plus haut, une condition indispensable.

La première est l'époque théologique et militaire.

Dans cet état de la société, toutes les idées théoriques, tant générales que particulières, sont d'un ordre purement surnaturel. L'imagination domine franchement et complétement sur l'observation à laquelle tout droit d'examen est interdit.

De même, toutes les relations sociales, soit particulières, soit générales, sont franchement et complétement militaires. La société a pour but d'activité, unique et permanent, la conquête. Il n'y a d'industrie que ce qui est indispensable pour l'existence de l'espèce humaine. L'esclavage pur et simple des producteurs est la principale institution.

Tel est le premier grand système social produit par la marche naturelle de la civilisation. Il a existé dans ses éléments, à partir de la première formation des sociétés régulières et permanentes. Il ne s'est complétement établi dans son ensemble qu'après une longue suite de générations.

La seconde époque est l'époque métaphysique et légiste. Son caractère général est de n'en avoir aucun bien tranché. Elle est intermédiaire et bâtarde, elle opère une transition.

Sous le rapport spirituel, elle a déjà été caractérisée dans le chapitre précédent. L'observation est toujours dominée par l'imagination, mais elle est admise à la modifier entre certaines limites. Ces limites sont ensuite reculées successivement, jusqu'à ce que l'observation conquière enfin le droit d'examen sur tous les points. Elle l'obtient d'abord sur toutes les idées théoriques particulières, et, peu à peu, par l'usage qu'elle en fait, elle finit par l'acquérir aussi sur les idées théoriques générales, ce qui est le terme naturel de la transition. Ce temps est celui de la critique et de l'argumentation.

Sous le rapport temporel, l'industrie a pris plus d'extension, sans être encore prédominante. Par suite, la société n'est plus franchement militaire, et n'est pas encore franchement industrielle, soit dans ses éléments, soit dans son ensemble. Les relations sociales particulières sont modifiées. L'esclavage individuel n'est plus direct;

le producteur, encore esclave, commence à obtenir quelques droits de la part du militaire. L'industrie fait de nouveaux progrès, ils aboutissent enfin à l'abolition totale de l'esclavage individuel. Après cet affranchissement, les producteurs restent encore soumis à l'arbitraire collectif. Cependant, les relations sociales générales commencent bientôt à se modifier aussi. Les deux buts d'activité, la conquête et la production, sont menés de front. L'industrie est d'abord ménagée et protégée comme moyen militaire. Plus tard, son importance augmente, et la guerre finit par être conçue, à son tour, systématiquement, comme moyen de favoriser l'industrie, ce qui est le dernier état de ce régime intermédiaire.

Enfin, la troisième époque est l'époque scientique et industrielle. Toutes les idées théoriques particulières sont devenues positives, et les idées générales tendent à le devenir. L'observation a dominé l'imagination, quant aux premières, et elle l'a détrônée, sans avoir encore pris aujourd'hui sa place, quant aux secondes.

Au temporel, l'industrie est devenue prépondérante. Toutes les relations particulières se sont établies peu à peu sur des bases industrielles. La société, prise collectivement, tend à s'organiser de la même manière, en se donnant pour but d'activité, unique et permanent, la production.

En un mot, cette dernière époque est déjà écoulée, quant aux éléments, et elle est prête à commencer, quant à l'ensemble. Son point de départ direct date de l'introduction des sciences positives en Europe par les Arabes, et de l'affranchissement des communes, c'est-à-dire du onzième siècle environ.

Pour prévenir toute obscurité dans l'application de cet aperçu général, il faut ne jamais perdre de vue que la civilisation a dû marcher, quant aux éléments spirituels et temporels de l'état social, avant de marcher quant à l'ensemble. Par suite, les trois grandes époques successives ont nécessairement commencé plus tôt pour les éléments que pour l'ensemble, ce qui pourrait occasionner quelque confusion, si on ne se rendait compte, avant tout, de cette différence inévitable.

Tels sont donc les caractères principaux des trois époques dans lesquelles on peut partager toute l'histoire de la civilisation, depuis le temps où l'état social a commencé à prendre une véritable consistance jusqu'à présent. J'ose proposer aux savants cette première division du passé, qui me paraît remplir les grandes conditions d'une bonne classification de l'ensemble des faits politiques.

Si elle est adoptée, il faudra trouver au moins une sous-division, pour qu'il soit possible d'exécuter convenablement une première es-

quisse du grand tableau historique. La division principale facilitera la découverte de celles qui devront lui succéder, en fournissant les moyens de considérer les phénomènes d'une manière générale et positive tout à la fois. Il est clair aussi que ces diverses sous-divisions, d'après le principe fondamental des classifications, devront être entièrement conçues dans le même esprit que la division principale, et n'en présenter qu'un simple développement.

Après avoir examiné le travail de Condorcet quant à la distribution des époques, il faut l'envisager par rapport à l'esprit qui a présidé à son exécution.

Condorcet n'a pas vu que le premier effet direct d'un travail pour la formation de la politique positive devait être, de toute nécessité, de faire disparaître irrévocablement la philosophie critique du dix-huitième siècle, en tournant toutes les forces des penseurs vers la réorganisation de la société, but pratique d'un tel travail. Il n'a pas senti, par conséquent, que la condition préliminaire la plus indispensable à remplir pour celui qui voulait exécuter cette importante entreprise, était de se dépouiller, autant que possible, des préjugés critiques introduits dans toutes les têtes par cette philosophie. Au lieu de cela, il s'est laissé dominer aveuglément par ces préjugés, il a condamné le passé au lieu de l'observer; et, par suite, son ouvrage n'a été qu'une longue et fatigante déclamation, dont il ne résulte réellement aucune instruction positive.

L'admiration et l'improbation des phénomènes doivent être bannies avec une égale sévérité de toute science positive, parce que chaque préoccupation de ce genre a pour effet direct et inévitable d'empêcher ou d'altérer l'examen. Les astronomes, les physiciens, les chimistes, et les physiologistes n'admirent ni ne blâment leurs phénomènes respectifs, ils les observent, quoique ces phénomènes puissent donner une ample matière aux considérations de l'un et l'autre genre, comme il y en a eu beaucoup d'exemples. Les savants laissent avec raison de tels effets aux artistes, dans le domaine desquels ils tombent réellement.

Il en doit être, sous ce rapport, dans la politique comme dans les autres sciences. Seulement, cette réserve y est beaucoup plus nécessaire, précisément parce qu'elle y est plus difficile, et qu'elle altère l'examen plus profondément, attendu que, dans cette science, les phénomènes touchent aux passions de bien plus près que dans toute autre. Ainsi, sous ce seul rapport, l'esprit critique, auquel Condorcet s'est laissé entraîner, est directement contraire à celui qui doit régner dans la politique scientifique, quand même tous les reproches qu'il adresse au passé seraient exactement fondés. Mais il y a plus.

Sans doute, suivant une remarque déjà faite dans ce chapitre, les combinaisons pratiques des hommes d'État n'ont pas toujours été conçues de la manière convenable, et souvent même elles ont été dirigées en sens contraire de la civilisation. Si l'on précise cette remarque, on voit qu'elle se borne, pour tous les cas, à ce que les hommes d'État ont cherché à prolonger, au delà de leur terme naturel, des doctrines et des institutions qui n'étaient plus en harmonie avec l'état de la civilisation; et, certes, une telle erreur paraîtra fort excusable, en considérant que jusqu'ici il n'y a eu aucun moyen positif de la reconnaître. Mais transporter à des systèmes entiers d'institutions et d'idées ce qui n'est relatif qu'à des faits secondaires; montrer, par exemple, comme n'ayant jamais été qu'un obstacle à la civilisation, le système féodal et théologique, dont l'établissement a été, au contraire, le plus grand progrès provisoire de la société, et sous l'heureuse influence duquel elle a fait tant de conquêtes définitives; représenter, pendant une longue suite de siècles, les classes placées à la tête du mouvement général comme occupées à suivre une conspiration permanente contre l'espèce humaine; un tel esprit, aussi absurde dans son principe que révoltant dans ses conséquences, est un résultat insensé de la philosophie du siècle dernier, à l'empire de laquelle il est déplorable qu'un homme tel que Condorcet n'ait pu se soustraire.

Cette absurdité, née de l'impuissance d'apercevoir dans toutes ses parties principales l'enchaînement naturel des progrès de la civilisation, en rend évidemment l'explication impossible. Aussi, le travail de Condorcet présente-t-il une contradiction générale et continue.

D'un côté, il proclame hautement que l'état de la civilisation au dix-huitième siècle est infiniment supérieur, sous une foule de rapports, à ce qu'elle était à l'origine. Mais ce progrès total ne saurait être que la somme des progrès partiels faits par la civilisation dans tous les états intermédiaires précédents. Or, d'un autre côté, en examinant successivement ces divers états, Condorcet les présente, presque toujours, comme ayant été, sous les points de vue les plus essentiels, des temps de rétrogradation. Il y a donc miracle perpétuel, et la marche progressive de la civilisation devient un effet sans cause.

Un esprit absolument opposé doit dominer dans la vraie politique positive.

Les institutions et les doctrines doivent être regardées comme ayant été, à toutes les époques, aussi parfaites que le comportait l'état présent de la civilisation; ce qui ne saurait être autrement, au bout d'un certain temps, du moins, puisqu'elles sont nécessairement

déterminées par lui. De plus, dans leur période de pleine vigueur, elles ont toujours eu le caractère progressif, et en aucun cas, elles n'ont eu le caractère rétrograde, car elles n'auraient pas pu tenir contre la marche de la civilisation, dont elles empruntent toutes leurs forces. Seulement, dans leurs époques de décadence, elles ont eu ordinairement le caractère stationnaire, ce qui s'explique de soi-même, en partie par la répugnance à la destruction, aussi naturelle aux systèmes politiques qu'aux individus, et, en partie, par l'état d'enfance dans lequel la politique a été jusqu'ici.

Il faut considérer de la même manière les passions développées aux diverses époques par les classes dirigeantes. Dans les temps de leur virilité, les forces sociales prépondérantes sont nécessairement généreuses, car elles n'ont plus à acquérir et elles ne craignent pas encore de perdre. C'est uniquement lorsque leur décadence se manifeste qu'elles deviennent égoïstes, parce que tous leurs efforts ont pour objet de conserver un pouvoir dont les bases sont détruites.

Ces divers aperçus sont évidemment conformes aux lois de la nature humaine, et ils permettent seuls d'expliquer d'une manière satisfaisante les phénomènes politiques. Ainsi, en dernière analyse, au lieu de voir dans le passé un tissu de monstruosités, on doit être porté, en thèse générale, à regarder la société comme ayant été, le plus souvent, aussi bien dirigée, sous tous les rapports, que la nature des choses le permettait.

Si quelques faits particuliers semblent d'abord contredire ce fait général, il est toujours plus philosophique de chercher à rétablir la liaison, que de s'en dispenser en proclamant, d'après le premier coup d'œil, la réalité de cette opposition. Car ce serait s'écarter entièrement de toute subordination scientifique bien entendue que de faire régir le fait le plus important et le plus souvent vérifié par un fait secondaire et moins fréquent.

Il est, du reste, évident, qu'il faut se garder, autant que possible, de toute exagération dans l'emploi de cette idée générale, comme de toute autre.

On trouvera, sans doute, quelque ressemblance entre l'esprit de la politique positive, envisagé sous ce point de vue, et le fameux dogme théologique et métaphysique de l'optimisme. L'analogie est réelle au fond. Mais il y a la différence incommensurable d'un fait général observé à une idée hypothétique et purement d'invention. La distance est encore plus sensible dans les conséquences.

Le dogme théologique et métaphysique, en proclamant, d'une manière absolue, que tout est aussi bien qu'il peut jamais être, tend à rendre l'espèce humaine stationnaire, en lui ôtant toute perspective

d'amélioration réelle. L'idée positive que, pour un temps durable, l'organisation sociale est toujours aussi parfaite que le comporte, à chaque époque, l'état de la civilisation, loin d'arrêter le désir des améliorations, ne fait, au contraire, que lui imprimer une impulsion pratique plus efficace, en dirigeant vers leur but véritable, le perfectionnement de la civilisation, des efforts qui seraient restés sans effet si on les eût dirigés immédiatement sur l'organisation sociale. D'ailleurs, comme il n'y a dans une telle idée rien de mystique ni d'absolu, elle engage l'homme à rétablir l'harmonie entre le régime politique et l'état de la civilisation, dans le cas prévu où cette relation nécessaire est momentanément dérangée. Seulement elle éclaire cette opération, en avertissant de ne pas prendre dans une telle liaison l'effet pour la cause.

Il est utile d'observer sur cette analogie que ce n'est pas la seule fois que la philosophie positive s'approprie, par une transformation convenable, une idée générale primitivement inventée par la philosophie théologique et métaphysique. Les véritables idées générales ne perdent jamais leur valeur comme moyen de raisonnement, quelque vicieux que soit leur entourage. La marche ordinaire de l'esprit humain est de les approprier à ses différents états, en transformant leur caractère. C'est ce qu'on peut vérifier dans toutes les révolutions qui ont fait passer les diverses branches de nos connaissances à l'état positif.

Ainsi, par exemple, la doctrine mystique de l'influence des nombres, née de l'école pythagoricienne, a été réduite par les géomètres à cette idée simple et positive : des phénomènes peu compliqués sont susceptibles d'être ramenés à des lois mathématiques. De même encore, la doctrine des causes finales a été convertie par les physiologistes dans le principe des conditions d'existence. Les deux idées positives diffèrent, sans doute, extrêmement des deux idées théologiques et métaphysiques. Mais celles-ci n'en sont pas moins le germe évident des premières. Une opération philosophique bien dirigée a suffi pour donner le caractère positif à ces deux aperçus hypothétiques, produits du génie dans l'enfance de la raison humaine. Cette transformation d'ailleurs n'a point altéré, et même elle a augmenté, leur valeur comme moyen de raisonnement.

Les mêmes réflexions s'appliquent exactement aux deux idées politiques générales, l'une positive, l'autre fictive, comparées ci-dessus.

Avant de quitter l'examen du travail de Condorcet, il convient d'en déduire un troisième point de vue sous lequel peut être présenté l'esprit de la politique positive.

On a beaucoup reproché à Condorcet d'avoir osé terminer son ouvrage par un tableau de l'avenir. Cette conception hardie est, au contraire, la seule vue philosophique d'une haute importance introduite par Condorcet dans l'exécution de son travail, et elle devra être précieusement conservée dans la nouvelle histoire de la civilisation, dont un tel tableau est évidemment la conclusion naturelle.

Ce qu'on pouvait avec raison reprocher à Condorcet, c'était, non d'avoir voulu déterminer l'avenir, mais de l'avoir mal déterminé. Cela a tenu à ce que son étude du passé était absolument vicieuse, d'après les motifs précédemment indiqués. Condorcet ayant mal coordonné le passé, l'avenir n'en résultait pas. Cette insuffisance de l'observation l'a réduit à composer l'avenir essentiellement d'après son imagination ; et, par une suite nécessaire, il l'a mal conçu. Mais cet insuccès, dont la cause est sensible, ne prouve point qu'à l'aide d'un passé bien coordonné, on ne puisse, en effet, déterminer avec sûreté l'aspect général de l'avenir social.

Une telle idée ne paraît étrange que parce qu'on n'est pas encore habitué à considérer la politique comme une véritable science. Car si on l'envisageait ainsi, la détermination de l'avenir par l'observation philosophique du passé semblerait, au contraire, une idée très-naturelle avec laquelle tous les hommes sont familiarisés pour les autres classes de phénomènes.

Toute science a pour but la prévoyance. Car l'usage général des lois établies d'après l'observation des phénomènes est de prévoir leur succession. En réalité, tous les hommes, quelque peu avancés qu'on les suppose, font de véritables prédictions, toujours fondées sur le même principe, la connaissance de l'avenir par celle du passé. Tous prédisent, par exemple, les effets généraux de la pesanteur terrestre, et une foule d'autres phénomènes assez simples et assez fréquents pour que leur ordre de succession devienne sensible au spectateur le moins capable et le moins attentif. La faculté de prévoyance, dans chaque individu, a pour mesure sa science. La prévoyance de l'astronome qui prédit, avec une précision parfaite, l'état du système solaire un très-grand nombre d'années à l'avance, est absolument de même nature que celle du sauvage qui prédit le prochain lever du soleil. Il n'y a de différence que dans l'étendue de leurs connaissances.

Il est donc évidemment très-conforme à la nature de l'esprit humain que l'observation du passé puisse dévoiler l'avenir, en politique, comme elle le fait en astronomie, en physique, en chimie, et en physiologie.

Une telle détermination doit même être regardée comme le but

direct de la science politique, à l'exemple des autres sciences positives. Il est clair, en effet, que la fixation du système social auquel la marche de la civilisation appelle aujourd'hui l'élite de l'espèce humaine, fixation qui constitue le véritable objet pratique de la politique positive, n'est autre chose qu'une détermination générale du prochain avenir social, tel qu'il résulte du passé.

En résumé, Condorcet a conçu, le premier, la véritable nature du travail général qui doit élever la politique au rang des sciences d'observation ; mais il l'a exécuté dans un esprit absolument vicieux, sous les rapports les plus essentiels. Le but a été entièrement manqué, d'abord quant à la théorie, et par suite quant à la pratique. Ainsi, ce travail doit être de nouveau conçu en totalité, d'après des vues vraiment philosophiques, en ne regardant la tentative de Condorcet que comme marquant le but réel de la politique scientifique.

Afin de compléter l'examen sommaire des efforts faits jusqu'ici pour élever la politique au rang des sciences positives, il reste à considérer deux autres tentatives, qui ne sont pas, comme les deux précédentes, dans la véritable ligne des progrès de l'esprit humain en politique, mais qu'il est néanmoins utile de signaler.

Le besoin de rendre positive la science sociale est si réel aujourd'hui, cette grande entreprise est tellement parvenue à sa naturité, que plusieurs esprits supérieurs ont essayé d'atteindre à ce but en traitant la politique comme une application d'autres sciences déjà positives, dans le domaine desquelles ils ont cru pouvoir la faire rentrer. Comme ces tentatives étaient, par leur nature, inexécutables, elles ont été beaucoup plus projetées que suivies. Il suffira donc de les envisager du point de vue le plus général.

La première a consisté dans les efforts faits pour appliquer à la science sociale l'analyse mathématique en général, et spécialement celle de ses branches qui se rapporte au calcul des probabilités. Cette direction a été ouverte par Condorcet (1), et suivie principalement par lui. D'autres géomètres ont marché sur ses traces et partagé ses espérances, sans ajouter rien de vraiment essentiel à ses travaux, du moins sous le rapport philosophique. Tous se sont accordés à regarder cette manière de procéder comme la seule qui pût imprimer à la politique un caractère positif.

(1) Un tel projet, de la part de Condorcet, prouve, conformément à l'examen précédent, qu'il était fort loin d'avoir conçu, d'une manière nette, l'importance capitale de l'histoire de la civilisation ; puisque s'il avait clairement vu, dans l'observation philosophique du passé, le moyen de rendre positive la science sociale, il ne l'aurait pas cherché ailleurs.

Les considérations exposées dans ce chapitre me semblent établir suffisamment qu'une telle condition n'est nullement nécessaire pour que la politique devienne une science positive. Mais il y a plus : cette manière d'envisager la science sociale est purement chimérique, et, par conséquent, tout à fait vicieuse, comme il est aisé de le reconnaître.

S'il était ici question de porter un jugement détaillé sur les travaux de ce genre exécutés jusqu'ici, on constaterait bientôt qu'ils n'ont réellement ajouté aucune notion de quelque importance à la masse des idées acquises. On verrait, par exemple, que les efforts des géomètres, pour élever le calcul des probabilités au-dessus de ses applications naturelles, n'ont abouti, dans leur partie la plus essentielle et la plus positive, qu'à présenter, relativement à la théorie de la certitude, comme terme d'un long et pénible travail algébrique, quelques propositions presque triviales, dont la justesse est aperçue du premier coup d'œil avec une parfaite évidence par tout homme de bon sens. Mais nous devons nous borner à examiner l'entreprise en elle-même, et dans sa plus grande généralité.

En premier lieu, les considérations par lesquelles plusieurs physiologistes, et surtout Bichat, ont montré, en général, l'impossibilité radicale de faire aucune application réelle et importante de l'analyse mathématique aux phénomènes des corps organisés, s'appliquent, d'une manière directe et spéciale, aux phénomènes moraux et politiques, qui ne sont qu'un cas particulier des premiers.

Ces considérations sont fondées sur ce que la plus indispensable condition préliminaire pour que des phénomènes soient susceptibles d'être ramenés à des lois mathématiques, c'est que leurs degrés de quantité soient fixes. Or, dans tous les phénomènes physiologiques, chaque effet, partiel ou total, est assujetti à d'immenses variations de quantité, qui se succèdent avec la plus grande rapidité, et d'une manière tout à fait irrégulière, sous l'influence d'une foule de causes diverses qui ne comportent aucune estimation précise. Cette extrême variabilité est un des grands caractères des phénomènes propres aux corps organisés; elle constitue une de leurs différences les plus tranchées avec ceux des corps bruts. Elle interdit évidemment tout espoir de les soumettre jamais à de véritables calculs, tels, par exemple, que ceux des phénomènes astronomiques, les plus propres de tous à servir de type dans les comparaisons de ce genre.

Cela posé, on conçoit aisément que cette variabilité perpétuelle d'effets, tenant à l'excessive complication des causes qui concourent à les produire, doit être la plus grande possible pour les phénomènes moraux et politiques de l'espèce humaine, qui forment la classe la

plus compliquée des phénomènes physiologiques. Ils sont, en effet, ceux de tous dont les degrés de quantité présentent les variations les plus étendues, les plus multipliées, et les plus irrégulières.

Si l'on pèse convenablement ces considérations, je crois qu'on n'hésitera pas à affirmer, sans craindre d'avoir une trop faible idée de la portée de l'esprit humain, que non-seulement dans l'état présent de nos connaissances, mais dans le plus haut degré de perfectionnement auquel elles soient susceptibles d'atteindre, toute grande application du calcul à la science sociale est et restera nécessairement impossible.

En second lieu, quand on supposerait qu'un tel espoir pût jamais se réaliser, il demeurerait incontestable que, même pour y parvenir, la science politique doit d'abord être étudiée d'une manière directe, c'est-à-dire en s'occupant uniquement de coordonner la série des phénomènes politiques.

En effet, de quelque haute importance que soit l'analyse mathématique, considérée dans ses véritables usages, il ne faut pas perdre de vue qu'elle n'est qu'une science purement instrumentale, ou de méthode. Par elle-même elle n'enseigne rien de réel; elle ne devient une source féconde de découvertes positives qu'en s'appliquant à des phénomènes observés.

Dans la sphère des phénomènes qui comportent cette application, elle ne saurait jamais avoir lieu immédiatement. Elle suppose toujours, dans la science correspondante, un degré préliminaire de culture et de perfectionnement, dont le terme naturel est la connaissance de lois précises dévoilées par l'observation relativement à la quantité des phénomènes. Aussitôt que de telles lois sont découvertes, quelque imparfaites qu'elles soient, l'analyse mathématique devient applicable. Dès lors, par les puissants moyens de déduction qu'elle présente, elle permet de réduire ces lois à un très-petit nombre, souvent à une seule, et d'y faire rentrer, de la manière la plus précise, une foule de phénomènes qu'elles ne semblaient pas d'abord pouvoir comprendre. En un mot, elle établit dans la science une coordination parfaite, qui ne pourrait être obtenue au même degré par aucune autre voie. Mais il est évident que toute application de l'analyse mathématique, tentée avant que cette condition préliminaire de la découverte de certaines lois calculables ait été remplie, serait absolument illusoire. Bien loin de pouvoir rendre positive aucune branche de nos connaissances, elle n'aboutirait qu'à replonger l'étude de la nature dans le domaine de la métaphysique, en transportant aux abstractions le rôle exclusif des observations.

Ainsi, par exemple, on conçoit que l'analyse mathématique ait été

appliquée avec un grand succès à l'astronomie, soit géométrique, soit mécanique, à l'optique, à l'acoustique, et tout récemment à la théorie de la chaleur, quand une fois les progrès de l'observation ont conduit ces diverses parties de la physique à établir entre les phénomènes quelques lois précises de quantité; tandis que, avant ces découvertes, une telle application n'aurait eu aucune base réelle, aucun point de départ positif. De même encore, les chimistes qui croient le plus fortement aujourd'hui à la possibilité d'appliquer un jour, d'une manière large et en même temps positive, l'analyse mathématique aux phénomènes chimiques, ne cessent pas pour cela de les étudier directement, bien convaincus qu'une longue série de recherches d'observation et d'expérience pourra seule dévoiler les lois numériques sur lesquelles cette application doit être fondée pour avoir de la réalité.

La condition indispensable qui vient d'être indiquée est d'autant plus difficile à remplir, elle exige un degré préalable de culture et de perfectionnement d'autant plus grand dans la science correspondante, que les phénomènes en sont plus compliqués. C'est ainsi que l'astronomie est devenue, au moins dans sa partie géométrique, une branche des mathématiques appliquées avant l'optique, celle-ci avant l'acoustique, et la théorie de la chaleur en dernier lieu. C'est ainsi, encore, que la chimie est aujourd'hui fort loin de cet état, si elle doit y parvenir jamais.

En jugeant, d'après ces principes incontestables, l'application du calcul aux phénomènes physiologiques en général, et en particulier aux phénomènes sociaux de l'espèce humaine, on voit d'abord que, même en admettant la possibilité de cette application, elle ne dispenserait nullement de l'étude directe des phénomènes, qu'elle prescrit, au contraire, comme condition préalable. De plus, si l'on considère attentivement la nature de cette condition, on sentira qu'elle exige, dans la physique des corps organisés en général, et surtout dans la physique sociale, un degré de perfectionnement qui, lors même qu'il ne serait pas chimérique, ne pourrait évidemment être atteint qu'après des siècles de culture. La découverte de lois précises et calculables, en physiologie, représenterait un degré d'avancement très-supérieur à celui qu'imaginent ceux même des physiologistes qui conçoivent les espérances les plus étendues des destinées futures de cette science. En réalité, d'après les motifs indiqués plus haut, un tel état de perfection doit être regardé comme absolument chimérique, incompatible avec la nature des phénomènes, et tout à fait disproportionné à la portée véritable de l'esprit humain.

Les mêmes raisons s'appliquent évidemment, et avec plus de force encore, à la science politique, vu le degré plus grand de complication de ses phénomènes. Imaginer qu'il serait possible un jour de découvrir quelques lois de quantité entre les phénomènes de cette science, ce serait la supposer perfectionnée à un degré tel que, même avant d'être parvenue à ce point, tout ce qu'elle a de vraiment intéressant à trouver serait complétement obtenu, dans une proportion qui surpasse de beaucoup tous les désirs qu'on peut raisonnablement former. Ainsi, l'analyse mathématique ne deviendrait applicable qu'à l'époque où son application ne pourrait plus avoir aucune importance réelle.

Il résulte des considérations précédentes que, d'un côté, la nature des phénomènes politiques interdit absolument tout espoir de leur appliquer jamais l'analyse mathématique, et d'un autre côté que cette application, à la supposer possible, ne pourrait nullement servir à élever la politique au rang des sciences positives, puisqu'elle exigerait, pour être praticable, que la science fût faite.

Les géomètres n'ont pas fait assez d'attention jusqu'à présent à la grande division fondamentale de nos connaissances positives, en étude des corps bruts et étude des corps organisés. Cette division, que l'esprit humain doit aux physiologistes, est aujourd'hui établie sur des bases inébranlables, et se confirme de plus en plus à mesure qu'elle est méditée davantage. Elle limite, d'une manière précise et irrévocable, les véritables applications des mathématiques, dans leur plus grande extension possible. On peut établir en principe que jamais l'analyse mathématique ne saurait étendre son domaine au delà de la physique des corps bruts, dont les phénomènes sont les seuls qui offrent le degré de simplicité, et, par suite, de fixité nécessaire pour pouvoir être ramenés à des lois numériques.

Si l'on considère combien, même dans les applications les plus simples de l'analyse mathématique, sa marche devient embarrassée lorsqu'elle veut rapprocher suffisamment l'état abstrait de l'état concret, combien cet embarras augmente à mesure que les phénomènes se compliquent, on sentira que la sphère de ses attributions réelles est bien plutôt exagérée que rétrécie par le principe précédent.

Le projet de traiter la science sociale comme une application des mathématiques, afin de la rendre positive, a pris sa source dans le préjugé métaphysique que, hors des mathématiques, il ne peut exister de véritable certitude. Ce préjugé était naturel à l'époque où tout ce qui était positif se trouvait être du domaine des mathématiques appliquées, et où, par conséquent, tout ce qu'elles n'embrassaient pas était vague et conjectural. Mais depuis la formation de deux

grandes sciences positives, la chimie, et la physiologie surtout, dans lesquelles l'analyse mathématique ne joue aucun rôle, et qui n'en sont pas moins reconnues aussi certaines que les autres, un tel préjugé serait absolument inexcusable.

Ce n'est point comme étant des applications de l'analyse mathématique que l'astronomie, l'optique, etc., sont des sciences positives et certaines. Ce caractère leur vient d'elles-mêmes, il résulte de ce qu'elles sont fondées sur des faits observés, et il ne pouvait résulter que de là, car l'analyse mathématique, isolée de l'observation de la nature, n'a qu'un caractère métaphysique. Seulement, il est certain que dans les sciences auxquelles les mathématiques ne sont pas applicables, on doit beaucoup moins perdre de vue la stricte observation directe; les déductions ne peuvent point être aussi prolongées avec sûreté, parce que les moyens de raisonnement sont bien moins parfaits. A cela près, la certitude est tout aussi complète, en se renfermant dans les limites convenables. On obtient, sans doute, une moins bonne coordination, mais elle est suffisante pour les besoins réels des applications de la science.

La recherche chimérique d'une perfection impossible n'aurait d'autre résultat que de retarder nécessairement les progrès de l'esprit humain, en consumant en pure perte de grandes forces intellectuelles, et en détournant les efforts des savants de leur véritable direction d'efficacité positive. Tel est le jugement définitif que je crois pouvoir porter des essais faits ou à faire pour appliquer l'analyse mathématique à la physique sociale.

Une seconde tentative, infiniment moins vicieuse, dans sa nature, que la précédente, mais pareillement inexécutable, est celle qui a eu pour objet de rendre positive la science sociale, en la ramenant à être essentiellement une simple conséquence directe de la physiologie. Cabanis est l'auteur de cette conception, et c'est surtout par lui qu'elle a été suivie. Elle constitue le véritable but philosophique de son célèbre ouvrage sur le *Rapport du physique et du moral de l'homme*, aux yeux de quiconque a considéré la doctrine générale exposée dans cet ouvrage comme organique, et non comme purement critique.

Les considérations présentées dans ce chapitre sur l'esprit de la politique positive prouvent, pour cet essai comme pour le précédent, qu'il était nécessairement mal conçu. Mais il s'agit actuellement d'en indiquer le vice avec précision.

Il consiste en ce qu'une telle manière de procéder annule l'observation directe du passé social, qui doit servir de base fondamentale à la politique positive.

La supériorité de l'homme sur les autres animaux ne pouvant avoir et n'ayant, en effet, d'autre cause que la perfection relative de son organisation, tout ce qu'a fait l'espèce humaine et tout ce qu'elle peut faire doit, évidemment, être regardé, en dernière analyse, comme une conséquence nécessaire de son organisation, modifiée, dans ses effets, par l'état de l'extérieur. En ce sens, la physique sociale, c'est-à-dire l'étude du développement collectif de l'espèce humaine, est réellement une branche de la physiologie, c'est-à-dire de l'étude de l'homme, conçue dans toute son extension. En d'autres termes, l'histoire de la civilisation n'est autre chose que la suite et le complément indispensable de l'histoire naturelle de l'homme.

Mais, autant il importe de bien concevoir et de ne jamais perdre de vue cette incontestable filiation, autant il serait mal entendu d'en conclure qu'il ne faut pas établir de division tranchée entre la physique sociale et la physiologie proprement dite.

Quand les physiologistes étudient l'histoire naturelle d'une espèce animale douée de sociabilité, celle des castors, par exemple, ils y comprennent avec raison l'histoire de l'action collective exercée par la communauté. Ils ne jugent pas nécessaire d'établir une ligne de démarcation entre l'étude des phénomènes sociaux de l'espèce, et celle des phénomènes relatifs à l'individu isolé. Un tel défaut de précision n'a dans ce cas aucun inconvénient réel, quoique les deux ordres de phénomènes soient distincts. Car la civilisation des espèces sociables les plus intelligentes se trouvant arrêtée presqu'à son origine, principalement par l'imperfection de leur organisation, et secondairement par la prépondérance de l'espèce humaine, l'esprit n'éprouve aucune peine, dans un enchaînement aussi peu prolongé, à rattacher directement tous les phénomènes collectifs aux phénomènes individuels. Ainsi, le motif général qui fait établir les divisions afin de faciliter l'étude, savoir, l'impossibilité pour l'intelligence humaine de suivre une chaîne de déductions trop étendue, n'existe point alors.

Qu'on suppose, au contraire, l'espèce des castors devenue plus intelligente, que sa civilisation puisse se développer librement, de telle sorte qu'il y ait enchaînement continu de progrès d'une génération à l'autre, on sentira bientôt la nécessité de traiter séparément l'histoire des phénomènes sociaux de l'espèce. On pourra bien encore, pour les premières générations, rattacher cette étude à celle des phénomènes de l'individu. Mais, à mesure qu'on s'éloignera de l'origine, cette déduction deviendra plus difficile à établir, et enfin, il y aura impossibilité totale de la suivre. C'est précisément ce qui existe, au plus haut degré, par rapport à l'homme.

Sans doute, les phénomènes collectifs de l'espèce humaine reconnaissent pour dernière cause, comme ses phénomènes individuels, la nature spéciale de son organisation. Mais l'état de la civilisation humaine à chaque génération ne dépend immédiatement que de celui de la génération précédente, et ne produit immédiatement que celui de la suivante. Il est possible de suivre, avec toute la précision suffisante, cet enchaînement, à partir de l'origine, en ne liant, d'une manière directe, chaque terme qu'au précédent et au suivant. Il serait, au contraire, absolument au-dessus des forces de notre esprit de rattacher un terme quelconque de la série au point de départ primitif, en supprimant toutes les relations intermédiaires.

La témérité d'une telle entreprise, dans l'étude de l'espèce, pourrait être assimilée, dans l'étude de l'individu, à celle d'un physiologiste qui, considérant que les divers phénomènes des âges successifs sont uniquement la conséquence et le développement nécessaire de l'organisation primitive, s'efforcerait de déduire l'histoire d'une époque quelconque de la vie de l'état de l'individu à sa naissance, déterminé avec une grande précision, et se croirait ainsi dispensé d'examiner directement les divers âges pour connaître avec exactitude le développement total. L'erreur est même beaucoup plus grande, par rapport à l'espèce, qu'elle ne le serait quant à l'individu, attendu que, dans le premier cas, les termes successifs à coordonner sont à la fois bien plus compliqués et bien plus nombreux que dans le second.

En s'obstinant à suivre cette marche impraticable, outre qu'on ne pourrait nullement étudier, d'une manière satisfaisante, l'histoire de la civilisation, on serait inévitablement conduit à tomber dans des erreurs capitales. Car, dans l'impossibilité absolue de rattacher directement les divers états de civilisation au point de départ primitif et général établi par la nature spéciale de l'homme, on serait bientôt entraîné à faire dépendre immédiatement de circonstances organiques secondaires ce qui est une conséquence éloignée des lois fondamentales de l'organisation.

C'est ainsi, par exemple, que plusieurs physiologistes recommandables ont été amenés à supposer aux caractères nationaux une importance évidemment exagérée dans l'explication des phénomènes politiques. Ils leur ont attribué des différences de peuple à peuple qui ne tiennent, dans presque tous les cas, qu'à des époques de civilisation inégales. Il en est résulté le fâcheux effet de regarder comme invariable ce qui n'est certainement que momentané. De telles déviations, dont il serait aisé de multiplier les exemples, et qui dérivent toutes du même vice primitif dans la manière de procéder, confirment clairement la nécessité de séparer l'étude des phénomènes sociaux de celle des phénomènes physiologiques ordinaires.

Les géomètres qui se sont élevés à des idées philosophiques, conçoivent, en thèse générale, tous les phénomènes de l'univers, tant ceux des corps organisés que ceux des corps bruts, comme tenant à un petit nombre de lois communes, immuables. Les physiologistes observent à cet égard, avec juste raison, que quand même toutes ces lois seraient un jour parfaitement connues, l'impossibilité de déduire d'une manière continue obligerait à conserver entre l'étude des corps vivants et celle des corps inertes la même division qui est aujourd'hui fondée sur la diversité des lois. Un motif exactement semblable s'applique directement à la division entre la physique sociale et la physiologie proprement dite, c'est-à-dire entre la physiologie de l'espèce et celle de l'individu. La distance est, sans doute, beaucoup moins grande, puisqu'il ne s'agit que d'une division secondaire, tandis que l'autre est principale. Mais il y a pareillement impossibilité de déduire, quoique ce ne soit pas au même degré.

L'insuffisance totale de cette manière de procéder se vérifie aisément, si, au lieu de la considérer seulement par rapport à la théorie de la politique positive, on l'envisage relativement au but pratique actuel de cette science, savoir, la détermination du système suivant lequel la société doit être réorganisée aujourd'hui.

On peut, sans doute, établir, d'après les lois physiologiques, quel est, en général, l'état de civilisation le plus conforme à la nature de l'espèce humaine. Mais, d'après ce qui précède, il est clair qu'on ne saurait aller plus loin par ce moyen. Or une telle notion, isolée, est de pure spéculation, et ne peut aboutir, dans la pratique, à aucun résultat réel et positif. Car elle ne met nullement à portée de connaître, d'une manière positive, à quelle distance l'espèce humaine se trouve actuellement de cet état, ni la marche qu'elle doit suivre pour y parvenir, ni enfin le plan général de l'organisation sociale correspondante. Ces déterminations indispensables ne peuvent évidemment résulter que d'une étude directe de l'histoire de la civilisation.

Si, malgré cela, l'on veut s'efforcer de donner une existence pratique à cet aperçu spéculatif et nécessairement incomplet, on ne saurait éviter de tomber aussitôt dans l'absolu. Car, on fait consister alors toute l'application réelle de la science sociale dans la formation d'un type invariable de perfection vague, sans aucune distinction d'époques, à la manière de la politique conjecturale. Les conditions d'après lesquelles l'excellence de ce type se trouve fixée, sont certainement d'un ordre beaucoup plus positif que celles qui servent de guides à la politique théologique et métaphysique. Mais cette modification ne

change pas le caractère absolu qui est inhérent à une telle question, dans quelque sens qu'on la suppose traitée. La politique ne saurait donc jamais devenir vraiment positive par cette manière de procéder.

Ainsi, soit sous le point de vue théorique, soit sous le point de vue pratique, il est également vicieux de concevoir la science sociale comme une simple conséquence de la physiologie.

Le véritable rapport direct entre la connaissance de l'organisation humaine et la science politique, telle que ce chapitre l'a caractérisée, consiste en ce que la première doit fournir à la seconde son point de départ.

C'est à la physiologie qu'il appartient exclusivement d'établir, d'une manière positive, les causes qui rendent l'espèce humaine susceptible d'une civilisation constamment progressive, tant que l'état de la planète qu'elle habite n'y met point un obstacle insurmontable. Elle seule peut tracer le véritable caractère et la marche générale nécessaire de cette civilisation. Elle seule enfin permet d'éclaircir la formation des premières agrégations d'hommes, et de conduire l'histoire de l'enfance de notre espèce jusqu'à l'époque où elle est parvenue à donner l'essor à sa civilisation par la création d'un langage.

C'est à ce terme que s'arrête naturellement le rôle des considérations physiologiques directes dans la physique sociale, qui doit alors se fonder uniquement sur l'observation immédiate des progrès de l'espèce humaine. Plus avant, la difficulté de déduire deviendrait aussitôt trop grande, parce qu'à partir de cette époque, la marche de la civilisation acquiert tout à coup beaucoup plus de rapidité, de façon que les termes à coordonner se multiplient brusquement. D'un autre côté, les fonctions que la physiologie doit remplir dans l'étude du passé social ne seraient plus nécessaires alors; elle n'aurait plus pour but d'utilité de suppléer au défaut d'observations directes. Car, à dater de l'établissement d'une langue, il existe des données immédiates sur le développement de la civilisation, en sorte qu'il n'y a point de lacune dans l'ensemble des considérations positives.

Il faut ajouter à ce qui précède, pour avoir un aperçu complet du rôle véritable de la physiologie dans la physique sociale, que, comme l'a très-bien senti Condorcet, le développement de l'espèce n'étant que la résultante des développements individuels, qui s'enchaînent d'une génération à l'autre, il doit nécessairement présenter des traits de conformité généraux avec l'histoire naturelle de l'individu. Par cette analogie, l'étude de l'homme isolé fournit encore certains moyens de vérification et de raisonnement pour celle de l'espèce, distincts de ceux qui viennent d'être indiqués, et qui,

quoique moins importants, ont l'avantage de s'étendre à toutes les époques.

En résumé, quoique la physiologie de l'espèce et celle de l'individu soient deux sciences absolument du même ordre, ou plutôt deux portions distinctes d'une science unique, il n'en est pas moins indispensable de les concevoir et de les traiter séparément. Il faut que la première prenne sa base et son point de départ dans la seconde, pour être vraiment positive. Mais elle doit ensuite être étudiée d'une manière isolée, en s'appuyant sur l'observation directe des phénomènes sociaux.

Il était naturel qu'on cherchât à faire rentrer entièrement la physique sociale dans le domaine de la physiologie, quand on ne voyait pas d'autre moyen de lui imprimer le caractère positif. Mais cette erreur n'aurait plus d'excuse aujourd'hui qu'il est facile de se convaincre de la possibilité de rendre positive la science politique en la fondant sur l'observation immédiate du passé social.

En second lieu, au moment où l'étude des fonctions intellectuelles et affectives est sortie du domaine de la métaphysique pour entrer dans celui de la physiologie, il était très-difficile d'éviter toute exagération dans la fixation de la véritable sphère physiologique, et de n'y pas comprendre aussi l'examen des phénomènes sociaux. L'époque des conquêtes ne peut pas être celle des limites précises. Aussi Cabanis, qui a été un des principaux coopérateurs de cette grande révolution, est-il particulièrement excusable de s'être fait illusion à cet égard. Mais aujourd'hui qu'une sévère analyse peut et doit succéder à l'entraînement de la première impulsion, aucune cause ne peut plus empêcher de méconnaître la nécessité d'une division indispensablement exigée par la faiblesse de l'esprit humain.

Nul motif réel ne peut plus porter à isoler, dans l'étude de l'individu, les phénomènes spécialement appelés moraux des autres phénomènes. La révolution qui les a tous liés entre eux doit être regardée comme le pas le plus essentiel que la physiologie ait fait jusqu'ici sous le rapport philosophique.

Au contraire, des considérations du premier ordre d'importance démontrent l'absolue nécessité de séparer l'étude des phénomènes collectifs de l'espèce humaine de celle des phénomènes individuels, en établissant, du reste, entre ces deux grandes sections de la physiologie totale, leur relation naturelle. S'efforcer de faire disparaître cette indispensable division, ce serait tomber dans une erreur analogue, quoique inférieure, à celle, si justement combattue par les vrais physiologistes, qui présente l'étude des corps vivants comme une conséquence et un appendice de celle des corps inertes.

Telles sont les quatre tentatives principales faites jusqu'à présent dans le but d'élever la politique au rang des sciences d'observation, et dont l'ensemble constate, de la manière la plus décisive, la nécessité et la maturité de cette grande entreprise. L'examen spécial de chacune d'elles confirme, sous un point de vue distinct, les principes antérieurement exposés dans ce chapitre, sur le véritable moyen de donner à la politique un caractère positif, et, par suite, d'arrêter avec sûreté la conception générale du nouveau système social, qui peut seul terminer la crise actuelle de l'Europe civilisée.

On peut donc regarder comme établi, *à priori* et *à posteriori*, sur des démonstrations réelles, que, pour atteindre ce but capital, il faut regarder la science politique comme une physique particulière, fondée sur l'observation directe des phénomènes relatifs au développement collectif de l'espèce humaine, ayant pour objet la coordination du passé social, et pour résultat la détermination du système que la marche de la civilisation tend à produire aujourd'hui.

Cette physique sociale est, évidemment, aussi positive qu'aucune autre science d'observation. Sa certitude intrinsèque est tout aussi réelle (1). Les lois qu'elle découvre, satisfaisant à l'ensemble des phénomènes observés, leur application mérite une entière confiance.

Comme toutes les autres, cette science possède, en outre, des moyens généraux de vérification, même indépendamment de sa relation nécessaire avec la physiologie. Ces moyens sont fondés sur ce que, dans l'état présent de l'espèce humaine, considérée en totalité, tous les degrés de civilisation coexistent sur les divers points du globe, depuis celui des sauvages de la Nouvelle-Zélande jusqu'à celui des Français et des Anglais. Ainsi, l'enchaînement établi d'après la succession des temps peut être vérifié par la comparaison des lieux.

Au premier abord, cette nouvelle science semble réduite à la simple observation, et totalement privée du secours des expériences, ce qui ne l'empêcherait pas d'être positive, témoin l'astronomie. Mais, en physiologie, indépendamment des expériences sur les animaux, les cas pathologiques sont réellement un équivalent d'expériences directes sur l'homme, parce qu'ils altèrent l'ordre habituel

(1) Il est, sans doute, superflu de s'arrêter à réfuter les objections infiniment exagérées, présentées par plusieurs auteurs, et surtout par Volney, contre la certitude des faits historiques. Quand même on accorderait à ces objections toute la latitude que ces écrivains leur ont donnée, elles ne porteraient en aucune manière sur les faits d'un certain degré d'importance et de généralité, qui sont les seuls à considérer dans l'étude de la civilisation.

des phénomènes. De même, et par un motif semblable, les époques multipliées où les combinaisons politiques ont tendu, plus ou moins, à arrêter le développement de la civilisation, doivent être regardées comme fournissant à la physique sociale de véritables expériences, encore plus propres que l'observation pure à dévoiler ou à confirmer les lois naturelles qui président à la marche collective de l'espèce humaine.

Si, comme j'ose l'espérer, les considérations présentées dans ce chapitre font sentir aux savants l'importance et la possibilité d'établir une politique positive dans l'esprit ci-dessus indiqué, je présenterai alors avec plus de détail mon opinion sur la manière d'exécuter cette première série de travaux. Mais je crois utile de rappeler, en terminant, la nécessité de la diviser, avant tout, en deux ordres : l'un, de travaux généraux ; l'autre, de travaux particuliers.

Le premier ordre doit avoir pour objet d'établir la marche générale de l'espèce humaine, abstraction faite de toutes les causes quelconques qui peuvent modifier la vitesse de sa civilisation, et, par suite, de toutes les diversités observées de peuple à peuple, quelque grandes qu'elles puissent être. Dans le second ordre, on se proposera d'estimer l'influence de ces causes modificatrices, et, par suite, de former le tableau définitif, dans lequel chaque peuple occupera la place spéciale correspondante à son développement propre.

L'une et l'autre classe de travaux, et surtout la dernière, sont d'ailleurs susceptibles, dans leur exécution, de plusieurs degrés de généralité, dont la nécessité se fera vraisemblablement sentir aux savants.

L'obligation de traiter le premier ordre de travaux avant le second, est fondée sur ce principe évident, applicable à la physiologie de l'espèce comme à celle de l'individu, que les idiosyncrasies ne doivent être étudiées qu'après l'établissement des lois générales. Il faudrait renoncer absolument à obtenir aucune notion nette, si cette règle était violée.

Quant à la possibilité de procéder ainsi, elle résulte de ce qu'il y a, aujourd'hui, un assez grand nombre de points particuliers bien éclaircis pour qu'on puisse s'occuper directement d'une coordination générale. Les physiologistes n'ont pas attendu, pour se former une idée de l'ensemble de l'organisation, que toutes les fonctions spéciales fussent connues. Il doit en être de même dans la physique sociale.

En précisant davantage les considérations précédentes, on voit qu'elles tendent à établir que, dans la formation de la science politique, il faut procéder du général au particulier. Or, si l'on examine

ce précepte d'une manière directe, il est aisé d'en reconnaître la justesse.

La marche que suit l'esprit humain dans la recherche des lois qui régissent les phénomènes naturels, présente, sous le rapport qui nous occupe, une importante différence, suivant qu'il étudie la physique des corps bruts, ou celle des corps organisés.

Dans la première, l'homme se trouvant former une partie imperceptible d'une suite immense de phénomènes, dont il ne peut espérer, sans une folle présomption, d'apercevoir jamais l'ensemble, il est obligé, aussitôt qu'il commence à les étudier dans un esprit positif, de considérer d'abord les faits les plus particuliers, pour s'élever ensuite graduellement à la découverte de quelques lois générales, qui deviennent plus tard le point de départ de ses recherches. Au contraire, dans la physique des corps organisés, l'homme étant lui-même le type le plus complet de l'ensemble des phénomènes, ses découvertes positives commencent nécessairement par les faits les plus généraux, qui lui prêtent ensuite une lumière indispensable pour éclaircir l'étude d'un genre de détails dont, par leur nature, la connaissance précise lui est à jamais interdite. En un mot, dans les deux cas, l'esprit humain procède du connu à l'inconnu; mais, dans le premier, il s'élève d'abord du particulier au général, parce que la connaissance des détails est plus immédiate pour lui que celle des masses; tandis que, dans le second, il commence par descendre du général au particulier, parce qu'il connaît plus directement l'ensemble que les parties. Le perfectionnement de chacune des deux sciences consiste essentiellement, sous le rapport philosophique, à lui permettre d'adopter la méthode de l'autre, sans que celle-ci lui devienne cependant jamais aussi propre que sa méthode primitive.

Après avoir considéré cette loi du point de vue le plus élevé de la philosophie positive, on peut la vérifier facilement en observant la marche qu'a suivie jusqu'à ce jour le développement des sciences naturelles, depuis le moment où chacune d'elles a cessé définitivement d'avoir le caractère théologique ou métaphysique.

En effet, dans l'étude des corps bruts, en l'examinant d'abord quant à ses divisions principales, on voit l'astronomie, la physique et la chimie, commencer par être absolument isolées les unes des autres, et se rapprocher ensuite sous des rapports de plus en plus multipliés, tellement qu'enfin on peut aujourd'hui apercevoir en elles une tendance manifeste à ne former qu'un seul corps de doctrine. De même, en considérant à part chacune d'elles, on la voit naître de l'étude de faits d'abord incohérents, et arriver par degrés aux généralités actuellement connues. C'est seulement dans l'astronomie,

et dans quelques sections de la physique terrestre, que l'esprit humain a pu parvenir jusqu'ici à suivre, sous des rapports fondamentaux, la marche opposée. On peut même dire, que, en astronomie, la marche primitive n'a été changée, par la loi de la gravitation universelle, que sous un rapport réellement secondaire, quant à l'ensemble des phénomènes, quoique principal relativement à nous. Car cette loi n'embrasse point encore, et probablement même n'embrassera jamais, dans ses applications, les faits astronomiques les plus généraux, qui consistent dans les relations des différents systèmes solaires, dont nous n'avons jusqu'ici aucune connaissance. Cette remarque, portant sur la branche la plus parfaite de la physique inorganique, offre une vérification saillante du principe que j'expose.

Si l'on examine maintenant la partie de ce principe qui se rapporte à l'étude des corps vivants, la confirmation en est aussi sensible. En premier lieu, l'enchaînement général des fonctions dont se compose une organisation est certainement mieux connu aujourd'hui que l'action partielle de chaque organe; et de même, sous un point de vue plus étendu, l'étude des relations générales qui existent entre les diverses organisations, soit animales, soit végétales, est, sans doute, plus avancée que celle de chaque organisation particulière. En second lieu, les principales branches dont se compose aujourd'hui la physique organique ont été d'abord confondues, et ce n'est qu'en vertu des progrès de la physiologie positive qu'on est parvenu à analyser avec précision les différents points de vue généraux sous lesquels un corps vivant peut être envisagé, de manière à fonder sur ces distinctions une division rationnelle de la science. Cela est même tellement exact, que vu le peu de temps depuis lequel la physique des corps organisés est devenue vraiment positive, la distribution de ses parties principales n'est pas encore arrêtée d'une manière parfaitement nette. Le fait est plus sensible encore en passant de la science aux savants, car ceux-ci sont évidemment bien moins spéciaux dans leur ordre de travaux que les savants livrés à l'étude des corps bruts.

On peut donc regarder comme établi, par l'observation et par le raisonnement, que l'esprit humain procède principalement du particulier au général dans la physique inorganique, et, au contraire, du général au particulier dans la physique organique; que, du moins, c'est incontestablement suivant cette marche que s'effectuent pendant longtemps les progrès de la science, depuis le moment où elle prend le caractère positif.

Si la seconde partie de cette loi a été méconnue jusqu'à présent, si

l'on a cru que, dans un ordre quelconque de recherches, l'esprit humain procédait toujours nécessairement du particulier au général, cette erreur s'explique d'une manière très-naturelle, en considérant que, la physique des corps bruts ayant dû se développer la première, c'est sur l'observation de la marche qui lui est propre qu'ont dû être primitivement fondés les préceptes de la philosophie positive. Mais la prolongation d'une telle erreur cesserait d'être excusable, aujourd'hui que l'observation philosophique peut porter sur les deux ordres de sciences naturelles.

En appliquant à la physique sociale, qui n'est qu'une branche de la physiologie, le principe que je viens d'établir, il démontre évidemment la nécessité de commencer, dans l'étude du développement de l'espèce humaine, par la coordination des faits les plus généraux, pour descendre ensuite graduellement à un enchaînement de plus en plus précis. Mais, afin de ne laisser aucune incertitude sur ce point essentiel, il convient de vérifier le principe d'une manière directe dans ce cas particulier.

Tous les ouvrages historiques écrits jusqu'à ce jour, même les plus recommandables, n'ont eu essentiellement, et n'ont dû avoir de toute nécessité, que le caractère d'*annales*, c'est-à-dire de description et de disposition chronologique d'une certaine suite de faits particuliers, plus ou moins importants et plus ou moins exacts, mais toujours isolés entre eux. Sans doute, les considérations relatives à la coordination et à la filiation des phénomènes politiques n'y ont pas été entièrement négligées, surtout depuis un demi-siècle. Mais il est clair que ce mélange n'a point encore refondu le caractère de ce genre de composition, qui n'a pas cessé d'être littéraire (1). Il n'existe point jusqu'ici de véritable *histoire*, conçue dans un esprit scientifique, c'est-à-dire ayant pour but la recherche des lois qui président au développement social de l'espèce humaine, ce qui est précisément l'objet de la série de travaux considérée dans ce chapitre.

La distinction précédente suffit pour expliquer pourquoi on a cru presque universellement jusqu'ici qu'il fallait procéder, en histoire, du particulier au général, et pourquoi, au contraire, on doit aujourd'hui procéder du général au particulier, sous peine de n'obtenir aucun résultat.

(1) Il ne s'agit ici que d'établir un fait, et non de le juger. Je suis, d'ailleurs, très-convaincu de l'utilité et même de la nécessité absolue de cette classe d'écrits comme travail préliminaire. On ne me soupçonnera pas sans doute de penser qu'il pût y avoir d'histoire sans annales. Mais il est également certain que des annales ne sont pas plus de l'histoire que des recueils d'observations météorologiques ne sont de la physique.

Car lorsqu'il s'agit seulement de construire avec exactitude des *annales* générales de l'espèce humaine, il faut évidemment commencer par former celles des différents peuples, et celles-ci ne peuvent être fondées que sur des chroniques de provinces et de villes, ou même sur de simples biographies. Pareillement, sous un autre rapport, pour former les annales complètes de chaque fraction quelconque de population, il est indispensable de réunir une suite de documents séparés relatifs à chacun des points de vue sous lesquels elle doit être considérée. C'est ainsi qu'on doit nécessairement procéder pour parvenir à composer les faits généraux qui sont les matériaux de la science politique, ou plutôt l'objet sur lequel portent ses combinaisons. Mais une marche tout opposée devient indispensable, aussitôt qu'on arrive à la formation directe de la science, c'est-à-dire à l'étude de l'enchaînement des phénomènes.

En effet, par leur nature même, toutes les classes de phénomènes sociaux se développent simultanément, et sous l'influence les unes des autres, de telle sorte qu'il est absolument impossible de s'expliquer la marche suivie par aucune d'elles, sans avoir préalablement conçu d'une manière générale la progression de l'ensemble.

Chacun reconnaît, par exemple, aujourd'hui, que l'action réciproque des divers états européens est trop importante pour que leurs histoires puissent être véritablement séparées. Mais la même impossibilité n'est pas moins sensible, relativement aux divers ordres de faits politiques qu'on observe dans une société unique. Les progrès d'une science ou d'un art ne sont-ils pas en connexion évidente avec ceux des autres sciences ou des autres arts ? Le perfectionnement de l'étude de la nature, et celui de l'action sur la nature, ne tiennent-ils pas l'un à l'autre? Tous deux ne sont-ils pas étroitement liés avec l'état de l'organisation sociale, et réciproquement? Ainsi, pour connaître avec précision les lois réelles du développement spécial de la branche la plus simple du corps social, il faudrait nécessairement obtenir à la fois la même précision pour toutes les autres, ce qui est d'une absurdité manifeste.

On doit donc, au contraire, se proposer d'abord de concevoir dans sa plus grande généralité le phénomène du développement de l'espèce humaine, c'est-à-dire d'observer et d'enchaîner entre eux les progrès les plus importants qu'elle a faits successivement dans les principales directions différentes. On tendra ensuite à donner par degrés à ce tableau une précision de plus en plus grande, en subdivisant toujours davantage les intervalles d'observation et les classes de phénomènes à observer. De même, sous le rapport pratique, l'aspect de l'avenir social, déterminé d'abord d'une manière générale,

en résultat d'une première étude du passé, deviendra de plus en plus détaillé à mesure que la connaissance de la marche antérieure de l'espèce humaine se développera davantage. La dernière perfection de la science, qui, vraisemblablement, ne sera jamais atteinte d'une manière complète, consisterait, sous le rapport théorique, à faire concevoir avec exactitude, depuis l'origine, la filiation des progrès d'une génération à l'autre, soit pour l'ensemble du corps social, soit pour chaque science, chaque art, et chaque partie de l'organisation politique; et sous le rapport pratique, à déterminer rigoureusement, dans tous ses détails essentiels, le système que la marche naturelle de la civilisation doit rendre dominant.

Telle est la méthode strictement dictée par la nature de la physique sociale.

QUATRIÈME PARTIE.

NOVEMBRE 1825.

CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES SUR LES SCIENCES ET LES SAVANTS.

En étudiant dans son ensemble le phénomène du développement de l'esprit humain, soit par la méthode rationnelle, soit par la méthode empirique, on découvre, à travers toutes les irrégularités apparentes, une loi fondamentale à laquelle sa marche est nécessairement et invariablement assujettie. Cette loi consiste en ce que le système intellectuel de l'homme, considéré dans toutes ses parties, a dû prendre successivement trois caractères distincts, le caractère théologique, le caractère métaphysique, et enfin le caractère positif ou physique. Ainsi, l'homme a commencé par concevoir les phénomènes de tous genres comme dus à l'influence directe et continue d'agents surnaturels; il les a ensuite considérés comme produits par diverses forces abstraites inhérentes aux corps, mais distinctes et hétérogènes; enfin, il s'est borné à les envisager comme assujettis à un certain nombre de lois naturelles invariables, qui ne sont autre chose que l'expression générale des relations observées dans leur développement.

Tous ceux qui connaissent suffisamment l'état de l'esprit humain aux différentes époques de la civilisation, vérifieront aisément l'exactitude de ce fait général. Une observation très-simple peut mettre sur la voie de cette confirmation, maintenant que cette révolution est achevée pour la majeure partie de nos idées. L'éducation de l'individu, en tant qu'elle est spontanée, présente nécessairement les mêmes phases principales que celle de l'espèce, et réciproquement. Or, aujourd'hui, tout homme au niveau de son siècle constatera facilement

sur lui-même qu'il a été, naturellement, théologien dans son enfance, métaphysicien dans sa jeunesse, et physicien dans sa virilité. L'histoire des sciences prouve directement qu'il en a été de même de l'ensemble du genre humain. Mais, de plus, il est possible d'expliquer pourquoi la formation des idées humaines a dû suivre nécessairement une telle marche.

Pour l'entendre d'une manière nette et complète, il faut envisager cette loi, comme tous les autres faits sociaux, sous un double point de vue : sous le point de vue physique de la nécessité, c'est-à-dire comme dérivant des lois naturelles de l'organisation humaine, et sous le point de vue moral de son indispensabilité, c'est-à-dire comme étant le seul mode convenable au développement de l'esprit humain.

Sous le premier rapport, la loi est facile à concevoir.

Un penchant naturel et irrésistible porte le genre humain à être théologien avant que de devenir physicien. L'action personnelle de l'homme sur les autres êtres est la seule dont il comprenne le mode, par le sentiment qu'il en a. Il est donc conduit à se représenter d'une manière analogue la réaction que les corps extérieurs exercent sur lui, ainsi que l'action qu'ils exercent entre eux, et dont il ne peut voir directement que les résultats. Du moins est-ce ainsi qu'il doit les concevoir tant que les progrès de l'observation n'ont pas encore fait reconnaître des différences très-frappantes entre la marche de ces phénomènes et celle de siens. Si, plus tard, il change ses conceptions à ce sujet, c'est uniquement parce que, désabusé, par l'expérience et la réflexion, de ses illusions primitives, il renonce absolument à pénétrer le mystère du mode de production des phénomènes, dont sa nature lui interdit à jamais toute connaissance, pour se réduire à en observer les lois effectives. Car si, même aujourd'hui, avec toutes les notions positives que nous avons acquises, nous voulions tenter de concevoir, pour le plus simple phénomène, par quelle puissance le fait que nous appelons *cause* engendre celui que nous appelons *effet*, nous serions inévitablement entraînés à réaliser des images semblables à celles qui ont servi de base aux premières théories humaines, comme Barthez l'a très-judicieusement remarqué, en étendant une idée de Hume.

L'homme commence donc, nécessairement, par voir tous les corps qui fixent son attention comme autant d'êtres vivants, d'une vie analogue à la sienne, mais, en général, supérieure, à cause de l'action plus puissante de la plupart d'entre eux. Ensuite, le développement de ses observations lui fait convertir cette première hypothèse en celle, moins durable, d'une nature morte dirigée par un nombre plus ou moins grand d'agents surhumains invisibles, distincts et indépendants les uns des autre, et dont le caractère et l'autorité correspondent à l'espèce et à l'étendue des phénomènes attribués à leur influence. Cette théorie, qui d'abord ne s'appliquait qu'aux phénomènes des corps extérieurs, s'étend, plus tard, même à ceux de l'homme et de la société, lorsque la contemplation humaine se reporte sur eux. C'est alors que la philosophie théologique commence à prendre une véritable consistance, et à influer puissamment sur les progrès de l'esprit humain.

Mais le perfectionnement inévitable et continu des connaissances naturelles ne tarde pas à modifier ce système, et finit par le détruire.

A proprement parler, l'homme n'a jamais été complétement théologien. Il y a toujours eu quelques phénomènes assez simples et assez réguliers pour qu'il ne les regardât, même dès l'origine, que comme soumis à des lois naturelles, ainsi qu'Adam Smith l'a très-bien expliqué (1). Seulement, ces phénomèmes n'étaient d'abord ni les plus nombreux ni les plus importants, à beaucoup près. Quant aux autres, on peut dire que l'homme n'a eu recours aux explications théologiques qu'aussi longtemps que les conceptions physiques n'ont pas été possibles; car, lorsqu'elles le sont devenues, il s'y est attaché exclusivement.

La première influence des progrès de l'observation a été de porter l'esprit humain à réduire continuellement le nombre des agents surnaturels, en attribuant à un seul les fonctions qui, primitivement, en exigeaient plusieurs, à mesure que les relations des phénomènes ont acquis plus de généralité. Cet effet, poussé à son dernier degré, a fini par simplifier le système théologique au point de le ramener à l'unité.

Dès cette époque, l'action continue du même principe qui avait d'abord conduit l'esprit humain du fétichisme au polythéisme, et ensuite du polythéisme au théisme, l'a porté à resserrer l'intervention directe de la grande cause surnaturelle entre des limites de plus en plus étroites, en la réservant toujours pour la direction des phénomènes dont les lois positives étaient inconnues. Pour les autres, la découverte de leurs lois permettant de les prévoir avec plus de précision, et par suite d'agir sur eux avec plus d'efficacité que les théories

(1) Voyez, dans ses *Œuvres posthumes*, l'*Essai philosophique sur l'Histoire de l'astronomie*. Cet ouvrage, trop peu connu sur le continent, et généralement mal apprécié, a un caractère plus positif que les autres productions de la philosophie écossaise, si l'on en excepte celles de Hume. Très-remarquable pour son temps, il pourrait être médité avec beaucoup de fruit, même aujourd'hui.

théologiques spéciales, l'homme a cessé de plus en plus d'employer celles-ci dans ses spéculations habituelles, et s'est servi toujours davantage de celles qui satisfaisaient le mieux à ses deux grands besoins de prévoyance et d'action. Enfin, lorsque les conceptions naturelles ont acquis une étendue et une généralité suffisantes (c'est-à-dire, de nos jours), lorsqu'elles ont embrassé par quelques points principaux tous les ordres de recherches réellement accessibles à nos moyens, l'esprit humain, étendant par analogie à tous les phénomènes, même inconnus, ce qui n'était vérifié que pour un certain nombre, les a tous considérés comme soumis à des lois physiques invariables, dont la découverte, de plus en plus précise, est désormais le seul but raisonnable de nos travaux spéculatifs. Alors, la méthode théologique, qui jusque-là n'avait pas entièrement cessé d'être en usage, a été regardée comme ne pouvant plus être employée dans nos recherches, et la méthode positive a commencé à diriger tout à fait exclusivement l'activité de notre intelligence.

Après avoir conçu cette grande révolution comme un fait inévitable, il faut expliquer pourquoi une telle marche a été indispensable au développement de la raison humaine. La philosophie positive a obtenu aujourd'hui un tel ascendant sur les esprits, qu'on a peine à concevoir, pour aucune époque, l'utilité, et, à plus forte raison, la nécessité de la philosophie théologique et de la philosophie métaphysique, comme moyens de recherches. Elles sont presque universellement regardées, surtout la première, comme des aberrations de l'esprit humain, même par ceux, en très-petit nombre, qui conçoivent ces aberrations comme ayant été inévitables. Il est donc nécessaire de rectifier les idées sur ce point essentiel, sans l'éclaircissement duquel on ne pourrait comprendre la loi de la succession des trois philosophies que d'une manière très-imparfaite, qui limiterait singulièrement l'étendue et la valeur de ses applications. Il importe sans doute de constater que l'esprit humain n'a pas été jusqu'à nos jours en état de démence, et qu'il a constamment employé, à chaque époque, la méthode qui pouvait être la plus favorable à ses progrès, du moins en embrassant l'ensemble de sa marche.

Il est certainement incontestable aujourd'hui que l'observation des faits est la seule base solide des connaissances humaines. On peut même dire strictement, en prenant ce principe dans sa plus grande rigueur, que toute proposition qui n'est pas réductible à la simple énonciation d'un fait, ou particulier, ou général, ne saurait avoir aucun sens réel et intelligible. Mais il n'est pas moins certain que le développement de la capacité d'imagination doit précéder celui de la capacité d'observation. Les mêmes causes qui déterminent cet ordre

dans l'éducation individuelle, le rendent bien plus indispensable encore dans celle de l'espèce.

La méthode positive est la plus sûre dans sa marche, et même la seule sûre; mais elle est en même temps la plus lente, et, par cette raison, nullement convenable à l'enfance de l'esprit humain. Si cet inconvénient a pu être sensible, même quand notre intelligence était depuis longtemps en pleine activité, qu'on juge de ce qu'il eût été à l'époque de nos premiers efforts. La simple possibilité d'une telle méthode suppose préalablement une suite d'observations, d'autant plus longue que les premières lois naturelles sont toujours celles dont la découverte exige le plus de temps. Or, d'un autre côté, l'empirisme absolu est impossible, quoi qu'on en ait dit. L'homme est incapable par sa nature, non-seulement de combiner des faits et d'en déduire quelques conséquences, mais simplement même de les observer avec attention, et de les retenir avec sûreté, s'il ne les rattache immédiatement à quelque explication. En un mot, il ne peut pas plus y avoir d'observations suivies sans une théorie quelconque, que de théorie positive sans observations suivies. Il est donc évident que les facultés humaines seraient nécessairement restées dans un engourdissement indéfini, s'il eût fallu attendre pour raisonner sur les phénomènes que leur liaison et leur mode d'exploration ressortissent de leur observation même. Ainsi, les premiers progrès de l'esprit humain n'ont pu être produits que par la méthode théologique, la seule dont le développement puisse être spontané. Elle seule avait l'importante propriété de nous offrir, dès l'origine, une théorie provisoire, vague et arbitraire, il est vrai, mais directe et facile, qui a groupé immédiatement les premiers faits, et à l'aide de laquelle nous avons pu, en cultivant notre capacité d'observation, préparer l'époque d'une philosophie toute positive.

S'il était possible d'entrer ici dans quelques détails sur ce grand sujet, on verrait clairement que non-seulement la philosophie théologique, prise dans son ensemble, a été indispensable pour préparer le développement de la méthode positive, mais aussi que les différents perfectionnements qu'elle a éprouvés, et qui ont d'ailleurs été produits par les progrès de l'observation, ont, par une réaction nécessaire, puissamment contribué à les accélérer. Pour ne citer que le fait de ce genre le plus remarquable, il est évident que sans le passage du polythéisme au théisme, les théories naturelles n'auraient jamais pu prendre aucune véritable extension. Cette admirable simplification de la philosophie théologique, réduisit, dans chaque cas particulier, l'action de la grande puissance surnaturelle à une certaine direction générale, dont le caractère est nécessairement vague.

Par là, l'esprit humain fut pleinement autorisé et même fortement engagé à étudier, comme mode d'action de cette puissance, les lois physiques de chaque phénomène. Avant cette époque, au contraire, l'intelligence qui tendait à des recherches positives, rencontrant, pour tous les phénomènes, même les plus simples, autant d'explications théologiques spéciales et très-détaillées, tout physicien était inévitablement un impie.

La nécessité de la marche que nous examinons devient encore plus sensible, si l'on considère qu'en même temps que la philosophie théologique était la seule primitivement possible, elle était aussi la seule appropriée à la nature des recherches qui ont dû occuper d'abord l'esprit humain.

C'est uniquement par une expérience fondée sur l'exercice même de ses facultés, que l'homme a pu parvenir à connaître leur véritable portée. A l'origine, on le trouve constamment enclin à se l'exagérer. Ce penchant est alors singulièrement fortifié par l'ignorance des lois naturelles, qui le lie à l'espoir d'exercer sur l'extérieur une action pour ainsi dire arbitraire. Dans cet état de l'intelligence, les recherches sur la nature intime des êtres, sur l'origine et la fin de l'univers et de tous ses phénomènes, paraissent seules dignes d'occuper fortement l'esprit humain. Effectivement, elles seules en sont susceptibles. On est d'abord étonné de trouver une telle témérité unie à une aussi profonde ignorance. Mais, en y réfléchissant, on reconnaît qu'il est impossible de concevoir aucun motif assez énergique pour entraîner et pour soutenir l'intelligence humaine, à sa première époque, dans les recherches purement théoriques, sans l'attrait puissant que lui inspirent, surtout alors, ces immenses questions, dans lesquelles sont comprises pour elles toutes les autres, et même sans les espérances chimériques de puissance indéfinie qui s'y trouvent liées. Képler a vivement senti cette nécessité pour l'Astrologie relativement à l'Astronomie; et Berthollet a fait la même remarque pour l'Alchimie, relativement à la Chimie. Mais, quoi qu'il en soit de cette explication, le fait lui-même, qui est incontestable, suffit pour montrer clairement à quel point la philosophie théologique est seule adaptée à l'état primitif de l'esprit humain. Car le premier caractère de la philosophie positive est, précisément, de regarder comme nécessairement insolubles pour l'homme toutes ces grandes questions. En interdisant à notre intelligence toute recherche sur les causes premières et finales des phénomènes, elle circonscrit le champ de ses travaux dans la découverte de leurs relations actuelles. Il est donc sensible que, quand même le choix eût été possible, à l'origine, entre les deux méthodes, l'esprit humain n'eût pas hésité à rejeter avec dédain celle qui, par

l'humilité de ses promesses, comme par la lenteur de ses procédés, répond si mal à l'étendue et à la vivacité de nos besoins intellectuels primitifs.

Les réflexions précédentes prouvent donc que, à ne considérer que les conditions philosophiques du développement de l'esprit humain, il a dû nécessairement employer longtemps la méthode théologique, avant de se diriger par la méthode positive. Mais cette obligation devient encore plus frappante, si l'on tient compte aussi des conditions politiques, non moins indispensables que les premières à l'éducation intellectuelle de l'espèce humaine.

Ce n'est que par une abstraction, d'ailleurs nécessaire, qu'on peut étudier le développement spirituel de l'homme, séparément de son développement temporel, ou celui de l'esprit humain sans celui de la société: car ces deux développements, bien que distincts entre eux, ne sont pas indépendants; ils exercent au contraire, l'un sur l'autre, une influence continue, indispensable à tous deux.

Il ne suffit pas de sentir, d'une manière générale, que la culture de notre intelligence n'est possible que dans la société, et par la société; il faut de plus reconnaître que la nature et l'étendue des relations sociales déterminent, à chaque époque, le caractère et la vitesse de nos progrès spirituels, et réciproquement. Chacun sait aujourd'hui, par exemple, qu'il est impossible de concevoir dans l'esprit humain aucun progrès réel et durable, dans cet état de la société où chaque individu est constamment obligé de pourvoir par lui-même à sa subsistance. Car la division entre la théorie et la pratique, cause générale de notre perfectionnement, ne saurait exister alors à aucun degré. Mais, chez les peuples pasteurs, et même chez les peuples agriculteurs, dont le mode d'existence a cependant fait disparaître ce premier obstacle, cette condition fondamentale est souvent fort loin d'être remplie. Il faut, en outre, que l'organisation sociale soit assez avancée pour permettre l'établissement régulier d'une classe d'hommes qui, dispensés des soins de la production matérielle et de ceux de la guerre, puissent se livrer, d'une manière suivie, à la contemplation de la nature. En un mot, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres non moins importants, la formation des connaissances humaines suppose, préalablement, un état social déjà très-compliqué. Or, d'un autre côté, aucune société réelle et compacte ne peut se former et se maintenir sans l'influence d'un système d'idées quelconque, capable de surmonter l'opposition des tendances individuelles, si prononcées à l'origine, et de les faire concourir à un ordre constant. Cette fonction capitale ne pouvait donc être remplie que par une théorie philosophique qui fût dispensée, par sa nature,

de cette lente élaboration préliminaire, nécessaire au développement des connaissances réelles, et qui exige la durée prolongée d'un ordre politique régulier et complet. Tel est l'admirable caractère de la philosophie théologique, exclusivement à toute autre. C'est à elle qu'est dû, par la force des choses, l'établissement primitif de toute organisation sociale. Sans la puissante et heureuse influence qu'elle seule peut exercer sur les esprits dans l'enfance des peuples, on ne saurait concevoir aucune classification permanente, capable de comporter et de seconder, jusqu'à un certain point, l'essor des facultés humaines. Sous le rapport qui nous occupe ici, quel autre ascendant que celui des doctrines théologiques aurait pu, au milieu d'une population de guerriers et d'esclaves, permettre et maintenir l'existence d'une corporation uniquement occupée de travaux intellectuels, et à plus forte raison, lui assurer la prépondérance, indispensable à ses premières opérations, comme à la stabilité de la société?

Ainsi, en ayant égard aux conditions soit morales, soit politiques, du développement de l'esprit humain, on trouve qu'il a dû nécessairement commencer par la philosophie théologique, avant de parvenir à la philosophie positive. Il est aisé de constater, avec la même certitude, qu'il n'a pu passer de l'une à l'autre, qu'en employant la philosophie métaphysique.

Les conceptions théologiques et les conceptions positives ont un caractère trop différent, trop opposé même, pour que notre esprit, qui ne marche que par des degrés presque insensibles, puisse passer sans intermédiaires des unes aux autres. Ces intermédiaires indispensables ont été et ont dû être les conceptions métaphysiques, qui, tenant à la fois de la théologie et de la physique, ou plutôt n'étant que la première modifiée par la seconde, sont, par leur nature, éminemment propres à cette opération, dans laquelle consiste toute leur utilité.

La philosophie théologique, se plaçant directement à la source première de tous les phénomènes, s'occupe essentiellement d'en dévoiler les causes génératrices, tandis que la philosophie positive, écartant toute recherche de la *cause*, qu'elle proclame inaccessible à l'esprit humain, s'attache uniquement à découvrir la *loi*, c'est-à-dire les rapports constants de similitude et de succession que les faits ont entre eux. Entre ces deux points de vue, s'interpose naturellement le point de vue métaphysique, qui considère chaque phénomène comme produit par une force abstraite qui lui est propre. Cette méthode est précieuse par la facilité qu'elle donne de raisonner sur les phénomènes, sans envisager directement les causes surnaturelles, que l'esprit humain a pu ainsi éliminer peu à peu de ses combinaisons.

C'est effectivement par un tel procédé que ce changement s'est opéré, dans toutes les directions intellectuelles. Quand les progrès de l'observation ont conduit l'homme à généraliser et à simplifier ses conceptions théologiques, il a remplacé, dans chaque phénomène particulier, l'agent surnaturel primif par une entité correspondante, à la considération de laquelle il s'est dès lors exclusivement attaché. Ces entités étaient d'abord des espèces d'émanations de la puissance suprême; mais, grâce à l'indétermination de leur caractère, elles ont fini par se spiritualiser au point de n'être plus regardées que comme les noms abstraits des phénomènes, à mesure que l'accroissement des connaissances naturelles a fait sentir le vide de ce genre d'explications, et a permis, en même temps, de lui en substituer un autre. C'est ainsi que la métaphysique a été un moyen de transition, à la fois naturel et indispensable, de la théologie à la physique. Son triomphe est, d'une part, le signe infaillible, et, d'une autre part, la cause directe de la décadence de la première et de l'élévation de la seconde.

Si les diverses considérations précédentes prouvent clairement que les théories théologiques et métaphysiques ont été, pour l'esprit humain, un préliminaire indispensable, elles montrent, avec la même évidence, que ces doctrines n'ont pu avoir aucune autre destination naturelle, puisque leur développement n'a jamais été qu'une tendance continue et progressive vers des théories positives. Par cela même qu'elles ont été propres à diriger l'enfance de la raison humaine, elles sont nécessairement impuissantes à lui servir de guides, lorsqu'elle a atteint sa maturité. Quand une fois l'esprit humain a réellement abandonné une théorie, il n'y revient jamais. La vigueur et l'influence d'une méthode se mesurent par le nombre et l'importance de ses applications : celles qui ne produisent plus rien cessent bientôt absolument d'être employées. Or, comme depuis deux siècles au moins, les méthodes théologiques et métaphysiques, qui avaient présidé aux premiers essais de notre intelligence, sont devenues entièrement stériles; comme les découvertes les plus étendues et les plus importantes, celles qui honorent le plus l'esprit humain, ont été, depuis cette époque, uniquement dues à l'emploi de la méthode positive, il est évident, par ce fait seul, que c'est à celle-ci qu'appartiendra désormais la direction exclusive de la pensée humaine (1).

Sans méconnaître les importants et innombrables services de tout

(1) A la fin du seizième siècle, Bacon comparait déjà les idées théologiques à des vierges consacrées au Seigneur, qui sont devenues stériles. De nos jours il eût certainement étendu sa comparaison aux idées métaphysiques, dont la stérilité n'est pas moins manifeste.

genre rendus précédemment par la théologie et la métaphysique, on ne peut se dissimuler que notre esprit n'est pas destiné à composer indéfiniment des théogonies, ni à se contenter toujours de logomachies. La connaissance la plus exacte et la plus complète possible des lois de la nature, et par suite la recherche de l'action que l'espèce humaine est appelée à exercer sur le monde extérieur, tels sont les véritables et constants objets des efforts du génie humain, lorsque son éducation préliminaire est terminée. La philosophie positive est donc l'état définitif de l'homme, et ne doit cesser qu'avec l'activité de notre intelligence. L'attrait qu'elle nous inspire, sa parfaite convenance avec la nature de nos besoins spirituels, sont tels qu'aussitôt qu'elle commence à se former par la découverte de quelques grandes lois, les esprits les plus distingués renoncent avec une singulière facilité, sur les points correspondants, aux espérances si séduisantes de science sublime et absolue, que leur donnaient la théologie et la métaphysique, pour rechercher avec ardeur la pure satisfaction intellectuelle attachée aux connaissances réelles et précises. Ce n'est pas aujourd'hui sans doute qu'il est nécessaire d'insister beaucoup pour constater une tendance qui se manifeste à chaque instant et de mille manières, même dans les intelligences les moins avancées. Partout où les conceptions positives ont pu être mises en concurrence avec les conceptions mystiques et vagues, le dégoût pour celles-ci n'a pas tardé à se faire sentir (1).

Il résulte donc, de toutes les considérations ci-dessus indiquées, la démonstration, à la fois théorique et expérimentale, du fait général énoncé d'abord : l'esprit humain, par sa nature, passe successivement, dans toutes les directions où il s'exerce, par trois états théoriques différents : l'état théologique, l'état métaphysique, et l'état positif. Le premier est provisoire, le second transitoire, et le troisième définitif.

Cette loi fondamentale doit être aujourd'hui, à mes yeux, le point de départ de toute recherche philosophique sur l'homme et sur la société.

(1) Le langage, qui, examiné historiquement, présente un tableau fidèle des révolutions de l'esprit humain, nous offre de celle-ci un témoignage très-sensible. Le mot *sciences*, qui d'abord n'avait été appliqué qu'aux spéculations théologiques et métaphysiques, et, plus tard, aux recherches de pure érudition qu'elles ont engendrées, ne désigne plus aujourd'hui, quand il est isolé, même dans l'acception vulgaire, que les connaissances positives. Lorsqu'on veut tenter de lui donner une autre signification, on est obligé, pour se faire entendre, de recourir à des périphrases dont l'emploi montre bien que, aux yeux du public actuel, c'est en cela seul que consiste le véritable *savoir*.

Puisque les doctrines théologiques et métaphysiques conservent encore quelque activité, ou du moins une assez grande influence, il est évident que cette importante révolution n'est pas terminée. A quel point en est-elle? Que reste-t-il à faire pour l'accomplir? Voilà ce qu'il faut examiner.

Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer par quel enchaînement de travaux ce grand changement a été produit. Il suffit de noter en fait, pour fixer les idées, que c'est au mouvement déterminé dans l'esprit humain, par les préceptes de Bacon, par les conceptions de Descartes, et par les découvertes de Galilée, (mouvement qui n'était lui-même que le résultat final et inévitable de tous les travaux antérieurs), que doit être rapportée l'origine directe d'une philosophie vraiment positive, c'est-à-dire, entièrement dégagée de l'alliage théologique et métaphysique, qui avait plus ou moins altéré jusqu'alors le caractère des théories naturelles.

C'est pendant les deux siècles écoulés depuis cette mémorable époque que les diverses branches de nos connaissances sont enfin parvenues à l'état positif. Mais s'il importe peu, pour notre objet actuel, d'examiner par quels moyens ce passage s'est opéré, il est au contraire très-essentiel d'observer attentivement dans quel ordre nos différentes classes d'idées ont subi cette transformation; car cette notion est indispensable pour compléter la connaissance de la loi précédemment exposée.

Une marche fort simple et fort naturelle se manifeste à cet égard.

Nos diverses conceptions sont successivement devenues positives, dans le même ordre qu'elles avaient suivi pour devenir d'abord théologiques, et plus tard métaphysiques. Cet ordre est celui du degré de facilité que présente l'étude des phénomènes correspondants. Il est déterminé par leur complication plus ou moins grande, par leur indépendance plus ou moins entière, par leur degré de spécialité, et par leur relation plus ou moins directe avec l'homme, quatre motifs qui, quoique ayant chacun une influence distincte, sont, dans le fond, inséparables. Or, voici, à cet égard, la classification dictée par la nature des phénomènes, telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Les phénomènes astronomiques sont à la fois les plus simples, les plus généraux, et les plus éloignés de l'homme; ils influent sur tous les autres, sans être influencés par eux, du moins à un degré sensible pour nous; ils n'obéissent qu'à une seule loi, la plus universelle de la nature, celle de la gravitation. Après eux, viennent les phénomènes de la physique terrestre proprement dite, qui se compliquent des précédents, et qui, en outre, suivent des lois spéciales, plus bornées dans leurs résultats. Ensuite, les phénomènes chimi-

ques, qui dépendent des uns et des autres, et dans lesquels on aperçoit de plus une nouvelle série de lois, celle des affinités, dont les effets sont moins étendus. Enfin, les phénomènes physiologiques, où l'on observe toutes les lois de la physique, soit céleste, soit terrestre, et de la chimie, mais modifiées par d'autres lois qui leur sont propres, et dont l'influence est encore plus limitée.

Il résulte de cette simple exposition que les conceptions humaines, sous l'une quelconque des trois formes générales assignées précédemment, ont pu prendre une assez grande extension relativement aux phénomènes qui sont antérieurs dans cette échelle encyclopédique, sans être encore développées relativement aux suivants, puisque les premiers sont indépendants des seconds; tandis que, au contraire, elles n'ont pu commencer à se former par rapport à ceux-ci, sans avoir déjà acquis une certaine consistance par rapport aux autres, dont l'influence doit inévitablement être prise en considération dans toute théorie. Cette classification fixe donc d'une manière irrésistible l'ordre du développement de chacune des trois philosophies. Les faits sont conformes à ce principe, comme il est aisé de le vérifier : cela est surtout facile pour la philosophie positive, dont la formation, d'ailleurs toute récente, étant naturellement plus lente, offre des intervalles plus distincts.

En observant, sous ce point de vue, la marche de l'esprit humain depuis deux siècles, on trouve qu'en effet l'astronomie est devenue la première une science positive; après elle, la physique, ensuite la chimie, et enfin, de nos jours, la physiologie. Tel est l'état présent du développement intellectuel.

Afin de connaître avec toute la précision nécessaire la véritable époque à laquelle est maintenant parvenue cette grande révolution, il faut distinguer, dans la dernière science (la physiologie) la section relative aux fonctions intellectuelles et affectives, d'avec celle qui comprend les autres fonctions organiques.

Ce n'est qu'après tous les autres que les phénomènes moraux sont sortis du domaine de la théologie et de la métaphysique, pour entrer dans celui de la physique. Rien sans doute n'était plus naturel d'après l'échelle encyclopédique établie ci-dessus. Mais si cette circonstance inévitable rend, à leur égard, la transformation moins sensible, elle n'en est pas moins réelle, quoique encore inaperçue du plus grand nombre des esprits. Tous ceux qui sont vraiment au niveau de leur siècle, savent, par le fait, que les physiologistes considèrent aujourd'hui les phénomènes moraux absolument dans le même esprit que les autres phénomènes de l'animalité. Des travaux fort étendus ont été entrepris dans cette direction, et se suivent avec ardeur depuis

plus de vingt ans; des conceptions positives, plus ou moins fécondes, ont pris naissance; des écoles se sont formées spontanément pour les développer et les propager; en un mot, tous les signes de l'activité humaine se sont manifestés, à un degré non équivoque, par rapport à la physiologie morale. Il est inutile ici de prendre parti pour ou contre aucune des diverses opinions qui se disputent aujourd'hui l'empire, sur l'espèce, le nombre, l'étendue, et l'influence réciproque des organes assignables aux différentes fonctions, soit intellectuelles, soit affectives. Sans doute, la science n'a pas encore trouvé, sous ce rapport, ses bases définitives; et il n'y a de solidement établi que quelques généralités insuffisantes, quoique très-précieuses. Mais le fait même de cette diversité de théories, qui indique une incertitude inévitable dans toute science naissante, constate clairement que la grande révolution philosophique est effectuée pour cette branche de nos connaissances, comme pour toutes les autres, du moins dans les esprits qui forment à cet égard l'avant-garde du genre humain, et qui, tôt ou tard, sont suivis par la masse. Car, dans les divergences qui ont lieu, la méthode positive est reconnue, de part et d'autre, comme le seul instrument admissible; la formation d'une théorie physique, qui consiste ici dans la combinaison du point de vue anatomique avec le point de vue physiologique, est regardée, dans toutes les opinions, comme le seul but raisonnable; la théologie et la métaphysique sont, d'un commun accord, éliminées de la question, ou du moins elles n'y jouent aucun rôle important; et, quel que doive être le résultat final de la discussion, elle ne peut que diminuer encore leur activité. En un mot, les débats étant désormais renfermés dans le champ de la science, la philosophie n'y est plus intéressée.

J'ai spécialement insisté sur ce dernier fait philosophique, d'abord parce qu'il est encore à peine remarqué et même souvent contesté, et surtout parce que, pour quiconque a bien compris ma classification des sciences, cette dernière observation présente à la fois une nouvelle preuve irrécusable, quoique indirecte, et un résumé très-précis de l'ensemble du grand changement intellectuel.

Après avoir ainsi établi, par le fait, à quel point est arrivée aujourd'hui la formation de la philosophie positive, il faut examiner ce qui reste encore à faire pour la compléter.

La série naturelle des phénomènes fournit, pour ainsi dire d'elle-même, la réponse à cette question.

Les quatre grandes classes d'observations précédemment établies ne comprennent pas, du moins explicitement, tous les points de vue sous lesquels peuvent être considérés les êtres existants. Il y manque

évidemment le point de vue social pour les êtres qui en sont susceptibles, et surtout pour l'homme ; mais on voit, avec la même clarté, que cette lacune est la seule. Ainsi, nous possédons maintenant une physique céleste, une physique terrestre, soit mécanique, soit chimique, une physique végétale, et une physique animale : il nous en faut encore une dernière, la physique sociale, afin que le système de nos connaissances naturelles soit complet. Cette condition une fois remplie, nous pourrons, par un résumé général de toutes nos diverses notions, construire enfin une vraie philosophie positive, capable de satisfaire à tous les besoins réels de notre intelligence. Dès ce moment, la pensée humaine ne sera plus obligée, sur aucun point, de recourir à la méthode théologique ou à la méthode métaphysique ; et celles-ci, ayant perdu leur dernière utilité, n'auront plus qu'une existence historique. En un mot, le genre humain aura entièrement terminé son éducation intellectuelle, et pourra désormais suivre directement sa destination définitive.

Telles sont les importantes considérations que je dois maintenant développer.

Le cadre actuel ne me permet pas de caractériser suffisamment l'esprit particulier et la méthode spéciale de cette dernière branche de la philosophie naturelle. Je me borne ici à dire, pour prévenir toute confusion, que j'entends par *physique sociale* la science qui a pour objet propre l'étude des phénomènes sociaux (1), considérés dans le même esprit que les phénomènes astronomiques, physiques, chimiques, et physiologiques, c'est-à-dire comme assujettis à des lois naturelles invariables, dont la découverte est le but spécial de ses recherches. Ainsi, elle se propose directement d'*expliquer*, avec le plus de précision possible, le grand phénomène du développement de l'espèce humaine, envisagé dans toutes ses parties essentielles; c'est-à-dire de découvrir par quel enchaînement nécessaire de transformations successives le genre humain, en partant d'un état à peine supérieur à celui des sociétés de grands singes, a été conduit graduellement au point où il se trouve aujourd'hui dans l'Europe civilisée. L'esprit de cette science consiste surtout à voir, dans l'étude

(1) Les phénomènes sociaux, en tant qu'humains, sont sans doute compris parmi les phénomènes physiologiques. Mais quoique, par cette raison, la physique sociale doive nécessairement prendre son point de départ dans la physiologie individuelle, et se maintenir avec elle en relation continue, elle n'en doit pas moins être conçue et cultivée comme science entièrement distincte, à cause de l'influence progressive des générations humaines les unes sur les autres. Cette influence qui est, en physique sociale, la considération prépondérante, ne saurait être convenablement étudiée du point de vue purement physiologique.

approfondie du passé, la véritable explication du présent et la manifestation générale de l'avenir. Envisageant toujours les faits sociaux, non comme des sujets d'admiration ou de critique, mais comme des sujets d'observation, elle s'occupe uniquement d'établir leurs relations mutuelles, et de saisir l'influence exercée par chacun d'eux sur l'ensemble du développement humain. Dans ses rapports avec la pratique, écartant des diverses institutions toute idée absolue de bien ou de mal, elle les regarde comme constamment relatives à l'état déterminé de la société ; et variables avec lui : en même temps elle les conçoit comme pouvant toujours s'établir spontanément par la seule force des antécédents, indépendamment de toute intervention politique directe. Ses recherches d'application se réduisent donc à mettre en évidence, d'après les lois naturelles de la civilisation combinées avec l'observation immédiate, les diverses tendances propres à chaque époque. Ces résultats généraux deviennent, à leur tour, le point de départ positif des travaux de l'homme d'État, qui n'ont plus ainsi d'autre objet réel que de découvrir et d'instituer les formes pratiques correspondantes à ces données fondamentales, afin d'éviter, ou du moins d'adoucir autant que possible, les crises plus ou moins graves que détermine un développement spontané, quand il n'a pas été prévu. En un mot, dans cet ordre de phénomènes comme dans tout autre, la science conduit à la prévoyance, et la prévoyance permet de régulariser l'action.

A cette description, nécessairement très-imparfaite, du caractère de la physique sociale, il faut ajouter, pour que cet aperçu puisse avoir quelque utilité, l'indication sommaire du principe fondamental qui distingue la méthode positive particulière à cette science. Il consiste en ce que, dans la recherche des lois sociales, l'esprit doit indispensablement procéder du général au particulier, c'est-à-dire commencer par concevoir, dans son ensemble, le développement total de l'espèce humaine, en n'y distinguant d'abord qu'un très-petit nombre d'états successifs, et descendre ensuite graduellement, en multipliant les intermédiaires, à une précision toujours croissante, dont la limite naturelle consisterait à ne mettre qu'une seule génération d'intervalle dans la coordination des termes de cette grande série. Cette marche est essentiellement commune à toutes les parties de la physique des corps organisés, mais elle est particulièrement obligée dans la physique sociale (1).

(1) Au reste, il serait aisé de sentir très-nettement, par le fait même, en quoi consiste la physique sociale, si l'on regardait comme irrévocablement établie la

Telle est donc, autant que je puis ici l'indiquer, la nature de la nouvelle science physique, destinée à compléter le système de nos connaissances positives. Après cette définition, qui m'a paru indispensable pour fixer les idées, il est facile d'expliquer pourquoi cette dernière branche de la philosophie naturelle n'a pas pu se former jusqu'ici, et pourquoi elle doit inévitablement commencer aujourd'hui.

A ne considérer même les théories sociales que sous le rapport purement philosophique, elles ont dû, nécessairement, conserver plus longtemps que toutes les autres le caractère théologique et le caractère métaphysique, d'après la loi de formation établie ci-dessus. Car leurs phénomènes occupent évidemment le dernier rang dans notre échelle encyclopédique, comme étant à la fois les plus compliqués, les plus particuliers, les plus directs pour l'homme, et ceux qui dépendent de tous les autres. Il serait sans doute impossible de concevoir que l'esprit humain s'élevât à des idées positives sur les phénomènes sociaux, sans avoir préalablement acquis une connaissance assez étendue des lois fondamentales de l'organisation humaine. Or cette connaissance suppose, de son côté, la découverte préliminaire des principales lois du monde inorganique. Et celles-ci, en outre, influent aussi directement sur le caractère et sur les conditions d'existence des sociétés humaines.

Les lecteurs habitués à la considération des lois naturelles sentiront aisément toute l'étendue et toute la force de cette universelle et profonde relation. Pour n'indiquer ici que le cas le plus décisif, celui où le rapport est le moins apparent, il est aisé de se convaincre que les phénomènes astronomiques, par leur extrême généralité, exercent sur les phénomènes sociaux une influence prépondérante. Leurs lois ne sauraient éprouver le moindre changement qui n'apportât une altération profonde dans le mode d'existence et de développement des sociétés humaines. Qui ne voit, par exemple, que le fait du mouvement de la terre, d'abord méconnu, ensuite découvert, a dû influer au plus haut degré sur tout notre système intellectuel? On peut même dire que les plus simples circonstances de forme ou de position, insignifiantes dans l'ordre astronomique, ont une importance suprême dans l'ordre politique. Ainsi, qu'on sup-

loi fondamentale exposée ci-dessus. Car, dans cette supposition, la science aurait déjà réellement commencé. La découverte de cette loi, si l'on admet son exactitude, serait un premier pas direct en physique sociale, puisqu'elle présente un premier enchaînement naturel, le plus général possible, des phénomènes sociaux.

pose une variation de quelques degrés dans l'obliquité de l'écliptique, qui établirait une nouvelle distribution des climats; une augmentation ou une diminution légère dans la distance de la terre au soleil, qui ferait changer la longueur de l'année et la température du globe, et, par suite, vraisemblablement, la durée de la vie humaine; et une foule d'autres modifications analogues, dont l'importance astronomique serait presque nulle, on sentira que, au contraire, le développement humain ne peut plus être conçu, à beaucoup près, tel qu'il a eu lieu. Il est facile de multiplier à l'infini, et dans tous les genres, de telles suppositions, qui sont propres à mettre en évidence les relations effectives des divers ordres de phénomènes. Elles feront sentir que les conditions d'existence des sociétés humaines sont dans un rapport nécessaire et continu, non-seulement avec les lois de notre organisation, ce qui est évident, mais aussi avec toutes les lois physiques ou chimiques de notre planète et celles du système solaire dont elle fait partie. Ce rapport est tellement intime, que si quelque changement notable venait à s'introduire dans une seule de ces innombrables influences de toute sorte, sous l'empire absolu desquelles nos sociétés subsistent, la marche du genre humain serait profondément altérée, en ne supposant même que des variations qui ne compromissent pas son existence.

Il est donc sensible que les phénomènes sociaux ne pouvaient point, par leur nature, être ramenés à des théories positives avant que cette révolution ne fût effectuée pour les phénomènes astronomiques, physiques, chimiques, et physiologiques. Comme, relativement à ces derniers, la transformation n'a eu lieu que de nos jours, et même qu'elle est encore à peine sentie pour les phénomènes moraux, dont la théorie est la plus directement indispensable à la physique sociale, on conçoit aisément pourquoi cette science n'a pas été possible jusqu'à présent.

Cette explication acquiert un nouveau degré de clarté, en considérant une autre circonstance tout à fait particulière aux phénomènes sociaux. En effet, leur étude positive, pour devenir possible, exigeait évidemment que la marche de l'espèce humaine fût assez avancée pour manifester d'elle-même aux observateurs quelques lois naturelles de succession. En essayant de mesurer la portée de cette condition, il me semble que la base expérimentale de la physique sociale n'aurait pas eu une étendue suffisante si elle n'avait pu embrasser la totalité du développement qui a eu lieu jusqu'ici dans le genre humain. Cette conjecture sera rigoureusement démontrée pour tous ceux qui admettront la loi exposée ci-dessus; car cette loi ne pouvait se dévoiler qu'après que la révolution sur la-

quelle elle porte aurait été en effet complétement subié par l'esprit humain, relativement à la majeure partie de nos idées, ce qui nous ramène exactement à l'époque assignée tout à l'heure par d'autres motifs.

Les mêmes considérations qui expliquent ce qui a empêché jusqu'ici la méthode positive de s'étendre aux théories sociales prouvent, non moins fortement, que cette dernière partie de la grande rénovation intellectuelle doit nécessairement s'effectuer aujourd'hui.

L'esprit humain tend constamment à l'unité de méthode et de doctrine; c'est pour lui l'état régulier et permanent: tout autre ne peut être que transitoire. Il est impossible que nous employions habituellement une certaine méthode dans la plupart de nos combinaisons, et que nous ne finissions pas ou par y renoncer absolument, ou par l'étendre à toutes les autres. Ce dernier cas est le seul supposable, relativement aux méthodes dont l'expérience a établi la supériorité. Il y aurait donc contradiction à penser que l'esprit humain, élevé maintenant à raisonner d'une manière positive sur tous les phénomènes astronomiques, physiques, chimiques, et physiologiques, dût continuer toujours à raisonner théologiquement et métaphysiquement quand il s'agit des phénomènes sociaux. Quiconque a étudié le caractère intellectuel de l'homme, sentira qu'il ne peut en être ainsi. Il arrivera donc inévitablement, ou que l'astronomie, la physique, la chimie, et la physiologie redeviendront métaphysiques et même théologiques, ce qui serait absurde à supposer, ou que la politique deviendra positive, ce qui est par conséquent indubitable.

Un philosophe du dix-neuvième siècle, qui a plus approfondi que personne la nature de l'ancien état du genre humain, M. de Maistre, a senti la nécessité de cette alternative d'une manière très-convaincante. Il a fort bien vu que le développement des sciences naturelles tendait à détruire radicalement l'empire de la théologie et de la métaphysique; il a compris que, pour être vraiment conséquent dans ses regrets sur la décadence de l'ancien système intellectuel et social, il devait hardiment remonter juqu'à ces temps antiques où il y avait unité dans l'esprit humain, par une subordination uniforme de toutes nos conceptions à la philosophie surnaturelle (1).

Sans doute, puisque toutes les sciences positives n'ont pas pu se former simultanément, il a dû exister des périodes plus ou moins

(1) Voyez, entre autres, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, une comparaison très-remarquable entre le caractère de la science antique et celui de la science moderne.

longues pendant lesquelles l'esprit humain employait à la fois les trois méthodes, chacune pour un certain ordre d'idées (1). La philosophie métaphysique, érigeant en principe immuable, selon son usage, un état essentiellement passager, a établi, d'après ce fait, la maxime d'un partage fondamental et absolu entre la méthode théologique et la méthode positive, sous les noms abstraits de foi et de raison. Mais l'expérience prouve clairement qu'une telle doctrine n'a jamais servi qu'à étendre le domaine de la raison aux dépens du domaine de la foi, ce qui était du reste la destination naturelle de ce principe de transition, qui fut longtemps utile. Malgré cette trêve éternelle entre la théologie et la physique, celle-ci a toujours tendu de plus en plus à envahir le système entier de nos idées, et sa force a augmenté pour cela dans la proportion des conquêtes déjà effectuées. Comme il ne lui reste plus aujourd'hui qu'à s'emparer des idées sociales, il est donc évident qu'elle doit finir par les comprendre aussi dans son domaine, et même très-prochainement, si l'on apprécie l'immense pouvoir que lui donne sa domination exclusive sur toutes nos autres classes d'idées.

La conséquence tirée de cette considération d'unité devient encore plus sensible, en examinant la formation de la théorie théologique ou métaphysique relative aux phénomènes sociaux.

La philosophie superficielle du dix-huitième siècle a généralement représenté la doctrine sociale théologique comme l'œuvre de législateurs incrédules, qui n'y auraient vu qu'un instrument de domination. Sans insister ici sur l'absurdité choquante d'une telle supposition, qu'on n'a plus besoin de réfuter aujourd'hui, l'expérience nous montre, conformément à l'ordre général de formation établi au commencement de cet article, que la philosophie théologique s'est étendue aux phénomènes sociaux, et a pu, par suite, devenir un moyen d'organisation, uniquement en vertu de l'empire qu'elle avait d'abord acquis en expliquant tous les phénomènes des corps extérieurs et de l'homme lui-même. Cette explication est l'origine première et la condition fondamentale de l'ascendant général obtenu par le

(1) Cette confusion passagère et inévitable est la principale difficulté que puisse éprouver la vérification de la loi exposée ci-dessus. Mais en observant que les trois méthodes n'ont jamais été employées à la fois pour le même ordre d'idées, la difficulté disparaîtra, si l'on a égard à l'ordre encyclopédique précédemment établi.

Le fait de cet état mixte est, d'ailleurs, la seule objection sérieuse qui ait été faite jusqu'ici, à ma connaissance, contre cette loi fondamentale. Encore cette objection n'est-elle présentée que par des esprits malheureusement étrangers, par leur éducation, aux sciences positives, quoique très-supérieurs en eux-mêmes.

système théologique. La même relation s'observe toujours dans les diverses formes qu'il prend successivement. N'est-il pas évident, par exemple, qu'aussitôt que l'esprit humain a pu s'élever à l'idée d'une seule grande cause surnaturelle produisant tous les phénomènes du monde extérieur et les phénomènes individuels de l'homme, il n'a pas pu s'empêcher d'appliquer la même doctrine à la direction des sociétés? Il en a été de même encore, lorsque les conceptions humaines sont devenues métaphysiques. Quand cette transformation s'est opérée pour les idées astronomiques, physiques, chimiques, et physiologiques, il eût été possible de prévoir qu'elle ne tarderait pas à s'étendre aux idées politiques. Il y a une connexion profonde, quoique indirecte, entre les conceptions d'Aristote sur la physique céleste et terrestre, les doctrines scolastiques du moyen âge, et le Contrat social de Rousseau; c'est le même esprit, embrassant un nouvel ordre d'idées. Ainsi, les théories sociales ayant toujours été, de fait, en relation intime et nécessaire avec celles des autres phénomènes, les transformations qui ont pu avoir lieu jusqu'ici pour les premières ayant constamment suivi celles éprouvées par les secondes, il en doit être de même (et à plus forte raison, vu la discordance plus grande) du changement qui a fait passer celles-ci à l'état positif, et qui, par conséquent, ne peut manquer de se manifester aussi dans la doctrine relative aux phénomènes politiques.

Tous les symptômes, généraux ou particuliers, qui peuvent signaler une telle révolution se sont, en effet, déjà prononcés avec une énergie bien suffisante pour ne laisser aucun doute sur son prochain accomplissement.

La prépondérance totale obtenue, dans le siècle dernier, par la métaphysique relativement aux idées sociales est un signe irrécusable de la décadence complète de la théologie. D'un autre côté, le dégoût profond qui se manifeste généralement pour la politique métaphysique depuis l'expérience de la révolution française, et qui n'a pas cependant ramené les esprits aux doctrines théologiques, est un indice non moins certain de la prochaine formation de la politique positive, seule capable de déterminer un assentiment universel de la part d'intelligences devenues aussi rebelles au pouvoir des abstractions qu'à l'autorité des oracles, et qui ne veulent plus céder qu'à la force des faits.

On peut même avancer que des tentatives directes, plus ou moins complètes, ont déjà été conçues par les penseurs les plus distingués pour satisfaire à ce nouveau besoin de l'esprit humain. Tel est essentiellement le caractère des travaux du grand Montesquieu. D'abord, dans son ouvrage sur les Romains, et surtout ensuite dans l'*Esprit des lois*, il s'est efforcé de rattacher les uns aux autres les phénomènes politiques, et de saisir les lois de leur enchaînement. Cette tentative était sans doute trop prématurée pour pouvoir réussir; mais le fait seul constate clairement la tendance de l'esprit humain. Plus tard, Condorcet s'est élevé dans la même direction à la conception directe et définitive, en se proposant d'étudier le développement successif de l'espèce humaine; et, quoique l'exécution de ce projet ait été radicalement manquée, il n'en montre pas moins combien le besoin a été senti. On doit considérer sous le même point de vue les efforts tentés en Angleterre dans le siècle dernier pour perfectionner la nature de l'histoire, en lui donnant le caractère explicatif ou scientifique, au lieu du caractère descriptif ou littéraire qu'elle avait eu jusqu'alors. En Allemagne, les travaux de Kant (1) et de Herder sur la philosophie de l'histoire, et postérieurement la formation, parmi les jurisconsultes, d'une école qui conçoit la législation comme toujours déterminée nécessairement par l'état de la civilisation, manifestent, avec la même évidence, la tendance générale de notre siècle vers les doctrines positives en politique. Un goût exclusif pour les ouvrages qui montrent plus ou moins ce caractère se prononce chaque jour davantage; et, ce qui est une observation très-décisive, il domine même l'esprit de parti. Les hommes qui s'efforcent le plus de rétablir la théologie dans son ancien empire, cédant à leur insu au génie du siècle, tiennent à honneur d'employer surtout à l'établissement de leurs opinions l'autorité des considérations positives (2).

L'époque est donc enfin venue où, en dernier résultat de tous ses travaux antérieurs, l'esprit humain peut compléter l'ensemble de la philosophie naturelle, en ramenant les phénomènes sociaux après tous les autres à des théories positives. Les diverses tentatives préliminaires que nous venons d'indiquer rapidement suffisent pour signaler cette opération, et pour la rendre immédiatement praticable, mais elles la laissent tout entière à effectuer. Telle est la grande tâche philosophique réservée au dix-neuvième siècle par la marche naturelle de notre développement intellectuel.

---

(1) Kant, dans un petit ouvrage écrit en 1784, et dont le titre même est très-remarquable (*Introduction à une histoire générale de l'espèce humaine*), a formellement établi que les phénomènes sociaux doivent être regardés comme aussi réductibles à des lois naturelles que tous les autres phénomènes de l'univers.

(2) Si, par exemple, le livre *du Pape* a, comme on n'en saurait douter, une grande valeur philosophique, il la doit essentiellement, à ce que, par une contradiction fondamentale, l'auteur s'est attaché, autant qu'il a pu, à n'employer dans ses raisonnements que la méthode positive, et n'a fait qu'un usage secondaire des considérations puisées dans la philosophie théologique ou métaphysique.

Quand ce travail sera terminé, ou plutôt quand il sera assez avancé pour que l'esprit humain soit désormais regardé comme irrévocablement engagé dans cette nouvelle direction, nous pourrons enfin et nous devrons même procéder à la construction d'un système général des connaissances humaines, dont tous les éléments seront alors développés.

Depuis et avant l'Encyclopédie du dix-huitième siècle, il a été fait dans ce but une foule de tentatives, dont aucune n'a réussi. Chaque jour on en voit naître de nouvelles qui n'ont pas plus de succès, et qui ne servent qu'à constater le besoin qu'éprouve profondément notre intelligence de mettre de l'ordre et de l'unité dans ses acquisitions. La nullité de tous ces efforts tient à ce que les diverses connaissances humaines n'ayant pas eu toutes jusqu'ici le même caractère, il a été nécessairement impossible de les combiner en un système unique. On a pu construire, à d'autres époques, une encyclopédie théologique ou métaphysique, et en effet, par exemple, tous les systèmes des philosophes grecs étaient, pour leur siècle, autant d'encyclopédies. On pourra construire plus tard une encyclopédie positive, quand la physique sociale aura pris quelque consistance. Mais vouloir, comme on l'a toujours prétendu jusqu'ici, former une encyclopédie à la fois théologique, métaphysique, et positive, c'est vouloir composer un ensemble avec des éléments qui s'excluent mutuellement. Il n'est pas étonnant que des entreprises aussi mal conçues aient fini par discréditer un tel projet parmi tous les bons esprits. Mais il ne saurait plus en être de même quand une fois, la science sociale étant devenue positive et la théologie avec la métaphysique chassées de leur dernier asile, le système de nos idées ne se composera plus que d'éléments homogènes. Alors il suffira de résumer les connaissances relatives aux divers ordres de phénomènes, pour découvrir immédiatement leur enchaînement naturel, et former par là une véritable philosophie positive, bien plus complète et bien mieux liée que n'ont jamais pu l'être la philosophie métaphysique, et même la philosophie théologique, qui, provisoires de leur nature, n'ont été à aucune époque rigoureusement universelles.

Cette vaste entreprise, que le siècle actuel verra sans doute accomplie, doit être regardée comme le dernier acte et le but final de la grande révolution commencée par Bacon, par Descartes, et par Galilée. Elle est indispensable comme la seule base spirituelle possible du nouvel état social vers lequel l'espèce humaine tend si fortement aujourd'hui; car ce n'est que par sa force d'ensemble qu'une doctrine quelconque peut parvenir à diriger la société. Tant que les conceptions positives resteront isolées entre elles, tant qu'elles ne se

présenteront pas à l'esprit comme les diverses parties d'un système unique et complet, elles pourront conserver une très-grande importance dans les cas particuliers, elles pourront même lutter avec beaucoup d'avantage contre l'autorité politique de la théologie et de la métaphysique, mais elles ne sauraient les remplacer dans la direction suprême de l'ordre social. Le perfectionnement de nos connaissances exige indispensablement, sans doute, qu'il s'établisse, dans le sein de la science, une division de travail permanente, et même que la spécialisation des recherches de chacun soit poussée aussi loin que possible. Mais il est tout aussi incontestable que la masse de la société, qui a continuellement besoin de tous ces divers résultats à la fois, et qui ne peut ni ne doit nullement s'inquiéter de ce mécanisme intérieur, a besoin, pour adopter exclusivement les doctrines scientifiques comme guides habituels, de ne voir en elles que des branches diverses d'un seul et même tronc. Cette condition n'est pas moins indispensable, relativement au corps scientifique lui-même, pour l'unité et l'homogénéité de son action politique, qui sera toujours très-faible quand elle ne sera pas concentrée. Ainsi, tant que cet état de choses subsistera, la théologie et la métaphysique, malgré leur décrépitude évidente, conserveront encore, en vertu de leur seule généralité, des prétentions légitimes à la souveraineté morale.

Cette dernière considération me ramène, par une autre voie, à la nécessité de la physique sociale. Dans les motifs précédemment employés pour la démontrer, j'ai à dessein écarté le point de vue de l'organisation sociale, afin de fixer toute l'attention sur le mouvement philosophique qui devait à lui seul déterminer ce changement. Mais la conclusion déduite de cet ordre unique de considérations est singulièrement fortifiée si l'on a égard, comme on le doit, aux grands besoins politiques de la société actuelle. Je me bornerai ici à une simple indication sur cette partie importante de la question, que je traiterai plus tard d'une manière spéciale.

La société est évidemment aujourd'hui, sous le rapport moral, dans une véritable et profonde anarchie, reconnue par tous les observateurs, quelles que soient leurs opinions spéculatives. Cette anarchie tient, en dernière analyse, à l'absence de tout système prépondérant, capable de réunir tous les esprits en une seule communion d'idées. Les conceptions positives ont acquis une étendue suffisante pour annuler de fait l'influence politique de la théologie, et même de la métaphysique, sans être encore devenues assez générales pour les remplacer dans la direction spirituelle de la société. Il résulte de cette opposition fondamentale et continue que les esprits, n'ayant plus aucun lien réel, divergent sur tous les points

essentiels, avec cette licence que doit produire l'individualité non comprimée. De là l'absence complète de morale publique; par suite, le débordement universel de l'égoïsme, et la prépondérance des considérations purement matérielles; et, pour dernière conséquence nécessaire, la corruption érigée en système de gouvernement, comme étant le seul moyen d'ordre applicable à une population devenue sourde à tout appel fait au nom d'une idée générale, et sensible uniquement à la voix de l'intérêt privé. Pour terminer radicalement ce désordre qui, s'il pouvait se prolonger, n'aurait d'autre issue que l'entière dissolution des rapports sociaux, la seule manière est de le détruire dans son principe, en ramenant, par un procédé quelconque, le système intellectuel à l'unité. Or cela ne peut se faire que de deux manières : ou bien en rendant à la philosophie théologique (car il est inutile de parler ici de la métaphysique, qui ne serait jamais qu'une transition) toute l'influence qu'elle a perdue; ou bien en complétant la philosophie positive de façon à la rendre capable de remplacer définitivement la théologie. C'est à ces termes simples que se réduit aujourd'hui la grande question sociale. Si donc on regarde comme démontrée l'impossibilité de rétablir la théologie dans toute l'étendue de son ancien empire (et certes personne n'en doute plus), il n'y a pas d'autre solution admissible que la formation définitive de la philosophie positive. Il ne s'agit pas d'examiner si cela est avantageux ou déplorable, si une telle opération est difficile ou aisée, si elle doit exiger beaucoup ou peu de temps. Toutes ces questions oiseuses sont écartées par cette décision fatale de l'observation : il n'y a plus d'autre issue pour la société, il faut donc mettre immédiatement la main à l'œuvre. Et d'ailleurs, les autres considérations indiquées ici montrent que cette révolution dernière, qui doit enfin rétablir dans la société un ordre stable, loin d'être aussi supérieure qu'on l'imagine aux forces actuelles de l'esprit humain, est tellement préparée par les antécédents qu'elle en est devenue inévitable.

Ainsi, la formation de la physique sociale, qui, sous le rapport purement intellectuel, a été déjà démontrée comme indispensable pour arriver à un système philosophique complet, n'est pas moins nécessaire, sous le rapport politique, pour produire une éducation sociale entièrement homogène, qui puisse servir de base à une hiérarchie fixe et régulière. Ces deux grandes conditions sont, évidemment, la conséquence l'une de l'autre. Car l'éducation et la philosophie sont en relation intime et nécessaire, vu l'impossibilité d'élever une société autrement que sous l'influence du système d'idées prépondérant. L'éducation sociale a été d'abord théologique, et plus

tard, métaphysique, parce que la philosophie a été successivement l'une et l'autre. Elle est aujourd'hui, à la fois, théologique, métaphysique, et positive, parce que la philosophie affecte simultanément ces trois caractères, relativement aux divers ordres d'idées; ou, plutôt, il n'y a aujourd'hui ni éducation, ni philosophie réelles, par cela même qu'il y en a trois, qui s'excluent mutuellement. Enfin, dans la nouvelle ère sociale où l'espèce humaine est près d'entrer, la philosophie, et par suite, l'éducation générale, doivent devenir entièrement positives. Ces deux grandes opérations, dont la première doit servir de base à la seconde, correspondent au même besoin fondamental de la civilisation actuelle, considéré sous deux faces différentes, le besoin d'une doctrine et d'une direction.

Pour moi ce travail est déjà entrepris, car je regarde la physique sociale comme ayant aujourd'hui même un commencement d'existence, et ce point de vue dominera toujours dans mes considérations philosophiques. Mais je ne demande pas à nos lecteurs de partager immédiatement ma conviction à cet égard. Je désire seulement porter toute leur attention sur cette marche naturelle et continue de l'esprit humain, qui l'engage toujours plus avant dans la philosophie positive; j'espère leur faire sentir que l'époque est arrivée où cette révolution doit inévitablement s'étendre aux théories sociales; et enfin leur prouver que son accomplissement est le seul moyen réel de rétablir dans la société un ordre moral, sans prétendre engager aucune discussion oiseuse sur le degré précis d'opportunité, ni sur le mode détaillé de ce changement.

Les considérations présentées ici conduisent naturellement à envisager les sciences sous un nouveau point de vue.

Elles ne sont pas seulement, à mes yeux, la base rationnelle de l'action de l'homme sur la nature. Leur importance, sous ce rapport, quoique assurément fort grande, n'est qu'indirecte et secondaire. Elle n'explique pas suffisamment l'intérêt profond que l'esprit humain, par un instinct admirable, a toujours pris à leurs théories les plus abstraites, sans aucune vue d'utilité matérielle, et qui subsiste aujourd'hui dans toute sa force, malgré la prépondérance vicieuse accordée depuis trois siècles au point de vue purement pratique.

Je regarde avant tout les sciences, même dans leur état actuel, comme ayant pour destination directe et principale de satisfaire à ce besoin fondamental qu'éprouve notre intelligence, d'un système de conceptions positives sur les différents ordres de phénomènes qui peuvent être le sujet de nos observations.

Considérées dans le passé, les sciences ont affranchi l'esprit humain de la tutelle exercée sur lui par la théologie et par la métaphy-

sique, et qui, indispensable à son enfance, tendait ensuite à la prolonger indéfiniment. Considérées dans le présent, elles doivent servir, soit par leurs méthodes, soit par leurs résultats généraux, à déterminer la réorganisation des théories sociales. Considérées dans l'avenir, elles seront, une fois systématisées, la base spirituelle permanente de l'ordre social, autant que durera sur le globe l'activité de notre espèce.

Ce résumé général présente l'existence sociale des savants sous un point de vue qui s'éloigne des idées ordinaires. Il me reste donc à le développer pour avoir un premier aperçu complet de la grande révolution morale qui tend aujourd'hui à s'accomplir dans le genre humain.

L'histoire politique des savants, envisagée dans son ensemble, présente trois grandes époques qui correspondent exactement à l'état, d'abord théologique, ensuite métaphysique, et enfin positif, de la philosophie humaine, qui est le sujet de notre premier article. Je dois ici me borner à une exposition sommaire de cette nouvelle série de faits généraux.

Le premier système social dans lequel l'esprit humain ait pu commencer à faire des progrès réels et durables, a eu pour caractère fondamental la confusion du pouvoir temporel avec le pouvoir spirituel, ou, plus exactement, la subordination complète de l'un par rapport à l'autre. En termes plus précis, il a consisté essentiellement dans la prépondérance générale et absolue d'une caste savante, organisée sous l'influence de la philosophie théologique.

Toute société primitive, en tant que son développement est indigène et spontané, manifeste une tendance naturelle vers une telle organisation. Mais ce régime n'a pu s'établir complétement et acquérir une grande consistance, que dans les pays où, par une combinaison favorable de circonstances de climat et de position (que ce n'est pas ici le lieu d'expliquer), la philosophie théologique a pu prendre de bonne heure toute son extension, et obtenir par suite un ascendant irrésistible sur les autres parties du système social. Ces conditions ont été remplies en Égypte, dans la Chaldée, dans l'Indostan, dans le Tibet, dans la Chine, et dans le Japon, auxquels on peut joindre le Pérou, et probablement aussi le Mexique, quelques générations avant la découverte de l'Amérique.

En ne considérant cet état de société que sous le rapport abstrait, on est surtout frappé de ce profond caractère d'unité et de liaison qui domine alors si complétement dans le système intellectuel. Jamais, depuis cette époque, l'esprit d'ensemble ne s'est manifesté au même degré, et il ne pourra être retrouvé dans l'avenir que par la construction directe de la philosophie positive.

L'homogénéité des conceptions humaines, alors uniformément théologiques, est sans doute la cause première de cette systématisation absolue. Mais cette cause, qui a été universelle, n'a pas produit partout un tel effet, du moins à un degré aussi éminent. Il fallait, en outre, l'organisation du corps scientifique particulière à cet état social.

Par le fait seul de l'existence d'une caste savante, on peut dire qu'il s'était établi dès lors entre la théorie et la pratique une division régulière et permanente; mais, en premier lieu, cette division était incomplète sous un rapport très-important, puisqu'elle ne s'étendait pas aux combinaisons sociales. En second lieu, il n'existait aucune distribution de travail déterminée dans le domaine de la théorie. Telle est la nature spéciale de cette première organisation scientifique.

L'universalité des connaissances, qui est aujourd'hui si justement regardée comme une ambitieuse chimère, était alors, au contraire, le caractère dominant des membres de la corporation spirituelle. Dans les rangs supérieurs de la hiérarchie, chaque ministre du culte était à la fois astronome (ou plutôt astrologue), physicien, médecin, ingénieur même, et aussi législateur et homme d'État. En un mot, les noms de prêtre, de philosophe, et de savant, qui, plus tard, ont pris des acceptions si différentes, étaient alors rigoureusement synonymes; la combinaison de ces trois caractères est marquée dans la personne de Moïse, qu'on peut regarder comme le type le plus connu de ce premier état de l'esprit humain.

Il est facile de s'expliquer cet état d'universalité, car il dépend directement des mêmes causes qui ont déterminé la prépondérance de la caste savante, et il est, au moins, aussi inévitable. Si une combinaison quelconque de circonstances physiques a permis aux conceptions humaines, dans certains pays, un développement assez rapide pour qu'elles aient pu se systématiser très-promptement sous la forme théologique, il a dû évidemment résulter de cette rapidité même que, à l'époque de la coordination, les diverses branches des connaissances n'étaient pas encore assez étendues pour exiger ou pour admettre une division réelle et stable.

Mais cette universalité de travaux ne coïncide pas seulement, par une relation nécessaire, avec la suprématie sociale de la caste savante; elle en est aussi le plus ferme soutien. Le crédit obtenu par les prêtres, comme astronomes, médecins et ingénieurs, est la base de leur autorité politique; et, réciproquement, le pouvoir dont ils jouissent est une condition indispensable au développement de leurs spéculations scientifiques.

C'est dans la nature de cette organisation spirituelle qu'il faut chercher la véritable explication première de la vigueur et de la consistance admirables qui ont toujours si fortement caractérisé ce système social primitif, par comparaison à tous ceux qui ont existé depuis. Dans un ordre où tout se tient tellement que, pour attaquer une partie quelconque, il faudrait ébranler directement l'ensemble, doit-on être étonné de cette énergie de résistance qui a constamment surmonté jusqu'ici l'action de toutes les forces connues? Aussi cet état de société doit-il être regardé comme la véritable époque du triomphe du système théologique. Quelque puissance réelle que ce système ait montré depuis, on peut dire, sans exagération, qu'après cette période il a été en décadence continue. C'est jusque-là que l'espèce humaine devrait remonter, si elle pouvait rétrograder.

En reconnaissant que le régime théocratique était à la fois la conséquence nécessaire et la condition indispensable des premiers progrès de l'esprit humain, on ne peut se dissimuler que, par sa nature, il tendait à devenir un obstacle permanent et presque invincible à des progrès plus étendus. Soit qu'il y ait une incompatibilité nécessaire entre l'extrême solidité du système social et sa perfectibilité, soit plutôt que la combinaison de ces deux grandes propriétés fût seulement supérieure aux moyens que l'homme a pu employer jusqu'ici, il est certain que les peuples les plus fortement organisés ont fini par être presque stationnaires. C'est ce qui a eu lieu dans tous les pays où la théocratie avait pu s'établir complétement. L'explication en est facile.

Il n'y a de perfectionnement possible pour l'esprit humain que par la séparation des travaux. Le système théocratique n'avait lui-même de valeur, sous le rapport intellectuel, que comme étant le seul moyen d'organiser, sur des bases régulières et stables, un commencement de division entre la théorie et la pratique. Mais cette division première qui, une fois fixée, était, par le caractère du système, irrévocable, avait besoin d'être poussée beaucoup plus loin pour permettre indéfiniment le développement des facultés humaines. Tel était le vice radical de ce régime primitif.

Les divers ordres de nos conceptions ne peuvent point, par leur nature, se développer avec la même rapidité. J'ai ci-dessus établi la succession nécessaire qui se manifeste constamment dans leur formation. On voit par là que cette organisation scientifique, en vertu de laquelle toutes les diverses théories sont cultivées à la fois par les mêmes esprits, ne doit pas tarder à s'opposer fortement au perfectionnement de nos connaissances, puisqu'elle ne comporte de

progrès que ceux qui peuvent être simultanés pour toutes les parties du système intellectuel.

Cette conclusion est singulièrement fortifiée si, avec le point de vue purement philosophique, on combine le point de vue politique de la fusion du pouvoir temporel dans le pouvoir spirituel, qui caractérise cette première époque sociale. Car, par cette seule cause, tout grand perfectionnement des théories humaines devient impossible comme tendant au renversement total et immédiat de l'ordre politique. Quels progrès importants pourrait-on espérer, sous un régime en vertu duquel toute découverte essentielle doit être nécessairement envisagée, non-seulement comme un acte d'impiété, mais encore comme une sédition directe? La philosophie théologique était, dans ces premiers temps, et elle a même toujours été jusqu'ici, la seule capable de diriger la société. Ainsi, tant que le pouvoir temporel n'a été qu'une dérivation du pouvoir spirituel, et même tant que les théories physiques et les doctrines sociales n'ont pas été entièrement séparées, les premières n'auraient pas pu sortir de l'état théologique sans détruire les bases de la société.

Si donc les progrès de l'esprit humain n'ont été possibles à l'origine qu'au moyen du premier degré de division du travail régularisé par le régime théocratique, il est évident que les progrès ultérieurs ont exigé, non moins indispensablement, une division beaucoup plus détaillée, qui n'a pu s'établir que sous un régime tout différent. Il fallait, par-dessus tout, que la culture de l'esprit humain devînt indépendante de la direction immédiate de la société, afin que la division et le perfectionnement de nos connaissances pussent avoir lieu sans compromettre l'existence de l'ordre politique.

Le développement naturel des diverses théories aurait, sans doute, fini par déterminer spontanément cette séparation, même dans les théocraties, quoique, par les motifs précédents, un tel changement dût y être considérablement retardé. Il semble, en effet, impossible que, au bout d'un temps quelconque, pour si lents qu'on suppose les progrès, la difficulté toujours croissante d'embrasser continuellement, dans toute son étendue, le système universel des idées humaines, ne conduise pas à une spécialisation de plus en plus grande. On peut même observer, dans les castes savantes des diverses théocraties, quelques commencements d'une division perfectionnée. Mais la marche des événements n'a permis à aucune théocratie connue une existence assez prolongée pour qu'on y puisse observer le développement d'une telle révolution. Heureusement pour la civilisation humaine, la nouvelle organisation scientifique s'est établie par une voie beaucoup plus rapide.

C'est dans la Grèce qu'a été accompli ce changement si indispensable pour les destinées futures de l'esprit humain. Par la manière dont les connaissances furent introduites de l'Égypte et de l'Orient dans cette contrée, elles s'y trouvèrent, dès l'origine, entièrement extérieures à l'ordre social. L'activité militaire, vers laquelle tendaient nécessairement les sociétés grecques, y rendait impossible l'établissement durable de la théocratie pure. En même temps, d'autres causes mettaient de trop puissants obstacles au libre et plein développement de cette activité, pour qu'elle pût absorber exclusivement, comme à Rome, toutes les grandes forces intellectuelles. Par cet heureux ensemble de conditions, la division entre la théorie et la pratique fut immédiatement beaucoup plus complète qu'elle ne l'était dans les théocraties, et la théorie elle-même put se subdiviser librement. Il se forma une classe d'hommes, aussi purs de toute ambition politique que dégagés de toute occupation matérielle, et voués à une existence entièrement philosophique. Partant des premières connaissances de tout genre amassées par les castes sacerdotales, leur but unique et constant fut de cultiver aussi complétement que possible le domaine de l'esprit humain. Cette mémorable révolution dans l'organisation du corps scientifique est résumée pour l'observateur par la distinction tranchée qui s'établit, dès ce moment, entre le nom de philosophe et celui de prêtre. A ce nouvel état, correspond, abstraitement, le caractère métaphysique qui commence alors à se manifester nettement dans le système intellectuel.

A l'origine de cette seconde organisation, il n'y eut de progrès réel qu'en ce que l'existence de la corporation spirituelle était devenue purement spéculative, et complétement affranchie de toute participation à la conduite des affaires publiques. Du reste, les premiers sages de la Grèce n'introduisirent pas plus de spécialité dans leurs recherches théoriques que les castes sacerdotales, si ce n'est que, dès le commencement, ils assignèrent aux beaux-arts, comme plus développés, un domaine tout à fait séparé. Mais, malgré cette confusion, encore inévitable alors, la grande condition était remplie, et la division des connaissances humaines ne tarda pas à s'établir graduellement d'elle-même, à mesure que leur développement devenait plus étendu.

Les philosophes avaient d'abord espéré pouvoir mener de front le perfectionnement des conceptions sur l'homme moral et sur la société, avec celui des théories relatives aux phénomènes physiques. La suite de leurs travaux rendit enfin sensible la nécessité d'une séparation totale entre ces deux ordres de recherches. Les premiers essais pour perfectionner les théories sociales, dans lesquels on peut

déjà observer une certaine tendance vague à les dépouiller du caractère théologique, firent comprendre que cette transformation était encore beaucoup trop supérieure aux forces de l'esprit humain. Les écoles philosophiques dont les spéculations avaient pris plus particulièrement cette direction reconnurent que, sous ce rapport, et surtout eu égard aux besoins de l'organisation sociale, il était impossible d'aller au delà de cette grande généralisation de la doctrine théologique, à laquelle était déjà parvenue depuis longtemps la classe supérieure des hiérarchies sacerdotales. Dès lors, les connaissances relatives au monde extérieur et à l'homme physique, comme susceptibles, par leur nature, d'un perfectionnement plus rapide, et en même temps comme liées moins directement à l'ordre politique, furent entièrement séparées des doctrines sociales. Celles-ci restèrent théologiques, tandis que les autres devinrent métaphysiques, et se rapprochèrent, par conséquent, davantage de l'état positif.

Ce fut ainsi que s'établit peu à peu une organisation spirituelle entièrement différente de celle des castes sacerdotales. Les noms de savant et de philosophe, qui d'abord, en se séparant de celui de prêtre, étaient restés équivalents entre eux, devinrent à leur tour parfaitement distincts l'un de l'autre. Le premier ne s'appliqua dès lors qu'aux penseurs livrés à la culture des connaissances physiques, et dont l'existence isolée, même en spéculation, du mouvement de la société, fut encore plus purement théorique que celle des premiers sages de la Grèce (1). Le second ne désigna plus que ceux qui s'occupaient exclusivement des études morales et sociales, et qui désormais, s'efforcèrent de participer toujours davantage au gouvernement spirituel. En un mot, la distinction est, dès cette époque, essentiellement la même que celle qui subsiste encore aujourd'hui. Les deux classes étaient tellement séparées, qu'elles ne tardèrent pas à devenir rivales, dans les derniers âges de la philosophie grecque. C'est vers le siècle d'Alexandre que la division commença à se prononcer ouvertement. Elle a été profondément caractérisée par deux grandes séries de travaux, ceux d'Aristote dans la direction spécialement scientifique, et ceux de Platon dans la direction philo-

(1) A cette époque, on peut voir dans Archimède le type parfait de la classe scientifique proprement dite. L'activité si purement spéculative de cette classe est, sans doute, bien caractérisée par le tableau que font les historiens de la mort sublime de ce grand homme; mais elle l'est encore plus profondément par l'admirable naïveté avec laquelle il s'excuse envers la postérité d'avoir momentanément sacrifié son génie à des découvertes d'une utilité matérielle.

sophique proprement dite. La formation du musée d'Alexandrie, si différent des anciennes écoles grecques, est un témoignage irrécusable de cette séparation, en même temps qu'elle contribua puissamment à la développer.

C'est au moyen de cette division qu'ont eu lieu tous les progrès ultérieurs de l'esprit humain. Les sciences, entièrement isolées, ont pu désormais s'étendre, se subdiviser et se perfectionner, et devenir peu à peu positives, de métaphysiques qu'elles étaient à l'origine de cette période, sans troubler l'économie sociale. La philosophie, concentrant ses forces sur un point unique, a pu déterminer dans la masse des nations policées le passage du polythéisme au théisme, et développer ainsi dans toute son énergie la puissance des doctrines théologiques pour civiliser le genre humain.

Cette organisation spirituelle, née dans la Grèce, a été le premier fondement du système social établi douze siècles après, et qui a eu pour caractère essentiel cette admirable division du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, par laquelle il fut si supérieur au système théocratique. Le germe de cette division existait, sans doute, dans l'activité purement spéculative des sectes philosophiques au sein des populations grecques. Pour qu'il pût se développer, il fallait d'abord que la séparation entre les sciences et la philosophie permît à celle-ci de tendre librement à la réunion des diverses écoles dans un théisme commun. Ce but une fois atteint, la division n'a plus exigé qu'une grande condition temporelle pour commencer à déterminer directement une nouvelle organisation sociale. Cette condition consistait dans la décadence du système de conquête, produite par la réunion de tout le monde civilisé sous une seule domination, résultée de la prépondérance de Rome. Quand ces deux bases fondamentales ont été posées, la marche des événements a pu accélérer ou retarder le développement du système social du moyen âge ; mais il a dû nécessairement finir par se constituer.

Si la première origine de ce système doit être rapportée à l'organisation de l'esprit humain dans la Grèce, on y découvre aussi la cause primitive de la décadence qu'il a subie pendant les quatre derniers siècles. Par la séparation absolue établie entre les sciences et la philosophie, le système théologique n'a pu être en rapport avec les connaissances spéciales que dans l'état où elles se trouvaient quand ce système a pris son caractère définitif. Il lui était nécessairement impossible de se prêter à leurs progrès ultérieurs. Lorsque celles-ci ont commencé à devenir positives, l'incompatibilité intellectuelle entre la théologie et la physique n'a pas tardé à prendre un caractère politique, et à se prononcer plus ou moins ouvertement

comme hostilité fondamentale entre le pouvoir spirituel et la classe scientifique, constituée primitivement en dehors du système social (1). Tel est le grand schisme originaire qui fut, plus tard, le mode général de la désorganisation de ce régime.

Platon interdisait l'entrée de son école à tous les hommes étrangers à la géométrie, la seule science qui eût alors un caractère prononcé. Pendant près d'un siècle, ses disciples eurent une grande part au perfectionnement de cette branche de nos connaissances. Mais bientôt l'impérieuse nécessité manifesta pleinement l'impossibilité de concilier cet ordre de recherches avec les travaux philosophiques que cette secte regardait justement comme les plus importants qu'elle pût entreprendre, et comme lui étant spécialement destinés par sa constitution primitive. Elle devint peu à peu, et pour toujours, parfaitement étrangère au mouvement scientifique. Archimède, Apollonius, Hipparque, les trois grands mathématiciens de l'antiquité, n'étaient certainement pas des platoniciens.

Pendant longtemps, l'opposition fondamentale entre les sciences et la philosophie n'a pas été assez profonde pour que leur rivalité pût compromettre le système théologique. Quand elle a commencé à se faire sentir, elle a même été dangereuse pour les sciences avant de l'être pour la théologie. Saint Augustin tente, il est vrai, de réfuter les raisonnements des astronomes d'Alexandrie sur la sphéricité de la terre ; et une telle entreprise de la part d'un aussi grand esprit montre clairement jusqu'à quel point était parvenu dès lors l'isolement entre la philosophie et les sciences. Mais on reconnaît en même temps que cette discussion est pour lui purement philosophique, et que, comme membre du pouvoir spirituel, il n'y attache nullement l'importance majeure de celle qui fut déterminée plus tard par les découvertes de Copernic et de Galilée.

La réorganisation de l'état social sous l'influence du théisme était une opération trop capitale pour ne pas attirer presque exclusivement toutes les forces intellectuelles, et commander par-dessus tout l'attention et l'estime de la société. Aussi, pendant sa longue durée, les sciences furent-elles comparativement très-négligées, du moins

(1) Quelques penseurs très-distingués, qui sentent la véritable cause de la décadence du système théologique, voudraient, aujourd'hui, pour le restaurer, le refondre avec les sciences. Mais c'est méconnaître l'observation fondamentale que je viens d'indiquer. Quand même l'hétérogénéité radicale de la théologie et de la physique ne rendrait pas leur combinaison absolument impossible, il faudrait, pour l'effectuer, pouvoir recommencer successivement en sens inverse toutes les modifications survenues depuis Platon dans l'organisation spirituelle de la société. Sans doute, l'Europe actuelle ne saurait redevenir égyptienne.

dans l'Occident (1). D'ailleurs, la lenteur même de leurs progrès permettait aisément aux membres du pouvoir spirituel de se tenir à leur niveau, sans que le caractère théologique en fût aucunement altéré.

Mais lorsque la nature du système social eut été définitivement développée par les travaux du grand pape Hildebrand et de ses premiers successeurs, alors le germe de dissolution que ce système contenait dès sa naissance commença bientôt à devenir sensible Les forces principales de l'esprit humain et l'attention publique, se reportant peu à peu sur les sciences, déterminèrent dans cette direction de grands et rapides progrès. Dès ce moment, le pouvoir spirituel ne tarda pas à décliner, surtout quand le caractère positif des nouvelles connaissances eut commencé à se marquer.

Vainement le clergé témoigna-t-il d'abord un empressement fort honorable à s'emparer du nouveau domaine intellectuel. Des volontés individuelles, ou même collectives, quelque puissantes qu'elles fussent, ne pouvaient prévaloir contre l'inflexible nature des choses, qui établissait une incompatibilité absolue entre la théologie et la physique, ni contre ce caractère d'isolement des sciences, si profondément imprimé à la philosophie théologique du moyen âge dès son origine, et qui s'était depuis continuellement développé. On finit par sentir généralement que la culture des connaissances positives ne pouvait appartenir de plein droit qu'à des esprits qui leur fussent entièrement dévoués, et qui n'eussent pas à soutenir des doctrines hétérogènes (2).

Les grands efforts du clergé, dans le douzième et le treizième siècle, pour s'emparer des théories naturelles à leur naissance, furent singulièrement favorables à leurs progrès, puisque cette corporation était alors la seule dont les membres pussent se livrer sans obstacles à l'activité spéculative. Mais ils ne changèrent ni ne pouvaient changer le caractère sacerdotal. Si quelques ecclésiastiques se vouèrent entièrement à cette nouvelle classe de travaux, ils cessèrent d'être prêtres pour devenir savants, sans que l'opposition naturelle des deux systèmes intellectuels en fût nullement diminuée. En pensant aujourd'hui à Albert le Grand et à Roger Bacon, c'est comme physiciens qu'on les considère, et non pour se rappeler que l'un était archevêque et l'autre moine.

(1) On regarde ordinairement cette sorte de délaissement des sciences comme une conséquence des invasions des barbares; mais il est évidemment très-antérieur. Il se manifesta, dès les premiers siècles du christianisme, par l'état de langueur où tomba le musée d'Alexandrie. On voit même des marques très-sensibles de cette tendance, à partir du moment où le platonicisme commença à triompher des autres sectes philosophiques. L'éloignement, et même l'animosité réciproque, des savants et des philosophes proprement dits, se développèrent dès lors toujours davantage.

(2) Plus tard, la nouvelle série d'efforts tentés avec tant de persévérance et d'habileté par les jésuites pour s'emparer du domaine des sciences, et qui n'a pas eu plus de succès que l'ancienne, a rendu encore plus sensible l'impossibilité radicale de cette entreprise.

L'incompatibilité des théories naturelles et de la philosophie théologique ne tarda pas à se manifester clairement peu de temps après ces deux hommes illustres, par la lenteur qu'apporta généralement le clergé dans cette nouvelle étude, et même par l'espèce d'aversion instinctive qu'elle lui inspira bientôt. On trouve une marque sensible de ces dispositions dans l'obligation où les rois furent de bonne heure, et de plus en plus, d'instituer pour les sciences un enseignement spécial, sous leur protection immédiate, et entièrement indépendant de l'autorité ecclésiastique. C'est de cette époque que datent la première extension de la métaphysique aux idées morales et sociales, et aussi les premières tentatives directes d'opposition aux doctrines du clergé. Par l'influence de ces divers ordres de faits, la séparation et l'opposition entre la science et la théologie furent désormais, à tous les yeux, pleinement et irrévocablement établies. Les luttes, plus sensibles encore, qui eurent lieu depuis, ne firent que développer continuellement cet antagonisme.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails de cette exposition. Il suffit d'avoir constaté que, depuis l'époque où la philosophie théologique du moyen âge est parvenue à produire complétement l'organisation sociale correspondante, son activité a été essentiellement défensive; qu'un nouvel ordre spirituel a pris naissance par le développement des théories naturelles, qui ont ordinairement attiré dès lors les plus grandes forces intellectuelles; que les connaissances positives ont pénétré de plus en plus dans l'éducation générale; en un mot, que les savants, tenus en dehors du pouvoir spirituel, ont acquis peu à peu tout l'empire perdu successivement par le clergé.

Que leur reste-t-il à faire pour constituer, à leur tour, un nouveau pouvoir spirituel, non moins puissant, à sa manière que l'ancien? Il faut compléter le système des connaissances naturelles, en formant la physique sociale, et, par suite, procéder directement à la construction finale de la philosophie positive. C'est ainsi et seulement ainsi que la science, reprenant un caractère entièrement général, pourra devenir apte à suppléer à l'impuissance de la théologie pour le gouvernement moral de la société.

Cet aperçu de l'avenir des sciences conduit à considérer une troi-

sième organisation du corps scientifique, qui correspond à l'état positif de la philosophie, comme l'organisation grecque à son état métaphysique, et comme l'organisation égyptienne ou asiatique à son état théologique. Les savants, parvenus enfin à construire leur philosophie propre, s'incorporeront de nouveau à la société pour en être les directeurs spirituels, suivant un mode absolument différent du mode théocratique. Il me reste à indiquer le travail intérieur qui doit s'effectuer pour cela dans la classe scientifique. Les bornes de cet écrit ne me permettent de présenter que très-sommairement cette importante exposition. Je reviendrai, plus tard, d'une manière spéciale, sur chacune de ses parties essentielles.

C'est surtout le système intellectuel positif qui exige et provoque la division du travail. Depuis son origine, l'étude des théories naturelles a été constamment en se subdivisant de plus en plus entre les divers esprits qui s'en occupent. Par le fait seul de son accroissement indéfini, elle continuera nécessairement à se subdiviser toujours davantage. Il ne saurait donc être question d'imprimer aux savants le caractère de généralité qui leur manque encore, par une universalité de travaux analogue à celle des castes sacerdotales, et qui serait évidemment impossible, vu l'étendue actuelle de chaque ordre de connaissances, quand même on supposerait qu'un tel projet pût être tenté. C'est, au contraire, par une application plus complète du principe de la division du travail, que ce perfectionnement indispensable peut être obtenu. Il s'agit uniquement d'attribuer l'étude sociale et la philosophie devenues positives, à une nouvelle section du corps scientifique. Cette classe sera distincte de toutes les autres, mais seulement autant que celles-ci le sont entre elles. Elle sera continuellement contrainte, par la nature de ses doctrines, de se tenir avec elles en relation directe et continue, comme celles-ci le seront réciproquement à son égard par une éducation générale précédant pour chacune l'éducation spéciale.

En observant la formation intérieure du corps scientifique, on peut constater que, sous ce rapport d'organisation, comme sous celui des doctrines, il ne s'agit que de conduire jusqu'à son entier accomplissement une révolution qui s'est toujours développée de plus en plus jusqu'ici. Cela est aisé à concevoir d'après l'ordre encyclopédique établi ci-dessus. En effet, les diverses classes de savants, quoique toutes spéciales, ne le sont pas au même degré. Les géomètres sont naturellement les plus spéciaux, parce que leur science ne s'appuie sur aucune autre, étant, au contraire, la base de toute la philosophie naturelle. Quand on passe aux astronomes, on trouve déjà plus de généralité dans les connaissances, parce que,

outre l'étude directe des phénomènes qu'ils considèrent, ils sont nécessairement assujettis à l'emploi continu des sciences mathématiques. Les physiciens proprement dits sont encore moins spéciaux, puisque la nature de leurs études exige un recours permanent aux méthodes mathématiques, et une connaissance directe des lois générales du système du monde. Par un motif semblable, les chimistes qui remplissent les conditions imposées par la nature des phénomènes qu'ils étudient ont nécessairement un degré de généralité encore plus grand. Enfin, les physiologistes, occupés de phénomènes dont les lois se compliquent avec celles de tous les autres, sont naturellement les moins spéciaux de tous les savants, étant obligés de posséder une connaissance, au moins générale, des sciences mathématiques, astronomiques, physiques, et chimiques. Les savants en physique sociale ne feront que s'élever nécessairement, dans la même direction, à un degré immédiatement supérieur à celui des physiologistes. Étudiant une classe de phénomènes qui, par leur nature, dépendent des lois de tous les précédents, ils auront indispensablement besoin d'une éducation préliminaire qui les familiarise avec la connaissance des méthodes et des résultats principaux de toutes les autres sciences positives, seule base rationnelle de leurs travaux propres. Ayant ainsi constamment sous les yeux l'ensemble des connaissances physiques, ils seront inévitablement conduits à construire directement la philosophie positive, aussitôt que leur science spéciale aura fait assez de progrès pour ne plus absorber exclusivement toute leur activité (1).

En même temps que cette nouvelle classe de savants se formera, il devra s'opérer aussi dans le corps scientifique une sous-division importante, indispensable à la précision de son caractère philosophique, et, par suite, à la fermeté de son action politique. Elle consistera dans un nouveau et dernier perfectionnement de la division générale entre la théorie et la pratique. Cette division est encore incomplète, en ce que le caractère d'ingénieur a toujours été plus ou moins mêlé avec

(1) Au reste, pour terminer cette question de l'universalité, sur laquelle on a tant discuté, il faudrait, ce me semble, distinguer entre l'universalité active et l'universalité passive. La première conduit à vouloir perfectionner simultanément toutes les branches des connaissances humaines; elle est évidemment absurde et chimérique. La seconde consiste, en se bornant à la culture spéciale d'une seule science, à posséder assez de notions exactes sur toutes les autres pour en bien comprendre l'esprit, et pour sentir profondément leurs relations avec celle dont on s'occupe exclusivement. Celle-là est non-seulement possible, mais même indispensable à un degré quelconque; elle existe de fait, plus ou moins, dans les diverses classes de savants, d'après ce que je viens d'exposer; elle doit se développer complétement chez ceux qui se destineront à la physique sociale.

celui de savant, qu'il altère fortement, même aujourd'hui. A l'origine des théories naturelles, cette confusion était sans doute inévitable; en même temps elle était indispensable, afin de faire apprécier leur importance à des esprits encore trop grossiers pour comprendre toute utilité théorique qui n'est pas susceptible d'être immédiatement matérialisée. Mais, aujourd'hui, cette relation directe et permanente n'est plus nécessaire. C'est surtout par leur importance philosophique que les sciences devront être désormais jugées. Aussi, les savants, loin d'avoir à restreindre leur sentiment profond de la dignité théorique, doivent, au contraire, résister avec obstination à toutes les tentatives qui pourraient être faites, vu l'esprit trop pratique du siècle actuel, pour les réduire à de simples fonctions d'ingénieurs. Mais c'est surtout par des doctrines convenables qu'ils peuvent éteindre définitivement des prétentions qui conserveront nécessairement une certaine légitimité, tant que les rapports entre la théorie et la pratique n'auront pas été régulièrement organisés, par un système de conceptions spécialement adapté à cette destination. Ce système, les savants seuls peuvent le construire, puisqu'il doit dériver de leurs connaissances positives sur la relation entre le monde extérieur et l'homme. Cette grande opération est indispensable pour constituer la classe des ingénieurs, comme corporation distincte, servant d'intermédiaire permanent et régulier entre les savants et les industriels pour tous les travaux particuliers (1).

Telles sont donc, en aperçu, les diverses doctrines nécessaires pour compléter l'organisation moderne du corps scientifique, et que déjà j'avais représentées comme indispensables pour terminer

(1) On peut aisément reconnaître dans le corps scientifique, tel qu'il existe aujourd'hui, un certain nombre d'*ingénieurs*, distincts des savants proprement dits. Cette classe importante a dû nécessairement se former la dernière, quand la théorie et la pratique, parties de points si opposés, ont été assez avancées l'une et l'autre pour se donner la main. C'est ce qui rend son caractère distinct si peu tranché encore. Quant à ses doctrines propres, qui doivent lui donner une existence nettement spéciale, il n'est pas facile d'en indiquer la véritable nature, car il n'y en a jusqu'ici que quelques rudiments. Je ne connais que la conception de l'illustre Monge sur la géométrie descriptive qui puisse en donner une idée exacte, comme étant la théorie générale immédiate des arts de construction. C'est une suite de conceptions analogues, relatives à toutes les autres grandes opérations pratiques rationnellement analysées, qui doit former le corps de doctrine propre aux ingénieurs. Cette formation suppose naturellement que la construction de la philosophie positive est déjà avancée jusqu'à un certain point, car toute grande application aux arts exige ordinairement la combinaison de connaissances qui se rapportent à la fois à plusieurs points de vue scientifiques.

L'établissement de la classe des ingénieurs, avec son caractère propre, a d'autant plus d'importance que cette classe sera sans doute l'agent direct et nécessaire de la coalition entre les savants et les industriels, par laquelle seule pourra commencer directement le nouveau système social.

la formation du système intellectuel propre au nouvel état de l'esprit humain. Sans doute, ces travaux ne seront pas exécutés par les savants actuels, dont les forces sont irrévocablement engagées dans des recherches très-importantes, qu'il serait absurde et funeste de vouloir interrompre. Mais ils ne sauraient être, par leur nature, utilement entrepris que par des esprits élevés sous l'empire des diverses méthodes positives, familiarisées avec les principaux résultats de toutes les sciences physiques, et assujettis à la sanction directe et continue du corps scientifique existant. C'est, surtout, la formation plus ou moins prompte de cette nouvelle classe de savants qui déterminera naturellement la rapidité de ces travaux complémentaires, destinés à investir enfin le système positif de la suprématie spirituelle que la marche invariable du genre humain lui assigne dans l'avenir.

Quand ces divers travaux seront assez avancés pour avoir pris un caractère irrévocable, on verra l'éducation sociale tomber d'elle-même pour toujours entre les mains des savants. Déjà, tout est préparé pour cette grande révolution. Les connaissances naturelles sont enfin devenues, à tous les yeux, et deviendront de plus en plus l'objet principal de l'enseignement. Si le système régulier de l'instruction publique ne répond pas suffisamment à ce pressant besoin des esprits actuels, ils en cherchent la satisfaction au dehors, et ils parviennent à l'y trouver. Les gouvernements, continuant à seconder, comme ils l'ont fait, dès l'origine, cette tendance universelle, créent dans ce but une foule de nouveaux établissements spéciaux. Depuis les degrés supérieurs de l'instruction théorique jusqu'aux plus simples rudiments destinés aux intelligences les moins cultivées, ils s'efforcent, par tous les moyens qui sont à leur disposition, d'imprimer aux esprits le caractère positif (1). En un mot, les mesures politiques qui

(1) On n'a pas, ce me semble, considéré du point de vue convenable et avec toute l'attention nécessaire la suite d'efforts faits, particulièrement depuis trente ans, par les divers gouvernements européens pour propager dans toutes les classes de la société l'instruction scientifique, par des institutions spéciales, indépendantes des universités régulières. Ce mouvement s'est d'abord marqué par la fondation d'une école (l'École polytechnique) qui a présenté cette innovation philosophique d'un établissement d'instruction théorique, d'un haut degré de généralité, et dont néanmoins le caractère positif est absolument pur de tout mélange théologique et métaphysique. Ce mouvement s'est depuis continué sans interruption avec une intensité toujours croissante. En ce moment, la classe ouvrière est immédiatement appelée à y participer, par les institutions dont M. Charles Dupin en France, et M. le docteur Birbeck en Angleterre, ont été les plus zélés promoteurs, et que les gouvernements encouragent puissamment. Des établissements semblables vont avoir lieu même en Russie, il en existe déjà en Autriche et en Prusse; et dans quelques années toute l'Europe en sera couverte. Leur influence ne saurait manquer de déterminer la fondation d'instituts analogues et plus élevés

peuvent véritablement contribuer à cette régénération, sont déjà essentiellement développés. Il ne manque que la grande condition philosophique sans laquelle tous ces efforts partiels, quelque suivis qu'ils fussent, ne sauraient avoir aucun résultat très-important, la formation des doctrines positives générales ci-dessus indiquées.

L'ensemble des considérations présentées dans cet article, peut-être envisagé comme une première ébauche de la question du pouvoir spirituel, traitée seulement du point de vue philosophique. Après avoir ainsi posé, par avance, les principes de la discussion, nous pourrons maintenant examiner directement dans toutes ses parties cette grande question, la plus fondamentale qu'on puisse agiter aujourd'hui. Tel sera l'objet d'un nouveau travail.

---

pour les classes supérieures de l'industrie, ainsi qu'on peut commencer à le reconnaître en Angleterre.

C'est peut-être par cette voie toute directe que l'éducation sociale pourra être entièrement régénérée, quand les doctrines nécessaires seront formées. Car il serait probablement trop embarrassant de refondre les universités en partant de leur état actuel.

CINQUIÈME PARTIE.

MARS 1826.

CONSIDÉRATIONS SUR LE POUVOIR SPIRITUEL.

Tous les divers systèmes sociaux établis dans l'antiquité ont eu pour caractère commun la confusion du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, soit que l'un quelconque de ces deux pouvoirs ait été complétement subordonné à l'autre, soit qu'ils aient directement résidé dans les mêmes mains, ce qui est arrivé le plus souvent. Sous ce rapport, ces systèmes doivent être distingués en deux grandes classes, suivant celui des deux pouvoirs qui était dominant. Chez les peuples où, par la nature du climat et de la localité, la philosophie théologique a pu se former rapidement, tandis que le développement de l'activité militaire y a été restreint, comme en Égypte et dans presque tout l'Orient, le pouvoir temporel n'a été qu'une dérivation et un appendice du pouvoir spirituel, régulateur suprême et continu de toute l'organisation sociale jusque dans les plus petits détails. Dans les pays, au contraire, où, par une influence opposée des circonstances physiques, l'activité humaine a été de bonne heure essentiellement tournée vers la guerre, le pouvoir temporel n'a pas tardé à dominer le pouvoir spirituel, et à l'employer régulièrement comme instrument et auxiliaire. Tels ont été, à peu près également, les systèmes sociaux de la Grèce et celui de Rome, malgré leurs différences très-importantes.

Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer pourquoi ces deux sortes d'organisations ont été nécessaires dans les pays et aux époques où elles se sont établies, ni comment elles ont concouru, chacune à sa manière, au perfectionnement général de l'espèce humaine. Nous ne

les mentionnons actuellement que pour marquer avec précision la différence politique la plus importante qui ait existé dans la durée totale du système théologique et militaire, entre les caractères que ce système avait dans l'antiquité, et celui qu'il a pris au moyen âge.

A cette dernière époque, non-seulement le système théologique et militaire a éprouvé une immense amélioration par la fondation du catholicisme et de la féodalité; mais, en outre, le grand fait politique résultant de cet établissement, c'est-à-dire, la division régulière entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, doit être envisagé comme ayant éminemment perfectionné la théorie générale de l'organisation sociale, pour toute la durée possible de l'espèce humaine, et sous quelque régime qu'elle doive jamais subsister. Par cette admirable division, les sociétés humaines ont pu naturellement s'établir sur une échelle beaucoup plus grande, par la possibilité de réunir sous un même gouvernement spirituel des populations trop nombreuses et trop variées pour ne pas exiger plusieurs gouvernements temporels distincts et indépendants. En un mot, on a pu ainsi concilier, à un degré jusqu'alors chimérique, les avantages opposés de la centralisation et de la diffusion politiques. Il est même devenu possible de concevoir sans absurdité, dans un avenir lointain, mais inévitable, la réunion du genre humain tout entier, ou du moins de toute la race blanche, en une seule communauté universelle, ce qui eût impliqué contradiction tant que le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel étaient confondus. En second lieu, dans l'intérieur de chaque société particulière, le grand problème politique qui consiste à concilier la subordination envers le gouvernement nécessaire au maintien de tout ordre public, avec la possibilité de rectifier sa conduite quand elle devient vicieuse, a été résolu autant qu'il puisse l'être, par la séparation légale établie entre le gouvernement moral et le gouvernement matériel. La soumission a pu cesser d'être servile en prenant le caractère d'un assentiment volontaire, et la remontrance a pu cesser d'être hostile, du moins entre certaines limites, en s'appuyant sur une puissance morale légitimement constituée. Avant cette époque, il n'y avait pas d'alternative entre la soumission la plus abjecte et la révolte directe, et telles sont encore les sociétés, comme toutes celles organisées sous l'ascendant du mahométisme, où les deux pouvoirs sont, dès l'origine, légalement confondus.

Ainsi, en résumé, par la division fondamentale organisée au moyen âge entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, les sociétés humaines ont pu être en même temps plus étendues et mieux

ordonnées, combinaison que tous les législateurs, et même tous les philosophes, de l'antiquité avaient proclamée impossible.

Quoique le système catholique et féodal ait produit, autant que le comportait l'époque où il a dominé, tous les avantages généraux que je viens d'indiquer comme inhérents à la division des deux pouvoirs, et qu'il ait ainsi contribué plus puissamment que tous les systèmes antérieurs au perfectionnement de l'humanité, il n'en faut pas moins reconnaître que la décadence qu'il a éprouvée était à la fois absolument inévitable et rigoureusement indispensable.

J'ai démontré précédemment (1) que la philosophie théologique et la puissance morale fondée sur elle ne pouvaient et ne devaient avoir, par leur nature, qu'un empire provisoire, même dans l'état le plus parfait qu'elles aient pu atteindre, c'est-à-dire, le catholicisme. J'ai établi qu'après avoir dirigé le genre humain dans son éducation préliminaire, elles devaient nécessairement être remplacées dans sa virilité par une philosophie positive et un pouvoir spirituel correspondant. Il est beaucoup plus aisé de faire une démonstration analogue à l'égard du pouvoir temporel, qui, primitivement fondé sur la supériorité militaire, doit finir par être essentiellement attaché à la prééminence industrielle, dans le mode d'existence vers lequel tendent de plus en plus les sociétés modernes. Ainsi, quelque éminente que fût la valeur du système catholique et féodal, pour l'époque de son triomphe, le développement de l'espèce humaine, dans la double direction scientifique et industrielle, a dû nécessairement finir par le détruire, et d'autant plus vite que ce système a plus que tout autre favorisé ce développement. J'ai même prouvé que, sous le rapport spirituel, on pouvait observer, dans la première origine de ce système, le germe de sa destruction, qui s'est développé immédiatement après le moment de sa plus grande splendeur. Cette observation, qu'il est aisé d'étendre à l'ordre temporel, (puisque l'abolition du servage et l'affranchissement des communes ont presque co-existé avec l'établissement complet de la féodalité) est une manifestation saillante de la nature provisoire du système social du moyen âge.

Je ne fais ici ni l'histoire de la formation de ce régime, ni celle de sa dissolution. Mais pour mettre dans tout son jour l'état moral de la société actuelle, qui est le sujet propre de cet opuscule, je dois jeter un coup d'œil général sur la manière dont s'est opérée

(1) Voyez les *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants.*

la désorganisation spirituelle de ce système, et sur les principales conséquences qu'elle a engendrées.

La destruction d'un système social, et l'établissement d'un autre, sont, par leur nature, deux opérations trop compliquées, et dont chacune exige trop de temps pour qu'elles puissent jamais être menées de front. D'abord, l'institution d'un nouvel ordre politique suppose le renversement préalable de l'ordre précédent, soit pour rendre possible la réorganisation en écartant les obstacles qui l'empêchaient, soit pour en faire sentir convenablement la nécessité par l'expérience des inconvénients de l'anarchie. Mais on peut dire même, sous le rapport purement intellectuel, que l'esprit humain, vu la faiblesse de ses moyens, ne saurait s'élever à la conception nette d'un nouveau système social tant que le système antérieur n'est pas presque entièrement dissous. Il serait aisé de vérifier par de nombreux exemples cette déplorable nécessité.

Il y a donc, par la nature des choses, toutes les fois que l'espèce humaine est appelée à passer d'un régime politique à un autre, une époque inévitable d'anarchie, au moins morale, dont la durée et l'intensité sont déterminées par l'étendue et l'importance du changement. Ce caractère anarchique devait donc nécessairement se développer au plus haut degré dans la période de désorganisation du système catholique et féodal, puisqu'il s'agissait alors de la plus grande révolution qui puisse jamais avoir lieu dans l'espèce humaine, la transition directe de l'état théologique et militaire à l'état positif et industriel, relativement à laquelle toutes les révolutions antérieures n'étaient que de simples modifications. C'est aussi ce qui a eu lieu dans les seizième, dix-septième, et dix-huitième siècles, pendant lesquels cette désorganisation s'est effectuée.

Dans le cours entier de cette période qu'on peut, à bon droit, qualifier de révolutionnaire, toutes les idées antisociales ont été soulevées et réduites en dogmes, pour être employées d'une manière continue à la démolition du système catholique et féodal, et pour rallier contre lui toutes les passions anarchiques qui fermentent dans le cœur humain, et qui, dans les temps ordinaires, sont comprimées par la prépondérance d'un régime social complet. Ainsi, le dogme de la liberté illimitée de conscience a d'abord été construit pour détruire le pouvoir théologique, ensuite celui de la souveraineté du peuple pour renverser le gouvernement temporel, et enfin celui de l'égalité pour décomposer l'ancienne classification sociale; sans parler des idées secondaires moins importantes, qui composent la doctrine critique, et dont chacune a tendu à démolir une pièce correspondante de l'ancien système politique.

Tout ce qui se développe spontanément est nécessairement légitime pendant un certain temps, comme satisfaisant par cela même à quelque besoin de la société. Aussi suis-je fort éloigné de méconnaître l'utilité et même la nécessité absolue de la doctrine critique dans les trois derniers siècles. Je crois de plus que cette doctrine subsistera inévitablement, malgré toutes les apparences contraires, jusqu'à l'établissement direct d'un nouveau système social, et qu'elle exercera pendant tout ce temps une influence indispensable, puisque ce ne sera qu'alors que l'existence de l'ancien système pourra être vue comme irrévocablement terminée. Mais si, dans ce sens, l'action de la doctrine critique doit être envisagée comme encore nécessaire, à un certain degré, au développement de la civilisation, elle n'en est pas moins aujourd'hui, sous un rapport beaucoup plus important, le principal obstacle à l'établissement du nouvel ordre politique, dont elle a d'abord facilité la préparation.

Par une fatalité irrésistible, les différents dogmes dont se compose la doctrine critique n'ont pu acquérir toute l'énergie qui leur était nécessaire, pour remplir complétement leur destination naturelle, qu'en prenant un caractère absolu, qui les rend nécessairement hostiles, non seulement à l'égard du système qu'ils avaient à détruire, mais envers un système social quelconque. Ainsi, depuis que la démolition de l'ancien ordre politique est suffisamment consommée, l'influence des principes critiques a déterminé dans la société une disposition, tantôt involontaire, tantôt réfléchie, à repousser toute véritable organisation. En même temps, l'habitude contractée pendant trois siècles, d'appliquer cette doctrine à toutes les questions sociales, a naturellement porté les esprits à la prendre pour base de la réorganisation, lorsque les catastrophes déterminées par la destruction du régime ancien ont eu mis en évidence la nécessité d'un retour à l'ordre. Alors s'est manifesté l'étrange phénomène, inexplicable pour quiconque n'en a pas suivi le développement historique, du désordre moral et politique érigé en système, et présenté comme le terme de la perfection sociale. Car chacun des dogmes de la doctrine critique, quand il est pris dans un sens organique, revient exactement à poser en principe, sous le rapport correspondant, que la société ne doit pas être organisée.

Il serait aisé de démontrer, sur chacun des dogmes politiques modernes, que ce jugement n'a rien d'exagéré. Mais je ne me propose pas maintenant d'entreprendre l'examen direct et complet de la doctrine critique. Je ne l'ai ébauché ici que pour désigner clairement le point de vue sous lequel je considère cette théorie. Je dois me borner, pour mon objet actuel, à l'envisager dans son

principe le plus important, c'est-à-dire en ce qui concerne la loi fondamentale de la division entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel.

De tous les préjugés révolutionnaires, engendrés pendant les trois derniers siècles par la décadence de l'ancien système social, le plus ancien, le mieux enraciné, le plus universellement répandu, et le fondement général de tous les autres, c'est le principe en vertu duquel il ne doit pas exister dans la société de pouvoir spirituel, ou, ce qui revient au même, l'opinion qui subordonne complétement ce pouvoir au pouvoir temporel. Les rois et les peuples qui luttent, plus ou moins ouvertement, sur toutes les autres parties de la doctrine critique, sont parfaitement d'accord sur ce point de départ. Dans les pays où le protestantisme a triomphé, cet anéantissement ou cette absorption du pouvoir spirituel a été régulièrement et ostensiblement proclamé. Mais le même principe n'a pas été, au fond, moins réellement rétabli, quoique d'une manière plus détournée, dans les états qui ont continué à s'intituler catholiques, où l'on a vu le pouvoir temporel soumettre entièrement à sa dépendance la hiérarchie spirituelle, et le clergé lui-même se prêter volontairement à cette transformation, en s'empressant de relâcher les liens qui l'unissaient à son gouvernement central pour se nationaliser. Enfin, pour rendre sensible, par un seul fait récent, toute la force et l'universalité d'une telle opinion, il suffira de rappeler qu'on a vu, de nos jours, quelques philosophes très-recommandables qui, ayant tenté de lutter contre ce préjugé, n'ont trouvé dans leur propre parti que des antagonistes opiniâtres.

Après l'explication générale que j'ai donnée ci-dessus, je ne crains pas qu'on m'accuse, relativement à cette idée-mère de la doctrine critique, comme par rapport à toutes les autres, d'en méconnaître l'utilité et même la nécessité temporaires, pour opérer la transition de l'ancien système social au nouveau. Mais comme je pense que, si la démolition du premier système a dû commencer par l'ordre spirituel, la même marche doit nécessairement être suivie dans l'établissement du second, je suis conduit à examiner directement ce principe fondamental de la doctrine critique, afin de rappeler les esprits, autant qu'il est en moi, aux véritables notions élémentaires de la politique générale, oubliées depuis trois siècles, en ce qu'elles ont d'applicable à l'état présent de la société. Tel est le but de cet opuscule dans lequel je chercherai à démontrer la nécessité de l'institution d'un pouvoir spirituel, distinct et indépendant du pouvoir temporel, et à déterminer les principaux caractères de la nouvelle organisation morale, propre aux sociétés modernes.

Je dois d'abord préparer les esprits réfléchis à se placer à un point de vue si peu conforme aux habitudes actuelles. A cet effet, je crois devoir indiquer une suite d'observations, qui, sans traiter encore la question en elle-même, me paraissent propres à attirer l'attention sur ce sujet, en faisant sentir, d'une manière empirique, que la tendance universelle des publicistes et des législateurs modernes vers une organisation politique sans pouvoir spirituel, laisse dans l'ordre social une immense et funeste lacune.

L'expérience du passé pourrait constater de deux manières différentes la nécessité de la division entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel : soit en comparant l'état de l'espèce humaine sous l'empire du catholicisme et de la féodalité, avec celui dans lequel la maintenaient les organisations essentiellement temporelles de la Grèce et de Rome; soit en montrant les inconvénients qu'a produits, depuis le commencement du seizième siècle, la suppression du pouvoir spirituel, ou, ce qui est politiquement équivalent, son usurpation par le pouvoir temporel. Quoiqu'il fût possible de tirer de la première classe d'observations des renseignements essentiels, directement applicables à la question actuelle, cependant la grande diversité des époques les compliquerait trop pour qu'ils pussent produire le sentiment d'évidence que je veux surtout déterminer ici; et, d'ailleurs, j'ai suffisamment indiqué les bases de cette comparaison au commencement de cet opuscule. Ainsi, je m'attacherai exclusivement, dans ce qui va suivre, à la seconde espèce de faits, dont le témoignage, plus direct et plus sensible, doit être plus décisif. Il me reste donc à considérer sommairement, dans les sociétés modernes, les principales sortes d'inconvénients politiques qu'on peut attribuer avec certitude à la dissolution du pouvoir spirituel. Un examen de cette importance exigerait naturellement des développements très-étendus. Mais le lecteur, une fois placé au point de vue convenable, pourra aisément suppléer lui-même aux détails qui me sont interdits ici.

Afin de n'introduire dans cette suite d'observations que des faits susceptibles de déterminer une conviction nette et irrésistible, j'écarte à dessein la considération des grandes catastrophes, bien qu'elles remontent, en dernière analyse, à la désorganisation spirituelle de la société, parce que, malgré cette origine, leur retour peut, avec raison, être regardé comme désormais impossible; je me borne à examiner l'état habituel des peuples civilisés pendant les trois derniers siècles, et tel qu'il subsiste encore aujourd'hui.

Si l'on envisage d'abord les relations politiques les plus générales, on voit que, tant que le système catholique a conservé une grande

vigueur, les rapports d'État à État ont été soumis, dans toute l'Europe chrétienne, à une organisation régulière et permanente, capable d'entretenir habituellement entre eux un certain ordre volontaire, et de leur imprimer, quand les circonstances l'ont exigé, une activité collective, comme dans la vaste et importante opération des croisades. En un mot, on a pu contempler alors ce que M. de Maistre appelle, avec une si profonde justesse, le miracle de la monarchie européenne. Sans doute, vu l'état de la civilisation à cette époque, ce gouvernement était fort incomplet. Mais sous ce rapport, comme sous le rapport national, le gouvernement le plus imparfait n'est-il pas, à la longue, très-préférable à l'anarchie? Qu'est-il arrivé à cet égard, depuis l'absorption du pouvoir papal? Les diverses puissances européennes sont rentrées, les unes vis-à-vis des autres, dans l'état sauvage; les rois ont fait graver sur leurs canons l'inscription, dès lors exactement vraie, *ultima ratio regum*. Quel expédient a-t-on imaginé pour combler le vide immense que laissait à cet égard l'annulation du pouvoir spirituel? On doit sans doute rendre justice aux efforts très-estimables des diplomates pour produire et maintenir, à défaut d'un lien réel, ce qu'on a appelé l'équilibre européen; mais on ne peut s'empêcher de sourire à l'espoir de constituer par une telle voie un véritable gouvernement d'États. Il est évident que ce système d'équilibre, considéré dans sa durée totale, a occasionné plus de guerres qu'il n'en a empêché. L'ébranlement produit par la révolution française l'a réduit en poussière, et chaque État est resté dans l'inquiétude continue d'un envahissement général de la part de quelque grande puissance. Au moment où j'écris cet opuscule, l'Europe entière n'est-elle pas tout près de craindre, quoiqu'à tort sans doute, de voir tout le système des relations extérieures compromis par la mort d'un seul homme?

Il faut ajouter à ce qui précède, que, suivant une remarque très-judicieuse de M. de Maistre, l'action du pouvoir spirituel, sous le rapport que je considère, doit être jugée non-seulement par le bien sensible qu'elle produit, mais surtout par le mal qu'elle prévient et qui n'est pas aussi facile à constater. Un exemple mémorable, indiqué par ce philosophe, peut mettre dans tout son jour l'importance d'une telle observation.

Dans la formation du système colonial qui a suivi la découverte de l'Amérique, deux nations éminemment rivales, dont chacune pouvait envier à l'autre les plus importantes possessions coloniales du globe, et qui étaient sur une étendue immense dans un contact perpétuel, n'ont jamais eu, par ce motif, une seule guerre, tandis que toutes les autres puissances européennes se disputaient avec l'acharnement le plus obstiné quelques postes presque insignifiants. Comment un si grand résultat a-t-il été produit? par un seul acte du pouvoir spirituel, déjà même ébranlé dans son existence. Il a suffi d'une simple bulle d'Alexandre VI, qui, dès l'origine, avait équitablement tracé une ligne générale de démarcation entre les établissements coloniaux de l'Espagne et ceux du Portugal.

Je le répète, tout ce qui est arrivé a dû arriver, et je suis certainement aussi éloigné que personne de tout regret stérile sur le passé. Mais qu'il me soit permis d'observer, avec le grand Leibnitz, le fait de l'importante lacune laissée dans l'organisation européenne par la dissolution inévitable de l'ancien pouvoir spirituel, et d'en conclure que, sous ce premier rapport, l'établissement d'un nouveau gouvernement moral est impérieusement réclamé par l'état présent des nations civilisées.

En portant maintenant la vue sur l'organisation intérieure de chaque peuple, la même nécessité devient encore plus sensible, par une foule de motifs dont je me borne à indiquer les plus généraux.

La décadence de la philosophie théologique et du pouvoir spirituel correspondant a laissé la société sans aucune discipline morale. De là, cette série de conséquences que je marque dans l'ordre où elles s'enchaînent mutuellement.

1° La divagation la plus complète des intelligences. Chacun tendant à se former, par ses seules forces, un système d'idées générales, sans remplir aucune des conditions indispensables pour cela, il est devenu peu à peu rigoureusement impossible, dans les masses, d'obtenir, entre deux esprits seulement, un accord réel et durable sur aucune question sociale, même très-simple. Si cette anarchie pouvait se borner à ce qu'elle a de ridicule, le mal serait sans importance, et la satire suffirait pour le réduire dans les limites convenables. Mais la facilité qui en résulte de concevoir, comme à peu près également plausibles, le pour et le contre sur la plupart des points dont la fixité importe si éminemment au bon ordre, produit des effets d'une tout autre gravité.

Pour sentir convenablement la profondeur et l'universalité de cette anarchie intellectuelle, il faut observer qu'elle n'existe pas seulement aujourd'hui entre les partisans de la doctrine critique, dans l'esprit desquels elle est constituée en dogme fondamental; mais, ce qui est bien plus décisif, on peut l'apercevoir aussi, quoiqu'à un degré naturellement beaucoup moindre, chez les partisans de la doctrine rétrograde, où elle est, contradictoirement à leur tendance,

un résultat involontaire de la marche générale et irrésistible de l'esprit humain. D'abord, on observe parmi eux une première grande division, qui dégénère souvent en opposition directe, entre les défenseurs du catholicisme et ceux de la féodalité. De plus, en ne considérant que les premiers, dont les opinions sont nécessairement plus compactes, on reconnaît que s'ils convergent sur un assez grand nombre de points pour pouvoir être vus comme formant une seule école, ils n'en présentent pas moins sur les questions fondamentales des divergences très-essentielles, qui finiraient par les conduire, dans la pratique, à des résultats tout à fait incohérents, si l'état social actuel permettait une application étendue de leurs doctrines. C'est ce que constate un examen attentif des théories produites dans cette direction par les principaux penseurs, M. de Maistre, M. de la Mennais, M. de Bonald, et M. d'Eiktein. Leurs diverses opinions manifestent chacune, au fond, un degré très-sensible d'individualité sur les points les plus importants (1).

2° L'absence presque totale de morale publique. D'un côté, la destination de chacun dans la société n'étant plus déterminée par aucunes maximes généralement respectées, et les institutions pratiques ayant dû se conformer à cette situation des esprits, l'essor des ambitions particulières n'est plus contenu réellement que par la puissance irrégulière et fortuite des circonstances extérieures propres aux divers individus. D'un autre coté, le sentiment social cherchant vainement, soit dans la raison privée, soit dans les préjugés publics, des notions exactes et fixes sur ce qui constitue le bien général dans chaque cas qui se présente, il finit par dégénérer peu à peu en une vague intention philanthropique, incapable d'exercer aucune action réelle sur la conduite de la vie. Par cette double influence, chacun, dans les grands rapports sociaux, est graduellement conduit à se faire centre, et la notion de l'intérêt particulier restant seule bien claire au milieu de tout ce chaos moral, l'égoïsme pur devient naturellement le seul mobile assez énergique pour diriger l'existence active.

Ce résultat, si sensible aujourd'hui dans la morale publique, s'étend même jusqu'à un certain point à la morale privée. Celle-ci dépend heureusement de beaucoup d'autres conditions que celle d'opinions arrêtées. L'instinct naturel, qui parle beaucoup plus clairement dans

(1) Le philosophe le plus conséquent, parmi tous ceux qui écrivent aujourd'hui dans cette direction, M. de la Mennais, vient d'être conduit tout récemment à une infraction solennelle des principes fondamentaux, en invoquant formellement la liberté des cultes.

ce cas que dans le précédent; la puissance toujours croissante des habitudes d'ordre et de travail, qui tendent si fortement à écarter l'idée du vice; l'amélioration générale des conditions, produite par le développement continuel de l'industrie, qui rend les tentations moins vives et moins fréquentes; l'adoucissement universel des mœurs, résultant du perfectionnement de la civilisation; toutes ces causes doivent sans doute contre-balancer extrêmement l'immoralité que tend à engendrer aujourd'hui l'absence de principes fixes de conduite. Cependant le défaut d'organisation produit, même sous ce rapport, des effets incontestables, quoique plus difficiles à démêler. Que chacun, consultant son expérience journalière, et écartant préalablement les cas grossiers, où l'évidence du mal est trop palpable pour qu'il ne soit pas étouffé dans son germe, examine si la vie réelle ne se ressent pas de l'état flottant où sont aujourd'hui la plupart des idées de devoir, soit dans les diverses relations de famille, soit dans les rapports ordinaires et mutuels des supérieurs et des inférieurs, soit dans les relations réciproques des producteurs et des consommateurs, etc.

Au reste, une observation indirecte peut dispenser, jusqu'à un certain point, à cet égard, de la vérification immédiate. C'est le fait de la prépondérance obtenue presque généralement, du moins dans la pratique, par les théories morales qui prétendent expliquer tous les sentiments de l'homme en les rattachant exclusivement à l'intérêt personnel. Si, considérées spéculativement, l'instinct moral les repousse, elles sont devenues, dans le monde réel, le mode permanent d'explication, et même elles conservent encore, parmi les philosophes, un crédit qui n'est qu'un indice trop fidèle du véritable état de la société. L'opinion dominante aujourd'hui chez eux que la législation pénale est, en dernière analyse, le seul moyen efficace d'assurer la moralité dans les classes inférieures, confirme clairement cette observation.

3° La prépondérance sociale accordée de plus en plus, depuis trois siècles, au point de vue purement matériel, est encore une conséquence évidente de la désorganisation spirituelle des peuples modernes. Le pouvoir pratique ayant, dès le seizième siècle, annulé ou subalternisé toujours davantage le pouvoir théorique, le même esprit s'est insinué à mesure dans tous les éléments de la société. En tout, on est arrivé peu à peu à considérer presque exclusivement l'utilité immédiate, ou du moins à la placer en première ligne. Ainsi, par exemple, dans l'appréciation raisonnée des sciences, on a méconnu de plus en plus leur importance philosophique, et elles n'ont été évaluées qu'en raison de leurs services pratiques.

Cet esprit essentiellement matériel est surtout sensible en Angleterre, où, par un concours de causes spéciales, cette sorte d'organisation sociale provisoire, formée depuis le seizième siècle, a pris plus de consistance que sur le continent; il domine beaucoup plus complétement encore aux États-Unis, où la désorganisation spirituelle a été poussée infiniment plus loin que partout ailleurs.

Quand la marche des événements a amené l'époque des constitutions, le même caractère s'est prononcé d'une manière éminemment frappante dans cette nouvelle sphère d'activité. L'attention s'est exclusivement portée vers la partie matérielle de ce grand travail. On s'est occupé directement de refondre toutes les institutions pratiques; on a été jusqu'à régler, dans le plus mince détail, les formes des assemblées délibérantes, sans penser à établir préalablement de nouvelles doctrines sociales, sans avoir seulement tenté de déterminer exactement l'esprit du nouveau système politique. Aujourd'hui même où, grâce à l'expérience, la société entre dans de meilleures voies, en ce sens du moins qu'elle renonce définitivement aux constitutions métaphysiques, il est à craindre que l'influence des mêmes habitudes n'entrave longtemps encore la véritable réorganisation.

C'est sans doute par le rétablissement d'un ordre moral que doit nécessairement commencer cette vaste opération, la réorganisation des esprits étant à la fois plus urgente et mieux préparée que le règlement des relations sociales. Néanmoins, il est probable que la disposition, encore trop prononcée dans les peuples, à demander immédiatement des institutions, ou, en d'autres termes, à vouloir reconstruire le pouvoir temporel avant le pouvoir spirituel, sera d'abord un puissant obstacle à l'adoption de cette marche naturelle, seule efficace.

4° Je dois indiquer enfin comme dernière conséquence générale de la dissolution du pouvoir spirituel, l'établissement de cette sorte d'autocratie moderne qui n'a point d'analogie exacte dans l'histoire, et qu'on peut désigner, à défaut d'une expression plus juste, sous le nom de ministérialisme ou de despotisme administratif. Son caractère organique propre est la centralisation du pouvoir poussée de plus en plus au delà de toutes les bornes raisonnables, et son moyen général d'action est la corruption systématisée. L'une et l'autre résultent inévitablement de la désorganisation morale de la société.

Une loi très-connue de la nature, en politique, établit formellement que le seul moyen de n'être pas gouverné, c'est de se gouverner soi-même. Elle est applicable aux masses comme aux individus, aux choses comme aux personnes. Elle signifie, dans son acception la

plus étendue, que moins le gouvernement moral a d'énergie dans une société, plus il est indispensable que le gouvernement matériel acquière d'intensité, pour empêcher l'entière décomposition du corps social. Comment concevrait-on, par exemple, dans une population aussi étendue que celle de la France, dont aucun lien moral ne combine plus assez fortement les diverses parties, que la nation ne se dissolvît pas en communautés partielles de plus en plus restreintes, si, à défaut d'un esprit commun, un pouvoir temporel central ne retenait pas tous les éléments sociaux dans une dépendance immédiate et continue? Un tel effet ne serait que la continuation de l'influence du même principe qui, comme je l'ai indiqué plus haut, a décomposé en nationalités indépendantes l'ancienne société européenne. Aussi la centralisation temporelle s'est-elle effectuée de plus en plus, à mesure que la désorganisation morale est devenue plus complète et plus sensible. La même cause qui rendait indispensable un tel résultat, tendait, sous un autre point de vue, à l'engendrer inévitablement, puisque l'annulation du pouvoir spirituel a détruit la seule barrière légale qui eût pu contenir les empiétements du pouvoir temporel.

Quant à la corruption érigée en moyen permanent de gouvernement, cette déplorable conséquence résulte plus clairement encore que la précédente de l'anéantissement du pouvoir spirituel. On pourrait le pressentir en voyant naître ce honteux régime dans le pays où la dégradation de l'autorité morale a été le plus fortement constituée d'une manière légale. Mais il est aisé de s'en convaincre directement.

Dans une population où le concours indispensable des individus à l'ordre public ne peut plus être déterminé par l'assentiment volontaire et moral accordé par chacun à une doctrine sociale commune, il ne reste d'autre expédient, pour maintenir une harmonie quelconque, que la triste alternative de la force ou de la corruption. Le premier moyen est incompatible avec la nature de la civilisation moderne, depuis que le caractère temporel de la société a cessé d'être essentiellement militaire pour devenir essentiellement industriel. La richesse, qui, par l'institution de la propriété, était d'abord la mesure régulière de la force, comme étant son résultat permanent, en est devenue de plus en plus, dans les siècles modernes, la source principale et constante. Elle serait, sous ce rapport, désignée très-exactement par le nom de force virtuelle. De là il est résulté insensiblement que, comme moyen de discipline, la violence a fini par se changer en corruption. Autant l'état présent des sociétés repousse le premier mode, autant il se prête au second, depuis que

la désorganisation morale a commencé à se prononcer clairement.

Les gouvernements ne sauraient agir sur les individus qu'en employant sur une plus grande échelle les mêmes procédés que ceux-ci reconnaissent entre eux comme les plus efficaces pour influer journellement les uns sur les autres. Ainsi, quand l'intérêt personnel est considéré, dans les relations privées, comme le seul mobile dans l'énergie duquel on puisse mettre ordinairement une confiance suffisante, peut-on s'étonner que le pouvoir central soit conduit à user du même moyen d'action? Ce résultat affligeant ne doit pas plus être imputé aux gouvernants qu'aux gouvernés, il tient à leurs fautes mutuelles; ou, plus exactement, il est la conséquence pénible, mais heureusement momentanée, de l'état passager d'anarchie dans lequel a dû se trouver nécessairement la société, pendant la transition du système théologique et militaire au système positif et industriel.

Si le tableau que je viens d'esquisser des effets généraux graduellement produits, depuis le seizième siècle, par la désorganisation morale de la société, est jugé conforme à l'observation, et si les faits sont reconnus dériver de la cause que je leur assigne, comme j'en ai la ferme espérance, ils feront sans doute comprendre que l'établissement d'un nouveau pouvoir spirituel est d'une importance encore plus capitale, sous le rapport national, que sous le rapport européen.

Pour prévenir, autant que possible, toute interprétation inexacte de ma pensée, je déclare ici, sous le premier point de vue, comme je l'ai déjà fait sous le second, que, dans mon opinion, cet état d'anarchie, dont je déplore avec tous les vrais observateurs les funestes conséquences, a été non-seulement un résultat inévitable de la décadence de l'ancien système social, mais encore une condition indispensable à l'établissement du nouveau. En reprenant, sous ce dernier rapport, l'examen direct des quatre faits généraux ci-dessus exposés, je pourrais prouver, sur chacun d'eux, que s'il présente une monstruosité révoltante lorsqu'on le conçoit comme état permanent (ce à quoi mène rigoureusement la doctrine critique, quand on la prend dans un sens organique), il n'en est plus du tout ainsi en ne l'envisageant que comme état purement transitoire. Je me borne à indiquer ce nouvel examen pour le premier fait, qui est la base de tous les autres.

La profonde anarchie qui règne aujourd'hui dans les intelligences, se trouve non-seulement motivée dans le passé par la décadence nécessaire de l'ancien système social, mais elle sera, de plus, encore inévitable, et même indispensable, jusqu'au moment où les doctrines destinées à servir de fondement à la nouvelle organisation auront

été suffisamment formées. D'un côté, tant que durera cette sorte d'interrègne moral, il y aura, par le fait, impossibilité de discipliner les intelligences. D'un autre côté, si, avant la fin de cette époque, on tentait de déterminer directement le ralliement des esprits, comme, à défaut de doctrines convenables, ce ne pourrait être que par des moyens matériels et arbitraires, il arriverait nécessairement que le libre développement de la pensée étant interdit, aux uns pour former les doctrines, aux autres pour se mettre à portée de les adopter, l'opération même de la réorganisation se trouverait arrêtée.

Ainsi, j'ai la conviction d'apprécier autant que personne tout ce qu'il y a de valeur réelle dans la doctrine critique; mais je demande qu'on ne se méprenne plus sur sa véritable nature. L'époque est arrivée où l'on peut se rendre un compte rationnel de la marche qui a été suivie; la routine pure n'est plus indispensable. Il est possible de conserver aux principes critiques toute l'influence qu'ils doivent exercer encore pendant un certain temps, sans être obligé pour cela de les concevoir comme organiques, et de s'endormir ainsi dans une sécurité factice sur les graves dangers de diverses sortes dont la société serait menacée par une prolongation vicieuse de l'anarchie actuelle. Si cette disposition intellectuelle excède peut-être la portée de la plupart des esprits, telle doit être du moins, à mes yeux, le point de vue désormais habituel des penseurs qui veulent consacrer leurs forces à la grande opération sociale du dix-neuvième siècle.

Par l'ensemble des considérations indiquées jusqu'ici, j'espère avoir suffisamment préparé tous les lecteurs réfléchis à voir traiter directement cette question fondamentale du pouvoir spirituel, dont l'éveil inspire aujourd'hui tant de craintes puériles et chimériques. Je puis donc procéder sans hésitation à l'examen immédiat de la question.

La répartition actuelle des opinions, relativement au principe fondamental de la nécessité d'un pouvoir spirituel, présente à l'observateur impartial un contraste singulier et même pénible. D'une part, ceux qui prennent la cause de la vraie liberté, de la civilisation, ceux, en un mot, qui s'annoncent comme ayant spécialement une tendance progressive, et qui l'ont en effet jusqu'à un certain point, dominés par le désir, légitime en lui-même mais nullement raisonné, d'éviter à tout prix la théocratie, suivent pour cela une route qui, si elle pouvait être parcourue jusqu'au bout, conduirait inévitablement, pour ne pas tomber dans une anarchie complète, au despotisme le plus dégradant, celui de la force dépourvue de toute autorité morale. D'une autre part, ceux qu'on accuse de ten-

dance rétrograde, et qui, véritablement, méritent à quelque égard cette accusation, non dans leurs intentions philosophiques, mais dans les conséquences inévitables qu'entraînerait l'entière application de leurs doctrines, sont au fond les seuls dont les théories relèvent convenablement la dignité humaine, en constituant la supériorité morale comme le correctif et le régulateur de la force ou de la richesse.

Par les diverses considérations indiquées ci-dessus, j'ai cherché à démontrer que l'état social des nations les plus civilisées réclame impérieusement aujourd'hui la formation d'un nouvel ordre spirituel, comme premier et principal moyen de terminer la période révolutionnaire, commencée au seizième siècle, et parvenue depuis trente ans à son dernier terme. Il s'agit maintenant d'examiner, d'une manière directe, la nature de l'organisation spirituelle propre aux sociétés modernes. Une question aussi fondamentale, qui se lie intimement à toutes les hautes questions politiques, ne saurait être convenablement traitée que dans un ouvrage spécial, s'adressant exclusivement aux esprits les plus sévères. Mais quoique les indications très-sommaires auxquelles je suis ici réduit soient certainement insuffisantes pour approfondir, comme elle doit l'être, une telle question, néanmoins elles contribueront peut-être à appeler sur ce sujet l'attention des hommes graves, ce qui est actuellement mon but essentiel.

Pour avoir un aperçu complet du nouvel ordre moral, il faut envisager séparément les fonctions que doit remplir le pouvoir spirituel, abstraction faite de sa constitution propre, et ensuite le caractère général que doit avoir son organisation pour correspondre exactement à la nature de la civilisation moderne. Les explications suivantes sont exclusivement consacrées au premier genre de considérations, qui se réduit essentiellement à l'analyse des divers rapports principaux sous lesquels la société a besoin d'un gouvernement spirituel. Plus tard, j'examinerai la seconde partie de la question. Cette division est déterminée par la marche naturelle de la raison publique, qui, sans doute, parviendra à sentir fortement la nécessité d'un nouveau pouvoir moral, avant que de comprendre nettement sa véritable organisation. Après avoir ainsi indiqué, dans son ensemble, le nouvel ordre spirituel vers lequel tendent les sociétés modernes, j'envisagerai, dans un dernier travail, la marche générale suivant laquelle doit s'effectuer, par la nature des choses, ce grand mouvement de reconstruction, en partant du point où il est parvenu aujourd'hui.

Il serait d'abord facile de se former empiriquement une idée très-nette des attributions du pouvoir spirituel moderne, en observant

avec attention celles du clergé catholique, à l'époque de sa plus grande vigueur et de son entière indépendance, c'est-à-dire depuis environ le milieu du onzième siècle jusque vers la fin du treizième. Sans doute les bases philosophiques de ces deux pouvoirs, et les relations sociales correspondantes, par suite leurs modes respectifs d'influence, sont de nature entièrement différente, et même, à beaucoup d'égards, absolument opposée. Mais, quant à l'étendue et à l'intensité d'action, ce qui est ici le point essentiel à déterminer, on peut dire qu'à chacun des rapports sociaux qui étaient matière à statuer pour le clergé catholique, il correspond, dans le nouveau système politique, une attribution analogue pour le pouvoir spirituel moderne. Il est même vraisemblable que le nouveau système devant s'établir d'une manière beaucoup plus paisible que l'ancien, et à une époque plus éclairée, où sa nature, bien plus calculée d'avance, doit être par cela seul mieux comprise, l'intervention du pouvoir spirituel y sera plus explicite et plus complète, parce qu'il rencontrera moins de résistance dans le pouvoir temporel correspondant. Néanmoins, quelque précieuse que soit cette comparaison par le degré de précision qu'elle comporte, et qu'il serait bien difficile d'obtenir de toute autre manière, elle ne peut être profitable qu'aux esprits capables de faire abstraction de l'extrême diversité des deux états de civilisation, ou plutôt de ne lui accorder que sa juste part d'influence, et qui en même temps ont étudié le passé dans des dispositions suffisamment dégagées des préjugés vicieux inspirés généralement aujourd'hui par la doctrine critique contre le régime spirituel du moyen âge. Ce rapprochement conduirait donc presque inévitablement, chez la plupart des lecteurs, à de fausses applications, qui donneraient une idée fort erronée de mon opinion. Ainsi, quoique j'aie jugé convenable de l'indiquer pour ceux qui peuvent l'utiliser, je procéderai, sans m'y arrêter davantage, à une exposition directe, en considérant immédiatement les fonctions du pouvoir spirituel moderne.

Quoiqu'il puisse être utile, et même, en certains cas, nécessaire de considérer l'idée de *société* abstraction faite de celle de *gouvernement*, il est universellement reconnu que ces deux idées sont, en réalité, inséparables ; c'est-à-dire que l'existence durable de toute association réelle suppose nécessairement une influence constante, tantôt directrice, tantôt répressive, exercée, entre certaines limites, par l'ensemble sur les parties, pour les faire concourir à l'ordre général dont elles tendent toujours, par leur nature, à s'écarter plus ou moins, et dont elles s'écarteraient indéfiniment s'il était possible qu'elles fussent absolument abandonnées à leurs impulsions propres.

Cette influence totale se compose de deux sortes d'actions, l'une matérielle, l'autre morale, entièrement hétérogènes, soit dans leurs bases, soit dans leurs modes, quoique toujours coexistantes. La première porte immédiatement sur les actes, pour déterminer les uns et empêcher les autres : elle est fondée, en définitif, sur la force ou, ce qui revient au même, sur la richesse, qui en est devenue l'équivalent chez les peuples modernes, à mesure que les progrès de la civilisation ont transporté à la prééminence industrielle la puissance civile primitivement attachée à la supériorité militaire. La seconde consiste dans le règlement des opinions, des penchants, des volontés, en un mot des tendances : elle a pour base l'autorité morale, qui résulte, en dernière analyse, de la supériorité de l'intelligence et des lumières. C'est ainsi que concourent au maintien de l'ordre social les deux grandes espèces d'inégalité sur lesquelles toute société est établie.

Depuis que la civilisation a été assez avancée pour que ces deux branches générales du gouvernement aient pu être attribuées à des classes différentes, ce qui s'est opéré au moyen âge, la distinction entre elles est devenue sensible à tous les yeux, et on a créé pour la désigner les noms de pouvoir temporel et de pouvoir spirituel, qu'il convient, par cela même, de maintenir, du moins provisoirement, pour le nouvel état social, quoique leur structure rappelle encore essentiellement celui d'après lequel ils ont été formés.

Le pouvoir spirituel a donc pour destination propre le gouvernement de l'opinion ; c'est-à-dire l'établissement et le maintien des principes qui doivent présider aux divers rapports sociaux. Cette fonction générale se divise en autant de parties qu'il existe de classes distinctes de relations ; car il n'y a, pour ainsi dire, aucun fait social dans lequel le pouvoir spirituel n'exerce une certaine influence quand il est bien organisé, c'est-à-dire en harmonie exacte avec l'état de civilisation correspondant. Son attribution principale est donc la direction suprême de *l'éducation*, soit générale, soit spéciale ; mais surtout de la première, en prenant ce mot dans son acception la plus étendue, et lui faisant signifier, comme on le doit, le système entier d'idées et d'habitudes nécessaire pour préparer les individus à l'ordre social dans lequel ils doivent vivre, et pour adapter, autant que possible, chacun d'eux à la destination particulière qu'il doit y remplir. C'est dans cette grande fonction sociale que l'action du pouvoir spirituel se marque le plus nettement, car elle lui appartient exclusivement, tandis que, dans tous les autres cas, son influence se complique plus ou moins avec celle du pouvoir temporel. C'est par là qu'il fait, d'une manière décisive, l'épreuve de ses forces, et en même temps qu'il pose les fondements les plus solides de son autorité générale. L'*éducation* embrasserait même l'ensemble des fonctions nationales du pouvoir spirituel, si, par une extension abusive de cette expression, on y comprenait, à l'exemple de quelques philosophes, non-seulement la préparation de la jeunesse, mais encore l'action si importante exercée sur les hommes faits, qui en est le complément nécessaire et la suite inévitable. Cette seconde classe de fonctions spirituelles consiste à représenter sans cesse, dans la vie active, soit aux individus, soit aux masses, les principes dont ils ont été pénétrés, comme à les rappeler à leur observation quand ils viennent à s'en écarter, en tant que les moyens moraux sont efficaces pour cela (1).

Telles sont, en aperçu, les fonctions générales du pouvoir spirituel, considéré dans une nation isolée. Mais les rapports de peuple à peuple lui assignent une nouvelle classe d'attributions, qui ne sont que la suite des précédentes, transportées sur une plus grande échelle. Envisagée abstraitement, la juridiction du pouvoir spirituel ne comporterait, dans sa circonscription territoriale, d'autres limites que celles du globe habitable, si toutes les fractions de l'espèce humaine étaient parvenues à peu près au même état de civilisation, puisque l'association spirituelle est évidemment susceptible, par sa nature, d'une extension indéfinie. Mais, considérée dans la réalité, elle embrasse seulement tous les peuples (comme, par exemple, ceux de l'Europe) dont l'état social est assez semblable pour qu'il puisse exister entre eux un certain degré de communauté permanente, et dont la diversité est néanmoins assez grande pour exiger autant de gouvernements temporels, distincts et indépendants les uns des autres. Car, aussitôt que cette similitude existe, il s'établit inévitablement des rapports suivis, d'où résultent, à la fois, la possibilité et

(1) Outre ces deux ordres de fonctions, le pouvoir spirituel exerce encore évidemment, comme corporation savante, une influence consultative, directe ou indirecte, dans toutes les opérations sociales. Mais ce dernier genre d'attributions, qu'on est tenté aujourd'hui de concevoir comme très-étendu et même comme principal, en raisonnant d'après l'éducation si vicieuse et si incomplète que l'on a sous les yeux, rentre essentiellement dans l'un ou l'autre des deux précédents, quand on considère un système social bien ordonné ; et c'est pourquoi je n'en fais pas, dans cet aperçu sommaire, une mention expresse. Car, lorsque l'*éducation* est ce qu'elle doit être, il n'arrive presque jamais que les individus ou les masses aient vraiment besoin dans la pratique de principes généraux autres que ceux dans lesquels ils ont été élevés ; il est seulement nécessaire qu'on les leur rappelle et qu'on leur en explique l'application, parce qu'ils tendent naturellement à les oublier et à les mal comprendre. Quand les besoins généraux ou particuliers de la société exigent réellement de nouveaux principes, c'est au pouvoir spirituel, qui doit les fournir régulièrement comme classe chargée de la culture des connaissances théoriques, à les introduire convenablement dans le système de l'éducation.

la nécessité d'une certaine direction commune, destinée à les régulariser en les assujettissant à des principes généraux et uniformes.

On ne doit pas s'étonner que les philosophes catholiques aient vu dans ce gouvernement européen l'attribution principale et caractéristique du pouvoir spirituel, puisqu'elle était la plus sensible et la plus nette, comme lui appartenant tout à fait exclusivement. Sans doute, dans chaque état social déterminé, l'association d'un nombre quelconque d'hommes sous un même régime spirituel précède toujours nécessairement leur réunion sous un même gouvernement temporel. Cela est tout aussi vrai dans l'ordre national que dans l'ordre européen. Mais cette vérité est infiniment plus facile à constater dans le second cas que dans le premier, car dans celui-ci les deux pouvoirs coexistent constamment; tandis que dans l'autre, par la nature des choses, l'association spirituelle est toujours en pleine vigueur longtemps avant aucun commencement d'association temporelle, à tel point que, dans l'ancien système politique, la première a pu seule exister, et qu'il est même encore incertain si la seconde existera jamais dans quelque système que ce soit.

Tel est donc le second grand objet incontestable de l'exercice du pouvoir spirituel : la réunion de tous les peuples européens, et en général du plus grand nombre de nations possible, dans une même communion morale. Cette dernière fonction, qui complète le tableau de ses attributions, se réduit, comme les précédentes, à l'établissement continu d'un système d'éducation uniforme pour les diverses populations, et de l'influence régulière qui en est la conséquence nécessaire. C'est par là que le pouvoir spirituel se trouve naturellement investi, à l'égard des différents peuples et de leurs chefs temporels, de la portion d'autorité qui est indispensable pour qu'ils soient conduits, volontairement ou involontairement, à soumettre leurs contestations à son arbitrage, et à en recevoir une impulsion commune, dans les cas qui exigent une action collective.

Ainsi, en résumé, la vie des individus et celle des peuples se composent alternativement de spéculation et d'action, ou, en d'autres termes, de tendances et de résultats. Ces deux ordres de faits s'entrelacent de mille manières dans l'existence réelle. Le pouvoir spirituel a pour objet propre et exclusif le règlement immédiat du premier, le pouvoir temporel celui du second. Chacun des deux pouvoirs agit légitimement, toutes les fois qu'il se renferme strictement dans sa sphère naturelle d'activité, du moins en tant que la distinction est humainement possible. Quand l'un d'eux usurpe, au delà de cette mesure, quelque fonction de l'autre, il y a abus, ce qui ne veut pas dire que de telles usurpations, dans un sens ou dans l'autre, n'aient

été ou ne puissent même redevenir momentanément inévitables et indispensables dans certaines circonstances, sans pour cela constituer jamais l'état normal. Tel est l'ordre-type vers lequel doivent toujours tendre les combinaisons politiques; quoique du reste, il soit indubitable d'avance que l'imperfection de l'organisation humaine, soit sous le rapport de l'intelligence, soit sous celui des passions, nous interdit absolument l'espoir, dans ce cas comme dans tout autre, d'obtenir jamais un succès complet (1).

Après avoir posé, pour fixer les idées, cette définition générale du pouvoir spirituel dans un état social quelconque, il devient facile, en spécialisant les considérations précédentes, de constater que ce pouvoir, convenablement réorganisé, n'a pas une moins grande influence à exercer dans le système de la civilisation moderne que dans celui du moyen âge. Je ne dois pas ici m'occuper particulièrement de ce dernier, à l'égard duquel je renvoie les lecteurs aux ouvrages des philosophes catholiques, et surtout de M. de Maistre, qui, dans son Traité *du Pape*, a présenté l'exposition la plus méthodique, la plus profonde, et la plus exacte de l'ancienne organisation spirituelle (2). Il s'agit essentiellement ici de considérer le pouvoir spiri-

(1) Dans l'ordre philosophique, l'influence spirituelle et l'influence temporelle seront toujours, de leur nature, parfaitement distinctes; mais, dans l'ordre politique, la distinction, même approximative, n'est pas toujours possible, parce qu'il existe une foule de cas secondaires de gouvernement, que ce n'est pas ici le lieu d'indiquer, dans lesquels on ne saurait éviter qu'elles se trouvent réunies à peu près également dans les mêmes mains. Le principe fondamental de la division des deux pouvoirs exige simplement que jamais la possession simultanée de tous deux à un haut degré ne puisse exister dans aucun individu ni dans aucune classe, ce qui est non-seulement très-praticable, mais même inévitable depuis une longue suite de siècles, et surtout dans le système social moderne.

(2) Les philosophes de l'école rétrograde, et particulièrement M. de Maistre qui peut aujourd'hui en être regardé comme le chef, ont présenté, à l'occasion de leur défense du système catholique, quelques considérations générales très-importantes sur le pouvoir spirituel, envisagé dans une société quelconque. Mais ces conceptions abstraites, quoique susceptibles de fournir d'utiles indications à ceux qui veulent traiter sous son véritable point de vue cette question fondamentale, manquent à la fois de la précision et de la généralité nécessaires pour établir une opinion méthodique. On y remarque constamment cette inconséquence radicale qui consiste à transporter directement aux sociétés modernes les considérations exclusivement puisées dans l'observation des sociétés du moyen âge si essentiellement différentes. D'ailleurs liées, comme elles le sont toujours, au projet de restauration d'un système dont la destruction, déjà presque entièrement consommée, est désormais irrévocable, elles tendent bien plus, dans l'état présent des esprits, à fortifier le préjugé général contre tout pouvoir spirituel qu'à le déraciner. On peut même observer que le sentiment, involontaire quoique fort incomplet, de cette désharmonie totale avec leur siècle, inspire à ces philosophes une sorte d'hésitation et de timidité à ce sujet, qui se fait sentir jusque dans leurs jugements sur le passé.

Ces travaux n'ont donc essentiellement, sous le rapport philosophique, qu'une utilité historique, comme éminemment propres à mettre dans tout son jour le vrai

tuel dans l'état social propre aux nations modernes, et que je regarde comme caractérisé, sous le rapport temporel, par la prépondérance totale de l'activité industrielle.

Dans l'ordre positif, l'organisation sociale, envisagée, soit dans son ensemble, soit dans ses détails, n'est pas autre chose que la régularisation de la division du travail, en prenant cette dernière expression, non dans le sens infiniment étroit que lui ont donné les économistes (1); mais dans son acception la plus étendue, c'est-à-dire comme s'appliquant à toutes les diverses classes des travaux coexistants, soit théoriques, soit pratiques, qui peuvent être conçues comme concourant à un même but final, et y comprenant les spécialités nationales, aussi bien que les spécialités individuelles. La séparation et la spécialisation de plus en plus grandes des activités particulières, soit d'individu à individu, soit de peuple à peuple, constituent, en effet, le moyen général du perfectionnement de l'espèce humaine, et, par une réaction nécessaire et continue, en sont aussi le résultat permanent (2). C'est par là que la société tend naturellement à devenir de plus en plus étendue, et qu'elle doit finir

caractère général de l'ancien système, et à faire apprécier dignement les immenses bienfaits dont le genre humain lui est redevable. A cet égard, les conceptions de l'école rétrograde conservent toute leur valeur, comme étant pleinement et directement applicables à un ordre de faits pour lequel, ou plutôt d'après lequel, elles ont été systématisées. Mais, relativement à la réorganisation morale des sociétés actuelles, la question doit être regardée, malgré tous ces travaux, comme absolument intacte.

Du reste, l'influence politique de l'école rétrograde n'en est pas moins, sous ce rapport capital, très-utile aujourd'hui, et même nécessaire pendant un certain temps, quoique d'une manière indirecte et en quelque sorte négative. Car elle présente, d'une part, un obstacle indispensable pour préserver la société de la prépondérance totale des doctrines critiques, qui empêcherait toute organisation réelle. En même temps, elle agit comme un stimulant, non moins essentiel, pour contraindre la civilisation moderne à produire enfin le système moral qui lui est propre, et à lui donner toute la consistance qu'il doit avoir pour être susceptible de remplacer l'ancien. Dans ce sens, l'influence de l'école rétrograde est exactement aussi nécessaire que celle de l'école critique, quoique d'une autre manière, et doit naturellement subsister pendant le même temps.

(1) Les économistes ayant été conduits, par la nature imparfaite des recherches que la marche générale de l'esprit humain leur avait destinées, à considérer l'état social sous un point de vue très-incomplet, on comprend aisément qu'ils n'aient dû apercevoir que dans ses applications les moins étendues et les moins importantes le principe de la division du travail, dont ils sont, à proprement parler, les inventeurs. On doit remarquer, à l'honneur d'Adam Smith, que non-seulement il a, le premier, conçu ce grand principe d'une manière nette et positive, mais qu'il l'a présenté sous un point de vue beaucoup plus élevé que tous ses successeurs.

(2) Les considérations indiquées dans cet alinéa et dans le suivant sont, par leur nature, tout aussi applicables à l'ordre théorique qu'à l'ordre pratique. Mais j'ai cru devoir ici les diriger essentiellement vers ce dernier, afin d'en déduire plus nettement la nécessité du pouvoir spirituel, ce qui est maintenant mon but principal.

par embrasser tôt ou tard la totalité du genre humain, si la durée assignée par l'ensemble des lois du monde à l'activité progressive de notre espèce est suffisamment prolongée. Tous les progrès réels qui ont eu lieu ou qui pourront s'opérer dans l'organisation sociale peuvent être regardés, de ce point de vue, comme ayant eu ou devant avoir pour dernier résultat d'établir une meilleure distribution du travail. Car l'ordre social serait évidemment parfait, soit sous le rapport du bien-être particulier, soit sous celui de la bonne harmonie de l'ensemble, si chaque individu ou chaque peuple pouvait, dans tous les cas, être livré exclusivement au genre précis d'activité auquel il est le plus propre, soit par ses dispositions naturelles, soit par ses antécédents, soit par les circonstances spéciales où il se trouve placé; ce qui, considéré sous une autre face, ne serait exactement qu'une parfaite division du travail. Sans doute un tel ordre ne saurait, à aucune époque, exister complétement. Mais le genre humain tend continuellement à s'en rapprocher de plus en plus, sans qu'on puisse déterminer jusqu'à quelle distance il en restera jamais. C'est surtout dans l'état social qui se prononce toujours davantage chez les peuples modernes, que cette tendance est la plus directe et la plus sensible. Car l'activité industrielle, comparée à l'activité militaire, est caractérisée par cette admirable propriété que son libre et plein développement dans un individu ou dans un peuple ne suppose point nécessairement sa compression dans d'autres individus ou d'autres peuples, et qu'au contraire, non-seulement elle admet le concours universel, mais même qu'elle le provoque inévitablement, entre certaines limites; d'où il résulte naturellement que les hommes et les nations sont continuellement poussés à former des associations de plus en plus étendues et de plus en plus paisibles.

Mais, si la division du travail, considérée sous ce premier rapport, est la cause générale du perfectionnement humain (1) et du développement de l'état social, elle présente, considérée sous un autre, non moins naturel, une tendance continue à la détérioration et à la dissolution, qui finirait par arrêter tout progrès, si elle n'était incessam-

(1) L'imperfection du langage m'oblige à employer ces mots de perfectionnement et de développement, dont le premier, et même le second, quoique plus net, rappelle ordinairement des idées de bien absolu et d'amélioration indéfinie, que je n'ai point l'intention d'exprimer. Ces mots ont pour moi le simple objet scientifique de désigner, en physique sociale, une certaine succession d'états du genre humain s'effectuant selon des lois déterminées; usage exactement analogue à celui qu'en font les physiologistes dans l'étude de l'individu, pour indiquer une suite de transformations à laquelle ne se rattache constamment aucune idée nécessaire d'amélioration ou de détérioration continues.

ment combattue par une action toujours croissante de gouvernement, et surtout de gouvernement spirituel. Il résulte, en effet, nécessairement de cette spécialisation constamment progressive que chaque individu et chaque peuple se trouve habituellement placé à un point de vue de plus en plus borné, et animé d'intérêts de plus en plus particuliers. Si donc, d'une part, l'esprit s'aiguise, de l'autre il s'amincit (1); et, de même, ce que la sociabilité gagne en étendue, elle le perd en énergie. Par là, chacun, homme ou peuple, devient de plus en plus impropre à saisir, par ses propres facultés, la relation de son action spéciale avec l'ensemble de l'action sociale, qui, en même temps, se complique toujours davantage; et, d'un autre côté, il se sent de plus en plus porté à isoler sa cause particulière de la cause commune, qui précisément est de jour en jour moins perceptible. Ces inconvénients de la division du travail tendent évidemment, par la nature des choses, à augmenter continuellement, aussi bien que ses avantages. Les premiers annuleraient donc les seconds, s'ils pouvaient avoir un cours entièrement libre. De là la nécessité absolue d'une action continue, produite par deux forces, l'une morale, l'autre physique, ayant pour destination spéciale de replacer constamment au point de vue général des esprits toujours disposés par eux-mêmes à la divergence, et de faire rentrer dans la ligne de l'intérêt commun des activités qui tendent sans cesse à s'en écarter. En même temps qu'une telle intervention est indispensable, elle devient possible et même inévitable, en ce que le développemont naturel des diverses inégalités, qui résulte forcément de la division du travail, tend à établir de lui-même la hiérarchie, soit spirituelle, soit temporelle, nécessaire à ce genre d'action. Tel est le point de vue vraiment élémentaire de la théorie générale du gouvernement, dont tout l'artifice consiste ainsi, à chaque époque, à régulariser cette hiérarchie spontanée qui se forme dans l'intérieur de la société, de façon à atténuer, autant que possible, l'influence funeste de la division du travail, relativement à son influence utile.

Ces considérations s'appliquent spécialement au système de la civilisation moderne, tout aussi bien que celles de nature opposée indiquées précédemment. Cet état social étant celui où la division du travail est poussée le plus loin, et où elle doit inévitablement éprouver, plus que dans aucun autre, des accroissements continus, soit entre les individus, soit entre les peuples, les inconvénients attachés

(1) Quelques économistes, et entr'autres M. Say, ont aperçu cet effet inévitable de la division du travail poussée très-loin, mais seulement dans les mêmes cas subalternes qui avaient été le sujet exclusif de leurs observations.

à cette division y sont nécessairement plus prononcés, comme ses avantages. Il est aussi inférieur, sous le premier rapport, à celui des nations de l'antiquité, qu'il lui est supérieur sous le second, ce qui fournit une ample matière à discourir pour ceux qui veulent louer ou blâmer, dans un sens absolu, l'un ou l'autre, et qui le peuvent indifféremment, suivant le point de vue où ils se placent. Qui n'a observé en effet que, sous les rapports de la généralité d'esprit et de l'énergie politique, les peuples anciens (1) sont aussi supérieurs aux modernes, qu'ils leur sont inférieurs sous ceux de l'étendue des connaissances et de l'universalité des relations sociales. On voit, par ce qui précède, qu'il n'y a rien d'accidentel dans cette opposition, dont il importe, sans doute, d'approfondir la source, afin de bannir radicalement les tentatives vicieuses ayant pour objet de combiner, dans le nouvel ordre social, deux genres de prééminence qui s'excluent mutuellement.

Quoi qu'il en soit, le dernier ordre de considérations indiqué ci-dessus, qui explique la fonction générale du gouvernement, conçu dans sa plus large destination, et surtout dans le système de la civilisation moderne, s'applique évidemment, d'une manière spéciale, au pouvoir spirituel, pour montrer que, dans le nouvel état social, l'action de ce pouvoir doit avoir, par la nature des choses, plus d'étendue et moins d'intensité que dans tous les états antérieurs. Puisqu'en effet, les inconvénients généraux de la division du travail s'accroissent inévitablement de plus en plus, par la même nécessité qui produit le développement graduel de la civilisation, la société a donc de plus en plus besoin, surtout chez les peuples modernes, de sentir l'influence de cette corporation spéculative qui, faisant de la considération du point de vue général, sa spécialité propre et permanente, est destinée à la rappeler constamment aux individus et aux peuples, et qui en même temps, désintéressée par la nature de son caractère et par l'indépendance de sa position sociale, dans ce mouvement pratique d'où résultent tant de motifs de divergence et d'isolement, est éminemment apte à identifier son intérêt particulier avec l'intérêt commun, dont elle peut être regardée comme l'organe propre, dans le plus grand nombre des cas. Mais pour compléter cet aperçu géné-

(1) En observant le caractère spécial de la société chez les peuples anciens, il faut nécessairement avoir en vue seulement les classes entre lesquelles il existait une société réelle, c'est-à-dire les hommes libres, les esclaves étant généralement considérés comme une sorte d'animaux domestiques. Avec cette restriction, qui montre d'ailleurs que la condition du genre humain, pris en masse, a éprouvé depuis cette époque une immense amélioration, l'observation indiquée dans le texte demeure incontestable.

ral, il est indispensable de distinguer avec plus de précision, dans le développement continu de l'action totale de gouvernement, entre la direction spirituelle et la direction temporelle de la société.

En observant d'une manière suffisamment approfondie le mécanisme des sociétés humaines, on reconnaît, comme je l'ai indiqué plus haut, que, dans chaque système politique, la formation du pouvoir spirituel a toujours précédé nécessairement le développement du pouvoir temporel, même dans les systèmes où ces deux pouvoirs ont été réunis dans les mêmes mains. C'est ainsi, pour prendre l'exemple le plus décisif, que la constitution romaine était, à son origine, aussi essentiellement théocratique que celle des Étrusques; et quoiqu'elle ait pris plus tard un caractère si différent, c'est toujours dans leur autorité comme corporation sacerdotale que les patriciens ont vu la base fondamentale de leur puissance. Généralement, en effet, l'association spirituelle, fondée sur la communion des doctrines et sur l'homogénéité des sentiments qui en résulte doit, par la nature des choses, précéder l'association temporelle, fondée sur la conformité des intérêts; puisque celle-ci ne peut exister sans l'autre (les intérêts ne pouvant jamais être d'eux-mêmes assez conformes pour dispenser d'une certaine similitude de principes), tandis que l'on conçoit la possibilité d'associer par cette dernière condition seulement, pourvu que l'opposition des intérêts ne soit pas extrême, quoiqu'il n'y ait de société vraiment complète et stable, soit entre individus, soit entre peuples, que celle où les deux conditions sont remplies simultanément jusqu'à un certain degré. A mesure que la civilisation se développe, chacune des deux sortes d'association augmente en étendue, en diminuant en énergie, comme je l'ai expliqué. Mais la différence primitive tenant à leur nature intime se fait toujours sentir entre elles, sous ce rapport que l'association temporelle ne pouvant absolument se maintenir seule et sans le concours du pouvoir spirituel, tandis que l'association spirituelle peut rigoureusement subsister dans une certaine mesure par elle-même et sans l'aide du pouvoir temporel, le pouvoir spirituel augmente son domaine pendant que la société se complique, au lieu que le pouvoir temporel voit diminuer le sien. En effet, il n'y a de gouverné temporellement que ce qui ne peut l'être spirituellement, c'est-à-dire qu'on ne régit par la force que ce qui ne peut l'être suffisamment par l'opinion. Or, à mesure que les hommes se civilisent, ils deviennent d'une part plus sensibles aux motifs moraux, et d'une autre part plus disposés à la conciliation amiable des intérêts. C'est pourquoi l'action du pouvoir temporel décroît sans cesse, et doit être moindre dans le nouvel état social que dans tous les états antérieurs;

tandis que l'action du pouvoir spirituel augmente, et doit être plus grande dans le système de la civilisation moderne que dans aucun autre. On voit par là combien profondément est vicieuse la disposition introduite aujourd'hui dans presque toutes les têtes par les doctrines critiques, et qui porte à concevoir le nouvel ordre social sans pouvoir spirituel, puisqu'au contraire, ce pouvoir y doit nécessairement exercer une beaucoup plus grande action politique, dans sa sphère naturelle d'activité, que ne l'exercera dans la sienne le pouvoir temporel, qui tend à devenir de moins en moins important, et à se réduire de plus en plus, du moins tant que la civilisation restera ascendante, à une hiérarchie purement civile, quoique vraisemblablement ce dernier effet ne doive jamais être, à aucune époque, absolument complet.

Après avoir ainsi conçu l'action générale du pouvoir spirituel moderne, en contemplant dans leur ensemble ses diverses fonctions, soit nationales, soit européennes, il est nécessaire de compléter cet aperçu en les considérant dans leurs détails principaux.

La première division de cet ensemble de fonctions, celle à laquelle je crois devoir me borner ici, consiste, comme je dit, à distinguer dans le pouvoir spirituel deux grandes classes d'attributions : les unes nationales, les autres européennes (1). Considérons d'abord les premières.

Nous avons vu que, sous ce rapport, l'action du pouvoir spirituel consiste essentiellement à établir par *l'éducation* les opinions et les habitudes qui doivent diriger les hommes dans la vie active, et ensuite à maintenir, par une influence morale, régulière et continue, exercée, soit sur les individus, soit sur les classes, l'observation pratique de ces règles fondamentales (2). Il s'agit donc d'examiner les motifs principaux qui, en opposition aux préjugés actuels, nécessi-

(1) Dans l'alternative forcée d'employer l'une ou l'autre de ces deux expressions *européennes* et *universelles* pour désigner cette partie des fonctions du pouvoir spirituel qui s'exerce sur les relations de peuple à peuple; je dois préférer la première comme plus précise et consacrée d'ailleurs par le passé, quoiqu'elle soit vraisemblablement à la fois trop étendue et trop restreinte, mais sans rien préjuger par là sur l'extension territoriale que comportera à une époque quelconque la juridiction du pouvoir spirituel.

(2) Afin de simplifier autant que possible cet examen sommaire, je dois éviter de le faire porter sur les points qui ne sont pas généralement contestés, quoiqu'il pût être utile de les présenter plus rationnellement qu'on n'a l'habitude de les concevoir. C'est pourquoi je continue ici à ne considérer dans *l'éducation* que la partie sociale, et nullement l'instruction théorique, générale ou spéciale, qui doit présider à l'activité industrielle. Cette dernière sorte de préparation forme évidemment une attribution essentielle du pouvoir spirituel, sur la nécessité de laquelle je n'insiste point, puisqu'elle n'est, ce me semble, mise en doute par personne.

tent, dans le nouvel état social, un gouvernement moral portant sur les idées, sur les penchants, et sur la conduite, soit dans l'ordre individuel, soit dans l'ordre collectif.

Le dogmatisme est l'état normal de l'intelligence humaine, celui vers lequel elle tend, par sa nature, continuellement et dans tous les genres, même quand elle semble s'en écarter le plus. Car le scepticisme n'est qu'un état de crise, résultat inévitable de l'interrègne intellectuel qui survient nécessairement toutes les fois que l'esprit humain est appelé à changer de doctrines, et en même temps moyen indispensable employé soit par l'individu, soit par l'espèce, pour permettre la transition d'un dogmatisme à un autre, ce qui constitue la seule utilité fondamentale du doute. Ce principe, qui se vérifie dans tous les ordres d'idées, est applicable, à bien plus forte raison, aux idées sociales, comme étant à la fois les plus compliquées et les plus importantes. Les peuples modernes ont obéi à cette impérieuse loi de notre nature, jusque dans leur période révolutionnaire, puisque toutes les fois qu'il a fallu réellement agir, même seulement pour détruire, ils ont été conduits inévitablement à donner une forme dogmatique à des idées purement critiques par leur essence.

Ni l'homme, ni l'espèce humaine ne sont destinés à consumer leur vie dans une activité stérilement raisonneuse, en dissertant continuellement sur la conduite qu'ils doivent tenir. C'est à l'*action* qu'est appelée essentiellement la totalité du genre humain, sauf une fraction imperceptible, principalement vouée par nature à la contemplation. Et néanmoins toute action suppose des principes préalables de direction que les individus ou les masses n'ont ni la capacité ni le temps d'établir, ou seulement de vérifier, autrement que par l'application même dans le plus grand nombre des cas. Telle est, sous le simple rapport intellectuel, la considération fondamentale qui motive, d'une manière décisive, l'existence d'une classe qui, éminemment active dans l'ordre spéculatif, est constamment et exclusivement occupée à fournir à toutes les autres des règles générales de conduite dont elles ne peuvent pas plus se dispenser qu'elles ne sont aptes à les former; et qui, une fois admises, leur permettent d'employer toute leur capacité de raisonnement à les appliquer judicieusement dans la pratique, en s'aidant pour cela des lumières de la classe contemplative, quand la déduction ou l'interprétation présentent trop de difficultés.

Cette nécessité d'une direction spirituelle se montre non moins clairement si, cessant de considérer l'homme seulement comme intelligent, on l'envisage aussi sous le rapport moral. Car même en admettant que chaque individu ou chaque corporation pût se former

par ses seules facultés le plan de conduite le plus convenable, soit à son propre bien-être, soit à la bonne harmonie de l'ensemble, il resterait certain que cette doctrine, devant se trouver le plus souvent en opposition, à un degré quelconque, avec les impulsions les plus énergiques de la nature humaine, elle n'exercerait par elle-même presque aucune influence sur la vie réelle. Elle a donc besoin d'être, pour ainsi dire, vivifiée par une force morale régulièrement organisée, qui, la rappelant sans cesse à chacun au nom de tous, lui imprime toute l'énergie résultant de cette adhésion universelle, et seule capable de surmonter ou même de contre-balancer suffisamment la puissance des penchants anti-sociaux, naturellement prépondérante dans la constitution de l'homme.

Quels que puissent jamais être les progrès de la civilisation, il sera toujours vrai que si l'état social est, à certains égards, un état continu de satisfaction individuelle, il est aussi, sous d'autres rapports non moins nécessaires, un état continu de sacrifice. En termes plus précis, il y a pour chacun, dans tout acte particulier, un certain degré de satisfaction sans lequel la société ne serait pas possible, et un certain degré de sacrifice sans lequel elle ne pourrait se maintenir, vu l'opposition des tendances individuelles, qui est absolument inévitable dans une proportion quelconque. L'intensité relative du premier ordre de sensations peut augmenter sans doute, et elle augmente en effet constamment, ce qui constitue l'amélioration progressive des conditions humaines; mais l'ordre contraire subsiste toujours nécessairement, et même son intensité absolue augmente aussi sans cesse, par cette ardeur croissante des désirs que notre organisation lie invariablement à l'accroissement des jouissances, comme une compensation inévitable et un correctif indispensable.

La plus grande perfection sociale imaginable consisterait évidemment en ce que chacun remplît toujours dans le système général la fonction particulière à laquelle il est le plus propre. Or, même dans cet état extrême et qui est purement fictif (quoiqu'on approche sans cesse), les hommes auraient besoin d'un gouvernement moral, parce qu'aucun ne saurait contenir spontanément ses penchants personnels dans les limites conformes à sa condition propre. Car la nature et la société assigneront éternellement, d'un commun accord, aux divers individus des rôles très-inégalement satisfaisants. Les aptitudes naturelles et les destinations sociales présentent une variété infinie, soit pour le genre, soit pour l'intensité. Au contraire les penchants habituellement prédominants sont à peu près les mêmes sous ces deux rapports chez tous les hommes, ou du moins ils sont chez tous assez énergiques pour inspirer à chacun le désir spontané de toutes les

jouissances qu'il peut observer dans les autres, quelle que soit la différence des conditions. De là donc la nécessité de développer par une action spéciale ce qu'il y a dans l'homme de moralité naturelle, pour réduire, autant que possible, les impulsions de chacun à la mesure voulue par l'harmonie générale, en habituant dès l'enfance à la subordination volontaire de l'intérêt particulier envers l'intérêt commun, et en reproduisant sans cesse dans la vie active, avec tout l'ascendant nécessaire, la considération du point de vue social. Sans cette salutaire influence, qui étouffe le mal dans sa source, la société étant constamment obligée d'agir matériellement sur les individus, soit par la violence directe, soit par l'intérêt, pour réprimer dans leur effet des tendances qu'elle aurait laissées se développer librement, le maintien de l'ordre deviendrait bientôt impossible quand cette discipline temporelle serait parvenue au dernier degré d'exagération qu'elle comporte. Mais heureusement, par la nature des choses, la conception absolue d'un tel mode de gouvernement, à la fois barbare et illusoire, n'est et ne peut être qu'une simple supposition. Dans la réalité, la répression temporelle n'a jamais été et ne sera jamais que le complément de la répression spirituelle, qui ne saurait, à aucune époque, suffire tout à fait au besoin social. Si, d'après la marche naturelle de la civilisation, la première diminue sans cesse, c'est à la condition inévitable que la seconde augmente dans la même proportion.

Ainsi, soit sous le rapport intellectuel, soit sous le rapport moral, il est constaté que, dans toute société régulière, les notions de *bien* ou de *mal* destinées à diriger la conduite de chacun dans les diverses relations sociales (et même dans la vie purement individuelle, en tant qu'elle peut influer sur ces relations), doivent se réduire à ce qui est *prescrit* ou *prohibé* par des préceptes positifs, établis et maintenus par une autorité spirituelle convenablement organisée, et dont l'ensemble constitue la doctrine sociale directrice (1). Par là,

(1) Dans les raisonnements précédents, j'ai spécialement considéré l'action du gouvernement comme répressive plutôt que comme directrice, afin de mieux adapter la démonstration aux habitudes qui dominent aujourd'hui si généralement dans les spéculations politiques. Mais les mêmes motifs s'appliquent évidemment, avec bien plus de force encore, lorsqu'on ne se borne pas à concevoir le gouvernement dans sa destination passive, comme ayant pour objet le maintien de l'ordre, et qu'on l'envisage dans sa destination active, comme chargé de faire concourir à un même but général toutes les activités particulières, ce qui est à mes yeux sa principale fonction, surtout dans le système social propre aux peuples modernes. Les lecteurs qui auront bien compris les deux classes de considérations indiquées ci-dessus, les transporteront aisément à ce nouvel aspect de la question.

se trouve expliquée cette vieille expérience du genre humain dont la philosophie catholique, d'après cette connaissance profonde, quoique essentiellement empirique, de notre nature qui la caractérise si éminemment, a systématisé le résultat général, en présentant directement comme une vertu fondamentale, base immuable et nécessaire du bonheur privé ou public, la *foi*, c'est-à-dire la disposition à croire spontanément, sans démonstration préalable, aux dogmes proclamés par une autorité compétente; ce qui est, en effet, la condition générale indispensable pour permettre l'établissement et le maintien d'une véritable communion intellectuelle et morale.

En principe, toute l'action de l'individu sur la doctrine régulatrice, se borne, dans l'état normal, à en déduire la règle pratique applicable à chaque cas particulier, en consultant l'organe spirituel dans tous les cas douteux. Mais quant à la construction même de la doctrine, sous quelque aspect qu'on la considère, chacun n'a pas d'autre droit légitime que d'en solliciter la rectification partielle, quand l'expérience a constaté que, sous un rapport quelconque, elle ne remplit pas suffisamment son but pratique. C'est au pouvoir spirituel, ainsi averti, qu'il appartient naturellement d'effectuer dans la doctrine les changements convenables, après en avoir vérifié la nécessité. Tel est, du moins, l'ordre régulier. Dans toute autre hypothèse, la société doit être regardée comme se trouvant dans un véritable état de révolution, plus ou moins complet. Cet état, nécessaire aussi à certaines époques déterminées, quoique toujours transitoire, est assujetti à des règles spéciales d'une toute autre nature, dont je n'ai point, par conséquent, à m'occuper ici, où je statue uniquement pour l'état normal (1).

Les deux ordres de considérations générales indiqués ci-dessus, s'appliquent spécialement à l'état social vers lequel tendent les peuples modernes. Car, dans ce nouvel état, caractérisé, par une sépa-

(1) Le développement inévitablement graduel de la raison publique par rapport au sentiment du besoin de réorganisation, présente naturellement un état passager, déjà atteint par un certain nombre d'esprits, où l'on admet la nécessité d'une doctrine sociale, en méconnaissant encore l'importance d'une classe invisible de l'autorité convenable, ayant pour destination spéciale et permanente de la vivifier. Mais cette demi-conviction, politiquement stérile puisqu'elle revient proprement à désirer la fin sans vouloir le moyen, ne saurait manquer de se compléter promptement, quand elle sera très-répandue. Car, après avoir compris réellement la nécessité intellectuelle, morale, et politique d'une doctrine générale; on ne peut tarder à sentir, indépendamment de ce que toute doctrine suppose des fondateurs, que, sous chacun de ces trois rapports, elle exige absolument des interprètes, qui, d'un autre côté, se produisent spontanément; de telle sorte que l'idée de *fonction* et celle d'*organe* sont aussi inséparables, par la nature des choses, dans la physique sociale que dans la physiologie.

ration plus complète et toujours croissante des diverses fonctions, chacun n'est apte à concevoir spontanément, quelque capacité qu'il puisse avoir, qu'une portion infiniment petite de la doctrine dont il a besoin pour sa conduite, soit industrielle, soit sociale; et, en même temps, son intérêt propre, devenu plus partiel, tend naturellement à s'écarter de l'intérêt commun dans un plus grand nombre de cas, quoiqu'à un moindre degré.

La tendance évidente des sociétés modernes vers un état essentiellement industriel, et, par conséquent, vers un ordre politique où le pouvoir temporel appartiendra, d'une manière fixe, aux forces industrielles prépondérantes, commence aujourd'hui à être généralement sentie, et la marche naturelle des choses la manifestera de jour en jour davantage. L'entraînement inévitable produit par le sentiment d'une vérité, si importante quoique partielle, dispose les esprits à méconnaître ou même à négliger la réorganisation morale de la société; il tend à maintenir l'habitude engendrée par la doctrine critique, et spécialement entretenue par l'économie politique, de la prédominance du point de vue purement matériel dans les considérations sociales. En considérant trop exclusivement les immenses avantages moraux et politiques incontestablement propres au mode d'existence industriel, on finit par se les exagérer au point de concevoir qu'ils dispensent presque entièrement de toute véritable organisation spirituelle, ou, du moins, que celle-ci n'aura plus qu'une importance ecndaire, quand une fois les relations sociales seront devennes purement industrielles, au lieu d'être altérées dans leur caractère, comme elles le sont encore, par les institutions et les habitudes dérivées des antécédents militaires de la société.

Quant à nous, qui ne devons pas envisager ce grand fait en artistes destinés à se passionner pour ce que son aspect peut offrir d'attrayant à l'imagination humaine, mais en observateurs qui, sans se permettre de l'admirer ou de le maudire, l'admettent comme une donnée fondamentale dans toutes les spéculations politiques modernes, nous devons nous efforcer, autant que possible, de l'étudier sous toutes ses faces. Or, dans cette disposition rationnelle, on peut aisément constater que l'influence régulatrice et directrice du pouvoir spirituel n'est pas moins nécessaire dans l'ordre des relations industrielles, qu'elle ne l'a été dans l'ordre des relations militaires, quoique ce ne soit pas entièrement de la même manière. Je me borne ici, sur ce sujet, à quelques indications générales, me réservant de les compléter et de les développer, si la controverse vient à l'exiger.

En supposant, ce qui est d'ailleurs absolument impossible, que

l'ordre temporel correspondant à ce nouvel état de la société puisse s'établir complétement sans l'intervention d'un pouvoir spirituel, il reste vrai que, privé de cette influence conservatrice, un tel ordre ne pourrait aucunement se maintenir. S'il est certain qu'outre les causes générales de désordre, inhérentes à toute société, et qui nécessitent un gouvernement moral, le système militaire en présente qui lui sont propres, cela est incontestable aussi pour le système purement industriel : seulement ces causes spéciales ne sont pas les mêmes dans les deux cas, et par suite elles n'ont point la même intensité (1).

Les intérêts individuels sont sans doute bien plus conciliables, par leur nature, dans le nouveau mode d'existence que dans l'ancien. Mais cette heureuse particularité, qui rend la règle morale plus facile à établir, n'en dispense en aucune manière, puisque l'opposition, pour être devenue moins intense, n'a nullement disparu, et qu'elle est même plus étendue, en tant que les contacts sont plus multipliés. Ainsi, pour choisir l'exemple le plus important, bien que l'hostilité entre les chefs et les ouvriers remplace très-avantageusement pour l'ordre social celle qui existait entre les guerriers et les esclaves, elle n'en est pas moins réelle. Vainement espérerait-on la détruire par des institutions temporelles qui, en liant plus intimement les intérêts matériels de ces deux classes, diminueraient l'action arbitraire exercée par chacune d'elles sur l'autre. Jamais un état fixe ne sera solidement établi sur le simple antagonisme physique, le seul que de telles institutions puissent régulariser. Quoique fort utiles, sans doute, elles seront toujours insuffisantes, parce qu'elles laisseront nécessairement subsister le désir et même la possibilité dans les chefs d'abuser de leur position pour réduire les salaires et le travail, et dans les ouvriers d'obtenir par la violence ce que la vie laborieuse ne peut leur procurer. La solution de cette grave difficulté exige indispensablement l'influence continue d'une doctrine morale, imposant aux chefs et aux ouvriers des devoirs mutuels, conformes à leurs relations réciproques. Or, cette doctrine ne peut évidemment être fondée et main-

(1) M. Dunoyer, dans un ouvrage récemment publié, en constatant par des observations très-lumineuses sur les divers états successifs de la civilisation, la tendance des sociétés actuelles, sous le rapport temporel, à l'état purement industriel, a su se prémunir contre l'exagération vulgaire qui porte à concevoir ce nouveau mode d'existence comme doué d'une perfection absolue. Il a consacré le dernier chapitre de son livre à l'analyse consciencieusement sévère des principaux inconvénients propres à la société industrielle. Quoique cette énumération soit conçue dans un tout autre but que celui de mes considérations actuelles, et exécutée dans un esprit entièrement différent, j'y renvoie le lecteur, pour suppléer immédiatement aux développements qui me sont interdits ici.

tenue que par une autorité spirituelle, placée à un point de vue assez général pour embrasser l'ensemble de ces rapports; et, en même temps, assez désintéressée dans le mouvement pratique pour n'être pas habituellement suspectée de partialité par aucune des deux classes ennemies entre lesquelles elle doit s'interposer. On peut faire des observations analogues sur les autres grandes relations industrielles, telles que celles des agriculteurs et des fabricants; des uns ou des autres avec les commerçants, ou de tous avec les banquiers. Il est clair que, dans ces divers rapports, les intérêts absolument abandonnés à eux-mêmes, sans aucune autre discipline que celle qui résulte de leur propre antagonisme, finissent toujours par atteindre le degré d'opposition directe (1). De là résulte donc la nécessité fondamentale d'une règle morale, et, par suite, d'une autorité spirituelle, indispensables pour les contenir dans ces limites, où, au lieu de lutter, ils convergent, limites dont ils tentent sans cesse à sortir. Il serait d'ailleurs facile d'établir que cette action morale, considérée sous ses deux aspects, doit jouer en outre un rôle indispensable et principal, dans l'établissement des institutions temporelles destinées à compléter cette régularisation des rapports sociaux.

Ce serait trop compter sur la puissance des démonstrations de l'économie politique pour prouver la conformité nécessaire des divers intérêts industriels, que d'espérer qu'elle puisse jamais suffire à les discipliner (2). Quand même on accorderait à ces démonstrations toute la latitude logique, d'ailleurs fort exagérée, que les économistes leur ont donnée, il resterait certain que l'homme ne se conduit pas uniquement, ni même principalement, par des calculs, et, en second

(1) La crise commerciale et manufacturière qui désole en ce moment le pays où l'activité industrielle est le plus développée, crise qui peut prendre à tout instant un caractère politique plus ou moins grave, est très-propre à vérifier, pour les observateurs impartiaux, la nécessité d'une certaine action de gouvernement, exercée sur les relations industrielles, comme, dans le passé, sur les relations militaires. Sans doute de tels inconvénients sont, de leur nature, passagers. Mais l'ordre social et le bonheur individuel réclament, d'un commun accord, contre le renouvellement toujours imminent de ces oscillations funestes des garanties plus directes, plus explicites, en un mot, plus régulières, qui ne laissent pas chacun juge dans sa propre cause, et qui n'exigent pas la considération spontanée et très-suivie d'un point de vue général; de la part d'esprits habituellement placés à un point de vue très-particulier.

(2) Le vice fondamental de l'économie politique, envisagée comme théorie sociale, consiste directement en ce que pour avoir constaté, sous quelques rapports particuliers, qui sont fort loin d'être les plus importants, la tendance spontanée et permanente des sociétés humaines vers un certain ordre nécessaire, elle se croit autorisée à en conclure l'inutilité de le régulariser par des institutions positives; tandis que cette grande vérité politique, conçue dans son ensemble, prouve seulement la possibilité de l'organisation, en même temps qu'elle conduit à en apprécier dignement l'importance capitale.

lieu, qu'il n'est pas toujours, ni même le plus souvent, susceptible de calculer avec justesse. La physiologie du dix-neuvième siècle, confirmant ou plutôt expliquant l'expérience universelle, a démontré positivement la frivolité de ces théories métaphysiques qui représentent l'homme comme un être essentiellement calculateur, poussé par le seul mobile de l'intérêt personnel.

Ainsi la morale, soit privée, soit publique, sera nécessairement flottante et sans force, tant qu'on placera comme point de départ, pour chaque individu ou chaque classe, la considération exclusive de l'utilité particulière. C'est néanmoins à quoi même inévitablement, par sa nature, l'esprit industriel, comme tout autre esprit purement temporel, quand il se produit isolément et sans avoir subi l'influence morale régulatrice, qui ne peut se trouver que dans l'action d'un pouvoir spirituel convenablement organisé. S'il était possible de concevoir que la société fût entièrement livrée, d'une manière exclusive, à l'impulsion directement déterminée par la seule activité temporelle, le nouvel ordre politique (si on pouvait alors lui donner ce nom) n'aurait d'autre avantage réel sur l'ancien (considéré aussi dans la même hypothèse abstraite) que de substituer le monopole à la conquête, et le despotisme fondé sur le droit du plus riche au despotisme fondé sur le droit du plus fort. Telles seraient les conséquences extrêmes, mais rigoureuses, d'une organisation sociale purement temporelle, si une telle hypothèse pouvait jamais se réaliser. Mais heureusement, quelque vicieux que puissent être nos aperçus politiques, la nature des choses préserve la société de l'influence absolue de ses propres aberrations; et l'ordre final qui s'établit de lui-même est toujours supérieur à celui que les combinaisons humaines avaient construit d'avance.

La nécessité d'un ordre spirituel dans le nouvel état social, se manifeste non-seulement pour les relations entre individus ou entre classes, mais encore dans la morale simplement personnelle. Une considération générale, puisée dans l'étude de la nature humaine, montre d'abord, comme la plupart des philosophes l'ont observé de tout temps, que le fondement le plus solide des vertus sociales se trouve dans l'habitude des vertus individuelles, puisque c'est par là que l'homme fait l'épreuve la plus décisive de sa force de résistance aux impulsions vicieuses de ses penchants organiques. Mais, indépendamment de ce motif universel, l'influence inévitable que les actes purement relatifs à l'individu exercent indirectement sur l'ensemble, dans un système quelconque de relations sociales, se marque d'une manière spéciale dans le système moderne, et nécessite, par conséquent, sous un nouveau rapport, le règlement moral de la société.

Pour n'en citer qu'un seul exemple, il est généralement reconnu, depuis les travaux de M. Malthus, que la tendance constante de la population à croître plus rapidement que les moyens de subsistance, tendance qui est surtout propre aux sociétés industrielles, exige, dans le penchant le plus énergique de l'homme, une certaine répression permanente, qui ne saurait évidemment être produite au degré suffisant que par une autorité morale, quelle que puisse être d'ailleurs l'influence incontestable des moyens temporels pour contenir cet instinct dans les limites convenables.

Je n'ai considéré jusqu'ici, d'après le motif général énoncé plus haut, que l'action préventive ou répressive du pouvoir spirituel dans le nouveau système de relations sociales. Son importance est encore plus sensible, en y considérant aussi l'action directrice.

Quand même on admettrait hypothétiquement que dans le nouvel état social le maintien de l'ordre peut avoir lieu spontanément sans aucune influence régulatrice spéciale, il demeurerait incontestable que, pour agir collectivement, comme la nature du système les y appelle dans un grand nombre de cas, les individus et les classes ont besoin d'être dirigés par des dogmes communs, établis par le pouvoir spirituel dans l'éducation sociale, et ensuite constamment reproduits par lui dans la vie réelle. Le besoin de doctrine est d'autant plus grand, sous ce rapport, que la classification des individus étant nécessairement dans ce système, infiniment plus mobile que dans l'ancien, chacun s'y trouve d'autant moins préparé naturellement à la destination particulière qu'il doit remplir. Quand les conditions étaient essentiellement héréditaires, l'éducation domestique pouvait être regardée pour ainsi dire comme une préparation suffisante. Il n'en est plus ainsi quand les conditions tendent essentiellement à se répartir conformément aux aptitudes individuelles. L'éducation publique, soit générale, soit spéciale, acquiert alors beaucoup plus d'importance, comme le seul moyen rationnel de déterminer ces aptitudes, originairement si peu marquées dans la plupart des cas, et, en même temps, de les développer convenablement. L'action du pouvoir spirituel devient donc alors d'autant plus indispensable pour établir et pour maintenir une classification sociale conforme à l'esprit du système. Qu'on pense à la multitude de vocations manquées et de fausses positions qui résultent aujourd'hui de l'absence de direction intellectuelle et morale, qu'on essaye de calculer les déplorables conséquences qui en dérivent, soit pour les individus, soit pour la société, et on comprendra l'importance de la considération précédente.

Telles sont en aperçu, les principales classes de motifs qui assignent au pouvoir spirituel moderne une large et fondamentale influence, en l'examinant seulement dans ses attributions nationales.

Les mêmes considérations générales sont exactement applicables à l'action nécessaire que doit exercer le pouvoir spirituel pour le règlement des relations de peuple à peuple. Je crois donc pouvoir me dispenser ici d'indiquer explicitement cette extension, que tout lecteur attentif saura développer aisément, en se tenant au point de vue fondamental déterminé par les raisonnements précédents.

Toute la différence radicale entre les deux cas, consiste dans la plus grande généralité du second ordre de rapports sociaux. Mais si cette distinction montre l'action régulatrice du pouvoir spirituel comme nécessairement moins intense dans l'ordre européen que dans l'ordre national, elle la présente, en même temps, comme encore plus proprement indispensable (proportion gardée de l'importance des rapports), et surtout comme moins susceptible d'être remplacée par aucune autre influence.

Les relations entre peuples ayant à la fois beaucoup plus d'étendue et une bien plus grande continuité dans la civilisation moderne que dans celle du moyen âge, le règlement en devient d'autant plus nécessaire. L'activité collective de la société européenne, qui n'a existé, dans l'ancien système, que par intervalles fort éloignés, doit devenir, dans le nouveau, sinon rigoureusement permanente, du moins extrêmement fréquente. Elle est déterminée, soit par les opérations d'une utilité commune, qui exigent le concours de deux ou d'un plus grand nombre de peuples; soit par l'influence d'ensemble, en partie répressive, que les nations les plus civilisées doivent exercer sur celles qui le sont moins, dans l'intérêt commun des unes et des autres. Ces divers motifs seront même assez puissants peut-être pour provoquer la formation d'un certain degré de souveraineté temporelle, s'étendant à la fois sur plusieurs des peuples les plus avancés. Mais ce qui est évidemment incontestable, dans toute supposition, c'est qu'ils nécessitent directement l'établissement d'une doctrine sociale, commune aux diverses nations, et, par conséquent d'une souveraineté spirituelle, capable de maintenir cette doctrine en organisant une éducation européenne, et de l'appliquer ensuite convenablement dans des relations effectives. Jusque-là l'ordre européen sera sans cesse sur le point d'être compromis, malgré l'action à la fois despotique et insuffisante (quoique d'ailleurs provisoirement indispensable aujourd'hui), exercée par la coalition imparfaite des anciens pouvoirs temporels, qui ne saurait offrir aucune garantie solide de

sécurité, puisqu'elle est, par sa nature intime, toujours prête à se dissoudre (1).

Je crois devoir signaler ici, comme dans le cas précédent, mais plus rapidement, les fausses conceptions politiques que tend à produire aujourd'hui l'aperçu incomplet de l'avenir temporel de la société; en représentant les relations de peuple à peuple comme suffisamment régularisées, par cela seul que les diverses nations seraient parvenues à la vie purement industrielle. Sans doute, ce nouveau mode d'existence a l'heureuse propriété de faciliter l'association morale des nations, comme celle des individus ou des classes; mais il n'en dispense pas davantage dans le premier cas que dans le second, et même il la rend plus nécessaire, en tant qu'il multiplie et qu'il étend les relations. Admettons un instant que l'ordre temporel européen puisse perdre entièrement le caractère militaire pour recevoir le caractère purement industriel; sans que ce changement soit précédé et provoqué par une réorganisation spirituelle convenable; ce qui certainement implique contradiction. Même dans cette hypothèse abstraite, il reste incontestable que ce système ne saurait avoir aucune solidité, si les diverses nations étaient abandonnées, d'une manière fixe, aux seules impulsions temporelles, sans les subordonner à aucune doctrine morale commune, établie et maintenue par un pouvoir spirituel quelconque. Car l'intérêt particulier, conçu comme base unique et directe d'un plan de conduite, peut encore moins servir à fonder solidement la morale des peuples qu'à établir celle des individus et des classes. En effet, en supposant même toujours que la conduite puisse être exclusivement ou principalement dirigée par le calcul (ce qui n'est pas plus vrai des nations que des individus), la relation du bien-être de chacun avec celui de tous est certainement à la fois moins réelle et moins perceptible dans l'ordre européen que dans l'ordre national. Il est bien difficile, et par suite infiniment rare que le bonheur réel d'un individu puisse s'accorder complétement avec une conduite antisociale fortement prononcée; cela est beaucoup plus facile, et, par suite, beaucoup plus commun, pour une nation, même dans le mode industriel, comme l'expérience ne l'a que trop prouvé depuis la fondation du système colonial et prohibitif, si bien que telle est encore l'opinion dominante. De même, sous le rapport intellectuel, un individu pourrait, à la rigueur, en cessant d'être actif, se placer au point de vue national, et le saisir jusqu'à un certain point, s'il avait la force de tête suffisante; cela est bien autrement difficile, quand il faut s'élever jusqu'au point de vue européen, et une organisation sociale qui exigerait un tel effort, d'une manière permanente, dans un très-grand nombre d'hommes, ou seulement même dans les chefs des ordres temporels nationaux, serait évidemment impossible.

Les théories exagérées des économistes sur l'identité nécessaire et constante des intérêts industriels propres aux diverses nations, auraient beau être d'une exactitude absolue, elles seraient inévitablement encore plus impuissantes à régulariser les rapports des peuples que ceux des individus, à l'aide de la seule conviction qu'elles pourraient produire. Vainement les peuples les plus avancés tendent-ils aujourd'hui, plus ou moins fortement, à sortir du régime prohibitif. Ce résultat fût-il jamais complet, l'esprit d'hostilité industrielle ne manquerait pas de se reproduire sous de nouvelles formes qu'il saurait bien créer, s'il était possible que chaque nation continuât indéfiniment à n'admettre d'autre règle de conduite que la satisfaction de son intérêt propre, sans se reconnaître aucun devoir moral envers les autres. La seule puissance vraiment capable de contenir dans les limites nécessaires cette rivalité naturelle des peuples, et de l'utiliser en la réduisant, du moins régulièrement, à une légitime émulation, c'est celle d'une doctrine générale sur les rapports effectifs des nations, établie et proclamée habituellement par une autorité spirituelle, qui, parlant à chaque peuple au nom de tous, trouve, dans cet assentiment universel, l'appui nécessaire pour faire admettre ses décisions.

Ainsi, en résultat final de toutes les considérations précédentes, on vérifie par les détails cette proposition fondamentale établie ci-dessus d'après une vue d'ensemble : l'état social vers lequel tendent

(1) M. de la Mennais a très-clairement démontré que, par son caractère purement temporel, et par l'hétérogénéité radicale de ses éléments (qui en résulte nécessairement), l'institution de la Sainte-Alliance ne peut présenter ni une fixité réelle, ni une efficacité suffisante, même sous le rapport simplement passif, et, à plus forte raison, sous le rapport actif. Ce philosophe a victorieusement établi qu'une telle institution est absolument incapable, par sa nature, d'offrir à l'Europe moderne l'équivalent réel de l'action générale exercée au moyen âge par l'ancien pouvoir spirituel, et qui ne peut être vraiment remplacée que par une influence spirituelle quelconque.

Mais on n'en doit pas moins concevoir la formation de la Sainte-Alliance comme un résultat forcé de l'inévitable désorganisation de l'ancien système social, qui a nécessité, surtout dans l'ordre européen, l'absorption momentanée du pouvoir spirituel par le pouvoir temporel; et, en même temps, comme un moyen indispensable, quoique fort imparfait, de maintenir en Europe un certain ordre provisoire, aussi longtemps que durera l'interrègne moral. L'état révolutionnaire ne doit pas être jugé par les mêmes règles que l'état normal. On peut même ajouter que l'établissement de la Sainte-Alliance, considéré comme remplaçant l'équilibre européen proprement dit, indique le sentiment vague et incomplet, il est vrai, mais réel, de la nécessité d'une réorganisation européenne, en même temps qu'il la prépare, à certains égards, en habituant les peuples, contradictoirement aux préjugés critiques, à concevoir cet ordre de relations comme assujetti à une action directe et permanente de gouvernement.

les peuples modernes nécessite, tout aussi bien que celui du moyen âge, soit sous le rapport actif, soit même sous le rapport passif, et par des motifs, les uns généraux, les autres spéciaux, une organisation spirituelle (c'est-à-dire intellectuelle et morale), tant européenne que nationale.

J'examinerai plus tard, dans le même esprit, sous ses aspects principaux, la nature de cette organisation, que j'ai dû jusqu'ici, par une abstraction nécessaire, laisser indéterminée, afin de ne pas rendre impraticable une démonstration déjà si profondément compliquée. Cette nouvelle exposition, outre son extrême importance propre, dissipera peut-être l'obscurité inévitablement attachée, dans une certaine proportion, à ce point de vue abstrait, pour le plus grand nombre des esprits; et surtout elle détruira les fausses interprétations qu'on est généralement porté à concevoir, dans les habitudes actuelles, aussitôt qu'il s'agit de pouvoir spirituel. Telles sont du moins mes espérances.

SIXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

AOUT 1828.

EXAMEN DU TRAITÉ DE BROUSSAIS SUR *L'IRRITATION*.

Depuis la fin du seizième siècle, l'esprit humain éprouve une révolution générale et continue, ayant pour objet principal la refonte graduelle et totale du système entier des connaissances humaines, établi désormais sur ses véritables bases, l'observation et le raisonnement. Cette révolution fondamentale, préparée par les travaux successifs de tous les siècles antérieurs, surtout à partir des Arabes, a été définitivement déterminée et directement commencée par la grande et nouvelle impulsion qu'ont imprimée simultanément à la raison humaine les conceptions de Descartes, les préceptes de Bacon, et les découvertes de Galilée. Depuis cette mémorable époque, l'esprit humain, dans toutes les branches de nos connaissances, a tendu constamment, et de plus en plus, à s'affranchir complétement et pour jamais de l'empire exercé précédemment par la théologie et la métaphysique, à subordonner entièrement l'imagination à l'observation; en un mot, à constituer le système définitif de la philosophie positive.

Les diverses branches des connaissances humaines n'ont pas toutes participé avec la même vitesse à cette importante rénovation. Elles ont dû la subir successivement, selon le degré de complication et de dépendance mutuelle des phénomènes qu'elles considèrent. La physiologie étant, de toutes les parties de la philosophie naturelle, celle qui étudie les phénomènes les plus compliqués et les moins indépendants, a donc dû nécessairement rester plus longtemps qu'aucune autre sous le joug des fictions théologiques et des abstractions métaphysiques. Aussi n'est-ce que dans la seconde moitié du siècle der-

nier, et après que l'astronomie, la physique, et la chimie étaient devenues des sciences positives, que la physiologie a commencé à éprouver, à son tour, cette grande et salutaire transformation par les immortels travaux de Haller, de Charles Bonnet, de Daubenton, de Spallanzani, de Vicq-d'Azyr, de Chaussier, de Bichat, de Cuvier, de Pinel, de Cabanis, etc.

Mais, pour que cette révolution fût complète et efficace, il fallait qu'elle s'étendît également aux phénomènes intellectuels et affectifs, qui ont dû nécessairement y participer plus tard que les autres phénomènes des animaux, vu leur plus grande complication, et vu la liaison immédiate des théories théologiques et métaphysiques qui s'y rattachaient avec la constitution de la société. Aussi les mémoires publiés, au commencement de ce siècle, par Cabanis, sur les rapports du physique et du moral, sont-ils la première grande tentative directe pour faire rentrer définitivement dans le domaine de la physiologie positive cette étude jusqu'alors exclusivement abandonnée aux méthodes théologiques et métaphysiques. L'impulsion donnée à l'esprit humain par ces mémorables recherches ne s'est point ralentie. Les travaux de M. Gall et de son école l'ont singulièrement fortifiée, et surtout ont imprimé à cette nouvelle et dernière portion de la physiologie un haut caractère de précision, en fournissant une base déterminée de discussion et d'investigation. Aujourd'hui on peut dire que cette révolution, bien qu'elle ne soit pas encore devenue populaire, est consommée définitivement dans tous les esprits vraiment au niveau de leur siècle, qui tous regardent l'étude des fonctions intellectuelles et affectives comme inséparablement liée à celle de tous les autres phénomènes physiologiques, et comme devant être poursuivie par les mêmes méthodes et dans le même esprit.

Cependant quelques hommes, méconnaissant à cet égard la direction actuelle et irrévocable de l'esprit humain, ont essayé depuis dix ans de transplanter parmi nous la métaphysique allemande, et de constituer sous le nom de *psychologie* une prétendue science entièrement indépendante de la physiologie, supérieure à elle, et à laquelle appartiendrait exclusivement l'étude des phénomènes spécialement appelés *moraux*. Quoique ces tentatives rétrogrades ne soient pas susceptibles d'arrêter le développement des connaissances réelles, puisque l'enthousiasme passager qu'elles excitent encore ne tient essentiellement qu'à des circonstances étrangères et accidentelles, il est certain qu'elles exercent une influence funeste, en retardant, dans beaucoup de têtes, le développement du véritable esprit philosophique, et en consumant en pure perte une grande activité intellectuelle.

Cette situation a été profondément sentie par M. Broussais. Sans s'exagérer le mal, il a dignement compris combien il importe de s'opposer à la direction vague et chimérique dans laquelle on cherche à entraîner aujourd'hui la jeunesse française. Aussi a-t-il cru devoir interrompre ses grands travaux de pathologie générale pour mettre en pleine évidence le vide et la nullité de la psychologie. Tel est le but général et essentiel de son nouvel ouvrage, comme il le déclare nettement dans une préface très-remarquable, où il ne craint pas de se montrer supérieur à ces pieuses accusations de matérialisme par lesquelles nos psychologues, à l'exemple de nos théologiens, leurs prédécesseurs, ont continué d'envelopper leurs adversaires. Sous ce rapport, indépendamment du mérite éminent de son travail, M. Broussais a fait, en le publiant, un véritable acte de courage, digne de la reconnaissance de tous les bons esprits, et dont la valeur ne peut être bien sentie que par ceux qui savent combien les savants actuels, quoique éprouvant pour les théories métaphysiques le profond dédain qu'elles doivent nécessairement inspirer à toutes les intelligences nourries d'études positives, évitent soigneusement de s'opposer par des discussions publiques à l'empire qu'elles prétendent exercer aujourd'hui.

L'ouvrage de M. Broussais atteint complétement le but principal que l'auteur s'est proposé. Entrant plus profondément dans la discussion qu'aucun physiologiste ne l'a fait jusqu'ici, il a fait porter directement l'examen sur la prétendue méthode d'observation intérieure préconisée par les psychologues comme la base de la science de l'homme.

L'ascendant qu'ont acquis depuis Bacon les sciences positives est tel aujourd'hui, que les psychologues, pour relever la métaphysique tombant en ruine, se sont trouvés dans la nécessité de présenter leurs travaux comme aussi fondés sur l'observation. A cet effet, ils ont imaginé la distinction des faits extérieurs, domaine des sciences ordinaires, et des faits intérieurs ou de conscience propres à la psychologie. M. Broussais fait voir combien est frivole cette prétendue distinction. Dans le cinquième chapitre de la première partie, il expose une analyse physiologique singulièrement remarquable par sa profondeur, par sa finesse, de l'état d'un esprit méditant sur ses propres actes. Cette analyse rend parfaitement sensible l'impossibilité de parvenir par ce mode illusoire d'exploration à aucune découverte réelle. Je regrette de n'en pouvoir citer que quelques traits.

« Examinons maintenant, dit-il, ce que les physiologistes peuvent trouver dans leur conscience, en procédant à cette espèce de re-

cherche. Ils sont sûrs d'y rencontrer des sensations provenant des viscères qui correspondent incessamment avec le cerveau, non-seulement la faim, les désirs vénériens, le froid, le chaud, la douleur déterminée, ou le plaisir, rapportés à une partie du corps quelconque; mais de plus ils remarqueront une foule de sensations vagues, indéterminées, qui tantôt les porteront à la tristesse, tantôt à la joie, quelquefois à l'action, d'autres fois au repos, un jour à l'espérance, l'autre jour au désespoir et même à l'horreur de l'existence. Ils y trouveront tout cela sans se douter d'où cela vient; car les physiologistes sont les seuls qui puissent le leur apprendre. S'ils prennent toutes ces sensations intérieures pour des révélations de la divinité qu'ils nomment conscience, ils peuvent augmenter leur richesse en prenant, à la manière des Orientaux, une certaine dose d'opium combinée avec des aromates, etc. »

Avec quelque supériorité que M. Broussais ait traité cette discussion, il aurait pu, ce me semble, aborder la question d'une manière encore plus directe, en prouvant immédiatement qu'une telle observation intérieure est nécessairement impossible.

En effet, l'homme peut observer ce qui lui est extérieur; il peut observer certaines fonctions de ses organes autres que l'organe pensant. Il peut même, jusqu'à un certain point, s'observer sous le rapport des diverses passions qu'il éprouve, parce que les organes cérébraux dont elles dépendent sont distincts de l'organe observateur proprement dit, et encore cela suppose que l'état de passion soit bien peu prononcé. Mais il lui est évidemment impossible de s'observer dans ses propres actes intellectuels, car l'organe observé et l'organe observant étant, dans ce cas, identiques; par qui serait faite l'observation? L'illusion des psychologues à cet égard, est analogue à celle des anciens physiciens, qui croyaient expliquer la vision, en disant que les rayons lumineux traçaient sur la rétine des *images* des objets extérieurs. Les physiologistes, leur ont fait judicieusement remarquer que, si les impressions lumineuses agissaient comme images sur la rétine, il faudrait un autre œil pour les regarder. Il en est de même pour la prétendue observation intérieure de l'intelligence. Il faudrait, pour qu'elle fût possible, que l'individu pût se partager en deux, dont l'un penserait, et l'autre dans ce temps, regarderait penser. Ainsi, l'homme ne saurait directement observer ses opérations intellectuelles; il ne peut en observer que les organes et les résultats. Sous le premier rapport, on rentre dans la physiologie; sous le second, les grands résultats de l'intelligence humaine étant les sciences, on rentre dans la philosophie des diverses sciences, qui n'est point séparable de ces sciences elles-mêmes. Sous

aucun rapport, il n'y a place pour la psychologie ou étude directe de l'âme indépendamment de toute considération extérieure.

Dans le parallèle, d'ailleurs si satisfaisant et si décisif, que M. Broussais établit entre la physiologie et la psychologie, on désirerait qu'il eût fait sentir plus vivement l'infériorité de celle-ci, qui, lors même qu'on lui accorderait ses prétendues méthodes propres d'exploration, ne considère que l'homme adulte et parfaitement sain, en faisant totalement abstraction des animaux, et même de l'homme dans l'état de développement imparfait ou d'organisation dérangée; tandis que, dans chaque considération physiologique, le point de vue de l'homme dans l'état normal, se trouve toujours admirablement combiné avec celui de l'ensemble de la série animale, et avec celui de l'état pathologique. Cette opposition que M. Broussais ne fait qu'indiquer par fragment, présentée avec la netteté et la vigueur d'exposition qui le distinguent, eût formé un utile contraste avec cette hauteur de vue, cette profondeur de conception dont se gratifient si singulièrement nos psychologues.

Une plus grave négligence, commise par M. Broussais, consiste en ce qu'il n'a pas assez expressément signalé la différence immense qui existe entre la doctrine physiologique sur l'homme intellectuel et moral, et les théories des métaphysiciens du siècle dernier, qui ne voyaient dans notre intelligence que l'action des sens externes, en mettant de côté toute prédisposition des organes cérébraux internes. La critique très-motivée de cette idéologie de Condillac et d'Helvétius, est ce qui seul donne quelque fondement à l'influence de la psychologie actuelle, qui ne fait d'ailleurs que vulgariser en déclamations obscures et emphatiques, ce que les physiologistes, tels que Charles Bonnet, Cabanis, et principalement MM. Gall et Spurzheim, avaient exposé depuis longtemps à ce sujet d'une manière beaucoup plus nette et surtout bien plus exacte. M. Broussais s'empressera sans doute d'enlever cette unique ressource à la psychologie, ou à ce qu'il appelle si judicieusement l'*ontologie*. Je lui indique avec confiance cette importante amélioration pour une seconde édition, dont un ouvrage tel que le sien ne saurait manquer d'être prochainement honoré. La négligence que je lui signale ne tient certainement qu'à la précipitation évidente avec laquelle son ouvrage a été composé; car les psychologues ne pourront pas dire que nulle part il se montre partisan formel de la métaphysique du dix-huitième siècle.

L'examen général de l'ouvrage de M. Broussais donne lieu à une dernière considération philosophique d'une grande importance: c'est que l'auteur n'a pas circonscrit plus exactement que les physiologistes ses prédécesseurs le véritable champ de la physiologie.

Quand Cabanis a, le premier, directement revendiqué l'étude des phénomènes moraux, comme tombant dans le domaine de la physiologie, il n'a pas assez soigneusement séparé, ou plutôt il a mal à propos confondu, l'étude de l'homme individuel et celle de l'espèce humaine envisagée dans son développement collectif. L'une et l'autre lui ont paru devoir, sans division, faire également partie d'une même science, la philosophie. Cette confusion a été maintenue par MM. Gall et Spurzheim; elle subsiste encore dans l'esprit de presque tous les physiologistes qui s'attachent sérieusement à la portion de leur science relative aux phénomènes moraux. M. Broussais n'a rien tenté pour la faire disparaître, quoiqu'il semble, d'après quelques passages de son ouvrage, en avoir senti le vice principal.

Il est clair, en effet, que l'étude de l'individu et celle de l'espèce, quoique ayant, par leur nature, des relations tellement intimes qu'elles puissent être considérées comme deux parties d'une science unique, sont cependant assez distinctes, et surtout assez étendues, l'une et l'autre, pour devoir être cultivées séparément, et conçues par conséquent comme formant deux sciences, la physiologie proprement dite et la physique sociale. La seconde est sans doute fondée sur la première, qui lui fournit et son point de départ positif, et son guide permanent. Mais elle n'en constitue pas moins une science séparée, ayant ses observations propres dans l'histoire du développement de la société humaine et ses méthodes spéciales. Il y aurait impossibilité absolue de la traiter uniquement comme une déduction directe de la science de l'individu, si ce n'est pour les animaux, dont le développement social est tellement borné, qu'il n'exige pas une étude distincte. Si la physiologie n'est pas encore complétement et définitivement constituée, si le champ de cette science n'est pas exactement déterminé, la cause principale en est que cette division n'est pas encore régulièrement établie et unanimement admise. Cet état flottant de la science, même dans les esprits les plus élevés, pourrait seul donner, en se prolongeant, une prise réelle et durable à la critique et aux prétentions des psychologues, quoiqu'il soit d'ailleurs évident que l'étude des phénomènes sociaux n'appartient pas davantage à leurs méthodes métaphysiques que celles des phénomènes individuels.

Telles sont les principales réflexions philosophiques que me suggère l'ouvrage de M. Broussais, considéré sous le rapport du but général que l'auteur s'est proposé.

Malgré les observations que j'ai cru devoir présenter à ce sujet, cet ouvrage est parfaitement digne de son illustre auteur. J'espère, pour l'honneur d'un public qu'on s'efforce aujourd'hui de faire rétrograder

vers la métaphysique, qu'il obtiendra un succès proportionné à son importance. Il doit contribuer puissamment à seconder la marche naturelle de l'esprit humain, en discréditant généralement les spéculations vagues et chimériques qui retardent les progrès des connaissances réelles. Depuis les mémoires de Cabanis et les travaux de MM. Gall et Spurzheim, il n'a paru aucun ouvrage aussi propre à faire sentir le vide et la nullité de cette science illusoire d'abstractions personnifiées que M. Cuvier a si bien caractérisée, en disant qu'elle emploie ses métaphores pour des raisonnements, et que M. Broussais lui-même a si heureusement définie *un jeu d'imagination à peu près analogue à la poésie*. Il fait apprécier à sa juste valeur cet assemblage d'opinions incohérentes, nécessairement variables, non-seulement d'un individu à un autre, mais dans le même individu, suivant les dispositions diverses qu'éprouve son organisation. Il tend éminemment à faire disparaître pour toujours cet esprit mystique, si flatteur pour l'ignorance orgueilleuse, qui inspire une répugnance instinctive pour toute étude spéciale et positive, en présentant quelques abstractions vides de sens comme dominant toutes les connaissances réelles, et qui tend à nous replonger dans l'état d'enfance en rétablissant parmi nous, sous une nouvelle forme, l'empire des conceptions théologiques.

M. Broussais peut être regardé comme le fondateur de la pathologie positive, c'est-à-dire de la science qui rattache les perturbations des phénomènes vitaux à la lésion des organes ou des tissus. Dès l'époque où la physiologie a commencé à former une véritable science, c'est-à-dire vers le milieu du dernier siècle, plusieurs de ceux qui ont coopéré à ce grand mouvement de l'esprit humain, et surtout Morgagni et Bonnet, s'étaient livrés à d'importants travaux sur les siéges des maladies. Mais ces travaux ne changeaient pas l'esprit général de la pathologie, qui continuait à représenter le plus grand nombre des maladies les plus considérables comme indépendantes de toute altération dans l'état normal des organes. De telles recherches ne pouvaient même avoir sur la science une très-grande influence avant que la distinction fondamentale entre les organes et les tissus, due au génie de Bichat, eût été établie, puisque c'est surtout par tissus, et non par organes, que les lésions doivent être étudiées. M. Broussais, partant de l'anatomie générale fondée par Bichat, a constitué la pathologie sur ses véritables bases, en la faisant consister dans l'examen des altérations dont sont susceptibles les divers tissus, et des phénomènes qui en résultent. Il est le premier qui ait reconnu nettement et hautement proclamé que presque toutes les maladies admises ne sont que des symptômes, et qu'il ne saurait y

avoir de dérangements de fonction sans lésion d'organes, ou plutôt de tissus.

Si M. Broussais s'était borné à établir ce principe général, il aurait sans doute évité la plupart des critiques dont ses travaux ont été l'objet : mais il n'eût pas opéré dans le système de la science l'importante rénovation que son école y produit, et qui chasse la métaphysique de son dernier asile. Il était indispensable pour cela, non-seulement de représenter en général toute maladie comme tenant ou devant tenir à quelque lésion organique, proposition qui était de sa nature peu contestable ; mais de déterminer le siége précis de chacune des maladies qu'on regardait comme n'en ayant point de spécial. C'est ce que M. Broussais a exécuté, principalement en réduisant les six prétendues fièvres essentielles à des inflammations de la membrane muqueuse de l'estomac et de l'intestin, négligées jusqu'alors par les médecins. Il ne m'appartient pas d'examiner si plus tard M. Broussais n'a pas exagéré l'influence de la gastrite et de la gastro-entérite sur la production des divers symptômes morbides, ce qui était presque inévitable. Mais les esprits impartiaux, qui seraient portés à blâmer de telles exagérations, doivent avoir égard à la nécessité philosophique où se trouvait M. Broussais d'assigner un organe à chaque affection reconnue, afin d'établir la discussion sur une base positive. On doit considérer que, quand même il se serait trompé sur le siége réel de telle ou telle maladie, il était bien préférable, et pour la pathologie, et même pour la thérapeutique, de concevoir un siége différent du véritable, que de n'en concevoir aucun. M. Broussais aura ainsi engagé définitivement les esprits dans la vraie route de l'observation, où, en combattant ses idées, on ne peut que servir aux progrès de la science.

La première partie de l'ouvrage actuellement publié par M. Broussais est un traité de l'irritation. On peut le regarder comme une exposition des généralités les plus élevées de la doctrine de l'auteur. Jamais on n'a conçu d'une manière aussi directe et aussi satisfaisante la relation fondamentale entre la physiologie et la pathologie, relation dont le sentiment profond est ce qui caractérise le mieux l'esprit de M. Broussais.

Partant de la grande vérité générale entrevue par Brown, que la vie ne s'entretient que par l'excitation, vérité que M. Broussais s'est rendue propre par l'important usage qu'il en a fait, il représente toutes les maladies comme consistant essentiellement dans l'excès ou le défaut de l'excitation des divers tissus, au-dessus ou au-dessous du degré qui constitue l'état normal. Cette conception jette une grande lumière sur la nature des maladies, en les montrant comme produites

par un simple changement d'intensité dans l'action des stimulants mêmes qui sont indispensables à l'entretien de la santé.

Après avoir établi que le plus souvent il y a excès plutôt que défaut dans l'excitation des organes, et même que la diminution dans l'action des stimulants d'un organe détermine ordinairement l'irritation d'autres organes, comme, par exemple, l'estomac relativement au cerveau, M. Broussais distingue trois degrés dans l'excitation anomale des organes, la surexcitation proprement dite, la subinflammation et l'inflammation. Il expose les caractères de ces trois états dans les principaux systèmes organiques, et surtout dans le système nerveux, qu'il montre, d'accord avec la plupart des physiologistes actuels, comme l'agent général des sympathies. M. Broussais pousse même l'analyse physiologique des divers tissus plus loin qu'on ne l'a fait encore, car il considère les éléments organiques dont tous les tissus sont composés, et qu'il réduit à trois : la fibrine, la gélatine, et l'albumine, dans chacun desquels il examine les phénomènes de l'irritation. Cette vue doit introduire plus tard une grande et précieuse simplicité dans les premières bases de la physiologie et de la pathologie.

Je ne dois pas négliger de signaler dans la doctrine physiologique de M. Broussais, comme un perfectionnement considérable, la disparition de ces propriétés vitales admises, ou plutôt maintenues par Bichat, et qui laissaient aux idées fondamentales de la physiologie un certain caractère métaphysique ; M. Broussais les remplace par la propriété uniforme de l'irritabilité qui existe dans tous les tissus, mais qui se manifeste dans chacun par des phénomènes différents. Cette conception tend à purifier la physiologie du reste de métaphysique que Bichat avait été forcé d'y conserver. En même temps, elle assigne définitivement à la physique des corps vivants un caractère nettement distinct de celui de la physique des corps inorganiques, car le point de vue de l'irritation embrasse tout ce qu'il y a de propre à l'état de vie. Cette condition n'était pas moins indispensable pour constituer une véritable physiologie positive, et elle n'avait pas encore été assez exactement remplie par les physiologistes qui s'étaient efforcés de dégager entièrement leur science des conceptions métaphysiques.

Cette première partie de l'ouvrage de M. Broussais abonde en vues élevées et neuves. Je ne lui reprocherai qu'une certaine obscurité dans l'exposition, et surtout une absence presque totale de méthode dans la coordination des idées. Le mélange trop peu ménagé des conceptions physiologiques et des conceptions pathologiques, introduit une sorte de confusion qui doit rendre difficile à saisir, même

pour un lecteur attentif et instruit l'esprit général de ce travail remarquable; mais cette imperfection peut être réparée dans une nouvelle édition, si M. Broussais, comme je n'en doute pas, sent la nécessité de mûrir davantage ses conceptions principales, de déterminer avec plus de précision leur caractère, et de mesurer plus exactement la portée de chacune d'elles. On ne doit pas perdre de vue le grave motif général qui a déterminé la composition de cet ouvrage, la nécessité de combattre l'ontologie, qui prétend de nouveau s'emparer de l'esprit de la génération actuelle. On peut excuser, sous ce rapport, un vice de méthode que l'auteur eût certainement évité s'il eût pu employer à la méditation de son travail tout le temps convenable. Néanmoins, M. Broussais ne doit pas oublier que cet ouvrage contient les principales idées mères d'un traité général de la vie, considérée soit dans l'état normal, soit dans l'état anormal. Il importe à sa gloire d'élever lui-même ce monument nécessaire aux progrès ultérieurs de la science.

En méditant de nouveau son travail, M. Broussais sentira, sans doute, aussi que, lorsqu'il a traité du système nerveux, il n'a pas accordé assez d'importance à la distinction fondamentale des deux systèmes nerveux, le cérébral et celui des ganglions. Il n'a pas eu assez égard aux caractères propres à ce dernier, tant sous le rapport physiologique que sous le rapport pathologique. On désirerait également que M. Broussais eût pris davantage en considération l'anatomie comparée, et qu'il eût entrepris explicitement de mettre ses vues sur l'organisation humaine en harmonie avec l'ensemble de la série animale, condition aujourd'hui indispensable à toute grande conception physiologique, et qu'il a sans doute remplie implicitement.

J'ai peu de choses à dire de la seconde partie de cet ouvrage qui traite de la folie. C'est une application très-naturelle des principes établis dans la première partie à l'irritation spéciale du cerveau. Cette application, très-bien faite, jette un grand jour sur les principes eux-mêmes. L'exécution en est beaucoup plus satisfaisante que celle de la partie précédente. Elle n'ajoute rien de très-capital à l'état actuel de cette importante branche de la pathologie. Mais les connaissances acquises jusqu'ici sur ce sujet y sont résumées avec une netteté et une perfection de méthode bien supérieures à ce que présentent tous les traités existants, et c'est là rendre à la science un service très-essentiel. Il n'y a pas de lecture plus propre à préserver ou à guérir de la contagion psychologique. Quant à ce qui est personnel à l'auteur dans le fonds des idées, j'ai remarqué qu'en plaçant, avec tous les physiologistes actuels, le siége de la folie dans le cerveau, il caractérise d'une manière beaucoup plus précise qu'ils

ne l'ont fait l'état d'irritation cérébrale qui détermine l'aliénation. Il présente aussi des considérations neuves et très-judicieuses sur les indications que l'on peut attendre des nécroscopies. Il fait sentir que l'état d'inflammation qui désorganise les tissus, et qui, par conséquent, laisse après la mort les seules traces sensibles auxquelles on ait égard ordinairement, n'étant que le plus haut degré de l'état d'irritation qui dérange les fonctions normales, il est très-possible que ce dérangement ait lieu par l'effet d'une surexcitation, sans que l'on découvre après la mort les altérations inflammatoires. M. Broussais détruit ainsi indirectement la seule objection raisonnable élevée contre la pathologie positive par les pathologistes métaphysiciens de l'école de Montpellier, qui, de l'absence, en certains cas, de lésions cadavériques, concluent au maintien des maladies dites *essentielles*.

Les personnes qui, sur la foi de préventions vulgaires, auxquelles les savants devraient être inaccessibles, se représentent M. Broussais comme subordonnant tout à l'estomac dans l'économie animale, prendront, en lisant cet ouvrage, une plus juste idée de l'étendue et de l'élévation de son esprit. Il expose dans toute son intensité la grande influence sympathique exercée par les viscères digestifs sur tous les organes, et particulièrement sur le cerveau, influence qui n'a pas toujours été convenablement appréciée par les physiologistes spécialement livrés à l'étude du système nerveux. Mais on n'aperçoit à ce sujet dans son ouvrage la trace d'aucune préoccupation; il n'expose rien qui soit au delà des observations les plus constatées.

En traitant des monomanies, M. Broussais trouve et saisit l'occasion de rendre un digne hommage aux importants travaux de MM. Gall et Spurzheim, et de l'école phrénologique sur le cerveau. Je dois le féliciter de cet acte de justice, qui est, en même temps, un acte de courage, car il en faut encore aujourd'hui dans les savants pour se prononcer publiquement en faveur de doctrines aussi contraires aux opinions officielles. Dans cette doctrine, tout imparfaite qu'elle est encore, M. Broussais a vu le grand jour qu'elle jette sur la connaissance de l'homme. Il paraît avoir senti combien cette importante réformation seconde la révolution générale de l'esprit humain pour l'établissement d'une philosophie toute positive.

M. Broussais présente cependant quelques objections à la doctrine actuelle de M. Gall. La plupart m'ont paru peu fondées. Une seule est vraiment solide, c'est le reproche de ne pas tenir compte de l'extrême influence exercée sur le cerveau par les viscères digestifs et générateurs. Il est certain que cette influence, considérablement exagérée par les physiologistes avant MM. Gall et Spurzheim, a été beaucoup trop négligée par l'école phrénologique, et que, sous ce

rapport, les idées fondamentales de la nouvelle doctrine du cerveau ont besoin d'être soumises à une élaboration plus complète.

Relativement au traitement effectif de la folie, les considérations présentées par M. Broussais ajoutent peu à la masse des connaissances acquises; mais la thérapeutique de cette affection est conçue et exposée d'une manière bien plus rationnelle que dans aucun des traités existants. L'auteur trouve le traitement ordinaire trop inactif. Il pense, avec raison, que de fortes saignées, pratiquées à propos, au début de la maladie, peuvent enlever subitement une folie commençante, comme il arrive pour une péripneumonie ou une gastrite aiguës. M. Broussais insiste justement, comme tous les auteurs qui ont écrit depuis Pinel, sur l'importance du traitement moral. Mais on doit s'étonner qu'en recommandant pour cela, comme première condition indispensable, le régime des maisons de santé, il ne signale pas l'extrême négligence avec laquelle est conduite généralement dans ces institutions cette partie si essentielle de la médication. Sans doute, M. Broussais n'a pu observer avec assez de soin la manière dont sont tenus la plupart de ces établissements; il les a crus constitués et administrés comme ils devraient et pourraient l'être. S'il les eût étudiés par lui-même, il se serait convaincu que, malgré les promesses de leurs directeurs, toute la partie intellectuelle et affective du traitement s'y trouve, de fait, abandonnée par eux à l'action arbitraire d'agents subalternes et grossiers, dont la conduite aggrave presque toujours la maladie qu'ils devraient contribuer à guérir.

Telles sont les principales considérations que je devais ici présenter sur le nouvel ouvrage de M. Broussais. Je n'ai pas eu la prétention de le faire connaître, mais seulement d'en bien caractériser l'esprit, et de faire sentir, à tous ceux qui s'intéressent aux progrès des sciences physiologiques, la nécessité de l'étudier. Je me suis efforcé d'attirer l'attention publique sur cet ouvrage comme sur un travail capable de concourir au développement général de la raison humaine, et de s'opposer efficacement à la direction mystique que quelques écrivains, étrangers au véritable esprit de leur siècle, s'efforcent aujourd'hui d'imprimer à l'étude de l'homme. La publication de cet important écrit doit consolider la gloire de M. Broussais, et faire apprécier toute la portée de ses conceptions. Jusqu'ici, il n'était essentiellement connu que comme réformateur en pathologie et en thérapeutique. Maintenant, il se montre physiologiste et philosophe. Il prouve qu'il y a de l'unité dans son esprit, en ce que ses idées d'application se rattachent à des conceptions théoriques empreintes du même caractère. En un mot, il se montre destiné, par

l'ensemble de ses travaux, à figurer dans la postérité comme un des hommes qui ont le plus efficacement contribué, soit directement, soit indirectement, à la formation et au triomphe de la philosophie positive, terme général et définitif de la grande révolution de l'esprit humain.

FIN DE L'APPENDICE GÉNÉRAL.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS L'APPENDICE GÉNÉRAL DU SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE.

PRÉFACE SPÉCIALE. 1

PREMIÈRE PARTIE (Juillet 1819). — Séparation générale entre les opinions et les désirs. 1

DEUXIÈME PARTIE (Avril 1820). — Sommaire appréciation de l'ensemble du passé moderne. 4

TROISIÈME PARTIE (Mai 1822). — Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société. 47

QUATRIÈME PARTIE (Novembre 1825). — Considérations philosophiques sur les sciences et les savants. 137

CINQUIÈME PARTIE (Mars 1826). — Considérations sur le pouvoir spirituel. 177

SIXIÈME PARTIE (Août 1828). — Examen du traité de Broussais sur l'*Irritation*. 217

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DE L'APPENDICE GÉNÉRAL.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, 26, rue Racine.

76-3357 ⓐ 4/4

